
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01852591 5

SEVER POP

EX-PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST,
« VISITING PROFESSOR »
À L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

LA DIALECTOLOGIE

Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques

SECONDE PARTIE

DIALECTOLOGIE NON ROMANE

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique, patronné par le Comité International Permanent de Linguistes et honoré d'une subvention de l'UNESCO.

LOUVAIN
CHEZ L'AUTEUR
185, AVENUE DES ALLIÉS

IMPRIMERIE
J. DUCULOT
GEMBLOUX

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN
RECUEIL DE TRAVAUX D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE
3e SÉRIE, FASCICULE 39

Chaque exemplaire est revêtu de la signature de l'auteur.

Sever Pop

A MONSEIGNEUR H. VAN WAEYENBERGH,
RECTEUR MAGNIFIQUE
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN,
EN TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION ET DE GRATITUDE

SECONDE PARTIE

DIALECTOLOGIE NON ROMANE

BREF APERÇU

Je crois utile et même indispensable qu'un travail donnant un aperçu historique des méthodes appliquées dans le domaine de la dialectologie romane consacre également une étude aux langues non romanes, et cela surtout pour les deux raisons suivantes :

1º Dans les premiers temps des études dialectologiques dans la *Romania,* des rapports plus étroits existaient entre les chercheurs, car la science était alors beaucoup moins spécialisée qu'aujourd'hui. Les études romanes ont exercé une heureuse influence sur celles qui s'intéressent aux autres langues, et ont bénéficié à leur tour des recherches faites dans ces domaines. Il est donc nécessaire de connaître l'essentiel de ces dernières pour bien comprendre le développement de la dialectologie romane.

2º Les études dialectologiques des domaines non romans se caractérisent *grosso modo* soit par un travail d'approfondissement des problèmes soulevés dans la *Romania*, soit, bien souvent, par des nouvelles voies de recherches, dont la connaissance pourra peut-être élargir l'horizon des jeunes explorateurs des dialectes romans. Un bon nombre des idées qu'elles ont suscitées méritent d'être mises en lumière pour que nos successeurs puissent serrer de plus près l'évolution du langage, en apportant à la linguistique générale des contributions d'une grande valeur. L'esprit humain, en effet, malgré les divergences linguistiques, présente un bon nombre de traits communs, que nous avons le devoir de dégager afin de contribuer à créer une union plus forte entre les peuples.

Le cadre que je me suis fixé dès le commencement ne me permet guère de donner à cette partie de mon exposé un trop grand développement, d'abord à cause de la longueur de la première partie (où toute réduction me paraissait nuisible), et ensuite parce qu'un exposé moins sommaire aurait réclamé des recherches plus poussées. Je me bornerai donc à l'exa-

men d'un nombre assez limité de travaux concernant les langues non romanes, en ne présentant que ceux qui concernent des enquêtes par correspondance ou des enquêtes sur place effectuées en vue de la rédaction des Atlas linguistiques.

Cependant, j'ai cru utile de faire une exception pour les travaux dialectologiques germaniques, étant donné que ceux-ci ont eu, dans le passé (et même aujourd'hui), une influence intéressante sur le domaine roman, et parce qu'ils présentent à l'époque contemporaine des tendances qui pourront peut-être influencer, comme jadis, les recherches du domaine roman.

Pour le domaine allemand, j'examine aussi la méthode appliquée pour la réalisation de deux Atlas folkloriques (de l'Allemagne et de la Suisse), afin d'illustrer l'influence de la dialectologie sur ces travaux, dont les résultats intéressent dans une grande mesure les romanistes.

J'ai aussi jugé nécessaire d'étendre l'examen méthodologique à quelques domaines linguistiques plus éloignés, afin d'illustrer l'application des méthodes d'enquête européennes ou des procédés d'exploration linguistique, déterminés par l'étendue du territoire et par les us et coutumes des pays soumis à des enquêtes linguistiques.

Je ne peux considérer cette partie de mon travail que comme un modeste aperçu. La tâche du futur chercheur dans ces domaines sera plus facile si le développement et la méthode des études dialectologiques sont examinés dans des études spéciales. Pour la plupart de ces domaines, le chercheur ne dispose pas encore de travaux d'ensemble qui puissent lui indiquer le bon chemin.

J'espère toutefois que le jeune chercheur trouvera, dans cette partie aussi, malgré sa brièveté, des indications utiles, ainsi qu'un stimulant pour ses futures recherches.

A. LANGUES GERMANIQUES

I. ALLEMAGNE

I. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

« Si la géographie linguistique, en Allemagne, tend à la synthèse et cherche à sortir du domaine de la linguistique pure, Gilliéron, lui, a été dominé par cette idée que chaque élément linguistique a son histoire individuelle, histoire qu'il faut d'abord établir consciencieusement et dans tous ses détails, avant de songer à des synthèses, et en fait il s'est abstenu de chercher et d'établir des rapports entre l'évolution linguistique et l'évolution culturelle ».

K. JABERG, *Aspects*, p. 13.

Un aperçu du développement de la dialectologie allemande montre qu'elle se différencie beaucoup, dans sa méthode comme dans ses résultats, de la dialectologie des pays romans. D'ailleurs, le savant suisse K. Jaberg l'a remarqué judicieusement dans le passage cité ci-dessus (1).

(1) La plupart des informations qui suivent sont empruntées aux travaux suivants : 1° L'excellente étude d'A. BACH, *Deutsche Mundartforschung, ihre Wege, Ergebnisse und Aufgaben, eine Einführung*, Heidelberg, Carl Winter, 1934, XIV-179 p., avec 25 cartes publiées dans le texte (le 18e volume de la collection *Deutsche Mundartforschung*, volume dédié à F. Wrede, à l'occasion de son 70e anniversaire). — Abréviation : *Bach.* — 2° Nagy JENŐ, *A német nylevjáráskutatás vázlatos története és mai állása*, Debreczen, 1940, 61 p. ; le Xe vol. des publications de l'Université de Debrecen (Hongrie), appartenant à l'Institut hongrois de recherches dialectales, dirigé par BÁLINT Csüry (*Magyar nyelvkutató intézet*). — Abréviation : *Nagy.* — J'exprime mes remerciements à mon collègue Attila T. Szabó de Cluj, qui a bien voulu me procurer cette intéressante étude. — 3° Walther MITZKA, *Deutsche Mundarten* (Heidelberg, Carl Winter, 1943, petit in-8°, VI-173 p., avec 11 cartes linguistiques dans le texte et hors texte) qui a comme titre général *Studienführer, Schriftenreihe zur Einführung in das gesamte wissenschaftliche Studium.* — M. W. Mitzka a bien voulu lire le texte de ce chapitre, en me faisant quelques remarques très utiles, dont je lui suis sincèrement reconnaissant. — Abréviation : *Mitzka.*

L'enquête scientifique sur le lexique populaire commença dans l'Allemagne du Nord ; en 1743, M. RICHEY publia son *Hamburgisches Idiotikon* (Mitzka, p. 3) et, à la fin du XVIIIe siècle, la Société allemande de Brême fit paraître le *Versuch eines Bremisch-Niedersächsischen Wörterbuchs* (Essai d'un dictionnaire brémo-bas-saxon, Brême, 1767-1771, en 2 vol.) rédigé par EBERHARD TILING (et le pasteur TILING) et par l'instituteur DREYER (cf. F. Mentz, *Bibliogr. d. deutschen Mundartforschung*, 1892, n° 1559).

Il faut cependant ajouter que dans ces travaux, comme dans d'autres du même genre (de J. L. Frisch, etc.), dominait l'idée que la langue du peuple est un langage rustre et incorrect, indigne de figurer dans la langue littéraire (cf. J. Chr. Adelung, *Ueber den deutschen Styl*; Nagy, pp. 3-5 ; Bach, pp. 4-5 ; Mitzka, pp. 3 et ss.).

II. LES FONDATEURS DE LA DIALECTOLOGIE

On considère d'ordinaire le pasteur FRANZ JOSEPH STALDER (voir pp. 163-164 de mon étude) comme le fondateur de la dialectologie d'une partie du domaine allemand (Mitzka, pp. 5-6) ; il est suivi de près par J. A. SCHMELLER (né en 1785, mort en 1852), qui a eu le même rôle dans la dialectologie que J. Grimm pour la langue littéraire de l'Allemagne. Fortement influencé par les idées d'Adelung, Schmeller n'arrive à se dégager d'elles qu'après une dizaine d'années de service militaire en Suisse, en France et en Espagne. Après ce voyage, il se rend compte que l'ancien allemand ne peut s'expliquer qu'à l'aide d'une connaissance approfondie de la langue du peuple.

Il commence ses études systématiques en Bavière, où il enregistre soigneusement des formes dialectales. Les statistiques faites à cette occasion l'amènent à établir la forme primitive des sons patois. A l'aide d'un système de transcription très simple, il distingue l'*e* ouvert de l'*e* bref, etc., et la nasalité. Le langage des paysans est comparé avec celui des citadins et des gens cultivés.

La seconde partie de son travail *Die Mundarten Bayerns* (München, 1821 ; 2e éd., 1924) renferme un bon nombre de contes, de chansons, de conversations journalières, proverbes, etc. pour permettre d'établir la phonétique et la morphologie des parlers bavarois.

Dans son *Bayerisches Wörterbuch* (en 4 vol., Stuttgart et Tubingen, 1827-1837 ; 2e éd., 1869-1877), il affirme que son Dictionnaire bavarois ne contient pas seulement les mots des documents, mais aussi ceux de la langue vivante. Les mots sont groupés selon les racines et par ordre alphabétique, pour qu'on puisse mieux reconnaître les familles de vocables. Ce dictionnaire est considéré par J. Grimm (en 1859) comme le chef-

d'œuvre de la dialectologie bavaroise, et même, selon l'opinion contemporaine, de la dialectologie allemande (cf. *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 151 ; Nagy, pp. 7-13 ; Bach, pp. 6-7).

III. LA PREMIÈRE REVUE CONSACRÉE AUX PATOIS

La première revue consacrée aux patois a été *Die deutschen Mundarten*, dirigée par J. A. Pangkofer, et plus tard par G. K. Frommann. Le premier volume parut à Nuremberg en 1853. La publication, interrompue en 1859, fut reprise en 1877 mais dut bientôt cesser faute de moyens ; sept volumes en tout furent publiés (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 152).

La revue officielle pour l'étude des patois allemands est aujourd'hui *Teuthonista, Zeitschrift für Mundartforschung*, qui paraît depuis 1924 (pour d'autres revues, voir Bach, p. 1 et Mitzka, pp. 24-25 qui donne aussi la bibliographie depuis le XVIIIe siècle jusqu'en 1929).

IV. LES SUCCESSEURS DE STALDER ET DE SCHMELLER

Parmi les successeurs de Stalder et de Schmeller, il faut citer en premier lieu K. Weinhold qui estime les patois plus dignes d'étude que plusieurs œuvres des poètes du moyen âge (Nagy, p. 13). C'est lui qui, pour la première fois, entreprit l'étude du dialecte silésien (1853). Dans ses travaux, la Grammaire alémanique (*Alemannische Grammatik*, Berlin, 1863) et la Grammaire bavaroise (*Bayerische Gramm.*, Berlin, 1867), il se propose d'exposer l'évolution qu'ont subie les formes phonétiques et flexionnelles. C'est ce qu'il fait, avec succès, pour la période plus ancienne des patois dont il s'occupe ; les étapes modernes sont assez peu représentées dans ses travaux (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 152).

En 1876, date de la publication du travail d'E. Sievers (né en 1850, mort en 1932), *Lautphysiologie* (aujourd'hui *Grundzüge der Phonetik*, Leipzig, 5e éd. 1901), commence une nouvelle époque dans l'histoire de l'étude des patois. Le savant germaniste définit la phonétique comme un domaine qui dépend en même temps de la physique, de la physiologie et de la linguistique. Les physiciens et les physiologistes doivent la cultiver pour elle-même, tandis que les linguistes n'auraient qu'à tirer profit de leurs recherches et à les utiliser pour l'explication des changements phonétiques des sons, etc. Pourtant, les physiciens et les physiologistes n'ont montré qu'un intérêt médiocre pour la phonétique, et c'est aux linguistes que revient la tâche de la faire progresser.

1. La première monographie sur le parler d'une commune.

JOST WINTELER, fils d'un paysan suisse, élève de Sievers, appliqua, pour la première fois, les idées de son maître, dans l'étude de sa propre prononciation et de celle de la commune de Kerenz : *Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus in ihren Grundzügen dargestellt* (Leipzig, 1876). Par ce travail, Winteler ouvre la voie aux monographies patoises, donnant à la linguistique le premier exemple d'exposition phonétique du parler d'une localité (Bach, pp. 9-10 ; K. Jaberg, dans la *Schweizerische Sprachforschung*, Berne, 1943, pp. 8, 14).

2. La première méthode pour l'étude des patois.

PHIL. WEGENER, le premier, a proposé une méthode pour l'étude des patois, lors de la réunion des philologues et des membres du corps enseignant tenue à Trèves en 1879 (*Ueber deutsche Dialektforschung*, publiée dans *Zeit. f. deut. Philol.*, t. XI, 1880, pp. 450 ss.).

Il affirme, à cette occasion, qu'une étude dialectale doit renfermer : un examen précis d'ordre phonétique et grammatical, pour qu'une recherche historique soit possible ; la même méthode doit être appliquée pour les sons et les mots de tous les dialectes, pour faciliter les études dialectales comparatives ; pour chaque « loi phonétique », on doit indiquer les irrégularités dues à l'influence de l'analogie, aux formes empruntées aux dialectes environnants ou à la langue littéraire, car la tâche la plus importante d'une recherche linguistique doit être de ramener aux lois phonétiques la grande diversité rencontrée dans l'altération des sons. Une future grammaire dialectale ne peut pas se restreindre à des considérations sur l'aspect de l'accent, sur des différences musicales du discours ou sur la phonétique et la morphologie ; elle doit comprendre aussi la formation des mots, la syntaxe et la stylistique d'un patois. Enfin, les Grammaires doivent contenir une liste de tous les mots peu clairs au point de vue de l'étymologie. C'est un plan de travail très intéressant, qui cependant n'a pas pu être réalisé en entier même de nos jours (Bach, pp. 10-11).

Nous sommes déjà à l'époque des lois *phonétiques sans exception*, principe posé et soutenu par les Néogrammairiens (A. Leskien, etc.), et formulé de la façon la plus précise par W. Wundt : « Les lois phonétiques, comme d'ailleurs les lois naturelles, s'exerçaient sans exception lorsqu'elles n'étaient point annulées par d'autres ou par des faits singuliers les contrecarrant » (*apud* W. v. Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris, 1946, pp. 18 ss., où l'auteur discute cette question à la lumière des recherches contemporaines).

V. « L'ATLAS LINGUISTIQUE DE L'EMPIRE ALLEMAND »

C'est sous ce titre que le Dr J. Kauffmann publie, en France, le premier renseignement sur cette grande œuvre, dans la *Revue des patois gallo-romans* (t. II, 1888, pp. 152-155).

A la veille de l'enquête dialectale de Wenker, les études linguistiques étaient dominées par l'idée de l'existence de frontières linguistiques précises entre les divers patois. Mais H. Schuchardt avait affirmé auparavant (dans son travail devenu célèbre : *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1866-1869, en trois volumes) que les patois s'enchevêtrent et s'entrecoupent de telle manière qu'il est presque impossible de fixer des limites. Il comparait la langue à la surface de l'eau, dont les vagues seraient les patois. G. I. Ascoli, dans les *Schizzi franco-provenzali* (dans *Archiv. glott. ital.*, t. III, 1878, pp. 61 ss.), soutenait, au contraire, en 1875, que les dialectes sont comme des organismes bien définis, ayant, de même que les plantes et les animaux, des particularités spécifiques. Paul Meyer, de son côté, déclarait « que le dialecte est une espèce bien plutôt artificielle que naturelle ; que toute définition du dialecte est une *definitio nominis* et non une *definitio rei*. Or, si le dialecte est de sa nature indéfini, on conçoit que les groupes qu'on en peut former (c'est-à-dire le groupe franco-provençal) ne sauraient être parfaitement finis » (*Romania*, t. IV, 1875, p. 294) (1).

1. L'Atlas de la province rhénane.

GUSTAV WENKER, docteur en philosophie, professeur de lycée à Dusseldorf, sa ville natale, conçut le plan de recueillir systématiquement les formes phonétiques des parlers populaires de la province rhénane et d'indiquer les résultats obtenus sur des cartes.

En mars 1876, il envoya aux membres du corps enseignant 1266 exemplaires de son questionnaire contenant trente-huit courtes phrases, rédigées en langue littéraire, qu'ils devaient traduire en patois.

Les réponses obtenues furent cartographiées, et les résultats exposés dans une petite brochure, *Das rheinische Platt* (Dusseldorf, 1877, rééditée par la *Deutsche Dialektgeographie*, t. VIII, Marbourg, 1915, pp. 1-16 et une carte), qui donne, pour la première fois, une vue d'ensemble sur l'état linguistique de la province rhénane au nord de la Moselle.

(1) Sur ce problème, cf. BACH, pp. 25-30 et *passim*. De même, pour l'Italie, N. MACCARRONE, *Il concetto dei dialetti e l'« Italia dialettale » nel pensiero ascoliano*, dans *Silloge Linguistica*, volume anniversaire, Torino, G. Chiantore, 1929, pp. 302-332.

2. L'enquête s'étend à toute l'Allemagne.

Le manuscrit même de l'*Atlas linguistique de la province rhénane* fut remis à l'Université de Marbourg, où G. Wenker reçut une fonction à la Bibliothèque (1878).

L'enquête s'était déjà étendue à la Westphalie, grâce à l'appui des autorités locales (1877). C'est seulement en 1879 que Wenker soumit à l'Académie royale des sciences de Berlin son plan pour l'étude de tous les patois allemands. Grâce au professeur K. Müllenhoff, Wenker trouva l'appui de l'État, et il se mit à recueillir des matériaux dans l'Allemagne du Centre, du Nord (1881) et du Sud (en 1887), avec l'aide des philologues allemands O. Behagel, W. Braune, F. Kluge et H. Paul.

En 1887, le Gouvernement accorda des subventions, de sorte que Wenker put se faire aider par deux jeunes savants : C. Nörrenberg et F. Wrede.

A partir de cette date, Marbourg devint le centre officiel de cette grande entreprise scientifique, et on prit la décision de rédiger une carte pour chaque mot contenu dans les phrases du questionnaire, de même que pour les racines et les suffixes de certains vocables (Nagy, pp. 22-26).

Questionnaire. — Pour connaître l'aspect linguistique des parlers de l'Allemagne, Wenker porta son questionnaire (qui ne contenait, pour l'enquête rhénane définitive, que trente-huit phrases, cf. Nagy, p. 20) à trois cent trente-cinq mots, groupés en quarante phrases, rédigées en allemand littéraire. Voici quelques exemples : En hiver les feuilles sèches volent dans l'air ; le feu était trop vif et voilà que les gâteaux sont brûlés en dessous ; nos montagnes sont plus hautes que les vôtres ; je suis allé avec ces gens dans les blés en passant par les prés, etc.

Détails techniques. — Sur l'aspect de ce questionnaire, J. Kauffman donne les détails techniques suivants : « Sur une page étaient tirées des lignes sur lesquelles, à des intervalles dépendant de la longueur des phrases, étaient marqués les numéros des phrases, de telle sorte que, sur toutes les feuilles, chaque phrase devait se trouver à la même place » (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888, p. 153).

Pour l'Allemagne du Sud, Wenker a ajouté, sur le dos des feuilles, quelques demandes de mots isolés qui étaient particulièrement intéressants pour cette région et qui ne figuraient pas dans les phrases à traduire (p. 154).

Les correspondants. — L'envoi du questionnaire se fit avec le concours des inspecteurs scolaires. Dès que le nombre des écoles d'un département était connu, Wenker envoyait à l'inspecteur régional une quantité de feuilles avec prière de les distribuer aux instituteurs et de lui renvoyer les réponses sitôt rédigées.

Wenker donnait, en même temps, les explications nécessaires sur l'intérêt de l'œuvre et sur la manière dont la traduction des phrases devait être faite. Aux instituteurs qui n'étaient pas originaires de l'endroit même ou qui ne connaissaient pas exactement le langage local, il conseillait de faire la traduction avec l'aide des élèves.

Beaucoup de réponses montrent combien fut utile la collaboration des enfants. Les instituteurs se sont, en général, acquittés d'une façon satisfaisante de leur tâche. Kauffmann nous dit, à ce sujet : Il faut dire à l'honneur des instituteurs allemands que, malgré les exigences de leur métier, ils ont tenu à remplir consciencieusement, avec amour et avec une grande précision, cette tâche qui exigea d'eux de longues heures de travail (p. 154).

Informations sur les correspondants. — Wenker tenait à être bien renseigné sur la personne qui donnait la réponse. Au verso de la feuille (questionnaire), l'instituteur était obligé d'écrire son nom, avec l'indication exacte de son lieu de naissance, jugé d'une grande importance.

On a aujourd'hui des preuves irréfutables que presque toutes les inexactitudes découvertes dans les réponses des instituteurs sont dues au fait que le lieu de la rédaction n'était pas identique à celui de la naissance. En effet, dix-neuf pour cent des traductions ont été faites par des instituteurs et des autochtones ; cinquante-quatre pour cent par des autochtones et vingt-sept pour cent par des étrangers (F. Wrede, *Berichte über Wenkers Sprachatlas*, dans *Anzeiger f. deutsches Altertum*, t. XVIII, 1892, p. 303).

Parmi les questions concernant le problème de la véracité des réponses, figurait celle-ci : la traduction a-t-elle été faite par l'instituteur même ou par un élève ? (Kauffmann, p. 153).

Informations sur les localités. — Les instituteurs étaient tenus d'indiquer d'une manière très précise le nom de la localité, du département et de l'État d'où ils envoyaient les réponses. Ils devaient mentionner le nom que les habitants donnent à leur commune et le nom officiel, car souvent l'arbitraire administratif impose une appellation autre que celle qui a été transmise par les générations, et à laquelle résistent instinctivement les populations d'une bourgade ou d'un village.

La pénétration des éléments germaniques dans la langue des peuples étrangers a intéressé Wenker au plus haut point. C'est une des raisons pour lesquelles la question de savoir s'il y avait à l'école des élèves ne parlant pas l'allemand figurait en tête. Si parmi les élèves, il s'en trouvait qui ne savaient pas l'allemand, c'était eux qui devaient traduire les phrases en leur langue maternelle. Ce fut donc Wenker qui, le premier peut-être, accorda aux parlers étrangers l'attention qu'ils méritaient.

Il s'est également occupé des problèmes ethnographiques : les insti-

tuteurs étaient invités à fournir de plus amples détails sur le costume local et à faire une mention spéciale s'il ne subsistait plus. Toute communication supplémentaire sur les usages populaires, etc. était la bienvenue.

Nombre des réponses. — A l'aide de ce questionnaire, Wenker put obtenir 44.251 réponses de 40.736 communes ayant une école (F. Wrede, *Berichte*, p. 302).

Wenker se chargea de collationner tout seul les matériaux et, quoique sans aucune expérience, il se mit au courant de la technique cartographique et dessina ses cartes avec une précision étonnante (Kauffmann, p. 154).

Transcription phonétique. — Wenker était moins exigeant quant à la transcription phonétique, fidèle à son principe : la meilleure graphie est la moins conventionnelle (Kauffmann, p. 154), mais la critique jugea sévèrement son principe, car « la science des patois ne peut faire de progrès que si les patoisants se décident résolument à apprendre à les transcrire » (Rousselot, dans *Rev. des pat. gallo-romans*, t. III, 1890, p. 160).

Publication des matériaux. — La publication d'une si riche récolte linguistique était le problème le plus difficile à résoudre ; il fallut diviser le territoire exploré en plusieurs secteurs, pour pouvoir exposer sur des cartes les résultats obtenus. Wenker prévoyait treize ans de travail pour pouvoir rédiger quatre cent soixante-huit cartes (Nagy, p. 21).

Après un travail d'Hercule, il met au jour, en 1881, son *Sprachatlas von Nord- und Mitteldeutschland, Auf Grund von systematisch mit Hülfe der Volksschullehrer gesammeltem Material aus circa* 30000 *Orten* (Strassburg, 1881), qui ne contient que six cartes (deux phonétiques et quatre morphologiques) concernant l'Allemagne du Nord et du Centre.

Ces cartes ne reproduisent pas les matériaux linguistiques tels qu'ils ont été écrits par les correspondants dans les réponses données ; il s'agit plutôt d'une photographie linguistique retouchée par le savant dans son cabinet de travail, à la différence, par exemple, des images linguistiques réelles offertes par l'Atlas linguistique de la France.

Les matériaux ont cependant été examinés avec beaucoup de soin, car Wenker croyait l'exactitude quasi impossible, et il ne se départit pas un seul instant de son scepticisme au cours de l'étude des réponses (F. Wrede, *Berichte*, p. 303).

Les cartes publiées présentent, par exemple, les limites entre les formes pronominales (*du* « tu », *dich* « toi », *ihr* « vous », etc.), entre les formes verbales correspondant à « (nous) sommes » (*send*, *sin*, etc.) ou des changements phonétiques pour les consonnes initiales (*p* et *pf*, *w* et *b*, etc.) (cf. l'étude *Von Wenker zu Wrede*, Marbourg 1934 ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, nº XXI).

L'Atlas n'a pas continué sous cette forme à cause des critiques acerbes qu'il suscita.

L'ŒUVRE BIEN REÇUE AU DÉBUT.— L'œuvre de Wenker reçut, au début, le plus chaleureux accueil, par exemple de la part des philologues et des pédagogues allemands réunis en congrès, en 1887, à Giessen. « C'est avec fierté, affirme Kauffmann, que tout Allemand considérera ce digne pendant du Dictionnaire de Grimm. L'histoire de la linguistique, ainsi que l'histoire de l'ethnographie y trouveront un nouvel élément de progrès. La grande idée de Wenker et son activité méritent dès aujourd'hui la reconnaissance de la nation » (p. 154).

VI. CRITIQUES FAITES A L'ATLAS

La lenteur avec laquelle les cartes se publiaient (six cartes seulement en vingt ans), la comparaison avec le progrès de l'Atlas linguistique de la France (cinquante cartes en huit ans) et l'évolution des conceptions sur le développement du langage humain ont soulevé d'acerbes critiques contre l'œuvre de Wenker, dont l'achèvement se fit trop attendre.

Les cartes ne satisfaisaient pas les chercheurs, puisqu'elles ne représentaient guère l'aspect réel des parlers ; de plus, les frontières linguistiques, qui étaient facilement reconnaissables dans le langage de tous les jours et pour diverses régions de l'Allemagne, y manquaient.

La raison en était sans doute que ces cartes ne reflétaient pas la réalité. On reconnaissait d'ailleurs que quarante phrases ne sont pas suffisantes pour donner une image réelle de l'aspect linguistique de l'Allemagne.

La transcription phonétique, de la plus haute importance dans les recherches linguistiques, est absolument insuffisante, car les instituteurs n'étaient pas en mesure de saisir les sons, ni surtout de les représenter à l'aide de l'alphabet courant.

C'est O. BREMER qui, le premier, après des recherches phonétiques personnelles, mit en lumière la grande imperfection de l'Atlas de Wenker au point de vue phonétique, dans son travail *Beiträge zur Geographie der deutschen Mundarten in Form einer Kritik von Wenkers Sprachatlas des Deutschen Reichs* (Leipzig, 1895). Selon Bremer, l'Atlas de Wenker ne peut être considéré que comme un travail préparatoire, dont les résultats ne sont pas définitifs.

G. Wenker et son collaborateur F. Wrede répondirent aux critiques faites par Bremer, en soutenant que les frontières linguistiques existaient et que Bremer avait mal copié les cartes (cf. *Der Sprachatlas des Deutschen Reichs, Dichtung und Wahrheit,* Marbourg, 1895). F. Wrede, de son côté, se borna à défendre la transcription phonétique et à montrer

de quelle manière elle doit être interprétée (dans *Ueber richtige Interpretation der Sprachatlaskarten,* Marbourg, 1895).

La *méthode indirecte* employée par Wenker, c'est-à-dire celle qui fait appel à des correspondants a été critiquée par le Souabe KARL HAAG qui proclame et soutient la haute valeur scientifique de la méthode *directe,* c'est-à-dire celle de l'enquête sur place par des personnes compétentes (cf. Nagy, pp. 31-32).

K. Haag donne, le premier, un exemple de ce genre de travail, dans son étude sur *Die Mundarten des oberen Neckar- und Donaulandes* (Reutlingen, 1898), où il montre l'existence de centres régionaux *(Kernlandschaft)* d'où a rayonné, dans le passé, une forte influence qui se manifeste même de nos jours dans l'aspect linguistique des patois, lorsqu'on les étudie directement sur place.

La méthode de Wenker fut cependant appliquée par HERMANN FISCHER pour l'étude des patois souabes. Fischer remplaça les phrases du questionnaire par cent quatre-vingt-dix mots, et envoya aux curés de la région le questionnaire ainsi remanié (en 1886).

Fischer est donc le premier qui publie, en Allemagne, un *Atlas lexicologique* renfermant vingt-huit cartes, dans son travail *Geographie der schwäbischen Mundart, Mit einem Atlas von* 28 *Karten* (Tubingen, 1895). Le contenu des cartes est le suivant : les cartes 1 à 21 représentent des phénomènes phonétiques ; les cartes 22 à 25 concernent la lexicologie et la morphologie ; la 26e, l'ethnographie ; et les cartes 27 et 28, les limites politiques anciennes et modernes.

H. Fischer reconnaissait cependant que son étude ne pouvait pas être considérée comme définitive, parce que l'idéal des recherches linguistiques réside dans les enquêtes directes (cf. aussi W. Pée, dans *Revue belge de Philol. et d'Hist.,* t. XIV, 1935, pp. 1013-1014).

L'OPINION DE JABERG SUR LA MÉTHODE INDIRECTE. — Sur la méthode indirecte pratiquée en Allemagne, K. Jaberg émet le jugement suivant : Ce modèle d'enquête « permet de multiplier les relevés et d'établir un réseau d'informations fort dense. C'est un fait qui, en Allemagne, a puissamment contribué à orienter la géographie linguistique vers la géographie historique et culturelle ; et il est la raison du succès qu'y ont obtenu les études de ce genre, le parallélisme entre les courants linguistiques et les courants historiques et culturels n'étant entièrement saisissable que dans des études de détail » (*Aspects,* p. 17).

L'INFLUENCE DES CRITIQUES. — Les critiques faites à l'Atlas de Wenker ont eu la plus salutaire influence sur le développement de la dialectologie allemande. Wenker et Wrede ont été contraints de rectifier les défauts de leur travail et d'essayer d'ouvrir de nouvelles voies aux recherches linguistiques. Wrede se contente désormais de publier, pour la majo-

rité des cartes de l'Atlas, des rapports dans *Anzeiger für deutsches Altertum* (t. XVIII, 1892, pp. 309 ss. ; t. XXIX, 1904, pp. 165 ss.) et affirme, plus tard, qu'on doit considérer comme des travaux préparatoires les cartes obtenues à l'aide des enquêtes faites jusqu'à cette date *(Deutsche Dialektgeographie,* t. I, Marbourg, 1908, p. IX ; *apud* Nagy, p. 33).

VII. LA GÉOGRAPHIE DIALECTALE ALLEMANDE

F. Wrede, le collaborateur de G. Wenker, donne un nouvel essor aux études dialectales en Allemagne par la création de la série de publications (inaugurée en 1900) qui paraît sous le titre général *Deutsche Dialektgeographie* (1[er] vol., Marbourg, 1908). Les travaux de cette collection sont le résultat des recherches personnelles faites, dans la plupart des cas, sur place par les auteurs eux-mêmes, c'est-à-dire selon la *méthode d'enquête directe.*

Le problème des limites phonétiques et morphologiques que Wenker se proposait de résoudre par des réponses obtenues à son modeste questionnaire, s'élargit peu à peu, et les élèves de Wrede lui donnent une importance toute particulière.

Ils cherchent à déterminer les rapports qui existent entre les limites dialectales et les données historiques, entre les faits linguistiques et les anciennes frontières ecclésiastiques.

Après avoir reconnu l'instabilité des aires phonétiques, ils cherchent à découvrir les courants historiques et sociaux du passé qui se reflètent dans l'aspect linguistique des patois d'aujourd'hui. Leurs constatations se basent cette fois sur des matériaux linguistiques dignes de toute confiance. Les faits du langage sont examinés à l'aide de l'histoire, de la sociologie, de la géographie et de l'ethnographie.

Les personnes les plus représentatives de cette nouvelle orientation linguistique sont Th. Frings pour la région rhénane et W. Mitzka pour la Prusse orientale (cf. l'exposé de Bach, pp. 25 ss. ; cf. aussi W. Pée, *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XIV, 1935, p. 1025, avec la bibliographie).

La collection *Deutsche Dialektgeographie* a publié, jusqu'en 1942, *quarante-deux volumes*, avec, comme périodique, la *Zeitschrift für Mundartforschung*, dirigée par Walther Mitzka.

Par ces travaux, les données linguistiques de l'enquête par correspondance de Wenker ont été pleinement vérifiées, et les dialectologues allemands ont fondé la *géographie culturelle* de leur pays sur une étude des plus approfondies de leurs patois (cf. Bach, pp. 102 ss. ; Mitzka, p. 17) (cf. le IV[e] Tableau chronologique de mon étude).

VIII. LE FACTEUR HISTORIQUE DÉTERMINE LA NOUVELLE DIRECTION DES ÉTUDES

La nouvelle direction qu'ont prise les études dialectologiques en Allemagne semble avoir été déterminée par le *facteur historique*, dont le rôle fut tout autre qu'en France.

K. Jaberg, avec une pénétrante intuition des faits du langage, caractérise la situation linguistique de l'Allemagne, par rapport à celle de la France et de l'Italie, de la façon suivante : « En Allemagne, il faut distinguer entre l'Est et l'Ouest (le Sud compris). L'Est est un pays de colonisation ; l'allemand n'y est devenu la langue courante que secondairement. Ce qui, au point de vue de la géographie linguistique, caractérise les régions colonisées, ce sont les grandes nappes unitaires qui se sont formées grâce à l'action des centres colonisateurs et grâce au mélange des dialectes parlés par les immigrants. L'aspect linguistique de l'Allemagne de l'Ouest et du Sud, de l'Ancienne Allemagne, est tout autre. Ce qui l'a déterminé, c'est le particularisme des petits États, qui y a dominé à partir de l'an mille environ et qui s'est prolongé jusqu'à l'époque moderne. Ce particularisme a produit le morcellement linguistique du pays. Certes, des mouvements territoriaux et ecclésiastiques de quelque importance ont agi dans le même sens ; les grandes voies de communication, tel le Rhin, ont propagé des innovations, ont brisé des contacts et en ont établi d'autres ; les fréquents remaniements territoriaux ont effacé ou déplacé certaines limites dialectales — mais la structure générale est restée la même ; elle se caractérise, dit M. Frings, par un enchevêtrement déconcertant de limites dialectales du premier, du second, du troisième degré, limites qui reflètent aujourd'hui encore ce particularisme que la dernière évolution de l'Allemagne semble s'appliquer à détruire. Notons enfin ce fait singulier que la capitale de l'Allemagne moderne se trouve sur territoire colonisé, qu'elle a adopté une langue qui n'est pas la sienne — et on comprendra qu'elle n'ait pas pu avoir l'ascendant qu'exerce sur toute la France le français de Paris » (*Aspects*, pp. 31-32).

Cela explique pourquoi la dialectologie allemande doit approfondir et résoudre des problèmes tout autres que ceux de la dialectologie française, et comment la méthode des recherches dialectales subit l'influence du facteur historique.

IX. L'ATLAS LINGUISTIQUE ALLEMAND

Après la mort de Wenker (en 1911), F. Wrede prend la direction de l'Atlas. Grâce à ses interventions s'est créé à Marbourg, en 1920, un

centre pour l'Atlas et pour toutes les recherches dialectales allemandes : *Zentralstelle für den Sprachatlas des Deutschen Reiches und deutsche Mundartenforschung.*

Les points explorés par correspondance étaient, à la veille de la publication de l'Atlas sous sa nouvelle forme, au nombre de 47.690 (1).

En 1926, F. Wrede publie le premier fascicule de l'Atlas linguistique allemand sous une nouvelle forme : *Deutscher Sprachatlas, Auf Grund des von Georg Wenker begründeten Sprachatlas des Deutschen Reiches und mit Einschluss von Luxemburg in vereinfachter Form bearbeitet bei der Zentralstelle für den Sprachatlas des Deutschen Reiches und deutsche Mundartenforschung, unter Leitung von Ferdinand Wrede* (Marbourg, Lahn, 1926).

F. Wrede n'a pas pu utiliser, à cause de la richesse des matériaux obtenus pour plus de quarante mille localités (voir p. 744) et des difficultés techniques, les 1606 cartes rédigées par G. Wenker à l'échelle de 1 : 1.000.000 (une feuille pour la région du Nord-Ouest, une autre pour le Nord-Est et une troisième pour le Sud-Ouest) ; il a choisi l'échelle 1 : 2.000.000 pour la nouvelle publication.

Les cartes sont accompagnées d'une *introduction* donnant des informations techniques sur chaque carte, des détails pour l'interprétation des différents signes employés pour représenter les nombreuses formes phonétiques, de même que la phrase d'où fut extrait le mot. On explique aussi la valeur des lignes qui marquent les limites des aires phonétiques.

Les *localités* étudiées sont marquées sur les cartes par des *points*, à cause de leur grand nombre (dans les autres Atlas on emploie des chiffres). Mais, pour aider les chercheurs à reconnaître les régions où se trouvent les formes marquées par des signes en couleurs, chaque carte indique un nombre suffisamment grand de villes.

Pour chaque mot, l'auteur donne deux cartes : la *première*, en couleurs, présente, sur un fond gris, les différents changements phonétiques ; la *seconde*, imprimée sur papier transparent, marque seulement l'aire du mot. Les cartes sur papier transparent ont le grand avantage de pouvoir être mises sur la carte de base, et de faire connaître ainsi dans quelle mesure coïncident ou diffèrent les diverses particularités linguistiques.

Depuis 1931, l'enquête s'est étendue dans les territoires de langue allemande au delà des frontières de l'Allemagne : en Tchécoslovaquie, en Autriche, au Liechtenstein, dans les colonies saxonnes de la Hongrie et de la Transylvanie (où Richard Huss se chargea de recueillir les matériaux par correspondance), et même dans l'Amérique du Nord, où feu E. Prokosch de l'Université de Yale voulait faire l'enquête.

(1) Nous devons à Walther Mitzka une grande partie des informations de ce chapitre, et nous le remercions sincèrement du grand service qu'il nous a rendu.

Jenö Nagy affirme (p. 39) que les réponses arrivées à Marbourg atteignent le nombre de 52.928.

A partir de 1931, F. Wrede fut aidé dans la publication par B. Martin ; ce dernier dessina la plupart des cartes. Après la mort de Wrede (en 1934), la direction de cette grande entreprise scientifique fut assumée par Walther Mitzka et B. Martin (selon Nagy, p. 39).

L'Atlas parut sous le titre *Deutscher Sprachatlas auf Grund des von Georg Wenker begründeten Sprachatlas des Deutschen Reiches mit Einschluss von Luxemburg, der deutschen Sprachteile von Oesterreich, der Tschechoslowakei, Liechtenstein, der Schweiz, der Sprachinsel Gottschee, in vereinfachter Form bearbeitet beim Deutschen Sprachatlas, begonnen von Ferdinand Wrede, fortgesetzt von Walther Mitzka und Bernhard Martin,* Marburg, Elwert (G. Braun) (voir planche nº LIII hors texte).

La partie publiée. — Les cartes parues jusqu'en 1939, au nombre de 68, étaient en 11 fascicules, dont six (de 1 à 6) publiés par F. Wrede et cinq (de 7 à 11) par W. Mitzka. Chaque fascicule contient de six à huit cartes (cf. aussi W. Mitzka, *Mutterprache, Zeitschr. z. Pflege u. Erforschung der deutschen Sprache,* 1949, pp. 143-144).

Les cartes représentent plutôt des faits phonétiques, dont plusieurs ne furent pas entrevus par le fondateur de l'Atlas (Wenker).

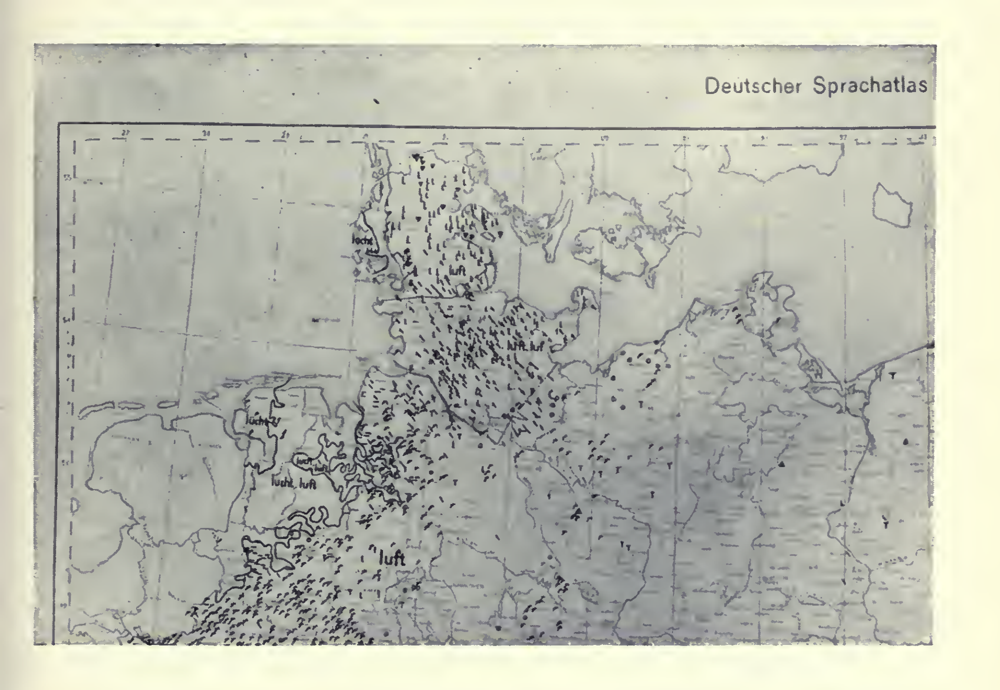
Selon les informations obtenues de W. Mitzka, les fascicules douze et treize sont déjà prêts (juillet 1947). L'Atlas comprendra vingt fascicules, qui ne pourront cependant pas épuiser les matériaux.

Si les cartes publiées jusqu'à présent ont été relativement faciles à rédiger, il n'en est pas de même de celles sur la flexion ou les préfixes, où les formes à transcrire sont très nombreuses. Certaines parmi les cartes déjà prêtes, présentent dix-sept couleurs différentes, tandis que pour la publication on n'emploie tout au plus que trois couleurs.

Nous reconnaissons les grandes difficultés que doit vaincre l'héritier du patrimoine linguistique légué par Wenker et Wrede — patrimoine qui s'est augmenté chaque jour de nouvelles réponses, et nous lui exprimons, avec notre sincère admiration, le vœu qu'il puisse accomplir sa tâche bien ardue.

X. LA GÉOGRAPHIE DES MOTS

L'Atlas linguistique allemand, ayant à sa base les quarante phrases du questionnaire de Wenker, ne pouvait guère donner que des renseignements sur des problèmes phonétiques et morphologiques ; le trésor du lexique de la langue allemande ne pouvait être représenté que dans une proportion insignifiante par rapport à sa richesse. C'est ici le point de



La carte nº 63, *Luft* (*Satz 1*) du *Deutscher Sprachatlas* (reproduction partielle, cf. p. 750 de mon étude).

départ de l'*Atlas des mots (Wortatlas)* ou de la « Géographie des mots » *(Wortgeographie)*.

C'est en 1921 que la direction de l'Institut de Marbourg prit l'initiative de rédiger des dictionnaires dialectaux à l'aide de questionnaires envoyés à des correspondants. Deux mille Allemands habitant à l'étranger ont offert leur collaboration à cette nouvelle entreprise scientifique (Nagy, p. 40).

Le premier rapport sur cette œuvre fut fait par B. MARTIN (dans *Teuthonista*, t. I, 1924-1925, p. 25, *apud* Nagy, p. 40, note 2). Les mots communiqués étaient fixés, avec leurs variantes, sur une carte, comme pour les autres Atlas linguistiques.

Comme exemple d'un *Atlas des mots*, nous pouvons mentionner les travaux de WILHELM PESSLER, *Plattdeutscher Wortatlas für Nordwestdeutschland* (Hannovre, 1928, 72 p. et 19 cartes dans le texte) et *Deutsche Wortgeographie* (Heidelberg, 1932, 80 p. et 17 cartes dans le texte ; *Wörter u. Sachen*, t. XV) (cf. la riche bibliographie donnée par Bach, pp. 112-113 et le IVe Tableau chronologique de mon étude).

LE QUESTIONNAIRE DE MITZKA. — En 1939, WALTHER MITZKA rédigea lui-même un questionnaire contenant 180 mots et 12 phrases (Nagy, p. 41), qui fut envoyé aux correspondants. Les centres de rassemblement, pour les dictionnaires dialectaux allemands furent choisis par Mitzka, après un voyage de cinq ans.

Les réponses reçues jusqu'à présent (juillet 1947, *apud* Mitzka) viennent de 48.369 localités (cf. W. Mitzka, *Stand der Sprachforschung*, 2. *Stand der Arbeiten am Sprachatlas und am Wortatlas*, dans *Muttersprache, Zeitschr. z. Pflege u. Erforschung d. deutschen Sprache*, 1949, p. 143).

A ce sujet, W. Pessler consacre une intéressante étude dans la revue *Wörter und Sachen* (t. XV, 1933) et W. Mitzka dans *Zeitschrift für Mundartforschung* (t. XV, 1939, ss.).

Jusqu'en 1949, trente-huit mots du questionnaire Mitzka ont déjà été cartographiés, mais à l'échelle 1 : 1.000.000, à cause du grand nombre des synonymes et des variantes. Chaque carte renferme souvent plusieurs centaines de milliers de synonymes. Barbara Braun par exemple, a publié les résultats pour 2600 localités dans son travail *Wortgeographie schlesischer Pflanzennamen* (Halle, Niemeyer, 1942 ; *apud* Mitzka).

Il s'agit, en réalité, de dictionnaires dialectaux d'une richesse sans égale, qui indiquent, sur des cartes, l'aire des mots et leurs synonymes, pour que les chercheurs aient sous les yeux le territoire où tel vocable est employé par les patoisants (voir une liste des dictionnaires dialectaux dans le travail de Bach, pp. 127-128 ; W. Mitzka, dans *Zeitsch. f. Mundartforschung*, 1937, avec une carte) (1).

(1) J. NAGY, pp. 45-60, donne de nombreux détails techniques sur la manière de récolter, de dépouiller et de cartographier les réponses.

Un procédé presque identique fut appliqué par L. Gauchat et ses collaborateurs pour recueillir les matériaux du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir pp. 234-253 de mon étude).

Par cette nouvelle méthode de travail, les dialectologues allemands désirent obtenir la plus ample documentation sur l'aspect actuel des mots de la langue allemande.

XI. LES ARCHIVES PHONOGRAPHIQUES DE MARBOURG

L'Institut de phonétique de Vienne (fondé en 1899 d'après le projet de S. Exner) s'est occupé, à partir de 1901, de l'enregistrement de textes patois.

C'est J. SEEMULLER qui accorda la plus grande attention à ces enregistrements. Il fonda les Archives phonographiques de l'Université de Vienne en recueillant sur disques des réponses au questionnaire de Wenker et d'autres récits patois (1).

D'après le modèle des Archives de Vienne, furent créées, en 1909, les Archives de l'Université de Zurich (voir pp. 271-276 de mon étude) et, en 1920, celles de l'Académie prussienne, qui décida l'enregistrement de tous les patois allemands.

Pour faciliter le travail, des Archives ont été créées à Marbourg et à Hambourg.

Le travail commença en 1922, dans la région de Hesse et Nassau ; on enregistra les réponses au questionnaire de Wenker et de courts récits, des us et coutumes, etc.

(1) Pour l'historique des Archives de Vienne, cf. Leo HAJEK, *Das Phonogrammarchiv der Akademie der Wissenschaften in Wien von seiner Gründung bis zur Neueinrichtung im Jahre* 1927 (Vienne, 1928, in-8°, 22 p. et un portrait ; dans *Sitzungsb. d. phil.-hist. Kl.*, 207, 3), où sont indiquées les 57 brochures publiées par cette institution.

Il est intéressant de rappeler à ce sujet l'opinion de Meillet sur les enregistrements : « Des enregistrements phonographiques ne peuvent tenir la place d'une enquête linguistique, même sommaire, pour décrire une langue ou un parler. Même pour la phonétique pure, toute étude de détail requiert des enregistrements spéciaux propres à mettre en évidence les faits particuliers qu'on veut étudier. Mais, pour des parlers connus, ces enregistrements sont propres à donner une idée de l'aspect général, ce que ne fournissent ni les enquêtes linguistiques ordinaires, ni les enregistrements partiels. Il y a donc là des données qui permettent au linguiste de juger de l'aspect d'ensemble d'une langue qu'il n'a pas l'occasion d'observer directement et qui seront précieuses en permettant aux linguistes de l'avenir d'observer par l'oreille des états de langue abolis. Pourvu qu'on n'ait pas l'illusion que les phonogrammes suppléent, si peu que ce soit, aux enquêtes linguistiques nécessaires, il convient de développer largement les musées de la parole » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, pp. 45-46).

Les sujets appartenaient à toutes les classes sociales : des étudiants, des industriels, des ouvriers et des paysans. Le choix se faisait avec l'aide des instituteurs, qui étaient mieux en mesure de juger de l'exactitude de la prononciation des informateurs.

En 1936, la Société des fonctionnaires allemands décida d'offrir à Hitler, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, une collection de tous les patois allemands sur disques. La maison Telefunken, avec ses riches moyens de transport, a réalisé ces enregistrements, dont une copie se trouve à Berlin et l'autre à Marbourg (Nagy, p. 44).

A partir de 1938, on fit des enregistrements chez les Autrichiens et les Sudètes (p. 44). Selon Nagy, quatre cents disques conservent pour la postérité la façon de parler des Allemands du vingtième siècle.

La revue *Zeitschrift für Mundartforschung*, dirigée par W. Mitzka, donne des informations détaillées sur ces enquêtes.

XII. L'ATLAS DU FOLKLORE ALLEMAND

«L'Atlas ne prétend en aucune façon se substituer aux anciennes manières de poser les questions ; il constitue cependant un énorme apport nouveau» (E. Röhr, *Rev. de synthèse*, t. XI, 1936, p. 77).

L'Atlas du folklore allemand est une grande réalisation scientifique qui retient notre attention par la méthode d'enquête employée (1).

(1) Comme indications bibliographiques, nous nous bornons à mentionner les travaux suivants : Erich Röhr, *Das Schrifttum über den Atlas der deutschen Volkskunde*, dans *Zeitschrift f. Volkskunde*, XLVIIe année, 1938, *Band* 9, *Heft* 1, pp. 58-87, avec une carte hors-texte et une ample bibliographie. — E. Röhr, *Die Volkstumskarten, Voraussetzung und Gestaltung*, dans *Volkstumsgeographische Forschungen*, n° 1, Leipzig, S. Hirzel, 1939, 139 p., avec 72 dessins et plusieurs cartes dans le texte et une ample bibliographie. — E. Röhr, *Die ersten Kartenreihen des Atlas der deutschen Volkskunde*, dans *Folk*, t. I, fasc. 2, 1937, pp. 113-146, avec 17 dessins, deux cartes hors-texte et un résumé en anglais. — E. Röhr, *L'Atlas du folklore allemand et son organisation*, dans *Revue de synthèse, organe du Centre international de synthèse*, t. XI (t. LVI de la *Revue de synthèse historique*), 1936, pp. 71-77. — E. Röhr, *Der Atlas der deutschen Volkskunde*, dans *Bollettino dell' Atlante ling. ital.*, t. II, fasc. 2, 1934, pp. 49-60, avec 3 illustrations. — W. Pessler, *Der deutsche Volkskunde-Atlas*, dans le volume de Jos. Schrijnen, *Essai de bibliographie de géographie linguistique*, Nimègue, 1933, pp. 31-45. — G. Vidossi, *L'Atlante demologico tedesco*, dans *Boll. dell' Atlante ling. ital.*, t. I, fasc. 2, 1934, pp. 77-94, avec une riche bibliographie.

Le Dr Mme Mathilde Hain, privat-dozent de folklore à l'Université de Francfort-sur-le-Main, qui a bien voulu lire le texte de ce chapitre, attire mon attention sur

L'initiateur de l'œuvre. — L'idée d'un Atlas du folklore allemand fut lancée en 1907 par Wilhelm Pessler qui, depuis lors, n'a cessé d'insister sur la nécessité urgente de le réaliser (cf. dans Jos. Schrijnen, *Essai*, p. 32). Après des essais limités à des régions particulières, le travail a pu commencer enfin en 1938, grâce à l'appui donné par l'Association de secours à la science allemande (cf. W. Pessler, *Deutsche Volkstumsgeographie*, Brunswick, 1931, *apud* Röhr).

Des sociétés scientifiques protectrices de l'œuvre. — En 1928, l'Association de secours à la science allemande *(Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft)* — devenue plus tard la Société allemande pour la recherche scientifique *(Deutsche Forschungsgemeinschaft)* — prend l'importante initiative de recueillir méthodiquement les phénomènes les plus caractéristiques de la vie du peuple allemand.

La *Deutsche Forschungsgemeinschaft* a constamment soutenu et encouragé les travaux très longs et très coûteux nécessaires pour réaliser l'Atlas du folklore allemand.

Le comité de l'œuvre. — Les savants allemands ont pris le plus grand intérêt à cette œuvre. Pour cette raison, nous trouvons dans le comité les personnalités suivantes : les historiens Hermann Aubin et Adolf Helbock, les philologues Theodor Frings, Arthur Hübner et John Meier (président du comité et directeur du bureau central), les directeurs de Musées Wilhelm Pessler et Philipp Maria Halm (mort en 1933, *apud* Vidossi), Mgr Georg Schreiber, Hanns Bächtold-Stäubli (l'éditeur du *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens)* et Adolf Spamer (folkloriste, professeur à Berlin), l'auteur du dernier questionnaire (*apud* le Dr M. Hain).

Erich Röhr (tué à Berlin en 1943 lors d'un bombardement, selon une information donnée par le Dr Mme M. Hain) s'est voué complètement à la réalisation de cette œuvre monumentale ; Heinrich Harmjanz, qui figure lui aussi comme auteur, n'était qu'un représentant du parti (*apud* G. Vidossi).

Le rôle du comité était d'établir le programme de travail, de rédiger les questionnaires, d'organiser l'enquête et de grouper, à l'aide du bureau central, les matériaux envoyés par les correspondants.

Centres régionaux. — Afin de pouvoir distribuer les questionnaires

le travail de Herbert Schlenger, *Methodische und technische Grundlagen des Atlas der deutschen Volkskunde* (dans *Deutsche Forschung*, Heft 27, Berlin, 1934) et considère comme la meilleure introduction aux principes de cet Atlas le travail d'Arthur Hübner (germaniste de l'Université de Berlin), *Der deutsche Volkskunde-Atlas*, 1928, dans *Kleine Schriften zur deutschen Philologie*, Berlin, 1940. Qu'elle veuille bien agréer mes vifs remerciements.

et réunir les réponses, on fonda, un peu partout, un bon nombre de centres régionaux, dont les directeurs étaient d'ordinaire des professeurs d'Université ayant une connaissance approfondie du pays et de ses habitants et sachant trouver les personnes les plus capables, dignes de foi et prêtes à répondre aux questionnaires. Ces centres, gardant pour eux une copie des réponses, sont arrivés à créer des archives folkloriques régionales et à encourager les recherches locales, en développant, par la suite, l'intérêt pour ce genre d'études.

Enquêtes par correspondance. — A la différence de l'Atlas du folklore de la Suisse, réalisé à l'aide d'enquêtes sur place, faites par des spécialistes, cet Atlas est rédigé d'après des informations données par des correspondants, c'est-à-dire selon la méthode pratiquée par Wenker et Wrede. L'application de cette méthode de travail devenait presque inévitable à cause du grand nombre des localités soumises à l'enquête (vingt-trois mille).

1. Questionnaire.

Le questionnaire diffère considérablement de celui d'un Atlas linguistique, d'autant plus qu'il fallait s'adresser, pour obtenir des réponses, à des personnes qui n'étaient pas toujours au courant de ce genre de travail.

Des sondages préliminaires. — Pour mieux rédiger le questionnaire, on envoya d'abord, à titre d'essai, un questionnaire provisoire, qui devait fournir des informations pour la rédaction définitive. Ce procédé fut appliqué surtout pour les régions ayant une grande diversité dans leur folklore.

Quelques caractéristiques du questionnaire. — Le questionnaire ne visait pas à recueillir des cas particuliers : il s'agissait, au contraire, de connaître l'esprit caractéristique de l'homme du peuple. On pratiqua, selon l'expression d'E. Röhr, « une coupe transversale dans les formes de représentation qui sont celles du peuple allemand d'aujourd'hui » (*L'Atlas*, p. 74), car plusieurs phénomènes de folklore ne sont guère susceptibles de faire l'objet d'un questionnaire. Ainsi, par exemple, l'étude de la construction et de l'outillage des maisons ne pouvait pas entrer dans le questionnaire ; il s'agit d'un problème qui ne peut être étudié que par une enquête faite sur place par des personnes compétentes.

Les demandes sur les feux cérémoniaux (rangés sous le numéro 193) sont rédigées d'une façon très claire et très concise ; le questionnaire contient quatorze demandes, qui indiquent les principales phases de cette intéressante coutume pratiquée, sous des formes différentes, par presque

tous les peuples de l'Europe. A cette occasion, les correspondants étaient priés de donner aussi des textes dialectaux, de même que les mélodies des chansons du pays.

A l'aide de plusieurs demandes, on essaya de donner une image détaillée de l'agriculture. C'est le cas, par exemple, pour les trois premières demandes, concernant les céréales. La première regarde les différentes espèces de céréales cultivées dans la localité explorée (blé, seigle, maïs, avoine, orge, épeautre, panic, etc.). Les correspondants devaient indiquer les céréales par ordre de fréquence. La deuxième demande concerne les significations que peut prendre le mot *Korn* « grain » dans le parler du pays, de même que d'autres mots employés pour désigner la masse de grains. La troisième sert de complément aux précédentes : Quelles sont les autres dénominations usitées pour nommer la masse des céréales ? On demandait aussi si le mot *Getreide* « blé » désigne ou non « les légumes » ou d'autres choses encore.

La partie finale du questionnaire traite, par exemple, de l'aspect physique du corps humain par rapport aux différents préjugés liés à la forme du nez (demande 201), des oreilles (demande 202), des yeux (demande 203), etc., de la façon dont les hommes se comportent (celui qui travaille vite ou lentement, etc., demande 212), ainsi que des attitudes des hommes par rapport aux animaux (demande 216), etc. On demande aussi quels sont les animaux que les gens du peuple considèrent comme porteurs de bonheur ou de malheur (demande 232), etc.

« Pour obtenir des données exactes et dignes de foi, il a fallu se défendre souvent, affirme Röhr (*L'Atlas*, p. 75), contre le désir d'être complet, chaque fois notamment que le questionnaire, au lieu de demander une relation détaillée et libre, se contente d'une réponse brève, voire réduite à « oui » ou « non » (cf. aussi *Die Volkstumskarte*, p. 31).

Un nombre assez réduit de demandes est illustré par des dessins, afin que les correspondants puissent mieux distinguer les objets en question. C'est le cas, par exemple, pour les types de berceau (demande 13), la coccinelle et le hanneton (demande 59) et les types de moulin à vent (demande 80) (voir planche LIV, p. 757 de mon étude).

Les auteurs désiraient obtenir en premier lieu des réponses spontanées. De cette activité spontanée, on a tenu compte surtout dans le cinquième fascicule du questionnaire : on y a intercalé des bandes de papier d'une autre couleur (rouge) sur lesquelles sont imprimées de brèves notices concernant chacun des groupes de questions. Ces notices avaient aussi pour but d'obtenir des réponses supplémentaires.

De même, chaque questionnaire était complété par un livret d'observation, qui donnait des indications sur la manière de répondre, de même que sur l'état des travaux (*L'Atlas*, p. 75).

E. Röhr, examinant les réponses, aboutit à la même conclusion que

bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	m
bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	w

78. Dient die Krippe im Pferdestall

a) für ein einzelnes Pferd? ja — nein

b) für zwei oder mehrere Pferde? ja — nein

c) Welches sind die Bezeichnungen dieser Krippen? (z. B. Krippe, Barn)

für a)

für b)

79. Wie heißt die über der Krippe angebrachte Raufe im Pferdestall? (z. B. Raufe, Leiter)

bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	m
bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	w

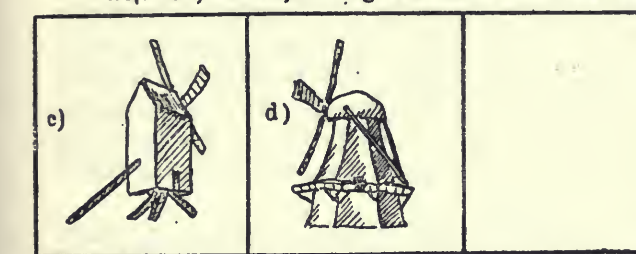
80. a) Sind Windmühlen zum Mahlen von Getreide üblich? ja — nein

b) Wenn nein, seit wann etwa sind sie außer Gebrauch gekommen?

Wenn ja, sind es

c) Bockwindmühlen?

d) holländische Windmühlen (Turmwindmühlen)?
(Zutreffendes unterstreichen; die entsprechende Abbildung ist anzustreichen, bei wesentlich abweichenden Formen bitten wir um eine Umrißzeichnung)



bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	m
bis 15	15-25	25-40	40-60	60-80	w

81. a) Sind Wassermühlen üblich? ja — nein

b) Wenn nein, seit wann etwa sind sie außer Gebrauch gekommen?

c) Wenn ja, welchem Zwecke dienen sie? (z. B. der Gewinnung von Mehl oder Öl, Walkerei und sonstigen technischen Zwecken)

Les questions 78-81e du Questionnaire de l'Atlas du folklore allemand (cf. p. 756 de mon étude).

les dialectologues, c'est-à-dire que les demandes, malgré toutes les précautions prises, ne s'avèrent guère exemptes d'ambiguité (*Die Volkstumskarte*, p. 24, au sujet des jours fastes et néfastes). Pour cette raison, il ne considère les demandes du questionnaire que comme un simple moyen de recherche qui ne peut pas embrasser tous les aspects compliqués des phénomènes du folklore. Le questionnaire d'un folkloriste est comparé par Röhr au microscope et au télescope du naturaliste : il aide seulement à mieux saisir l'essence des choses et à les rapprocher de l'objectif de la recherche, en les agrandissant en même temps, pour bien apercevoir leurs détails. L'ensemble de la vie d'un peuple ne peut pas être bien saisi lorsqu'on travaille par l'intermédiaire de correspondants ; la recherche sur place s'impose (p. 26).

Le dialectologue parcourant ce questionnaire (E. Röhr, *Die Volkstumskarte*, p. 127, note 18, indique les publications qui le reproduisent), se rendra facilement compte de sa richesse et du soin dont les rédacteurs font preuve pour donner une image schématique des plus importants aspects du passé, de la vie spirituelle et économique, tels qu'ils se reflètent dans les principales coutumes et croyances du peuple allemand.

Nombre de demandes. — Le questionnaire renferme 243 demandes principales, qui se subdivisent en de nombreuses questions d'ordre secondaire (voir p. 756). On pourrait dire plus exactement qu'il traite 243 problèmes regardant le folklore allemand.

Il fut envoyé aux correspondants par fascicules de cinquante demandes. Nous reproduisons, à titre d'exemple, les demandes 78-81e concernant aussi le moulin à vent (voir planche LIV, p. 757 de mon étude).

Détails techniques. — Le questionnaire a été imprimé sur un papier suffisamment résistant. Il était formé de deux feuilles (ayant chacune 37,5 cm. de longueur et 12,5 cm. de largeur), dont la première (l'original) devait être renvoyée, après avoir été complétée par les correspondants, au Centre de Berlin ; la deuxième (la copie) était conservée par les centres régionaux, chargés de réunir les réponses. Cet exemplaire faisait partie des archives folkloriques régionales.

Sur chaque feuille, on a imprimé d'ordinaire cinq demandes principales, en laissant toujours la place nécessaire pour écrire les réponses.

Les feuilles du questionnaire pouvaient être découpées selon les questions particulières, dont chacune faisait l'objet d'une petite fiche cartographique, ayant 7,5 cm. de hauteur.

« On peut dès lors classer, affirme Röhr (*L'Atlas*, p. 72), les millions de fiches d'après un principe de répertoriage numérique répondant à la position, sur la carte, des localités étudiées. A cet effet, chaque fiche de réponse est pourvue d'une triple cote, en chiffres et en lettres, qui remplace le nom de lieu. Elle permet de retrouver immédiatement chacune

des fiches dans l'amas des matériaux correspondant aux numéros du questionnaire. Elle assure, en outre, l'exactitude de la position géographique du lieu d'origine des documents et rend possible la transposition des réponses sur cartes à l'échelle voulue ».

2. Localités.

L'enquête a été faite dans presque toutes les régions habitées par des Allemands, c'est-à-dire non seulement dans le « Reich » proprement dit, mais aussi en Autriche, en Suisse alémanique (*voir cependant L'Atlas de Folklore suisse* p. 771), en Hollande, etc., de même que dans les îlots germaniques de la Hongrie et de la Transylvanie.

Nombre de points. — A l'aide des correspondants, on étudia le folklore de 23.000 localités (cf. *Die ersten Kartenreihen*, p. 148). Il s'agit donc de l'enquête la plus étendue qui ait jamais été réalisée dans ce domaine. Elle ne peut être comparée qu'à celle qu'entreprirent Wenker et Wrede pour l'Atlas linguistique allemand.

Les réponses ont été centralisées à Berlin (aujourd'hui à Francfort-sur-le-Main, en connexion avec le *Deutsche Seminar* de l'Université, *apud* le Dr Mme M. Hain), où elles furent étudiées selon tous les moyens dont disposaient le folklore et la cartographie.

Le choix des localités. — Le choix des localités n'a cependant pas été fait selon des critères précis, comme c'est le cas pour les Atlas linguistiques. Les auteurs furent contraints de limiter l'enquête à des localités où il était possible de trouver des correspondants dignes de foi et disposés à rédiger les réponses. Ils reconnaissent n'avoir pas pu trouver partout une personne capable de fournir des réponses : « Un changement de domicile ou un décès ont pour résultat qu'une localité qui a déjà répondu à un ou deux questionnaires est perdue pour la suite de l'enquête » (*L'Atlas*, p. 74).

Malgré cet inconvénient, Röhr estime « qu'on peut se fier pleinement à nos cartes. Car, si le réseau d'informateurs se distend, et si quelques particularités intéressantes et certains phénomènes de frontières se trouvent, de ce fait, masqués, nos recherches locales n'en seront que stimulées davantage. Le réseau d'observateurs que l'*Atlas du Floklore allemand* exige doit avoir assez d'élasticité pour supporter de légères modifications sans effet sur l'ensemble. C'est pour cette raison qu'on a dû faire remplir un seul questionnaire par localité » (*L'Atlas*, p. 74).

Informations sur chaque localité. — Sur chaque localité, les correspondants devaient donner les informations suivantes : le nom officiel,

le bureau postal, la province, la gare la plus proche, les centres où les habitants s'en vont travailler, les lieux de réunion lors des fêtes religieuses, le nombre des habitants par confession (cf. *Die Volkstumskarte*, pp. 50-51).

Le nom des localités remplacé sur les cartes par des signes indiquant des faits folkloriques. — Les auteurs n'ont pas pu employer sur les cartes des chiffres pour désigner les localités étudiées, comme c'est le cas pour les Atlas linguistiques ; ils ont dû les indiquer par des signes qui remplacent les réponses données par des correspondants. Le lecteur est toutefois en mesure d'identifier les régions et les provinces, où se produit tel fait de folklore, grâce à un bon nombre de noms de villes et de rivières qui figurent sur chaque carte, imprimés en gris. Le fond de la carte est divisé en carrés, dont trente-six parmi ceux-ci constituent un carré plus grand, portant un numéro d'ordre, qui facilite l'identification des localités (cf. *Die Volkstumskarte*, pp. 58 ss. ; *Der Atlas*, p. 56).

Le premier fascicule de l'Atlas contient un index des noms de toutes les localités étudiées ; cet index permet de retrouver chaque localité portée sur les cartes par des signes.

3. Correspondants.

Les directeurs des centres régionaux de l'Atlas avaient la tâche de choisir les correspondants. Parmi ceux-ci figurent en premier lieu des instituteurs (75 %) et des ecclésiastiques qui avaient une connaissance adéquate de la vie des régions où ils habitaient.

Il faut peut-être souligner le fait que les instituteurs allemands reçoivent déjà dans les Écoles normales une bonne instruction à ce sujet, car le folklore figure parmi les matières d'enseignement (G. Vidossi, *L'Atlante*, p. 82) ; ils étaient donc à même de fournir des réponses dignes de foi.

L'Atlas, œuvre de tout le peuple. — Les correspondants étaient tenus de demander des informations aux gens du pays capables de donner les réponses les plus sûres. Le nombre de ces informateurs a été illimité, et leur nom n'est pas mentionné dans l'Atlas. E. Röhr affirme, à ce sujet, que « toutes les classes de la population, sans différence d'âge ni de sexe, ont participé aux réponses. Si, grâce à leurs organisations professionnelles, il a été relativement facile de s'assurer la collaboration des instituteurs, d'autres personnes se sont mises à notre disposition dès que la presse ou la T. S. F. leur ont appris que nous préparions un Atlas du folklore allemand... on peut dire à cet égard que l'Atlas est l'œuvre commune de tout le peuple » (*L'Atlas*, p. 75).

Les matériaux. — Les correspondants, selon les instructions reçues, ne devaient donner que des matériaux réellement vivants jouissant d'une

grande diffusion. Il fallait indiquer les différences existant entre les diverses classes sociales et entre les confessions. Les noms d'objets, de coutumes, etc. étaient mentionnés selon leur forme dialectale, mais sans transcription phonétique. Pour les régions bilingues, les correspondants devaient mentionner aussi le nom d'origine étrangère, si celui-ci était généralement employé.

L'ÂGE DES INFORMATEURS. — Bien que le nom des informateurs ne soit pas indiqué par les correspondants, ceux-ci étaient cependant tenus de marquer sur la réponse même leur âge et leur sexe (cf. *Die Volkstumskarte*, pp. 15 ss.), car la connaissance de l'âge et du sexe des informateurs facilite beaucoup l'examen des phénomènes folkloriques.

INFORMATIONS SUR LES CORRESPONDANTS. — Afin d'éviter la suggestion, un correspondant ne devait rédiger qu'une seule réponse. Sur sa personne, il devait donner les informations suivantes : son nom et son prénom, sa profession, son âge, son lieu de naissance et l'année de son arrivée dans la localité (cf. *Die Volkstumskarte*, p. 51).

4. Publication des matériaux.

Le but principal de cette œuvre, selon Röhr, a toujours été l'établissement des cartes, puisque celles-ci seules font « apparaître l'interdépendance des particularités folkloriques, laquelle échappe aux méthodes historiques et philologiques » (*L'Atlas*, p. 75) : « la carte constitue une méthode plus parfaite que toute statistique sous forme de liste » (p. 75).

Faute d'un prototype d'Atlas de ce genre, les auteurs ont dû faire bien des tâtonnements avant d'arriver à donner aux matériaux « une présentation à l'abri des critiques et conforme aux données scientifiques » (p. 72).

Cette œuvre a paru en six fascicules, sous le titre suivant : *Atlas der deutschen Volkskunde, herausgegeben mit Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft*, par Heinrich Harmjanz et Erich Röhr (Leipzig, 1936-1938, S. Hirzel) et contient 130 cartes (à l'échelle 1 : 2.000.000, dimension 69,5 × 70 cm.), dont la plupart en plusieurs couleurs.

« Les six fascicules qui sont publiés, dit le D[r] M[me] M. Hain (dans sa lettre du 28 juin 1949), ne contiennent pas toutes les questions de l'Atlas. La plupart sont encore à publier ».

LES FAITS FOLKLORIQUES REPRÉSENTÉS PAR DES SYMBOLES. — A cause du grand nombre de réponses obtenues pour chaque demande (environ 23.000), chaque fait folklorique est représenté sur les cartes par un signe.

Sur ce procédé, Röhr donne les précisions suivantes : « Cette transcrip-

tion des réponses sous forme de signes sur une carte implique une technique de symboles fort complexe, et qui ne s'est développée chez nous que peu à peu. Grâce à des signes convenablement appropriés et choisis avec discernement, grâce aussi à l'emploi des couleurs, les matériaux sont représentés d'une façon vivante et accessibles à d'autres qu'aux seuls savants. Nos cartes ne comportent toutefois pas, d'une façon générale, de ces tracés de frontières qui prétendent délimiter radicalement deux zones où les usages ont des structures différentes, car en réalité il n'est pas possible de déterminer nettement une frontière d'usage, pas plus qu'une frontière linguistique. Si l'on arrive à obtenir une carte qui puisse satisfaire les yeux et l'esthétique, cette carte n'incitera pas seulement à la recherche, mais elle rendra aussi des services au point de vue pédagogique. L'exigence première des travaux cartographiques est que toutes les transcriptions sur la carte soient faites sans aucune interprétation. C'est alors seulement que la valeur objective de la carte est assurée et qu'elle peut être le point de départ d'autres recherches » (*L'Atlas*, p. 76 ; pour plus de détails, cf. *Die Volkstumskarte*, pp. 66-118).

La représentation cartographique parfois impossible. — Les réponses données par les correspondants ne pouvaient être reproduites telles quelles sur les cartes ; il fallait, en premier lieu, choisir des signes conventionnels bien distincts et exempts de toute équivoque (cf. la liste des signes dans *Die Volkstumskarte*, pp. 102-103). Parfois cependant, les faits enregistrés étaient tellement nombreux et complexes qu'il a fallu joindre à chaque carte « un commentaire qui, outre une appréciation critique des documents, contient des données particulières fournies par les réponses et qui n'ont pas été reproduites sur la carte pour des raisons de principe. Ce commentaire est enrichi de nombreuses cartes au cinq-millionième, sur lesquelles sont surtout transposées les données particulières dans la mesure où elles peuvent être groupées » (*L'Atlas*, p. 73).

Les cartes du premier fascicule. — Les cartes du premier fascicule de l'Atlas traitent les problèmes suivants : les différents jours de la semaine selon qu'ils sont considérés comme fastes ou néfastes (cartes 1 à 9 ; la VIIIe et la IXe présentent une vue d'ensemble sur les précédentes ; elles sont à l'échelle du quatre-millionième) ; la répartition des fêtes patronales, des fêtes religieuses, des kermesses, des concours de tir, du Mardi gras et des fêtes enfantines (cartes 10 à 13) ; l'expression « blé » pour désigner la totalité des céréales ou une céréale particulière (carte 14) ; l'être qui, d'après les traditions populaires, se trouve dans la Lune (cartes 15 et 16) ; les formes du berceau (carte 17) ; les *Kinderbringer* (légendes relatives à la naissance de l'enfant) : la cigogne, la sage-femme, les animaux, l'homme, etc. (cartes 18 à 21 ; la dernière donne une vue d'ensemble sur les trois précédentes).

Le but de l'Atlas. — R. Röhr précise le but de l'Atlas en ces termes : « L'Atlas du folklore allemand... vise uniquement à être un instrument de recherches. Il n'est cependant pas dans nos intentions de ne le destiner qu'au seul monde savant ; nous voulons qu'il soit accessible à tout homme du peuple, que tous y reconnaissent le visage spirituel de leur petite et grande patrie, que les cartes donnent aux folkloristes le goût de rechercher avant tout le dynamisme particulier à la vie populaire... L'Atlas ne prétend en aucune façon se substituer aux anciennes manières de poser les questions ; il constitue cependant un énorme apport nouveau. Il n'en reste pas moins que cet Atlas ne peut à lui seul résoudre tous les problèmes soulevés par l'étude du folklore. Nos cartes orienteront les chercheurs, jusqu'ici trop confinés aux études particulières, vers les vues d'ensemble, et vers la synthèse de toutes les forces spirituelles du peuple. Elles indiquent avec insistance que les phénomènes folkloriques importants ne sont pas limités par les frontières politiques des États. Il serait donc d'une haute importance pour l'étude du folklore de chaque pays de mettre au point dix ou vingt questions folkloriques dans le plus grand nombre possible de pays européens, en s'inspirant de principes et de méthodes identiques afin de rendre possible la comparaison de ces phénomènes entre eux » (*L'Atlas*, p. 77).

Cette œuvre admirable sera peut-être pour le folklore un point de départ semblable à celui que représente pour la dialectologie romane l'Atlas linguistique de Wenker.

II. SUISSE.

I. « DAS SCHWEIZERISCHE IDIOTIKON »

1. Le fondateur de la dialectologie : Franz Joseph Stalder.

On considère d'ordinaire le pasteur Franz Joseph Stalder d'Escholzmatt (canton de Lucerne) (né en 1757, mort en 1833) comme le fondateur de la dialectologie, car il publia, en 1806 déjà, l'ouvrage : *Probe eines schweizerischen Idiotikons, hie und da mit etymologischen Bemerkungen untermischt* et plus tard son *Versuch eines schweizerischen Idiotikons mit etymologischen Bemerkungen untermischt, samt einer Skizze einer schweizerischen Dialektologie* (en 2 vol., Aarau, 1812).

Sous l'influence de l'enquête par correspondance entreprise en France, au commencement du XIXe siècle, par le ministère de l'Intérieur (voir pp. 19-23 de mon étude), il réalise l'important recueil de 71 spécimens de la parabole de l'Enfant prodigue, dont 42 appartiennent aux parlers

allemands, 15 aux parlers français, 8 aux parlers italiens et 6 aux parlers romanches de la Suisse ; ces textes furent publiés dans son ouvrage *Die Landessprachen der Schweiz, oder schweizerische Dialektologie, mit kritischen Sprachbemerkungen beleuchtet, Nebst der Gleichnissrede von dem verlorenen Sohn in allen Schweizermundarten* (1819).

Ces travaux ont eu sans doute une influence heureuse sur l'activité déployée plus tard, en Rhénanie, par G. Wenker.

2. L'Idiotikon.

L'activité dialectologique de Stalder a influencé aussi et surtout la grande entreprise scientifique de Friedrich Staub et Ludwig Tobler.

En effet, ces deux savants, appuyés par la Société des Antiquaires de Zurich, commencèrent en 1862 une vaste enquête dialectale par correspondance en vue de réunir des matériaux linguistiques concernant les patois alémaniques de la Suisse, et inaugurèrent ainsi la première grande enquête de ce genre en Suisse (cf. R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas der deutschen Schweiz*, pp. 7-8, voir p. 766, note 1).

En 1881, après un travail ardu, F. Staub et L. Tobler publièrent le premier fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache, Gesammelt auf Veranstaltung der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich unter Beihülfe aus allen Kreisen des Schweizervolkes.*

A partir de cette date, la publication de l'Idiotikon se poursuit sans interruption; parmi ses collaborateurs figura le savant Albert Bachmann, membre de la rédaction à partir de 1892, rédacteur en chef de 1896 à 1943, date de sa mort.

La dialectologie suisse disposait, à la fin de 1949, de dix gros volumes (contenant chacun environ 900 p.) qui présentent, par ordre alphabétique, le trésor lexicologique des patois alémaniques (du XI[e] volume, ont paru les fascicules 121 à 137, jusqu'au mot *Strāffe*[n]).

La méthode préconisée par les fondateurs de l'Idiotikon fut appliquée plus tard par les auteurs du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir pp. 234-253 de mon étude) et en partie seulement par ceux du *Dicziunari rumantsch grischun* (voir pp. 626-634 de mon étude).

3. Les « Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik ».

On peut dire que l'idée de réaliser un Atlas linguistique date de 1910. En effet, Albert Bachmann, en inaugurant la célèbre collection *Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik, Im Auftrage des leitenden Ausschusses für das schweizerdeutsche Idiotikon* (le 1[er] volume a paru en 1910 et le XX[e] en 1941), a recueilli (avec l'aide de ses élèves) une masse de matériaux dialectaux qui, à condition d'être complétés géographiquement,

pourraient constituer non seulement un Atlas phonétique du pays, mais même un Atlas morphologique (la partie lexicologique, étant précisément réservée à l'Idiotikon, ne fut pas trop développée). Ces monographies locales ne pouvaient cependant pas se substituer à une enquête systématique concernant tout le territoire alémanique de la Confédération (cf. H Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, p. 9).

R. Hotzenköcherle reconnaît, avec raison, qu'entre le premier volume des « Beiträge » et le dernier (le XXe) trente-sept ans se sont écoulés, de sorte que les matériaux n'appartiennent pas tous à la même époque et ne sont pas, par conséquent, strictement comparables (*Der Sprachatlas*, p. 9). L'enquête doit se faire d'après la méthode appliquée par le « dernier » travail de ce genre (l'AIS), réalisé en 1937 (cf. aussi la liste chronologique des Atlas donnée par R. Hotzenköcherle, p. 9).

La continuation de cette collection est à présent assurée par une nouvelle série, publiée sous la direction du savant RUDOLF HOTZENKÖCHERLE et intitulée *Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung* (1).

II. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA SUISSE ALÉMANIQUE EN VOIE DE RÉALISATION

DIGNES CONTINUATEURS. — Les études dialectologiques ont trouvé de nos jours deux continuateurs de cette tradition si brillante : HEINRICH BAUMGARTNER (le germaniste et folkloriste de l'Université de Berne, mort en 1944 et remplacé à présent par le jeune savant Paul Zinsli) et RUDOLF HOTZENKÖCHERLE, le germaniste de l'Université de Zurich, tous deux élèves d'Albert Bachmann et en même temps de L. Gauchat, de K. Jaberg et J. Jud, les maîtres de l'école linguistique suisse (R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 10, note 1, voir p. 766).

En 1937, les deux savants prennent l'initiative de réaliser l'Atlas linguistique des parlers alémaniques de la Suisse (*Der Sprachatlas der deutschen Schweiz*), en remplaçant la méthode indirecte, pratiquée en Allemagne, par la méthode directe préconisée par l'abbé Rousselot et appliquée par J. Gilliéron.

(1) Les volumes parus jusqu'à présent sont les suivants : Werner WEBER, *Die Terminologie des Weinbaus im Kanton Zürich, in der Nordostschweiz und im Bündner Rheintal* (1950, XVI-220 p.) ; Hans Ulrich RÜBEL, *Viehzucht im Oberwallis, Sachkunde, Terminologie, Sprachgeographie* (1950, XL-178 p. et plusieurs cartes). Sont en voie de parution les volumes suivants : Rudolf TRÜB, *Die Sprachlandschaft Walensee-Seeztal* et Arnold BANGERTER, *Die Grenze der verbalen Pluralendungen im Schweizerdeutschen, und ihre dialektgeographische Deutung.*

1. Raisons qui ont déterminé la réalisation de l'Atlas.

Dans son étude *Ein Sprachatlas* (1), H. Baumgartner expose d'une façon très détaillée les raisons qui ont déterminé les auteurs à entreprendre un Atlas linguistique de la Suisse alémanique en faisant des enquêtes sur place et non par correspondance.

Parmi les raisons invoquées par l'auteur nous signalons les suivantes :

1° Les matériaux linguistiques recueillis en Suisse alémanique par G. Wenker (par l'intermédiaire de correspondants) n'offrent qu'une esquisse trop incomplète des parlers du pays. Les quarante phrases ne présentent qu'un nombre assez réduit de faits linguistiques, et les dialectologues ne sont pas en mesure, en les examinant, de faire des études très approfondies.

2° Les cartes linguistiques de l'Atlas de Wenker (et celles publiées plus tard par Fr. Wrede) n'apportent pas des informations satisfaisantes sur les parlers suisses, bien que le nombre des localités explorées s'élève à 1785 (en 1933). Entre les cantons, les districts, les vallées et assez fréquemment même entre les communes voisines, il y a de notables différences linguistiques qui n'apparaissent pas sur ces cartes (*Ein Sprachatlas*, p. 7 et *passim*).

3° L'Atlas des mots (le *Wortatlas*), un nouveau travail scientifique de l'école dialectologique de Marbourg, ne peut, lui non plus, satisfaire les exigences actuelles de la linguistique suisse : « *Aber auch dieser neue Wortatlas wird unsere besondern schweizerischen Begehren nicht erfüllen können* » (p. 8).

4° Il est hors de doute que l'Atlas de Wenker créa une école et marqua un heureux commencement pour les recherches dialectologiques européennes ; l'impulsion la plus importante fut cependant donnée, affirme

(1) Nous nous bornons à citer, comme bibliographie, les articles suivants : H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas der deutschen Schweiz*, conférence donnée à la réunion annuelle de la Société pour la langue allemande de la Suisse, le 9 novembre 1941, à Berne (Zürich, J. Bollmann, 1942, 20 p.). Cette conférence constitue l'exposé le plus détaillé sur le plan de l'Atlas. — Cf. aussi les articles et les comptes rendus de R. Hotzenköcherle dans *Vox Rom.*, t. VI, 1942, pp. 390-391 ; t. VIII, 1946, p. 277 et surtout son rapport très détaillé, *Der Sprachatlas der deutschen Schweiz* (extrait de *Schweizerische Hochschulzeitung*, 4e cahier, t. XX, 1947, pp. 7-14), présenté le 18 mai 1947 à l'assemblée des délégués de la Société des Sciences morales (fondée récemment). — H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle ont présenté brièvement le plan de l'Atlas dans l'article *Der Sprachatlas der deutschen Schweiz* (publié dans le volume *Litteris Patriae : Schweizerische Sprachforschung*, édité par la Bibliothèque Nationale Suisse, Berne, Lang et Co., 1943, pp. 91-94), où ils indiquent la façon dont les réponses sont enregistrées sur place. — Cf. aussi R. Hotzenköcherle, *Ein schweizerdeutscher Sprachatlas*, dans la *Zeitschrift f. Mundartforschung*, t. XV, 1939, pp. 183-188.

l'auteur, par l'Atlas linguistique de la France, réalisé par le Suisse J. Gilliéron. Celui-ci apporta un bon nombre de remarquables innovations : l'enquête sur place ; l'étude des patois à l'aide d'une liste de mots et de courtes phrases ; le choix de localités situées à des distances presque égales entre elles, ce qui permet de constituer un réseau géométrique des points explorés. L'Atlas linguistique de Gilliéron a mieux illustré les migrations des mots, les luttes qu'ils engagent pour soutenir leur existence, ainsi que les changements qu'ils subissent, etc. (pp. 4-5).

5° Dans leur Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, K. Jaberg et J. Jud se placent à un point de vue nouveau : ils ne présentent pas seulement des faits phonétiques, morphologiques et syntaxiques, mais nous renseignent amplement — et pour la première fois d'une façon aussi approfondie et aussi exacte — sur les objets, les coutumes et les occupations des gens de la campagne, facilitant ainsi la connaissance de l'histoire culturelle, sociale et économique des régions explorées (pp. 5-8, où l'auteur examine les résultats obtenus pour le mot *aratro* « charrue » et reproduits sur la carte 1434 du VIIe volume de l'AIS ; cf. aussi R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas der deutschen Schweiz*, pp. 7-9).

6° L'Atlas linguistique de la Suisse alémanique projeté par H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle vise un but différent de celui de l'*Idiotikon*. Tandis que l'*Idiotikon* réunit les matériaux des documents (à partir de 1400) ainsi que ceux du langage des temps modernes, afin de reconstituer l'histoire des mots, l'Atlas se propose de présenter seulement un aperçu (*eine Übersicht*) des parlers actuels du pays : « *Er will darlegen, wie Sache und Wort aufkommen, sich unter den schon vorhandenen durchsetzen und Altes und Neues miteinander kämpft. Er sucht auf eine Reihe von Fragen zu antworten, die sich mit der Sprache des einzelnen und der Gessellschaft beschäftigen. Und noch einmal sei es gesagt* : *Er will all diese Vorgänge an unserer h e u t i g e n Sprache zeigen und muss daher, soll ihm nicht nachgesagt werden, er biete Veraltetes, in kürzester Frist ausgearbeitet und vorgelegt werden. Der italienische Sprachatlas ist uns auch hierin ein Vorbild* » (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, pp. 8-9 ; cf. aussi R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 11)

2. Questionnaire.

La rédaction du questionnaire soulevait des difficultés semblables à celles que nous avons signalées pour toutes les enquêtes plus étendues.

La Suisse alémanique constitue « un pont » entre les parlers de l'Allemagne et ceux du romanche, ainsi qu'entre les patois italiens et les patois français. Les auteurs ont voulu rédiger un questionnaire pouvant mettre en lumière les frontières linguistiques créées par les conditions historiques,

politiques et sociales. Il ne s'agissait pas seulement d'envisager des faits phonétiques et morphologiques, mais aussi d'explorer le trésor lexicologique en accordant aux objets une attention toute particulière. Les mots devaient être placés dans des phrases, afin de déterminer plus exactement leur signification et d'établir, avec plus de précision, les courants de migrations, ainsi que les centres d'irradiation (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, pp. 9-11).

Il fallait, en outre, tenir compte de l'Atlas lexicologique allemand *(Deutsche Wortatlas)*, dont 145 phrases (sur un total de 200 phrases) ont été introduites dans le questionnaire et complétées par d'autres qui pouvaient mieux refléter le *folklore* suisse. Ils ont établi de la sorte un rapport plus étroit entre l'Atlas linguistique et l'Atlas du folklore de la Suisse, et ce procédé ne peut que réjouir tous les dialectologues.

Première rédaction. — Avant l'enquête définitive, les auteurs ont employé le questionnaire de l'Atlas dans leurs recherches dialectologiques, afin d'établir ses « qualités ». R. Hotzenköcherle avait déjà rédigé, pour son étude *Die Mundart von Mutten* (le 19e volume de la collection *Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik*, 1934), un questionnaire renfermant des demandes concernant la vie dans les Alpes.

Les questionnaires préliminaires ont été complétés par un examen approfondi des matériaux contenus dans les dictionnaires dialectaux ; on a réuni ainsi des données sur le langage parlé en dehors des villes, ainsi que des indications de nature sémantique (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, p. 12).

Contenu du questionnaire. — Les principaux chapitres du questionnaire sont les suivants : la communauté humaine ; l'église et la famille ; les parties du corps ; le manger et le boire ; la préparation du pain ; les jeux ; la division du temps ; les noms de nombre ; le temps ; adverbes de direction et adverbes de lieu ; travaux féminins ; la maison ; l'étable ; le gros bétail ; le pâturage et la culture ; la chèvre ; la brebis ; le porc ; les volailles et l'abeille ; le cheval ; le chien ; le chat ; les animaux sauvages ; les fleurs ; les légumes ; les arbres fruitiers ; les fruits ; la prairie ; l'herbage ; la terre ; les clôtures ; l'agriculture ; la fenaison ; la culture du froment ; la forêt ; les bois ; la laiterie alpine ; la viticulture ; la navigation ; les véhicules (pp. 12-13).

Ces chapitres, rangés d'après l'ordre naturel des occupations et des choses, contiennent tous les problèmes d'ordre phonétique, morphologique, lexicologique ou sémantique offrant un intérêt de linguistique géographique ; avec des questions simples visant des mots isolés alternent des phrases visant des faits de syntaxe. Pour toutes les questions, l'explorateur est tenu de fixer aussi exactement que possible le côté « choses » ; chaque relevé est d'ailleurs accompagné d'au moins une trentaine de

photographies et de toutes les esquisses nécessaires pour fixer la forme de tel ou tel instrument figurant dans la partie lexicologique, de sorte que cet Atlas sera aussi, à un degré considérable, un *atlas de choses.*

RÉDUCTION DU QUESTIONNAIRE POUR CERTAINES RÉGIONS. — Les chapitres concernant la laiterie alpine, la viticulture, la navigation et la pêche ne furent employés que dans les régions où existent ces occupations sur une échelle assez large.

NOMBRE DES QUESTIONS. — Dans sa première rédaction, le questionnaire renfermait trois mille questions (p. 15) ; ce nombre a été réduit, après une série d'enquêtes préliminaires, à deux mille cinq cents. Les réponses peuvent être enregistrées en quatre ou cinq jours (pp. 16, 20).

LE QUESTIONNAIRE A L'ÉPREUVE. — Les auteurs ont mis le questionnaire à l'épreuve, afin d'établir dans quelle mesure il peut satisfaire les exigences et de quelle façon il peut refléter les parlers de la Suisse alémanique. L'enquête se faisait simultanément par les auteurs et par l'enquêteur, le Dr Konrad Lobeck. Ces enquêtes préliminaires ont déterminé la réduction du nombre des questions (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, pp. 15-16 ; cf. aussi H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 93).

COMMENCEMENT DES ENQUÊTES DÉFINITIVES. — Au mois d'octobre 1940, l'enquêteur a commencé les enquêtes définitives, en travaillant depuis lors presque sans interruption (cf. cependant plus bas).

3. Enquêteurs.

L'Atlas linguistique de la Suisse alémanique a *trois enquêteurs*, spécialistes tous trois :

1° Le Dr Konrad Lobeck, élève distingué de J. Jud, qui a fait l'enquête dans 260 localités (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, p. 15 ; H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 93 ; R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 11).

2° et 3° Rudolf Trüb et Robert Schläpfer, deux élèves de R. Hotzenköcherle, qui doivent explorer le reste du territoire (d'après une bienveillante communication de R. Hotzenköcherle).

Les auteurs de l'Atlas montreront sûrement les différences entre les notations de ces trois enquêteurs, car, à ce sujet, les constatations faites par L. Gauchat (cf. *Tableaux phonétiques*, pp. 253-271 de mon étude) restent indéniables ; elles furent plus d'une fois confirmées par d'autres dialectologues.

4. Choix des localités.

La position géographique de la Suisse alémanique a obligé les auteurs à fixer un réseau de points plus dense que d'ordinaire, afin d'établir d'une manière plus précise les frontières dialectales, ainsi que les influences réciproques. Pour cette raison, le réseau de leur enquête comprend une localité sur trois (cf. H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, p. 19 ; H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, pp. 92-93 ; R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 11).

La densité du réseau des points n'a pas été identique pour tout le territoire ; elle varie selon les données topographiques.

R. Hotzenköcherle indique, pour quelques cantons déjà explorés, le nombre des localités dont le parler a été étudié : dans le canton de Zurich, on explora 63 communes (sur un total de 171) ; dans le canton de Glaris, 11 communes (sur un total de 28), etc. (cf. *Der Sprachatlas*, p. 11).

Une enquête aussi approfondie n'obligea pas les auteurs à fixer des principes concernant le choix des localités, comme c'est le cas pour les explorations ayant un réseau moins serré.

Nombre des points. — Les auteurs envisagent une enquête dans 450 ou 500 localités (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, p. 19 ; H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, pp. 92-93 ; R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 11).

Jusqu'en juin 1948, le Dr Konrad Lobeck a relevé le parler de 260 localités ; à la fin de 1949, le nombre des localités étudiées était monté à 335 (1).

5. Choix des informateurs.

Pour le choix des informateurs, les auteurs ont introduit l'innovation suivante :

Les réponses pour le parler de chaque localité ont été données par *un homme et par une femme du pays* : le premier répondait aux demandes concernant les travaux faits par les hommes ; la seconde à celles touchant les occupations féminines.

Pour contrôler les réponses ainsi obtenues, on a parfois interrogé une troisième personne du pays (H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*,

(1) L'enquête réclamait par point une dépense d'environ deux cents francs suisses, représentant les honoraires de l'enquêteur, la somme accordée aux informateurs pour le temps consacré à l'enquête et d'autres frais (R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 12).

p. 16 ; H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 92 ; R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas*, p. 12).

Les informateurs ont été choisis presque toujours parmi les personnes qui n'avaient pas l'habitude de quitter leur pays et dont les parents (et parfois même les aïeuls) étaient nés dans la même localité.

Les auteurs ont pu constater, soit au cours des enquêtes préliminaires, soit au cours des enquêtes définitives, que leurs informateurs ne connaissaient pas suffisamment les termes concernant les fleurs. Cet état de choses les obligea à réduire le nombre des demandes de cette partie du questionnaire. Ce n'est que par des recherches spéciales qu'ils espèrent combler cette lacune de l'enquête (pour d'autres remarques, cf. H. Baumgartner, *Ein Sprachatlas*, pp. 17-19).

Il est intéressant de rappeler que la même remarque a été faite pour maintes régions de la *Romania.*

6. Publication des matériaux.

Les matériaux recueillis par les enquêteurs seront groupés sur des cartes, dont le format et les détails techniques définitifs sont en voie d'être étudiés actuellement.

R. Hotzenköcherle a déjà publié une étude qui montre les bons résultats de cette œuvre (dans son article *Bündnerische Verbalformengeographie, Ein Beitrag zur Kenntnis der Struktur der deutschbündnerischen Sprachlandschaft*, publié dans le volume *Sache, Ort und Wort, J. Jud zum sechzigsten Geburtstag*, 1943, pp. 486-543, avec huit cartes linguistiques ; dans la collection *Romania Helvetica*, vol. 20 ; cf. aussi ses intéressantes observations, dans *Der Sprachatlas*, pp. 13-14).

La science suisse affirme, par cette œuvre aussi, sa primauté dans le domaine de la dialectologie et du folklore.

III. L'ATLAS DE FOLKLORE SUISSE EN VOIE DE PUBLICATION

Après cinq ans d'enquêtes sur place, faites par dix explorateurs (voir p. 777), deux savants suisses, le D[r] PAUL GEIGER, privat-dozent de folklore à Bâle, et RICHARD WEISS, professeur de folklore à l'Université de Zurich, ont réussi à rassembler les matériaux pour l'Atlas de folklore suisse (*Atlas der schweizerischen Volkskunde* : ASV).

A la différence de l'Atlas du folklore allemand, cette œuvre a été

réalisée par la méthode directe, c'est-à-dire selon les principes pratiqués par les Atlas linguistiques des pays romans (1).

(1) Pour la connaissance des travaux préparatoires et pour l'aspect des cartes folkloriques rédigées jusqu'à présent, nous nous bornons à citer les études suivantes : R. WEISS, *Ein Atlas der schweizerischen Volkskunde*, article de vulgarisation, dans le journal *Neue Zürcher Zeitung*, 1re partie, n° 1936, du 10 novembre 1936, *Blatt* 1 ; 2e partie, n° 1939, du 10 novembre, 1936, *Blatt* 4. — R. WEISS, *Plan und Rechtfertigung eines Kartenwerks der schweizerischen Volkskunde*, dans *Vox Romanica*, t. II, 1937, pp. 136-146. — Paul GEIGER et Richard WEISS, *Erste Proben aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*, dans *Schweiz. Archiv für Volkskunde*, Band XXXVI (1937-1938), *Heft* 4, pp. 237-280, avec quatre cartes folkloriques et une carte géographique à l'échelle 1 : 200.000, indiquant le territoire exploré et les 589 localités (marquées par des chiffres) d'où les correspondants ont fourni des matériaux. L'étude donne quelques indications sur cette méthode de travail (la méthode par correspondance). — R. WEISS, *Atlas der schweizerischen Volkskunde, Die bisherigen Erfahrungen der Exploratoren*, dans *Schweiz. Archiv für Volkskunde*, t. XXXVIII (*Heft* 1/2), 1940, pp. 105-118. L'article intéresse directement la méthode d'enquête sur place, faite par des spécialistes. — Paul GEIGER, *Eine Probe aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*, extrait du volume *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud* (le 20e vol. de *Romanica Helvetica*), pp. 17-29, avec quatre cartes folkloriques et une carte indiquant une partie du territoire exploré (le Valais). — Paul GEIGER et Richard WEISS, *Aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*, extrait de *Schweiz. Archiv für Volkskunde*, t. XLIII, 1946, pp. 221-271, avec trois cartes indiquant : les localités explorées (387) et les limites des cantons ; les frontières des langues parlées en Suisse ; et les régions occupées par les catholiques et les protestants. L'étude a toujours comme annexe, cinq cartes folkloriques ; les faits présentés par la cinquième sont répartis sur trois feuilles (5*a*, 5*b* et 5*c*, en couleurs). Cette étude montre la grande valeur scientifique de l'Atlas réalisé par la méthode directe. — R. WEISS, *Der Atlas der schweizerischen Volkskunde*, dans *Die schweizerischen Wörterbücher, Sprach- und Volkskunde-Atlanten, Referate* (Zurich, Leemann et Co., 1947), pp. 27-32. Il s'agit d'un rapport présenté à Berne, le 18 mai 1947, à la réunion de la *Schweizerische Geisteswissenschaftliche Gesellschaft* (la Société suisse des sciences morales). — Richard WEISS, *Die Brünig-Napf-Reuss-Linie als Kulturgrenze zwischen Ost- und Westschweiz auf volkskundlichen Karten* (dans « *Geographica Helvetica* », II, 1947, *Heft* 3, pp. 153-175, avec 23 cartes folkloriques, dont la première indique les 387 localités explorées). Il s'agit d'une étude qui intéresse non seulement les folkloristes mais aussi les linguistes, car l'auteur y prouve que les limites des faits folkloriques ne coïncident pas avec les frontières linguistiques : « La Suisse orientale et la Suisse occidentale se divisent, dit l'auteur, très rarement sur la ligne linguistique, mais souvent le long des bords de la Reuss. On surestime l'importance des frontières linguistiques comme ligne de séparation culturelle » (p. 175). — Richard WEISS, *Nebelheilen, Teufelheilen, Notfeuerbereitung und Wetterzauber als Hirtenbrauch* (dans *Schweiz. Archiv f. Volkskunde*, t. XLV, 1948, pp. 225-261, avec des cartes folkloriques, suivi de l'article de J. JUD, *Zur Herkunft und Verbreitung des Spiels « chistrar la brentina », « de Tüfel heile » in der rätoromanischen und deutschen Schweiz*, pp. 262-284). — MM. R. Weiss et P. Geiger ont bien voulu lire le texte de ce chapitre et m'ont donné de précieuses indications supplémentaires sur leur ouvrage ; qu'ils veuillent bien recevoir mes remerciements empressés.

1. La Société suisse des Traditions populaires.

Sur l'initiative d'Édouard Hoffmann-Krayer, professeur de philologie germanique à l'Université de Bâle, fut fondée, en 1896, la Société suisse des Traditions populaires qui a déployé, depuis lors, une activité très méritoire pour la connaissance des richesses sans pareilles de la Suisse en traditions populaires de toute espèce. C'est grâce à Hoffmann-Krayer que fut publiée la revue *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* (les Archives suisses des Traditions populaires ; t. I, 1897 ; la revue est dirigée aujourd'hui par P. Geiger). Dès 1911, on publia un bulletin mensuel de vulgarisation, le *Schweizer Volkskunde* (le Folklore suisse), de même qu'une série remarquable de mémoires (environ soixante volumes), dont chacun traite, en détail, un sujet particulier. Le centre de la Société se trouve à Bâle (*Schweizerisches Institut für Volkskunde* ; Augustinergasse, 19).

2. Enquête par correspondance.

La Société a créé des commissions spéciales qui s'occupent de réunir, avec l'aide de collaborateurs bénévoles, des renseignements sur des nombreux faits du folklore suisse.

Après le Congrès international d'Art populaire, réuni à Prague en 1929, la Société a décidé de lancer la grande enquête folklorique par correspondance, depuis longtemps projetée. On a mis au point un grand questionnaire (contenant 1585 questions), publié en français et en allemand ; on a envisagé la création, dans chaque canton, de commissions spéciales, chargées de trouver le plus grand nombre possible de collaborateurs bénévoles et on a préconisé de contrôler les données ainsi obtenues par des enquêteurs spécialisés, qui devaient compléter les réponses des correspondants. On s'est proposé aussi de faire le dépouillement systématique de la bibliographie folklorique.

Malgré le manque de moyens financiers, cette enquête a donné des résultats remarquables : la centrale de Bâle a reçu plus de cent mille fiches, qui contiennent des réponses concernant surtout les cantons de Zoug, de Glaris, d'Argovie et des Grisons (le canton du Tessin et la Suisse romande n'ont pas fourni un grand nombre de réponses ; cf. R.-O. Frick, *La grande enquête folklorique de la Société suisse des Traditions populaires*, dans *Revue de synthèse*, t. XI, 1936, pp. 93-96, le 56e tome de *Revue de synthèse historique* ; cf. aussi R. Weiss, *Plan und Rechtfertigung*, pp. 137-138, note 1).

Première étude d'après ces matériaux. — P. Geiger et R. Weiss ont publié, d'après les matériaux fournis par les correspondants de

589 localités, l'importante étude *Erste Proben aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde.* Après avoir discuté la valeur de l'enquête directe et de l'enquête indirecte (par correspondance), ils examinent les matériaux offerts par les correspondants et essayent de tirer les conclusions concernant le rapport entre les frontières linguistiques de la Suisse et les faits de folklore. Les conclusions sont illustrées par trois cartes : la première présente l'aire de l'emploi des différents types de cartes de jeu (cartes françaises, allemandes et italiennes) ; la deuxième, les régions qui considèrent le mardi, le mercredi ou le vendredi comme des jours fastes ou néfastes ; la troisième et la quatrième, sur la fête de saint Nicolas. Ces cartes reflètent, d'une manière très suggestive, la rencontre des quatre peuples et des quatre langues qui constituent la Confédération helvétique : l'allemand, le français, l'italien et le romanche (cf. aussi P. Geiger, *Eine Probe,* p. 18, où sont utilisés aussi les matériaux obtenus par correspondance ; et P. Geiger et R. Weiss, *Aus dem Atlas,* p. 222).

3. La méthode directe s'impose.

Grâce à l'influence heureuse et profonde exercée par l'école linguistique et dialectologique dirigée par les savants J. Jud et K. Jaberg, les folkloristes P. Geiger et R. Weiss se sont décidés à employer la méthode directe pour la réalisation de l'Atlas de folklore suisse (cf. R. Weiss, *Plan und Rechtfertigung,* p. 137 ; P. Geiger, *Eine Probe,* p. 17).

Bien que la méthode indirecte soit plus rapide et moins coûteuse, R. Weiss montre, avec raison, la supériorité incontestable de la méthode directe, qui s'est avérée plus efficace et plus scientifique non seulement pour les explorations dialectologiques, mais aussi pour celles qui concernent le folklore, comme le prouve l'AIS : « *Für sprachliche Aufnahmen kommt nach den heutigen wissenschaftlichen Anforderungen nur diese Methode in Frage, aber auch für die Erforschung der Sachkultur eines Landes hat sie sich, wie AIS zeigt, glänzend bewährt* » (*Plan und Rechtfertigung,* p. 137).

Parmi *les avantages* de l'enquête directe, l'auteur mentionne les suivants : une observation meilleure et plus exacte de la réalité des choses ; une plus grande unité dans l'enregistrement des faits folkloriques ; des indications plus amples et plus sûres concernant la psychologie des informateurs ; un grand nombre de données supplémentaires qui éclairent mieux les réponses obtenues aux problèmes indiqués par le questionnaire ; un grand nombre de photographies et de dessins illustrant des faits folkloriques qui méritent d'être signalés ; la participation des explorateurs aux fêtes et coutumes qu'ils doivent décrire, etc.

Il y a cependant aussi *des difficultés,* qui ne sont pas toujours faciles à surmonter : l'enquête directe exige de plus importants moyens financiers,

une plus longue période de travail, des explorateurs spécialisés connaissant bien le folklore et la technique de l'enquête sur place et sachant faire parler les informateurs après avoir obtenu leur confiance (pp. 137-139).

P. Geiger et R. Weiss ont pu cependant vaincre ces difficultés, obtenant des moyens financiers pour explorer 387 localités (la somme de 25.725 francs suisses) et la précieuse collaboration de dix enquêteurs qui ont travaillé de 1937 à 1942 (R. Weiss, *Der Atlas*, p. 29).

4. Questionnaire.

La rédaction d'un questionnaire sur le folklore de la Suisse n'a pas été facile, car il fallait tenir compte de l'état ethnographique de ce pays habité par quatre peuples (allemand, français, italien et romanche) qui ont conservé des traits bien spécifiques à côté de caractères communs acquis au cours d'une vie séculaire.

Le questionnaire visait à faire ressortir les particularités communes et divergentes du folklore de ces peuples, pour que les chercheurs puissent démontrer, en étudiant les cartes de l'Atlas, dans quelle mesure existe, sur ce territoire, une unité culturelle (*Kulturraum*) malgré ces langues assez dissemblables (cf. P. Geiger, *Eine Probe*, pp. 17-18).

C'est là, croyons-nous, l'une des caractéristiques de ce questionnaire, peut-être la plus remarquable : il permet de recueillir des matériaux qui aideront à démontrer que les aires des phénomènes de folklore ne sont pas déterminées par les frontières linguistiques et encore moins par celles qui sont d'ordre politique (cf. R. Weiss, *Der Atlas*, pp. 29-30, et *Die Brünig-Napf-Reuss-Linie*). J. Jud, par exemple, lors d'un compte rendu du travail de G. Vidossich (*Lis cidulis*, dans *Lares*, 1932, et dans *Ce fastu ?*, 1932) montre que le jeu des disques enflammés en l'honneur de la bien-aimée, signalé par l'auteur pour le Frioul, se rencontre non seulement en Allemagne, mais aussi dans les Grisons et même dans le Val Bregaglia (*Romania*, t. LVIII, 1932, pp. 603-604).

Il y a, dans le questionnaire suisse, des demandes qui sont identiques à celles qui figurent dans le questionnaire du folklore allemand ; elles y furent introduites intentionnellement, afin de faciliter la comparaison et de reconnaître l'aire de rayonnement des données offertes par les deux œuvres, bien que leur méthode de recherche soit dissemblable (cf. R. Weiss, *Plan und Rechtfertigung*, p. 140).

Nombre des demandes. — Le questionnaire ne renferme que 150 demandes, dont la plupart se subdivisent cependant en plusieurs questions supplémentaires, illustrant ainsi d'une manière plus précise de vrais problèmes de folklore. Voici, par exemple, la demande nº 20 :

La tête des hommes est-elle couverte d'ordinaire, et avec quoi la couvre-t-on : à la maison, à l'auberge, à l'écurie, durant le fanage, à la moisson, dans le jardin, pendant le voyage ou en d'autres endroits ? Les explorateurs étaient tenus d'indiquer le nom, la forme (ajoutant des dessins ou des photographies), le matériel de confection et le lieu d'origine, chaque fois qu'il y avait une différence par rapport à l'usage habituel. Ils devaient noter aussi toute différence déterminée par l'âge, l'état ou la profession des individus. On voit donc bien que la question générale de la coiffure des hommes (la demande n° 21 concerne la coiffure des femmes) comporte un grand nombre de demandes supplémentaires.

Cependant, ce nombre, apparemment réduit, a été déterminé par deux raisons : les moyens financiers dont pouvaient disposer les auteurs pour couvrir les frais de l'enquête sur place, et le fait qu'il est plus facile de concevoir un plan limité et sûr, qu'un plan plus étendu et moins certain. R. Weiss a pleinement raison lorsqu'il affirme qu'un Atlas de folklore ne peut guère être un grenier de matériaux ; il doit inciter seulement à l'investigation, apportant de nouvelles connaissances : « *Ein volkskundlicher Atlas ist ja kein Materialspeicher, sondern er soll die Forschung anregen, neue Erkentnisse bringen* » (dans *Plan und Rechtfertigung*, p. 140).

Les demandes sont d'ailleurs choisies de telle manière qu'elles puissent déterminer des réponses permettant de rédiger des cartes folkloriques. Les spécialistes n'auront qu'à approfondir et à étudier personnellement les problèmes spéciaux.

Indications supplémentaires. — R. Weiss nous informe que les explorateurs étaient aussi pourvus d'un *Vade-mecum*, de plusieurs photographies représentant des objets, ainsi que d'un grand nombre d'exemples concernant les problèmes indiqués par les demandes du questionnaire, afin de pouvoir mieux se renseigner sur les faits de folklore qui sont si complexes (*Atlas*, pp. 106-107).

Enquêtes préliminaires. — Les enquêteurs ont suivi un cours d'introduction et ont fait, avant les relevés définitifs, des enquêtes préliminaires, pour s'habituer à ce genre de recherches (R. Weiss, *Atlas*, p. 106).

Enregistrement des réponses. — Les réponses obtenues étaient écrites dans un cahier et devaient avoir le numéro d'ordre correspondant au numéro de la demande du questionnaire. Les plus importantes descriptions faites par les informateurs, de même que certaines phrases ou noms propres, etc. étaient transcrits à l'aide d'un système de transcription phonétique très simple. Les réponses étaient ensuite consignées sur des fiches (ayant le format d'une carte postale) tenant lieu de copie ; toute retouche devait être notifiée. Les données recueillies étaient envoyées

à l'Institut de folklore de Bâle (Augustinergasse, n° 19), où elles recevaient le numéro d'ordre destiné à chacune des localités étudiées (pour plus de détails, cf. R. Weiss, *Atlas*, pp. 107-109).

Les enquêteurs devaient éviter, autant que possible, le danger d'autosuggestion qu'on rencontre dans les enquêtes de folklore comme dans les enquêtes dialectales. Il fallait, en outre, écarter des réponses les « oui » ou « non », donnés souvent par les informateurs qui désirent abréger la durée de l'interrogatoire. R. Weiss affirme qu'il était souvent assez difficile de distinguer sur le coup les réponses « importantes » de celles qui revêtaient une moindre importance. Les cartes reproduiront cependant un seul élément de la phrase ou de la réponse. Les informations concernant la *fréquence* de certaines coutumes, etc. doivent souvent être considérées, selon Weiss, comme assez problématiques, car les informateurs n'étaient guère en mesure de préciser le pourcentage (cf. *Atlas*, pp. 117-118).

Le nombre des réponses. — Les réponses recueillies par les enquêteurs lors de l'étude de 387 localités sont enregistrées sur 100.000 fiches, qui furent groupées d'après les demandes. Un exemplaire se trouve à Bâle et le second à Zurich (R. Weiss, *Der Atlas*, *Rapport*, p. 31).

5. Enquêteurs.

L'Atlas de folklore suisse a été réalisé grâce au travail méritoire accompli de 1937 à 1942 par dix explorateurs :

1° La région des Grisons (41 localités) a été explorée par le Dr Gian Caduff ;

2° et 3° Le Nord-Est de la Suisse et le canton d'Uri (87 localités), par le Dr E. Winkler et Madame Winkler ;

4° et 5° Le Nord-Ouest de la Suisse (64 localités), par W. Batschelet et le Dr Strebel ;

6° La partie allemande du canton de Berne (45 localités), par E. Karlen ;

7° La région du Jura bernois (16 localités), par Ch. Bregnard ;

8° et 9° Le Tessin (29 localités), par Melles Ferrari et le Dr Agustoni ;

10° La Suisse romande (82 localités), par le Dr F. Jaquenod (cf. R. Weiss, *Der Atlas...*, *Rapport*, p. 31 ; *Schweiz. Archiv f. Volkskunde*, t. *XXXVIII*, 1940, pp. 105 et ss.).

Plusieurs enquêteurs. — Les auteurs reconnaissent cependant l'existence de divergences entre les données recueillies par plusieurs enquêteurs, bien qu'ils aient reçu les mêmes instructions ; ils ont pu toutefois apporter des informations supplémentaires ; les corrections

ont été faites grâce aux matériaux fournis par l'enquête par correspondance :

« *Die verschiedenen Exploratoren, welche die Aufnahmen durchführten, haben selbstverständlich trotz einheitlichen Instruktionen ihrer Persönlichkeit und ihren Interessen entsprechend nicht durchaus gleichartig gearbeitet. Ergänzungen und Korrekturen sind für uns möglich entweder aus dem Material der Enquête I. oder durch Nachexplorationen* » (*Aus dem Atlas*, p. 222).

Cette constatation dans le domaine du folklore doit servir de mémento aux dialectologues qui réalisent des enquêtes linguistiques avec l'aide de plusieurs enquêteurs.

Le durée de l'enquête. — A cause des difficultés déterminées par la dernière guerre mondiale, l'enquête a duré de 1937 à 1942 (cf. R. Weiss, *Der Atlas, Rapport*, p. 31), les enquêteurs travaillant d'ordinaire trois jours pour le relevé d'une localité (*Atlas*, pp. 110-111).

6. Choix des localités.

Pour le choix des localités à explorer, R. Weiss donne d'importantes indications (cf. *Plan und Rechtfertigung*, pp. 141-146). Nous nous bornons à signaler seulement quelques considérations qui ont guidé ce choix.

La Suisse, par sa population qui parle des langues différentes, est peut-être le territoire le plus propice pour vérifier le rapport qui existe entre les frontières linguistiques et les frontières culturelles, étant donné que les premières ne coïncident que rarement avec les dernières. Ce pays a toujours été, presque sans interruption, un centre vivant d'échanges culturels entre les pays du Nord et du Sud et entre ceux de l'Est et de l'Ouest.

Il ne représente pas seulement une région de culture mixte, mais, en même temps et surtout, un territoire qui conserve, de nos jours, d'anciennes formes d'organisations sociales et politiques, de même que des coutumes et des traditions qui remontent jusqu'à l'époque de la culture rhéto-illyrienne, opposée à la culture des Celtes et des Romains, et, plus tard, à celle des Germains. Dans la façon de vivre des habitants, il y a des particularités qui diffèrent d'une vallée à l'autre, et parfois même d'un village à l'autre.

La Suisse est en même temps le territoire idéal pour les recherches qui visent à déterminer l'influence des facteurs naturels (configuration du sol, climat, etc.) sur la culture humaine, en démontrant dans quelle mesure ces facteurs peuvent agir sur les faits historiques et ethnographiques. Les études sur le folklore suisse auront comme tâche d'illustrer

quelle est la vraie valeur de la dénomination « gens de la montagne », qu'on applique d'ordinaire aux habitants de ce pays.

Le choix des localités avait pour but d'indiquer aussi l'influence des anciennes limites des diocèses, de même que celle des frontières politiques actuelles qui séparent les différents cantons.

On voit bien, par ce qui précède, que le choix des localités a été fait après un examen approfondi et pénétrant, en vue de mettre en relief, à l'aide des relevés folkloriques, tout le passé et l'état présent de la Suisse.

Nombre des localités. — Des 3000 communes de la Suisse, 387 seulement ont été explorées, à cause des moyens limités dont pouvaient disposer les auteurs de cette grande entreprise scientifique (cf. R. Weiss, *Atlas*, p. 110).

Le choix des localités pouvait être changé sur place par les enquêteurs. — Lorsque les circonstances n'étaient pas favorables à l'enquête (les gens du cru manquaient, ou la localité ne pouvait être considérée comme caractéristique pour la région), les explorateurs avaient la liberté de remplacer le point fixé par un autre plus intéressant au point de vue du folklore (cf. R. Weiss, *Atlas*, pp. 109-110). De même, ils pouvaient établir l'itinéraire selon les conditions jugées les plus favorables. L'enquête d'une localité à l'autre par ordre successif fut en pratique presque impossible à cause des travaux agricoles, etc., qui empêchaient les paysans de prendre part à la recherche (p. 109).

7. Choix des informateurs.

Le choix des informateurs est, tant pour les folkloristes que pour les dialectologues, un problème difficile à résoudre ; les remarques faites à ce sujet par Weiss sont identiques pour les deux espèces d'enquêtes sur place (cf. R. Weiss, *Atlas*, pp. 111-112).

C'est aux enquêteurs que revenait la tâche de choisir un informateur en mesure de donner des réponses dignes de créance et connaissant bien les occupations et les coutumes de la localité soumise à l'examen.

Bien qu'il s'agisse d'un pays où la civilisation a fait de grands progrès, les informations données par R. Weiss montrent — par rapport aux remarques faites dans d'autres pays considérés comme « plus arriérés » — *une identité presque parfaite* des réactions des informateurs devant un enquêteur qui désire connaître leur vie intime : les gens du pays sont méfiants, n'ont pas de temps pour ce travail ; ils considèrent parfois l'enquêteur comme un espion, etc. (pp. 115-116).

Un seul informateur. — Les explorateurs ont toujours travaillé

avec un seul informateur, lorsque celui-ci était capable et pouvait répondre convenablement à toutes les demandes du questionnaire. Au cas où l'enquêteur estimait ses connaissances insuffisantes, il interrogeait d'autres personnes qui étaient en mesure de lui fournir des réponses plus dignes de confiance. Ce procédé fut appliqué surtout pour des questions regardant les métiers, les coutumes ou les occupations pratiqués seulement par une catégorie des habitants d'une localité.

L'enquête se déroulait dans la famille de l'informateur, à l'auberge, ou dans d'autres endroits, où l'explorateur jugeait le travail plus fructueux (pour plus de détails, cf. R. Weis, *Atlas*, pp. 113 ss.).

L'ÂGE. — Quant à l'âge des informateurs, les explorateurs ont obtenu de bons résultats en travaillant avec des personnes d'un âge moyen (environ 50 ans) ; les gens plus âgés ou plus jeunes n'ont pas toujours donné des résultats satisfaisants (p. 114).

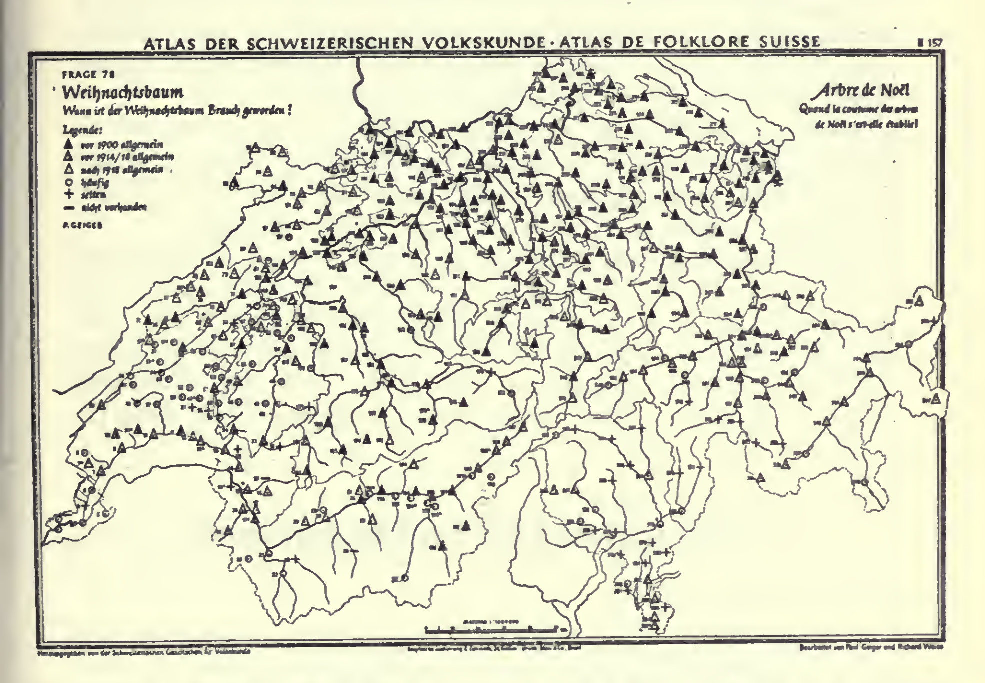
L'INSTRUCTION. — Parmi les informateurs figurent plusieurs intellectuels : rédacteurs, architectes, professeurs, curés, fonctionnaires, etc. La plus importante des conditions qu'ils devaient remplir était de bien connaître le folklore et de montrer de l'intérêt pour ce genre de recherches. L'enquêteur F. Jaquenod affirme que l'informateur doit être « relativement cultivé et avoir un certain horizon » et qu'il ne doit pas vivre dans « un monde à part et ignorer ce qui se passe ailleurs » (p. 114).

INFORMATIONS SUR LES SUJETS. — Les explorateurs ont donné les plus amples informations sur les qualités et les défauts des informateurs qui ont fourni les réponses, afin que les matériaux puissent être examinés en pleine connaissance de leur valeur documentaire (cf. les informations données par R. Weiss sur leur résistance pendant la durée du travail, dans *Atlas*, p. 116).

8. Publication des matériaux.

L'Atlas de folklore suisse est en voie de publication ; 200 cartes sont déjà rédigées et dessinées (cf. R. Weiss, *Der Atlas, Rapport*, p. 32).

Les folkloristes et les dialectologues peuvent se faire, dès à présent, une idée des résultats obtenus grâce au 1er fascicule paru et à l'étude de P. Geiger et R. Weiss, *Aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*, où les auteurs présentent neuf cartes imprimées sur papier transparent, de telle sorte qu'elles peuvent être facilement posées sur la carte qui indique le territoire étudié (avec l'indication des cours d'eau et des frontières des divisions administratives) et les localités explorées (marquées par des chiffres).



Une carte de l'Atlas de folklore suisse (cf. p. 782 de mon étude; l'original est en couleurs).

Les réponses sont représentées par des signes (symboles), comme dans l'Atlas du folklore allemand. Cependant, ont doit reconnaître que les cartes ont une plus grande clarté que celles de l'Atlas allemand.

Les folkloristes et les dialectologues de tous les pays ne peuvent qu'exprimer le vif désir que la Société suisse des Sciences morales (nouvellement créée) puisse trouver les moyens financiers nécessaires à la continuation de cette œuvre admirable qui honore la science du folklore suisse et illustre, d'une manière brillante, la vie harmonieuse des quatre peuples qui forment la Confédération helvétique.

Nous apprenons avec la plus grande satisfaction la parution du premier fascicule de cet Atlas (contenant seize cartes), ainsi que du volume d'introduction (voir la planche nº LV, qui montre l'aspect d'une carte de l'Atlas ; l'original est en couleur ; cf. p. 781 de mon étude).

L'Atlas contiendra 256 cartes (ayant le format 27/39 cm) imprimées en plusieurs couleurs, ainsi qu'un volume de Tables générales (cf. le prospectus publié sous le titre : Paul Geiger et Richard Weiss, *Atlas der schweizerischen Volkskunde — Atlas de Folklore suisse*, Bâle, Société suisse des Traditions populaires, 1949, in-4º, 22 p. non numérotées et quatre cartes hors texte, ainsi que plusieurs dessins dans le texte) (1).

III. GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Le Grand-Duché de Luxembourg est un petit État autonome du nord-ouest de l'Europe, neutralisé le 11 mai 1867 par le traité de Londres. Ses parlers sont en étroit rapport linguistique avec ceux de certaines colonies allemandes de Transylvanie fondées au XIIᵉ siècle par des Saxons venant de la région du Rhin et de la Moselle.

(1) La revue *Schweizerisches Archiv f. Volkskunde* (t. XLIV, fasc. 3, 1947) donne un aperçu sur l'état présent des études de folklore dans les pays suivants : la France, l'Italie, la Roumanie, l'Autriche et les Pays-Bas.

Cf. aussi la *Bibliographie Internationale des Arts et Traditions Populaires (années* 1939-1941), rédigée par le Dr Paul Geiger, président de la Section de Bibliographie de la Commission Internationale des Arts et Traditions populaires (CIAP, 1949, in-8º, XXVI-273 p.).

Vient de paraître le premier fascicule de la seconde partie de l'*Atlas de Folklore suisse* (Bâle, 1949, *in-folio*, cartes 151 à 166) et le Commentaire (in-8º, IV, 83 p.). Le volume d'introduction est intitulé : Richard Weiss, *Einführung in den Atlas der schweizerischen Volkskunde, herausgegeben von Paul Geiger und Richard Weiss* (Basel, Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde, 1950, gr. in-8º, XV-110 p. et deux cartes hors texte).

1. Les débuts des études dialectologiques.

Au début du XVIe siècle le mathématicien et hébraïsant allemand SÉBASTIEN MUNSTER (né en 1489, mort en 1552) mentionna quelques mots appartenant aux parlers saxons de Transylvanie afin de mettre en lumière la communauté linguistique existant entre ces parlers et les idiomes allemands appartenant au francisque de Moselle (1).

L'illustre philosophe GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ (né en 1646, mort en 1716), qui cherchait à enrichir la langue littéraire allemande par des mots d'origine patoise, accorda, à la fin du XVIIe siècle (à partir de 1670) et au commencement du XVIIIe, une grande attention à tous les idiomes appartenant à la famille des langues germaniques.

Il demanda au turcologue PODESTA (2) des spécimens linguistiques des parlers saxons de Transylvanie pour les comparer à la *lingua plebeja nostrorum Saxonum* (*apud* Nagy, p. 17).

Leibniz a donc fait le premier sondage en vue de connaître les parlers saxons de Transylvanie, en pratiquant la méthode d'enquête par correspondance (Nagy, pp. 17-18).

On pourrait considérer les questions posées par Leibniz à Podesta (*G.-W. Leibnitii desiderata circa linguas populorum ad Dn. Podesta interpretem et professorem linguae turciae transmissa*) comme l'une des premières enquêtes linguistiques par correspondance (3).

Les savants des XVIIe et XVIIIe siècles voulaient faire une sorte d'inventaire des langues du monde entier, en réunissant des spécimens

(1) Cf. Jenö NAGY, *Az Erdély szász eredet- és nyelvjáráskutatás története* (« L'origine des Saxons de Transylvanie et l'histoire des recherches dialectales »), Kolozsvár, Minerva, 1945, pp. 6-7.

(2) Jean-Baptiste Podesta (né à Fazana, dans l'Istrie, avant le milieu du XVIIe siècle) fut un orientaliste bien connu qui, après avoir étudié quelque temps les langues orientales à Rome (sous le savant P. Marracci), fut envoyé à Constantinople pour s'y perfectionner dans la connaissance de ces langues. A son retour, il devint secrétaire interprète de l'empereur d'Allemagne pour les langues orientales, et professeur de langue arabe à Vienne. Leibniz le regardait comme l'homme d'Europe le plus capable de donner des renseignements détaillés sur les langues orientales, et le consulta plusieurs fois là-dessus (*Biographie universelle*, nouv. éd., t. XXXIII, pp. 556-557).

(3) Voici les principales questions soulevées dans cet écrit : 1° Projet d'un Vocabulaire des mots employés par le peuple chez les anciens habitants de la Transylvanie ; 2° Utilité de savoir s'il se trouve encore, dans la Tartarie-Crimée, des Germains, ou des Goths parlant le Germain ; 3° Quels sont les peuples voisins ou sujets des Moscovites, et qui ne parlent pas l'esclavon ? ; 4° S'informer par le moyen des marchands qui se rendent à Tobolsk... quelles sont les langues en usage parmi les peuples de la Sibérie... etc. (*apud* Charles POUGENS, *Essai sur les antiquités du Nord, et les anciennes langues septentrionales*, (Paris, 2e éd., 1799, pp. 80-71 ; l'auteur reproduit aussi la réponse de Podesta, pp. 71-74).

de l'Oraison Dominicale et en faisant des recherches pour établir l'origine et la parenté des langues connues. On peut donc les considérer comme des précurseurs non seulement de la grammaire comparée, mais aussi de la dialectologie. L'ouvrage de Pougens (cité plus haut) donne une bonne idée des problèmes débattus au XVIIIe siècle par un bon nombre de savants (cf. le chapitre *Opinion de Jean Ihre*, pp. 74-113, ainsi que la bibliographie des travaux, publiée par l'auteur sous le titre *Notice d'ouvrages choisis sur les religions, l'histoire et les divers idiomes des peuples du Nord*, pp. 115-152).

Martin Felmer, de son côté, essaya de déterminer l'origine des Saxons de Transylvanie, en s'appuyant sur les données offertes par la toponymie (dans son ouvrage *Abhandlung von dem Ursprung der sächsischen Nation*, 1764 ; *apud* Nagy, p. 19). Nagy considère Felmer comme le premier linguiste du domaine saxon (*l. c.*, p. 21).

L'idée de déterminer d'une façon plus précise le pays d'origine des Saxons de Transylvanie a amené les chercheurs à entreprendre des enquêtes linguistiques aussi bien en Transylvanie que dans la région du Rhin et de la Moselle.

Johann Karl Schuller commença en 1838 une enquête par correspondance sur les parlers saxons de Transylvanie ; dans son appel *Bitte an die Freunde siebenbürgischer Sprachforschung*, il demandait qu'on lui fournît tout particulièrement des noms de lieu, qui conservent le plus de traces de l'ancien saxon (Nagy, p. 27).

En 1841 commença de paraître en Transylvanie la revue *Archiv für die Kenntnis von Vorzeit und Gegenwart* ; la même année, on fonda la Société scientifique *Verein für siebenbürgische Landeskunde* qui publia à partir de 1843 la revue *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, important organe scientifique des Saxons de Transylvanie (1).

Le successeur de Schuller, Friedrich Marienburg, entreprit — après avoir suivi à Berlin (de 1839 à 1841) les cours de Fr. Bopp — une enquête sur les parlers saxons aussi bien de la Transylvanie que de la région rhénane, en vue d'établir, à l'aide de données linguistiques recueillies sur place, la parenté linguistique des deux régions (Nagy, p. 32).

En 1845, parut à Bruxelles un ouvrage qui donne non seulement des textes luxembourgeois mais aussi une grammaire élémentaire du dialecte du pays. Cet ouvrage est intitulé *Luxemburgische Gedichte und Fabeln, von A. Mayer ; Nebst einer grammatischen Einleitung und einer Wörtererklärung der dem Dialekt mehr oder weniger eigenartigen Ausdrücke von* [H.] *Gloden* (Brüssel, Bei Delevigne und Callewaert, s. d., petit

(1) La plus importante revue scientifique des Saxons de Transylvanie est cependant l'organe *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde* (t. I, 1876, en continuation). Cette revue renseigne sur tout le mouvement scientifique des Saxons de Roumanie.

in-8°, XXXVIII-199 p. et deux tableaux hors texte présentant des conjugaisons).

En 1847, JEAN-FRANÇOIS GANGLER publia son *Lexikon der Luxemburger Umgangssprache, wie sie in und um Luxemburg gesprochen wird, mit hochdeutscher und französischer Übersetzung und Erklärung*, qui est considéré comme le premier lexique du parler luxembourgeois (cf. J. Hess, dans *Annuaire*, 1947, pp. 8-9).

ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE. — Les quarante phrases de l'enquête par correspondance entreprise par G. Wenker (voir p. 742 de mon étude) ont été traduites deux fois en territoire luxembourgeois :

1° La première traduction a été faite vers 1888 dans 325 localités par le professeur JOHN MEIER (Fribourg). Les matériaux ont été déposés à l'Institut de l'Atlas linguistique allemand de Marbourg (1).

2° La deuxième traduction a été faite en 1925 par le professeur RICHARD HUSS (mort en 1941) de Debrecen (Hongrie) (*Rev. trimestrielle*, t. V, 1939, pp. 47-48) (2).

2. Les dialectologues les plus distingués.

Parmi les dialectologues les plus distingués qui ont travaillé en même temps dans les deux domaines, je me borne à signaler les deux suivants :

1° GUSTAV KISCH (né en 1869, mort en 1932) (3). Cet élève de F. Kluge s'est efforcé pendant presque toute sa vie de mettre en lumière l'importace des parlers saxons de la Transylvanie et de la région rhénane

(1) Cf. *Revue trimestrielle d'études linguistiques, folkloriques et toponymiques luxembourgeoises*, Ve année, 1939, fasc. 17-18, p. 47 ; publiée par l'*Institut Grand-Ducal, Section de linguistique, de folklore et de toponymie, Ancienne Société luxembourgeoise d'études linguistiques et dialectologiques*. Cf. aussi W. MITZKA, *Deutsche Mundarten*, Heidelberg, 1943, pp. 9-10.

(2) La bibliographie des travaux concernant les Saxons de Transylvanie et du Luxembourg se trouve dans le remarquable ouvrage d'Otto BEHAGHEL, *Geschichte der deut. Sprache* (Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter et Comp., 5e ed., 1928, pp. 171-172).

Sur le développement des études dialectologiques, cf. aussi le chapitre *Entwicklung der luxemburgischen Philologie und Lexikographie*, dans *Luxemburger Wörterbuch*, 1er fasc. (Luxembourg, P. LINDEN, 1950), pp. IX-XX.

Sur les parlers des Saxons de Bohème, cf. Horst BECKER, *Sächsische Mundartenkunde, Entstehung, Geschichte und Lautstand der Mundarten Sachsens und Nordböhmens* (Dresden, Heimatwerk Sachsen, 1939-1940, 172 p., 18 cartes et un Atlas de 16 p. ; cf. le compte rendu de Virgil MOSER, dans *Zeitschrift f. Mundartforschung*, t. XVI, 1940, pp. 191-194).

(3) Cf. les nécrologies suivantes : S. PUŞCARIU, *Dacoromania* (Cluj), t. IX, 1936-1938, pp. 664-666 ; Friedrich KRAUSS, *Vierteljahrsblätter f. luxemb. Sprachwissenschaft*, t. IV, 1938, fasc. 15-16, pp. 67-70 ; cf. aussi t. IV, fasc. 14, p. 70.

et mosellane. Il a entrepris en 1901 dans le Luxembourg (grâce à un subside accordé par la société *Verein für siebenbürgische Landeskunde*) une enquête sur place dont il a publié les résultats dans son ouvrage *Altromanische Lehnwörter im Siebenbürgisch-Moselfränkischen* (1904). Parmi ses autres travaux, il faut mentionner celui qui traite de la toponymie de la Transylvanie : *Siebenbürgen im Lichte der Sprache* (1929, 329 p.) (1).

2° RICHARD HUSS, élève de B. Martin et de Gustav Gröber, a continué les recherches de G. Kisch, en publiant en 1908 l'étude *Vergleichende Lautlehre des Siebenbürgisch-Moselfränkisch-Ripuarischen mit den moselfranzösischen und wallonischen Mundarten (Archiv des Vereins f. sieb. Landeskunde*, t. XXXV, 1908, pp. 5-182, 221-335), où il compare quatre patois, dont deux appartiennent aux parlers saxons transylvains et deux aux idiomes de la Moselle.

Huss a en outre le mérite d'avoir commencé en 1912 les travaux préliminaires pour la réalisation d'un Atlas linguistique des parlers saxons de Transylvanie ainsi que de ceux du Luxembourg (cf. Nagy, p. 51, note). A cette fin, il a fait, en collaboration avec le professeur ALBERT EICHLER, des enregistrements sur disques, en faisant traduire les quarante phrases du questionnaire de Wenker et en les publiant en notation phonétique (2).

Huss a continué ses études et a publié en 1927 ses *Studien zum luxemburgischen Sprachatlas* (Luxembourg, Linden et Hansen, 1927, in-8°, 68 p. et deux cartes hors texte ; dans *Beiträge zur luxemburgischen Sprach- und Volkskunde*, n° II). L'atlas envisagé devait comprendre non seulement des cartes linguistiques, mais aussi des cartes de caractère historique et ethnographique.

Il semble que Huss ait déjà rédigé avant sa mort (en 1941) 200 cartes environ, qui se trouveraient déposées aux archives phonographiques de Vienne (*apud* Nagy, *l. c.*, p. 51, note).

Tout en reconnaissant les mérites de Huss en vue de réaliser un Atlas linguistique pour les deux régions, on reste cependant étonné qu'il n'ait pas abandonné le procédé de Wenker, pour suivre l'exemple donné

(1) Pour les autres travaux de KISCH, cf. NAGY, *l. c.*, pp. 44-47.

(2) Cf. son ouvrage « *Luxemburg und Siebenbürgen : Die Einwanderung der Deutschen nach Siebenbürgen und die Gruppenverteilung ihrer Mundarten innerhalb des Römerstrassennetzes* » (Hermannstadt, W. Kraft, 1926, in-8°, 86 p. et CII p. en annexe, qui contiennent les textes et une étude phonétique ; l'auteur publie hors texte une carte des régions de Transylvanie occupées par les Saxons, et une carte du Luxembourg ; dans *Beiträge zur luxemburgischen Sprach- und Volkskunde*, III).

Lors de ses enquêtes en Luxembourg, Huss a été accompagné par les professeurs Ernest Platz et J. Tockert (cf. p. 1 de l'annexe).

par les auteurs de l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique (voir p. 765 de mon étude) (1).

3. Institut Grand-Ducal, Section de Linguistique, de Folklore et de Toponymie.

A la fin de l'année 1923, un bon nombre de chercheurs (parmi lesquels il faut mentionner les savants ERNEST PLATZ et JOS. TOCKERT) (2) ont fondé à Luxembourg une *Société luxembourgeoise d'études linguistiques et dialectologiques*. Par l'arrêté du 26 novembre 1935, elle fut érigée en section de l'Institut Grand-Ducal, sous la dénomination de *Section de linguistique, de folklore et de toponymie* (3).

SON ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE. — La Section de linguistique, de folklore et de toponymie de l'Institut Grand-Ducal a déployé, malgré les circonstances qui ne lui furent pas toujours favorables, une activité scientifique digne d'être mentionnée, et cela grâce surtout à l'appui efficace des ministres JOS. BECH et PIERRE FRIEDEN.

La *première* publication de la Société a été son *Jahrbuch* dont la rédaction a été assurée jusqu'en 1930 (t. I, 1926-t. VI, 1930) par le savant Joseph TOCKERT et de 1931 à 1933 (t. VI, 1930-t. VIII, 1933) par le savant JOSEPH MEYERS. Un nouveau volume a été publié en 1937 par J. Meyers. Il est intitulé *Institut Grand-Ducal, Section de Linguistique,*

(1) Pour les enquêtes par correspondance et parfois sur place entreprises en Transylvanie en vue de réunir des matériaux pour le vocabulaire des parlers saxons, cf. la préface du dictionnaire *Siebenbürgisch-sächsisches Wörterbuch* (pp. XLIV-XLVII), où ADOLF SCHULLERUS donne des détails sur l'origine des matériaux et publie un tableau phonétique qui rappelle les *Tableaux des patois de la Suisse romande*. Le premier fascicule a paru en 1908 ; le premier volume (A-B) n'a été complètement publié qu'en 1926 (gr. in-8°, 851 p.) ; le IIe volume (D-F) fut publié de 1908 à 1925 ; du Ve volume n'ont paru que deux fascicules, contenant la lettre R et le commencement de l'S (*R-Salarist*, 1929-1931, 320 p., rédigés par Fr. Krauss et G. Glöcker) ; le IIIe et IVe volumes n'ont pas paru jusqu'en 1945 (*apud* Nagy, p. 60).

Cf. aussi l'ouvrage de Nagy, pp. 57-62.

(2) Ernest PLATZ a publié en 1922 son important ouvrage « *Balai* », *étude de géographie linguistique et de sémantique*, dans *Miscellanea Linguistica dedicata a Hugo Schuchardt* (Genève, Leo S. Olschki, 1922, pp. 169-221 ; *Bibl. dell' Archiv. Rom.*, 2e série, vol. 3).

Sur l'activité de Jos. TOCKERT, cf. Is. COMES, *In Memoriam Jos. Tockert* (dans *Revue trimestrielle*, VIIIe année, fasc. 29-30, 1949, pp. 64-70).

(3) Cf. la revue *Vierteljahrsblätter für Luxemburgische Sprachforschung, Volkskunde und Ortsnamenkunde, herausgegeben von der Luxemburgischen Sprachgesellschaft*, 1re année, fasc. 4, p. 69. A partir de la cinquième année (1939), le périodique ajoute le titre français : *Revue trimestrielle d'études linguistiques, folkloriques et toponymiques luxembourgeoises*.

de Folklore et de Toponymie, Annuaire 1947 (Luxembourg, P. Linden, 1947, in-8°, 208 p.). Dans le chapitre *Chronique* de ce volume (pp. 206-208) J. Meyers montre les circonstances très difficiles qui ont beaucoup entravé, durant la dernière guerre mondiale, l'activité de la Section. « Nous attendons, dit J. Meyers, que nous soyons fixés entièrement sur le domicile définitif de notre Section avant de reprendre — une fois de plus — la dure besogne de la remise en état des collections » (*Annuaire*, 1947, p. 208 ; cf. aussi *Revue trimestrielle*, VIe année, fasc. 21-22, 1944, pp. 1-2).

La *deuxième* publication, *Vierteljahrsblätter* (fasc. 1 à 30, 1935-1949), contient de nombreux petits travaux concernant la linguistique, le folklore et la toponymie.

La *troisième* est représentée par une série d'études (*Beiträge*), dont voici les plus importantes :

1°-2° R. Huss, *Studien zum luxemburgischen Sprachatlas* (1927) et *Luxemburg und Siebenbürgen* (1926) ;

3° Mlle Helene Palgen, *Kurze Lautlehre der Mundart von Echternach* (t. IV, 1931, in-8°, 55 p.). L'auteur est originaire de la localité dont elle étudie le parler ; il a été aidé dans son travail par le Professeur I. Comes (cf. p. 4).

4° Jos. Meyers, *Studien zur Siedlungsgeschichte Luxemburgs, Mit* 19 *Karten u.* 5 *Tabellen im Text* (t. V, 1932, VII-217 p.). Malgré son caractère plutôt onomastique, cette étude intéresse aussi la dialectologie, ses résultats facilitant beaucoup l'interprétation des faits linguistiques.

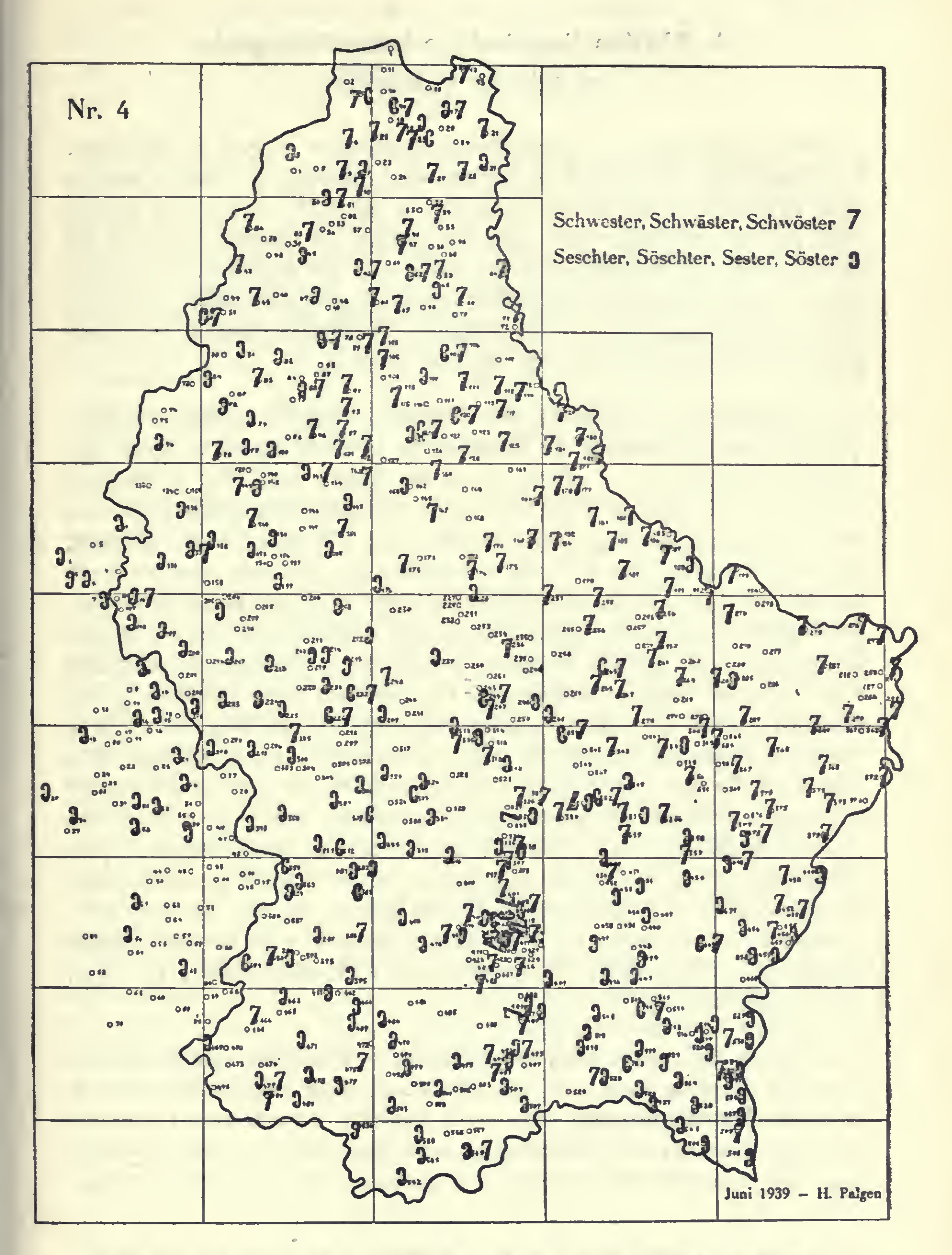
5° H. Palgen, *Studien zur Lautgeographie Luxemburgs* (t. VI, 1948, in-8°, 47 p. et 19 cartes linguistiques). Les matériaux de l'étude ont été réunis par correspondance. L'auteur a reçu des réponses de 354 localités et a dressé 180 cartes linguistiques dont 19 sont publiées comme annexe à son étude.

On peut considérer l'ouvrage de H. Palgen comme le début de l'Atlas linguistique luxembourgeois (cf. planche LVI, p. 789 de mon étude) (1).

LE DICTIONNAIRE DIALECTAL. — Les matériaux dialectaux réunis soit par l'intermédiaire de correspondants, soit par des enquêtes sur place sont en voie de publication, dans le *Luxemburger Wörterbuch, I. Lieferung* : *Einleitung — A bis Aaschtert* (Luxemburg, P. Linden, 1950, in-8°, LXX-10 p. et 7 tableaux, dont un représente une carte géographique du pays (2).

(1) La Section de Linguistique de l'Institut Grand-Ducal m'a facilité la consultation de ses publications parues après la guerre ; que la direction de la Section veuille bien agréer mes remerciements empressés.

(2) Sur ce dictionnaire, J. MEYERS donne les informations suivantes : Les travaux du dictionnaire « sont déjà commencés, chez nous, par la Section de Linguisti-



Une carte de l'étude de H. Palgen, *Studien zur Lautgeographie Luxemburgs* (cf. p. 788 de mon étude).

4. L'Atlas linguistique luxembourgeois en voie de rédaction.

L'Atlas linguistique du Luxembourg semble être en voie de rédaction. Le rapport de l'activité de la Section de Linguistique pour les années 1938-1939 nous apprend que l'enquête a été faite surtout de 1925 à 1930 par des correspondants qui ont traduit les quarante phrases du questionnaire de Wenker dans les parlers de 361 localités, et qu'on a déjà dressé les cinquante premières cartes (*Vierteljahrsblätter*, Ve année, fasc. 19-20, 1939, p. 98 ; cf. l'ouvrage de H. Palgen, *Studien zur Lautgeographie Luxemburgs*, p. 788 de mon étude).

On applique la méthode de Wrede. — Malgré les inconvénients que présente la méthode de Wrede, les savants luxembourgeois ont décidé de l'appliquer : « Notre point de départ sera, dit J. Meyers, les cartes de Marbourg et de Debreczen, la méthode à suivre celle sans doute de Wrede plutôt que celles de Weigand, d'Edmont ou de Gilliéron, pour ne citer que ces trois. Nous verrons si nous pouvons nous servir de la carte de travail de M. Huss, de notre pays. Il y aura lieu peut-être de la simplifier. Les tracés, en effet, des routes présumées romaines ou préhistoriques, ainsi que des frontières cantonales la chargent un peu, sans être d'une très grande importance. D'autre part nous pouvons, le cas échéant, choisir une autre échelle, peut-être 1 : 200.000, de façon à marquer toutes les localités du pays sur la carte, qui serait ainsi à la même échelle que notre carte historique de Hansen, et aurait l'autre très grand avantage de pouvoir servir en même temps pour tous nos travaux de *folklore et de toponymie*. Nos historiens, archéologues et préhistoriens pourraient l'utiliser également. Il en sortirait un mouvement de coopération des plus étroits et absolument modèle de toutes les sciences les plus diverses qu'il y a dans notre pays » (J. Meyers, *L'Atlas linguistique — Les cartes de travail*, dans *Vierteljahrsblätter*, II, 1936, fasc. 7, pp. 156-157).

La carte de base a déjà été publiée. — Paul Jost a déjà dressé et publié la carte de base, qui doit servir aux études dialectologiques de la région luxembourgeoise. Elle est à l'échelle 1 : 200.000 et contient toutes les localités du Luxembourg, ainsi que celles du territoire belge dont les parlers peuvent intéresser ce domaine linguistique. Le nombre

que de l'Institut Grand-Ducal, l'ancienne Société de Linguistique ; ils sont poussés assez loin et seront terminés au plus tard dans une dizaine d'années. Ce sera un véritable monument que ce Dictionnaire luxembourgeois, l'œuvre de nos savants » (*Vierteljahrsblätter*, IIe année, fasc. 7, 1936, p. 156).

des points est le suivant : 546 pour le Luxembourg et 71 pour le territoire belge (*Belgisch-Luxemburg*) (Paul Jost, *Grundkarte zum Luxemburger Sprach- und Volkskundeatlas*, dans *Vierteljahrsblätter*, V, fasc. 17-18, 1939, pp. 47-80 et une carte hors texte).

Le Luxembourg a, au point de vue scientifique, une situation privilégiée. — J. Meyers estime qu'en France, en Belgique et en Allemagne la géographie linguistique ne peut pas étendre ses recherches aussi loin qu'au Luxembourg, puisque, dans ces trois pays, les localités sont trop nombreuses. « Nous occupons, dit l'auteur, en face de nos grands voisins, et plus généralement de tous les pays de l'Europe, une situation vraiment privilégiée à tous les points de vue scientifiques. Tâchons donc d'en retirer, ajoute Meyers, le plus de profits possible. Et partant saisissons les moindres petits villages de nos questionnaires, marquons-les en conséquence tous sur notre carte » (*Vierteljahrsblätter*, II, 7e fasc., 1936, p. 157).

On envisage donc une enquête par correspondance dans toutes les localités luxembourgeoises.

Il y aura aussi un atlas de folklore et de toponymie. — La carte de base déjà dressée doit en même temps servir les travaux de folklore et de toponymie, puisque — affirme Meyers — « les mêmes raisons en effet qui ont déterminé la linguistique à orienter ses recherches dans le sens plutôt horizontal valent pour d'autres sciences. Il n'y aura pas seulement pour le Grand-Duché de Luxembourg, *un atlas linguistique*, mais encore *des atlas de folklore et de toponymie*. Notre carte une fois tracée, nous pourrons les faire tous les trois en même temps. Ce sera un travail sans doute ardu, de longue haleine, qui remplira des années, tout comme notre Dictionnaire. Mais une fois terminé, il constituera, de même que l'œuvre du Dictionnaire, un monument tout à fait remarquable des sciences luxembourgeoises (*l. c.*, p. 157).

Il faut espérer que ces importants travaux interrompus par la dernière guerre mondiale puissent reprendre sans retard, et que les auteurs tiennent aussi compte du grand progrès réalisé en géographie linguistique pendant les dernières dizaines d'années.

IV. BELGIQUE ET PAYS-BAS

I. LE DOMAINE NÉERLANDAIS

Le néerlandais appartient à la branche occidentale des langues germaniques et comprend presque tous les parlers des Pays-Bas et de la Belgique septentrionale (la Belgique méridionale est occupée par des parlers romans, cf. *La région wallonne*, pp. 56-58 de mon étude).

Dans la partie méridionale du domaine néerlandais, on parle le *flamand* constitué par un ensemble de parlers, plus ou moins homogène au point de vue linguistique, d'où s'est dégagée, à la fin du siècle passé, une langue littéraire rappelant de très près le néerlandais littéraire.

Cependant, cette langue littéraire flamande ne représente que la continuation de la riche littérature du moyen âge néerlandais, essentiellement flamande (E. Blancquaert).

Les premières recherches dialectologiques dans ce domaine datent de la fin du siècle passé. Il est utile que nous donnions un bref aperçu de ces débuts, afin de faire mieux comprendre l'extraordinaire développement de la dialectologie néerlandaise à l'époque contemporaine (1).

(1) La bibliographie concernant ce domaine est très étendue. Les travaux les plus importants sont les suivants :

Jusqu'en 1926, l'étude de L. Grootaers et G. G. Kloeke, *Handleiding bij het Noord- en Zuid-Nederlandsch Dialectonderzoek* (« Guide pour les enquêtes dialectales sur le néerlandais du Nord et du Sud », 's Gravenhage, 1926, in-8°, XII-111 p., avec une carte ; dans *Noord- en Zuid-Nederlandsche Dialectbibliotheek*, dirigée par les deux auteurs, 1er volume (cf. le compte-rendu d'E. Blancquaert, dans *Revue belge de Philol. et d'Hist.*, t. VI, 1927, pp. 342-345) ; Kloeke y fait l'historique des études dialectologiques pour les Pays-Bas et Grootaers pour la Belgique flamande, en présentant une bibliographie complète par province depuis les débuts jusqu'en 1925. La suite de la Bibliographie (1926 et suiv.) est annuellement publiée par Grootaers dans *Bulletin de la Commission* [*Royale*] *de Toponymie et Dialectologie* (*Handelingen van de* [*Kon.*] *Commissie voor...*, t. I, 1927).

Le premier volume du *Bulletin* contient, en outre, deux études d'E. Blancquaert : *Methode van de Vlaamsche Dialectologie* (pp. 201-226) et *Historisch overzicht van de Vlaamsche Dialectologie* (« Aperçu historique sur... », pp. 226-243, avec une carte hors texte).

Un exposé assez détaillé concernant les premières études dialectologiques est présenté par le Dr Win. Roukens dans son travail *Wort- und Sachgeographie Südost-Niederlands und der umliegenden Gebiete, mit besonderer Berücksichtigung des Volkskundlichen* (Nijmegen, 1937, « De Gelderlander », pp. 25-32, 37-40, avec la bibliographie, pp. 100-103).

Un apercu très utile et très bien informé sur le développement de la dialectologie a été donné par W. Pée dans son étude *La géographie linguistique néerlandaise*, dans *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XIV, n° 3, 1935 ; avec 7 cartes linguistiques

II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES ET LES PRÉCURSEURS

LES DÉBUTS. — Les études dialectologiques dans ce domaine n'ont pas commencé autrement que dans les principaux pays d'Europe : « travaux d'amateurs d'abord, collectionnant les mots du terroir, cherchant à montrer la supériorité, la richesse exceptionnelle ou l'originalité particulière de leur patois local ; vastes compilations où s'amassent sans distinction aucune entre le langage vivant et les mots curieux des vieux livres, les matériaux les plus divers, préparés ou non à la sauce étymologique des maîtres de l'hypothèse gratuite » (E. Blancquaert, *Rev. belge de Phil. et d'Hist.*, t. VI, 1927, p. 343).

LES PRÉCURSEURS. — 1° En 1874, JOH. WINKLER publie (sous le titre *Algemeen Nederlandsch Dialecticon*) une collection de textes régionaux de la parabole de l'Enfant prodigue (Jac. van Ginneken, *De studie*, p. 15).

2° JAN TE WINKEL (né en 1847, mort en 1927) doit être considéré comme le véritable pionnier de la géographie linguistique (W. Pée). En effet, après avoir tenté plusieurs fois sans succès d'envoyer des questionnaires, la Société géographique (*Aardrijkskundig Genootschap*) obtint enfin de bons résultats et prit l'initiative (en 1879, sur la proposition de H. KERN) de faire rédiger une carte linguistique du pays. Les 284 réponses obtenues à l'aide du questionnaire donnèrent des renseignements sur 212 endroits (Pée, p. 10).

Jan Te Winkel considéra cependant comme insuffisantes les données obtenues. En 1892, il se mit à l'œuvre, lançant un nouveau questionnaire qui lui fournit 209 réponses pour 194 localités des Pays-Bas (il ne s'occupa

hors texte ; l'extrait a 29 p.). Sur l'état présent des travaux, cf. W. PÉE, *Rapport* sur les enquêtes linguistiques, dans les *Actes du sixième Congrès internat. de Linguistes*, 19 *au* 24 *juillet* 1948 (Paris, 1948, C. Klincksieck, pp. 63-66).

Pour les travaux sur le domaine néerlandais on peut consulter l'étude d'ensemble de Jac. VAN GINNEKEN, *De studie der Nederlandsche streektalen* (Amsterdam, « Elsevier », 1943, in-8°, 110 p., avec deux cartes linguistiques en couleurs et deux planches sur le mouvement des lèvres) et surtout les chapitres suivants : II. *De ontwikkeling der oudere dialectstudie* (pp. 14-17) ; III. *De taalatlas* (« les atlas linguistiques », pp. 18-30) ; IV. *De vergelijkende dialectstudie* (« les études dialectologiques comparatives », pp. 31-39) et V. *De phonetische dialectstudie* (pp. 40-48).

Cf. aussi A. WEIJNEN, *De Nederlandse dialecten* (Groningen-Batavia, 1941, 190 p., avec de nombreuses cartes).

Cette étude ainsi que celle du Dr A. WEIJNEN (*Studies over het Achthuizens dialect*, Amsterdam, 1946) ont été mises à ma disposition par mon collègue H. H. Janssen de Nimègue ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements.

Mon collègue Marius Valkhoff d'Amsterdam a bien voulu m'envoyer l'ouvrage de Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, ainsi que de précieuses informations sur les travaux dialectologiques de ce domaine. Je le remercie cordialement.

ni de la Belgique flamande, ni de la Flandre française). A l'aide de ces matériaux, il amorça, pendant les années 1898-1901, un Atlas linguistique des patois néerlandais du Nord (*De Noordnederlandsche Tongvallen, Atlas van Taalkaarten met Tekst*, Leiden, E. J. Brill, 1re partie 1898, pp. 1-124 ; pp. 1-32, avec une carte linguistique en couleurs concernant des faits phonétiques, hors texte ; 2e partie, 1901, pp. 127-180 ; pp. 33-36, avec une autre carte phonétique hors texte) (1).

3° En 1886, Pierre Willems (né en 1848, mort en 1898), professeur à l'Université de Louvain, appliqua le même système dans le domaine néerlandais, en lançant lui aussi un questionnaire d'environ deux mille mots et expressions se rapportant à la phonétique, à la morphologie, au vocabulaire et à la syntaxe (cf. Grootaers-Kloeke, *Handleiding*, p. 135 et note 3).

W. Pée affirme avec raison que « tout ce matériel, recueilli par écrit et provenant presque toujours de personnes peu ou pas préparées à ce genre de travail, doit être utilisé avec circonspection » (*La géogr. ling.*, p. 11 de l'extrait).

4° Vlaamsche Academie. — Jusqu'en 1883, il n'y avait inscrit légalement au programme des Universités aucun enseignement scientifique du néerlandais, en dehors du cours élémentaire de littérature néerlandaise (2). En 1886, a été fondée à Gand la *Vlaamsche Academie* (« Académie flamande ») dont l'attention se dirigea dès le début vers l'étude linguistique et historique du passé flamand. L'ensemble des publications de l'Académie, malgré des inégalités, est vraiment imposant (*Encyclopédie belge*, p. 524) (3).

III. LES FONDATEURS

Les fondateurs. — 1° En 1913-1914, Jacobus van Ginneken, S. J. (né en 1877, mort en 1945) publia son remarquable travail « Manuel de langue néerlandaise » (4).

Les matériaux, selon Pée, ont été recueillis par correspondance.

(1) Dans la première partie, l'auteur publie le questionnaire (la liste des mots) de 1879 et celui de 1895 (pp. 32-38).

(2) Pour le développement des études dialectales flamandes, cf. l'*Encyclopédie belge* (Bruxelles, 1933), pp. 523-524.

(3) La contribution de l'Académie flamande pour la dialectologie néerlandaise est illustrée par L. Grootaers, dans son article *De werkzaamheden van de Koninklijke Vlaamsche Academie op het gebied der Nederlandsche dialectstudie* publié dans *Mededeelingen van de Zuidnederlandsche dialectcentrale*, 1937, n° 3 (19e de la série), pp. 395-410.

(4) *Handboek der Nederlandsche taal, door Dr. Jac. van Ginneken S. J., Deel I. De sociologische structuur der Nederlandsche taal I*, Nijmegen, 1913, L. C. G. Malmberg, gr. in-8°, (VI)-552 p., avec plusieurs planches et deux cartes en couleurs,

2° La *Commission de Dialectologie de l'Académie Royale des Sciences* d'Amsterdam (*Koninklijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, Dialecten-commissie*) (instituée en 1928) commença en 1931, sous la direction de son secrétaire, le Dr Pieter Jacobus Meertens (voir p. 820), une grande enquête par *correspondance* en vue de réaliser un *Atlas linguistique des patois hollandais et frisons* (cf. Pée, *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. VI, 1927, p. 1030 ; p. 24 de l'extrait ; *Rapport*, pp. 63-64) (cf. p. 829).

3° à 6° On doit mentionner parmi les fondateurs de la dialectologie néerlandaise : L. GROOTAERS, E. BLANCQUAERT (pour la Belgique), JOS. SCHRIJNEN et G. G. KLOEKE (pour la Hollande), mais nous estimons utile d'exposer par pays le développement de la dialectologie dans sa phase contemporaine.

1. La Belgique flamande.

« Si la géographie linguistique néerlandaise est plus avancée dans notre pays qu'aux Pays-Bas, dit Pée, cela tient essentiellement à l'activité incessante des directeurs des deux centres de dialectologie : le professeur L. Grootaers à Louvain et le professeur E. Blancquaert à Gand » (*La géogr. ling.*, p. 18 de l'extrait).

a) Le Centre de Louvain

En 1896, trois professeurs de l'Université de Louvain, PH. COLINET (né en 1835, mort en 1917) (1), C. LECOUTERE et W. BANG, ainsi que le professeur L. GOEMANS ont fondé la revue « Contributions Louvanistes » (*Leuvensche Bijdragen*, t. I, 1896-t. XXXIX, 1949, en continuation), qui deviendra le centre des recherches dialectologiques.

Cette revue a publié les premières monographies linguistiques détaillées sur les parlers flamands, dont les plus remarquables sont les suivantes : Ph. Colinet, *Het Dialect van Aalst, Eene phonetisch-historische studie* (t. I, 1896) ; L. Goemans, *Het Dialect van Leuven* (t. II, 1897) ; L. Grootaers, *Het Dialect van Tongeren* (t. VIII, 1908-t. IX, 1910-1911) ; J. Dupont, *Het Dialect van Bree* (t. IX, 1910-1911).

La méthode appliquée a été exposée par Ph. Colinet dans la deuxième année (1897) des « Contributions Louvanistes ».

Plus tard, en 1920, L. GROOTAERS fera un exposé au Congrès flamand de philologie tenu à Gand (en septembre 1920) sur la nécessité d'entre-

hors texte, indiquant l'ancien territoire du néerlandais, les territoires hollandais du monde entier ; *Deel II* (2e partie) *De sociologische structuur II, met medewerking van Willem Kea S. J.*, Nijmegen, 1914, ib., gr. in-8°, IV-542 p. — Le premier volume a eu une seconde édition, en 1928 (*apud* PÉE, p. 15, note 3 de l'extrait).

(1) Sur l'activité de Ph. COLINET, cf. l'article d'A. CARNOY, *Annuaire de l'Univ. catholique de Louvain*, 1915-1919.

prendre une enquête linguistique sur tous les parlers flamands, et amorcera déjà en 1920-1921, avec la collaboration de ses élèves germanistes de Louvain, l'exploration des patois.

LE PREMIER CENTRE DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE FLAMANDE (1921). — L. GROOTAERS a le grand mérite d'avoir créé en 1921 le premier centre de géographie linguistique flamande, qui constitue « Le centre des dialectes néerlandais du Sud » (*Zuidnederlandse Dialectcentrale*) dont l'organe porte le titre *Mededelingen* (« communications ») *van de Zuidnederlandse Dialectcentrale* (t. I, 1922, en continuation).

Étant donné la situation des parlers flamands qui s'emploient aussi bien dans les villes que dans les campagnes (ce qui n'est pas le cas du français), l'auteur se décida à suivre une méthode intermédiaire entre celle de Wenker et celle de Gilliéron, c'est-à-dire à employer un questionnaire alphabétique (comme c'est le cas pour le *Dictionnaire général de la Langue wallonne*, voir pp. 59-61 de mon étude) qui devait être rempli soit par les intellectuels du pays, soit par des personnes ayant eu une préparation scientifique.

L. Grootaers a rédigé 48 questionnaires et a trouvé 800 correspondants permanents qui lui ont donné des réponses très satisfaisantes. Il s'est proposé dès lors la réalisation d'un Dictionnaire général des parlers flamands. C'est pour le Limbourg que la préparation du dictionnaire est la plus avancée. Le dépouillement de 38 questionnaires a donné pour cette région 300.000 fiches environ (*apud* Draye) (1).

Le Centre de Louvain a donné un concours très précieux à la réalisation de l'*Atlas linguistique des Pays-Bas du Nord et du Sud* (voir p. 829 de mon étude).

Les nombreuses cartes linguistiques (voir planche n° LVII, p. 797 de

(1) Pour plus de détails, cf. L. GROOTAERS, *Une enquête générale sur les patois flamands*, dans *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. II, 1923, pp. 162-165. — Cf. aussi la bibliographie donnée par W. Pée sur les nombreux travaux de L. GROOTAERS et de J. L. PAUWELS, dans *La géogr. ling.*, p. 19 de l'extrait, note 1.

L. GROOTAERS a donné un aperçu très précieux sur l'activité de ce centre et sur celle de G. G. KLOEKE, dans son article *La géographie linguistique en Belgique* (dans le volume de Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, pp. 54-58).

Sur la remarquable activité dialectologique déployée par l'École dialectologique de Louvain, cf. l'étude de H. DRAYE (professeur à l'Université de Louvain), *Vijftig jaar Germanistiek te Leuven* (Louvain, 1949, in-8°, 33 p. ; extrait de la revue *Leuvense Bijdragen-Bijblad*, t. XXXIX, 1949), pp. 19-20.

Cf. aussi l'article d'E. FAIRON, *Thèses relatives à la toponymie et à la dialectologie présentées pour l'obtention des grades de licencié ou de docteur en philosophie et lettres aux universités belges*, publié dans *Bull. de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie*, t. XVII, 1943, pp. 175-192, qui donne une liste de travaux sur la dialectologie wallonne (pp. 182-185) et flamande (pp. 186-191), groupés par provinces.



KAART I.

Cliché van de Zuidn. Dialectcentrale. Nadruk verboden.

La carte « pomme de terre » dressée par L. Grootaers (cf. pp. 796, 798 de mon étude).

mon étude) dressées soit par Grootaers, soit par Pauwels montrent bien l'importance des matériaux obtenus (1).

L. Grootaers est, en outre, le promoteur d'un grand nombre de dissertations linguistiques qui ont fait progresser les travaux de géographie linguistique dans le domaine flamand. « Ces dissertations sont, affirme W. Pée (extrait, p. 19), essentiellement phonétiques. Les étudiants commencent par l'étude de la phonétique de leur commune d'origine, et font ensuite une enquête dans un certain nombre de villages environnants. Ils notent phonétiquement une série de mots, choisis de telle façon qu'ils reflètent l'état actuel du système phonétique germanique ; ils tracent ensuite les isophones trouvées et en fournissent ordinairement la synthèse » (*La géogr. ling.*, pp. 19-20 de l'extrait) (2). La revue *Leuvense Bijdragen* publie, à ce sujet, de nombreuses cartes linguistiques concernant plusieurs termes du domaine néerlandais.

La carte d'ensemble pour le domaine néerlandais. — G. G. Kloeke (aidé par L. Grootaers) a fait graver une carte commune des régions de langue néerlandaise et des provinces allemandes limitrophes,

(1) Voici quelques cartes linguistiques publiées par L. Grootaers : *De namen van de roode aalbes « ribes rubrum », in Zuid-Nederland*, dans les *Leuvensche Bijdragen*, t. XVI, 1924, pp. 65-92 avec une carte linguistique hors texte ; t. XVII, 1925, pp. 36-43 (sur les termes désignant la « groseille rouge ») ; *De Nederlandsche benamingen van den aardappel*, dans *Leuv. Bijdr.*, t. XVIII, 1926, pp. 89-95 avec une carte linguistique hors texte (dans cette étude, concernant la pomme de terre, l'auteur examine aussi les termes des Pays-Bas, grâce aux données de G. G. Kloeke ; voir planche nº LVII, p. 797 de mon étude) ; *De namen van het nagras in Zuid-Nederland*, dans *Donum Natalicium Schrijnen*, pp. 595-599, avec une carte linguistique hors texte.

L. Grootaers a publié, en collaboration avec J. L. Pauwels, les études suivantes : *De « kaan » in de Zuidnederlandsche dialecten*, dans *Leuv. Bijdr.*, t. XXI, 1929, pp. 73-91 avec une carte linguistique (sur les noms du « creton de lard ») ; et *De namen van het Onze-Lieve-Heers-beestje in de Zuidnederlandsche dialecten*, dans *Bull. de la Commission Royale de Topon. et de Dialectologie*, t. IV, 1930, pp. 141-163 (les termes désignant la « coccinelle »), avec une carte linguistique hors texte.

Parmi les cartes publiées par J. L. Pauwels, signalons les suivantes : *De bunzing in de Zuidnederlandsche dialecten*, dans *Leuv. Bijdr.*, t. XXIII, 1931, pp. 1-20 (sur les termes désignant le « putois ») ; *De Bak- of Maaltand in de Zuidnederlandsche dialecten*, dans *Bull. de la Comm. Royale de Topon. et Dial.*, t. V, 1931, pp. 283-297 (sur la « dent molaire ») ; et *De Hark in de Zuidnederlandsche Dialecten*, BCTD, t. VI, 1932, pp. 153-165 (sur le « fauchet »).

(2) Sur l'activité déployée par ce centre, cf. aussi C. P. F. Lecoutere, *Inleiding tot de Taalkunde en tot de Geschiedenis van het Nederlands* (« Introduction à la linguistique et à l'histoire du néerlandais »), 6e édition sous la direction de L. Grootaers, Leuven et Groningen, 1948, in-8º, VIII-458 p., avec une annexe, sous le titre *Platen en Kaarten*, Leuven, Vlaamse Drukkerij, in-8º, 27 p., où l'auteur trace la frontière linguistique entre le français et le néerlandais (cartes IV et V). Les deux cartes en couleurs (hors texte) montrent la répartition des langues du monde entier et la division dialectale des langues germaniques.

dont le numérotage est basé sur les données géographiques et non sur une division arbitraire (comme c'est le cas de l'Atlas linguistique de la France qui indique les frontières des départements). Elle a été publiée dans leur ouvrage *Handleiding* (cité dans la bibliographie) et a servi comme carte type pour les Atlas linguistiques régionaux réalisés par E. Blancquaert (voir p. 809).

W. Pée et P. J. Meertens l'ont remaniée, pour des raisons qu'ils ont exposées en détail dans un article publié dans *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie* (t. VIII, 1934, pp. 149-259). En effet, les auteurs ont prévu 4.186 localités au lieu des 3.782 fixées par Kloeke et Grootaers dans leur carte-type (cf. Jac. van Ginneken, *De studie*, p. 28, note 1) (1).

L'INSTITUT D'ONOMASTIQUE A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN. — Le savant H. J. VAN DE WIJER (2), professeur de grammaire comparée des langues germaniques à l'Université de Louvain, a le grand mérite d'avoir créé en 1925 l'*Instituut voor Vlaamsche Toponymie* (« Institut de toponymie flamande »), devenu depuis 1947 l'*Instituut voor Naamkunde.*

L'activité de cet Institut est parmi les plus remarquables. En effet l'Institut a publié, sous le titre général *Onomastica Neerlandica*, les six séries de travaux suivantes : 1° *Nomina geographica Flandrica* (contenant cinq études et trois monographies) ; 2° *Toponymica* (treize volumes) ; 3° *Anthroponymica* (trois volumes) ; 4° *Mededelingen* (« communications » ; vingt-cinq volumes ; c'est le Bulletin de l'Institut) ; 5° *Bijlagen* (« suppléments » ; vingt-neuf volumes) ; 6° *Taalgrens en Kolonisatie* (« frontières linguistiques et peuplement » ; deux volumes) (3).

LE COMITÉ INTERNATIONAL DES SCIENCES ONOMASTIQUES. — Le III[e] Congrès international de Toponymie et d'Anthroponymie (Bruxelles, 15-19 juillet 1949) a décidé, sur proposition du Comité exécutif et du

(1) Dans son article *La géographie linguistique en Belgique* (cité plus haut, pp. 57-58), L. GROOTAERS donne des détails techniques, et ajoute : « M. Kloeke a donc rendu un service éminent à la géographie linguistique flamande et néerlandaise en créant cette carte-type : les dialectologues flamands s'en servent sans cesse à des échelles diverses » (p. 58).

(2) Sur l'activité de ce savant, cf. le volume de Mélanges publié sous le titre *Feestbundel H. J. van de Wijer, den Jubilaris aangeboden ter gelegenheid van zijn vijfentwintigjarig hoogleeraarschap aan de R. K. Universiteit te Leuven* 1919-1943, *uitgegeven door D*[r] *H. Draye*, t. I, Leuven, Instituut voor Vlaamsche Toponymie, 1944, in-8°, 484 p. avec le portrait de Van de Wijer et 5 cartes onomastiques hors texte ; t. II, 378 p. et 4 cartes linguistiques.

Le volume contient la biographie (pp. 7-12) et la bibliographie (pp. 12-17) du savant.

(3) Pour l'activité de cet Institut, cf. D[r] H. DRAYE, *Vijftig jaar Germanistiek te Leuven* (1949, in-8°, 33 p., extrait de la revue *Leuvense Bijdragen-Bijblad*, t. XXXIX, 1949), pp. 20-22.

Comité d'honneur du Congrès, la création d'un *Comité international des sciences onomastiques* et d'un *Centre international permanent d'Onomastique*, avec siège définitif à l'Institut d'Onomastique (*Instituut voor Naamkunde*) de l'Université de Louvain ; la direction fut confiée au professeur H. J. van de Wijer.

Le Comité a déjà commencé la publication de la revue *Onoma, Bulletin d'information et de bibliographie* (t. I, 1950) qui contient les *Vœux et décisions du III*e *Congrès international de Toponymie et d'Anthroponymie*, les *Statuts du Comité international des sciences onomastiques* et la *bibliographie* rétrospective concernant la Belgique, la Bulgarie, le Danemark et l'Allemagne.

b) Le Centre de Gand.

Edgard Blancquaert a le mérite d'avoir créé à l'Université de Gand une importante École pour les recherches dialectologiques sur place, dont l'influence se manifeste de plus en plus dans tout le domaine néerlandais (cf. les six Atlas linguistiques déjà publiés). Elle a à sa base le premier enseignement de phonétique et de dialectologie flamande, créé déjà en 1920 à l'Université de Gand, et illustré, dès le commencement, par E. Blancquaert, devenu titulaire en 1925.

Son activité marque une date remarquable pour les explorations du domaine néerlandais. La contribution de l'école de Gand égale celle des écoles de Louvain, de Leyden (dirigée par G. G. Kloeke), et de Nimègue (où ont professé les savants Jac. van Ginneken et Jos. Schrijnen), qui ont donné à la dialectologie néerlandaise un développement unique dans les pays de l'Europe du Nord. Tandis que Kloeke suit presque en entier la méthode de Wenker, Blancquaert pratique celle de Gilliéron, en lui apportant toutefois quelques modifications (cf. aussi Jac. van Ginneken, *De studie*, p. 27).

Publications du centre en dehors des Atlas. — Le Centre de Gand a publié, sous le titre *Uit het Seminarie voor Vlaamse Dialectologie van de Universiteit te Gent* (*Bestuurder* « directeur » : *Prof. E. Blancquaert*), douze volumes, dont la plupart parurent dans *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie* (*Handelingen van de Koninklijke Commissie voor...* ; t. VII, 1933 ; t. VIII, 1934 ; t. X, 1936 ; t. XIII, 1939 ; t. XXIII, 1949) (1).

(1) Nous signalons, outre les travaux mentionnés dans ce chapitre, les contributions suivantes : Cécile Vereecken, *Van « *slut-ila » naar « sleutel », Umlaut en spontane Palatalisering op Nederlands Taalgebied* (dans *Handelingen*, t. XII, 1938, pp. 33-100, avec 9 cartes linguistiques en couleurs) ; R. Duponselle, *IJzerfront en Dialect, Een studie over de invloeden van oorlogs- en naoorlogsomstandigheden (1914 vv.) op de dialecten van het gewezen IJzerfront, inzonderheid de gemeente St.-Joris-aan-den-IJzer, bekroond door de Kon. Vla. Acad.* (Gent, 1942, in-8°, 196 p. et 59 cartes dont les premières (nos IV et V) indiquent en couleur rouge le mélange

2. Les Pays-Bas.

Jos. Schrijnen (né en 1869, mort en 1938) a commencé en 1902 déjà l'exploration linguistique du territoire du Limbourg belge et hollandais, afin de déterminer les limites d'une série de faits qui séparent le néerlandais de l'allemand proprement dit. Il entreprend des enquêtes plus approfondies durant les années suivantes, et publie en 1920 son travail *De Isoglossen van Ramisch in Nederland* (Bussum, 1920, in-8°, 69 p. et 13 cartes), dont les matériaux ont été recueillis sur place par l'auteur lui-même et par Jac. van Ginneken et J. J. Verbeeten (1).

Selon Pée (*l. c.*), Jos. Schrijnen, Jac. van Ginneken et J. J. Verbeeten avaient l'intention de publier une série d'études intitulée « Recherches scientifiques sur les dialectes du sud-est » (*Wetenschappelijk onderzoek der Zuid-Oostelijke dialecten*), dont « Les isoglosses de Ramisch en Hollande » ne constituait que le premier fascicule, mais la collection (affirme Pée) n'est restée qu'à l'état de projet (2).

Sur la même région, W. Roukens a publié l'intéressant ouvrage *Wort- und Sachgeographie in Niederländisch-Limburg und in den benachbarten Gebieten, Mit besonderer Berücksichtigung des Volkskundlichen* (en deux parties, Nijmegen, 1937, « De Gelderlander », XI-478 p., avec 91 cartes) qui constitue, pour le domaine néerlandais, le premier spécimen d'un travail qui envisage en même temps le langage et les choses, et rappelle de près l'Atlas de Jaberg et Jud (3).

de la population de l'Yser et en particulier celle de Saint-Georges-sur-Yser ; extrait du n° 65, *Reeks VI, uitgegeven door de Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde*) ; Fr. Vanacker, *Syntaxis van het Aalsters Dialect* (Gent, 1948, 154 p.) qui constitue la première syntaxe d'un patois néerlandais (*apud* Blancquaert).

(1) Cf. le compte rendu d'A. Meillet, dans *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXI (n° 69), 1920-1921, pp. 244-245, et les détails donnés par W. Pée, dans son étude *La géographie ling.*, pp. 12-14 de l'extrait.

(2) Jac. van Ginneken et G. S. Overdiep ont le grand mérite d'avoir publié la revue *Onze Taaltuin* (« Notre jardin linguistique ») (t. I, 1932-1933, t. X, 1941-1942) dont les volumes contiennent un grand nombre de cartes linguistiques du domaine néerlandais, rédigées surtout par le savant Van Ginneken (cf. t. I, p. 28, 43, 81, 113, 149, 192, 219, 251, 287, 313, 351, 381, etc.). Les cartes reposent sur les matériaux réunis par Pierre Willems (cf. p. 794 de mon étude). Plusieurs de ces cartes intéressent aussi les langues romanes. Parmi les collaborateurs, signalons les savants suivants : J. Grauls, J. Jacobs, Jos. Schrijnen, J. Wille, P. J. Meertens, J. Pollmann, A. Weijnen et J. Wils.

(3) Publié dans la collection *Wetenschappelijk onderzoek der Zuid-Oostelijke dialecten, door Jos. Schrijnen, Jac. van Ginneken en J. J. Verbeeten.*

La seconde partie (*Teil I B Atlas* ; la première partie : *Teil I A Text*), parue à la même date et dans la même collection, contient 91 cartes linguistiques et 63 photographies et dessins, hors texte.

Les cartes ne reproduisent d'ordinaire pas les matériaux bruts, mais indiquent

LE CENTRE DIALECTOLOGIQUE DE LEYDE. — G. G. KLOEKE illustrait dernièrement (*apud* Th. Scharten) par sa remarquable activité, le centre dialectologique de Leyde. Après avoir fondé, avec L. Grootaers, la « Bibliothèque dialectologique du néerlandais du Nord et du Sud » (*Noord- en Zuidnederlandsche Dialectbibliotheek, onder Leiding van Dr. L. Grootaers en Dr. G. G. Kloeke*), dont *Handleiding...* (citée dans la bibliographie) représente le premier ouvrage, G. G. Kloeke publie sa précieuse étude sur « L'expansion du hollandais au XVI[e] et XVII[e] siècle et son reflet dans les dialectes actuels » (*De Hollandsche expansie in de zestiende en zeventiende eeuw en haar weerspiegeling in de hedendaagsche Nederlandsche dialecten, Proeve eener historisch-dialectgeographische synthese*, avec une carte, La Haye, Nijhoff, 1927).

Les matériaux du livre de Kloeke, *De Hollandsche expansie*, comprennent mille endroits dans les Pays-Bas et huit cents environ dans la Belgique flamande (fournis par le Centre de Louvain).

« Kloeke parcourut en personne, affirme Pée (*La géographie*, p. 17 de l'extrait), la plus grande partie de la région orientale de la Hollande, de même que le territoire limitrophe de la Prusse. En outre, il a ramassé des données pour environ mille endroits au moyen d'un questionnaire paru dans le « *Nieuwe Taalgids* » (1) et en même temps dans *Leuvensche Bijdragen, Bijbl.*, t. XV, 1923, pp. 4-6.

Kloeke a aussi le mérite d'avoir dirigé la « *Niederländische Dialektcentrale* » de l'Université de Hambourg (Pée, p. 18) et d'avoir publié des fascicules de son Atlas linguistique du néerlandais du Nord et du Sud (voir p. 827) (2).

seulement les aires des mots-types. Elles sont publiées sous le titre *Abteilung III, Bearbeitete Wort- und Sachkarten* (n[os] 1 à 91).

La première *Abteilung, Einführende Sprach- und Sachkarten*, reproduit les cartes suivantes : la carte n[o] 1323, *traire*, de l'ALF ; la carte n[o] 3 du *Deutscher Atlas* ; la carte n[o] 864, *il tetto*, de l'AIS ; la carte rédigée par Jac. van Ginneken sur la division dialectale du domaine néerlandais ; la carte *vlinder* « papillon » des Atlas dialectaux de la Flandre de l'Est, de la Flandre zélandaise et du Brabant publiés par E. Blancquaert ; une carte des termes usités dans la région du bas-allemand pour désigner la « gouttière » ; et les aires indiquant les types de récipients employés en Italie pour le transport de l'eau à la maison, d'après l'AIS.

La deuxième *Abteilung* contient six cartes qui présentent l'aspect géologique, archéologique et historique du territoire étudié par l'auteur en personne ou, assez souvent, par ses collaborateurs. En effet, Win. ROUKENS reproduit (dans *Teil I A, Text*, pp. 431-462) les questionnaires envoyés à ses correspondants.

Cf. sur cet ouvrage, les remarques de Jac. VAN GINNEKEN, dans *De studie*, pp. 29-30, ainsi que celles de G. VIDOSSI, dans *Archiv. glott. ital.*, t. XXX, 1938, p. 138.

(1) Pour plus de détails, cf. W. PÉE, *La géographie ling.*, pp. 16-18 ; Jac. VAN GINNEKEN, *De studie*, pp. 24-25.

(2) Willem PÉE cite d'autres travaux de KLOEKE, ainsi que des études concernant ce même domaine ; cf. p. 16, note 6 (l'étude de J. J. HOF, *Friesche Dialectgeographie*, La Haye, Nijhoff, 1933, in-8[o], XIV-277 p., avec 68 cartes linguistiques, dont une

LE BUREAU DIALECTAL DE GRONINGUE (1948). — L'Université de Groningue a le grand mérite d'avoir favorisé la création, dans le cadre de la Faculté des Lettres, de deux centres de recherches intéressant directement la dialectologie : 1º Le laboratoire phonologique (*Phonologisch Laboratorium*) ; 2º Le bureau dialectal (*Dialectbureau*).

Le *laboratoire phonologique* dispose d'un kymographe, d'un oscillographe, de disques pour l'enregistrement des textes dialectaux (car on veut enregistrer sur disques tous les parlers des localités saxonnes) et d'un magnétophone (*Wire-recorder*) fabriqué par les Ateliers centraux électriques de Charleroi, permettant d'enregistrer, au moyen d'un fil métallique, une conversation d'une heure, qui peut ensuite être notée phonétiquement.

Le *bureau dialectal* est surtout le centre administratif. On procède à la mise des matériaux sur fiches, à leur comparaison et à leur étude. Le bureau a lancé un bon nombre de questionnaires, dont les réponses sont données par mille correspondants environ. Les matériaux proviennent de différentes régions saxonnes, et également de Frise, parce que les parlers frisons éclairent souvent le saxon.

On procède, en outre, à la rédaction de monographies linguistiques, qui se basent surtout sur des matériaux tenant compte de la partie syntaxique du langage ; on considère la proposition comme la base d'une étude linguistique.

Les matériaux des textes du moyen âge permettront la rédaction d'une syntaxe historique-stylistique du moyen néerlandais. On envisage aussi la publication d'un dictionnaire des dialectes saxons, qui présentera des données étymologiques, morphologiques, phonétiques, sémantiques, syntaxiques et stylistiques, ainsi que des vues d'ensemble historiques et géographiques.

La direction des recherches est assurée par le professeur GUSTAAF AMANDUS VAN ES.

IV. LES ATLAS LINGUISTIQUES RÉGIONAUX

Pendant les trente dernières années, les enquêtes dialectales sur place se sont multipliées dans le domaine néerlandais, mais elles n'ont pas été réalisées partout d'après la même méthode. E. Blancquaert et

seule hors texte ; c'est un ouvrage dont les matériaux ont été recueillis par l'auteur lui-même, c'est-à-dire d'après la méthode directe) et note 7, W. WELTER, *Die niederfränkischen Mundarten im Nordosten der Provinz Lüttich unter Mitwirkung von J. Delhez, L. Grootaers und J. Langohr, mit 45 Abbildungen im Texte* (La Haye, Nijhoff, 1933).

ses collaborateurs, comme nous l'avons dit, travaillent surtout d'après la méthode de Gilliéron, tandis que Kloeke et ses collaborateurs restent encore fidèles à la méthode de Wenker.

« Nos dialectologues sont d'accord sur le fait, affirme W. Pée (*La géogr.*, p. 12 de l'extrait), que la réalisation d'un atlas complet du domaine linguistique néerlandais, basé sur une même méthode d'enquête sur place et d'interprétation du matériel, marquerait un grand progrès scientifique. En effet, l'essence même de la géographie linguistique est de pouvoir comparer dans tout le domaine linguistique les phénomènes phonétiques, morphologiques, syntaxiques et sémasiologiques du langage. Il nous faut pour cela disposer de matériel uniforme, recueilli suivant la même méthode. Au Ve congrès flamand de philologie, en 1922, le professeur Blancquaert attira l'attention sur la nécessité d'acquérir une méthode commune de travail. Au VIe congrès, en 1923, il insista une seconde fois sur ce point. Cependant cette unité n'est pas atteinte jusqu'à présent ».

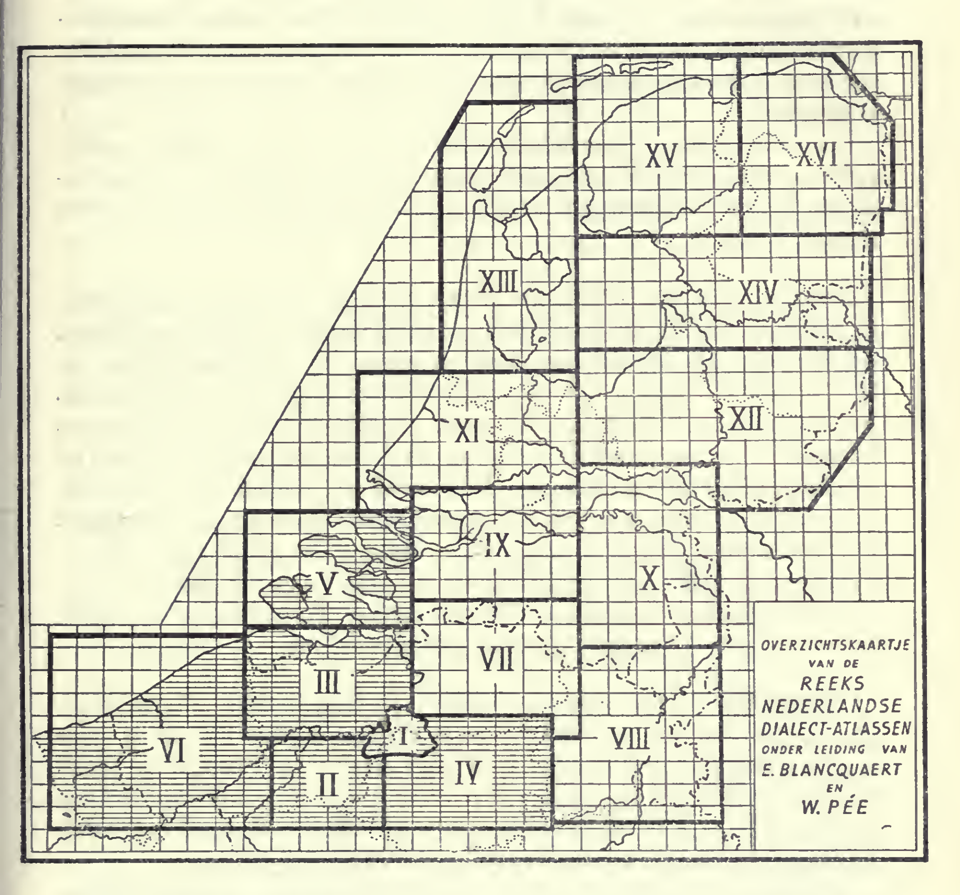
Cet état de choses nous amène à exposer sous deux titres les Atlas linguistiques de ce domaine : A. *Les Atlas régionaux conçus par Edgard Blancquaert* ; B. *L'Atlas linguistique des Pays-Bas du Nord et du Sud réalisé par G. G. Kloeke et ses collaborateurs.*

A. LES ATLAS LINGUISTIQUES RÉGIONAUX CONÇUS PAR E. BLANCQUAERT

E. Blancquaert a le mérite d'avoir donné un essor inconnu jusqu'à présent à la dialectologie néerlandaise, en publiant la « Série des Atlas dialectaux néerlandais » (*Reeks Nederlandsche Dialect-Atlassen onder leiding van Dr. E. Blancquaert, professor a. d. Universiteit te Gent*) qui forme le sujet de l'exposé qui va suivre (voir la planche no LVIII, qui montre le territoire des six Atlas linguistiques déjà publiés, ainsi que celui des Atlas projetés ; p. 805 de mon étude).

Nous estimons utile de consacrer à chacun de ces Atlas un chapitre indépendant, afin de faire mieux ressortir leurs particularités méthodologiques, ainsi que les changements apportés lors des enquêtes faites par le directeur ou par ses vaillants collaborateurs (1).

(1) Sur l'importance de ces Atlas, cf. aussi l'article du Prof. Theodora SCHARTEN, *L'Atlante di Edoardo Blancquaert e la frontiera linguistica francesa-fiaminga* (extrait d'*Universo, Rivista mensile dell' Ist. geogr. militaro, anno XXV*o, no 2, 1944, 7 p. avec une carte).



Carte d'ensemble montrant le territoire dont les parlers ont été enregistrés et publiés dans les six Àtlas linguistiques régionaux du domaine néerlandais (la partie en hachures), ainsi que celui des autres Atlas en voie de réalisation (cf. pp. 804 et 827 note de mon étude) (mise à ma disposition par mon collègue Willem Pée).

1. L'Atlas dialectal du Petit-Brabant.

En 1926 (l'introduction porte la date d'août 1925) EDGARD BLANCQUAERT a publié son *Dialect-Atlas van Klein-Brabant* (Antwerpen, « De Sikkel », s. d., *in-folio*), dont le premier volume contient une introduction concernant la méthode (pp. 3-22) et les réponses polygraphiées sur le recto de 239 pages et le second, 150 cartes linguistiques, toujours polygraphiées.

Cet Atlas a servi de modèle à tous les autres Atlas publiés jusqu'à présent, qui apportent cependant, comme on le verra par la suite, plusieurs changements non seulement à la méthode, mais aussi à l'exécution technique (1).

BUT DE L'ATLAS. — L'auteur affirme avec raison que les patois sont la flore vivante de la linguistique, et les textes, dans leur sécheresse, ses herbiers. La linguistique moderne exige des matériaux dignes de la plus grande confiance et susceptibles d'être toujours contrôlés. Dans les textes écrits, le linguiste n'aperçoit, dit Blancquaert, que les bornes kilométriques, sans pouvoir connaître les détails qui peuvent mieux lui expliquer l'évolution du langage. Au contraire, le langage quotidien peut lui fournir de nombreux cas de changements, ainsi que les tendances les plus infimes d'évolution. En Pays flamand, le patois est vivant et spontané, il suffit de l'enregistrer et de l'offrir aux chercheurs.

E. Blancquaert se propose donc d'explorer la région qu'il connaît le mieux, celle à laquelle il est lié par son origine.

TERRITOIRE. — Le territoire exploré se trouve dans l'intersection des régions étudiées pour l'Atlas de la Flandre du Sud-Est (n° 2), pour celui du Brabant flamand (n° 4) et pour celui de la Flandre du Nord-Est et de la Flandre zélandaise (n° 3), c'est -à-dire entre Vilvorde et Alost (au Sud), Malines (à l'Est) et Termonde (à l'Ouest). Il s'agit donc d'un intéressant chevauchement entre quatre Atlas linguistiques.

La région est importante au point de vue linguistique, car elle constitue une zone de transition entre le Brabant et la Flandre (cf. p. 3).

(1) Mon collègue E. BLANCQUAERT a bien voulu m'envoyer avec beaucoup d'empressement cet Atlas, le seul qui manque à notre Bibliothèque de Louvain, car il est depuis longtemps épuisé ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements. Il me communique que cet Atlas est actuellement en réimpression.

Je suis heureux d'exprimer à mon élève de Louvain, Roger BOULANGER, mes remerciements pour la bienveillance qu'il m'a témoignée en me traduisant les introductions de tous les Atlas régionaux néerlandais, ce qui m'a permis un examen plus approfondi, ainsi qu'une appréciable économie de temps, ma connaissance du néerlandais étant encore assez réduite.

La dénomination même est cependant de date récente ; le pays n'a pas eu par le passé une existence propre, mais appartenait au Duché de Brabant et au Comté de Flandre. Le nom apparaît cependant dans les plus récents Atlas scolaires (p. 4).

QUESTIONNAIRE. — En prenant comme base le parler de son lieu d'origine, la commune d'Opdorp (située au centre du territoire), l'auteur rédigea un questionnaire de 139 phrases, où furent insérées des particularités linguistiques caractéristiques du néerlandais. Ce questionnaire fut porté à 141 phrases pour les enquêtes subséquentes.

Les 139 phrases contenaient non seulement des particularités d'ordre phonétique, morphologique et syntaxique, mais aussi un bon nombre de vocables et quelques verbes avec leurs formes les plus importantes (reprises de la premières liste, A-M, des « Recherches scientifiques sur les patois néerlandais méridionaux », *Wetenschappelijk onderzoek der Zuidnederlandsche dialecten* de L. Grootaers) ; l'auteur n'a pas jugé bon d'augmenter leur nombre (p. 5). Les phrases sont reproduites dans ce volume (pp. 5-8).

Il est évident, dit l'auteur, que ces phrases, dites néerlandaises, sont plutôt en patois d'Opdorp néerlandisé (p. 5.).

INTERROGATOIRE. — L'auteur énonçait à ses informateurs en son patois d'Opdorp les phrases ou les mots dialectaux qu'il désirait enregistrer, en les répétant chaque fois que la répétition pouvait éviter tout malentendu (p. 11).

Les informateurs reproduisaient en leur patois les phrases ou les mots énoncés par l'enquêteur. Lorsqu'il y avait plusieurs informateurs, ceux-ci devaient tomber d'accord sur l'exactitude de la traduction. Le désaccord n'était souvent dû, affirme l'auteur, qu'à un manque de compréhension, et parfois à une particularité individuelle ou locale. L'enquêteur n'enregistrait que la forme admise par toutes les personnes présentes à l'interrogatoire (p. 11). Les expressions vieillies ou vulgaires ont été notées telles quelles, comme on peut facilement le reconnaître dans les textes transcrits (p. 11).

Les informateurs donnaient parfois une traduction fort différente de celle qui était enregistrée dans les localités environnantes. En ce cas l'enquêteur cherchait à se convaincre de la véracité de la traduction, en évitant d'enregistrer une construction qui ne fût pas propre au patois examiné. A cause de ce fait, il estima utile de conserver la version « originale », malgré sa forme assez éloignée du texte néerlandais, et cela pour ne pas exercer une influence dangereuse sur l'informateur (p. 11).

Ce souci constant de rendre des phrases vraiment réelles ne fait qu'honorer l'auteur et rend ses matériaux plus dignes de confiance. Les phrases dans un questionnaire sont cependant (nous l'avons vu souvent au cours

de notre exposé, cf. l'index de mon ouvrage) susceptibles d'être interprétées de différentes manières par les informateurs. L'auteur a pu éviter les « inconvénients » grâce à sa parfaite connaissance du patois de la région.

ENQUÊTEUR. — Sur ces antécédents, l'auteur donne de très utiles informations. Né à Opdorp (en 1894), il a suivi dans cette commune l'école primaire, en parlant toujours le patois en famille. Après avoir suivi les cours du lycée de Malines, il passa à l'Université de Gand (où la phonétique lui fut enseignée par Logeman). Blancquaert a fait ensuite des études de phonétique à Londres avec D. Jones et H. E. Palmer, et à Paris avec J. Poirot, en se familiarisant en même temps avec la méthode de Gilliéron (Pée, *l. c.*, p. 20 de l'extrait). Sa thèse de doctorat, présentée à l'Université de Bruxelles (en 1919), fut une étude sur le « Patois d'Opdorp ». Après ce travail, il a immédiatement commencé à rassembler les matériaux dialectaux dans les environs de son pays d'origine.

C'est ainsi que naquit le plan de rédiger un Atlas dialectal du Petit-Brabant, qu'il considère comme « le premier jalon d'un Atlas dialectal néerlandais méridional, et, si possible, du néerlandais tout court » (p. 9).

Dans le même chapitre consacré à l'explorateur (*De opnemer*, p. 9), Blancquaert signale non seulement les qualités de son ouïe, mais aussi ses quelques imperfections dans la notation de différents phonèmes (cf. p. 9).

LOCALITÉS. — L'auteur a exploré le patois de *toutes les localités* de ce territoire (59 points). A la suite des traductions, il donne des informations très détaillées sur l'aspect culturel, économique et social des communes, pour permettre de mieux juger de leur état linguistique (cf. p. 8 ; ces données sont présentées d'une façon plus systématique dans les autres Atlas).

RETOUR DANS LA MÊME LOCALITÉ. — L'auteur avait l'habitude au début de ses enquêtes, de retourner deux ou trois fois dans la même localité, en travaillant trois ou quatre heures avant d'en finir avec la traduction de toutes les phrases (p. 11).

INFORMATEURS. — L'exploration commençait généralement par une visite à l'instituteur (lorsque celui-ci était originaire du pays même), au secrétaire ou à un autre intellectuel de la localité à explorer, pour leur expliquer le but de l'enquête et les prier de mettre l'enquêteur en rapport avec quelques patoisants, pour qu'il puisse choisir les personnes les plus aptes à traduire les phrases du questionnaire (p. 11).

NOMBRE D'INFORMATEURS. — L'auteur s'est servi partout d'un groupe de deux ou plusieurs informateurs, et où cela n'était pas possible (ce

qui n'arriva qu'une seule fois), il a contrôlé les traductions en questionnant d'autres patoisants de la même localité (p. 10).

ÂGE DES INFORMATEURS. — Afin d'avoir des matériaux qui présentent les particularités de prononciation avec une certaine unité, Blancquaert s'est décidé de n'interroger que des personnes âgées de 20 à 40 ans, sans pouvoir cependant appliquer rigoureusement ce principe. L'auteur tient à noter que le langage des enfants ou des vieillards ne lui paraît pas moins intéressant, mais qu'il y a un certain danger à comparer le parler de deux générations différentes. C'est pour éviter ce danger qu'il a fixé comme principe cette limite d'âge (p. 11).

DES INFORMATIONS DÉTAILLÉES SUR LES TÉMOINS. — A la fin des traductions, l'enquêteur donne sur les sujets les informations suivantes : nom et prénom (pour que les données puissent toujours être contrôlées) ; l'âge, car il y a des différences linguistiques selon l'âge ; le lieu de naissance ; l'occupation afin de déterminer le niveau intellectuel, ainsi que l'influence du métier sur le langage ; les déplacements ou une absence prolongée qui aurait pu altérer la pureté du patois ; la fréquence de l'emploi du patois en famille ou dans les relations personnelles des témoins ; l'origine des parents, etc. (pp. 10-11).

LES INSTITUTEURS SONT DE BONS TRADUCTEURS. — L'auteur a travaillé partout avec les instituteurs, lorsque ceux-ci enseignaient dans leur propre localité d'origine, et cela pour les raisons suivantes : ils sont des intellectuels et comprennent bien plus vite l'importance et le but d'une enquête linguistique ; ils habitent le village même et y travaillent ; ils sont plus attachés à leur patois ; ils sont presque toujours les amis du peuple et connaissent mieux les gens du pays et leur façon de s'exprimer ; ils sont enfin mieux placés pour trouver de bons informateurs pouvant faciliter la tâche de l'enquêteur (p. 10).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Pour les notations phonétiques, l'auteur a adopté l'alphabet phonétique international car il est généralement employé et a sur les autres écritures phonétiques l'avantage de ne comprendre qu'un petit nombre de signes diacritiques (pour d'autres détails, cf. pp. 9-10).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Les traductions sont publiées dans la première partie de l'Atlas.

E. Blancquaert a rédigé les cartes linguistiques en faisant un choix parmi les matériaux contenus dans les textes. A leur base se trouve la carte d'ensemble de Kloeke et Grootaers, à cause de sa valeur pratique.

Difficultés rencontrées lors de la rédaction des cartes. — Lors de la rédaction des cartes, l'auteur a rencontré les deux difficultés suivantes : 1° Il est souvent presque impossible de détacher un élément de phrase pour le représenter sous forme cartographique, car un mot n'apparaît pas toujours complètement isolé au point de vue phonétique, et cela surtout lorsqu'il fait partie d'une phrase. La seule solution en ce cas, affirme l'auteur, est de reproduire sur les cartes tout l'ensemble phonétique ; 2° Le nombre des cartes devant être limité, il a fallu se servir d'une seule carte pour plusieurs phénomènes (pp. 12-13).

L'introduction se termine par une conclusion (p. 13).

Suivent : la liste des mots qui se trouvent dans les textes (pp. 14-19) ; la liste des cartes (pp. 20-21) et un post-scriptum (p. 22).

2. L'Atlas dialectal de la Flandre du Sud-Est.

Le Dr E. Blancquaert et le Dr H. Vangassen ont publié en 1930, en deux volumes, leur ouvrage *Dialect-Atlas van Zuid-Oost-Vlaanderen* (Antwerpen, s. d., édition « De Sikkel », *in folio*).

Le *premier* volume (XXV-520 p.) contient une introduction (pp. II-XIII) signée par E. Blancquaert (elle porte la date de 1929-1930) et les index suivants : la liste des mots qui apparaissent dans les réponses enregistrées sur place par les deux auteurs (pp. XIV-XIX) ; la liste des cartes contenues dans le second volume, avec la mention des questions qui ont provoqué les réponses présentées sous forme cartographique (pp. XX-XXI) ; deux listes des localités explorées (pp. XXII-XXIII), la première dans l'ordre alphabétique, la seconde d'après les pages du premier volume où se trouvent reproduits les matériaux linguistiques.

Après cette introduction, les auteurs publient les réponses obtenues en les présentant par communes. Cette partie comprend 520 pages (*in-folio*).

Le *second* volume ne contient que les 150 cartes linguistiques, dont la première seulement est d'ordre géographique, car elle indique le nom officiel des localités explorées.

Territoire. — Le territoire exploré est situé au Sud des centres de Gand (*Gent* en flamand) et de Termonde (*Dendermonde*), et s'étend jusqu'au Nord des villes de Tournai (située à l'Ouest) et de Nivelles (située à l'Est). A l'Ouest de ce quadrilatère se trouve la ville de Courtrai (*Kortrijk*) et à l'Est, la ville de Bruxelles.

Les cartes, à l'échelle de 1 : 160.000, ne comprennent pas seulement le territoire de la Flandre du Sud-Est mais aussi quatorze localités appartenant à la région du Brabant occidental et quatre points situés au nord de la province de Hainaut.

Au Sud, le territoire exploré présente des parlers flamands, se trouvant en contact avec le domaine wallon qui occupe presque toute la province du Hainaut (sauf les quatre communes mentionnées plus haut). Dans les zones d'interpénétration entre le flamand et le wallon, la frontière linguistique a été marquée sur la carte par des lignes entrecroisées, fixées après des recherches approfondies (cf., pour plus de détails, le chapitre *De Taalgrens*, t. I, pp. XI-XII).

Méthode. — La méthode suivie dans ces enquêtes est presque identique à celle qui fut pratiquée pour l'exploration du Petit-Brabant. Il y a cependant quelques différences qui méritent d'être signalées d'après les précieuses informations données par E. Blancquaert dans l'introduction de cet ouvrage.

Questionnaire. — Le questionnaire de la première enquête sur le Petit-Brabant a subi une nouvelle rédaction (la troisième) qui l'a rendu plus souple, et plus clair, en éliminant les termes qui pouvaient déterminer des réponses peu exactes. Les auteurs ont introduit, par exemple, des mots néerlandais qui ont un emploi général dans le domaine flamand (cf. p. VI), tout en conservant le même nombre de questions (141). Comme précédemment, une partie de ces questions porte sur des mots isolés, l'autre, sur des phrases. Le questionnaire est reproduit dans l'introduction du premier volume (pp. VI-IX).

Lors de cette exploration, Blancquaert et Vangassen ont accordé une attention plus grande aux termes désignant les diverses parties d'une localité, ainsi qu'aux appellations locales, c'est-à-dire celles qui sont usitées par l'administration (cf. p. VI). Ils ont enregistré en outre les noms des ruisseaux et les termes employés pour dénommer les différentes mesures agraires locales (cf. p. VI).

Enquêteurs et auteurs. — Le savant E. Blancquaert a obtenu pour l'exploration de cette région la précieuse collaboration du Dr H. Vangassen, originaire du pays, parlant le patois de la Flandre occidentale et connaissant aussi bien le français, appris dès l'âge de neuf ans. Après avoir exercé la fonction d'instituteur (toujours dans cette région), il a passé son doctorat ès lettres à l'Université de Bruxelles avec une thèse sur « Les parlers de Ninove (centre situé dans ce territoire) et des environs », avec 83 cartes linguistiques (cf. p. IV). Vangassen était donc en mesure de bien connaître le territoire qu'il devait explorer.

La distribution du travail entre les deux auteurs a été la suivante : E. Blancquaert a exploré seul 57 localités et a rédigé les cartes du second volume (cf. p. V) ; H. Vangassen a exploré d'abord seul 45 points (le total des relevés est de 103, car il y a parfois deux enquêteurs pour la

même localité voir le chapitre *Localités*) et a écrit à la machine les textes contenus dans le premier volume (cf. pp. IV et V).

La collaboration entre les deux auteurs a commencé en 1927 (cf. p. V).

Divergences entre les notations des deux enquêteurs. — Blancquaert est retourné avec Vangassen aux 45 points relevés par celui-ci, pour contrôler ses notations phonétiques. A cette occasion, il a pu établir l'existence de divergences de notation surtout en ce qui concerne la durée et l'ouverture des voyelles (cf. p. V), mais les textes ont été tous publiés d'après les notations de Blancquaert.

Les auteurs ont fait dans la commune de Heldergem des enregistrements simultanés qui sont publiés dans cet ouvrage (l'enregistrement de Vangassen, pp. 256-260 et l'enregistrement de Blancquaert, p. 261) afin que les linguistes puissent mieux apprécier le degré des divergences (cf. p. V).

Localités. — Pour ce secteur du domaine néerlandais, les auteurs ont étudié le parler de 102 localités en faisant 103 relevés.

Le réseau des points n'est pas aussi dense que celui du Petit-Brabant, où on a noté le parler de toutes les localités. Les auteurs se sont limités, pour commencer, aux agglomérations ayant plus de deux mille habitants. Cependant le nombre d'habitants n'a pas été le seul critère de ce choix ; Blancquaert et Vangassen ont aussi tenu compte des divisions administratives, de l'importance des régions au point de vue linguistique (les parlers de certaines zones présentaient de remarquables particularités), du bilinguisme (ils ont étudié spécialement les communes où les habitants parlaient le flamand et un français patois, par exemple la commune de Lettelingen, Petit-Enghien), de même que de la confession des habitants (comme c'est le cas par exemple, pour la commune de St. Maria-Horebeke, dont le parler a été noté aussi bien dans la partie catholique que dans la partie protestante, cf. p. IV).

Les numéros sur les cartes ont été donnés d'après le système de la carte d'ensemble du domaine néerlandais, rédigée par le Dr G. G. Kloeke et le Dr L. Grootaers.

La distance. — La distance entre les points explorés est maintenant d'environ cinq kilomètres (pour plus de détails, Blancquaert renvoie à l'exposé de sa méthode, dans l'Atlas du Petit-Brabant).

Informations sur chaque localité explorée. — A la fin des matériaux linguistiques de chacune des localités explorées, les auteurs donnent les informations suivantes : le nom dialectal ; les noms que l'on emploie pour dénommer les habitants ; les surnoms ; le nombre

des habitants d'après la statistique officielle ; l'état linguistique du patois ; quelle est la langue la plus usitée dans le milieu familial et la vie quotidienne, et dans quelle mesure le français est employé (cf. pp. IX-X).

Les noms de lieu ont été écrits selon les nouvelles dispositions de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie (*Koninklijke Commissie voor Toponymie en Dialectologie*) exposées par le Prof. H. J. van de Wijer dans son travail *Toponymica I. De Vlaamsche Gemeentenamen in moderne spelling* (Louvain et Bruxelles, 1929 ; cf., pour les modifications ultérieures, son exposé dans *Mededelingen*, t. XXV, 1949, p. 9).

INFORMATEURS. — Sur chacun des informateurs qui ont répondu au questionnaire, les auteurs donnent (toujours à la fin de chacun des enregistrements) les renseignements suivants : le nom de famille, l'âge, le lieu de naissance, le métier, les déplacements, le lieu d'origine des parents, la langue habituelle (cf. p. X, n° 6).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Les indications données au commencement de ce chapitre peuvent être complétées par les suivantes :

L'éditeur a fait construire une machine à écrire spéciale afin de pouvoir transcrire les réponses, qui ont été ensuite polycopiées. Malgré les perfections apportées, cette machine n'a pu rendre tous les signes notés lors de l'enquête. Vangassen a dû faire un gros effort pour écrire l'original des 520 pages du premier volume.

Les auteurs ont rencontré les mêmes difficultés quant à la séparation des mots que celles indiquées dans l'Atlas du Petit-Brabant.

Les réponses sur les cartes du second volume sont cependant écrites à la main ; cette partie a été rédigée par E. Blancquaert.

Malgré ces difficultés, le lecteur constate avec plaisir la clarté de la reproduction dans les deux volumes, ainsi que le travail très soigné accompli par les deux auteurs (cf. le chapitre sur *Les cartes*, pp. X-XI, qui donne d'autres détails intéressant plutôt les linguistes néerlandais).

3. L'Atlas dialectal de la Flandre du Nord-Est et de la Flandre zélandaise.

En 1935, le Dr E. BLANCQUAERT a publié, en deux volumes, son *Dialect-Atlas van Noord-Oost-Vlaanderen en Zeeuwsch-Vlaanderen* (Antwerpen, s. d., édition « De Sikkel », *in-folio*).

Le *premier* volume (XXVI-284 p.) contient une introduction (III-VIII) signée par E. Blancquaert (elle porte la date 1933-1935) et les mêmes index que dans l'Atlas précédent.

Il y a cependant en plus un chapitre concernant l'« Écriture phonétique » (*Het Fonetisch Schrift*, pp. XXV-XXVI), où l'auteur indique que

les exemples néerlandais donnés en illustration furent choisis à dessein d'après le disque de gramophone des « Sons typiques du néerlandais littéraire » (*Beschaafd Nederlandsche typeklanken*), dont une description phonétique plus détaillée est donnée dans la « Phonétique pratique de la langue néerlandaise » (E. Blancquaert, *Practische uitspraakleer van de Nederlandsche taal*, Antwerpen, De Sikkel, 1934 ; 3e éd. 1950).

Les réponses qui figurent dans ce volume ne sont plus polycopiées, mais reproduites à l'aide de caractères typographiques, ce qui rend le texte plus clair et plus agréable à la lecture. C'est vraiment un grand progrès d'avoir pu rendre en typographie des textes phonétiques aussi compliqués et très difficiles à composer.

Les renseignements sur la localité explorée et sur l'informateur accompagnent chacune des réponses reproduites.

Le second volume (*II. Kaarten*) ne contient que 150 cartes linguistiques (la première indique le nom officiel des localités explorées), dont l'exécution technique est beaucoup plus souple que celle des précédents volumes, ce qui rend plus claires les formes dialectales ainsi que la situation géographique du domaine.

Territoire. — Les enquêtes s'étendent sur le territoire de la Flandre du Nord-Est (entre Bruges et Anvers, avec la ville de Gand au centre) et la Flandre zélandaise (c'est-à-dire la région située au sud de l'embouchure de l'Escaut), ainsi que quelques localités de la Flandre occidentale, de la province d'Anvers et du Brabant septentrional (cf. *Localités*).

Méthode. — E. Blancquaert a appliqué la même méthode que dans ses Atlas linguistiques précédents. Il y a toutefois quelques différences — changements ou informations supplémentaires — qui méritent d'être signalées.

Questionnaire. — Le questionnaire est resté le même, bien qu'une partie du territoire soit habitée par des protestants. Ceux-ci remplaçaient tout simplement les termes catholiques du questionnaire par des vocables protestants, sans que Blancquaert fût obligé d'intervenir. L'auteur considère comme indispensable de laisser aux informateurs la liberté la plus complète quant à la façon dont ils composent leurs réponses (p. V).

Sur ce territoire se trouvent plusieurs villes. Le questionnaire est toutefois resté le même aussi bien pour les villes que pour les villages. On a cependant remarqué que les citadins ignorent un certain nombre de mots bien connus des villageois (pp. V-VI).

Blancquaert ne juge pas nécessaire d'avoir deux questionnaires différents, l'un pour les villes et l'autre pour les villages.

Il comble les lacunes de son questionnaire, en remplaçant les termes

qui ne sont pas employés dans une partie du domaine soumis à l'exploration.

ENQUÊTEUR. — Tout le territoire a été exploré par l'auteur seul.

LOCALITÉS. — Cet Atlas est le résultat d'une exploration de 142 localités, choisies d'après les mêmes critères que précédemment ; cependant 33 points avaient moins de deux mille habitants.

Le *réseau* des points est plus dense que dans les Atlas précédents, et cela pour le simple fait que, dans ce territoire, les localités sont plus clairsemées que dans les régions explorées auparavant.

Blancquaert a étudié 98 localités dans la Flandre du Nord-Est, 30 dans la Flandre zélandaise (en dépassant la frontière belge sur le territoire des Pays-Bas), 7 dans la Flandre occidentale, 4 dans la Province d'Anvers et le reste dans les régions limitrophes.

Les grands centres n'ont pas été sacrifiés au profit des localités rurales. Blancquaert n'a pas enregistré seulement des termes archaïques, mais aussi des formes en cours d'évolution, afin d'offrir aux générations futures un tableau linguistique plus détaillé et plus réel des parlers actuels.

INFORMATEURS. — Blancquaert s'est tenu aux mêmes principes que dans ses explorations précédentes.

Cependant, il a souvent préféré travailler avec des enfants allant à l'école (surtout en Flandre zélandaise), car ceux-ci étaient encore ancrés dans leur patois. Les influences de l'école qui se manifestaient furent combattues autant que possible par la collaboration à l'enquête d'une personne plus âgée, qui aidait à contrôler encore une fois les textes surtout en ce qui concerne les divergences entre le parler des jeunes et des vieux d'un pays (p. VI).

Sur les informateurs ainsi que sur les localités, l'auteur donne les mêmes renseignements que dans les Atlas précédents.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — La reproduction des textes est plus exacte que dans les deux premiers Atlas, surtout en ce qui concerne la durée, la nasalité (qui joue un grand rôle dans cette région) et d'autres phénomènes phonétiques (cf. pp. VI-VII).

4. L'Atlas dialectal du Brabant flamand.

En 1938, le Dr H. VANGASSEN a publié, en deux volumes, son *Dialect-Atlas van Vlaamsch-Brabant* (Antwerpen, s. d., édition « De Sikkel ») dans la série des Atlas dialectaux néerlandais réalisés sous la direction du Dr E. Blancquaert.

Le *premier* volume (*in-folio*, XXVIII-380 p.) contient une brève

introduction signée par le Dr H. Vangassen (elle porte la date de septembre 1938), dont les chapitres sont identiques à ceux des atlas précédents.

Après cette introduction, l'auteur publie les réponses enregistrées dans 189 localités du territoire exploré, sous la même forme technique améliorée que dans le troisième Atlas.

Le *second* volume contient 150 cartes, exécutées toujours avec une technique améliorée (cf. l'Atlas nº 3).

Territoire. — Le territoire exploré est limité à l'Ouest par le domaine de l'Atlas de la Flandre du Sud-Est et au Nord-Ouest par celui du Petit-Brabant ; il comprend de cette façon les nombreuses agglomérations qui constituent aujourd'hui la ville de Bruxelles.

A l'Est, le domaine aboutit à la région frontière de la province de Limbourg ainsi qu'aux localités flamandes situées autour de Landen, dans la province de Liège.

Au Sud, le territoire est en étroit contact avec le domaine linguistique wallon, qui pénètre cependant profondément, jusque dans les environs de Louvain.

Au Nord, il embrasse la partie méridionale de la province d'Anvers (*Antwerpen*).

Méthode. — Nous ne retiendrons au point de vue méthodologique que les observations qui n'ont pas été signalées pour les précédents Atlas.

Questionnaire. — La *traduction* du questionnaire n'a pas suscité de difficultés notables ; les informateurs ont toujours eu soin d'indiquer spontanément qu'un mot est hors d'usage, employé rarement ou jugé grossier.

Au fur et à mesure que le domaine d'exploration s'étend, plusieurs mots ou tournures cessent d'être employés. Leur nombre cependant n'est pas grand : à peine une quinzaine sur les 500 mots que contient le questionnaire (pp. IV-V).

Enquêteur. — Cet Atlas est le fruit de cinq années de travail, après la collaboration intime de Vangassen (en 1928 et 1929) avec E. Blancquaert pour la réalisation de l'Atlas linguistique de la Flandre du Sud-Est ; on assure donc une homogénéité parfaite avec les autres atlas.

Localités. — L'auteur a étudié le parler de 189 localités ; le réseau des points est donc serré. La densité a été augmentée afin de pouvoir donner un tableau plus fidèle des intéressantes particularités des patois de ce territoire.

Dans la région qui touche le domaine wallon, l'auteur a étudié les parlers de toutes les localités. La ligne indiquant cette frontière linguistique a été tracée sur les cartes d'après des recherches personnelles et des renseignements obtenus lors de l'enquête sur place (1). Vangassen a donc procédé de la même façon que dans l'Atlas de la Flandre du Sud-Est. L'auteur donne quelques détails concernant l'aspect de cette frontière linguistique (cf. pp. III-IV).

L'Agglomération Bruxelloise. — Les recherches dans l'agglomération bruxelloise se sont révélées très difficiles par l'absence de communautés linguistiques homogènes. L'auteur fait, en ce qui concerne le langage usuel, les divisions suivantes :

1° Les *habitants unilingues*, c'est-à-dire les *Wallons* (habitant surtout à Ixelles, Saint-Joost-ten-Noode, Forest, Auderghem, Watermaal et Saint-Gilles), les *francophones* (dont les parents étaient encore bilingues), une partie des *autochtones* appartenant à la classe populaire (qui ne connaissent pas le français), et les *immigrants flamands* (surtout à Anderlecht, Molenbeek, Jette et Schaerbeek).

2° Les *habitants bilingues*, c'est-à-dire une partie des *autochtones* qui parlent encore le flamand, mais qui ont eu une instruction française, et des *immigrants flamands* (p. IV).

Ce procédé peut être pris comme modèle pour les explorations du langage des villes bilingues.

Bruxelles, centre de rayonnement linguistique. — Les nombreux ouvriers qui travaillent de jour à Bruxelles et rentrent le soir chez eux ne font que véhiculer un grand nombre de particularités linguistiques du parler de la capitale. L'influence du parler bruxellois se manifeste bien loin dans les localités rurales, dans un rayon qui dépasse quarante kilomètres.

Afin d'aboutir dans sa tâche, Vangassen a suivi de près la méthode fixée et pratiquée par E. Blancquaert dans les deux premiers Atlas (p. IV).

Informateurs. — Dans les petites communes rurales, il ne fut pas toujours possible de disposer d'informateurs de plus de 20 ans, surtout à cause des travaux agricoles. Vangassen a pu néanmoins interroger, dans un certain nombre de localités, des écoliers de 12 à 14 ans, en appliquant ainsi la méthode pratiquée par Blancquaert en Flandre

(1) Sur la frontière linguistique en Belgique, cf. l'importante contribution de H. Draye, *De studie van de Vlaamsch-Waalsche taalgrenslijn in België* (Louvain, 1942, in-8°, VI-92 p. ; dans la série *Taalgrens en Kolonisatie* de l'*Onomastica Neerlandica*). L'étude est un tirage à part de *Leuvense Bijdragen*, t. XXXIII, 1941, pp. 61-112 ; XXXIV, 1942, pp. 1-37. Cf. aussi Marius Valkhoff, *Geschiedenis en actualiteit der Frans-Nederlandse taalgrens* (Amsterdam, J. M. Meulenhoff, s. d. [1950], 20 p. et une carte).

zélandaise. L'auteur affirme que le jeune Brabançon qui va à l'école est encore très attaché au patois, pratiqué d'ailleurs à la maison, dans la rue et partout dans les relations entre les individus.

Le nombre de jeunes informateurs est cependant assez réduit (p. IV).

Transcription phonétique, publication des matériaux. — Le quatrième Atlas est à ce point de vue identique au troisième.

5. L'Atlas dialectal des îles zélandaises.

En 1939, E. Blancquaert et P. J. Meertens ont publié en *un* seul volume (ayant cependant *deux parties*) leur *Dialect-Atlas van de Zeeuwsche Eilanden* (Antwerpen, s. d., édition « De Sikkel », *in-folio*) qui fait partie de la même série des Atlas néerlandais régionaux.

La *première partie* (XLII-106 p.) contient une introduction (pp. III-XI) signée par les deux auteurs et datée de décembre 1939.

Le chapitre « Quelques remarques concernant le dialecte zélandais » (*Enkele opmerkingen betreffende het Zeeuwsche taaleigen*, pp. VIII-IX) attire notre attention, car les auteurs y donnent de très intéressantes informations sur l'évolution des parlers zélandais. Après cet exposé, on est convaincu de l'apport flamand venu du Sud pour la formation des patois locaux ; les données historiques mentionnées sont pleinement confirmées par les faits linguistiques enregistrés par les auteurs lors de leurs enquêtes sur place. « La connaissance du passé est ici absolument nécessaire pour pouvoir quelque peu comprendre et expliquer l'aspect souvent curieux de la Zélande dialectale » (p. VIII). Les auteurs mentionnent les influences culturelles et théologiques, et signalent les déplacements de la population. Quant au vocabulaire, il y a une identité presque complète entre le zélandais et le flamand occidental (le fait a été confirmé au point vue historique par le travail de J. Jacobs, *Het Westvlaamsch van de oudste tijden tot heden* (« Le Westflamand depuis les temps les plus anciens jusqu'aujourd'hui », Groningen, 1927, cité par les auteurs).

Il me semble qu'un pareil aperçu historique devrait se trouver dans la préface de chaque atlas linguistique.

L'introduction est suivie des mêmes index que dans les volumes précédents, à une seule exception près : la liste des mots pour cet Atlas a été notablement augmentée (pp. XVII-XXXV) grâce à la collaboration de Mlle J. C. Daan, assistante au Bureau dialectal de l'Académie Royale Néerlandaise des Sciences d'Amsterdam (*Kon. Nederl. Akademie van Wetenschappen te Amsterdam*) (p. VII).

Les traductions enregistrées occupent 106 pages.

La *seconde partie* renferme comme d'ordinaire 150 cartes.

Territoire. — L'enquête a éte faite sur le territoire des îles situées à l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse, délimité toutefois par des lignes droites. Cet atlas complète ainsi l'exploration de la Zélande, une province des Pays-Bas qui, à plusieurs points de vue, ressemble à la Flandre et entame, par les îles de Goeree et Overflakkee et trois autres endroits de la Hollande méridionale (Zuid-Holland), ainsi que par quatre points du Brabant du Nord (Noord-Brabant) l'enquête de deux nouvelles provinces néerlandaises. Il constitue un progrès remarquable vers le but fixé par E. Blancquaert : *l'exploration de tout le domaine linguistique néerlandais selon une seule et même méthode* (p. III).

Méthode. — La méthode est presque identique à celle appliquée pour la rédaction des autres Atlas. Les quelques innovations ou changements seront mentionnés ci-dessous.

Questionnaire. — Le questionnaire était fait à l'origine pour une population catholique, ou du moins pour des personnes élevées dans la foi catholique et en connaissant la tradition ecclésiastique. Les îles de la Zélande et de la Hollande du Sud sont cependant en majorité protestantes, à l'exception d'un certain nombre de villages du Zuid-Beveland. Les adeptes d'une secte protestante ultra-orthodoxe refusèrent de traduire certaines des phrases du questionnaire ; ils firent par exemple opposition à la phrase « il y a une éternité », ce dernier mot ne devant être employé, selon eux, qu'en relation avec Dieu ; les enquêteurs n'ont pu avoir qu'une seule fois, dans ce cas, la réponse désirée.

Cette excessive *sensibilité linguistique aux termes religieux* constitue un intéressant phénomène de linguistique générale.

En vue d'aplanir certaines difficultés, les auteurs ont fait subir au questionnaire quelques légères modifications et l'ont mieux adapté aux conditions spécifiques de ce territoire (p. V). Les modifications n'ont cependant pas été apportées dès le commencement de l'enquête, car alors, le changement ne s'imposait pas encore (p. VI) ; elles ne sont cependant pas assez importantes pour enlever au questionnaire son uniformité (p. VI).

Les mesures agraires. — Le territoire exploré possède des mesures agraires particulières, ce qui montre bien l'isolement des îles zélandaises. Les auteurs ont dû tenir compte, à l'occasion des traductions, de cette particularité locale (cf. pp. VI-VII).

Enquêteurs. — Pour réaliser cet Atlas, E. Blancquaert s'est assuré la collaboration de P. J. Meertens, secrétaire de la Commission dialectale de l'Académie royale néerlandaise des Sciences d'Amsterdam, originaire de Middelbourg, chef-lieu des îles zélandaises.

Pour offrir aux linguistes les connaissances nécessaires pour un examen plus approfondi des matériaux, E. Blancquaert donne quelques informations biographiques et bibliographiques sur la personne de son collaborateur (cf. le chapitre « Notre collaboration », *Onze samenwerking*, pp. IV-V).

P. J. Meertens connaissait bien la région, car il y avait fait plusieurs voyages en vue d'un ouvrage concernant la vie spirituelle en Zélande à la fin du moyen âge et au XVIIe siècle. Quoiqu'il ne parlât pas le patois dans sa famille, il a toujours montré un vif intérêt pour les patois ; en 1930, il visita le Séminaire de Dialectologie flamande de Gand et prit connaissance de la méthode et des réalisations de ce centre en vue de sa charge de directeur du Bureau central des patois néerlandais et frisons institué par la Commission dialectale de l'Académie royale néerlandaise des Sciences d'Amsterdam. Il a fait en outre plusieurs enregistrements avec Blancquaert dans la Flandre orientale, en s'appropriant ainsi la technique des notations et la méthode d'exploration (p. IV).

Des enregistrements simultanés. — A l'exception de deux enregistrements faits par Blancquaert seul, toutes les explorations ont été faites par les deux auteurs travaillant en collaboration.

Des divergences de notation. — Les auteurs affirment qu'il n'existe pas de grandes divergences entre leurs notations, sauf en ce qui concerne la durée et l'ouverture des voyelles (cf. p. IV). Les textes sont publiés d'après les notations de Blancquaert, compte tenu des remarques faites par son collaborateur.

Les enquêtes ont été assez difficiles à cause de la grande distance qui séparait le champ d'exploration du lieu de résidence des auteurs (Gand pour le premier et Amsterdam pour le second). Pour faire progresser plus rapidement les enregistrements, Blancquaert et Meertens ont dû passer, quelques années de suite, deux semaines du printemps, de l'été ou de l'automne en Zélande (p. V).

Localités. — Cet Atlas contient des matériaux pour 53 localités, dont 42 situées en Zélande proprement dite.

En comptant les 31 localités déjà explorées pour l'Atlas de la Flandre du Nord-Est et de la Flandre zélandaise, le *nombre* des points zélandais étudiés est de 73 (p. III).

Le territoire présente au point de vue linguistique, une grande unité ; les auteurs n'ont donc pas été obligés de changer les critères du choix des points d'exploration (cf. p. III).

Des difficultés. — L'*isolement* des îles zélandaises a beaucoup entravé le travail ; il fallait sacrifier du temps et de l'argent pour y parvenir (p. V).

Le *nombre* des habitants et les confessions religieuses ont été indiqués sur la base des statistiques officielles néerlandaises. Les auteurs avertissent cependant le lecteur de la manière dont il faut interpréter ces informations, car aux Pays-Bas on fait une distinction entre commune et village, et la confession religieuse d'une grande partie de la population n'est pas indiquée pour un grand nombre de localités (cf. p. VII). Dans les îles zélandaises ainsi que dans le Sud hollandais, beaucoup de gens se sont unis pour former de petites communautés religieuses, que la statistique officielle enregistre sous la rubrique « autres communautés religieuses », sans pouvoir faire un dénombrement.

ORTHOGRAPHE DES NOMS DE LOCALITÉS. — En opposition avec le pays flamand (où il y a une unité dans l'orthographe), il n'existe pas de règlement absolu aux Pays-Bas concernant l'orthographe moderne des noms de localités. Les auteurs ont suivi l'orthographe employée par la « Liste des noms géographiques des Pays-Bas », éditée par la « Société géographique royale des Pays-Bas » (p. VIII).

6. L'Atlas dialectal de la Flandre occidentale et de la Flandre française.

En 1946, WILLEM PÉE, professeur à l'Université de Liège, publia, en collaboration avec E. Blancquaert, le *Dialect-Atlas van West-Vlaanderen en Fransch-Vlaanderen door... met de medewerking van...* (Antwerpen, 1946, « De Sikkel », *in-folio*), dont le premier volume contient les textes (*Teksten*, XCV-474 p.) et le second (toujours *in-folio*) 150 cartes.

Selon l'auteur (dans l'introduction de l'Atlas, datée de « la Saint-Sylvestre, 1945 ») cet ouvrage linguistique sur la Flandre occidentale et la Flandre française comble le vide qui subsistait encore dans la partie méridionale du domaine néerlandais. Le linguiste dispose maintenant de matériaux dialectaux sur un territoire compact qui comprend toute la Flandre (la Flandre française, orientale et zélandaise), le Brabant flamand, les îles zélandaises et les îles du Sud de la province de Hollande méridionale.

Cet Atlas est plus volumineux que les précédents, étant donné l'étendue du territoire exploré, qui a déterminé aussi l'agrandissement du format des cartes (p. V).

Le chapitre sur la *frontière linguistique* (dans l'Introduction, pp. XII-XXI) contient des informations d'un grand intérêt, car elles ont comme base une étude très approfondie du domaine flamand et des parlers du domaine roman.

W. Pée prit dès 1938 la décision de déterminer avec précision cette

frontière linguistique sur toute sa longueur (125 kilomètres), de la mer du Nord (près de Dunkerque) jusqu'à l'Escaut (au Nord de Tournai).

Dans la première partie de son exposé, il examine l'état linguistique « Entre la mer du Nord et la frontière belge » (a. *Tusschen de Noordzee en de Belgische grens*, pp. XII-XV) et « Entre la frontière belge et l'Escaut » (b. *Tusschen de Belgische grens en de Schelde*, pp. XV-XVI), et termine par l'« État actuel de la langue en Flandre française » (*Huidige taaltoestand in Fransch-Vlaanderen*, pp. XVI-XX). Cette dernière partie montre clairement les nombreux facteurs qui déterminent la disparition d'un patois : l'éducation, l'industrialisation de la région, les déplacements des habitants, le prestige de la nouvelle langue, etc.

La « Situation actuelle dans la zone de la frontière linguistique en Flandre occidentale » (*Huidige toestand aan de taalgrenszone van West-Vlaanderen*, pp. XX-XXII) est bien différente ; on remarque une forte poussée du flamand qui s'est beaucoup accentuée durant les vingt-cinq dernières années, surtout grâce à une intensive immigration d'ouvriers frontaliers flamands de ces régions.

Cette partie de l'introduction constitue en quelque sorte le cadre indispensable à l'examen des matériaux contenus dans les textes et de ceux qui sont présentés sous forme cartographique.

Territoire. — Le territoire exploré pour cet Atlas comprend toute la partie de la Belgique et de la Flandre française qui se trouve à l'ouest du domaine de l'atlas 2 (voir p. 810) et de l'atlas 3 (voir p. 813), c'est-à-dire du Nord au Sud, les régions de Bruges, d'Ostende, de Dixmude, d'Ypres et de Courtrai (en Belgique) et de Dunkerque, de Wormhoudt et de Hazebrouck (en France).

Méthode. — L'état actuel des parlers complètement différents dans les deux Flandres (occidentale et française) a obligé l'auteur à ne pas employer la même méthode. Pour le territoire de la Flandre occidentale, il a pratiqué la même méthode que dans les Atlas précédents, mais pour la Flandre française il a dû l'adapter aux circonstances locales.

En Flandre française, la plus grande partie de la population parle encore le flamand, mais il y a beaucoup de Flamands français bilingues, c'est-à-dire que nombreux sont ceux qui en plus de leur patois flamand, savent le français (et non pas le wallon ou le picard). Après le premier contact, W. Pée arriva à la conclusion qu'il ne serait pas souhaitable de poser les questions en *patois flamand occidental*, malgré sa parenté avec le flamand de France, parce que les informateurs seraient ainsi influencés par la langue du questionnaire, mais qu'*il était préférable de dire les phrases en français, pour qu'elles fussent traduites par les informateurs en flamand local* (p. IX).

Après plusieurs tentatives infructueuses (cf. pp. X-XI), W. Pée a

pu malgré tout appliquer cette méthode, et cela grâce aux recommandations du missionnaire diocésain Verdonck, qui avait des connaissances dans toute la région et pouvait lui indiquer quelques personnes, ainsi que le curé. L'incroyable arriva : où on l'avait accueilli avec méfiance, il était reçu à bras ouverts ; il suffisait qu'il prononçât le nom de Verdonck. Et c'est grâce à cet appui inespéré qu'il put explorer, pendant les vacances de 1936 et 1937, toute la Flandre française (p. XI).

Questionnaire. — L'auteur consacre au questionnaire un chapitre spécial (*De Vragenlijst*, pp. XXII-XXVII), dont nous retenons les données suivantes :

E. Blancquaert a rédigé le questionnaire des Atlas linguistiques régionaux du domaine néerlandais en prenant comme base le patois du Petit-Brabant (il est né à Opdorp, situé à l'ouest de Termonde). Au fur et à mesure que l'exploration s'éloignait de son pays d'origine, il fallait apporter au questionnaire quelques modifications, sans qu'il perde cependant son caractère d'unité. Ce procédé a été appliqué dans toutes les enquêtes postérieures à l'exploration du Petit-Brabant ; W. Pée l'a pratiqué lui aussi pour la Flandre occidentale.

En *Flandre française* l'auteur s'est aperçu qu'un bon nombre de mots flamands sont remplacés par des vocables français. Il craignait que ce phénomène ne fût dû à sa nouvelle méthode (l'énonciation en français des phrases à traduire) ; après des recherches plus approfondies, il vit que le mot flamand était totalement inconnu (cf. pp. XXII-XXIII, où l'auteur donne des exemples).

Les *paradigmes des verbes* lui ont causé beaucoup de difficultés, et il a l'impression que les formes enregistrées ne reflètent pas toujours la réalité (pp. XXV-XXVI).

Enquêteurs. — Le chapitre « Notre collaboration » (*Onze samenwerking*, pp. VI-IX) donne des informations sur le projet initial de cet Atlas.

Unité dans les notations. — Pour acquérir une unité aussi grande que possible dans la notation phonétique, Blancquaert et son élève W. Pée explorèrent ensemble sept localités de la région de Courtrai. Les divergences de notations n'étant pas assez grandes (elles concernaient le degré d'ouverture ou la longueur des voyelles), ils décidèrent de ne reproduire que les matériaux enregistrés par Blancquaert pour ces sept localités. Blancquaert seul avait déjà exploré 37 autres localités (énumérées à la p. VI). Pour le reste du territoire, toute l'enquête a été faite par W. Pée seul, qui prend la responsabilité des enregistrements (p. VII).

Il y a cependant d'autres divergences. — W. Pée insiste sur les divergences qui existent entre sa façon de noter la *liaison des mots* et celle de Blancquaert : « J'ai pensé devoir écrire comme un ensemble, dit-il, ce que mon oreille percevait comme un ensemble phonétique, et de séparer ce que mon oreille percevait comme séparé. C'est pourquoi on ne trouvera pas d'unité à ce propos dans nos Atlas » (p. XXVII). Blancquaert adopte le même principe (cf. les Atlas précédents), mais il y eut certaines divergences dans l'application. W. Pée conclut cependant, à juste titre, qu'en ce qui concerne la dialectologie il ne faut jamais dire : « on ne dit pas ceci, on dit cela » (p. XXVII).

Les antécédents de Willem Pée. — Il est de la plus haute importance de connaître les antécédents de l'enquêteur. C'est le motif qui détermina Pée à donner des informations très précieuses sur sa préparation aux explorations dialectologiques, ainsi que sur les milieux linguistiques qui l'ont mis en contact étroit et intime avec plusieurs patois flamands (cf. p. VII-VIII).

En 1927 déjà, il présenta, comme thèse à l'Université d'État de Gand, son travail *Dialectgeographie der Nederlandsche diminutiva* (1re partie, 1936, in-8o, 139 p. et 24 cartes linguistiques ; 2e partie, *Materiaal*, 1938, in-8o, XIII-375 p., dans les publications de l'Académie royale de langue et litt. flamandes) (1), dont les matériaux furent réunis après des enquêtes sur place aux Pays-Bas (où l'auteur a aussi dépouillé les matériaux de Te Winkel), en Flandre occidentale et en Flandre française.

Il accompagna plus tard son maître Blancquaert dans plusieurs enquêtes dialectales (2).

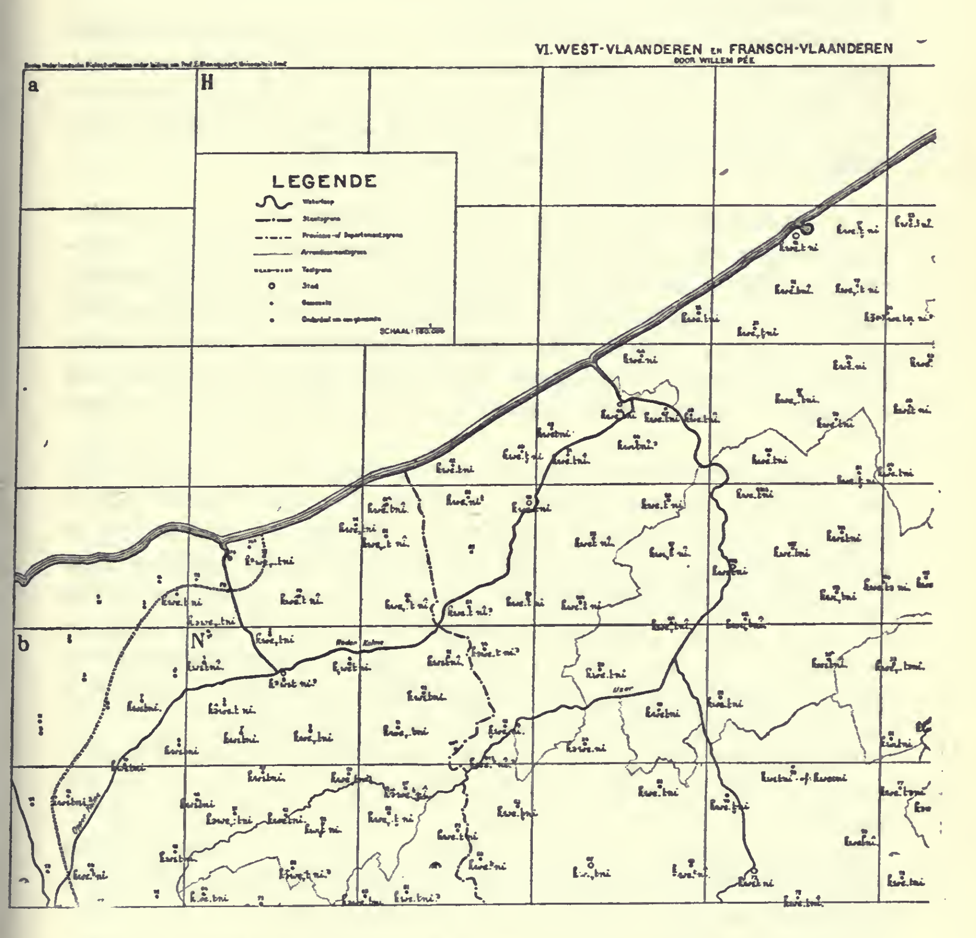
Localités. — Dans cet Atlas, W. Pée présente des matériaux pour 236 localités, dont 164 appartiennent à la Flandre occidentale (le total des communes est de 243), 4 à la Flandre orientale (des 8 qui reviennent à ce secteur d'après la carte Kloeke-Grootaers) et 68 à la Flandre française (des 90 localités où on parle encore le flamand).

Le réseau ainsi obtenu est très dense, et représente à peu près 70 % du total.

Le choix. — Dans la Flandre occidentale belge, W. Pée a fait le choix d'après les critères appliqués pour les autres Atlas (localité de deux mille habitants, distance de 5 kilomètres, etc.). La densité de l'exploration est cependant un peu plus grande que dans les régions agricoles.

(1) Sur ce travail, cf. le compte rendu de F. Mossé, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XL, 1939, pp. 125-126.

(2) Je suis heureux de pouvoir remercier mon collègue W. Pée de l'amabilité qu'il m'a témoignée en m'envoyant (en 1947, à Rome) des extraits, ainsi que de précieuses informations sur les travaux dialectologiques du domaine néerlandais.



La carte *Ik weet niet* « je ne sais pas » (nº 133) de l'Atlas de la Flandre occidentale et de la Flandre française (reproduction partielle) (cf. p. 827 de mon étude).

Dans la Flandre française, vu l'état précaire des parlers, l'auteur s'est décidé à explorer un plus grand nombre de localités (p. VI).

INFORMATEURS. — W. Pée consacre un chapitre spécial à la récolte des matériaux et au choix des informateurs (*Inzameling van het materiaal, Keuze der zegslieden*, pp. VIII-XI).

En Flandre belge, le choix était facile, et il se fit d'après les mêmes principes que pour les autres Atlas. Pée a cependant préféré interroger des illettrés ou des personnes qui n'avaient pas l'habitude de quitter leur pays. Il a en outre évité tous ceux qui avaient des défauts d'articulation, ainsi qu'une mauvaise denture (p. VIII).

LES FEMMES ÉTAIENT DE BONNES INFORMATRICES. — W. Pée considère les femmes comme de bonnes informatrices dans les explorations dialectales, car elles n'ont presque jamais quitté le pays, sont plus attachées à la maison que les hommes, qui se déplacent souvent et lisent les journaux, etc. (pp. VIII-IX). Les femmes comprennent mieux la tâche qu'on leur impose, et traduisent facilement les phrases en patois, sans se laisser influencer par leur rédaction (p. IX) (cf. cependant plus bas).

L'INSTITUTEUR FAISANT FONCTION D'INTERMÉDIAIRE. — L'auteur affirme avoir obtenu de bons résultats par l'énonciation des phrases en patois local par l'instituteur du pays, puisqu'en Flandre occidentale tout le monde parle le patois et non le néerlandais littéraire. Pée estime que les instituteurs sont les plus qualifiés pour ce genre de travail, parce qu'ils ont un plus grand attachement au parler local que l'homme de la rue et sont en contact permanent avec les enfants qui parlent plutôt le patois. Les membres du corps enseignant de toute la Flandre occidentale ui ont rendu de grands services lors de ses enquêtes.

Cette méthode n'a pu être appliquée en *Flandre française*, où les instituteurs sont des personnes venues de loin qui ne savent rien du flamand (p. XVII).

Dans cette région, les enfants parlent d'ordinaire le flamand, mais comptent en français, et parfois même les parents leur parlent en français, afin qu'ils aient moins de peine à l'école (p. XVII).

LES JEUNES FILLES PROPAGATRICES DU FRANÇAIS. — Les années de la guerre 1914-1918 ont été favorables à la plupart des paysans, et ce fait leur a permis d'envoyer leurs filles dans des pensionnats français, d'où elles sont rentrées totalement francisées. En famille, ces jeunes filles parlent de préférence le français (p. XVIII) ; se reflamandisent seulement celles qui travaillent la terre (p. XVII). La bourgeoisie considère le flamand comme une langue inférieure, et seuls les travailleurs l'emploient dans la rue et à la maison (p.XVIII). Les jeunes filles revenues

des pensionnats français ont même réclamé qu'au moins à la grand-messe du dimanche le sermon se fasse en français (p. XIX).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — La transcription phonétique, la publication des matériaux et les index sont les mêmes que dans les autres Atlas (voir planche nº LIX, p. 825, qui montre l'aspect d'une carte linguistique de cet Atlas) (1).

B. L'ATLAS LINGUISTIQUE DES PAYS-BAS DU NORD ET DU SUD, RÉALISÉ PAR GESINUS GERHARDUS KLOEKE ET SES COLLABORATEURS

Dans la collection de la Nouvelle Bibliothèque dialectale du néerlandais du Nord et du Sud (*Nieuwe Noord- en Zuid-Nederlandse Dialectbibliotheek onder leiding van Dr. L. Grootaers en Dr. G. G. Kloeke*, nouvelle série) le professeur Dr G. G. KLOEKE a commencé, en 1939, la publication de son *Taalatlas van Noord- en Zuid-Nederland* qui renferme en tout soixante cartes linguistiques, distribuées dans les quatre fascicules suivants :

LE PREMIER FASCICULE (Leiden, E. J. Brill, 1939, *in-folio*) ren-

(1) Cf. aussi, sur ces atlas linguistiques régionaux, le travail d'E. BLANCQUAERT, « Après plus de vingt-cinq ans de recherches dialectales sur place » (*Na meer dan 25 jaar Dialect-onderzoek op het Terrein*, Tongres, G. Michiels, 1948, in-8º, 61 p., avec une carte hors texte, qui présente les seize secteurs des Atlas régionaux du domaine néerlandais).

Dans cette étude, l'auteur traite les problèmes suivants : le point de départ des atlas régionaux et la contribution de Vangassen (p. 5) ; les atlas linguistiques en préparation (1º *L'Atlas dialectal de la province d'Anvers*, par W. PÉE et L. VAN BEECK ; 2º *L'Atlas dialectal du Limbourg belge et du Sud du Limbourg hollandais*, par E. BLANCQUAERT ; 3º *L'Atlas dialectal du Brabant septentrional*, par A. WEIJNEN) (pp. 5-6) ; la nouvelle direction des atlas : E. BLANCQUAERT, directeur et W. PÉE co-directeur (pp. 6-7) ; la méthode des Atlas par rapport aux critiques (pp. 7-12) ; le questionnaire des Atlas au point de vue de son contenu, sa rédaction et son emploi dans les enquêtes (pp. 12-19) ; les changements apportés au questionnaire au cours des enquêtes (pp. 20-23) ; le choix et le nombre de localités explorées (pp. 23-24) ; le choix des informateurs et la façon de les interroger (pp. 24-26) ; la notation des réponses avec de nombreuses observations (pp. 26-34) ; les femmes dans l'enquête (pp. 34-35).

Les *six Atlas* publiés jusqu'à présent renferment des matériaux linguistiques qui proviennent de 784 localités. En y ajoutant les enquêtes faites pour les atlas qui sont en préparation, le chiffre de 1100 localités a été dépassé en 1949. E. Blancquaert se propose d'étudier le parler de deux mille localités (p. 35).

L'auteur publie, comme annexe, le questionnaire de la série des atlas, avec les modifications apportées au cours des enquêtes (pp. 37-57).

Cf. aussi l'article d'A. VAN LOEY, *L'activité linguistique en Belgique, 1940-1945* (*Lingua*, vol. I, 1, 1948, pp. 119-126).

ferme *quinze cartes* linguistiques en quatre ou cinq couleurs, imprimées sur un fond gris foncé, qui indique les communes, les villes, les fleuves, et quelques rivières du territoire exploré.

Les cartes contiennent les matériaux dialectaux pour quinze mots (*sept, échelle, poulain, pigeon mâle, truie, jument, herbe,* etc.), et à peu près chacune d'elles est rédigée par une personne différente. A cause de ce fait, le titre de l'Atlas est complété par l'indication suivante : *met medewerking van* (avec la collaboration de) *de dames* : *T. van Beusekom, G. ten Dam Ham, A. M. Gispen-Nijkamp, H. A. Goethart, L. G. de Graaf, I. Habermehl, J. G. W. ten Holt, M. J. Kloeke-Van Lessen, O. B. te Nuyl-Van der Maesen en de heren* : *Dr. B. van den Berg, Dr. A. P. Kieft, uitgegeven door* (publié par) *Dr. G. G. Kloeke, hoogleraar aan de Rijksuniversiteit te Leiden.*

Les cartes de ce fascicule sont précédées d'un « Avant-propos à la première livraison de l'Atlas linguistique des Pays-Bas du Nord et du Sud » (*Voorbericht bij de eerste aflevering van de Taalatlas van Noord- en Zuid-Nederland*) écrit par G. G. Kloeke (pp. 1-4, texte sur deux colonnes ; voir p. 829) (1).

LE DEUXIÈME FASCICULE (Leiden, E. J. Brill, 1941, *in-folio*) contient toujours quinze cartes linguistiques (*jeune cochon*, singulier et pluriel; *ruminer* ; *froment entre* 1300 *et* 1600 ; *froment* ; *trèfle* ; *lapine*, etc.), ainsi qu'une introduction (Leide, E. J. Brill, 1941, in-8°, 16 p.) portant le titre suivant : *Taalatlas van Noord- en Zuid-Nederland, Voorbericht bij de tweede aflevering, door Prof. Dr. G. G. Kloeke* (voir p. 829) (2).

Dans le sous-titre de ce fascicule, on indique les noms des collaborateurs suivants : *tweede aflevering met medewerking van de dames S. E. E. van Gilse, L. G. de Graaf, I. Habermehl, Dr. A. R. Hol en de heren* : *Dr. B. van Berg, Dr. A. P. Kieft, J. W. Weevers uitgegeven door Dr. G. G. Kloeke, hoogleraar aan de Rijksuniversiteit te Leiden.*

LE TROISIÈME FASCICULE (Leiden, E. J. Brill, 1943, *in-folio*) contient toujours quinze cartes linguistiques (*troupeau de moutons, bélier, brebis, vache, petit cheval, moyeu de la roue,* etc.).

Le nombre des collaborateurs est plus réduit : *derde aflevering met medewerking van de dames J. Daan, I. Habermehl en A. R. Hol en de heren P. J. Meertens en V. Verstegen, uitgegeven door G. G. Kloeke.*

LE QUATRIÈME FASCICULE (Leiden, E. J. Brill, 1948, *in-folio*) contient

(1) Cf., sur ce fascicule, le compte rendu d'E. BLANCQUAERT dans *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XIX, 1940, pp. 189-191 (texte en néerlandais).

(2) Cf. le compte rendu d'E. BLANCQUAERT, dans la même revue, t. XX, 1941, pp. 653-655. « Ces cartes, dit Blancquaert, valent les premières ; elles sont entre elles très bien différenciées : douze cartes lexicologiques, une phonétique, une morphologique et une historique » (p. 653).

toujours quinze cartes linguistiques (*dent molaire, sommeil, dos, jarret, cheville, coup de pied*, etc.).

Le nombre des collaborateurs est encore plus réduit : *vierde aflevering met medewerking van Johanna Daan en P. J. Meertens uitgegeven door G. G. Kloeke, voorzitter van de Dialectencommissie der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen.*

Territoire. — Les cartes renferment des matériaux linguistiques de tout le domaine néerlandais, c'est-à-dire du territoire des Pays-Bas, de la Belgique flamande et de la Flandre occidentale française. Win. Roukens affirme que les premières cartes apportent des matériaux provenant de 663 localités (*Wort- und Sprachgeographie*, p. 38).

Méthode. — Les matériaux linguistiques ont été fournis par des *correspondants* ; la méthode d'exploration est donc indirecte (1).

G. G. Kloeke reconnaît lui-même que cette méthode n'est pas sans défauts, mais, dit-il, il faut attendre le jugement de la génération future. On ne doit pas chercher dans des données linguistiques ainsi présentées de fines nuances phonétiques, car les correspondants n'étaient pas en mesure de les donner (*Voorbericht* 2, p. 12).

Matériaux. — Le bureau de la Commission des Dialectes (appartenant à l'Académie royale néerlandaise des sciences) représente aux Pays-Bas le centre d'exploration dialectologique. Il a pratiqué, dès sa fondation (en 1928), la méthode indirecte de recherche.

Le bureau envoie à ses correspondants, à la fin de chaque année, un questionnaire concernant surtout des mots.

L'Atlas est basé essentiellement sur des matériaux recueillis par des correspondants, et seulement dans des cas très rares sur des explorations personnelles des rédacteurs des cartes (*Voorbericht* 2, p. 7).

L'auteur remercie *les deux centres de récolte des matériaux* : 1° le *Centraal Bureau voor Nederlandsche en Friesche dialecten* d'Amsterdam ; 2° la *Zuidnederlandsche Dialectcentrale* de Louvain (voir p. 796 de mon étude).

Les cartes contiennent aussi des matériaux néerlandais de l'Afrique du Sud ; ces matériaux ont été recueillis par le professeur A. C. Bouman, qui a rempli vingt-sept questionnaires (*Voorbericht* 1, p. 2).

La valeur des matériaux. — L'auteur affirme, fort de sa propre

(1) Les informations qui suivent sont presque toutes puisées dans les introductions des deux premiers fascicules de l'Atlas. La première, *Voorbericht bij de eerste aflevering* sera citée sous l'abréviation « *Voorbericht* 1 » et la seconde *Voorbericht bij de tweede aflevering*, sous l'abréviation « *Voorbericht* 2 ». Nous avons cru utile de distribuer les informations d'une manière différente de celle de G. G. Kloeke.

expérience, que les 90 % des matériaux recueillis sont à considérer comme exacts ; les 10 % restants ne sont pas faux, mais seulement difficiles à interpréter. Kloeke fonde son jugement sur une critique de tout le questionnaire, sur la qualité et l'origine des correspondants et sur la comparaison des différentes réponses entre elles (*Voorbericht* 2, p. 8).

Correspondants. — Les correspondants appartiennent, affirme W. Pée (*Rapport*, p. 63), à toutes les classes de la société : une grande partie d'entre eux sont des instituteurs, mais il y a aussi des médecins, des notaires, des paysans, des ouvriers agricoles, des ouvriers de fabrique, des ménagères, etc. La plupart, affirme toujours Pée, ont une connaissance suffisante des dialectes, mais non pas de l'écriture phonétique.

Les correspondants n'ont pas été instruits pour cette enquête. — Kloeke déclare franchement que les correspondants n'ont pas été « instruits » dans cette science ; ils n'avaient pour se tirer d'affaire qu'un alphabet (phonétique) incomplet. Quelques-uns se servirent de signes phonétiques, mais ceux-ci restèrent souvent obscurs, vu qu'ils appartenaient à divers systèmes (*Voorbericht* 2, p. 8).

Les instructions données aux correspondants étaient peu précises et furent souvent modifiées. — La qualité des matériaux a encore été influencée par les facteurs suivants :

Dans les dix dernières années, dit Kloeke, on n'a pas suivi une ligne stable dans les indications données aux correspondants ; on a changé trop souvent de système. « C'est un point faible de notre recherche de géographie linguistique au sujet duquel on n'a pas encore dit le dernier mot. Faisons de notre mieux pour réduire les inexactitudes au minimum » (*Voorbericht* 1, p. 1). Cette observation est répétée par Kloeke en ces termes : « La ligne à suivre donnée par la Commission dialectale a été changée plusieurs fois. Ce serait politique d'autruche que de fermer les yeux devant toutes ces difficultés » (*Voorbericht* 2, p. 8).

Nombre des correspondants. — A la réalisation de l'Atlas ont travaillé 1924 correspondants (à partir du 15 janvier 1939) (*Voorbericht* 1, p. 2 ; cf. cependant W. Pée, *Rapport*, p. 64).

Transcription phonétique. — L'auteur reconnaît qu'on pourrait lui reprocher d'avoir employé une écriture phonétique peu scientifique, « popularisée », mais en employant une écriture phonétique plus « scientifique », des différences de principe sont le plus souvent escamotées (*Voorbericht* 2, p. 9). Ce n'est pas pour faciliter la tâche des correspondants, mais pour des raisons de principe que l'auteur a donné l'orthographe

« qu'on » emploie dans la région. Certes, les non-connaisseurs de la région pourront se tromper devant de telles données, mais il en est de même si l'on emploie des signes phonétiques d'une manière camouflée (p. 10).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — La *publication des matériaux* a été longuement discutée avec la Commission dialectale d'Amsterdam surtout pour ce qui concerne l'échelle de la carte, la numérotation des localités, la grandeur de la légende de chaque carte (*Voorbericht* 2, p. 4).

LES CARTES EXÉCUTÉES AU BUREAU DE LEYDE. — Les cartes ont été exécutées au bureau de l'Atlas linguistique de Leyde principalement par *les élèves de Kloeke*. Le travail a été très difficile, car il fallait réunir environ mille cinq cents données linguistiques, les grouper et les distribuer dans les couleurs qui devaient représenter les principaux types lexicologiques (*Voorbericht* 1, p. 1).

L'Atlas est donc principalement « l'œuvre des étudiants » ; il a servi à les instruire dans la science de la géographie linguistique (*Voorbericht* 1, p. 2).

LES CARTES EN COULEURS NE PEUVENT PAS SATISFAIRE LES EXIGENCES DE LA SCIENCE MODERNE ET OBJECTIVE. — Bien que toutes les cartes de cet Atlas soient publiées en couleurs, G. G. Kloeke affirme avoir depuis longtemps la conviction que les cartes dialectales avec des teintes unies, des lignes et des cercles ne peuvent plus satisfaire les exigences de la science moderne et objective ; *la légende* reste bien trop petite pour contenir les douzaines (et parfois les centaines) de formes linguistiques (*Voorbericht* 1, p. 1).

Personnellement, je connais bien ces difficultés après la rédaction de plus de quatre cents cartes linguistiques en couleurs pour la seconde partie (interprétative) de l'Atlas linguistique roumain.

CHAQUE CARTE POSE UN PROBLÈME POUR LA RÉDACTION. — G. G. Kloeke reconnaît avec raison que chaque carte pose ses propres exigences à l'interprétation et à la technique. C'est que chaque partie du langage (agriculture, fleurs, etc.) doit être étudiée selon une méthode particulière. On ne peut pas reproduire sur des cartes en couleurs toutes les données linguistiques : certains phénomènes linguistiques simples peuvent être rendus par des cartes claires, mais d'autres sont si compliqués qu'ils rendent impossible l'établissement d'une vue d'ensemble cartographique satisfaisante (*Voorbericht* 2, pp. 4-6).

ON A ÉCARTÉ LES DONNÉES PEU SÛRES. — G. G. Kloeke a toujours cherché à donner le plus grand nombre de faits sur ses cartes ; mais il a dû écarter les données peu sûres. « D'autre part, je suis d'avis, dit-il,

forcé par la rude expérience, qu'il faut mettre de l'eau dans son vin, et ne pas défendre la carte exacte « à outrance » (*Voorbericht* 2, p. 4).

Il ne peut encore être question de résultats définitifs de l'enquête. — Kloeke avertit le lecteur qu'il ne peut encore être question de résultats définitifs de l'enquête. On ne présente dans ces cartes que les réponses à une série de questions simples ; mais même les questions les plus simples sont en réalité très compliquées : demandez une faux, on vous répondra : quelle faux voulez-vous ? ; les termes pour les animaux sont en rapport avec l'âge, etc. Les correspondants ne donnent pas toujours tous les détails nécessaires. On ne peut donc pas généraliser les données lorsqu'on procède à la rédaction des cartes. Le lecteur doit donc comprendre, dit Kloeke, que les cartes ne peuvent fournir qu'un premier contact en vue de recherches de géographie des mots (*Voorbericht* 1, pp. 1-2).

L'auteur a renoncé a l'interprétation des cartes. — A l'origine l'auteur avait l'intention de donner une interprétation de chaque carte, identique à celle qu'on trouve dans ses études (cf. la bibliographie, *Voorbericht* 1, p. 2, col. 1), mais il ne l'a pas fait, car la linguistique a besoin avant tout de documentation, et la synthèse ne peut se baser que sur un grand nombre de cartes linguistiques. Il faut, pour une bonne interprétation, faire appel à d'autres sciences à orientation géographique : l'archéologie, la géographie des plantes, la toponymie, la géographie domestique, le droit, le folklore et, tout dernièrement, la cartographie aérienne : les photographies aériennes faites par C. A. J. von Frijtag Drabbe ont fait apparaître d'anciens marais, des rivières, des chemins et des centres habités qui témoignent de l'histoire de la colonisation sur le territoire des Pays-Bas (*Voorbericht* 1, p. 2).

Il y a des lacunes dans les cartes. — Kloeke reconnaît l'existence de lacunes et de fautes dans les cartes, et demande l'indulgence des spécialistes locaux (*Voorbericht* 1, p. 4).

Changement de collaborateurs, source de difficultés. — L'auteur souligne les difficultés suscitées par le changement des collaborateurs volontaires. Il fallait donner aux nouveaux venus de nouvelles instructions sur : la mise sur fiches des matériaux ; la façon de les grouper ; le choix des signes pour la légende ; le choix d'une carte brouillon ; la manière de les écrire sur les cartes à l'aide d'un dessinateur ; la réalisation de la photographie ; la correction et l'adaptation des couleurs et, enfin, la nouvelle correction (*Voorbericht* 2, pp. 6-7).

Ce sont des difficultés qui ne peuvent être appréciées que par ceux qui ont publié des cartes en couleurs.

La publication fut rapide. — On a dû procéder rapidement à la

publication des cartes, afin de soutenir les correspondants qui se demandaient à la fin ce qu'on avait fait de leurs réponses qui s'amoncelaient depuis des années : « La critique détruira quelques cartes, dit Kloeke. Soit, on en refera une nouvelle édition corrigée » (*Voorbericht* 2, p. 11).

LES PHILOLOGUES COMPRENNENT MAL LES LINGUISTES GÉOGRAPHES. — Kloeke soutient que les philologues comprennent souvent mal les linguistes géographes, étant donné que leur étude diachronique du langage se base sur tout au plus une dizaine de données pour un mot, ce qui rend la synthèse facile. Le linguiste géographe doit analyser de nombreuses données synchroniques. C'est pourquoi il y a une différence fondamentale entre les deux systèmes. Mais il est inexact de prétendre que l'étude diachronique atteint plus facilement la vérité que l'étude synchronique (*Voorbericht* 2, pp. 14-15).

Malgré l'application d'une méthode de recherche sujette à des critiques justifiées, on doit toutefois reconnaître au savant néerlandais G. G. Kloeke un mérite incontestable non seulement pour le domaine néerlandais, mais aussi pour la linguistique générale.

V. LE NÉERLANDAIS SUD-AFRICAIN

Le bon ouvrage sur « L'origine et le développement du (néerlandais) Sud-Africain » de G. G. KLOEKE, *Herkomst en groei van het Afrikaans* (Leiden, Universitaire Pers Leiden, 1950, in-8º, XVI-375 p. et 45 cartes linguistiques dans le texte, la plupart en couleurs ; le résumé en anglais, pp. 359-364), peut être considéré comme l'un des plus remarquables travaux d'*interprétation* des cartes linguistiques, afin de déterminer le lieu d'origine d'une population ; « la géographie linguistique n'est pas l'ennemie de la grammaire historique, mais plutôt sa servante et sa compagne » (p. XII).

L'ouvrage est divisé en six grands chapitres :

1º « Problèmes préliminaires » (pp. 1-40) où l'auteur examine le problème « Race et langue, origine et langue » en illustrant le fait que « la question de la race et celle de la langue se trouvent sur des plans différents » (p. 2) et que les isoglosses ont toujours un caractère hypothétique (pp. 3-4). Après avoir montré que le néerlandais africain est en principe une langue germanique appartenant au groupe occidental (c'est-à-dire au hollandais du sud), l'auteur traite du problème des emprunts linguistiques (pp. 25-28) et critique la théorie pangermanique de WERNER SCHMIDTPRETORIA : « le sang prend d'autres chemins que la langue : le *Blutanteil* n'est pas la même chose et n'est pas proportionnel au *Kulturanteil* » (pp. 29-40). Ce sont des pages pleines d'enseignements au point de vue de la linguistique générale.

2° « A la recherche du pays d'origine de l'*Afrikaans* » (pp. 41-407) est le chapitre le plus important au point de vue de la géographie linguistique ; l'auteur illustre, en basant ses affirmations sur des données d'ordre phonétique, morphologique et lexicologique, l'aspect linguistique du néerlandais africain qui trahit incontestablement son origine sud-hollandaise (cf. p. 207). Cette partie de son exposé est complétée par un grand nombre de cartes linguistiques d'une parfaite exécution technique.

3° Le troisième chapitre est intitulé « Le problème se précise : l'Afrikaans repose-t-il sur le développement organique d'un seul dialecte ? » (pp. 208-228). Il s'agit d'une étude très détaillée sur les parlers néerlandais qui auraient pu contribuer à la création et au développement de l'africain néerlandais.

4° Le quatrième chapitre est consacré à l'examen de « L'influence de la Hollande méridionale telle qu'elle ressort de l'origine des immigrants » (pp. 229-288), où l'auteur montre l'état de la population de la région du Cap à l'époque de la colonisation (la seconde moitié du XVII[e] siècle).

5° Dans le cinquième chapitre, Kloeke examine minutieusement « La langue des pionniers » (pp. 289-333).

6° Le dernier chapitre est consacré au « Développement de l'africain (néerlandais) ». C'est un chapitre qui montre clairement comment *un nombre très réduit* de colons peuvent imposer, par le prestige dont ils jouissent, leur langage à toute une communauté linguistique.

L'ouvrage se termine par des « Conclusions » (pp. 354-358).

La contribution scientifique de G. G. Kloeke peut bien servir de modèle aux futurs chercheurs. Une carte présentant la région occupée aujourd'hui par les Hollandais dans l'Afrique du sud aurait rendu au lecteur un grand service (1).

(1) Pour les *parlers néerlandais de l'Afrique*, le savant S. A. Louw de Pretoria a déployé une activité remarquable (cf. W. Pée, *Rapport*, pp. 66-67), en envoyant aux correspondants un bon nombre de questionnaires, où il se contente de leur donner le choix entre deux ou trois formes différentes. Se basant sur ces données, il a publié dans ses études de nombreuses cartes. Dans son dernier ouvrage, *Dialekvermenging en Taalontwikkeling, Proeve van Afrikaansee Taalgeografie* (Kaapstad-Amsterdam, A. A. Balkema, 1948, in-8°, 136 p., cinq cartes dans le texte et douze hors texte, dont dix ont un caractère strictement linguistique), S. A. Louw offre aux linguistes les résultats de ses recherches, en discutant l'origine des colonies néerlandaises à la lumière des données présentées par les correspondants. L'ouvrage fut achevé pendant la guerre.

Il est utile de consulter, pour ce domaine, la revue *Tydskrif vir Volkskunde en Volkstaal* (Johannesburg, t. I, 1944-1945, en continuation), consacrée au folklore et aux parlers néerlandais locaux. Elle publie aussi des cartes linguistiques rédigées d'après les réponses des correspondants.

J'ai pu consulter ces deux publications grâce à la bienveillance de mon collègue L. Grootaers ; qu'il veuille bien agréer mes vifs remerciements.

V. LES PAYS SCANDINAVES

Introduction

Les langues dites scandinaves (le danois, le suédois et le norvégien) présentent une unité plus ou moins accentuée ; c'est pourquoi la méthode appliquée dans les enquêtes linguistiques est presque identique partout.

Les savants des pays scandinaves appliquent avant tout la méthode dite indirecte, qui caractérise surtout les enquêtes linguistiques de l'Allemagne et des Pays-Bas, où ce sont les intellectuels des villages qui ont répondu aux questionnaires. Dans les pays scandinaves on procède aussi par l'intermédiaire de correspondants ; cependant ceux-ci ne sont pas des gens sans préparation linguistique, mais des étudiants ou des licenciés spécialement instruits, selon un programme d'exploration dialectale bien fixé d'avance. Ce procédé rappelle donc celui qui fut adopté en Finlande.

Malgré cette identité, il y a toutefois dans chacun des pays scandinaves soit des particularités méthodologiques, soit des innovations qui méritent d'être mises en évidence séparément, afin de faire mieux ressortir le travail acharné fourni dans ces pays depuis presque un siècle.

En ce qui concerne la portée de ces enquêtes, nous croyons utile de faire, dès le commencement, la remarque suivante : les enquêtes dialectales des pays scandinaves ne se bornent pas — comme c'est le cas pour un bon nombre de pays — à l'exploration des patois proprement dits ; elles embrassent en même temps la toponymie, l'anthroponymie et le folklore, offrant de la sorte aux chercheurs des renseignements plus complets sur les divers aspects du langage.

Ce but obligea les savants scandinaves à envisager la création de *centres de recherches*, dont le rôle est de diriger les enquêtes et de coordonner et grouper la masse des matériaux recueillis. Nous trouvons donc dans le cadre de presque chaque université scandinave des centres de dialectologie, de toponymie et de folklore. Ceux-ci peuvent déployer une activité sans relâche grâce aux importants subsides de l'État qui font progresser rapidement les études dialectologiques.

En constatant cette situation très propice au développement de la dialectologie, le romaniste ne peut que regretter vivement l'absence de pareils centres dans la *Romania*. Il est vrai qu'il existe dans les pays romans plusieurs centres dits de « dialectologie », mais leur activité, faute d'un appui efficace de la part de l'État, est souvent limitée à la publication d'une revue qui ne contient que rarement des études de

dialectologie, et ne donne presque jamais des indications d'ordre méthodologique.

Il me paraît donc utile d'exposer l'activité dialectologique et les méthodes pratiquées dans le domaine scandinave, bien qu'elles rappellent trop souvent celles qui caractérisent la dialectologie de la fin du XIXe siècle.

1. DANEMARK

I. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

LES DÉBUTS. — 1° KRISTEN JENSEN LYNGBY. — Les études dialectologiques ayant un caractère rigoureusement scientifique commencent dans la seconde moitié du XIXe siècle avec l'activité du savant K.-J. Lyngby (né en 1829, mort en 1871) qui créa le premier système de transcription phonétique et publia, en 1858, ses « Contributions à la Grammaire du patois du Slesvig » (*Bidrag til en sønderjysk Sproglaere*, Copenhague, 1858) (1).

2° En 1884 parut à Copenhague un petit journal bimensuel, « Le chercheur de trésors » (*Skattegraveren*, t. I-XII, 1884-1889), dont le but était de recueillir et de faire connaître les traditions populaires vivantes. Le maître d'école Evald Tang Kristensen, rédacteur en chef du journal, a publié plusieurs volumes concernant surtout le folklore du Jutland (entre autres, la publication *Jyske Folkeminder*, t. I-XII, 1871-1897 ; cf. *Dansk Biografisk Leksikon*, t. XII, 1938, pp. 322-326).

3° UNE SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES PATOIS DANOIS. — En 1879 fut fondée, lors du quatrième centenaire de l'Université de Copenhague, la Société *Universitets-Jubilaeets Danske Samfund*, ayant pour but de conserver et de propager la connaissance de la langue danoise et de ses dialectes (cf. Kr. Nyrop, dans *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 308-309).

(1) Il faut cependant rappeler la remarquable contribution scientifique du célèbre savant danois RASMUS CHRISTIAN RASK (né en 1787, mort en 1832) qui publia en 1811 déjà (à Copenhague) une introduction à l'étude de l'islandais et du vieux norrois. Après un voyage en Suède, en Norvège et en Islande (en 1812 et 1813), il acheva son remarquable ouvrage sur les « Origines de la langue islandaise » (1818). Outre ses travaux sur les langues de l'Asie et du Caucase, il publia aussi une « Grammaire frisonne » (1825) et un « Essai d'une orthographe danoise scientifique » (1826).

Son dictionnaire sur les parlers de l'île de Fionie (son pays d'origine) ne fut publié qu'en 1938 par Poul ANDERSEN, sous le titre *De fynske Bønders Sprog* (« Les parlers des paysans de l'île de Fionie).

Cf. Anders BJERRUM, dans *Fra Rask til Wimmer* (1937), pp. 83-112, et Kr. NYROP, *Dialectologie danoise*, dans *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 308-309.

A cette Société revient le mérite d'avoir publié des dictionnaires, des travaux grammaticaux et des recueils de textes.

Parmi les nombreux travaux publiés par cette Société, nous nous bornons à signaler les suivants : Otto Kalkar, « Dictionnaire du vieux danois » (*Ordbog til det aeldre danske Sprog*, 1300-1700, t. I-V, Copenhague, 1881-1918) (1) et le « Dictionnaire du patois jutlandais » du pasteur H.F. Feilberg (*Bidrag til en Ordbog over jyske Almuesmaal*, t. I-IV, Copenhague, 1886-1914), considéré comme un modèle de dictionnaire dialectal (il donne le sens et les emplois des mots, avec leur prononciation, transcrite phonétiquement selon le système de Lyngby, de même que des proverbes, des dictons, des traditions et usages et de la médecine populaire.

4° P. K. THORSEN. — A la fin du siècle passé, le savant P. K. Thorsen (né en 1851, mort en 1920) a étudié avec beaucoup de précision les patois du Jutland septentrional ainsi que ceux de la petite île de Sejerø (son pays d'origine situé au nord de la Séeland), dans ses travaux sur « Le système phonétique des dialectes du Jutland » (*Bidrag til nørrejysk Lydlaere*, Copenhague, 1886) et « Le dialecte de Sejerø » (*Sprogarten på Sejerø*, Copenhague, 1887) (2).

(1) Pour le danois littéraire, Willem PÉE signale le grand dictionnaire de la langue danoise qui va de 1700 jusqu'à nos jours (*Ordbog over det danske Sprog*, fondé par Verner Dahlerup et publié par *Det danske Sprog- og Litteraturselskab*, 1918 et suiv., dont le 25e volume comprenant les mots de ø à *Urørt* vient de paraître en 1950). Ce dictionnaire « donne pour chaque mot la transcription phonétique, les variantes phonétiques ou orthographiques, les formes flexionnelles, l'étymologie et les différentes significations, ainsi que des tournures et des exemples pris dans les textes littéraires. Les mots techniques et les emprunts savants, ainsi que les mots dialectaux n'ont été admis que dans une mesure restreinte » (W. PÉE, *Rapport*, pp. 68-69).

(2) Les écrits et les lettres de Thorsen ont été publiés par J. BYSKOV et Marius KRISTENSEN, en deux volumes, sous le titre : P. K. THORSEN, *Afhandlinger og breve* (Udgivne ved J. Byskov og Marius Kristensen), København, Det Schønbergske Forlag, 1927 et 1929, in-8°, 226 p. (1er vol.) et 245 p. (le second vol.) (le IIIe vol., paru en 1930, contient la biographie de Thorsen et sa correspondance privée).

Alf SOMERFELT donne, dans le compte rendu de cet ouvrage (*Bull. de la Soc. de Ling. Paris*, t. XXXI, n° 92, 1931, pp. 186-187), des informations qui méritent d'être signalées : Thorsen « était venu tard aux études universitaires, ayant été d'abord garçon meunier, puis marin et instituteur. Il n'a jamais enseigné, mais il a exercé, par sa conversation, une grande influence sur les linguistes danois qui s'occupent de l'histoire du danois et des parlers danois » (p. 186). En lisant les écrits de Thorsen, « on comprend, ajoute Sommerfelt, pourquoi l'allemand (le bas-allemand et l'allemand commun) a fait tant de progrès dans le Jutland méridional au début du siècle dernier. C'est que l'allemand ne se trouvait pas en face du danois commun ; il ne rencontrait que des parlers danois assez différents les uns des autres, employés dans les régions où, sous le régime danois, l'allemand était la langue de l'école et de l'église » (p. 186). « Quand on écrira, un jour, l'histoire de la linguistique générale,

5° Le Centre de traditions orales. — Les savants Henning Frederik Feilberg (né en 1831, mort en 1921) et Axel Olrik (né en 1875, mort en 1917) ont le grand mérite d'avoir posé les bases d'un centre de traditions orales. En effet, ces deux savants se sont adressés en 1904 au Ministère de l'Instruction publique en lui proposant d'installer à la Bibliothèque royale de Copenhague une collection de traditions orales qui, tout en faisant partie de la bibliothèque, devait jouir d'une certaine indépendance, en ayant son directeur et son propre budget.

Le ministère donna suite à cette requête en 1905, en fondant l'institution de la *Dansk Folkemindesamling.* Trois ans plus tard, on publia à Copenhague l'ouvrage intitulé *Dansk Folkemindesamling* (« Collection des traditions populaires danoises »), qui indique toutes les collections anciennes et nouvelles de traditions populaires danoises, y compris les disques de mélodies féroéennes et esquimaudes, ainsi que les matériaux recueillis par les folkloristes Svend Grundtvig (né en 1824, mort en 1883), Frederik Lange Gruntdvig (né en 1854, mort en 1903) et Evald Tang Kristensen (né en 1843, mort en 1929), etc.

On fonda en même temps la Société des « Traditions populaires du Danemark » (*Danmarks Folkeminder*) qui fit paraître (dès 1908) une série de publications sous le titre de *Fra Dansk Folkemindesamling* (t. I, 1908). En 1949, cette collection enregistre 57 volumes (1).

Pour faciliter les enquêtes, on désigna en même temps par des chiffres différents les paroisses, les cantons (*herred*), les villes, les gouvernements et les provinces du Danemark (cf. *Festskrift til H. F. Feilberg,* Stockholm-København-Kristiania, 1911, p. 768, résumé français).

II. LA COMMISSION DE COPENHAGUE POUR L'ÉTUDE DES PATOIS DANOIS

Les archives pour l'étude des patois ont été fondées en 1922. En 1927, la Commission pour l'étude des parlers danois (*Udvalg for Folkemaal*) commença la publication de l'importante revue *Danske Folkemaal* (t. 1, 1927, Copenhague, en continuation) qui doit être considérée comme le vrai guide pour les enquêtes sur les parlers danois. Elle est rédigée par

il ne faudra pas oublier les travaux de P. K. Thorsen. Sa physionomie rappelle celle d'Amund B. Larsen en Norvège » (p. 187) (cf. t. XXXII, 1931, p. 153). — Cf. aussi Marius Kristensen, dans *Fra Rask til Wimmer* (1937), pp. 123-131 (d'après une bienveillante communication de P. Andersen).

(1) Le cinquante-septième volume porte le titre suivant : Henning Henningsen, *Dystløb i danske Søkøbstader og i Udlandet, With a Summary in English* (« Les joutes sur l'eau des villes maritimes danoises et des pays étrangers ») (d'après une bienveillante communication de P. Andersen).

le secrétaire de la Commission, le savant Poul Andersen (1) qui donne aux enquêteurs des indications méthodologiques en vue de la préparation d'un grand dictionnaire des dialectes insulaires danois (2).

La Commission fait paraître quatre séries de publications, dont la plupart ne sont pas consacrées exclusivement à l'étude des dialectes, mais aussi à celle des objets (3) (adresse : Fiolstraede, nº 1).

LE PLAN D'ENQUÊTE DE LA COMMISSION. — Cette Commission se propose :

1º De recueillir des matériaux dialectaux avant tout en vue de la rédaction d'un grand Dictionnaire des dialectes insulaires du danois (4). Les matériaux proviennent de deux sources : *a*) de l'interrogatoire des gens les plus âgés qui connaissent encore les patois ; *b*) d'un dépouillement des manuscrits et des travaux dialectaux des XVIIIe et XIXe siècles.

2º De faire rédiger par le savant Aage Rohmann un Dictionnaire des parlers de l'île de Bornholm (située dans la Baltique).

3º De publier des monographies concernant les parlers du Jutland méridional (c'est-à-dire le Slesvig septentrional) (5).

(1) Mon confrère Poul Andersen a bien voulu me donner de précieux renseignements sur la méthode pratiquée au Danemark, en m'envoyant en 1947 à Rome quelques travaux, ainsi qu'un fascicule de l'Atlas de V. Bennike et M. Kristensen ; en outre, il a eu l'obligeance de lire le texte de ce chapitre ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

Je suis heureux d'exprimer à mon collègue Louis Hjelmslev les mêmes remerciements pour la bienveillance qu'il m'a témoignée en complétant ma documentation sur les travaux dialectaux danois.

(2) Cf., sur les premiers fascicules de cette revue, le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXII, 1931, pp. 158-159, qui signale, en outre, deux articles sur des questions de lexicologie géographique, avec des cartes linguistiques, l'un par Svend JESPERSEN sur les noms de l'*étable*, l'autre par Ole WIDDING, sur les dénominations du *guéret*. — Je regrette de n'avoir pu examiner ces cartes.

(3) Cf., par exemple, l'étude de Kr. MØLLER sur « Le lait et ses produits » (*Maelken og dens Produkter*, Copenhague, 1938, in-8º, 16 p., avec 15 figures dans la Série C, nº 5) et celle d'Ellen RAAE, sur « la charrette » (*Høstvognen*. Copenhague, 1945, in-8º, pp. 120-129, avec 6 figures ; dans la Série C, nº 9).

(4) Le secrétaire de la Commission, Poul ANDERSEN, a publié deux articles concernant le plan et l'activité de la Commission, le premier pour la période de 1909 à 1932 et le second pour la période de 1933 à 1938. Le dernier porte le titre : *Udvalg for Folkemaals Virksomhed 1933-1938* et fut publié dans la revue *Danske Folkemaal*, XIIe année, 1938-1939, fasc. 2-4, pp. 17-64.

M. Karel ROELANDTS, assistant à l'Université de Louvain, a bien voulu résumer pour moi le dernier article ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

(5) Ces monographies sont caractérisées par l'application des principes de la *phonologie*. A ce sujet, Willem PÉE donne les informations suivantes : « L'enquête du patois du *Slesvig* constitue la première tentative d'une description de la structure

4° D'étudier les termes techniques de divers métiers.
5° De faire des enregistrements phonographiques.
6° De collectionner des photographies et des dessins.
7° De cataloguer d'une façon systématique la masse des matériaux ainsi recueillis.

La méthode. — La plupart des matériaux sont réunis par des enquêtes sur place, faites par des personnes ayant une préparation linguistique. On ne fait que rarement appel à la collaboration de correspondants.

Pour pouvoir mieux explorer les parlers, on rédigea de nombreux questionnaires, dont la liste est donnée par Poul Andersen dans son second article (cité plus haut ; cf. pp. 53-59). Les mots sont groupés par analogie sémantique, comme c'est le cas dans les derniers atlas linguistiques.

Les correspondants reçoivent eux aussi des instructions précises concernant la façon dont ils doivent rédiger leurs réponses. On a imprimé à cette fin des fiches qu'ils doivent remplir d'informations qui permettent de déterminer facilement la « qualité » des réponses.

des dialectes d'une province tout entière. Ces dialectes furent divisés en trois groupes : *a*) ceux qui n'ont pas d'accentuation spéciale pour chaque mot ; *b*) ceux qui possèdent un accent musical ; *c*) ceux qui possèdent un accent non musical. Puis on choisit dans chaque catégorie un dialecte que l'on décrit à fond d'après le parler de quelques habitants du même âge ; quelques autres patois « secondaires » furent traités d'une manière moins détaillée en attachant une attention spéciale aux déviations structurelles qui les différencient du dialecte « principal ». Ces descriptions eurent pour but non seulement la connaissance de la structure phonologique, mais également celle du vocabulaire et de l'évolution historique des sons » (*Rapport*, pp. 69-70). L'auteur a puisé ces informations dans un long rapport signé par Poul Andersen, Anders Bjerrum, Ella Jensen, Kr. Møller et Peter Skautrup. J'ai pu consulter ce rapport grâce à la bienveillance de Mlle Christine Mohrmann.

Il n'existe plus au Danemark qu'un seul dialecte du premier groupe, il a été étudié par Anders Bjerrum dans son travail intitulé « Le système phonologique du dialecte de la paroisse de Fjolde » (*Fjoldemaalets Lydsystem*, 1944, 274 p.) (cf. *Bull. du Cercle linguistique de Copenhague*, t. V, 1938-1939, pp. 29-51 ; dans l'original du rapport cité plus haut).

Un dialecte du deuxième groupe a été étudié par Ella Jensen : *The Dialect of the Frøslev* (l'étude n'est pas encore publiée). Ce parler est un représentant typique des dialectes du Slesvig oriental. L'auteur examine à fond l'accent musical (cf. aussi le travail classique de Nikolaj Andersen, *Den musikaliske Akcent i Østslesvigsk*, dans la revue *Dania*, t. IV, 1897 ; dans l'original du rapport) après avoir enregistré la hauteur des sons au moyen du kymographe.

Parmi les travaux concernant le troisième groupe, on peut mentionner celui d'Anders Bjerrum, « Le dialecte de Vodder » (*The Dialect of Vodder*, qui n'est pas encore publié) qui constitue la première monographie sur un patois du Slesvig occidental.

Ella Jensen a consacré une étude au « Dialecte de Houlbjerg » dans le Jutland septentrional (*Houlbjergmaalet*, 1944, 144 p.) ; ce travail constitue une application des théories linguistiques de L. Hjelmslev (dans l'original du rapport).

Pour les mots isolés, on inscrit les réponses sur des cartes ; on appelle ces cartes des *cartes-questionnaires* (c'est le système qu'on a adopté aussi au centre d'Upsal). On a procédé de cette façon par exemple pour les noms qui désignent des animaux, les noms et les types du fléau, de la charrette, du métier, etc. (1).

Les archives de la commission. — Les archives de la Commission contiennent : 1° les matériaux dialectaux groupés par régions ; 2° une collection de manuscrits ; 3° une *collection de disques* (2) ; 4° une collection de photographies et de dessins ; 5° un catalogue systématique de tous les matériaux ; 6° un bon nombre de cartes linguistiques (cf. l'article de P. Andersen, p. 50 et suiv.).

La Commission de Toponymie. — On a fondé à Copenhague (en 1910) une Commission de Toponymie (*Stednavneudvalget*), qui est actuellement (1950) dirigée par le savant Gunnar Knudsen (secrétaire depuis 1914). Elle publie une série d'études intitulées *Danmarks Stednavne*, renfermant jusqu'à présent neuf volumes (adresse : Fiolsraede, n° 1 ; *apud* K. Roelandts).

III. LE CENTRE D'AARHUS POUR L'ÉTUDE DES PATOIS

Un second centre d'étude des patois a été créé à l'Université d'Aarhus. On a fondé en 1928 dans ce port du pays un enseignement universitaire consacré aux disciplines historiques et philologiques, qui fut transformé en 1933 en une Université pour le Jutland (inaugurée en septembre 1933).

L'Institut pour l'étude de la langue et de la civilisation du Jutland a commencé en 1932 la publication de la revue « Langage et culture » (*Sprog og Kultur, Udgivet af Institut for jysk Sprog- op Kulturforskning ved Peter Skautrup og H. P. Hansen*, t. 1, 1932, en continuation). Les

(1) D. O. Zetterholm a publié, dans son étude *Nordiska ordgeografiska studier* (Uppsala, 1937 ; cf. p. 869 de mon étude) un bon nombre de cartes réalisées d'après cette méthode.

(2) Cette collection de disques doit être assimilée aux Archives phonographiques signalées pour plusieurs langues (voir l'index de mon ouvrage). Le Fonds Carlsberg accorde des subsides, en payant le voyage des enquêteurs et les frais d'enregistrement. L'Institut national de Radio met à la disposition de la Commission ses installations techniques. Les provinces accordent elles aussi des subsides et reçoivent un exemplaire de chaque disque enregistré sur leur territoire. On conserve de la sorte pour l'avenir la prononciation actuelle des parlers danois.

Sur le même problème, cf. aussi Arnholtz et C. A. Reinhold, *Einführung in das dänische Lautsystem mit Schallplatten, Arbeiten aus dem Institut für Lautforschung an der Universtität Berlin, Hrsg. von D. Westermann, Nr. 1*, Leipzig, O. Harrassowitz, 1936 et le compte rendu d'Ernst W. Selmer, dans *Zeitschrift f. Mundartforschung*, t. XIII, 1937, pp. 119-121.

premiers fascicules de cette revue contiennent déjà des questionnaires pour récolter la terminologie de la meunerie (cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIV, 1933, pp. 145-146).

Le savant PETER SKAUTRUP a commencé déjà en 1927 la publication d'un Vocabulaire du dialecte de Hardsyssel (*Et Hardsysselmaal*, I. *Ordforraad*), où il accorde l'attention nécessaire aux objets, comme le fait la dialectologie romane en Suisse et en France. Le vocabulaire présente donc une description détaillée de la culture rurale. Pour la partie concernant les termes abstraits, il applique les principes de Charles Bally dans son *Traité de stylistique française* (dans l'original du rapport du Cercle linguistique de Copenhague, qui porte la date du 27 mars 1948).

Le même savant est l'auteur d'une « Histoire de la langue danoise » (*Det danske Sprogs Historie*, I-II, 1944-1947, en continuation).

En 1948, l'Institut jutlandais a commencé une publication (identique à celle concernant le dialecte de Hardsyssel) dont le but est d'étudier les parlers de l'île de Mors (le Jutland du Nord-Ouest). Elle est dirigée par A. C. SKYUM, et porte le titre : *Morsingmålets Ordforråd*, t. I, 1, 1948) (d'après une bienveillante communication de P. Andersen) (1).

IV. QUELQUES MONOGRAPHIES LINGUISTIQUES

Nous devons cependant souligner tout spécialement les travaux suivants :

1° JOHANNES BRØNDUM-NIELSEN, *Dialekter og dialektforskning* (Copenhague, J. H. Schultz, 1927, in-8°, IX-128 p. et 28 cartes linguistiques en couleurs, dont les trois premières reproduisent des cartes de l'ALF (les cartes : *était*, *il faut* et *c* + *a*) ; les autres concernant des faits linguistiques particuliers au Danemark, à la Suède et à la Norvège (2).

L'auteur (qui a aussi publié la Grammaire de l'ancien danois : *Gammeldansk Grammatik*, I-III, 1928-1935) présente dans cet ouvrage les premières indications très précises concernant l'étude des parlers vivants, pour donner aux étudiants de Copenhague une bonne documentation scientifique sur les problèmes soulevés après l'apparition de grands travaux dialectologiques en France, en Suisse et en Allemagne (les limites des phénomènes linguistiques, pp. 16-32 ; l'unité phonétique dans le

(1) Pour les nombreux travaux de dialectologie scandinave, cf. la bibliographie annuelle rédigée par Harry ANDERSEN et Poul ANDERSEN, *Bibliography of Scandinavian Philology* (1925-1947) et publiée dans *Acta Philologica Scandinavica*, t. I, 1925 ; t. XIX, 1950, en continuation.

(2) Cet ouvrage m'a été aimablement envoyé à Rome par la Bibliothèque de l'Université d'Upsal, grâce à l'intervention de mon collègue Berengario Gerola ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

parler d'une localité, d'après les travaux de Gauchat; les facteurs qui déterminent les changements phonétiques ; les régions qui conservent encore d'anciens traits linguistiques ; l'importance des « lois phonétiques » et la façon de les interpréter) (pp. 1-63). Il examine ensuite des faits linguistiques propres aux parlers scandinaves et, dans les derniers chapitres, les particularités les plus caractéristiques des parlers danois.

Par ce travail l'auteur s'est proposé de susciter chez les jeunes chercheurs de son pays un plus grand intérêt pour l'étude du langage des aïeux, dont plusieurs traits survivent dans les patois (cf. aussi le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVIII, 1927, pp. 182-186).

2° KARL NIELSEN BOCK, *Niederdeutsch auf dänischen Substrat, Studien zur Dialektgeographie Südostschleswigs... Mit* 51 *Abbildungen und einer Karte* (Kopenhagen, Levin et Munksgaard — Marburg, N. G. Elwert, 1933, in-8°, XIII-338 p. et une carte linguistique en couleurs ; dans la collection *Deutsche Dialektgeographie, Heft XXXIV*).

L'auteur a fait une enquête personnelle dans 111 localités situées au Sud de la frontière danoise (cf. la liste des localités, pp. 144-145). Il a pris comme point de départ de son enquête le dialecte de Husby (localité située au nord d'Angel, cf. p. 5 ; les particularités de ce dialecte sont exposées pp. 13-140). La deuxième partie est consacrée à l'examen des phénomènes linguistiques de la région explorée (pp. 141-293) ; l'exposé est complété par des textes transcrits phonétiquement (pp. 294-310), avec la traduction en allemand. Pour quelques localités, Bock donne la traduction en patois des quarante phrases du questionnaire de Wenker. Les 51 cartes à échelle réduite présentent sous forme schématique les phénomènes linguistiques (les cartes 1 à 42), en renvoyant aux paragraphes de l'étude ; les dernières cartes sont consacrées à la diffusion des mots d'emprunt, à la répartition des types de maisons, et au langage parlé par les habitants de la région explorée de 1839 à 1890 (les cartes 47 à 50). La dernière carte est d'ordre géographique (cf le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXV, 1934, pp. 134-137) (1).

3° DANS LES ÎLES FÉROÉ. — Les savants danois travaillent aussi dans le domaine des parlers des îles Féroé. Les séries *Faeroensia, Textus et investigationes* comprendront, selon le rapport rédigé par Chr. Matras

(1) Mon confrère Poul ANDERSEN a eu l'obligeance d'attirer mon attention sur les deux travaux suivants : Kristen MØLLER, *Diminutiver i moderne Dansk* (« Les diminutifs dans le danois moderne », Copenhague, 1943, VIII-126 p. ; dans *Udvalg for Folkemaals Publikationer, Serie A. Nr. 4* ; cf. les *Acta Philologica Scandinavica*, XVIIIe année, 4e fasc., 1946, pp. 435-436) et Kristen MØLLER, *Nordiske Artikelproblemer* (« Les problèmes des articles scandinaves », Copenhague, 1945, 127 p. ; dans la même collection, n° 7 ; cf. pp. 447-448).

pour le VIe Congrès international de Linguistes (19 au 24 juillet 1948 ; cf. Pée, *Rapport*, p. 70), des études linguistiques purement descriptives. On envisage aussi la publication d'un Dictionnaire féroéen-danois, ainsi que d'un recueil des noms propres, des noms de personnes et d'animaux (cf. aussi p. 902 de mon étude).

4° GROENLAND. — William Thalbitzer a rédigé pour le même congrès un long compte rendu dont Willem Pée reproduit la partie la plus importante dans son Rapport (pp. 73-74).

Selon ce Rapport, on doit considérer le savant danois WILLIAM THALBITZER (né en 1873) comme le fondateur des études modernes sur les parlers des Esquimaux du Groenland (vaste contrée insulaire qui appartient au Danemark). Il commença ses explorations linguistiques en 1900-1901 dans la partie septentrionale du pays, et les a continuées depuis lors dans d'autres régions, au cours de voyages successifs. Élève d'Otto Jespersen et de Vilhelm Thomsen, il accorda une attention particulière à la prononciation des consonnes et des voyelles. Les résultats de sa première enquête sont exposés dans son ouvrage *A Phonetical Study of the Eskimo Language Based on Observations Made on a Journey in North Greenland* 1900-1901, *with a Historical Introduction, a Comparison of Eskimo Dialects, a New Collection of Greenlandic Folk-Tales, Songs and Music, and Map* (Copenhague 1904 ; dans la collection *Meddelelser om Grønland* « Communications... », vol. 31). Dans ce volume (pp. 183-203, *apud* le compte rendu de l'auteur) Thalbitzer indique les dialectes du pays.

Après son voyage de 1905 à 1906, il publia l'ouvrage *Eskimo, an Illustrative Sketch* (dans *Handbook of American Indian Languages*, édité par Franz Boas, Bureau of American Ethnology, Washington, 1911), dont la seconde partie parut sous le titre *The Amassalik Eskimo : Language and Folklore* (Copenhague, 1923, in-8°, XI-564 p. ; dans la coll. *Meddelelser om Grønland*, 1923-1941). « C'est sans doute le plus beau modèle qu'on puisse proposer à l'imitation de qui voudra décrire la langue d'une population de civilisation inférieure, avec la littérature que cette langue a fournie. M. Thalbitzer a étudié les Eskimo d'une manière pénétrante... Il a eu le bonheur d'observer ses sujets en un temps où ils étaient encore païens et ne savaient pas lire... Il donne des textes nombreux, variés, et il les accompagne d'une interprétation complète. On ne saurait trouver de description qui donne d'une manière plus entière le sentiment de la réalité » (A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXV, 1925, pp. 221-222 ; cf. aussi l'étude de Thalbitzer, *Uhlenbeck's Eskimo Indoeuropean Hypothesis, A Critical Revision*, dans *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, 1944, pp. 66-69).

Le Groenlandais KNUD RASMUSSEN (né en 1879, mort en 1933), ami de Thalbitzer, fit une importante enquête folklorique chez les Esquimaux du

Groenland central et occidental, et son collaborateur K. Birket-Smith (en 1904) recueillit des matériaux ethnologiques, folkloriques et linguistiques chez les Esquimaux de la baie d'Hudson (ces matériaux furent publiés en 1928, suivis d'un glossaire contenant cinq cents mots).

Svend Frederiksen, élève de Thalbitzer, boursier de la Fondation Rockefeller, fit en 1946 des recherches folkloriques et linguistiques à Chesterfield Inlet (dans la baie d'Hudson).

Un autre élève de Thalbitzer, Erik Holtveld, successeur du maître à la chaire de Copenhague, entreprit des explorations linguistiques et archéologiques (de 1935 à 1937 et en 1946), en enregistrant en même temps sur disques des spécimens phonétiques et des textes folkloriques (*apud* le compte rendu de W. Thalbitzer, cité plus haut) (1).

V. L'ATLAS PHONÉTIQUE DES PARLERS DANOIS

Les deux savants danois Valdemar Bennike (né en 1849, mort en 1923) et Marius Kristensen (né en 1869, mort en 1941) (2) ont commencé, à la fin du siècle passé, la publication de leur important ouvrage « Carte sur les dialectes populaires danois, avec commentaires » (*Kort over dc danske folkemål med forklaringer*, København, Gyldendalske Boghandel-Nordisk Forlag, 1898-1912, in-4°, VIII-188 p. et 104 cartes

(1) Cf. aussi l'article d'Eli Fischer-Jørgensen, *Danish Linguistic Activity, 1940-1948* (*Lingua*, vol. II, 1, 1949, pp. 95-109).

(2) Cf. la biographie de ces deux savants dans *Dansk Biografisk Leksikon*, t. II (1933, pp. 374-375, pour Bennike) et t. XIII (1938, pp. 331-333, pour Kristensen).

Parmi leurs travaux, nous nous bornons à signaler les suivants : Valdemar Bennike, professeur à l'École des Hautes Études populaires de Vallekilde, en Sjaelland, « Aperçu des patois danois, disposé en un tableau d'expressions typiques » (*Oversigt over de danske Landskabsmål fremstillet i « Nögler » til at slå op efter*, dans *Festskrift til H. F. Feilberg*, 1911, pp. 128-136, avec une carte linguistique dans le texte et un résumé en français à la p. 772).

L'auteur se propose, en se rapportant aux cartes des patois danois publiées par lui-même et par M. Kristensen, de donner quelques « clefs » au moyen desquelles on pourra établir le lieu d'origine de toute personne parlant un patois, comme en botanique on se sert d'un tableau des traits typiques pour déterminer l'espèce des plantes. Le système qu'il propose est le résultat d'une longue expérience personnelle. Le traité est accompagné d'un tableau embrassant le pays entier divisé en 111 régions correspondant aux divers patois. Les questions à poser sont au nombre de 105 (p. 772).

M. Kristensen, prof. à l'École des Hautes Études populaires d'Askov, a publié l'ouvrage *Folkemål og sproghistorie* (Copenhague, Gyldendal, 1933, in-8°, XVI-220 p., dans la collection de l'*Universitets-Jubilaeets Danske Samfund*, n° 300), où il se propose d'éclaircir l'évolution des langues scandinaves au moyen des parlers modernes (cf. le compte rendu d'Alf. Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXV, 1934, pp. 137-140).

linguistiques en plusieurs couleurs, dont 94 numérotées de 1 à 94, et dix insérées entre celles-ci pour expliquer les paragraphes suivants du texte : 28,94 et 104 (1re carte supplémentaire) ; 29, 94 et 103 (2e carte) ; 31, 34, 35 et 103 (3e carte) ; 93 et 104 (4e carte) ; 81 (5e carte) ; 81 et 145 (6e carte) ; 20 (7e carte) ; 28 (8e carte) ; 110 (9e carte) ; 135 et 143 (10e carte).

Avant la fin du siècle passé les cartes de cet atlas étaient déjà rédigées par Bennike, lorsque celui-ci sollicita la collaboration de Kristensen pour les publier.

Cette œuvre se place ainsi parmi les premiers travaux dialectologiques qui embrassent un territoire assez étendu.

Il est hors de doute que sa réalisation fut influencée par les travaux dialectologiques faits en Grande-Bretagne par le prince L. L. Bonaparte, qui publia, le 7 avril 1876, les deux premières cartes illustrant, d'après des textes, la division dialectale de ce pays (1).

La préface et l'introduction (signées par les deux auteurs) donnent des informations très utiles sur la méthode pratiquée pour la réalisation de l'Atlas, ainsi que sur les difficultés que les deux auteurs ont dû surmonter pour rendre, au moyen de couleurs, les faits phonétiques dialectaux.

La préface de l'Atlas (2). — Les informations que nous croyons utiles de retenir pour notre exposé sont les suivantes :

V. Bennike a pris l'initiative de réaliser ce travail, et il avait déjà rédigé les cartes sur l'expansion des phénomènes phonétiques et grammaticaux. Il présenta ces cartes à une réunion des linguistes, où se trouvaient notamment Vilhelm Thomsen, Ludvig Wimmer, O. Jespersen, etc. N'ayant pas recu une préparation linguistique très approfondie, il chercha un jeune philologue pour l'aider à donner une forme définitive aux cartes et pour les imprimer. Ce jeune philologue fut Marius Kristensen.

Marius Kristensen a contrôlé et complété les matériaux déjà réunis par Bennike.

Les auteurs voulaient avoir des renseignements aussi détaillés que possible. Pour cela, ils puisèrent des informations sur les faits dialectaux dans les œuvres littéraires publiées, dans les collections écrites ayant un caractère dialectal, ainsi que dans la partie publiée du Dictionnaire de Feilberg.

(1) Les auteurs affirment d'ailleurs explicitement (cf. l'Introduction de l'Atlas, p. 2) que ce fut une carte du prince L. L. Bonaparte qui suggéra à Bennike la représentation des traits phonétiques des patois au moyen de cartes.

La compréhension du texte danois de la préface et de l'introduction de cet Atlas m'a été beaucoup facilitée par la bienveillance de M. Karel Roelandts, assistant à l'Université de Louvain ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

(2) La préface est de novembre 1912, mais l'introduction est datée de l'automne 1897.

Les matériaux dialectaux recueillis antérieurement par Bennike pour ses cartes furent à nouveau contrôlés avec l'aide des élèves des deux lycées où les auteurs enseignaient, ainsi que par des recherches sur place.

Parmi les sources d'information des auteurs se trouvent aussi les résultats des recherches dialectales entreprises par la Commission pour l'étude des parlers danois (*Udvalg for Folkemaal*), qui faisait partie de la Société des traditions populaires danoises (*Danmarks Folkeminder*).

Bennike entreprit le premier le travail de rédaction de l'Atlas, c'est-à-dire qu'il a désigné les aires des isophones sur des cartes ayant une échelle identique. Les aires ainsi présentées furent contrôlées et modifiées par Kristensen, surtout en ce qui concerne leur limite. Ce travail fut à nouveau revisé par Bennike, qui ajouta, çà et là, quelques petites rectifications.

Le premier auteur de cet Atlas est donc Bennike qui a dessiné les cartes ; Kristensen a ajouté l'interprétation linguistique des données en rédigeant le texte explicatif de l'Atlas (pp. 13-188).

Les auteurs reconnaissent objectivement qu'il n'a pas été facile de concilier la tendance géographique (représentée par Bennike) et la tendance historique (représentée par Kristensen).

La présentation en couleurs offrait les inconvénients suivants :

La surface couverte par une couleur quelconque ne correspond pas toujours à la réalité linguistique, car les auteurs ne disposaient pas de données pour tout le territoire coloré sur les cartes. Ainsi par exemple, sur la carte nº 23, la province de Séeland (*Sjaelland*, l'île danoise dans la mer Baltique, ayant Copenhague comme chef-lieu) est colorée en entier, quoiqu'ils n'aient obtenu de données que pour un nombre limité de points (cf. la première page de la Préface).

Ils affirment cependant qu'ils ne présentent sur les cartes que ce qui existait dans l'esprit des patoisants au moment de l'enquête et reconnaissent qu'après seize ans il pourrait y avoir des formes nouvelles différentes de celles que présentent leurs cartes.

Nous savons bien aujourd'hui, après la publication de plusieurs atlas linguistiques en couleurs, les grosses difficultés affrontées par les auteurs de ces travaux pour rendre le plus exactement possible les faits du langage et l'étendue géographique des phénomènes.

Bennike a le grand mérite d'avoir été des premiers à ne pas reculer devant ces grosses difficultés (cf. l'*Atlas phonétique du Valais Roman*, pp. 183-187 de mon étude).

La *publication* de l'Atlas fut soutenue par l'État et par le Fonds Carlsberg (la brasserie dont les revenus sont consacrés aux recherches scientifiques).

Après cette préface (contenant les pages III et IV) vient la table

des matières (pp. V-VIII) qui indique les phénomènes phonétiques et morphologiques traités dans la première partie de l'Atlas, ainsi que la liste des cartes.

L'Introduction de l'Atlas. — L'Introduction de l'Atlas occupe dix pages (pp. 1-10), dont les parties les plus importantes pour notre sujet sont les suivantes :

Les précurseurs. — Les auteurs insistent sur les travaux dialectologiques des précurseurs, citant le *Dansk Dialect Lexicon* de C. Molbech (Copenhague, 1841), l'« Aperçu des dialectes danois » (*Udsigt over de danske Sprogarter*, Copenhague, 1857) de F. Dyrlund, à qui la philologie danoise doit beaucoup, ainsi que la contribution scientifique de Lyngby (voir mon étude p. 836). Ils reconnaissent le plus grand mérite à Dyrlund (cf. Kristen Møller, dans *Fra Rask til Wimmer*, 1937, pp. 60-74) et à son travail inspiré par le patriotisme ; l'œuvre de Lyngby est plus profonde, mais elle n'embrasse pas un territoire très étendu (pp. 1-2).

L'influence des travaux du prince Bonaparte. — C'est au cours d'un séjour en Angleterre du Nord (1877-1878) que Bennike décida de faire un travail concernant les patois danois (p. 2), en prenant comme exemple la carte des dialectes anglais publiée par le prince L. L. Bonaparte (1).

Bennike rédigea lui aussi une carte d'ensemble sur les patois danois ; cependant, il s'aperçut tout de suite de l'impossibilité de reproduire sur une seule carte un grand nombre de faits linguistiques.

H. F. Feilberg expliqua à Bennike la façon dont il envisageait la reproduction des faits phonétiques sur des cartes ; il ne pouvait réaliser lui-même son plan, le Dictionnaire absorbant toute son activité.

Rédaction des cartes. — Reprenant l'idée de Feilberg, Bennike recommença la rédaction de ses cartes phonétiques en appliquant les deux principes suivants :

1° On ne doit mentionner sur une carte qu'un seul fait linguistique (« une seule unité linguistique »), en séparant les phénomènes phonétiques des phénomènes morphologiques. Ce principe est aussi appliqué dans la seconde partie de l'Atlas de Wenker.

2° Chaque région présentant des caractères linguistiques spécifiques doit avoir une teinte particulière (p. 2).

Les auteurs reconnaissent cependant qu'ils n'ont pas toujours pu se conformer strictement au premier principe.

(1) Les auteurs ne mentionnent pas l'ouvrage du prince Bonaparte ; mais il s'agit de *On the Dialects of Eleven Southern and South-Western Counties... With two Maps* (London, English Dialect Society, Miscellanées, 1876, in-8° ; nous reproduisons l'une de ces cartes, voir planche n° LXIII, p. 911).

Pour des raisons d'économie, on dut choisir un format assez réduit. Dans certains cas, lorsqu'il s'agissait de reproduire deux phénomènes, Bennike a appliqué le système de Ch. Joret dans son travail *Le patois normand* (Paris, 1883), en remplaçant par des couleurs les hachures employées par Joret.

Il est plus recommandable d'employer des couleurs que des lignes (cf. Wenker) pour représenter les faits phonétiques, affirment les auteurs (p. 3).

LES INFORMATEURS. — Les matériaux recueillis par Bennike à l'aide des élèves ont été plus tard complétés par les auteurs, en s'adressant aux personnes plus âgées qui n'étaient pas trop influencées par la langue commune (p. 3) (1).

Quant à la façon d'interroger les témoins les auteurs font la remarque suivante : Il faut beaucoup d'expérience pour bien interroger les gens et pour bien distinguer les formes dialectales de celles qui appartiennent à la langue commune (p. 4).

LES CARTES NE SEMBLENT PAS EXACTES. — Ces pionniers des cartes linguistiques soulignent avec raison que certaines personnes trouveront les cartes inexactes, car il y a en plusieurs qui ne savent pas comment parlent les gens âgés de leur propre village. Les formes qui coïncident avec celles de la langue commune ne doivent être accueillies qu'avec une extrême prudence (p. 4).

Un bon nombre de lacunes des cartes s'expliquent par l'absence de renseignements pour certaines régions, par l'insuffisance des matériaux recueillis ou par des fautes d'enregistrement (p. 4).

Le *Texte* (pp. 11-188) qui interprète les cartes linguistiques a été rédigé par M. Kristensen, en collaboration avec Bennike. Dans cette partie, affirment les auteurs, on présente une série de mots qui contiennent les mêmes phonèmes et qui présentent les mêmes changements phonétiques. Ces mots ont toujours été localisés, lorsque cela était possible (2).

Cette manière de reproduire les matériaux dialectaux nous rappelle celle de J. Gilliéron (dans son étude *Contribution à l'étude du suffixe -ELLUM*, dans *Revue des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 33-48, cf. les pages 42 et 43), ainsi que celle des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, voir mon étude, pp. 253-271).

(1) W. ROUKENS affirme cependant : «*Den grössten Teil des verarbeiteten Materials haben sie persönlich durch Befragung der jeweiligen Universitätsstudenten gesammelt. Ausserdem stützt ihre Arbeit sich auf die vorhandenen Mundartwörterbücher. Auch machten sie Aufnahmen an Ort und Stelle*» (*Wort und Sachgeographie*, p. 35). — Cette affirmation n'est cependant pas exacte, affirme Poul Andersen (dans sa lettre du 14 février 1950).

(2) En effet, le *Texte* interprétatif des cartes groupe les mots par régions, en distinguant ceux qui appartiennent à l'ancien danois, à la langue commune moderne ou aux dialectes (p. 5).

L'Atlas de Bennike et Kristensen est l'un des premiers qui interprètent les cartes. Le dernier atlas linguistique paru (en 1948), celui de Porto-Rico (voir pp. 430-433 de mon étude), procède de la même manière.

Suivent, dans l'Introduction de l'Atlas de Bennike et Kristensen, des informations sur les couleurs qui indiquent sur les cartes les différents phénomènes linguistiques (p. 5).

La partie finale de l'Introduction est consacrée à la phonétique des matériaux (les auteurs font une description de l'ancien danois ; cf. pp. 5 et suiv.) ; elle indique aussi les caractères typographiques spéciaux employés pour reproduire certains phonèmes, ainsi que le système de transcription phonétique (celui de *Dania* et non pas celui que préconise Lyngby : les deux systèmes sont reproduits dans la préface du Dictionnaire de Feilberg ; cf. p. 8).

Le nombre des localités explorées. — Nous ne sommes pas renseignés sur les témoins qui ont donné les réponses (cf. les informations sommaires citées plus haut). Les auteurs ne donnent pas non plus d'indications sur les localités explorées. Le fond des cartes indiquant les rivières permet cependant de reconnaître les localités.

Le nombre des localités explorées est en rapport avec les divergences linguistiques des parlers locaux ; les gros points noirs figurant sur les cartes indiquent les villes des provinces danoises, dont la population varie entre trois et cent mille habitants (d'après une bienveillante communication de P. Andersen).

Poul Andersen estime que le nombre total des localités varie, selon les régions, entre deux cents et mille points.

Aspect des cartes. — La plupart des cartes sont en couleurs ; leur titre indique les phonèmes en ancien danois, ainsi que les phonèmes des parlers (en regard des couleurs par lesquelles ils sont représentés). On délimite souvent par des lignes les isophones. Les couleurs sont bien nettes et n'ont pas été altérées par le temps.

Lorsque les faits dialectaux ne pouvaient pas être représentés au moyen de couleurs, Bennike a écrit les données sur les cartes, comme c'est le cas dans les atlas linguistiques contemporains (cf. les quatre cartes insérées entre les cartes n° 53 et n° 54, etc.) (voir planche n° LX, p. 851 de mon étude).

Nous ne sommes pas en mesure de formuler un jugement sur la valeur scientifique du travail de ces deux savants ; mais nous pouvons souligner le fait que cet ouvrage se place parmi les premiers atlas linguistiques, bien que sa publication ait duré de 1898 à 1912 ; le Danemark occupe ainsi dans l'histoire de la dialectologie l'une des premières places. La méthode de travail suivie par les auteurs à la fin du siècle passé, lorsque ces études se trouvaient encore dans la première phase de leur développement, témoigne d'un effort très méritoire pour offrir des matériaux dignes de toute confiance.



Une carte de l'Atlas phonétique des parlers danois indiquant les terminaisons de la déclinaison forte (l'original est en couleurs) (cf. p. 850 de mon étude).

2. SUÈDE

En Suède l'activité dialectologique est aujourd'hui plus intense que dans le reste de la Scandinavie grâce aux centres d'enquête créés dans ce pays avec l'appui du gouvernement.

I. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

1º Les débuts. — Ce sont les travaux du savant norvégien Ivar Aasen sur les parlers de son pays qui ont donné la première impulsion aux études dialectales modernes suédoises (1).

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les dialectes n'ont guère été étudiés pour eux-mêmes ; on y cherchait surtout des indications sur le passé du pays. Cependant, trois travaux lexicologiques de cette époque méritent d'être signalés : « Le lexique dialectal suédois » (*Swenskt dialect lexicon*, Upsal, 1766) et le *Glossarium Suiogothicum* (I-II, Upsal, 1769) du célèbre linguiste Johan Ihre (né en 1707, mort en 1780), ainsi que le *Dialectus vestrogothica ad illustrationem aliquam linguae suecanae veteris et hodiernae* (Stockholm, 1772), de Sven Hof, professeur de collège.

L'impulsion décisive fut donnée comme un peu partout ailleurs, par le romantisme et le nationalisme qui caractérisent la première moitié du XIXe siècle. Les études dialectologiques devinrent plus scientifiques : les travaux des pionniers ont été pendant longtemps de vrais modèles pour les chercheurs.

La publication de la revue *Svenska språkets lagar* (« Les lois de la langue suédoise », Stockholm, t. I-VI, 1850-1883) par J. E. Rydqvist (né en 1800, mort en 1887) marque une date importante dans l'histoire de la philologie suédoise (cf. la *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 233).

(1) L'assistant Karel Roelandts a eu l'obligeance d'attirer mon attention sur l'article de Manne Eriksson, *Intresset för de svenska dialekternas utforskande*, dans *Svensk bygd och folkkultur* (Stockholm, 1946) qui contient des informations très importantes sur les travaux dialectologiques (cf. pp. 47-59).

M. Eriksson rappelle la résolution officielle du 20 mai 1630 (contenue dans le « Mémorial » du roi Gustave Adolphe) en faveur de l'étude des dialectes et des noms de lieu. Il signale, en outre, l'activité déployée au XVIIIe siècle par l'archevêque Erik Benzelius (mort en 1743) qui, à partir de 1726, engagea ses prêtres (et antérieurement, ses étudiants d'Upsal), à noter les provincialismes. Cet archevêque est l'un des premiers (sinon le premier) qui ont appliqué, dans les Pays Scandinaves, la méthode des enquêtes par correspondance. Son travail fut continué et complété après sa mort par le savant Johan Ihre d'Upsal.

2° Les premières monographies dialectales et un glossaire. — Le savant suédois Carl Säve (né en 1812, mort en 1876) a le grand mérite d'avoir commencé à l'Université d'Upsal, déjà en 1849, des cours sur l'ancienne langue scandinave et d'avoir publié des études sur les parlers les plus archaïques de la Suède (celui de Gotland, son pays natal, et celui de Dalécarlie; cf. ses travaux : *De starka verberna i dalskan och gotländskan*, Upsal, 1854 ; *Gutniska urkunder*, Stockholm, 1859 ; *Om språkskiljaktigheterna i svenska och isländska fornskrifter*, Upsal, 1861).

Le pasteur J. E. Rietz, de son côté, fit paraître en 1867 un important « Dictionnaire des parlers populaires de la Suède » (*Svenskt dialektlexikon*, Lund, 1867 ; ouvrage d'une grande étendue : 869 pages in-4°, à deux colonnes ; *Rev. des patois gallo-rom.*, I, p. 233).

Pendant un quart de siècle (de 1850 à 1875) parurent un grand nombre de dissertations, dont plusieurs sont considérées comme de réelles contributions à la connaissance des parlers suédois (1).

3° Fondation de sociétés scientifiques. — Le développement des études dialectologiques fut sans doute favorisé par la fondation (en 1856) de la première Société archéologique, celle de *Nerike*, grâce à l'initiative du baron Gabriel Djurklou (né en 1829, mort en 1904), historien et archéologue renommé.

« Après la fondation de cette Société, il s'en est formé quatorze autres, y compris la Société générale des Antiquaires de Suède (*Svenska Fornminnesföreningen*), qui est la dernière en date. Plusieurs de ces sociétés se sont vouées avec succès au culte du passé, langue aussi bien que traditions populaires, et, dans leurs publications, on trouve de nombreuses communications plus ou moins amples sur les dialectes » (*Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 234).

4° Associations d'Étudiants pour l'exploration des Patois et des traditions populaires. — Il est intéressant de signaler qu'à partir de 1872 se fondèrent dix-neuf associations (*landsmålsföreningar*) d'étudiants (treize à Upsal, cinq à Lund et une à Helsinki), dont le but était de recueillir et de noter les idiomes et les traditions populaires des différentes régions. Les membres d'une association se réunissaient toutes les deux ou trois semaines pendant quelques heures, et donnaient, sous la direction d'un président, des renseignements sur un sujet détermi-

(1) Voici celles qu'on cite d'ordinaire : P. von Möller, sur le vocabulaire du patois de Halland (*Ordbok öfver halländska landskaps-målet*, Lund, 1858) ; L. Fr. Rääf, sur le vocabulaire du patois de Ydre, en Ostrogothie (*Ydremålet eller folkdialekten i Ydre härad af Ostergötland*, Örebro, 1859 ; ouvrage couronné par l'Académie) ; N. Linder, La grammaire et le vocabulaire de Södra Möre en Småland (*Om allmogemålet i Södra Möre härad af Kalmar län*, Upsal, 1867), etc. (cf. *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 233-234).

né. Un rapporteur était chargé de dresser les procès-verbaux. « Plus encore que par leurs recueils, ces associations ont été utiles par l'intérêt qu'elles ont su inspirer pour les patois, par la connaissance qu'elles ont propagée de la meilleure méthode d'observer et par les efforts qu'elles ont faits pour arriver à un alphabet commun et pour fonder une revue » (L[unde]ll, *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 235) (1).

5° Adolf Noreen. — Le savant Adolf Noreen (né en 1854, mort en 1925) figure parmi ceux dont l'activité scientifique contribua le plus au développement de la dialectologie. En effet, il publia une série de travaux sur le patois de Dalby, en Värmland (*Dalbymålets ljud- ock böjningslära*, 1879), celui de Fårö, en Gotland (*Fårömålets ljudlära*, 1879), et celui de Dalécarlie (*Ordlista över Dalmålet*, 1882), ainsi qu'un dictionnaire du patois de Fryksdalen, en Värmland (*Ordbok öfver Frykdalsmålet samt en ordlista från Värmlands Älfdal*, 1878). Il est de plus l'auteur des travaux suivants *Altschwedische Grammatik mit Einschluss des Altgutnischen* (Halle, 1904), *Geschichte der nordischen Sprache* (3e éd., Strasbourg, 1913) et de l'*Altisländische und altnorwegische Grammatik* (4e éd., Halle, 1923), etc.

Pour ce qui est de l'examen phonétique et historique des patois, les études de Noreen sont de vrais modèles (J. A. Lundell).

6° Axel Kock. — Axel Kock (né en 1851, mort en 1935) a, dans la dialectologie, le même mérite que Noreen. En effet, il publia des travaux concernant la linguistique scandinave en général, ainsi que la dialectologie du pays : « Recherches linguistiques sur l'accent en suédois » (*Språkhistoriska undersökningar om svensk akcent*, 1878-1885), *Umlaut und Brechung im Altschwedischen* (1911-1916) et la « Phonétique du suédois »

(1) Torsten Ericsson (dans son ouvrage *Grundlinjer till undersökningen av Södermanlands folkmål, Inledning ock historik, ljud- ock formlära*, Stockholm, 1914, in-8°, 235 p. et une carte indiquant des faits linguistiques) décrit l'activité d'une de ces sociétés en ces termes : « La Société des parlers de Sudermanie et de Néricie (*Södermanlands-Närikes landsmålsförening*, 1872-86) était l'une des associations libres qu'avaient formées les étudiants d'Upsal pour recueillir les parlers et les traditions populaires de leurs provinces natales. Des 120 membres inscrits sur la matricule de la Société, un peu plus de la moitié étaient de Sudermanie. Des séances (de 2 heures) se tenaient, en moyenne 12 fois par an, mais réparties d'une manière fort inégale, les dernières années surtout. On notait — en général c'était le secrétaire qui s'en chargeait — ce que les différents membres pouvaient se rappeler du patois de leurs contrées (grammaire, vocabulaire), des légendes, chansons, énigmes, etc. ; quelquefois on lisait des spécimens suivis de langage, des esquisses sur la vie et les mœurs du peuple... La Société entra plus tard dans la « Société d'Upsal des parlers populaires », continuation du dit Comité, qui n'a cependant pas fait de nouvelles annotations pour la Sudermanie... Du vocabulaire qui s'est fait lentement, on a conservé *a-brätte*, environ 2.000 articles. En outre il y a des légendes, des chansons, des monographies de mœurs, etc. » (d'après le résumé en français publié à la fin de l'ouvrage, p. 231).

(*Svensk ljudhistoria*, 7 vol., 1906-1929). Il fut, en outre, pendant plusieurs années, le rédacteur de la revue *Arkiv för nordisk filologi* (fondée en 1883 ; cette revue ne s'occupe qu'exceptionnellement de la dialectologie) (1).

II. LE FONDATEUR : JOHAN AUGUST LUNDELL

Le savant JOHAN AUGUST LUNDELL (né en 1851, mort en 1940) fut pendant plus de soixante ans l'un des plus remarquables animateurs de la dialectologie suédoise (2).

1º LA REVUE SVENSKA LANDSMÅL OCK SVENSKT FOLKLIV. — La revue des « Archives des Traditions populaires suédoises » fut fondée en 1878 par J. A. Lundell, à cette époque professeur agrégé de phonétique (nommé par intérim professeur de langues slaves à l'Université d'Upsal). Au commencement, elle fut publiée au nom de toutes les associations (mentionnées plus haut) d'Upsal, de Helsinki et de Lund ; son premier titre (dans le prospectus) fut le suivant : *Nyare bidrag till kännedom om de svenska landsmålen ock svenskt folkliv* (« Nouvelle contribution à la connaissance des dialectes et des traditions populaires de la Suède ») (3).

(1) Mon confrère Manne Eriksson a eu l'obligeance d'attirer mon attention sur l'activité de Kock, ainsi que de lire le texte de ce chapitre ; qu'il veuille bien agréer mes vifs remerciements.

(2) Cf. Dag STRÖMBÄCK, *Till J. A. Lundells minne*, dans la revue *Svenska landsmål och svenskt folkliv*, 1947, pp. VII-XII, avec le portrait de Lundell et un résumé en français (p. 229). C'est un article à la mémoire de ce savant, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la fondation des Archives des traditions populaires (1878) ; il montre l'apport considérable du fondateur et éditeur de cette revue, la plus importante pour la connaissance du développement de la dialectologie suédoise.

Grâce à l'intervention de mon collègue Karl MICHAËLSSON (que j'avais prié avant tout de me donner les dernières informations sur l'activité dialectologique de son pays), Dag STRÖMBÄCK, actuellement directeur du *Landsmåls- och folkminnesarkivet* et professeur de folklore à l'Université d'Upsal, a bien voulu m'envoyer les deux fascicules du *Register till tidskriften Svenska landsmål, 1878-1938*, qui me furent d'une grande utilité pour la rédaction de ce chapitre.

Mon collègue Dag STRÖMBÄCK a eu, en outre, la bienveillance de prier M. le D[r] Manne ERIKSSON de m'indiquer l'état présent des travaux dialectologiques en cours, ainsi que les méthodes adoptées.

J'ai pu consulter toute la collection de la revue *Svenka landsmål*, ainsi que les volumes annexes, grâce à la bienveillance de mon collègue de Louvain, L. GROOTAERS, dont les indications me furent toujours très utiles.

Que ces collègues veuillent bien agréer mes remerciements pour leur collaboration très précieuse.

(3) En 1887, J. A. Lundell décrivait le contenu de la revue en ces termes : « La Rédaction a à sa disposition, prêts à être publiés, des glossaires de plusieurs patois.

La *Table des matières des années* 1878-1938 *des Archives des Traditions populaires suédoises*, dressée par Roland Liljefors (Lund 1940, Håkan Ohlsson, Stockholm, P. A. Nordstedt et Söner, in-8°, 2 fasc. : 1er, pp. 1-130 ; 2e fasc. X-131-174) (1) donne une idée des grands efforts faits par les savants suédois pour connaître les parlers de leur pays.

2° L'Alphabet phonétique. — Avant toutes choses, il fallait créer un alphabet commun, utilisable, sans trop de difficulté, pour transcrire phonétiquement les patois suédois. J. A. Lundell fut chargé par le comité des associations d'en former un. Il en résulta *Det svenska landsmålsalfabetet*, fondé sur le plan qu'avait proposé, vingt-trois ans auparavant, Carl J. Sundevall. Cet alphabet fut adopté par les associations à Upsal en 1878, et un peu plus tard aussi à Lund. « Il est *organique*, affirme Lundell, et se compose à présent de cent huit caractères, sans signes diacritiques. Après dix ans d'une épreuve favorable, il peut maintenant être regardé comme définitif, et il a — heureusement à ce que je crois — toutes les chances de devenir l'unique moyen de transcription phonétique pour les patois de la Suède » (*Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 235).

3° Un aperçu des dialectes scandinaves (1881). — J. A. Lundell a déjà donné en 1881 (2) un aperçu général des dialectes scandinaves. Il est d'avis que dans ses caractères essentiels, la civilisation des peuples scandinaves était uniforme jusqu'à la fin du moyen âge. Cependant, « dès l'époque de l'humanisme et de la renaissance, elle se fend en deux : une culture traditionnelle, datant des temps les plus reculés, retrempée par le christianisme et certaines influences orientales qui l'accompa-

Dans toutes les années de la Revue, il y a des spécimens plus ou moins longs de patois. L'intérêt pour les études dont s'occupe la Revue est si grand que la Rédaction est bien embarrassée pour tout publier à temps. Chaque article grammatical ou lexicologique est imprimé selon l'alphabet dialectologique ; les textes de langues sont imprimés soit avec les mêmes caractères, soit avec une notation dite grossière, qui est moins exacte que l'autre. La Revue, son rédacteur et ses collaborateurs ont reçu, au Congrès géographique international de Venise, en 1881, un diplôme, une médaille et une mention » (*Revue des patois gallo rom.*, t. I, 1887, p. 236).

Il faut, en outre, souligner la *contribution de l'État* : la Revue a obtenu du gouvernement une subvention annuelle de 3150 couronnes (en 1887) et de plus J. A. Lundell et A. Noreen ont reçu des gratifications de l'Académie suédoise (p. 237).

(1) L'ouvrage est rédigé avec le plus grand soin ; il donne la liste des articles de la revue par volumes et par matières. — Le second fascicule fournit, sur les collaborateurs, des indications bibliographiques très utiles. C'est un instrument de travail très précieux pour tous ceux qui désirent connaître l'activité linguistique déployée pendant un demi-siècle en Suède.

(2) Cf. son article *Om dialektstudier med särskild hänsyn till de nordiska språken* (« Sur l'étude des dialectes, particulièrement de ceux des langues nordiques »), dans *Svenska landsmål*, t. III, 1, 1881.

gnaient, culture nationale des masses, des couches inférieures du peuple ; une autre culture des gens érudits, dont les éléments prépondérants sont d'un côté les réminiscences revivifiées des cultures « classiques » (grecque et romaine), de l'autre, les nouvelles découvertes, la nouvelle science qui peu à peu transforme les vues générales de l'homme sur le monde matériel et spirituel et sur lui-même, ses origines et ses destinées. Cette dualité de culture est caractéristique encore pour les débuts du XIXe siècle, et ce n'est que vers la fin du siècle que... les deux courants se fondent de plus en plus ensemble. C'est donc cette culture traditionnelle populaire de trois siècles qui est l'objet principal de notre science. Cette science nous fait connaître en même temps des traces remarquables d'une culture primitive... » (p. 764) (1).

En partant de cette considération, Lundell divise les dialectes scandinaves en cinq grands groupes : 1° les *dialectes de Gotland* ; 2° les *dialectes du Nord* (Estland, Finland, le Nord de la Suède et de la Norvège) ; 3° les *dialectes de l'Ouest* (la Norvège à l'ouest des Langfjells) ; 4° les *dialectes du Centre* (la Suède centrale) ; 5° les *dialectes du Sud* (le sud de la Suède et le Danemark) (p. 765) (2).

4° Les tâches et les réalisations de la dialectologie. — J. A. Lundell remarque déjà en 1887 (avant la proposition de G. Paris) que « ce n'est pas assez d'étudier les dialectes par provinces, qu'il faut les étudier par cantons, par paroisses, quelquefois même par villages » (*Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 237) (3). Ce programme est réalisé.

En 1911, Lundell peut dire (*Festskrift Feilberg*, pp. 765-766 du résu-

(1) Dans son étude « L'ethnologie de la Scandinavie, essai d'orientation » (*Skandinavisk folkkunskap, En inledande orientering*, dans le volume *Festskrift til H. F. Feilberg fra nordiske sprog- og folkemindeforskere*, Stockholm-København-Kristiania, 1911, pp. 9-32, avec un résumé en français, pp. 763-768.

(2) J. A. Lundell a publié, dans le *Festskrift Feilberg* (pp. 255-264 ; résumé en français, p. 770), une étude « Sur la limite géographique entre les dialectes centraux et méridionaux de la Scandinavie » (*Om gränsen mellan central- ock sydskandinaviska mål*). Afin de mieux connaître cette limite, l'auteur a envoyé à des personnes compétentes une série de questions touchant les caractères distinctifs des deux groupes linguistiques. Dans cette étude, l'auteur rend compte des réponses reçues. « Bien que les réponses éclaircissent richement la situation actuelle, elles ne suffisent pas, affirme Lundell, pour dresser sur une carte la limite assez compliquée ». Il se propose donc de reprendre le sujet après s'être informé par une seconde série de questions sur les points restés obscurs (p. 170).

Ces remarques de Lundell montrent clairement la nécessité d'une enquête sur place, selon la méthode appliquée pour les atlas linguistiques.

(3) L'étude de Gaston Paris, sur *Les parlers de France* n'a paru que dans le numéro 7 de la 2e année de la *Revue des patois gallo-romans* (t. II, 1888, pp. 161-175), alors que celle de Lundell sur la *Dialectologie scandinave* se trouve dans le numéro 3 de la 1re année (1887) de la même revue.

mé) que la Suède possède un grand nombre de monographies détaillées, traitant chacune une province, un district (*härad*) ou une paroisse.

Mais on ne se borne pas là ; on recueille en même temps des matériaux pour une carte détaillée des dialectes (*recherches dialectales topographiques*). Le procédé d'enquête est le suivant : « Pour chaque paroisse, la prononciation d'une petite collection de mots et de formes (*typordlista*) est notée le plus exactement possible, à l'aide d'un alphabet phonétique : on aura ainsi une esquisse de la phonologie et de la flexion de chaque paroisse. En même temps sont notés des échantillons-textes : contes, récits et histoires de toute sorte et des matériaux pour le dictionnaire. Le travail est exécuté selon la règle par des étudiants, préparés pour le travail par un cours d'instruction spéciale » (p. 765) (1).

La dialectologie scandinave ne se borne pas seulement à l'étude du langage proprement dit, mais elle embrasse (comme nous l'avons dit, cf. p. 835) tous les aspects de la culture matérielle d'un peuple. On étudie en même temps l'*ethnographie matérielle* : la chasse, la pêche, l'agriculture, l'élevage du bétail, l'horticulture, la nourriture, les métiers, le commerce, les bâtiments, les arts décoratifs, etc. (cf. p. 765 du résumé). Dans le cadre de l'*ethnologie*, on note les us et coutumes se rapportant aux différentes saisons de l'année et aux grands faits de la vie individuelle (naissance, enfance, fiançailles, mariage, mort) ainsi que les croyances populaires, où survivent des restes d'une religion primitive. Les *proverbes* (la philosophie du peuple), les *devinettes* (la science secrète d'autrefois), la *poésie populaire* (avec les contes et les jeux), les *livres populaires* (datant du temps de la Renaissance, répandus sous la forme de petites brochures), les *chansons populaires primitives* (les chansons de travail) et les *danses populaires* (dont la musique est d'une beauté remarquable) constituent l'objet des études scandinaves (pp. 765-766).

On accorde en même temps la plus grande attention aux *noms de lieu*, qu'on étudie aux frais du gouvernement, car ils intéressent non seulement la linguistique, mais aussi l'histoire de la colonisation du pays (p. 765).

Grâce à l'activité de J. A. Lundell et de ses collègues et collaborateurs, qui suscita un grand intérêt, l'État intervient, en accordant les moyens financiers pour la création de Centres *(Archives)* de recherches scientifiques concernant tous les aspects de la vie du peuple suédois (2).

(1) Lundell soutient, quant aux traditions orales, l'emploi d'un système de transcription phonétique qui puisse rendre le plus exactement possible le parler local (cf. p. 767 du résumé).

(2) Il faut aussi rappeler l'importante activité lexicologique déployée par l'Académie suédoise, qui publie le Dictionnaire (*Ordbok över svenska språket* ou *Svenska Akademiens Orbok*) dont 195 fascicules ont paru (t. I, Lund, 1898-t. XVIII, Lund, 1949, jusqu'au mot *okörd*) (*apud* Roelandts).

III. LES CENTRES D'ENQUÊTES LINGUISTIQUES

LA CRÉATION DU PREMIER CENTRE. — Les matériaux dialectaux recueillis au cours de plusieurs années par les associations d'étudiants devaient être coordonnés et mieux groupés, car ils intéressent hautement l'histoire du pays. Il fallait donc solliciter l'appui de l'État.

Au mois d'octobre 1912, les savants suédois OTTO VON FRIESEN (1870-1942, professeur de langue suédoise à l'Université d'Upsal), J. A. LUNDELL, ADOLF NOREEN, BENGT HESSELMAN (plus tard professeur de langues scandinaves à Göteborg et à Upsal) (1), SVEN LAMPA et le licencié ès lettres HERMAN GEIJER (né en 1871, mort en 1943) (2) demandèrent au gouvernement une subvention de 7.500 couronnes, destinée à couvrir les frais d'un *nouvel institut* qu'ils se proposaient de créer à l'Université d'Upsal sous le nom de *Uppsala Landsmålsarkiv* (« Archives Upsaliennes des Parlers de Suède ») (3).

La subvention fut accordée, et l'Institut commença son activité le 1er janvier 1914, sous la présidence de J. A. Lundell (qui le dirigea jusqu'à sa mort, en 1940), avec Herman Geijer (le réel fondateur de l'Institut) comme secrétaire et chef de travaux (de 1914 à 1935). Mais l'Institut n'avait, selon la décision du Riksdag, que le caractère d'une mission renouvelée chaque année et non celui d'une institution permanente (Lundell). Les premiers travaux devaient comprendre : 1° le classement des collections de dialectes et de folklore se trouvant déjà à Upsal ; 2° le triage et le contrôle des matériaux ; 3° la continuation

(1) B. HESSELMAN (né en 1875) est actuellement considéré comme un des plus éminents dialectologues suédois. Voici quelques-uns de ses travaux : *Stafvelseförlängning och vokalkvalitet i östsvenska dialekter* (1902 « Sur l'allongement de la syllabe et sur la qualité des voyelles dans les dialectes suédois de l'Est ») ; *Sveamålen och de svenska dialekternas indledling* (1905 « Le dialecte de la Suède proprement dite ») ; *De korta vokalerna* I *och* Y *i svenskan* (1909-1910 « Sur les voyelles courtes *i* et *y* en suédois ») ; et *Huvudlinjer i nordisk språkhistoria* (1948, dans *Nordisk kultur*, III-IV, Upsal : « Les grandes lignes de l'histoired es langues nordiques » ; cf. Manne ERIKSSON, dans *Svenska landsmål*, 1949, pp. 171-181 ; le résumé à la p. 215).

(2) Cf. l'article de Dag STRÖMBÄCK, *In memoriam*, dans *Svenska landsmål och svenskt folkliv*, 1941, pp. 5-16 (avec le portrait de Geijer), qui rappelle la contribution de ce savant au développement des recherches dialectologiques.

(3) Cf. l'article de H. GEIJER, « Les recherches dialectales suédoises en 1914 » (*Undersökningen av svenska folkmål, 1914*, dans la revue *Svenska landsmål*, 1915, pp. 17-18, avec un résumé en français, pp. 72-73), où l'auteur donne les détails cités plus haut et indique le but de l'Institut (cf. pp. 17-29).

Cf. aussi, sur le même sujet, l'article de Manne ERIKSSON, *Intresset för de svenska dialekternas utforskande* (cité à la p. 852, n.), qui indique l'état des travaux de tous les centres suédois en 1946.

des recherches dans les provinces pour compléter les matériaux recueillis (1).

Les Centres de Lund et de Göteborg. — Une fois cette tâche remplie, il fallait continuer l'exploration du pays d'après un plan plus systématique. A peine le travail commencé, les savants suédois se rendirent compte qu'un seul centre ne pouvait pas remplir cette tâche d'une grande importance nationale. On en fonda deux autres : celui de Lund (en 1916) et celui de Göteborg (en 1917) (voir pp. 865-866).

L'État n'a pas cessé de soutenir financièrement cette grande entreprise scientifique, dont l'intérêt pour la connaissance de l'état passé et présent du pays ne pouvait être nié. Des particuliers, de leur côté, ont fourni des contributions importantes. Il suffit de mentionner ici les subventions accordées de 1915 à 1922 : 36.350 couronnes (de la part de l'État) et 30.000 couronnes (de la part de particuliers) (2).

Subventions provenant du bénéfice de la loterie nationale. — A partir de 1928, les subventions provenant de bénéfices de la Loterie nationale ont permis aux centres de s'organiser et d'accélérer leurs recherches (3).

(1) Pour plus de détails, cf. l'article de J. A. Lundell, « Instructions et conseils pour la notation des dialectes populaires » (*Om uppteckning av folkmål, Anvisningar ock råd*, dans *Svenska landsmål*, 1914, pp. 5-45, avec un résumé en français, p. 94). Les pages 34 à 44 donnent un compte rendu très détaillé des travaux de l'année 1914. L'auteur reproduit, en outre, le règlement adopté par les personnes qui ont dirigé les recherches, ainsi qu'un compte rendu financier (pp. 45-47).

La première partie de l'article concerne la *méthode de recherche*. L'auteur traite les sujets suivants : la relation entre les dialectes et la langue littéraire ; la différenciation des dialectes (la paroisse comme unité) ; les causes des changements linguistiques et la différenciation des parlers populaires ; les grandes divisions des dialectes scandinaves ; le but de l'étude des patois ; les recherches déjà faites sur les dialectes suédois (avec la bibliographie) ; la méthode à suivre (règles générales, notation des sons, les mots typiques au point de vue grammatical) ; le vocabulaire et les textes.

L'auteur donne en outre un spécimen de la méthode monographique de notation, en indiquant les sujets suivants : les animaux dans les patois et dans les traditions populaires ; les usages et les coutumes relatives à Noël ; les pays, les provinces, les lieux divers et leurs habitants ; les noms de personnes dans le parler de tous les jours (p. 94 du résumé).

(2) Ces informations, sur lesquelles l'assistant K. Roelandts a eu l'amabilité d'attirer mon attention, sont tirées de l'article de Manne Eriksson cité plus haut.

(3) Cf. l'article « Recherches sur les dialectes et les traditions populaires suédoises » (*Om undersökningar av svenska dialekter ock folkminnen, Utredningar hösten 1928 från Landsmålsarkivet i Uppsala, Landsmålsförningarna i Lund ock Intitutet för ortnamns- ock dialektforskning vid Göteborgs Högskola*, Upsal, 1928, Almqvist et Wiksell, in-8°, 99 p., avec un résumé en français, pp. 98-99), publié en commun par H. Geijer, Emil Olson (né en 1876, mort en 1937), et Hjalmar Lindroth (né en 1878, mort en 1947) (dans la collection *Svenska landsmål och svenskt folkliv*, B. 26).

On se propose surtout de réunir dans les archives des matériaux pour servir aux études et de poursuivre dans les provinces les enquêtes sur les dialectes, les traditions, les coutumes qui disparaissent rapidement. Les collections serviront de base à des *travaux de géographie linguistique et à des dictionnaires* (p. 98 du résumé).

Les questionnaires. — On a procédé à la rédaction de questionnaires très détaillés et richement illustrés (1). Les sujets traités dans les vingt premiers sont les suivants : la laiterie ; le battage du blé ; les personnes de la ferme et du village ; le ciel et les phénomènes atmosphériques ; le temps et sa division ; la fabrication de l'eau-de-vie ; la récolte de feuillage et de mousses ; les mines ; la propriété (personnelle et familiale) ; les salutations ; le commerce et les voyages ; le pâturage dans les montagnes ; le feu et la manière de le faire ; les abeilles ; les clôtures dans les champs ; le pain et sa fabrication ; la fabrication du charbon de bois et celle du goudron ; le pain et le fourrage de disette ; la chaussure et la fabrication de diverses sortes de chaussures (p. 262). Ces premiers questionnaires traitent en tout deux cent trois sujets.

La méthode suivie dans une enquête dialectale. — Dans son travail « Règles fondamentales dans les enquêtes sur les patois de la Sudermanie » (2), Torsten Ericsson (né en 1873, mort en 1923), membre des Archives d'Upsal, donne de précieuses indications sur la méthode à suivre dans une enquête. Voici, selon cet auteur, les principales règles qu'il faut observer (3) :

Lorsqu'on entreprend une enquête, « il faut avoir d'avance de véritables renseignements sur les parlers qui font l'objet » de l'examen. Dans chaque région, il faut tout d'abord poser un certain nombre de questions grammaticales en se servant de la liste de mots-types (*typordlista*) qui date de 1895.

« Il est évident maintenant, ajoute l'auteur, que ceux qui ont recueilli les matériaux se sont trop occupés de questions assez faciles et moins importantes et trop peu de problèmes difficiles, vu qu'à plusieurs reprises ils ont entrepris leur tâche sans savoir dans quelle direction il fallait chercher ceux-ci » (p. 229).

(1) Cf. *Frågelistor rörande svenskt folkliv utgivna av Landsmåls- ock Folkminnes-arkivet i Uppsala*, Upsal, 1927-1929, Almqvist et Wiksell, in-8°, 262 p. (dans la collection *Svenska landsmål och svenskt folkliv*, B. 25), avec le tableau des sujets traités, p. 262.

(2) *Grundlinjer till undersökningen av Södermanlands folkmål, Inledning ock historik, ljud- ock formlära*, Stockholm, 1914, P. A. Norstedt et Söner, in-8°, 235 p. et une carte indiquant l'étendue de certaines particularités linguistiques ; résumé en français, pp. 229-235 ; dans la collection *Svenska landsmål*, B. 8.

(3) Sur les autres travaux concernant la méthode, cf. le *Register* de la revue *Svenska landsmål*, 1878-1938, p. 44.

L'auteur estime « qu'il est impossible de dresser un plan tant qu'on n'a fait qu'amasser les matériaux. Il faut les élaborer, il faut comparer mot à mot les listes, grouper et diviser les autres matériaux ; et cela non comme dans la plupart de nos monographies dialectales avec leur système savant et toute sorte de remplissage étymologique » (p. 269).

On voit qu'Ericsson préconise une méthode qui n'est plus appliquée dans le domaine roman où l'on a depuis longtemps abandonné la liste de mots.

Étant donné que les matériaux sont envoyés au fur et à mesure par les enquêteurs (voir plus bas), Ericsson affirme : « ce qu'il nous faut avant tout, c'est l'exploitation préliminaire des matériaux, à mesure qu'ils arrivent, avec le but exprès de s'en servir pour guider des recherches ultérieures, jusqu'à ce que quelque chose de définitif puisse s'élever sur ces fondements » (p. 229).

Pour son étude sur les parlers de la Sudermanie, l'auteur a pris comme base un *choix des collections modernes* constituées jusqu'en 1906 (environ 1300 mots, l'ensemble des listes de mots typiques), en complétant ces matériaux par des notes personnelles (quelques centaines de pages manuscrites, *in octavo*) (p. 232).

La méthode dans les recherches modernes. — Quant à la méthode suivie dans les recherches modernes, Ericsson s'exprime en ces termes : « Nos recherches modernes sur la topographie dialectale (dès 1897) se servent d'annotations faites d'après les paysans parlant les différents patois ; elles s'appuient donc sur des témoignages directs, et elles suivent une méthode plus rigoureuse. Ce sont en règle générale des étudiants qui font la besogne, mais contre des honoraires fixés (100 à 125 cour. par mois), et ils ne sont admis au travail qu'après une certaine préparation linguistique. Une direction (de professeurs de l'Université) organise et surveille le travail, et ramasse l'argent nécessaire... Pendant quelques années, le travail a dû être suspendu, faute d'argent » (pp. 231-232).

L'Interrogation. — Quant à la manière d'interroger les sujets, nous trouverons les indications suivantes : « On a eu pour méthode d'interroger (directement ou d'une manière indirecte) les indigènes, surtout les vieillards, ou de causer avec eux pour trouver avant tout la forme locale des mots de la liste de « mots typiques » et de noter en outre le plus grand nombre de mots ou de textes suivis... En général, les notes ont été prises d'abord sous forme de brouillons qu'on a transcrits au net plus tard sur des feuilles de papier, in-16 pour les mots isolés, et in-4° pour les textes suivis. On s'est servi ou bien des caractères phonétiques de Lundell ou bien d'une notation moins nuancée » (p. 232).

La valeur des matériaux. — « Au total, malgré l'inégalité de leur

valeur, les matériaux recueillis, affirme Ericsson, justifient très bien les subventions accordées... » (p. 232).

LA MÉTHODE A SUIVRE POUR L'ÉTUDE DE LA CULTURE MATÉRIELLE. — SUNE AMBROSIANI (né en 1874), directeur adjoint du Musée nordique de Stockholm, a publié une étude sur la « Méthode à suivre pour prendre des notes sur la culture matérielle des paysans » (*Riktlinjer för uppteckningar om allmogens materiella kultur*, Stockholm, 1916, P. A. Norstedt et Söner, in-8°, 86 p. et 86 photographies et dessins, avec un résumé en français, pp. 85-86 ; dans la coll. *Svenska landsmål*, B. 15).

Ambrosiani estime que dans les recherches sur la culture matérielle des paysans, on doit s'occuper des objets faits à la main, en enregistrant tous les renseignements nécessaires sur leur fabrication et leur emploi. Il recommande de se concentrer sur un seul objet pour mieux expliquer ses caractéristiques. Lorsque les connaissances d'un seul investigateur s'avèrent incomplètes, il faut faire appel à plusieurs collaborateurs compétents.

Dans son travail, l'auteur étudie le village (la vie sociale, les ponts et chaussées, les clôtures et les grilles), les habitations (les matériaux et la construction des maisons), le chauffage et l'éclairage, ainsi que les objets utilisés pour le repos et les repas, en notant aussi les termes employés pour les désigner (1).

1. Les Archives dialectales et folkloriques d'Upsal.

Les Archives dialectales et folkloriques d'Upsal (*Landsmåls- och Folkminnesarkivet i Uppsala*) ont été fondées en 1914 avec l'aide de l'État.

Le montant des subsides devait être fixé à nouveau chaque année par le Parlement, comme pour une mission scientifique de caractère provisoire. Mais la prodigieuse activité de la direction détermina l'État à faire des Archives une institution permanente (2).

(1) En ce qui concerne la méthode à suivre dans les recherches sur les *noms de lieu* (très développées en Suède, sous l'impulsion de l'entreprise norvégienne), Herman GEIJER a publié l'étude *Ortnamnens undersökning ock reglering, Ett bidrag till utredning av frågan om namnregleringens förutsättningar ock mål*, Stockholm, 1912, P. A. Norstedt et Söner, in-8°, 166 p., avec un résumé en français, pp. 165-168 ; dans la coll. *Svenska landsmål*, B. 7.

(2) A partir de 1915, la revue *Svenska landsmål och svenskt folkliv* donne annuellement des informations concernant « Les recherches sur les dialectes de la Suède », en indiquant les subventions accordées et les travaux exécutés. Ces informations sont toujours suivies d'un résumé en français.

En 1927 par exemple, les recherches ont été poussées surtout grâce à l'allocation de 70.200 couronnes provenant de la Loterie nationale (cf. *Svenska landsmål*, 1927, p. 153).

SUR L'ACTIVITÉ DES ARCHIVES. — Il m'est impossible d'exposer en détail l'activité de ce centre sans dépasser le cadre de mon exposé. Toutefois, je tiens à marquer les étapes principales du développement des travaux.

En 1917, un *grand nombre d'étudiants s'occupa des parlers de la Dalécarlie,* car le conseil général de cette province avait voté une allocation annuelle (*Svenska landsmål,* 1917, p. 98).

En 1918, le nombre des collaborateurs non régulièrement attachés aux Archives atteignit le chiffre de cinquante (1918, pp. 95-96) (1).

En 1926, le Rapport annonce la série des questionnaires rédigés en vue des enquêtes (p. 106).

En 1927, on commença la rédaction d'un *répertoire général des mots et des choses* d'après les collections des Archives (p. 153).

Le Rapport de 1927 signale l'organisation de recherches spéciales sur les *traditions populaires,* rendues possibles par un subside extraordinaire de 30.000 couronnes provenant de la Loterie organisée par le gouvernement (p. 97).

La diète de 1930 créa un poste de chef des Archives et deux postes de collaborateurs permanents (p. 154).

En 1934, on commença l'examen de *la distribution locale des mots et des traditions,* et on publia plusieurs travaux, notamment sur les termes désignant la coccinelle en Scandinavie et dans d'autres pays (p. 112).

Le Rapport de 1935 mentionne l'augmentation du nombre des dessins, des photographies et des mélodies notées.

Pour enregistrer les textes dialectaux, on acheta un *gramophone* nouvellement construit convenant parfaitement aux besoins. « La gravure sur métal permet des répétitions infinies sans altération du son, et le parlant n'est point gêné par l'opération de la machine (elle peut opérer sans que le parlant en sache rien) (p. 102).

On établit aussi une étroite collaboration avec des cercles celtiques intéressés d'Irlande.

L'ATLAS DE LA CULTURE DU PEUPLE SUÉDOIS. — On pourrait citer, en outre, l'activité déployée depuis 1939 par une commission (dont les membres sont les savants suédois N. Lindqvist, Å. Campbell, S. Erixon et J. Sahlgren) qui recueille des matériaux pour la rédaction d'un Atlas concernant la culture du peuple suédois (*Atlas över svensk folkkultur*) (d'après une information aimablement fournie par Manne Eriksson) (2).

(1) A partir de l'année 1919, le rapport publié dans la revue *Svenska landsmål* (cf. p. 62) accorde une place à part à l'activité de l'*Institut de recherches sur les noms de lieu et les dialectes de la Suède de l'Ouest à Gothembourg.*

(2) Cf. à ce sujet l'article de Natan LINDQVIST, *Nordisk samarbejde inden for sprog- og kulturgeografi, Indledning af...* (avec les remarques de Poul ANDERSEN et Anders BJERRUM), dans les *Acta Philologica Scandinavica,* XIXe année, 1947, pp. 120-129.

Les matériaux des archives en 1945. — En 1945, les Archives contenaient les matériaux suivants : 3.856 manuscrits (y compris les 787 listes de Lundell) ; 11.100 feuilles *in-folio* ; 430.000 feuilles *in-quarto* ; 35.000 feuilles *in-octavo* ; 1.655.000 feuilles *in*-16 ; 7.500 feuilles de matériaux divers, ainsi que les collections de différentes sociétés.

On dispose, en outre, de : 6.700 photographies ; 1.225 feuilles de mélodies populaires ; 1.371 disques enregistrés récemment ; 50 anciens cylindres de phonographe ; 425 cartes linguistiques et 275.000 cartes in-8° (pour les dictionnaires dialectaux) dont chacune est consacrée à quatre mots au moins (1).

Le bureau des archives. — Depuis 1939, le bureau des Archives est constitué de cette manière : un directeur dont le rang est celui d'un professeur d'université (Dag Strömbäck, professeur de folklore à l'Université d'Upsal) (2) ; trois premiers archivistes (le Dr Lars Levander, le Dr Manne Eriksson et le chargé de cours Åke Campbell, pour le folklore) ; trois archivistes (un licencié et deux docteurs ès lettres) ; un adjoint pour le folklore ; deux assistants d'archives et deux employés de bureau (adresse : Universitetsbiblioteket, Upsal) (3).

Tâches assignées uniquement aux archives d'Upsal. — Alors que les centres de Lund et de Göteborg ne s'occupent que de dialectologie, les archives d'Upsal préparent aussi des collections de folklore suédois au sens le plus large ; elles sont réalisées grâce à une collaboration du *Landsmålsarkiv* d'Upsal avec plusieurs autres institutions (dans le vol. *Om undersökningar av svenska dialekter*, p. 98).

2. Les Archives de Lund.

Les Archives de Lund (*Landsmålsarkivet i Lund*) ont été fondées en 1916, avec la mission de recueillir des matériaux linguistiques dans les provinces du Sud de la Suède (4).

Elles possèdent les matériaux des anciennes Sociétés d'étudiants de Lund, c'est-à-dire : 293 cahiers de divers formats ; 3.432 feuilles *in-folio*, in-4°, et in-8° et 50.240 fiches in-16° (*Svenska landsmål*, 1931, p. 155).

(1) D'après les informations aimablement fournies par le Dr K. Roelandts.

(2) Dag Strömbäck a publié en 1932 une remarquable étude sur la magie des vieux Scandinaves, en réunissant tous les textes où il y a question de magie (*Sejd, Textstudier i nordisk religionshistoria*, Stockholm, Geber, 1932, in-8°, XXIV-209 p. ; dans les *Nordiska texter och undersökningar*, publiés à Upsal par B. Hesselman, vol. 5). Cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, 1935, pp. 83-84.

(3) D'après les informations aimablement fournies par K. Roelandts.

(4) La revue *Svenska landsmål* donne, à partir de 1923, des informations annuelles sur les travaux de ce centre dialectologique.

En 1931, la diète créa le poste de chef des recherches, que le roi confia au savant Natan Lindqvist, précédemment professeur agrégé à l'Université d'Upsal.

En 1933, on a commencé les recherches sur la *géographie de certains groupes de mots*, ainsi que le groupement des matériaux linguistiques obtenus en réponse aux questionnaires distribués (1933, p. 172).

Le Rapport publié en 1934 (pp. 112-113) mentionne, par exemple, qu'on a reçu à un questionnaire sur la *distribution locale des mots* particuliers aux provinces méridionales des réponses de 324 lieux différents. Il s'agit donc d'une *enquête par correspondance* dont le réseau de points est très dense. Les réponses obtenues en 1935 concernant le même problème contenaient cinq mille feuilles environ (1935, p. 103).

Le but et les matériaux. — Le but principal des Archives de Lund est de rédiger des dictionnaires de patois, de publier des textes et de réaliser des monographies dialectales.

En 1945, la collection comprenait les matériaux suivants : 349 travaux ou brochures ; 3.250 feuilles *in-folio* ; 61.675 feuilles *in-quarto* ; 1.700 *in-octavo* ; 1.426.300 feuilles in-16, ainsi que plusieurs disques (d'après une communication de K. Roelandts).

Le bureau des Archives. — Depuis 1939, le bureau des Archives est constitué par : un directeur (le chargé de cours Gunnar Hedström), un archiviste (le Dr Ingemar Ingers), un assistant, un archiviste-adjoint, et (depuis 1947) un second assistant. On fait appel très souvent à des collaborateurs occasionnels. Les publications sont intitulées : *Skrifter utgivna genom Landsmålsarkivet i Lund* (adresse : Universitetshuset) (*apud* K. Roelandts).

3. L'Institut de recherches toponymiques et dialectologiques de Göteborg (Gothenbourg).

L'Institut de recherches toponymiques et dialectologiques à l'École des Hautes Études de Göteborg (*Institutet för ortnamns- och dialektforskning vid Göteborgs Högskola*) a été fondé en 1917, et sa tâche est d'étudier les dialectes et surtout les noms de lieu de la partie occidentale de la Suède, principalement de la province de Göteborg et de Bohus (*Svenska landsmål*, 1918, pp. 95-96).

Ce centre a été créé grâce à l'initiative des professeurs Evald Lidén [et Bengt Hesselman] (*apud* Roelandts).

Le premier directeur des recherches fut, de 1917 à 1945, le savant Hjalmar Lindroth, professeur de langues nordiques à l'École des Hautes Études de Göteborg (1919, p. 62) (1).

(1) A partir de 1919, la revue *Svenska landsmål* publie chaque année un compte rendu de l'activité de cet Institut.

En 1928 l'Institut obtint une subvention de la Loterie nationale, ainsi que des contributions de la part de particuliers (*Svenska landsmål*, 1928, p. 98). Les recherches de 1930 se rapportent surtout aux noms de lieu du département de Göteborg-Bohus.

En 1934 l'Institut a collaboré à la révision des cartes économiques et de la liste de stations de poste et de télégraphe (1934, p. 113).

A partir de 1945, c'est le savant Ture Johannisson qui dirige cet Institut et ses recherches, et qui publie dans la revue *Svenska landsmål* les comptes rendus annuels sur son activité scientifique.

La fondation Meijerberg. — La Fondation Meijerberg doit son existence à une donation faite par l'inspecteur primaire C. J. Meijerberg. Cette donation a permis la création à l'Université de Göteborg d'un Institut pour l'étude du vocabulaire. L'organe du nouvel Institut est le *Meijerbergs arkiv för svensk ordforskning* (t. I, Göteborg, Elander, 1937, in-8°, VI-145 p.).

Dans le premier volume E. Lidén examine, sous le titre *Ordstudier*, un certain nombre de termes techniques (surtout des termes de pêche) appartenant aux parlers suédois (cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, p. 135).

4. Les Archives de toponymie d'Upsal.

Méritent une mention spéciale les Archives de Toponymie (*Svenska ortnamnsarkivet*, Upsal, rue Odinslund, n° 2), subventionnées par l'État, qui déploient, sous la direction du professeur Jöran Sahlgren, une activité digne d'être mise hors pair.

Les Archives constituent le bureau de la Commission royale de toponymie (*Kungl. Ortnamnskommissionen*), qui publie une importante série d'études intitulée *Sver(i)ges ortnamn* (« Noms de lieu de la Suède ») (*apud* Roelandts).

Sahlgren réalise à présent, grâce à une série de monographies (1), l'Atlas toponymique de la Suède (*Svensk ortnamnsatlas*).

Nous signalons en outre la revue *Namn och Bygd* (« Nom et contrée »),

(1) Citons de cette série, qui est publiée sous le titre général de *Studier till en svensk ortnamnsatlas*, les travaux suivants : Verner Ekenvall, *De svenska ortnamnen på hester* /hêtre/ (Lund, 1942, in-8°, XXI-208 p. et plusieurs cartes et illustrations dans le texte) ; Folke Hedblom, *De svenska ortnamnen på säter* /chalet/, *En namngeografisk undersökning* (Lund, 1945, in-8°, XIX-269 p. et plusieurs cartes et photographies ; six cartes sont en couleurs) et Bengt Holmberg, *Tomt och toft som appellativ och ortnamnselement* / terrain à bâtir / (Upsal, 1946, XX-349 p. et 14 cartes toponymiques) (dans *Skrifter*, n°s 10, 13 et 17 ; cf. p. 872). Plusieurs cartes dressées par les auteurs de ces ouvrages intéressent presque tous les pays nordiques de l'Europe, ainsi que la Grande-Bretagne, et démontrent l'importance des recherches toponymiques.

Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning, dirigée par le professeur Jöran Sahlgren (t. I, 1913-t. XXXVII, 1949, en continuation).

En créant ces Instituts, la Suède s'est acquis une place unique dans le domaine de la dialectologie.

IV. QUELQUES MONOGRAPHIES LINGUISTIQUES

Dans ce chapitre, je me bornerai à mentionner dans l'ordre chronologique quelques-uns des travaux les plus récents, en indiquant la méthode adoptée par les auteurs pour recueillir les matériaux.

1º En 1915, Lars Levander, collaborateur aux Archives d'Upsal, publia la première partie de son grand ouvrage consacré aux parlers de la province de Dalécarlie (1). Le langage de cette région se rapproche du norvégien et présente un certain nombre de traits archaïques. L'ouvrage porte le titre suivant : *Dalmålet, Beskrivning och historia*, I (Upsal, Appelbergs Boktryckeri, in-8º, 311 p.). C'est un résultat des enquêtes entreprises par les Archives d'Upsal.

Dans son compte rendu (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1926, p. 143), Alf Sommerfelt mentionne une conclusion importante de l'ouvrage : « Les soi-disant *frontières naturelles* ne semblent pas avoir joué un rôle très important, ce qui ne surprend pas d'ailleurs ; il en est de même des *divisions de l'organisation civile du pays*. Les vieilles *divisions ecclésiastiques*, au contraire, coïncident généralement avec les différences linguistiques » (textes mis en italique par moi-même).

2e En 1927 Gottfrid Kallstenius fit paraître un « Aperçu des parlers populaires de la province de Värmland » (*Översikt av Värmlands svenska dialekter*, Stockholm, 1927, P. A. Norstedt et Söner, in-8º, 220 p. et 7 cartes linguistiques en couleurs indiquant des aires linguistiques, avec un résumé en français, pp. 215-217 ; dans la collect. du *Svenska landsmål*, t. XXI, 2).

Ce traité se base, selon l'auteur (p. 215), sur les recherches faites dans cette province de 1897 à 1910 par *plusieurs enquêteurs*, sur l'initiative du savant Adolf Noreen. Elles furent complétées par des enquêtes de contrôle exécutées de 1912 à 1917. Dans la première partie, l'auteur examine la phonologie, dans la seconde les flexions et dans la troisième quelques problèmes concernant la formation des mots (2).

(1) La seconde partie parut à Upsal en 1928 (in-8º, 367 p.). Cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, 1930, pp. 176-177.

(2) Pour les autres travaux de l'auteur, cf. le *Register* du *Svenska landsmål*, 1878-1938, fasc. 2, p. 143.

3° En 1929, Herman Geijer, qui est réellement le fondateur des Archives d'Upsal, et Erik Holmkvist, collaborateur aux Archives, publièrent une « Esquisse de la topographie des dialectes de Västmanland » (*Några drag ur Västmanlands språkgeografi*, dans le *Svenska landsmål*, 1929, pp. 1-28 et 11 cartes linguistiques, dont une hors-texte, avec un résumé en français, p. 111). Les auteurs examinent les méthodes de cartographie linguistique et constatent que les travaux de dialectologie publiés en Suède ont en général pour objet le parler d'une paroisse.

4° En 1935, Elias Wessén examina, dans son étude *Våra folkmål* (Stockholm, 1935, C. E. Fritze, in-8°, 95 p.), un certain nombre de traits qui caractérisent les parlers de la Suède. L'auteur donne en même temps un aperçu des études sur les parlers du pays, en indiquant l'activité dialectologique et folklorique des trois centres de recherches que nous avons mentionnés plus haut.

Alf Sommerfelt affirme avec raison que « les résultats de ces recherches exerceront sans doute une bonne influence sur les méthodes dialectologiques qui en Suède, comme en Norvège, ont trop peu profité du grand progrès réalisé par la géographie linguistique dans d'autres pays » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, 1935, p. 89).

5° En 1937, Delmar Olof Zetterholm publia une étude d'ensemble sur la distribution géographique de quelques mots dans les langues nordiques (le suédois, le norvégien, le danois, les parlers de l'archipel de Féroé et de l'Islande, ainsi que les parlers suédois de Finlande et d'Estonie). Son étude a comme titre général *Nordiska ordgeografiska studier*, et comme sous-titre *Benämningar på de unga husdjuren* (« Dénominations du jeune bétail ») (Upsal, 1937, Almqvist et Wiksell, in-8°, XII-168 p. et 5 cartes linguistiques en couleurs et sur papier transparent, ainsi que 7 cartes d'un format plus réduit qui indiquent par des points le nombre de jeunes animaux domestiques dans le territoire exploré ; dans *Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond*, Uppsala, 46).

Cette étude peut être considérée comme la première tentative en vue de la réalisation d'un atlas linguistique des langues scandinaves. Cependant, l'auteur a puisé les matériaux de son étude surtout dans les Archives d'Upsal et dans d'autres Instituts, ainsi que dans plusieurs collections et dictionnaires (cf. le résumé en allemand, publié à la fin de l'étude, pp. 152-157). Les matériaux les plus récents ont été obtenus en réponse aux questionnaires envoyés par les Archives.

L'auteur examine la diffusion d'une dizaine de termes sur un territoire très étendu et l'illustre non seulement par les cartes linguistiques placées à la fin de l'étude, mais aussi par dix cartes publiées dans le texte.

L'auteur examine par exemple les mots qui désignent la jeune brebis, la jeune truie, la jeune jument, etc. (1).

6° En 1943, le folkloriste Åke Campbell publia une étude qui attire spécialement notre attention. Il s'agit de « La préparation traditionnelle et l'usage du pain en Suède à la lumière de documents sur le pain de ménage chez les paysans vers 1880 » (*Äldre svensk brödkultur i belysning av* 1880-*talets allmogebröd*, dans le *Svenska landsmål*, 1943-1944, pp. 1-89, avec un résumé en français, pp. 361-365).

Les matériaux de l'étude se composent pour la plus grande partie, selon l'auteur (p. 361), des notes (environ 8.000 pages in-4° et in-8°) envoyées à l'Institut de dialectologie et de folklore à Upsal, en réponse aux listes de questions. Les personnes qui ont fourni les notes sont d'un certain âge, et elles connaissent bien tout ce qui a trait à la préparation et à l'usage du pain vers 1880.

7° Toujours en 1943, Manne Eriksson, collaborateur aux Archives d'Upsal, publia une étude sur : « *Hjäll* » et « *tarre* » ainsi que d'autres mots désignant le lit supérieur et l'appartement situé à l'étage, « Contribution à l'histoire et à la géographie des mots concernant le lit et l'habitation dans les pays nordiques » (*Hjäll och tarre samt andra ord för översäng och övervåning, Ett ordhistoriskt och ordgeografiskt bidrag till sängens och bostadens historia i Norden*, Upsal, A. B. Lundequistska bokhandeln, Copenhague, Einar Munksgaard, 1943, in-8°, XII-334 p. et dix cartes linguistiques, dont trois en couleurs placées à la fin du volume, ainsi que 40 figures dans le texte et un résumé en allemand, pp. 288-297 ; dans *Skrifter utgivna genom Landsmåls- och Folkminnesarkivet i Uppsala*, Sér. A, 4).

Il s'agit d'une remarquable monographie à la fois folklorique et linguistique, car l'auteur examine, en se fondant sur une vaste documentation, les types de loges et de lits dans tous les pays nordiques, en essayant de déterminer les rapports qui ont existé jadis entre la Scandinavie et les pays de l'Europe du Nord et de l'Ouest.

Les deux cartes sémantiques dressées par l'auteur (cf. pp. 294-295) illustrent clairement la diffusion des significations des termes *hjäll* (*hille*) et *tarre* (*darre*). En prenant cette étude comme point de départ, on pourrait étudier le même sujet dans les pays méridionaux de l'Europe,

(1) Cf. aussi les comptes rendus d'Alf Sommerfelt (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 136-137) et de W. Mitzka (*Zeitschrift f. Mundartforschung*, t. XIV, 1938, pp. 241-242).

L'auteur a continué ce genre de recherches lexicologiques, en publiant l'ouvrage *Dialektgeografiska undersökningar, I. Ladugård* (étable), *Manesse, Fähus* ; *II. Gumse* (bélier), *Tacka* (brebis) (Upsal, 1940, A.-B. Lundequistska bokhandeln, in-8°, 86 p. et trois cartes linguistiques, dont deux en couleurs indiquant par des points les types lexicologiques, ainsi que 9 figures dans le texte, dont plusieurs sont des cartes linguistiques à échelle réduite).

car les types de loges et de lits occupent une place très importante dans la vie des campagnards.

Quelques opinions de l'auteur méritent d'être reproduites : « *Diese Geschichte gibt uns ein gutes Bild des verwickelten Spieles zwischen altem Erbe und von aussen eindringenden Einflüssen, zwischen uraltem nordischem Sprachgut und einwandernden Lehnwörtern... Sie weist weiters auf die Notwendigkeit einer westeuropäischen Wortgeographie hin, wie auch auf die einer westeuropäischen historischen Ethnologie, die als Ganzheiten und in intimer gemeinsamer Arbeit zu behandeln sind, damit wir mit Hilfe einer solchen gemeinsamen Sprach- und Kulturgeschichte, einer « linguistischen Archäologie » uns ein Bild des ältesten feststellbaren Sprach- und Kulturgrundes machen können, aus dem unsere heutige Kultur hervorgewachsen ist* » (p. 297).

8º En 1943, SIGVARD WALLSTRÖM publia le résultat de ses recherches lexicologiques dans sa thèse de doctorat soutenue à Upsal.

Le titre de cet ouvrage est le suivant : « Études de géographie linguistique en Norrland supérieur, avec comme point de départ le parler de Arjeplog » (*Studier i övre Norrlands språkgeografi med utgångspunkt från Arjeplogmålet*, Upsal, 1943, Almqvist et Wiksell, in-8º, X-162 p. et 16 cartes linguistiques).

L'auteur examine en détail une soixantaine de termes, en indiquant leur diffusion ainsi que les divers types lexicologiques et phonétiques. Les seize cartes linguistiques en deux couleurs (le fond de la carte est imprimé en bleu) présentent, par divers signes géométriques (cercles, triangles, etc.), les types enregistrés (qui sont imprimés en noir). La plupart des matériaux ont été puisés dans les Archives d'Upsal (cf. pp. 36 et suiv.).

9º et 10º Pour l'année 1944, nous retenons deux travaux : la « Monographie des noms d'oiseaux suédois » (*Svenska fågelnamn*, dans *Natur och kultur*, Stockholm, 1944, 293 p.) d'IVAR HORTLING, et l'étude « Sur l'assimilation nasale dans les langues nordiques et particulièrement en suédois » (*Om de nordiska nasalassimilationerna mp>pp, nt>tt, nk>kk med särskild hänsyn till svenskan*, Upsal, 1944, Almqvist et Wiksell, in-8º, 218 p.) de LENNART MOBERG.

Le second travail constitue le premier volume des « Recherches pour un atlas de la culture populaire suédoise », dirigées par le savant Natan Lindqvist (*Undersökningar till en Atlas över svensk folkkultur, språkliga serien, utgiven genom Natan Lindqvist, I*), et contient, dans le texte, cinq cartes linguistiques (pp. 69, 73, 117, 151 et 171), qui illustrent la densité des points explorés par les Archives.

11º En 1945 parut, comme premier volume des « Études pour l'Atlas géographique dialectal du suédois » dirigées par Natan Linqvist (*Studier till en svensk dialektgeografisk atlas utgivna av...*, 1), l'ouvrage de LARS

Forner sur « Les mesures de blé suédoises » (*De svenska spannmålsmåtten, En ordhistorisk och dialectgeografisk undersökning*, Upsal, 1945, Almqvist et Wiksell, in-8°, 238 p. et 6 cartes, dont quatre en couleurs, dans la coll. *Skrifter utgivna av Kungl. Gustav Adolfs Akademien*, n° 14).

Les matériaux ont été puisés non seulement dans les Archives que nous avons mentionnées, mais aussi dans la riche collection du Musée nordique de Stockholm (cf. pp. 5-6).

12° Pour terminer, nous devons mentionner la remarquable contribution du savant Natan Lindqvist, fondateur des Archives de Lund, sur « Le sud-ouest de la Suède à la lumière de la géographie linguistique » (*Sydväst-Sverige i språkgeografisk belysning*, en 2 volumes, Lund, 1947, Carl Blom, in-8° : vol. 1, *Text*, 76 p. ; vol. 2, *Kartor*, Atlas, contenant 125 cartes linguistiques).

C'est l'un des ouvrages les plus importants de la série ; l'auteur se propose de montrer que le sud-ouest de la Suède est caractérisé par un bon nombre de traits phonétiques et lexicologiques particuliers.

Les matériaux ont été puisés dans les Archives dialectales suédoises, et l'auteur a été aidé dans son travail par ses étudiants (cf. p. 5) et par un bon nombre de savants de son pays (cf. pp. 8-9).

Les cartes linguistiques sont suffisamment claires. Les mots sont réduits à des formes-types, afin de pouvoir être représentés sur la carte par des signes.

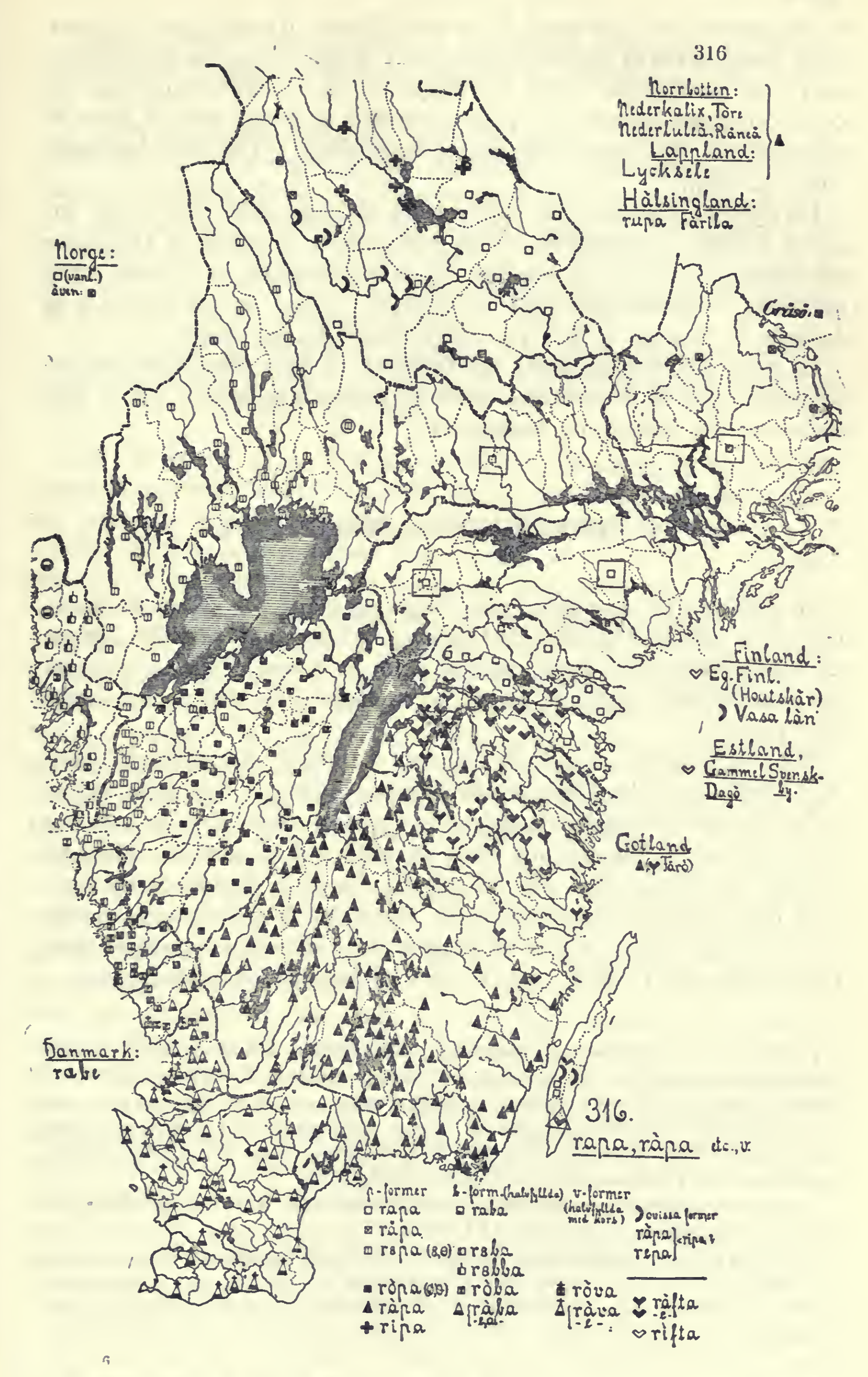
Pour pouvoir donner une vue d'ensemble sur les langues nordiques, l'auteur reproduit en marge des cartes les mots correspondants du norvégien, du danois et des parlers suédois de Finlande, d'Estonie, etc.

La riche récolte linguistique obligea l'auteur à appliquer ce système qui diffère complètement de celui des Atlas linguistiques des pays romans, et rappelle plutôt celui de l'ouvrage de Wenker (1).

Le fond de chaque carte indique les limites des provinces ainsi que les rivières et les lacs, et permet ainsi de reconnaître facilement les régions où les différents types lexicologiques sont employés (voir planche n° LXI, p. 873 de mon étude).

Quant à la valeur scientifique de la contribution de Lindqvist, nous nous bornons, faute de compétence dans ce domaine, à reproduire l'opinion de Lennart Moberg : « ... les cartes qui expliquent les phénomènes phonétiques du sud-ouest de la Suède, phénomènes dont la plupart sont des critères dialectaux particulièrement importants, présentent une grande valeur. Le vocabulaire qui est désigné comme appartenant au sud-ouest de la Suède est très hétérogène. Il se compose d'une part

(1) J'ai pu consulter cet ouvrage grâce à la bienveillance de mon collègue Ludovic Grootaers qui a bien voulu mettre à ma disposition son propre exemplaire ; qu'il veuille agréer mes remerciements empressés.



Une carte (*rapa* « éructer ») de l'ouvrage de NATAN LINDQVIST, *Sydväst-Sverige i språkgeografisk belysning* (cf. p. 872 de mon étude).

de néologismes du sud-ouest de la Scandinavie, d'autre part de vieux mots scandinaves et germaniques qui ont reculé devant les néologismes du centre de la Suède. Selon la critique, il eût été souhaitable que ces deux catégories eussent été plus nettement séparées, surtout dans le chapitre sur les voies d'expansion linguistique » (*Svenska landsmål*, 1948, p. 183).

Lorsque les enquêtes sont faites à des époques différentes et par un grand nombre d'enquêteurs, il est fort difficile d'établir la « vitalité » des termes, ainsi que la réaction des sujets parlants ; or, ce sont deux questions fondamentales dans les enquêtes visant en premier lieu la *biologie* du langage et non pas spécialement la lexicologie.

La série des monographies mentionnées à titre d'exemple montre cependant que la dialectologie suédoise avance rapidement sur le bon chemin de la biologie du langage (1).

V. TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

Le problème de la notation phonétique est traité par Manne Eriksson dans son article *Dialektuppteckningens metoder med särskild hänsyn till sammanhängande texter* (publié dans la revue *Svenska landsmål och svenskt folkliv*, 1946, pp. 32-57), accompagné d'un résumé en français (pp. 199-201).

Nous rapportons les idées de l'auteur d'après le résumé en français. M. Eriksson est d'avis que « pour pouvoir estimer à leur juste valeur les collections de notations linguistiques qui se trouvent dans les archives des dialectes, le linguiste qui veut les utiliser doit posséder lui-même quelque expérience des difficultés que présente le travail de notation et il doit connaître les méthodes de transcription de la langue parlée et écrite » (p. 199). L'auteur se propose donc d'indiquer quelques-unes de ces difficultés et de discuter un peu les méthodes de transcription.

(1) Cf. aussi Karl-Hampus DAHLSTEDT, *Det svenska Vilhelminamålet, Språkgeografiska studier över ett norrländskt nybyggarmål och dess granndialekter*, I. *Allmän inledning, ord och betydelser, A. Text* (Upsal, 1950, in-8°, VII-243 p. et une carte indiquant le territoire exploré) ; *B. Kartor*, qui contient 12 cartes linguistiques en couleurs, d'une exécution technique irréprochable ; dans les publications du *Landsmåls- och Folkminnesarkiv* d'Upsal, série A, 7, 1.

J'ai pu consulter cet ouvrage grâce à la bienveillance qu'a bien voulu me témoigner mon collègue L. GROOTAERS de Louvain.

Que mon collègue Alf LOMBARD de Lund veuille bien agréer mes remerciements empressés pour les informations qu'il m'a envoyées à Rome (en 1947), concernant la dialectologie suédoise et l'activité des savants suédois dans le domaine des langues romanes.

Eriksson montre que le savant J. A. Lundell réclamait dès 1880-90 que le transcripteur « notât ce qu'il entend et rien que ce qu'il entend » (pp. 199-200).

En France, l'abbé Rousselot (voir pp. 43-44) a démontré qu'il est nécessaire d'avoir un système de transcription phonétique, c'est-à-dire donnant une image fidèle de la *prononciation* (*Revue des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 4-5). Cette méthode fut appliquée par J. Gilliéron et E. Edmont et dernièrement par K. Jaberg et J. Jud dans l'AIS (voir p. 580), par Ugo Pellis dans l'ALI (voir p. 609), ainsi que par les auteurs de l'Atlas linguistique roumain (voir p. 728), etc.

En parlant de la méthode de Jaberg et Jud (dite « impressionniste », en opposition avec l'ancienne méthode, dite « schématisante »), Eriksson exprime ses opinions en ces termes :

« Sur un point, on peut donner raison à ces savants : la méthode impressionniste qu'ils recommandent devrait être la seule employée — si elle pouvait être utilisée dans la pratique. Mais elle se base sur une conception de la langue qui n'est guère exacte, et il y a dans la langue des raisons psychologiques qui nous font fortement douter que cette méthode soit à elle seule suffisante. Les sons linguistiques ne sont pas seulement des phénomènes acoustiques mais des symboles chargés de sens et qui supposent déjà des souvenirs et des associations linguistiques chez celui qui écoute, faute de quoi il ne pourrait les saisir tout à fait. La question est donc de savoir s'il est vraiment possible de faire une transcription correcte des sons, puis des mots et des phrases d'un dialecte qu'on ne comprend pas tout à fait. De toute manière, la valeur fondamentale de la transcription varie selon que celle-ci est faite par quelqu'un qui ne comprend les éléments phonétiques que de l'extérieur, ou par quelqu'un qui connaît, non seulement ces éléments phonétiques, mais leur sens et leur système formel intérieur. Une notation faite par quelqu'un qui connaît le dialecte donne une image plus fidèle de sa structure qu'une notation qui résulte des observations occasionnellement faites par un étranger de passage, si profondes, d'ailleurs, que puissent être ces observations. Les résultats les plus solides seront donc par conséquent obtenus par une synthèse entre les observations impressionnistes et une connaissance approfondie du dialecte que l'on veut transcrire. Aucune remarque acoustique et physiologique de détail ne peut remplacer la compréhension intérieure, mais, par contre, elle peut compléter et corriger cette compréhension. Nous ne pouvons jamais noter uniquement ce que nous entendons à un moment précis car nous mêlons toujours inconsciemment à notre interprétation du dialecte des expériences antérieures, dès que nous comprenons ce qui est dit » (p. 200).

Ce passage du résumé est trop condensé pour que nous puissions discuter à fond les opinions de l'auteur qui se montre à la fois — si

nous comprenons bien la portée de ses phrases — partisan de la transcription impressionniste et de celle dite schématisante, tout en reconnaissant le danger de l'autosuggestion, longuement discuté lors de l'examen de la méthode appliquée par G. Bottiglioni pour son Atlas (voir pp. 545-547), ainsi que par K. Jaberg et J. Jud. (voir p. 580).

Je crois, en outre, que personne n'a entrepris une enquête dialectale sans avoir fait des recherches préliminaires qui l'ont mis en contact avec les « symboles chargés de sens » ; en font preuve les nombreuses enquêtes dont nous avons parlé dans ce travail.

La connaissance trop approfondie d'un patois a causé beaucoup de difficultés aux enquêteurs lors de la notation phonétique.

Quant à l'apport personnel de chaque enquêteur lors de la transcription phonétique, il y a un grand nombre d'exemples de divergences de notation entre deux ou plusieurs enquêteurs (cf. l'index de ce travail) (1).

(1) Le résumé se termine par ce passage : « Après cette discussion générale de principe, l'auteur traite de quelques exemples suédois de diverses méthodes de notation et de rédaction, depuis les textes de 1870-80 en langage populaire épuré esthétiquement jusqu'aux modernes enregistrements sur disques, qui sont par excellence « impressionnistes ». Comme exemple d'une bonne synthèse entre la méthode impressionniste et la méthode schématisante, on apporte les textes publiés au tome IX de la revue des dialectes suédois (*Svenska landsmål*), textes qui rendent le trésor de notations prises par la famille Lundell dans son pays natal. Mais ces textes rédigés par J. A. Lundell nous montrent aussi que la science ne peut jamais négliger l'apport personnel du transcripteur, ni ses interprétations du matériel noté. L'apport subjectif du transcripteur est une partie non négligeable de l'ensemble des notations » (pp. 200-201).

Les textes enregistrés sur disques sont en effet « impressionnistes » ; mais en les interprétant, on doit toujours tenir compte de la « mise en scène », c'est-à-dire de la préparation des informateurs (surtout lorsqu'il s'agit de paysans).

Le linguiste doit écouter *plusieurs fois* le même texte pour pouvoir « remplir » les vides sonores qui ne sont pas enregistrés par la « machine ». Un texte enregistré contenant un fragment d'un patois peu connu ou presque inconnu ne peut être « déchiffré » qu'après un long travail, et cela surtout quant le linguiste n'a pas sous les yeux le texte transcrit d'avance ou après l'enregistrement, sous une nouvelle dictée du sujet. Et cette dictée doit se faire « au ralenti », pour que la prononciation du sujet puisse être notée (cf. les remarques de Ch. Bruneau, p. 90, celles de Pernot, pp. 1055-1056 et p. 618 de mon étude).

Pour des textes enregistrés et transcrits phonétiquement, cf. Dr Hans Wolfgang Pollak, *Proben schwedischer Sprache und Mundarten, 1, XXII. Mitteilung der Phonogramm-Archivs-Kommission* (Wien, A. Hölder, 1913, in-8°, 77 p., dans *Sitzungsber. d. Kais. Akad. d. Wissenschaften in Wien, Phil.-Hist. Klasse, 170 Band, 2. Abhandlung*). La transcription phonétique et la traduction en suédois littéraire ainsi que la plupart des notes ont été faites par des savants suédois et surtout par le privatdozent Gideon Danell.

3. NORVÈGE

I. INTRODUCTION

Les études dialectologiques en Norvège sont moins avancées que dans les deux autres pays scandinaves. Cela peut s'expliquer en grande partie, comme nous le verrons, par la situation linguistique particulière résultant de la longue union avec le Danemark.

Jusqu'à la fin du XIVe siècle, la Norvège a eu une langue nationale, le *vieux norrois* (all. *altnordisch*), qui a servi de langue judiciaire encore vers 1600 (1).

Mais l'absence d'une classe sociale supérieure et d'un centre administratif déterminèrent l'adoption du danois comme langue littéraire. La langue parlée s'était éloignée du vieux norrois à un degré qui rendait ce dernier inintelligible. Le danois et le norvégien avaient beaucoup d'éléments en commun, et les Norvégiens étaient en mesure de lire le danois tout en gardant leur système phonétique. Les paysans continuèrent cependant à parler leur patois et commencèrent à prendre conscience de la diffé-

(1) Cf. à ce sujet l'ouvrage de Didrik Arup SEIP, *Dansk og norsk i Norge i eldre tider* (Kristiania, 1920). L'auteur y étudie l'influence des facteurs sociaux sur la langue, et montre que la décadence du vieux norrois est due en grande partie à la disparition de l'aristocratie locale, décimée par des épidémies de peste (1349, 1360 et 1371) et ruinée par les privilèges commerciaux accordés aux Allemands. Cf. aussi le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIII, 1922, pp. 108-109.

Nous ne signalerons que certains travaux récents concernant le *vieux norrois* (vieil islandais et vieux norvégien) : le manuel de Ragnvald IVERSEN, *Norrøn grammatikk* (Christiania, 1923, in-8°, 180 p. ; 4e éd., Oslo, 1946); le dictionnaire de Hugh MARWICK, *The Orkney Norn* (Oxford, University Press, 1929, in-8°, LII-232 p.) qui contient les termes particuliers aux parlers des Orcades, avec la transcription phonétique et une introduction sur l'histoire linguistique de ces îles (dans laquelle l'auteur traite, entre autres questions, la façon dont deux langues de structure assez semblable — le norvégien et l'écossais — peuvent fusionner) (cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, n° 92, 1931, pp. 187-190) ; la nouvelle édition du dictionnaire de M. HAEGSTAD et A. TORP par L. HEGGSTAD, *Gamalnorsk ordbok med nynorsk tyding* (Oslo, Det norske Samlaget, 1930 in-8°, XII-837 p.), qui contient le vocabulaire du vieux norrois (jusque vers 1350) (cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, n° 92, 1931, p. 184) ; l'ouvrage fondamental sur l'histoire du norvégien du savant Didrik Arup SEIP, *Norsk sproghistorie til omkring 1370* (Oslo, 1931) ; P. N. GRØTVEDT, *Lydverket i lovhåndskrifterfra Borgartingslag 1300-1350* (dans *Skrifter* de l'Académie d'Oslo, II, 1938, 7) ; H. HAMRE, *Faerøymålet i tiden 1584-1750* (*ib.*, II, 1944, 2) ; et P. N. GRØTVEDT, *Studier over målet i lagmannsbrev fra Oslo 1350-1450* (*ib.*, II, 1948, 2). — Cf. aussi le chapitre *Le domaine islandais* (pp. 900-902 de mon étude).

rence qui existait entre leur façon de s'exprimer et celle de la bourgeoisie. Ce fait produisit surtout dans la première moitié du XIXe siècle, une forte réaction contre le danois, que les paysans considéraient comme une langue étrangère.

A plusieurs reprises, on tenta de constituer une langue commune nationale, en s'appuyant tantôt sur le parler de Christiania (dont l'ancien nom d'Oslo fut repris en 1925), tantôt sur ceux de la région de Bergen ; mais le baron LOUIS DE HOLBERG (né en 1684, mort en 1754), d'origine norvégienne, surnommé le Plaute du Danemark, et les autres poètes norvégiens qui illustrent la littérature des deux pays créèrent une langue danoise à laquelle des grammairiens donnèrent bientôt des règles. Au début du XIXe siècle, le danois était plus répandu que jamais en Norvège (1).

C'est alors que se produisit une « insurrection des dialectes » (terme employé par Mistral en 1881, cf. p. 14 de mon étude) contre le langage adopté par la bonne société.

La population des campagnes trouva des défenseurs énergiques qui voulaient imposer au pays une langue proche de celle des paysans, le *landsmål* (langue du pays). Mais la bourgeoisie des villes défendit âprement le dano-norvégien qui était devenu sa langue maternelle.

Deux partis se constituèrent : le premier (*nynorske-* ou *norskemaalsstraev*) tendait à créer une langue nationale fondée sur les parlers régionaux ; le second (*dansk-norske maalstraev*) faisait entrer dans le danois un grand nombre d'éléments empruntés aux patois afin de lui ôter son caractère étranger.

Le premier mouvement eut pour principal promoteur IVAR AASEN (voir p. 884) ; le second comptait parmi ses adhérents non seulement des savants, mais aussi des écrivains comme HENRIK IBSEN (né en 1828, mort en 1906) et BJØRNSTJERNE BJØRNSON (né en 1832, mort en 1910).

Le *riksmål* (ou langue littéraire) constitue à son tour un compromis entre les parlers norvégiens et le danois. Il est fondé sur la langue courante de la bourgeoisie norvégienne et écarte les traditions orthographiques du danois. Son système phonétique est celui du norvégien de l'Est ; il diffère profondément du système danois. « Le *riksmål* se distingue des

(1) La langue littéraire employée par les Norvégiens après l'abandon du vieux norrois a été analysée par Ragnvald IVERSEN, dans sa thèse intitulée *Bokmål og talemål i Norge 1560-1630, Utsyn over lydverket* (Vidensskapsselskapets Skrifter, II, 1920, n° 5, Kristiania, 1921). La langue norvégienne écrite de ce temps est une forme du danois plus archaïque que celle qu'on trouve au Danemark à la même époque ; l'influence des parlers locaux est évidente. « Tout le monde a parlé dialecte, ajoute Alf SOMMERFELT, mais il est remarquable toutefois que le norvégien de l'Est tend déjà à s'établir comme norme et influe sur les autres dialectes. Le grand mouvement actuel est donc de date très ancienne » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIII, 1922, p. 107).

dialectes norvégiens et du *landsmål* par la répartition de certains phénomènes, par certains faits de grammaire et de vocabulaire qui tous s'expliquent par le danois » (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIII, 1923, pp. 107-108 ; cf. aussi t. XXVIII, 1928, p. 189 ; t. XXXI, 1931, p. 185) (1).

L'effort pour la création d'une langue nationale unifiée est étroitement lié au mouvement nationaliste et démocratique norvégien qui domine surtout la seconde moitié du XIXe siècle. Ivar Aasen déclare, dans la préface de sa « Grammaire de la langue populaire norvégienne » (*Det norske Folkesprogs Grammatik*, 1848), qu'il travaille uniquement pour que « la langue du peuple soit traitée avec sérieux et avec respect », car « le fait que cette langue a pu subsister sans être soutenue par aucune langue littéraire et que, malgré toutes les influences extérieures, elle est encore employée par la plus grande partie du pays, prouve clairement que c'est cette langue qui au fond appartient au peuple et qu'elle est étroitement unie au peuple comme un bien inaliénable qui ne peut être remplacé par aucun autre » (A. Burgun, *Le développement linguistique en Norvège depuis* 1814, t. I, pp. 159-160).

Nous trouvons donc à la base des études dialectologiques norvégiennes un puissant mouvement d'indépendance nationale qui se manifeste contre la langue littéraire et commune des classes dirigeantes, laquelle conservait encore le cachet d'une ancienne domination étrangère (2).

(1) Sur la lutte linguistique en Norvège, cf. Fritz Meyen, '*Riksmålsforbundet*', *landsmål-riksmål und sein Kampf gegen das Landsmål* (Oslo, Riksmålsforbundet, 1932, in-8o, 91 p.), ouvrage qui doit être considéré comme un complément du travail fondamental d'Achille Burgun, *Le développement linguistique en Norvège depuis 1814* (en deux vol., 1917 et 1919). Alf Sommerfelt affirme, dans le compte rendu de cet ouvrage (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIV, 1933, pp. 137-138), qu'« une langue est classée d'après son système morphologique. La morphologie du *riksmål* contient des éléments norvégiens et danois ; elle provient d'un compromis entre les parlers norvégiens des villes et le danois écrit. Ces faits sont généralement niés par les partisans du *landsmål* qui s'appuient sur des doctrines linguistiques en cours il y a un demi-siècle, d'après lesquelles une langue mixte était une impossibilité, afin de pouvoir qualifier le *riksmål* de langue étrangère » (p. 137).

(2) Sur cette lutte héroïque qui dura plusieurs siècles, cf. l'ouvrage de Halvdan Koht, *Les luttes des paysans en Norvège du XVIe au XIXe siècle* (traduction française d'E. Guerre, Paris, Payot, 1929, in-8o, 315 p.).

L'auteur mentionne, entre autres, un détail qui illustre bien l'esprit d'indépendance des Norvégiens : « Le fait que nous trouvons en 1673 mention d'un bateau d'Oslo appelé *Den Norske Bonde* (Le Paysan Norvégien) et que par la suite un vaisseau du même nom fut capturé par les Suédois au cours de la grande guerre nordique (1711-1720) constitue un témoignage remarquable de l'estime qu'acquirent bientôt à cette époque les ruraux de Norvège. L'historien danois Edv. Holm a tout à fait raison lorsqu'il remarque qu'il eût été vraiment impossible à cette époque de baptiser un bateau danois « Le Paysan Danois ». Un tel nom n'était possible qu'en Norvège. C'était presque le seul pays d'Europe à ce moment où les gens pouvaient être fiers du nom de paysan » (p. 190).

II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Le premier ouvrage sur les dialectes norvégiens est le *Glossarium Norvagicum* (1749) du Danois ERIK PONTOPPIDAN, dit LE JEUNE (né en 1698, mort en 1764) (1), pasteur de la cour à Copenhague et en même temps évêque de Bergen (1745-1755) ; c'est un petit recueil de mots dialectaux norvégiens que les Danois ne comprenaient pas (2).

Dans la note qui accompagne son livre, l'évêque Pontoppidan affirme que son travail doit « servir à éclairer et à améliorer la langue commune » ; les dialectes norvégiens doivent être considérés comme « les restes authentiques de l'ancienne langue commune du Nord, qui actuellement ne subsiste nulle part si ce n'est en Islande » (*apud* Burgun, t. I, pp. 51-52).

L'intérêt pour la langue *danoise* s'éveille à la même époque ; c'est en 1745 qu'est fondée la « Société danoise pour l'histoire et la langue de la patrie » (*Det danske Selskab for Faedrelandets Historie og Sprog*). Il est assez normal que l'évêque Pontoppidan ait subi l'influence des idées de ses contemporains.

Le réveil national qu'on remarque à la fin du XVIII[e] siècle au Danemark est dirigé contre l'influence allemande, et renforce la conscience de l'unité scandinave.

Ce mouvement anti allemand favorise l'émancipation linguistique des Norvégiens ; en 1811 déjà, l'économiste danois OLUF OLUFSEN constate « que la Norvège a sa langue propre qui est peut-être aussi différente de la langue littéraire danoise que du suédois... Il y a à cela un fort contrepoids dans l'éducation pour ainsi dire danoise que les Norvégiens qui étudient et qui sont plus éclairés ont reçue jusqu'à

(1) Il est le fils d'ERIK PONTOPPIDAN, dit L'ANCIEN (né en 1616, mort en 1678), érudit danois, évêque de Trondheim, qui laissa une *Grammatica Danica* (1678), écrite en danois.

(2) Pour l'histoire de la dialectologie en Norvège, il faut consulter l'ouvrage d'ACHILLE BURGUN, *Le développement linguistique en Norvège depuis 1814* (1[re] partie, Kristiania, 1919, in-4°, 184 p. ; dans *Videnskapsselskapets Skrifter, II, Hist.-Filos. Klasse*, 1917, n° 1 ; II[e] partie, 1921, in-4°, 215 p. ; dans la même publication, 1931, n° 5). Cet ouvrage sera cité sous l'abréviation *Burgun*.

Cf. aussi le compte rendu publié par Maurice CAHEN, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXI, n° 68, 1919-1920, pp. 97-99 ; t. XXII, n° 70, 1922, pp. 103-105.

Le Français ACHILLE BURGUN (mort en 1915, tué d'une balle à la tête en entraînant sa section à l'assaut) a suivi les cours d'Antoine Meillet et de Robert Gauthiot, le germaniste français (cf. la nécrologie publiée par M. CAHEN, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XIX, n° 63, 1915, pp. 161-163).

Sur le développement du nationalisme en Norvège, cf. l'ouvrage du D[r] Andreas ELVIKEN, *Die Entwicklung des norwegischen Nationalismus* (Berlin, Emil Ebering, 1930, in-8°, 132 p. : dans les *Historische Studien, Heft* 198).

présent à l'Université de Copenhague ; dans ce fait que presque tous les livres sont écrits en danois, que même les livres scolaires et religieux du peuple sont écrits en danois... Si un changement se produit dans cet état de choses, il semble qu'il exercera une action considérable dans le sens du relèvement de la langue norvégienne, et de la séparation des idiomes danois et norvégien » (*apud* Burgun, t. I, pp. 60-61).

Université norvégienne a Christiania (Oslo) en 1811. — L'Université de Christiania (Oslo), fondée en 1811, contribua grandement à la rupture morale entre les deux pays ; elle devint rapidement le centre culturel de la Norvège.

La Société Royale pour le Bien de la Norvège. — En 1811 également, on fonda à Christiania une grande société patriotique pour travailler au développement des ressources matérielles et intellectuelles du pays : *Selskabet for Norges Vel* (« La Société royale pour le Bien de la Norvège »). Cette Société décerna un prix à l'ouvrage de P. E. Müller (professeur de théologie à Copenhague) sur « L'importance de la langue islandaise » (*Om det islandske Sprogs Vigtighed*), qui ne fit que renforcer les tendances séparatistes des Norvégiens (cf., pour plus de détails, Burgun, t. I, pp. 56-59).

L'Union de la Norvège avec la Suède. — Après le traité de Kiel (1814), la Norvège fut réunie au royaume de Suède par l'acte d'union du 4 novembre 1814, union qui dura jusqu'en 1905. Le problème de la création d'une langue nationale devint alors d'une importance capitale : « les Norvégiens trouvèrent que le Danemark, ayant dû renoncer à la domination politique, s'attachait d'autant plus âprement à la domination spirituelle qu'il exerçait par la communauté de la langue littéraire et le prestige d'une littérature en pleine renaissance » (Burgun, t. I, p. 65).

A. Burgun (t. I, p. 68) caractérise cet état d'esprit en ces termes : « Dans la majorité du peuple, au fur et à mesure qu'il s'éveillera à la conscience politique, le souvenir humiliant de l'ancienne union, les difficultés que causera la nouvelle, donneront naissance au désir d'une indépendance complète, qu'on voudra aussi apparente que possible ... Plus de communauté ni avec le Danemark ni avec la Suède. Cet état d'esprit poussera tout naturellement à la création d'une langue littéraire nationale, ne fût-ce que pour bien marquer par une langue particulière son indépendance à l'égard des deux frères scandinaves ».

Cela explique mieux l'importance de l'activité déployée un peu plus tard par Aasen, que nous considérons comme le fondateur de la dialectologie norvégienne.

CHAIRE DE VIEIL ISLANDAIS. — La Société royale pour le Bien de la Norvège accorda une bourse à un jeune étudiant, J. R. Keyser, qui en avait fait la demande, pour apprendre en Islande le vieux norrois. Après un séjour de deux ans (1825-1827), Keyser fut nommé en 1828 « docent » (chargé de cours) à l'Université en histoire et en statistique, et en 1829 « lecteur » dans les mêmes matières, avec l'obligation de continuer à enseigner surtout « l'histoire de la patrie, son ancienne langue et ses antiquités ». « La création de cet enseignement, ajoute Burgun, devait nécessairement mettre en discussion la question du vieux norrois aux examens » (t. I, p. 135 ; cf. aussi pp. 136-137).

PRÉCURSEURS. — Dans cette lutte d'indépendance linguistique le nombre des précurseurs d'Aasen est assez grand.

Dans cet exposé sommaire, nous ne signalerons que quatre personnalités dont l'activité semble avoir influencé particulièrement celle du fondateur de la dialectologie norvégienne.

1° HENRIK ARNOLD WERGELAND (né en 1808, mort en 1845), poète norvégien, se fit, à partir de 1830, le champion d'une langue norvégienne différant autant que possible du danois (1).

Il exposa ses idées dans un article intitulé « De la réforme de la langue en Norvège » (*Om norsk Sprogreformation*, 1835) qui fut publié dans la revue « L'ami du peuple » (*Bondevennen*) : « Puisque la langue littéraire, déclare-t-il,... nous a été inoculée, nous ne pouvons plus que rappeler quelques voix plus viriles qui retentissent au sein des montagnes, et ainsi réformer la langue écrite à l'aide de la langue parlée et sauver ce que l'on peut sauver » (Burgun, t. I, p. 113) (2).

2° JØRGEN MOE (né en 1813, mort en 1882) a le mérite d'avoir parcouru le pays pour recueillir des contes (3). Il publia en 1840 un « Recueil

(1) Il a dû être fortement influencé par les idées de son père, N. WERGELAND, qui publia en 1816 un pamphlet intitulé « Relation véridique des crimes politiques du Danemark à l'égard de la Norvège », dont le passage suivant peut donner une idée : « Nous avons parcouru l'histoire, et nous y avons trouvé assez de preuves que la Norvège, offensée par le Danemark durant une suite de siècles, n'a rien gagné, mais tout perdu par la faute de ce royaume, perdu *son roi, sa liberté, sa justice, sa marine, son drapeau, sa langue, ses provinces, ses capitaux, son renom dans le monde politique et littéraire* ». Et BURGUN (t. I, p. 66, d'où nous avons extrait ce passage) ajoute : « Le fait que ce livre eut deux éditions dans une année, chose extraordinaire à cette époque, montre combien l'auteur avait l'opinion publique pour lui. Seuls les fonctionnaires gardaient leurs sympathies pour le Danemark. Mais parmi eux également il était une minorité atteinte par la danophobie ambiante».

(2) A. Burgun analyse en détail les idées que Wergeland a défendues dans la presse et réalisées dans ses œuvres, pour conclure qu'elles étaient partagées par la plupart des démocrates ou libéraux (cf. t. I, pp. 108-124).

(3) J. MOE fut pasteur en Norvège et, de 1875 à 1881, évêque de Christiansand. Son œuvre fut continuée par son fils, Moltke MOE (né en 1859, mort en 1913), professeur de patois norvégiens à l'Université d'Oslo (Christiania).

de chansons, romances et jeux partis » (*Samling af Sange, Folkeviser og Stev i norske Almuedialekter*, 1840), dont la plus grande partie avait été composée par des personnes appartenant à la classe cultivée ; les poésies populaires authentiques n'y figurent qu'en nombre très réduit. L'auteur s'efforce cependant de noter aussi exactement que possible, à l'aide d'une orthographe particulière, la prononciation des parlers. Il s'agit donc d'une première notation phonétique rudimentaire des patois norvégiens, où l'auteur ne s'est laissé guider que par son instinct réaliste, sans être influencé par aucune théorie préconçue (cf. Burgun, t. I, pp. 148-149 ; cf. aussi pp. 151-152) (1).

3° P. CHR. ASBJØRNSEN (né en 1812, mort en 1885) commença par être ouvrier comme son père avant d'obtenir, en 1833, son baccalauréat. Il recueillit au foyer des paysans les vieilles traditions.

En collaboration avec Moe, Asbjørnsen commença en 1841 la publication de contes populaires norvégiens, dont le style renouvela la langue écrite dano-norvégienne. Les auteurs se servaient de l'orthographe danoise, mais introduisaient un grand nombre de mots norvégiens et, s'inspirant de la langue parlée, créaient une langue littéraire simple, claire et élégante rappelant le style des anciennes sagas (2).

4° PETER ANDREAS MUNCH (né en 1810, mort à Rome en 1863), professeur à l'Université de Christiania, considère le problème de la langue nationale selon les idées générales de la science de son temps. Il attribue aux langues littéraires une dignité particulière : elles ne se prêtent pas, selon lui, à des modifications arbitraires. La communauté de la langue littéraire avec le Danemark offre à la Norvège un double avantage : la littérature danoise est aisément accessible aux Norvégiens, et la littérature norvégienne peut être lue sans difficulté au Danemark. Munch rejette donc les changements brusques préconisés par les nouveaux réformateurs (Burgun, t. I, p. 130-131) (3).

P. A. Munch n'exclut cependant pas la possibilité de créer une langue nationale uniforme pour toute la Norvège, à condition que l'on procède par étapes : il faudrait étudier avant tout les antiquités norvégiennes,

(1) Il est intéressant de remarquer que MOE avait obtenu de l'Université des bourses pour ses voyages folkloriques (Burgun, t. I, p. 149). Il a pris comme modèle de son Recueil l'œuvre des frères Grimm (pp. 143-144).

(2) Cf. les biographies de K. LIESTØL, *Peter Christian Asbjørnsen* (Oslo, 1948) et *Jørgen Moe* (Oslo, 1949) ; de plus, Anders KROGVIG, *Fra det nationale gjennembruds tid* (Kristiania, 1915) (*apud* Sommerfelt).

(3) Sur ce linguiste et historien norvégien (il publia une « Histoire du peuple norvégien » allant jusqu'à l'Union de Kalmar), cf. le livre de Tr. KNUDSEN, *P. A. Munch og samtidens norske sprogstrev* (Kristiania, Gyldendal, 1923, in-8°, 162 p.), qui rappelle son rôle dans les débats sur la langue norvégienne de 1832 à 1860 (cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXV, 1925, pp. 130-131).

et ce n'est qu'après cet examen approfondi qu'on pourrait établir, en comparant les dialectes, en choisissant judicieusement et en adoptant une orthographe constante, une langue parlée commune, qui comporterait seulement quelques nuances divergentes dans la prononciation, suivant les régions du pays.

« C'est un fait assez curieux, ajoute Burgun, que l'idée précise du *landsmål* ait été émise pour la première fois par un défenseur de la langue littéraire... Mais en même temps, et principalement, c'était une raison de tactique, inconsciente, qui le poussait : on croyait pouvoir détourner l'effort des réformateurs, lui donner un autre objet que la langue littéraire, espérant de cette façon la garder intacte. On ne s'imaginait pas qu'un jour cette nouvelle langue norvégienne pourrait prétendre supplanter la langue littéraire traditionnelle, ou au moins sembler avoir des chances d'y réussir » (t. I, p. 134).

L'influence du romantisme. — Le romantisme a eu une double conséquence en Norvège : il a introduit d'une part dans la littérature un style nouveau, fortement influencé par les parlers locaux, et il a brisé d'autre part la communauté linguistique avec le Danemark. Il fallait créer un instrument nouveau capable de mieux refléter l'âme du pays qui aspirait à l'indépendance complète (cf. Burgun, t. I, p. 153).

Nulle part, me semble-t-il, la question de la langue nationale n'a été plus étroitement liée au mouvement d'indépendance du pays.

III. LE FONDATEUR DE LA DIALECTOLOGIE : IVAR AASEN

Ivar Andreas Aasen (né en 1813, mort en 1896), instituteur et précepteur, est le fondateur des études dialectologiques norvégiennes.

Originaire de Sunnmøre (Søndmøre), localité située dans la partie nord-ouest de la Norvège (tout près de la ville d'Ålesund), fils d'un pauvre paysan, il ne put acquérir une instruction scolaire supérieure. Il n'obtint son brevet d'instituteur qu'après de grands sacrifices (1).

Il commença à s'intéresser aux patois vers 1835 : c'est alors qu'il se proposa d'étudier, d'une façon plus systématique et plus approfondie, les dialectes de son pays. Il avait la conviction qu'« un tel travail ne pouvait être réalisé que par un homme né dans la cabane d'un paysan » (Burgun, t. I, p. 154).

Il connaissait sans doute les ouvrages des auteurs que nous avons mentionnés à la fin du chapitre précédent, car il s'était acquis, par une lecture assidue, des connaissances très étendues.

(1) Les informations de ce chapitre ont été en grande partie puisées dans l'ouvrage de Burgun (t. I, pp. 154-168 et *passim*).

Une langue vraiment nationale. — En 1836 déjà (dans une dissertation qui ne fut publiée que plus tard), Aasen proposait de créer une langue nationale en se fondant sur les caractères communs à tous les dialectes du pays. Pour cela, il fallait recueillir dans chaque province le plus grand nombre possible de mots, avec des renseignements concernant la grammaire et la sémantique. Une société composée de gens connaissant à fond les patois devait faire le choix et établir ensuite un dictionnaire complet, ainsi qu'une grammaire du norvégien (Burgun, t. I, p. 154).

Une grammaire du parler de son pays. — Après avoir étudié seul le vieil islandais, Aasen rédigea en 1839 une première esquisse d'une Grammaire de son parler natal. En 1841, il en publia une nouvelle édition, un peu meilleure, sous le titre suivant : « Le dialecte du Søndmøre, aperçu de sa grammaire avec fragments d'un dictionnaire » (*Den Søndmørske Dialekt, En grammatikalsk Oversigt med Fragmenter af en Ordbog*).

Boursier de l'Académie des sciences et des lettres de Trondheim. — Cette première tentative d'Aasen aurait pu rester sans aucun résultat, quoique son ouvrage eût été signalé dans un journal de Bergen (cf. Burgun, t. I, p. 155).

F. M. Bugge, recteur du Lycée (*Katedralskole*) de Trondheim et président de l'Académie de la même ville, qui avait à cœur la création d'une langue nationale (1), détermina l'Académie à accorder à Aasen une bourse pour lui permettre « de séjourner successivement dans les contrées dont les dialectes présentent les restes les meilleurs et les plus nombreux de l'ancienne langue du Nord qui a été évincée par suite de l'union avec le Danemark germanisé » et d'élaborer un lexique et une grammaire donnant un aperçu de ces dialectes (Burgun, t. I, p. 155).

Enquêtes sur place de 1841 a 1848. — Grâce à cette bourse, Aasen eut la possibilité de parcourir toute la Norvège en recueillant des matériaux dialectaux pour ses nouveaux travaux.

Aasen est donc non seulement un pionnier de la dialectologie dans son pays, mais aussi l'un des premiers qui soient allés recueillir sur place les matériaux dialectaux. Ses ouvrages en acquièrent une valeur toute particulière.

(1) F. M. Bugge fit vers 1845 un voyage en Allemagne en vue d'une série de réformes de l'enseignement, et soutint ensuite l'introduction dans l'enseignement supérieur du vieux norrois à la place de l'hébreu (une proposition semblable avait suscité en 1836 l'opposition des milieux universitaires ; cf. Burgun, t. I, pp. 136-137).

Ses principaux ouvrages dialectologiques (1). — Après ses enquêtes sur place Aasen fit paraître, en 1848, sa « Grammaire de la langue populaire norvégienne » (*Det norske Folkesprogs Grammatik*), où il donne une description comparée des principaux parlers du pays, en montrant aussi bien les divergences que les ressemblances existant entre les patois, ainsi que le rapport de filiation avec l'ancienne langue norvégienne.

Dans la préface de cet ouvrage, il soulève le problème d'une langue littéraire vraiment nationale. En la créant, « il faudrait tenir compte, dit Aasen, et de ce qui est le plus généralement employé, et de ce qui est le meilleur ou le plus parfait. Surtout, il faudrait se garder de prendre sans critique les mots d'un dialecte isolé, ou bien d'employer trop de mots rares ou peu connus ; car il s'agit de créer quelque chose qui puisse être reconnu grâce à son intelligibilité et sa commodité dans la forme comme par la facilité qu'elle présente à l'expression de la pensée » (p. XI, *apud* Burgun, t. I, p. 159).

Dans son « Dictionnaire de la langue populaire norvégienne » (*Ordbog over det norske Folkesprog*) (2), paru en 1850, il applique les principes exposés en 1845 déjà : il évite avec soin d'accueillir des formes mortes, car cela « serait considéré comme un écart de la vérité, et le lecteur en serait amené à considérer le livre comme peu sûr ; le peuple ne reconnaîtrait pas ces formes comme siennes, et le linguiste ne serait pas satisfait d'une forme qui ne se trouve que sur le papier et qui ne s'emploie pas ailleurs » (1re éd., p. VII, *apud* Burgun, t. I, p. 161).

Ces informations montrent bien avec quelle objectivité Aasen récolta les matériaux dialectaux.

En 1851 parut la *Søndmørsk Grammatik eller kort Underretning om Bygdemaalet paa Søndmør* ; c'est la première monographie dialectale du norvégien (Lundell, *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 234) (3).

Anthologie dialectale. — Le quatrième ouvrage fondamental d'Aasen, le « Recueil du *Landsmål* » (*Prøver af Landsmaalet*, 1853), est divisé en deux parties : la première est constituée par un choix de textes en différents dialectes ; la seconde donne (selon Burgun, t. I, pp. 162-

(1) L'activité littéraire d'Aasen ne retiendra pas notre attention, bien qu'il soit l'un des premiers poètes qui ont écrit en *landsmål*. Sur sa contribution au progrès du *landsmål*, cf. l'ouvrage d'Arne Garborg, A. Hovden et H. Koht, *I. Aasen, Granskaren, Maalreisaren, Digtaren* (« Aasen, homme de science, créateur du *landsmål*, poète ») (Christiania, 1913).

(2) Cf. aussi une autre édition avec des explications en danois : *Norsk Ordbog med dansk Forklaring, Omarbeidet og forøget Udgave af en aeldre « Ordbog over det norske Folkesprog »* (Christiania, 1873).

(3) Une seconde édition fut publiée en 1924, sous le titre *Søndmørsk Grammatik, kortfattet Underretning om Bygdemaalet paa Søndmør* (Oslo, 1924, in-8°, 38 p. ; dans la publication *Studentmaallaget*, VII).

163), une série de morceaux variés (en partie des traductions), écrits dans un norvégien normalisé.

Par cet ouvrage — bien que son but principal ait été la création d'une langue littéraire nationale — Ivar Aasen se place parmi les premiers auteurs d'anthologies dialectales.

Pension de l'État. — Établi à Christiania après ses enquêtes sur place, Aasen obtint de l'État une pension qui lui permit de continuer ses recherches à l'abri de toute préoccupation matérielle.

Il publia alors une étude sur « Les noms de plantes en norvégien » (*Norske Plantenavne,* 1860), un « Livre des proverbes norvégiens » (*Norsk ordsprog,* 1868), un « Recueil des noms propres d'hommes et de femmes » (*Norsk Navnebog eller Samling af Mandsnavne og Kvindenavne,* 1878) et de nouvelles éditions de ses œuvres fondamentales : la *Norsk Grammatik* (1866 ; cf. aussi l'éd. de 1899) et le *Nordsk Ordbog med dansk Forklaring* (1873-1874, cité plus haut) (1).

IV. APRÈS LA MISE EN VALEUR DU LANDSMÅL

Nous croyons utile d'esquisser quelques phases de la lutte d'affirmation du *landsmål,* car celle-ci nous semble toucher de près le développement de la dialectologie en Norvège.

Le landsmål d'Aasen n'était pas une langue artificielle. — Burgun remarque avec raison qu'« il ne pouvait venir à la pensée d'Aasen que son *landsmaal* fût quelque chose d'artificiel, puisqu'il se trouvait avoir le même rapport naturel avec les différents dialectes que les autres langues nationales avaient avec leurs parlers correspondants. Il s'imaginait avoir retrouvé la langue nationale, plutôt que de l'avoir créée, et tout autre, à condition de procéder scientifiquement, aurait dû aboutir au même résultat. Il croyait avoir fait une œuvre impersonnelle, et dans une certaine mesure c'était vrai. Constitué d'après un principe scientifique, le *landsmål* en acquérait une autorité particulière. Abstraction de tous les parlers, il n'accordait à aucun une situation priviligiée, ce

(1) Ivar Aasen avait déjà terminé en 1876 un autre ouvrage où il avait classé le vocabulaire des parlers norvégiens dans la forme qu'il envisageait de donner au norvégien littéraire. Le travail resta cependant en manuscrit jusqu'en 1925, date à laquelle il fut publié par Sigur Kolsrud, sous le titre : Ivar Aasen, *Norsk Maalbunad, Samanstilling av norske ord etter umgrip og tyding* (Oslo, Det Norske Samlaget, 1925, in-8°, XVI-231 p.) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXVII, 1927, pp. 141-142).

qui eût été contraire au sentiment démocratique norvégien, ou plutôt, il les reflétait tous suivant leur « valeur » respective » (t. I, pp. 163-164) (1).

Le landsmål au même niveau que la langue littéraire ordinaire. — Un exposé plus détaillé de la marche victorieuse du *landsmål* comme langue officielle en Norvège nous éloignerait trop de notre objet qui est la dialectologie (2). Nous nous bornons donc à mentionner qu'à l'occasion de la réorganisation de l'enseignement primaire (en 1890) les partisans du *landsmål* ont obtenu un grand succès, puisque le texte de la loi exige une « connaissance de la phonétique, de la morphologie ainsi que de la construction phraséologique de la langue littéraire et du *landsmål*... et d'autre part une lecture détaillée de morceaux choisis dans la littérature de la langue littéraire et du *landsmål* » (Burgun, t. II, p. 156). La loi du 27 juillet 1896 fait une place encore plus grande au *landsmål* dans l'enseignement ; elle accorde aux élèves la faculté de présenter à l'examen de baccalauréat deux compositions de norvégien en *landsmål* et de faire dans la langue littéraire une composition supplémentaire sur un sujet narratif ou descriptif (Burgun, t. II, p. 170).

Une chaire de langue populaire. — Le *landsmål* ayant obtenu une place bien méritée dans l'enseignement supérieur, on créa en 1886 une chaire de langue populaire dans l'enseignement supérieur ; son premier titulaire fut le folkloriste Moltke Moe (voir p. 882, note 3), qui consacra de plus en plus son activité au folklore. Il fut remplacé par Marius Haeg-

(1) Dans les luttes politiques en Norvège, le *landsmål* a joué un rôle important. Il suffit de mentionner, à ce sujet, le travail de Hans Vogt, *Målstrid og Klassekamp* (« L'oppression linguistique et la lutte des classes », Oslo, 1932, in-8°, 53 p.) qui est présenté par Alf Sommerfelt (partisan du *riksmål*) en ces termes : « Dans cette brochure, M. Vogt soutient que l'oppression linguistique est une forme dérivée de l'oppression des classes. Les grandes langues nationales sont parlées par la bourgeoisie ; elles sont devenues trop littéraires et trop difficiles pour les ouvriers. Appliquant ces idées aux conditions norvégiennes, M. Vogt affirme que le *riksmål* est la langue de la bourgeoisie norvégienne et que les ouvriers gagneraient à adopter le *landsmål* qui serait plus proche des ouvriers. Le raisonnement est apte à surprendre. Même dans sa forme la moins archaïque, le *landsmål* serait plus difficile aux ouvriers du sud-est du pays que ne l'est le *riksmål* (le contraire est vrai des ouvriers de l'Ouest). Il est significatif que plusieurs des travaillistes du Sud-Est sont des partisans fermes du *riksmål*. Pour celui qui nourrit les idées de M. Vogt, ce qu'il faudrait opposer au *riksmål*, n'est pas le *landsmål*, mais le langage populaire de l'Est qu'on a essayé d'employer comme une langue littéraire sous le nom de *Østlandsk reisning* (m. à. m. « le soulèvement de l'Est »)... » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIII, 1934, pp. 125-126).

Sur les luttes des deux langues littéraires en Norvège, on peut consulter, avec un réel profit, l'étude de Sigurd Kolsrud, *Maal og maalgransking* (Christiania, 1922, in-8°, 196 p.).

(2) Le lecteur peut trouver des informations très détaillées dans le *second* volume de l'ouvrage de Burgun (cité à la p. 880, n. 2) ; cf. surtout les chapitres suivants : *1894-1914* (pp. 142-206) et *La situation actuelle, Conclusions* (pp. 207-215).

STAD qui avait enseigné le *landsmål* dans une Haute École Populaire et à des cours de vacances pour instituteurs (Burgun, t. II, p. 171) (1).

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES PATOIS. — En 1881, quelques linguistes et folkloristes comme P. CHRISTIAN ASBJØRNSEN, I. AASEN, ELSEUS SOPHUS BUGGE (2), J. STORM, linguiste et phonéticien (3), etc., fondèrent, sous une impulsion venue de Suède, la Société *Forening for norske dialekter og folketraditioner* à laquelle adhérèrent, dès le premier instant, un grand nombre de membres dispersés dans toutes les parties de la Norvège. Cette Société publia, à partir de 1884, la revue *Norvegia, tidsskrift for det norske folkemaal og minder*, qui fut dirigée par Moltke Moe pour le folklore et par J. Storm pour les dialectes.

Le premier fascicule contient un exposé de J. Storm sur l'écriture phonétique norvégienne, où l'auteur présente les résultats de ses recherches personnelles (4).

(1) MARIUS HAEGSTAD (né en 1850, mort en 1927) fut un des principaux propagateurs du *landsmål*, et ses recherches sur la dialectologie du vieux norrois ainsi que ses travaux dialectologiques sont d'une haute importance scientifique. Cf. ses travaux : *Gamalt Trøndermaal* (Kristiania, 1899) ; *Hildinakvadet...* (« La chanson de Hildina, avec des notes sur le dialecte des Shetland... ; Kristiania, 1900) ; *Maalet i dei gamle norske kongebrev* (Kristiania, 1902) ; *Vestnorske maalføre fyre 1350* (I, 1908 ; II, 1, 1915 ; II, 2, 1916, 1917 et 1942 ; II Tilleg, 1935), ainsi que le *Gamalnorsk Ordbog med nynorsk tyding* (en collaboration avec Alf TORP ; Kristiania, 1909).

Les savants de son pays lui offrirent à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, un volume de Mélanges qui parut sous le titre *Heidersskrift til Marius Haegstad fraa vener og laeresveinar 15de juli 1925* (Oslo, Norli, 1925, in-8°, 176 p.). Cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, pp. 187-189.

(2) E. S. BUGGE (né en 1833, mort en 1907) fut professeur de philologie comparée à l'Université de Christiania (1866) et membre correspondant de l'Académie des Inscriptions de Paris (élu en 1881). Il publia, outre une édition de l'*Edda* (en 1867), une étude sur « Les consonnes dans la langue populaire norvégienne » (en 1850), des « Études sur l'origine des légendes divines et héroïques du Nord » et une grande édition des inscriptions runiques norvégiennes, etc.

(3) L'importante activité de Johan Storm a été mise en lumière par Olai Skulerud, qui a publié un catalogue complet des manuscrits de Storm (déposés à la Bibliothèque de l'Université d'Oslo) et, à titre d'exemple, ses collections de matériaux se rapportant aux parlers de Vestfold et de Nedre Buskerud-Oslo (dans le *Festskrift til Amund B. Larsen*, Kristiania, H. Aschehoug, 1924).

(4) L-ll [LUNDELL], *Dialectologie scandinave*, dans *Rev. des patois gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 236.

Le problème de l'orthographe fut soulevé au commencement du XIXe siècle, sous l'influence du grand linguiste danois R. RASK, qui avait publié en 1827 son ouvrage fondamental « Essai d'une théorie d'une orthographe danoise scientifique » (*Forsøg til en videnskabelig dansk Retskrivninglaere*). Le premier qui exposa les principes de l'orthographe norvégienne fut MAURITZ CHRISTOPHER HANSEN (né en 1794, mort en 1842), poète et romancier, dans la préface de sa *Norsk Grammatik* (5e éd.,

LE RIKSMÅL. — Afin de compléter notre exposé, il nous faut mentionner la création, en 1900, de la Société *Norsk Rigsmaalsforening* dont le double but est le suivant : « Elle veut, déclare son programme, s'opposer à la division néfaste de notre langue littéraire officielle qui menace de se réaliser grâce à l'envahissement de l'école par ce qu'on appelle le *landsmål* et grâce à l'emploi de cette langue dans la législation du pays. Elle ne veut pas seulement empêcher de nouvelles mesures dans ce sens, mais elle veut aussi travailler pour obtenir une modification des décisions du Storting qui ont ouvert le chemin à cette évolution néfaste. Ensuite elle cherchera également à protéger notre langue littéraire actuelle en éveillant le sens pour sa culture. Elle travaillera pour l'emploi d'un style et d'une façon de s'exprimer naturels en prenant pour base le parler cultivé, et pour l'adoption d'un vocabulaire norvégien, là où celui-ci se présente pour remplacer sans affectation les mots étrangers » (*apud* Burgun, t. II, pp. 174-175).

Le plus fervent partisan du *riksmål* fut B. BJØRNSON, qui déchaîna une véritable campagne et souleva un grand mouvement de protestation. Ce grand écrivain avait dit en parlant des patois : « Tout n'y est pas appétissant. Nous le voyons le mieux quand nous avons besoin de quelque chose d'extrêmement laid ou d'ordurier (*svinsk*) ; alors nous descendons volontiers au patois. Là nous le trouvons » (*apud* Burgun, t. II, p. 175) (1).

LE DICTIONNAIRE DU RIKSMÅL. — Afin de fixer le mieux possible le *riksmål,* on commença dès 1918 à préparer un Dictionnaire. En 1922, on décida de pousser activement la composition du *Riksmålsordbok* ; le savant ALF SOMMERFELT fut chargé de la rédaction. A partir de 1925, on lui adjoignit TRYGVE KNUDSEN et, à partir de 1940, HARALD NORENG.

Il ne s'agit pas d'un dictionnaire historique, puisque le plus ancien des textes dépouillés ne date que des environs de 1840. C'est un dictionnaire de l'usage, fixant le vocabulaire de la plus ancienne des deux langues officielles de la Norvège, celle de HENRIK IBSEN, de B. BJØRNSON et de la plupart des personnes cultivées.

Le premier fascicule parut en 1930, sous le titre *Norsk riksmålsordbok,*

1837, *apud* Burgun, t. II, p. 168). Ses travaux furent continués par KNUD KNUDSEN (né en 1812, mort en 1896), fils d'un paysan et professeur de lycée (sur son activité, cf. Burgun, t. II, pp. 170-179).

(1) Le poète ARNE GARBORG (né en 1851, mort en 1924), l'un des plus remarquables écrivains du *landsmål* (il était d'origine paysanne et maître d'école), publia, dans sa colère, un fragment d'une lettre que Bjørnson lui avait adressée plus de vingt ans auparavant et qui contenait des termes de mépris à l'égard des paysans : « Ces gens encore tout velus, ces troglodytes, laissez-les beugler en *landsmål* et baver des prières sur un fétiche de pierre : que diable avez-vous à voir à cela ? Pouvez-vous civiliser de pareils animaux ? » (*apud* Burgun, t. II, p. 175).

Utarbeidet av TRYGVE KNUDSEN *og* ALF SOMMERFELT (Oslo, Aschehoug, 1930, in-8°). Le XXIX[e] fascicule, qui vient de paraître (1950), va jusqu'au mot *strekke* (1).

Enfin, on doit signaler que le système du *riksmål* parlé a été l'objet d'études de caractère « phonologique » faites par C. Hj. BORGSTRØM, *Zur Phonologie der norwegischen Schriftsprache* (dans la revue *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, Oslo, t. IX, 1937, pp. 250-273) et par H. VOGT, *Some Remarks on Norwegian Phonemics* (t. XI, 1939, pp. 136-144) et *The Structure of the Norwegian Monosyllables* (t. XII, 1942, pp. 5-29).

LE MAÎTRE INCONTESTÉ DE LA DIALECTOLOGIE NORVÉGIENNE : AMUND BREDESEN LARSEN. — Larsen commença son activité scientifique en publiant des « Notes d'un copiste, Anciennes significations de mots danois actuels » (*Af en afskrivers optegnelser, nogle aeldre betydninger af nuvaerende danske ord, navnlig fra 17[de] aarhundrede, samlede af*... Copenhague, Gyldendal, 1881, in-8°, VI-75 p.), et un « Aperçu sur les dialectes de Trondhjem » (*Oversigt over de trondhjemske dialekters slaegtskabsforhold*, Trondhjem, 1886).

En 1892, il fit paraître une « Carte d'ensemble des dialectes dans le diocèse de Kristianssand » (*Oversigtskart over visse dialektfaenomeners udbredelse i Kristianssands stift*, Christiania, J. Dybwad, 1892, in-8°, 8 p. et une carte) (2) et deux années plus tard « La phonétique du dialecte de Solør » (l'est de la Norvège : *Lydlaeren i den solørske dialekt, isaer i dens forhold til oldsproget*, Kristiania, 1894, gr. in-8°, 183 p.), où il a entrevu le principe important (mis en valeur par A. Meillet) de la différenciation des consonnes en contact (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV, 1925, pp. 126-127).

(1) Pour le *landsmål*, il faut mentionner, outre le Dictionnaire d'Aasen (cf. p. 886), celui de HANS ROSS, *Norsk Ordbog* (*Tillaeg til « Norsk Ordbog »* af Ivar Aasen, Christiania, 1895 ; *Nyt Tillaeg*, 1902, pp. 1-64 et 1910, pp. 1-21), ainsi que *Norske Bygdemaal* du même auteur (Christiania, 1905-1909, t. I-VIII) (« le langage populaire norvégien », désigné aujourd'hui par le terme *nynorsk*).

Sur l'importance des termes contenus dans ces dictionnaires, nous croyons utile de rappeler l'opinion de SOMMERFELT : « On a souvent l'impression que les linguistes suédois et danois considèrent tous les mots qu'ils trouvent dans les dictionnaires d'Aasen et de Ross et qui sont inconnus du danois, comme dialectaux. Toutefois, le dano-norvégien, le *riksmål* actuel, qui semble s'être constitué au XVIII[e] siècle, a toujours été caractérisé par un vocabulaire en grande partie différent du vocabulaire danois, surtout pour les choses concrètes. Il faut avouer, cependant, que l'état de la lexicologie norvégienne rend la tâche des étymologistes non norvégiens très difficile. Espérons que le *Riksmålsordbok* et le dictionnaire du *landsmål* qui se prépare, remédieront à cet état de choses.» (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXV, 1934, p. 149).

(2) Plusieurs de ses études ont été publiées dans les *Videnskapsselskapets Skrifter* de Christiania (devenus, en 1925, *Videnskaps-Akademiet i Oslo*) (LUNDELL, *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 236).

Ces études préliminaires lui permirent de publier en 1897 un « Aperçu sur le norvégien populaire » (*Oversigt over de norske bygdemål*, Kristiania, 1897).

En 1905, il fit paraître un travail plus étendu sur les « Noms de fermes dans le baillage de Nedenes » (*Gaardnavne i Nedenes amt, oplysninger samlede til brug ved matrikelens revision af O. Rygh...*, Kristiania, W. C. Fabritius et fils, 1905, in-8°, XIV-264 p. ; dans la grande collection *Norske gaardnavne*, VIII) ; deux ans après, il publia une étude sur « Le parler de Christiania » (*Kristiania Bymål*, Kristiania, 1907), et en 1912, en collaboration avec Gerhard Stolz, sur celui de Bergen (*Bergens Bymål*, Kristiania, 1912).

Ses plus importantes monographies linguistiques sont cependant les deux suivantes :

1° « Les parlers de Sogn » (région située autour du Sognefjord : *Sognemaalene*, 1re partie, Kristiania, 1922, in-8°, 289 p. ; 2e partie, Oslo, J. Dybwad, 1926, in-8°, XXIV-359 p. et une carte indiquant les principales isoglosses phonétiques).

Dans cette étude remarquable, l'auteur met en évidence le rôle des générations nouvelles. La partie la plus considérable du premier fascicule est constituée par des « exemples illustrant le développement phonétique, arrangés en colonnes d'après les lieux principaux de la région. On a donc ici une espèce d'Atlas linguistique, le premier en Norvège » (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV, n° 74, 1923, p. 127 ; t. XXVII, 1927, p. 141, sur la seconde partie).

2° « Le parler de la ville de Stavanger », étude réalisée avec la collaboration de M. Berntsen (*Stavanger Bymål, Utgitt av Bymålslaget*, Oslo, H. Aschehoug, 1925, in-4°, VIII-528 p. : reproduction photographique du manuscrit des auteurs). « Comme c'est le cas de toutes les villes norvégiennes, le parler a été influencé par le *riksmål*, et des influences étrangères, surtout bas-allemandes, se sont exercées sur son vocabulaire » (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1927, p. 139). L'ouvrage contient quelques textes phonétiques.

Cette remarquable activité scientifique détermina les savants norvégiens à publier, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du maître, un volume de Mélanges qui parut sous le titre *Festskrift til Amund B. Larsen på hans 75. Års Fødselsdag* (Kristiania, H. Aschehoug, 1924, in-8°, 246 p.). Larsen a été l'un des premiers observateurs du parler des villes norvégiennes, alors que la tradition « rurale » du *landsmål* limitait encore l'investigation dialectologique aux parlers des campagnes (Maurice Cahen).

Maurice Cahen affirme avec raison (dans le compte rendu des Mélanges), qu'en dépit « d'une carrière modeste, M. Amund B. Larsen est le maître incontesté de la dialectologie norvégienne et l'un des linguistes les

plus originaux de son pays » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, pp. 156-162).

CENTRES DE DIALECTOLOGIE LES PLUS IMPORTANTS. — Outre le centre de Trondheim (voir p. 885), nous devons mentionner les deux centres de dialectologie suivants :

1° LE CENTRE D'OSLO. — Il y a, dans le cadre de l'Université d'Oslo, un centre d'études dialectologiques dénommé *Norsk Målførearkiv* qui possède des matériaux assez considérables concernant les parlers norvégiens (d'après une information aimablement fournie par mon collègue Alf Sommerfelt). Cet Institut est géré par Sigurd Kolsrud, titulaire de la chaire de dialectologie norvégienne à l'Université d'Oslo (d'après une communication de mon collègue Hans Vogt).

2e LE CENTRE DE BERGEN. — La ville de Bergen a créé des « Archives de traditions populaires » (*Folkeminnesamling*) qui réunissent aussi des matériaux dialectaux de la Norvège occidentale (Hans Vogt et Alf Sommerfelt) (1).

COMMISSION SPÉCIALE POUR L'ÉTUDE DU VOCABULAIRE NORVÉGIEN. — Vers 1930, on créa à Oslo, sur l'initiative du folkloriste NILS LID, une Commission pour l'étude du vocabulaire norvégien. « On veut sauver de l'oubli, écrivait Alf Sommerfelt, le vocabulaire qui se rattache aux anciens métiers et aux traditions populaires qui disparaissent si rapidement aujourd'hui sous l'influence de la vie moderne ».

La Commission publie des études appelées *Ord og sed, redigert av Nils Lid og Svale Solheim* (« Mots et coutumes », t. I, 1934, in-8°, 63 p., en continuation), qui donnent des descriptions très détaillées des anciens métiers ; elles sont illustrées de dessins et de photographies et suivies de *questionnaires* (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 135-136).

Les questionnaires permettent aux correspondants dispersés dans tout le pays de donner des réponses, de noter des variations, etc. Il s'agit donc d'une enquête par correspondance, analogue à celles pratiquées dans plusieurs pays (cf. l'index de mon ouvrage).

QUELQUES REVUES. — Outre les publications de l'Académie d'Oslo,

(1) Mon collègue Hans Vogt a bien voulu me donner, en outre, (dans une lettre envoyée à Rome, le 1er mars 1947) l'information suivante : « une linguiste, de formation plus française, qui s'occupe actuellement d'un aperçu général de dialectologie norvégienne, avec des cartes, est Mme Halfrid Christiansen ». Elle a commencé, en 1946, la publication d'un ouvrage d'ensemble : *Norske dialekter* (Oslo, Tanum).

Que mes collègues Alf Sommerfelt et Hans Vogt veuillent bien agréer mes vifs remerciements pour la bienveillance qu'ils m'ont témoignée en me donnant ces précieuses informations.

nous nous bornons à signaler les revues suivantes, qui touchent de plus près la dialectologie :

1° *Maal og Minne, Norske studier* (t. I, 1909, en continuation), dirigé par l'éminent savant MAGNUS OLSEN. Ce périodique est consacré aussi bien à la linguistique qu'à l'étude des traditions populaires.

2° *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap, under medvirkning av Olaf Broch, Hjalmar Folk, Georg Morgenstierne, Konrad Nielsen, Didrik Arup Seip, Ernst W. Selmer, Alf Sommerfelt, Jakob Sverdrup, utgitt av* CARL J.-S. MARSTRANDER (t. I, Oslo, 1928, in-8°, en continuation). A. Meillet constata, dès le premier tome de cette remarquable revue, l'absence de tout nationalisme linguistique, puisque tous les mémoires dont l'objet n'est pas particulièrement nordique sont en allemand, en anglais ou en français, si bien qu'ils sont d'une lecture aisée pour tout le monde (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, 1929, pp. 20-21).

Nous devons cependant ajouter que les savants norvégiens collaborent aux revues suédoises et danoises, qui tiennent compte de tout le mouvement dialectologique qui se manifeste en Norvège.

CENTRE D'ÉTUDES DE TOPONYMIE. — La Norvège possède un Centre d'études de toponymie, subventionné par l'État: le *Norsk Stadnamnarkiv*, qui fut dirigé par Gustav INDREBØ (1889-1942), dont le successeur est le savant Per HOVDA. Avant la création de cet Institut, on avait une vaste collection de noms de fermes norvégiennes, et de noms de lieu en général, avec leur prononciation dans les parlers du pays et leur histoire. Cette collection porte le titre *Norske Gaardnavne, Udgivne med tilføiede Forklaringer af O. Rygh* (t. I, 1897-t. XIX, 1936, qui contient l'index de l'ouvrage, composé par A. Kjaer, à l'âge de 84 ans ; cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVIII, 1937, p. 125).

Ce grand ouvrage fut commencé par O. Rygh et continué par K. Rygh, A. Kjaer, Amund B. Larsen, Hj. Falk, Magnus Olsen et J. Qvigstad. Il a eu une grande influence sur le développement des études onomastiques dans les pays scandinaves, et même ailleurs, puisqu'il sert de modèle à la collection des noms de lieu qu'on vient d'entreprendre en Angleterre (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1927, p. 138) (1).

(1) Comme études modèles sur les noms de lieu de la Norvège, signalons les deux travaux suivants : 1° Magnus OLSEN, *Farms and Fanes of Ancient Norway, The Place-Names of a Country discussed in their Bearings on social and religious History* (Oslo, H. Aschehoug, 1928, in-8°, XVI-349 p. ; dans les publications de l'*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning*, série A, t. IX), où l'auteur étudie les noms des domaines agricoles et des sanctuaires, en montrant comment se reflète, dans les noms de lieu, toute la vie du pays au cours des siècles, car la Norvège n'a pas connu les nombreuses agitations qui caractérisent le passé de plusieurs pays européens. — 2° Magnus OLSEN, *Hedenske kultminder i norske stedsnavne*, I (dans les *Skrifter*

Les grands travaux lexicologiques en préparation. — On prépare actuellement les travaux lexicologiques suivants : 1° Un grand Dictionnaire du norvégien du XVIe siècle jusqu'à l'époque contemporaine (sur le modèle de l'*Oxford Dictionary*) ; 2° Un Dictionnaire du *landsmål* (sur le modèle du *Norsk Riksmålsordbok*) ; 3° Un grand Dictionnaire du vieux norrois (d'après un renseignement aimablement fourni par mon collègue Alf Sommerfelt, le 26 janvier 1950).

V. QUELQUES TRAVAUX DE DIALECTOLOGIE

1. Le domaine norvégien.

En dehors des travaux de dialectologie mentionnés ci-dessus, nous nous bornons à signaler, dans ce chapitre, quelques ouvrages particulièrement caractéristiques (1).

Comme nous l'avons fait pour les autres domaines linguistiques, nous présenterons ces travaux dans l'ordre chronologique, le seul qui permette de reconnaître facilement le progrès réalisé (2).

1° En 1918, le dialectologue Olai Skulerud publia une étude sur le dialecte de Telemarken (*Telemaalet i umriss*, Kristiania, 1918, in-8°, 108 p.), l'une des régions les plus pittoresques de la Norvège, où le vieux norrois s'est maintenu jusque vers 1600 et où les parlers en conservent encore des traces linguistiques. L'auteur tient compte de l'anthropologie, de l'archéologie,ainsi que des noms de lieu qui montrent tous une influence venue de l'ouest et de l'est du pays (cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV, 1923, n° 74, p. 130).

2° Quatre années plus tard, le même auteur fit paraître une monographie d'une grande valeur scientifique, sur le parler de Tinn (cf. Haugen, p. 71) : *Tinnsmålet, Fyrste bolken* : *ljodlaere* (I, Halle, 1922,

de l'Académie d'Oslo, II, 1914, 4) et *Stedsnavn og gudeminner i Land* (Oslo, J. Dybwad, 1929, in-8°, 95 p. ; dans les *Avhandlinger* de l'Académie d'Oslo, II, 1929, n° 3), où l'auteur complète le brillant ouvrage que nous venons de citer en montrant comment l'histoire se traduit dans les noms des habitations, des fleuves, des lacs, des divisions territoriales, etc.

(1) Nous devons cependant exprimer notre regret de n'avoir pas pu disposer d'un plus grand nombre de travaux ; à cause des deux guerres mondiales les bibliothèques que nous avons pu fréquenter ne possèdent pas encore une documentation suffisante concernant la dialectologie scandinave.

(2) Un exposé plus détaillé que le nôtre a été publié par Einar Haugen, sous le titre *Norwegian Dialect Studies since 1930*, dans *The Journal of English and Germanic Philology* (vol. XLVII, 1948, pp. 68-79). Cet article est suivi d'une ample bibliographie, où les travaux sont groupés d'après leur année de parution. Nous le citerons sous l'abréviation *Haugen*.

in-8°, XII-347 p. : II, Oslo, 1938, dans les publ. de la *Norske Videnskaps-Akademi i Oslo*, pp. 459-786).

3° En 1926, il apporta une nouvelle contribution à la dialectologie, en publiant une description du parler de *Norderhov*, qui appartient au groupe des parlers de la Norvège de l'Est : *Utsyn over målet i Norderhov* (Oslo, J. Dybwad, 1926, in-8°, 104 p. ; dans les *Avhandlinger* de l'Académie d'Oslo, t. II, 1926, n° 1) (1).

4° Pour l'année 1929, nous enregistrons la monographie de PER THORSON sur la phonologie des parlers du Nord-Est de Ryfylke, dans la Norvège du Sud-Ouest : *Målet i Nord-Aust-Ryfylke, Umrit av ljodlaera* (Oslo, H. Aschehoug, 1929, in-8°, 120 p. ; dans *Bidrag til nordisk filologi av studerende ved Universitetet i Oslo*, t. VIII). Cet ouvrage contient quelques textes, ainsi qu'un chapitre sur les emprunts. C'est un travail précis et très utile dit Alf Sommerfelt ; mais Thorson « ne prend pas assez en considération le fait que tous les parlers norvégiens forment un tout et que tous les parlers ont subi des influences venant d'autres parlers. Il ne faut pas compter seulement avec le vieux norrois et le dano-norvégien » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, n° 92, 1931, p. 195) (2).

5° Les parlers de la région de Vemdal (département de Härjedal) ont été étudiés sur place par JØRGEN REITAN, spécialisé dans l'étude des parlers de Trondheim, dans son ouvrage, *Vemdalsmålet, Med oplysninger om andre herjedalske mål* (Oslo, J. Dybwad, 1930, in-8°, 101 p. ; dans les publ. *Norske Videnskaps-Akademi i Oslo*, 1930). Le Härjedal appartenait jadis au pays de Trondheim ; il n'est devenu suédois qu'à partir de 1645, et, par conséquent, cette contribution intéresse au même degré les études dialectologiques norvégiennes et suédoises (cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXII, 1931, pp. 155-156) (3).

6° Les parlers de la région située au nord de Bergen ont été étudiés par LARS E. SØREIDE, dans l'ouvrage *Nordfjordmålet* (Oslo, Norli, 1930, in-8°, 98 p. ; dans la série *Norske målføre*, publiée par l'Association *Studentmållag*). L'auteur se base sur le parler de Gloppen, en donnant un aperçu sur la phonétique, la morphologie et sur l'ordre des mots,

(1) En 1927, O. SKULERUD publia une autre étude sur le parler d'*Ådal*, localité située dans la région de Ringerike (pays montagneux de la Norvège méridionale, dominant la rive occidentale du Tyrifjord, beau lac qui appartient au bassin du fjord d'Oslo) : *Utsyn over målføret i Ådal, Ringerike* (dans *Festskrift til Hjalmar Falk*, Oslo, 1927, pp. 369-429).

(2) P. THORSON a publié, en outre, une brochure intitulée *Ryfylkemålet* (Oslo, Norli, 1930, in-8°, 40 p. ; dans la série *Norske Målføre*, t. XI), qui donne une description sommaire du système phonétique et morphologique des parlers de Ryfylke. Il est aussi l'éditeur d'un dictionnaire publié par CHRISTEN JENSØN, sous le titre *Den Norske Dictionarium eller Glosebog, Faksimileutgave med innføring av Per Thorson* (Oslo, 1946, *apud* Haugen, p. 79).

(3) Pour d'autres travaux du même auteur, cf. la bibliographie donnée par Einar Haugen, pp. 72-73.

ainsi que quelques textes dialectaux. Alf Sommerfelt fait sur ce travail la remarque suivante : « Le livre présente le caractère des autres travaux dialectologiques publiés par le *Studentmållag.* On n'y trouvera donc pas de notation phonétique précise, mais l'on peut en général se faire une idée des phonèmes par la description qu'en donne l'auteur » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXII, 1931, p. 157).

7° MARTIN SVENDSEN a donné une description morphologique d'un parler qu'il connaissait à fond (Sommerfelt), celui de la ville de Stavanger, dans son ouvrage *Syntaksen i Stavanger bymål, Utgitt av Bymålslaget* (Oslo, H. Aschehoug, 1931, in-8°, 150 p.) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXIII, 1932, pp. 137-139) (1).

8° En 1932 parut une monographie très importante de Mme HALLFRID CHRISTIANSEN sur les parlers du nord du pays, les moins connus : *Gimsøy-målet, Fonologi og orddannelse* (Oslo, J. Dybwad, 1933, in-8°, IX-213 p. et deux cartes ; dans les *Skrifter* de la *Norske Videnskaps-Akademi i Oslo,* 1932, II, n° 3). Cette remarquable contribution fut présentée par Alf Sommerfelt en ces termes : « On est heureux de trouver ici un exposé systématique et riche de la phonologie et de la formation des mots dans les parlers de l'une des îles de Vesterålen. C'est la première fois que des *méthodes phonologiques* ont été employées dans l'étude complète d'un parler norvégien et les résultats de ces méthodes sont des plus intéressants. En réalité, la thèse de doctorat de Mme Christiansen constitue l'exposé le plus ample et le plus systématique que l'on ait fait jusqu'ici de la phonologie d'un parler norvégien...On eût désiré, peut-être, voir déjà dans ce volume le point de vue géographique pris davantage en considération, mais il est bien dangereux de l'appliquer aussi longtemps que l'on ne possède qu'une information fragmentaire sur l'extension des différents traits des parlers du Nord » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXVI, 1935, pp. 91-92).

9° EINAR B. SKÅNLUND a étudié lui aussi les parlers du nord de la Norvège, et en particulier celui de Salta, pays situé à l'est de la ville de Bodoe, dans le département de Nordland, dont les habitants prennent part à la pêche de Lofoten et subissent ainsi, par l'intermédiaire de l'école, l'influence du *riksmål* (Sommerfelt). Son ouvrage fut publié sous le titre *Saltamålet, Kort oversikt over lydlaeren* (Oslo, H. Aschehoug, 1933, in-8°, 104 p. ; dans *Bidrag til nordisk filologi av studerende ved Universitetet i Oslo,* t. X) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXV, 1934, pp. 144-145).

10° Le savant américain GEORGE T. FLOM a commencé dès 1912 à réunir des matériaux pour la rédaction d'un dictionnaire des parlers de la région d'Aurland dans la province de Sogn, située aux environs

(1) Pour les autres travaux consacrés au parler des villes, cf. E. HAUGEN, pp. 73-74 : *Urban Speech.*

du Sognefjord, le plus grand et le plus beau des fjords de la Norvège ; il a publié plusieurs études, dont les plus importantes sont les suivantes : *On the Place-Names of Aurland Parish in Sogn, Norway* (dans *Saga-Book*, XI, *Part* III, pp. 260-281 ; *Viking Society for Northern Research*, London) ; *The Phonology of the Dialect of Aurland*, dans le 1er vol. des *Illinois Studies in Langage and Literature*, 1915, Urbana) ; *The Morphology of the Dialect of Aurland* (*In Sogn, Norway*) (Urbana, Illinois, The Univ. of Illinois Press, 1944, in-8°, 142 p. (les pages 132-142 contiennent une ample bibliographie) (1).

L'auteur a enregistré les matériaux sur place, à différentes reprises (1912, 1926, 1930, 1932, 1935 et 1938 ; les noms de lieu sont groupés sur 9.455 fiches, cf. p. 6) ; sur ses informateurs, il ne donne pas d'indications détaillées (2).

L'enquête semble être très poussée ; l'auteur publie à la fin de son étude morphologique quatre textes dialectaux en transcription phonétique (pp. 129-131).

11° INGEBORG HOFF publia en 1946, sous la direction du professeur Sigurd Kolsrud, l'ouvrage *Skjetvemålet, Utsyn over lydvoksteren i målet i Skiptvet i Østfold i jamføring med andre østfoldske mål* (Oslo, J. Dybwad, 1946, gr. in-8°, VII-344 p., dont les quinze dernières sont occupées par des cartes linguistiques ; dans *Skrifter utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo*, II, *Hist.-filos. klasse*, 1, 1946).

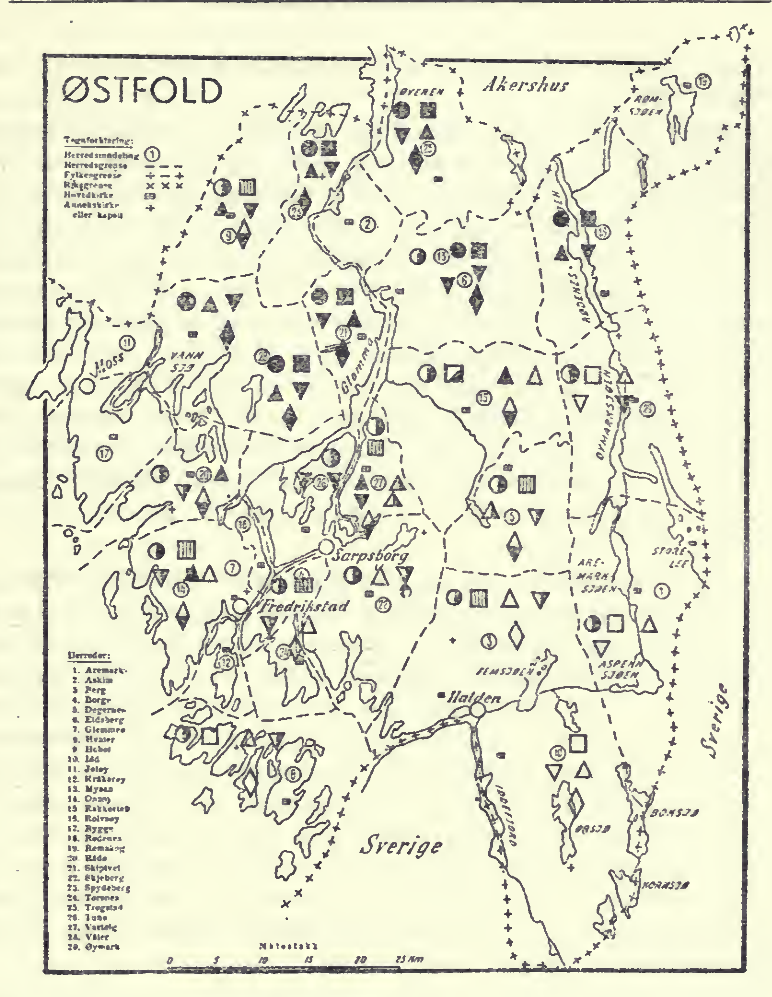
L'auteur n'a pas utilisé seulement les matériaux linguistiques qu'elle a recueillis personnellement dans la région de Østfold (qui se trouve dans la partie méridionale de la Norvège, le long de la frontière suédoise), mais aussi ceux réunis par Johan Storm, et ceux récoltés par les archives dialectales d'Upsal et de Göteborg (p. 1).

Cette étude très approfondie est accompagnée d'un nombre réduit de textes en transcription phonétique (pp. 291-294), d'une ample bibliographie (pp. 295-299) et d'un index très détaillé (pp. 300-326) ; les quinze cartes linguistiques présentent, à l'aide de divers signes géométriques, des particularités lexicologiques et phonétiques de la région étudiée (pp. 329-343 ; voir planche n° LXII, p. 899 de mon étude). Sur chaque carte, l'auteur désigne par des numéros les localités visitées, dont le nom est indiqué dans la marge de chaque carte (3).

(1) Pour les autres travaux de FLOM, cf. la bibliographie de son étude *Morphology of the Dialect of Aurland*, p. 134.

(2) Nous ne trouvons dans l'étude sur la *Morphologie du dialecte d'Aurland* que l'indication suivante : « *I hereby want to express my sincerest gratefulness to the men and women, old and young, in all parts of Aurland, who so courteously and willingly gave me of their time in these investigations. Their kindliness and intelligent interest I shall always admire and remember* » (p. 6).

(3) Cf. le compte rendu très détaillé, avec une discussion importante sur les méthodes employées par l'auteur, écrit par D. A. SEIP, *Svenska landsmdl...*, 1949, pp. 53-111 ; résumé, p. 212.



Kartskisse A 1.

Tiljamning. Hunkjønnsord.

Gno. hosa, skota, svala, mysa, reka f.

hōso	*hōsə*		
skōto	*skōtə*	*skåtə*	*skǿtə*
suṭu	*sūṭə*		*svāṭə*
mȳsu	*mȳsə*		*mōsə*
rōko	*rōkə*		*rēkə*

Une carte de l'ouvrage d'INGEBORG HOFF, *Skjetvemålet* (cf. p. 898 de mon étude).

2. Le domaine islandais.

Pour le domaine islandais, nous nous bornons à signaler les travaux suivants (1) :

1° Kemp Malone, *The Phonology of Modern Icelandic* (Menasha, Wisconsin, The Collegiate Press, 1923, in-8°, 138 p. ; dans *New York University Ottendorfer Memorial, Series of Germanic Monographs*, n° 15). L'étude contient une introduction de phonétique, ainsi qu'un commentaire. Au lieu d'une *transcription phonétique ordinaire*, l'auteur emploie une *notation numérique*, qui n'est qu'une variété de la notation analphabétique. « On considère séparément les divers facteurs du langage (unités phonétiques, syllabe, accent, durée, hauteur) et les différents organes (glotte, voile du palais, langue, lèvres) et l'on affecte à chacun d'eux un symbole alphabétique... On est horrifié à la vue de ces 74 pages où sur deux colonnes se pressent 30 rangées de 16 chiffres : cette partie de l'ouvrage ressemble à une table de logarithmes » (Maurice Cahen, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, pp. 140-145 ; la partie citée, pp. 140 et 141).

2° Stefán Einarsson, *Beiträge zur Phonetik der isländischen Sprache* (Oslo, Brøggers Boktrykkeri, 1927, in-8°, 144 p.) ; c'est le résultat de recherches instrumentales faites par l'auteur Islandais lui-même dans le laboratoire de Frans Āimä à l'Université de Helsinki. Einarsson a étudié quelques traits de l'articulation islandaise, notamment la nasalité des voyelles, la sonorité des consonnes, la quantité et, plus brièvement, l'intonation et l'accent d'intensité. Alf Sommerfelt émet sur cet ouvrage le jugement suivant : « L'auteur s'arrête presque toujours aux résultats concrets de ses expériences instrumentales et ne compte pas avec le caractère psychique des phonèmes ; on n'y trouve que très rarement un sentiment du système phonique de l'islandais, chose d'autant plus regrettable que l'auteur lui-même est Islandais » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, p. 193).

3° L'étude de H. Bryn sur « La composition anthropologique des Islandais » (dans le volume *Festskrift til rektor J. Qvigstad*, Tromsoe, 1928) n'intéresse que subsidiairement notre sujet, mais les résultats obtenus par l'auteur peuvent intéresser aussi les dialectologues. La population islandaise de type très uniforme et de taille très haute a les cheveux bruns ; les blonds sont en minorité infime, tandis que le pourcentage des blonds en Norvège est beaucoup plus grand, même dans

(1) Le tome II des *Vestnorske maalføre* de Haegstad (voir p. 889, n. 1 de mon étude) comprend une étude de l'ancien islandais en tant que différent du vieux norvégien (*apud* Sommerfelt).

les contrées où le type alpin (1) est le plus répandu. On sait cependant que le gros de la population d'Islande vient de la côte occidentale de la Norvège (sur 1013 colonisateurs dont on connaît les noms, 846 étaient d'origine norvégienne). L'auteur croit que l'apport de l'hérédité britannique a été beaucoup plus fort qu'on ne le suppose généralement. Les Islandais tiendraient donc leur haute stature combinée avec des cheveux bruns d'un élément dinarique-arménoïde venant des Iles Britanniques. Et Alf Sommerfelt (à qui nous avons emprunté ces informations) conclut : « Quoi qu'il en soit, on sera d'accord avec M. Bryn pour chercher l'explication du développement remarquable des facultés pour la culture littéraire et scientifique chez les Islandais, non pas seulement au moyen âge, mais aussi à l'époque moderne, dans l'influence d'un élément anthropologique à civilisation celtique. On est heureux de trouver une telle note chez un auteur qui a montré des tendances à prendre un peu trop au sérieux les idées ridicules de certains anthropologistes sur la supériorité absolue de notre race nordique » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, p. 199).

4º STEFÁN EINARSSON, *A Specimen of Southern Icelandic Speech, A Contribution to Icelandic Phonetics* (Oslo, J. Dybwad, 1931, in-8º, 39 p. ; *Skrifter* de l'Académie d'Oslo, II, 1930, nº 71) ; dans cette étude, l'auteur étudie des tracés pris dans les laboratoires de phonétique de l'abbé Rousselot et de Jean Poirot par l'Islandais Årsaell Sidurðsson qui, en Islande, n'a pas eu la possibilité de les utiliser lui-même. Les recherches portent sur les voyelles nasales.

5º Le *vocabulaire islandais* a été réuni dans le grand dictionnaire de SIGFUS BLÖNDAL (*Islandsk-dansk ordbog*, Reykjavik, 1920-1924). On y trouvera aussi une étude détaillée de la prononciation islandaise avec ses variantes locales, qui sont peu importantes (Sommerfelt).

6º LE NORVÉGIEN EN GRANDE-BRETAGNE ET EN IRLANDE. — Au moyen âge le norvégien s'est étendu non seulement aux Iles Féroé, mais aussi en Grande-Bretagne et en Irlande. Le norvégien d'Irlande a été étudié, dans son ouvrage fondamental, par le celtisant CARL MARSTRANDER (*Bidrag til det norske sprogs historie i Irland*, dans les *Skrifter* de l'Académie d'Oslo, II, 1915, 5).

7º Pour les ILES D'ÉCOSSE on peut signaler, en plus de l'ouvrage de H. MARWICK sur la langue des Orcades (cf. p. 877, n. 1) et des travaux publiés en danois par JAKOB JAKOBSEN (né en 1864, mort en 1918), *Det norrøne sprog paa Shetland* (Copenhague, 1897), *Shetlandsøernes*

(1) D'après les théories de l'anthropologie moderne, les brachycéphales bruns norvégiens n'appartiennent pas au type alpin, mais au type dit de Borreby (cf. CARLETON STEVENS COON, *The races of Europe*, New-York, The Macmillan Company, 1939, p. 319 et *passim*) (*apud* Sommerfelt).

stednavne (dans *Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie*, vol. XVI) et *Etymologisk ordbog over det norrøne sprog på Shetland* (Copenhague, 1921), les traductions anglaises de deux de ces ouvrages, *An Etymological Dictionary of the Norn Language in Shetland*, I-II (London-Copenhague, 1928-1932) et *The Place-Names of Shetland* (London-Copenhague, 1936) (Sommerfelt).

8° ILES FÉROÉ (cf. aussi p. 843 de mon étude). — En plus des ouvrages mentionnés plus haut (pp. 877, 889, n. 1 de mon étude) de H. HAMRE et de M. HAEGSTAD (1), on doit signaler le dictionnaire *Faerysk-donsk orðabóg* (Tórshavn et Copenhague, 1927-1928) de M. A. JACOBSEN et CHR. MATRAS, et une étude sur les noms de lieu des îles par CHR. MATRAS (*Stednavne paa de faerøske Norðuroyar*, dans les *Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie*, 3e série, vol. XXII, 1932, pp. 1-322).

9° GROENLAND (cf. aussi p. 844 de mon étude). — On connaît environ trente inscriptions runiques du Groenland, dont la population d'origine norroise s'est soumise au roi de Norvège, en 1261. La langue de ces inscriptions a été étudiée par MAGNUS OLSEN (*Fra norrøn filologi*, Oslo, 1949, pp. 51-84) (*apud* Sommerfelt).

VI. QUELQUES TRAVAUX DE PHONÉTIQUE

Le germaniste HJALMAR FALK (né en 1859, mort en 1928) a introduit vers 1920 à l'Université d'Oslo un enseignement de phonétique et de linguistique générale, qui est maintenant matière obligatoire pour tous les étudiants de langues (2).

Parmi les nombreux travaux de phonétique, nous nous bornons à signaler en passant les suivants :

1° Après avoir donné des études précises sur les dialectes allemands, ERNST W. SELMER a examiné à l'aide des appareils phonétiques l'intonation du langage parlé à Oslo et à Bergen (3).

(1) Le tome II de ses *Vestnorske maalføre* contient une étude sur le parler des Iles Féroé (*apud* Sommerfelt).

(2) En témoignage d'estime et de reconnaissance pour son enseignement et ses travaux, un groupe imposant d'anciens élèves, d'amis et de collègues lui a offert un volume de Mélanges, qui a paru sous le titre *Festskrift til Hjalmar Falk, 30 desember 1927* (Oslo, H. Aschehoug, 1927, X-427 p. et le portrait de Falk). La bibliographie des travaux de Falk a été rédigée par son ancien élève E. W. Selmer, dont les travaux de phonétique occupent une place importante dans la dialectologie norvégienne.

(3) Voir les travaux suivants : *Enkelt og dobbelt tonelag i Kristianiasprog* (dans la revue *Maal og Minne*, 1920, pp. 57-75) et *Tonelag og tonefald i Bergens bymaal* (dans *Videnskapsselskapets Skrifter*, II, 1921, n° 8. Christiania, 1921) (cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIII, 1922, pp. 110-111).

2° En 1923, il a pris l'initiative de publier une série de travaux phonétiques réalisés dans l'Institut de phonétique de l'Université d'Oslo, sous le titre *Opuscula phonetica Instituti Phonetici Universitatis Regiae Fredericianae, edidit E.-W. Selmer,* dont le premier fascicule contient une étude d'E. Moe sur l'intonation du Rindalen (vallée dans la région intermédiaire entre l'ouest de la Norvège et le pays de Trondheim), sous le titre *Tonelagstilhøve i rindalsk* (Christiania, 1923, in-8°, 67 p.) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXIV, 1925, pp. 131-132).

3° A la même époque, il a entrepris des recherches sur les occlusives et l'accent musical du parler de Stavanger, ainsi que sur l'intonation dans les parlers des îles Féroé (1).

4° Enfin, Selmer a publié en 1930, avec la collaboration de Hjalmar Lindroth, qui a entrepris une grande étude sur le parler de l'île d'Öland (cf. *Ölands folkmål,* I, Göteborg, 1926), l'ouvrage *Apokope und Zirkumflex,* I, *Eine theoretische Experimentalstudie auf Grund der öländischen Akzentverhältnisse* (Olso, J. Dvbwad, 1930, in-8°, 149 p. ; *Skrifter* de l'Acad. d'Oslo, II, 1930, n° 10).

Tout en reconnaissant la grande importance de l'activité dialectologique en Norvège, nous ne pouvons que regretter l'absence d'un Atlas linguistique du norvégien, dont la réalisation pourrait donner un nouvel essor aux études concernant les langues germaniques (2).

(1) Voir les travaux suivants : *Om stavangermaalets haarde og bløte klusiler* (Christiania, J. Dybwad, 1924, in-8°, 26 p. et trois planches ; dans *Videnskapsselskapets forhandlinger,* 1924, n° 3) ; *De faerøiske tonelag* (*ib.*, 1924, in-8°, 51 p. et 46 figures dans le texte ; dans la même publication, n° 1) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, *Bull. Soc. Ling. Paris,* XXVI, 1925, pp. 189-190) ; *De musikalske aksent i stavangermålet* (Oslo, 1927, in-8°, 77 p. ; dans les *Avhandlinger* de l'Académie d'Oslo, II, 1927) (cf. le compte rendu d'Alf Sommerfelt, t. XXIX, 1929, pp. 186-188).

Sur la prononciation du norvégien, cf. aussi l'article de l'éminent phonéticien et slaviste Olaf Broch, *Quelques remarques sur la prononciation du norvégien oriental* (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXIV, 1923, pp. 234-254) et *Fra Østlandets dagligtale* (dans *Maal og Minne,* 1923, pp. 124-155).

(2) Einar Haugen, qui aboutit à la même conclusion, attribue cet état de choses aux difficultés financières : « *Some of this is most certainly due to the parsimonious way in which the Norwegian state treats the topic of dialect research. The appropriations given to the official institutions created to carry on such study are scandalously small, amounting to ab. 10.000 kroner (not including the director's salary) in Oslo, compared to a budget of ab. 150.000 kroner for the corresponding institution in Uppsala, Sweden. Additional support available from semi-official institutions like the Nansen Fund, Det norske Samlaget, and Bymålslaget do not offset this weakness* » (*The Journal of English and Germanic Philology,* vol. XLVII, n° 1, 1948, p. 76).

Sur la *méthode* pratiquée pour réunir les matériaux dialectaux, Win. Roukens donne l'information suivante : « *Für die Norweger geht die Anwendung der direkten*

On doit regretter aussi que, tandis que les linguistes norvégiens qui s'occupent de langues non scandinaves, se servent des méthodes dialectologiques modernes et ont même contribué à les développer, la plupart des dialectologues norvégiens semblent préférer les vieilles méthodes purement historiques.

VII. L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE COMPARATIVE DES CIVILISATIONS

En septembre 1924, on créa à Oslo l'*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning* dont l'objet est la science de l'homme au sens le plus large : langue, folklore, institutions, mœurs et religions. Il est pourvu de ressources importantes grâce à la libéralité de l'État norvégien et de la ville d'Oslo.

Lors de son inauguration le président, FREDRIK STANG, exposa les étapes de la création de cet Institut (1) et Alf Sommerfelt traça les grandes lignes d'un projet d'étude des langues du Caucase (cf. le volume *Quatre conférences d'inauguration*, Oslo, 1925, petit in-8°, 168 p. ; pp. 89-107).

L'Institut a déployé jusqu'en avril 1950 (date à laquelle s'arrêtent les informations que nous a fournies Alf Sommerfelt) une activité de la plus grande importance scientifique ; les trois séries de ses publications en sont une preuve indéniable.

La *première série* (la série A), comprend dix-neuf volumes contenant les conférences demandées à des savants norvégiens ou étrangers (2).

La *deuxième série* (la série B), comprend cinquante-cinq volumes contenant des travaux d'une grande importance scientifique réalisés par des savants norvégiens ou étrangers (3).

Methoden daraus hervor, dass aus einem vom Staat gestifteten Jahreszuschuss von 4.000 Kr. jährlich etwa 15 Stipendiaten als Sammler angestellt werden. Dass daneben das Fragebogensystem eine Menge an Material hereinbringt, wie dies ja auch in Estland und Lettland der Fall ist, lässt sich verstehen » (*Wort- und Sprachgeographie*, pp. 41-42).

(1) Sur l'activité de l'Institut jusqu'en 1931, cf. Fredrik STANG, *Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, Beretning om dets virksomhet inntil sommeren 1931* (1931, 212 p.).

(2) Parmi les travaux qui concernent notre sujet, signalons les suivants: A. MEILLET, *La méthode comparative en linguistique historique* (1925, 116 p.) ; OTTO JESPERSEN, *Mandkind, Nation and Individual from a Linguistic Point of View* (1925, 222 p.) ; BERNHARD KARLGREN, *Philology and Ancient China* (1926, 167 p.) ; MAGNUS OLSEN, *Farms and Fanes of Ancient Norway* ; ALF SOMMERFELT, *La langue et la société, Caractères sociaux d'une langue de type archaïque* (1938, 233 p.).

(3) Signalons seulement les suivants : J. QVIGSTAD, *Lappiske eventyr og sagn, I, Lapp Text with Norwegian Translation* (vol. III, 1927, 560 p.), *Lappiske eventyr og*

La *troisième série* (la série C) comprend douze volumes contenant les *Rapports* des savants envoyés en mission scientifique par l'Institut et des comptes rendus de l'activité générale de l'Institut.

Tout en appréciant hautement l'activité remarquable de cet Institut scientifique, on doit cependant regretter l'absence d'un pareil centre de recherches pour les parlers norvégiens actuels.

VIII. LES SAVANTS DES PAYS NORDIQUES ET LES ÉTUDES LAPONNES

INTRODUCTION. — Les Lapons sont aujourd'hui plus de trente mille. *Les plus nombreux sont ceux qui habitent la Norvège* (plus de vingt mille) ; viennent ensuite ceux de Suède (plus de huit mille), de Russie (environ deux mille avec ceux de Petsamo, région annexée par l'URSS en 1944) et ceux de Finlande (plus de mille cinq cents) (1).

En dépit du nombre restreint de ceux qui s'en servent, les parlers lapons sont très divergents. Il n'existe pas moins de sept formes littéraires différentes du lapon : deux en Russie, une en Finlande, trois en Suède et une en Norvège (Sommerfelt).

LA DIVISION DIALECTALE DU LAPON. — Alf Sommerfelt indique (*l. c.*), pour les parlers lapons, six groupes principaux : 1° le *lapon russe*, en Russie et dans la région de Petsamo ; 2° le *lapon finlandais d'Enare* ;

sagn, II, Lapp Text with Norwegian Translation (vol. X, 1928, 736 p.), *Lappiske eventyr og sagn, III, Lapp Text with Norwegian Translation* (vol. XII, 1929, 511 p.), *Lappiske eventyr og sagn*, IV, *Lapp Text with Norwegian Tanslation* (vol. XV, 1929, 566 p.), *De lappiske stedsnavn i Troms fylke* (vol. XXVIII, 1935, 162 p.), *Lappiske stedsnavn i Finnmark og Nordland fylker* (t. XXXIII, 1938, 276 p.) ; *De lappiske appellative stedsnavn* (vol. XLII, 1944, 82 p.) ; E. LAGERCRANTZ, *Wörterbuch des Südlappischen* ; KAARLE KROHN, *Die folkloristische Arbeitsmethode* (t. V, 1926, 168 p.) ; la grande enquête linguistique de GEORG MORGENSTIERNE, *Indo-Iranian Frontier Languages, I, Parachi and Ormuri* (t. XI, 1929, 419 p.) ; *Indo-Iranian Frontier Languages, II, Iranian Pamir Languages* (vol. XXXV, 1938, XXIV-564-66 p. et 8 planches), *Indo-Iranian Frontier Languages*, III (vol. XL, 1944, XXXVIII-304 p. et une planche) ; KONRAD NIELSEN, *Lappisk ordbok* ; l'enquête linguistique sur les confins de l'Afghanistan et de la Chine entreprise par le Lt. Col. D. C. R. LORIMER : *The Burushaski Language*, I, *Introduction and Grammar* (LXIII-464 p., dix planches et une carte) ; II, *Texts and Translations* (vol. XXIX, 1-2, 1935, VII-418 p.) ; III, *Vocabularies and Index* (t. XXIX, 3, 1938, XVI-544 p.) ; JOHN FRØDIN, *Zentraleuropas Alpwirtschaft* (vol. XXXVIII, 1-2 : t. I, 1940, XXX-411 p., 79 illustrations ; t. II, 1941, VIII-583 p. et 141 illustrations) ; O. T. BEITO, *Norske Saeternamn* (vol. XLV, XVI-341 p. et 4 cartes), etc.

Les travaux de HANS VOGT et ALF SOMMERFELT sur le caucasique ont été publiés dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*.

(1) D'après les recensements de 1910 et 1900 respectivement, reproduits par Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1927, p. 160.

3° le *lapon norvégien*, parlé principalement en Finnmarken et en Troms et dans certaines parties de la Suède et de la Finlande ; 4° le *lapon de Lule*, au sud du groupe précédent, des deux côtés de la frontière suédo-norvégienne ; on joint à ce groupe le *lapon de Pite* situé encore plus au Sud, en Norvège et en Suède ; 5° le *lapon d'Ume* en Suède, au sud du lapon de Pite ; 6° le *lapon méridional*, au sud du lapon d'Ume jusqu'à Jämtland et Herjedalen en Suède et dans les montagnes de Vefsn à Röros en Norvège.

La connaissance du lapon nécessaire aux fonctionnaires norvégiens. — Le lapon appartient à la famille linguistique finno-ougrienne (voir mon étude, p. 997) ; les fonctionnaires norvégiens en service dans ces régions sont obligés de l'apprendre. Les savants norvégiens à leur tour se sont intéressés à ce domaine linguistique.

La langue littéraire du lapon de Norvège fut déjà établie au XVIIIe siècle par Knud Leem (mort en 1774) ; elle fut stabilisée par N. V. Stockfleth (mort en 1866) et par J. A. Friis (mort en 1896), écrivain lapon remarquable, dont les traductions contribuèrent beaucoup à la fixer (*apud* Sommerfelt, pp. 158 et 158-159).

La littérature laponne comprend plus de quatre cents ouvrages en Suède et en Norvège, et une vingtaine en Finlande. Il y aussi parmi les Lapons un mouvement nationaliste, dont les promoteurs demandent des fonctionnaires indigènes ; mais une organisation politique complètement indépendante est considérée comme « une impossibilité » (Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, p. 197).

Les études sur le lapon sont depuis longtemps l'une des premières préoccupations des savants de Finlande, de Suède et de Norvège. Il suffit, à ce sujet, de mentionner le *Lule-lappisches Wörterbuch* (Helsinki, 1890, VIII-187 p. ; *Mémoires de la Soc. Finno-ougrienne*, t. I, 1890) de Karl Bernhard Wiklund, ainsi que les ouvrages suivants du même auteur : *Laut- und Formenlehre der Lule-lappischen Dialekte* (1891) et *Entwurf einer urlappischen Lautlehre, I, Einleitung, Quantitätsgesetze, Akzent, Geschichte der hauptbetonten Vokale* (*Mém. de la Soc. Finno-ougr.*, t. X, 1, 1896, X-319 p.) (1).

Dans ce bref chapitre, l'activité des trois personnalités suivantes doit cependant retenir notre attention :

1° J. Qvigstad (né en 1853) n'est pas seulement un remarquable connaisseur des parlers et des civilisations des Lapons, des Finnois et des Scandinaves septentrionaux, mais aussi, quoique Norvégien,

(1) Cf. aussi J. Qvigstad et K. B. Wiklund, *Bibliographie der lappischen Literatur*, dans *Journal de la Soc. Finno-ougr.*, t. XIII, 1899, 162 p.

un écrivain lapon ; il dirigea le Musée de Tromsoe, le plus septentrional du monde (1).

2° KONRAD NIELSEN (né en 1875), ancien professeur de langues finno-ougriennes à l'Université d'Oslo, a donné la plus complète description du lapon norvégien dans les trois volumes suivants : *Laerebok i lappisk, Utgitt paa offentlig foranstalting, I, Grammatik* (Oslo, A.-W. Brögger, 1926, in-8°, XII-454 p.) ; *II, Tekster* (VIII-200 p.) ; *III, Glossar* (1929, in-8°, VIII-399).

En prenant comme point de départ les parlers de Polmak, de Karasjok et de Kautokeino, les régions du Finnmarken où la connaissance du lapon est indispensable aux fonctionnaires norvégiens, l'auteur donne une description exhaustive du lapon, destinée surtout aux étudiants qui se préparent à l'entrée dans l'administration du nord de la Norvège. Il analyse en détail le système phonétique et la syntaxe, et consacre un chapitre au lapon norvégien littéraire. Les textes publiés, qui servent surtout à illustrer la langue parlée, ont été enregistrés par l'auteur lui-même ou par ses collaborateurs lapons. Parmi les textes se trouvent aussi quelques lettres et des extraits de livres et de journaux lapons. Le glossaire constitue l'un des plus volumineux dictionnaires lapons-norvégiens (cf. Alf Sommerfelt, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1927, pp. 158-159 ; t. XXXI, n° 92, 1931, p. 197).

Le même savant a commencé en 1932 la publication du *Lappisk ordbok* (*Lapp Dictionary*), dont trois gros volumes sont déjà parus (t. I, A-F, 1932, LXVII-666 p. ; t. II, G-M, 1934, VIII-718 p. ; t. III, N-Æ, 1938, VIII-876 p. ; dans la série B de l'*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning* d'Oslo, t. XVII, 1-3) ; le dernier volume (réalisé en collaboration avec le Dr ASBJØRN NESHEIM) sera bientôt terminé (d'après une information aimablement fournie le 26 janvier 1950 par mon collègue Alf Sommerfelt) (2).

3° ELIEL LAGERCRANTZ a apporté une remarquable contribution aux études laponnes par les quatre ouvrages suivants : *Sprachlehre*

(1) Le cadre de mon exposé ne me permettant pas d'énumérer ses nombreux travaux (cf. toutefois, p. 904, note 3), je me borne à citer le volume *Festskrift til rektor* J. QVIGSTAD (Tromsoe, 1928, gr. in-8°, XVI-374 p. ; dans *Tromsoe Museums Skrifter*, vol. II) qui donne la bibliographie de ses publications. Ce beau volume touche tous les aspects des études finno-ougriennes, ainsi que les problèmes posés par les civilisations de la Scandinavie septentrionale (cf. le compte rendu d'Alf SOMMERFELT, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, pp. 196-199).

(2) Les deux premiers volumes de la revue *Studia Septentrionalia*, publiée par NILS LID, sont dédiés à ce savant comme un hommage à sa prodigieuse activité scientifique ; ils ont paru sous le titre *Festskrift til Konrad Nielsen på 70-års dagen 28. august 1945* (Oslo, 1945). Le premier volume contient un certain nombre d'articles écrits par Nielsen lui-même ; le second, des contributions aux études laponnes par douze auteurs.

des Westlappischen nach der Mundart von Arjeplog (Helsinki, 1926, in-8°, 365 p.; *Mém. de la Soc. Finno-ougr.*, t. LV) (où il examine les parlers lapons occidentaux employés en Suède et en Norvège) ; *Wörterbuch des Südlappischen nach der Mundart von Wefsen* (Oslo, H. Aschehoug, 1926, in-8°, XI-214 p. ; dans la série B des publications de l'*Instituttet f. sammenlignende Kulturforskning*, t. IV) (il s'agit d'un dictionnaire purement linguistique, dont chaque article est consacré à une racine, avec toutes les formes verbales et nominales qui ont été relevées ; l'emploi des mots est illustré par des phrases entendues et régulièrement traduites) ; *Strukturtypen und Gestaltwechsel im Lappischen* (Helsinki, 1927, in-8°, VIII-425 p.; *Mém. de la Soc. Finno-ougr.*, t. LVII) ; et *Sprachlehre des Nordlappischen nach den seelappischen Mundarten* (Oslo, 1929, 369 p. ; *Etnografiske Museum*, n° 3), qui constitue la fin de ses recherches sur le lapon (1).

On peut signaler aussi que les savants norvégiens ont entrepris de collectionner tous les termes techniques de la domestication du renne (d'après un renseignement aimablement fourni le 26 janvier 1950 par mon collègue Alf Sommerfelt) (2).

Cette remarquable activité témoigne d'un grand intérêt de la part des savants des pays nordiques pour la langue et la culture des Lapons, auxquelles ils semblent parfois attribuer plus d'importance qu'aux parlers populaires de leur propre pays (3).

(1) Parmi les travaux les plus récents, on peut citer les suivants : Björn Collinder, *Lautlehre des waldlappischen Dialektes von Gällivare* (1938), *Lappische Sprachproben aus Härjedalen* (1942), *Lappisches Wörterverzeichnis aus Härjedalen* (1943) et *The Lappish Dialect of Jukkasjärvi, A Morphological Survey* (1949) ; G. Hasselbrink, *Vilhelminalapskans ljudlära* (1944) (d'après une information aimablement fournie par mon confrère Manne Eriksson).

En outre, le professeur Knut Bergsland a publié une description structurale du parler lapon de Røros (*Røros-lappisk grammatikk, Et forsøk på strukturell språkbeskrivelse*, Oslo, 1946), ainsi qu'un recueil de textes du même parler, avec traduction norvégienne (*Røros-samiske tekster*).

(2) Cf. aussi le bref aperçu de C. Hj. Borgström, *A Survey of Linguistic Works published by Norwegians during and after the War* (*Lingua*, vol. 1, 2, 1948, pp. 258-260).

(3) *Langues des Bohémiens, Argots, le Russenorsk.* — Sur les langues des Tsiganes, les argots et le *russenorsk*, nous nous bornons à signaler les travaux suivants :

La langue des Tsiganes avait été, en 1850, l'objet d'une étude faite par le sociologue Eilert Sundt (*Ordfortegnelse til det norske og svenske fantesprog*, Christiania, 1850). En 1944-1945, Ragnvald Iversen a publié un grand ouvrage, *Secret Languages in Norway* I-II (*Skrifter* de l'Académie d'Oslo, 1944, 3 et 1945, 2). Iversen est un dialectologue bien connu par ses travaux sur les parlers norvégiens (cf. notamment son ouvrage sur le parler de l'île de Senja, *Senjen-maalet, Lydverket i hoveddrag*, dans *Skrifter* de l'Académie d'Oslo, II, 1912, 4). Le premier volume, *The Romany Language in Norway* (une étude de 275 p.), traite de la langue des

VI. GRANDE-BRETAGNE

I. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Dans le domaine de la dialectologie, la Grande-Bretagne occupe une place de première importance : en 1870 déjà, les savants WILLIAM A. WRIGHT (né en 1830, mort en 1889), orientaliste bien connu et A. J. ELLIS (né en 1814, mort en 1890), philologue et mathématicien, exprimèrent le vœu de créer une société pour l'étude des dialectes anglais (1).

ENGLISH DIALECT SOCIETY. — L'*English Dialect Society* fut fondée en 1873, grâce à l'initiative du Rév. WALTER WILLIAM SKEAT (né en 1835, mort en 1912). Elle avait comme but de réunir tous ceux qui s'intéressaient aux patois anglais, de créer un centre de publication pour les travaux des collectionneurs, de réimprimer les glossaires dialectaux devenus rares et de servir de guide à tous ceux qui s'occupaient de dialectologie. La Société envisageait en outre des travaux sur les dialectes du Nord, sur les parlers du pays de Galles, ainsi que sur ceux d'Écosse, de l'Irlande et des régions situées en dehors de la Grande-Bretagne.

Parmi les conseils que la Société donnait à ses membres, signalons les suivants : recueillir sur des fiches imprimées les mots patois (avec leur prononciation locale) ; noter les termes techniques, les proverbes et tous les vocables les plus caractéristiques pour chaque région ; transcrire des spécimens de textes dialectaux. Les collaborateurs étaient invités à préciser si le mot recueilli était d'un usage général où s'il n'était employé que dans les villes ou dans les campagnes. Lorsqu'il s'agissait de phrases, celles-ci devaient être reproduites, si possible, en entier (E. Braunholtz, *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 149).

Tsiganes norvégiens, le second, *The Rodi* (*Rotwelsch*) *in Norway* (267 p.), de l'argot des vagabonds, dont le vocabulaire a un fond norvégien avec des éléments étrangers (surtout tsiganes, allemands et latins), tandis que celui des Tsiganes norvégiens est composé d'un fond tsigane avec des éléments norvégiens, allemands et slaves.

Une langue auxiliaire rudimentaire est le *russenorsk*, dont se servaient les pêcheurs norvégiens et les Russes, dans leurs relations commerciales, et qui s'est éteinte avec ce commerce pendant la première guerre mondiale. Elle a été étudiée par le slaviste OLAF BROCH (*Russenorsk*, Berlin, 1928, extrait, *Archiv f. slav. Philologie*, vol. XLI, pp. 209-262). Ce « petit nègre » est composé de mots norvégiens et russes et aussi d'éléments suédois et anglais. Cette langue est dépouillée de presque toute sa grammaire. « Fait caractéristique, en se servant de cette langue, les Norvégiens croyaient qu'ils parlaient russe, tandis que les Russes s'imaginaient qu'ils parlaient norvégien » (Sommerfelt) (cf. le compte rendu d'A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, 1930, pp. 56-57).

(1) Cf. W. A. WRIGHT, dans *Notes and Queries* (12 mars 1870, p. 271) et A. J. ELLIS, dans *Early English Pronunciation* (t. III, Londres, 1871, p. XII). Cf. aussi *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 148.

L'*English Dialect Society* a cessé d'exister après vingt-trois ans (en 1896) quand la publication de l'*English Dialect Dictionary* était assurée. Elle a été suivie par la *Yorkshire Dialect Society*, fondée en 1897 (*apud* E. Dieth).

LE PRINCE LOUIS-LUCIEN BONAPARTE. — Le 20 juin 1873, le prince LOUIS-LUCIEN BONAPARTE présenta à la Société philologique de Londres une communication intitulée *Classification des dialectes anglais modernes*, accompagnée d'une carte indiquant les principaux dialectes anglais (Londres, 1873, une feuille in-4° et une carte en couleur ; tirage en 250 exemplaires). Cette carte a été rédigée après une enquête faite sur place par le prince Bonaparte (cf. *English Dialect Society, Series D, Miscellanies* II, p. 13) (voir la planche n° LXIII, p. 911 de mon étude).

Cette carte a influencé la rédaction de l'Atlas phonétique des parlers danois (cf. p. 848 de mon étude).

Le prince Bonaparte a en outre le mérite d'avoir traduit dans de nombreux dialectes anglais plusieurs parties de la Bible (1).

DEUX PRÉCURSEURS DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE. — La géographie linguistique a eu en Angleterre deux précurseurs, mais ceux-ci n'ont pas présenté leurs matériaux sous forme de cartes linguistiques.

1° A. J. ELLIS a publié en 1889 *The Existing Phonology of English Dialects* (le Ve volume de *Early English Pronunciation*). Dans cet ouvrage de 900 pages, il emploie pour la notation phonétique un système inventé par lui-même (appelé *Palaeotype and the Popular Glossic*). Il a obtenu ses matériaux en envoyant son questionnaire d'environ 1000 mots dans 1145 endroits. En outre, il faisait traduire par ses correspondants un texte de sept phrases, composées pour illustrer des phénomènes linguistiques (*apud* E. Dieth).

2° JOSEPH WRIGHT a publié en 1905 son *English Dialect Grammar* dont les matériaux proviennent : *a*) de son *English Dialect Dictionary* ; *b*) de l'enquête faite par Ellis (voir plus haut) ; *c*) des réponses reçues à 2.400 questions (*apud* E. Dieth).

Les matériaux réunis par ces deux précurseurs par l'intermédiaire des correspondants présentent les mêmes côtés faibles, caractéristiques des enquêtes de ce genre (cf. p. 246 de mon étude), puisque les correspondants n'étaient ni des linguistes ni des phonéticiens qualifiés.

ON RÉCLAME L'APPLICATION DE LA MÉTHODE DES ATLAS LINGUISTIQUES. — Ce n'est qu'en 1923 que l'on a réclamé l'application de la méthode des atlas linguistiques pour l'étude des parlers anglais.

(1) Le *Deuxième catalogue des ouvrages destinés à faciliter l'étude comparative des langues européennes, édité par le Prince L. L. B.* (Londres, 1862, in-16, pp. 22-25) mentionne le titre des 31 traductions dialectales.

PLANCHE LXIII.



La carte indiquant les principaux dialectes anglais, dressée par le prince Louis-Lucien Bonaparte (l'original est en couleurs ; cf. p. 910 de mon étude) (1).

(1) Mon collègue Gr. NANDRIS a bien voulu me procurer du *British Museum* une copie de cette carte ; qu'il veuille agréer mes remerciements empressés.

En effet, Joseph Wright préconise et demande, dans son *Elementary Middle English Grammar* (§ 3), l'application de la méthode des atlas, en disant : « *In the present state of our knowledge it is not possible to give more than a rough and ready classification of Middle English dialects, because we are unable to fix the exact boundaries where one dialect ends and another begins. Nor shall we ever be able to remedy this defect until we possess a comprehensive atlas of the modern dialects such as has been produced by France and Germany of their dialects. An atlas of this kind would enable English scholars to fix the dialect boundaries far more accurately than is possible at present* » (*apud* E. Dieth).

Le nécessité et l'importance d'un atlas linguistique de la Grande-Bretagne. — En 1947, le savant Eugen Dieth, professeur d'anglais à l'Université de Zurich, a démontré, dans son article *A New Survey of English Dialects* (publié dans *Essays and Studies*, t. XXXII, 1947, pp. 74-104), l'importance et la nécessité de la réalisation d'un atlas linguistique de la Grande-Bretagne. L'auteur trace, à cette occasion, l'histoire des études dialectologiques en Grande-Bretagne, en indiquant, sur la première carte (p. 77) les pays européens dont les patois ont déjà été étudiés sur place. La deuxième carte montre les territoires de la Grande-Bretagne pour lesquels on dispose de monographies linguistiques régionales. Les cartes 3 à 10 de l'article présentent quelques phénomènes de l'anglais.

La Société de Toponymie. — Il faut signaler l'activité de la Société de Toponymie (*English Place-Name Society*), dont le centre fut établi en 1923 à Liverpool sous la direction des savants Sir Allen Mawer et Sir Frank M. Stenton, qui ont publié jusqu'en 1943 dix-neuf volumes concernant la toponymie de la Grande-Bretagne. Après la mort du savant Mawer (en 1942), l'activité continue sous la direction de Stenton et Bruce Dickins (adresse : 7, Selwyn Gardens, Cambridge ; *apud* J. van de Wijer). Cf. B. Dickens, *English Place-Name Society* (1939-1946), dans *Onomastica*, t. I, 1947, pp. 57-58.

II. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE EN VOIE DE RÉALISATION

La Grande-Bretagne ne pouvait plus rester en dehors du grand mouvement scientifique pour l'étude des patois sur place, par des personnes bien préparées, et ne pas réaliser son Atlas linguistique.

La décision de la « Philological Society ». — En effet, la Société philologique britannique (fondée en 1842), réunie en séance à Oxford (le

8 mars 1947) a discuté de nouveau le problème de l'Atlas linguistique de la Grande-Bretagne, en prenant la décision de confier la réalisation de cette grande entreprise scientifique aux trois savants suivants :

1° Le professeur C. L. WRENN de l'Université d'Oxford, pour les régions du Sud-Est et de l'Est (*South-East and East England*) ;

2° Le professeur H. ORTON de l'Université de Leeds, pour les régions du Nord et du Centre (*North and North Midlands*). Il collabore avec le professeur EUGEN DIETH de l'Université de Zurich.

3° Le professeur JOHN ORR de l'Université d'Édimbourg pour l'Écosse. En attendant le questionnaire préparatoire, on a fait, en 1948, dans cette région, quelques sondages, en utilisant le concours bénévole des enquêteurs du troisième *Statistical Account of Scotland* (cf. aussi *Le Français moderne*, t. XV, 1947, p. 240).

Ces savants devaient faire les travaux préparatoires en vue de l'enquête sur place, en rédigeant les questionnaires et en déterminant les meilleures conditions pour les explorations définitives (1).

ON A CONFIÉ AU SAVANT E. DIETH LA DIRECTION DE L'ATLAS. — La *Philological Society* a confié dans sa séance du 17 février 1950, au savant suisse EUGEN DIETH, la direction de l'Atlas linguistique de la Grande-Bretagne.

Le professeur J. ORR s'est fait remplacer par le professeur ANGUS McINTOSH, professeur à l'Université d'Édimbourg.

L'ACTIVITÉ DÉPLOYÉE A LEEDS. — Sur l'activité déployée à Leeds, mon collègue E. Dieth a bien voulu me donner les informations suivantes : « Le questionnaire est plus ou moins terminé (en troisième rédaction après avoir été soumis à l'épreuve dans divers comtés du pays l'été dernier). Il comprend environ 1200 questions (toutes bien formulées), soit phonologiques, morphologiques, lexicales ou syntaxiques. Les questions se rapportent, comme c'est naturel, au paysan et à la vie rurale. Notre enquêteur (PETER WRIGHT, nommé et payé par l'Université de Leeds) a été initié à son travail pendant neuf mois et dans les mois à venir il fera, à lui tout seul, d'autres tests préparatoires » (lettre du 6 mai 1950).

On ne peut que souhaiter vivement la réalisation la plus rapide possible de cette œuvre qui intéresse non seulement l'anglais, mais aussi le celtique et les langues romanes.

(1) Je dois ces informations à mes collègues E. Dieth, Gr. Nandriş et John Orr, qu'ils veuillent bien agréer mes remerciements.

Cf. aussi les informations données par W. PÉE, dans son *Rapport* publié dans les *Actes du sixième Congrès international des Linguistes, Paris, 19 au 24 juillet 1948* (Paris, C. Klincksiek, 1948, p. 67).

VII. ÉTATS-UNIS ET CANADA

I. INTRODUCTION

Le savant américain Hans Kurath et ses vaillants collaborateurs viennent de publier, sous le titre général *Linguistic Atlas of the United States and Canada*, leur important ouvrage, l'Atlas linguistique de la Nouvelle Angleterre. Il est donc à prévoir déjà que les enquêtes linguistiques commencées par Kurath seront continuées par l'exploration de tout le reste du territoire des États-Unis et du Canada ; ces travaux feront mieux connaître, non seulement l'anglais mais aussi les autres langues parlées par des colons venus du monde entier dans ces deux vastes pays d'outre-mer dont les parlers représentent sûrement des phénomènes linguistiques très importants qui pourront mieux expliquer l'histoire d'un grand nombre de « langues mères », comme c'est le cas pour l'anglais de Grande-Bretagne.

La linguistique générale pourra de la sorte obtenir des renseignements très précieux qui lui donneront un essor nouveau.

II. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

La parution du *Linguistic Atlas of New England* est sans doute un événement considérable dans le développement de la géographie linguistique (ou de la linguistique géographique), car cet ouvrage introduit dans l'exploration sur une vaste échelle des parlers d'outre-mer la méthode de l'enquête sur place faite par des spécialistes. On peut espérer que cette entreprise scientifique aura en Amérique des conséquences aussi heureuses que celles de l'Atlas linguistique de la France en Europe.

Les dialectologues constatent en outre, avec une certaine fierté, qu'à la base du nouveau monument linguistique se trouve la méthode d'exploration appliquée à la réalisation de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, dont les enseignements ont été exposés à New-York du 29 juin au 8 août 1931 par J. Jud et P. Scheuermeier dans une série de conférences (cf. *Handbook*, p. XII).

A. LES VOLUMES DE L'ATLAS

L'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre comprend les volumes suivants :

1. Le volume d'introduction.

Le volume d'introduction est publié sous le titre HANS KURATH WITH THE COLLABORATION OF † MARCUS L. HANSEN, JULIA BLOCH, BERNARD BLOCH, HANDBOOK OF THE LINGUISTIC GEOGRAPHY OF NEW ENGLAND, Providence, Rhode-Island, Brown University, 1939, in-4°, XII-240 p., avec deux cartes hors texte, la première indiquant en deux couleurs les directions prises par la colonisation dans le territoire exploré, ainsi que les centres de rayonnement ; la seconde, toujours en couleurs, les époques de la colonisation (de 1620 à 1790).

Ce volume contient en outre, dans le texte, des cartes et des tableaux, dont les plus importants sont les suivants : la carte de distribution de la population (p. 7) ; vingt-quatre cartes linguistiques à échelle réduite (pp. 26-38) qui ne reproduisent pas les matériaux bruts, mais donnent des interprétations très suggestives des matériaux contenus dans les volumes de l'Atlas ; une carte qui montre les points fixés pour l'enquête (p. 40) et dix dessins illustrant les signes du système de notation phonétique (pp. 123, 124, 126, 130 et 133).

Le volume d'introduction a comme but de donner d'une part une esquisse des dialectes et des parlers de la Nouvelle-Angleterre et de l'autre, d'exposer la méthode pratiquée pour la réalisation de l'Atlas, afin de rendre possible une juste interprétation des matériaux qui y sont contenus.

Dans sa préface, le savant Hans Kurath, directeur et éditeur de l'ouvrage, montre brièvement comment l'Atlas a été projeté dès 1921 par les membres de la *Modern Language Association of America*, et par la *Linguistic Society of America* (cf. pp. X-XI). L'impulsion décisive fut cependant donnée par le *Executive Committee of the American Council of Learned Societies* qui, le 31 août 1929, chargea un comité de lui présenter un budget provisoire pour la réalisation de l'Atlas linguistique des États-Unis et du Canada. Les membres de ce comité étaient les savants américains suivants : Hans Kurath (président), Léonard Bloomfield de Chicago, C. H. Carruthers de McGill, C. H. Grandgent de Harvard, Miles L. Hanley de Wisconsin, Marcus L. Hansen d'Illinois, John S. Kenyon de Hiram, George P. Krapp de Columbia, Eduard Prokosch de Yale et G. Oscar Russell d'Ohio State, auxquels se sont joints plus tard William A. Read de Louisiana, Archibald A. Hill de Virginia et Kemp Malone de John Hopkins University (cf. p. XI). C'est à ces savants que la linguistique générale doit la réalisation de cette importante œuvre scientifique.

L'auteur montre en outre quelle a été la contribution des Universités suivantes : *Brown University*, *Yale University* et *University of Vermont*, ainsi que celle de la *Rockefeller Foundation* (pour plus de détails, cf. p. XII).

Les principaux chapitres du volume d'introduction sont les suivants :

1º La structure dialectale de la Nouvelle-Angleterre (*The Dialect Areas of New England*) (pp. 1-38), où H. Kurath examine, d'une manière très claire et très suggestive, l'aspect linguistique du territoire exploré, en illustrant son magnifique exposé par des cartes linguistiques (voir p. 915).

2º La méthode (*Methodology*) (pp. 39-61), où le directeur de l'Atlas présente : les critères pour le choix des localités (avec une carte indiquant la distribution des points) ; le choix des informateurs avec des tableaux présentant les trois catégories d'informateurs et indiquant le nombre d'individus pour chaque groupe ; le développement de l'enquête et de la publication ; les instructions données aux enquêteurs ; les divergences entre les notations phonétiques des neuf enquêteurs de l'Atlas, leur nature et leur importance ; des informations sur la façon dont les cartes ont été rédigées et une longue bibliographie de linguistique géographique concernant les travaux d'ordre général, les principales revues, les atlas linguistiques et des travaux individuels (cette bibliographie mentionne plus de deux cents ouvrages).

3º La colonisation de la Nouvelle-Angleterre (*The Settlement of New England*) (pp. 62-121), chapitre rédigé par le professeur Marcus L. Hansen de l'*University of Illinois*, qui trace brillamment le cadre historique du territoire exploré, en groupant les faits par provinces et en ajoutant une ample bibliographie (pp. 105-121). Ce chapitre doit être lu en premier lieu par tous ceux qui désirent interpréter les matériaux des cartes linguistiques de l'Atlas. La précieuse collaboration de l'historien Marcus L. Hansen pour l'Atlas est d'ailleurs soulignée par le directeur H. Kurath (cf. pp. IX-X).

4º L'alphabet phonétique et autres signes employés dans les cartes (*The Phonetic Alphabet and other Symbols used on the Maps*) (pp. 122-146) qui ont été établis par le directeur en collaboration avec ses enquêteurs. Sous sa forme définitive, le chapitre a été rédigé par Bernard Bloch (cf. p. X). Il représente en général le système de notation de l'Association internationale de Phonétique.

5º Le questionnaire (*The Work Sheets*) (pp. 147-158), rédigé par H. Kurath et publié sous sa forme définitive par Bernard Bloch (cf. p. X).

6º Les localités et les informateurs (*Communities and Informants*) (pp. 159-140), chapitre rédigé en entier par Mme Julia Bloch, qui a obtenu de précieux renseignements de Marcus L. Hansen (cf. p. X).

Par son contenu et par la façon dont les problèmes sont traités, le *Handbook* se place parmi les meilleurs volumes d'introduction aux atlas linguistiques. De ces pages ressort bien la profonde compréhension des problèmes linguistiques et dialectologiques dont fait preuve le direc-

teur et l'animateur du premier atlas linguistique de l'Amérique du Nord (1).

2. L'Atlas proprement dit.

L'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre se compose de *trois* volumes (*in-folio*), dont chacun a deux parties ; il comprend 734 cartes linguistiques. L'ouvrage a été imprimé de 1939 à 1943.

En voici un examen plus détaillé.

LE PREMIER VOLUME. — Le premier volume porte le titre général *Linguistic Atlas of the United States and Canada*, dont l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre ne représente que la première partie : *Linguistic Atlas of New England* par Hans Kurath, directeur et éditeur (*Director and Editor*) avec la collaboration de : Miles L. Hanley (directeur associé = *Associate Director*), Bernard Bloch (éditeur assistant = *Assistant Editor*), Guy S. Lowman, Jr. (principal enquêteur = *Principal Field Investigator*), † Marcus L. Hansen (historien = *Historian*), en trois volumes, et un *Handbook, Volume I, Part I, Maps* 1-119, *Sponsored by the American Council of Learned Societies and assisted by Universities and Colleges in New-England*, Providence, Rhode Island, Brown University, 1939.

La PREMIÈRE PARTIE de ce volume contient les cartes linguistiques numérotées de 1 à 119.

Une carte à échelle réduite indique la limite des zones explorées par chacun des neuf enquêteurs (cf. le chapitre *Enquêteurs*).

Hans Kurath signe la préface du volume ; elle porte la date du 30 mai

(1) Pour la méthode suivie lors de la rédaction de l'Atlas, nous signalons seulement deux articles publiés antérieurement par Hans KURATH : *Progress of the Linguistic Atlas and Plans for the future Work of the Dialect Society*, dans Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale* (Nimègue, 1933, pp. 47-54 ; cet article a été aussi publié dans *Dialect Notes*, VI, 3, pp. 91 ss.) et le *Supplément*, publié dans le même volume, pp. 90-95. — Pour les autres études de H. KURATH, cf. *Handbook*, pp. 58-59, nos 128a-138.

Parmi les comptes rendus, cf. J. JUD, *Vox Romanica*, t. IV, 1934, pp. 214-216, qui montre l'importance de l'ouvrage du point de vue méthodologique ainsi que sa remarquable contribution à l'histoire du lexique d'origine latine ou romane ; F. MOSSÉ, *Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLII, fasc. 1-2 (nos 124-125), 1946, pp. 146-148, qui donne une bonne description du *Handbook*, en soulignant toutefois que « la Grande-Bretagne qui a tant fait dans d'autres domaines, lexicographie, toponymie, etc., est restée à l'écart du mouvement inauguré par Gilliéron et que c'est infiniment regrettable, car il est maintenant peut-être trop tard » (p. 147).

Qu'il me soit permis de remercier vivement mon collègue H. KURATH pour l'amabilité dont il a fait preuve en mettant (en 1947) à ma disposition un exemplaire de son *Handbook*.

1939. Les informations données dans ce texte se trouvent plus développées dans le *Handbook.*

Suivent : un tableau concernant les signes de la notation phonétique ainsi qu'une liste de nombreuses abréviations, où l'auteur donne aussi des renseignements sur la séparation des mots.

La *première carte* montre, sur un fond gris (qui indique la configuration géographique du territoire exploré), les fleuves les plus importants, la division administrative ainsi que les chiffres correspondant aux localités dont le parler a été enregistré, le nom des localités, sur lesquelles une note placée sur la même carte offre de précieux renseignements.

Afin de réduire la carte à un format mieux adapté à l'impression, les territoires situés en dehors de ce cadre (*Northern Maine* et *New Brunswick*) ne figurent pas sur la carte proprement dite, mais les réponses obtenues sont reproduites dans l'exergue du haut de la carte (à gauche). Une carte schématique (placée à droite et en bas de la carte) montre cependant la place géographique de ces territoires.

Les réponses sont écrites à la main.

Une intéressante innovation attire notre attention : sur chaque carte l'auteur a indiqué, en regard du nom des neuf enquêteurs, des chiffres qui indiquent les localités explorées par chacun d'eux. Le linguiste est en mesure, en examinant chacune des cartes, de reconnaître tout de suite par lequel des enquêteurs la réponse a été enregistrée.

Les cartes ne sont imprimées qu'au *recto,* ce qui facilite leur maniement. Elles sont pliées de façon à avoir un format *in-folio* réduit (1).

La *deuxième carte* indique les noms patois des localités explorées, sur lesquels une note très ample donne des détails linguistiques d'une grande importance. Il y a d'ailleurs sur chaque carte, des notes très bien rédigées, de vraies petites monographies, qui facilitent beaucoup l'interprétation des réponses.

Suivent une série de cartes sur les noms patois, des provinces (n°s 4 à 18), des villes (19 à 23), de quelques pays et continents (24 à 27), les termes qui désignent la configuration du terrain, la division du temps, les phénomènes atmosphériques et les termes concernant la ferme.

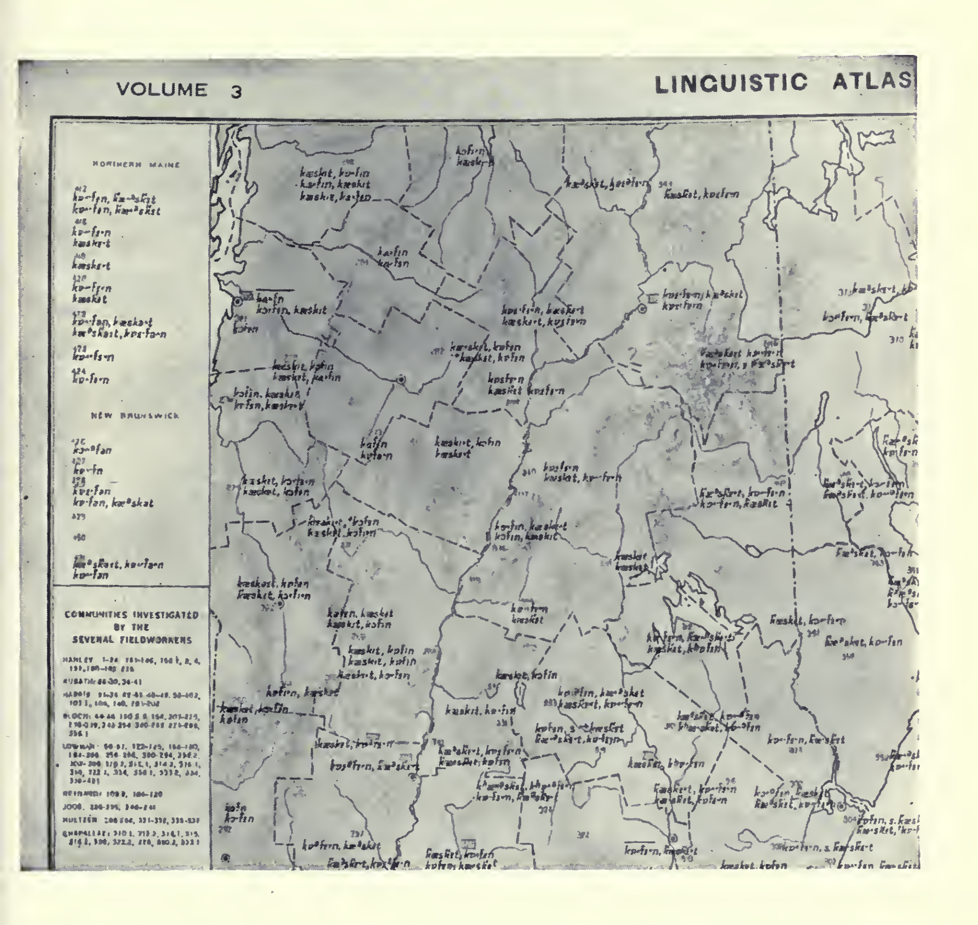
La SECONDE PARTIE du premier volume contient les cartes 120 à 249, qui concernent : l'agriculture, les ustensiles, les véhicules, les animaux domestiques, les cris d'appel pour les animaux, et les animaux sauvages.

Cette partie a été également imprimée en 1939, et elle a comme préface le même texte que celui de la première partie (voir p. 917).

LE DEUXIÈME VOLUME, PREMIÈRE PARTIE (imprimé en 1941) contient

(1) J'insiste sur tous ces menus détails, car il est souvent assez difficile pour un chercheur spécialisé dans un seul domaine linguistique de se procurer un ouvrage qui n'intéresse qu'indirectement ses recherches. On ne doit pas oublier, d'ailleurs, que cet Atlas est le plus récent en date.

PLANCHE LXIV.



La carte *coffin* (vol. III, 1, n° 524) (reproduction partielle ; cf. pp. 918-919 de mon étude).

les cartes 243 à 369, qui concernent : les arbres et les arbustes ; les légumes, les fruits et les grains ; les aliments et la cuisine ; les repas ; l'habitation et l'habillement.

La seconde partie du second volume contient les cartes 370 à 491, qui concernent : la famille ; les relations sociales ; les salutations ; les formules qu'on emploie lorsqu'on s'adresse à quelqu'un ; les titres ; les occupations ; les caractéristiques de l'individu et les parties du corps. Elle a été également imprimée en 1941.

Le troisième volume, première partie (imprimé en 1943) renferme les cartes 492 à 602 qui concernent : les maladies et la mort ; la religion ; les institutions publiques ; les professions et les métiers ; le sport et la récréation, les termes d'affirmation et les interjections (voir planche n° LXIV, hors texte, qui reproduit partiellement la carte n° 524).

La seconde partie du troisième volume (imprimée en 1943) contient les cartes 603 à 734 qui renferment uniquement des réponses concernant la morphologie (pronoms, formes verbales, formes du participe, verbes auxiliaires, etc. ; adverbes, prépositions et conjonctions).

B. LA MÉTHODE APPLIQUÉE

Sans vouloir insister sur les détails de la méthode suivie par Hans Kurath et ses collaborateurs, nous estimons toutefois utile d'en souligner les parties les plus caractéristiques :

Territoire. — La Nouvelle-Angleterre est une toute petite partie des États-Unis ; elle ne représente que *le cinquantième de leur superficie.* Elle est constituée par les six États suivants : *Connecticut, Rhode Island, Massachusetts, Vermont, New Hampshire* et *Maine* (situés sur la côte de l'Atlantique), auxquels il faut ajouter l'île de *Long Island* (dont les parlers ont aussi été explorés), située à l'extrémité sud-est de l'État de New-York. Mais « cette petite région, naturellement pauvre, excentrique, a tenu et tient encore dans la vie matérielle et morale des États-Unis une place disproportionnée à son étendue et à ses ressources physiques » (Henri Baulig, *Amérique Septentrionale,* 2e partie, Paris, A. Collin, 1936, p. 317 ; dans l'ouvrage *Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois, t. XIII).

A ce territoire, le directeur et éditeur de l'Atlas a estimé utile de joindre celui de la province canadienne du Nouveau-Brunswick (*New Brunswick*) qui constituait un tout avec l'ensemble des colonies anglaises de la Nouvelle-Angleterre, fondées au XVIIe siècle.

Le territoire indiqué plus haut a une superficie approximative de 236.660 kilomètres carrés, et ses habitants dépassent le chiffre de dix millions.

Un point de l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre correspond donc à environ 549 kilomètres carrés et à 24.700 individus (en comptant un seul individu par localité étudiée).

Il s'agit donc, par rapport au réseau des autres atlas, d'une enquête très détaillée.

Questionnaire. — Le questionnaire *normal* de l'Atlas (rédigé par H. Kurath et discuté par les membres du Comité, cf. *Handbook*, p. 148) contient 814 mots et phrases groupés sous 711 numéros et inséré dans un carnet de 103 pages (*Handbook*, p. 147). Le questionnaire *réduit* ne renferme que 421 mots et phrases groupés sous 388 demandes ; il a aussi été utilisé par G. S. Lowman Jr. (en 1937-1938) pour des explorations dialectales, etc. (cf. p. 149, note).

On peut connaître son contenu en examinant le résumé de la table des matières des volumes (voir pp. 918-919), ainsi que la description plus approfondie faite dans le *Handbook* (pp. 149-151), où sont indiquées les demandes de chacune de ses pages.

La forme définitive du questionnaire n'a été fixée qu'après des sondages préliminaires qui ont déterminé la réduction du nombre des demandes (la forme originale contenait 915 demandes, groupées sous 807 numéros ; *Handbook*, pp. 148-149).

Le questionnaire rédigé pour les États de l'Atlantique du Sud (*Atlas of the South Atlantic States*) contient un plus grand nombre de demandes (p. 149).

Comme il arrive habituellement dans ce genre de recherches, les enquêteurs ont recueilli un bon nombre de matériaux à l'occasion de conversations libres avec leurs informateurs (p. 149).

Enregistrement des réponses. — Hans Kurath analyse avec une impressionnante sincérité — que nous n'avons rencontrée que dans les études des grands linguistes, — les nombreux facteurs qui déterminent la qualité des réponses. Il tient à souligner toujours les divergences qui se sont manifestées parmi les neuf enquêteurs de cet Atlas.

Parmi ces facteurs, je relève les suivants : la personnalité et les qualités des enquêteurs ; la personnalité de l'informateur ; la façon dont le questionnaire a été rédigé ; les phénomènes linguistiques touchés par le questionnaire, enfin la nature des termes. Sur l'influence de tous ces facteurs, l'auteur a tenu à orienter le linguiste dans les notes de chacune des cartes.

Les enquêteurs devaient aussi signaler la « qualité » des réponses : réponses obtenues dans une conversation normale ou réponses provoquées; réponses suggérées ou forcées ; réponses spontanées ou corrigées ; l'hésitation ou l'hilarité des informateurs, etc. (p. 45). Ces détails très précieux sur la « biologie » des patois nous rappellent de près la méthode de l'AIS.

H. Kurath, grâce à son enquête réalisée par neuf enquêteurs, fait cependant un pas en avant, lorsqu'il expose en détail le résultat auquel ont abouti les facteurs cités plus haut, en faisant une comparaison entre les enquêteurs, qui ont interprété de différentes manières les instructions données pour leurs explorations (pp. 46-47).

Malgré les enquêtes communes faites par tous les enquêteurs en même temps en 1931 (durant six semaines) pour normaliser le système d'enquête (p. 52), il y a toutefois de remarquables divergences entre les neuf enquêteurs, divergences que l'auteur et directeur de l'Atlas tient à mettre en pleine lumière, faisant preuve ainsi d'un haut esprit scientifique qui doit être apprécié par tous ceux qui travaillent dans le domaine de la dialectologie. Les profondes remarques de H. Kurath contredisent les affirmations des savants qui estiment avoir abouti à « uniformiser » la personnalité de leurs enquêteurs (cf. surtout les pages 52 à 53 du *Handbook*) : « *The field worker's personality, his interests, the intimacy of his contact with the informants, his hearing, his training in phonetics and in general linguistics, the character of his own speech and some other factors are inevitably reflected in the records he makes* » (p. 52).

Enquêteurs. — L'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre a été réalisé grâce au travail acharné de neuf enquêteurs. Nous donnons leurs noms suivant le nombre des relevés : 1° Guy S. Lowman, Jr. a fait 158 relevés ; pour cette raison, son nom figure parmi ceux des auteurs de cet Atlas ; 2° Bernard Bloch, 87 relevés (et la forme définitive du système de transcription phonétique) ; 3° Rachel Sargent Harris, 49 relevés ; 4° Miles L. Hanley, 45 relevés (il est aussi membre du Comité de l'Atlas et figure parmi les auteurs, en qualité de directeur associé) ; 5° Cassil Reynard, 22 relevés ; 6° Martin Joos, 16 relevés ; 7° Hans Kurath, 15 relevés (l'auteur et le réalisateur de l'atlas) 8° Marguerite Chapallaz, 13 relevés ; 9° Lee S. Hultzén, 11 relevés.;

Grâce à ses enquêtes personnelles, Hans Kurath était en mesure de mieux analyser les réponses ainsi que de reconnaître les nombreux problèmes que pose une exploration des patois. Ce fait explique aussi les notes détaillées des cartes et les judicieuses observations qui y sont contenues (1).

Localités. — Le nombre des localités explorées est de 431. A chacune de ces localités, le *Handbook* consacre, comme nous l'avons vu, un long chapitre du volume d'introduction (pp. 159-240), rédigé par Mme Julia Bloch, dont le nom figure parmi ceux des auteurs du *Handbook*.

Il y a dans ce chapitre une innovation qui doit être mentionnée : on y trouve, pour chacune des localités explorées, un bref aperçu historique,

(1) Sur les instructions données aux enquêteurs, cf. *Handbook*, pp. 48-50.

une description de sa situation actuelle, le mouvement de la population pendant les deux derniers siècles, ainsi qu'une bibliographie des sujets traités (pp. 159-160).

J'estime que ces informations sont indispensables lorsqu'on examine les matériaux linguistiques d'un Atlas. H. Kurath donne donc un bel exemple digne d'être suivi par les auteurs des futurs Atlas linguistiques.

Le choix des localités a été adapté aux conditions spécifiques du territoire exploré (p. 39), et dans cette tâche le directeur (qui a fait le choix personnellement) a été aidé par l'historien M. L. Hansen (p. 39).

Informateurs. — Le choix des informateurs a été confié aux enquêteurs (*Handbook*, p. 41). On a cependant décidé durant les enquêtes préliminaires quels doivent être les critères de ce choix.

A ce sujet également, notons l'innovation suivante :

Les enquêteurs ont interrogé dans presque chacune des localités, une personne provenant du bas peuple, qui était souvent assez âgée pour bien connaître le vrai parler du pays.

Dans les quatre cinquièmes des localités, les enquêteurs ont interrogé en plus *un second* informateur d'un âge moyen et d'une instruction scolaire supérieure à celle du premier informateur.

Pour 38 localités, ils ont en plus interrogé un *troisième* informateur ayant une instruction scolaire supérieure, c'est-à-dire un intellectuel. Le nombre de ces informateurs est de 42 (p. 161).

Par ce procédé, Hans Kurath a réalisé la première tentative de donner, sur une grande échelle, des indications plus précises sur l'aspect social du langage.

L'auteur reconnaît cependant que même dans ce cas les enquêteurs n'ont pas tous procédé de la même manière lorsqu'ils ont interprété les instructions données à ce sujet (pp. 41, 44).

A cause de ce système, on rencontre souvent, sous la même carte et pour la même localité, deux et même trois réponses, obtenues cependant de trois informateurs différents. L'enquête avec les trois informateurs n'a pas toujours été faite par le même enquêteur, et ce fait est bien indiqué en marge de chacune des cartes publiées (cf. aussi le chapitre *Table of Informants by Types* pp. 42-44).

Le linguiste trouve sur les informateurs des renseignements très précieux dans le même chapitre consacré aux localités (pp. 159-240), c'est-à-dire : l'occupation, l'âge, le lieu de naissance, la résidence, le lieu d'origine des parents, le lieu d'origine des ancêtres ; l'instruction scolaire, les relations sociales (pour plus de détails, cf. *Handbook*, pp. 160-162).

Transcription phonétique. — On a adopté le système de l'Asso-

ciation internationale de phonétique en lui apportant quelques modifications (cf. le chapitre consacré à l'alphabet phonétique, pp. 122-143) déterminées par la nature des patois enregistrés.

Dans quelques endroits ont été faits des enregistrements avec le phonographe et le microphone.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Les informations données au commencement de ce chapitre doivent encore être complétées par les suivantes : Hans Kurath, en rédigeant les cartes, a fait continuellement des renvois aux cartes qui peuvent le mieux expliquer les matériaux. Il a rédigé en outre des cartes où la fréquence des formes est représentée par des signes spéciaux, et cela surtout pour des formes verbales (cf. les cartes 671, 672, 677, etc.).

L'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre ouvre à la géographie linguistique, grâce à la prodigieuse activité du savant américain Hans Kurath et à celle de ses vaillants collaborateurs, les meilleures perspectives de développement, et donne par une méthode de recherche très rigoureuse une base solide aux études futures.

Cette précieuse contribution marquera sans doute une date de première importance dans l'histoire de la dialectologie moderne d'outre-mer (1).

(1) Le savant HANS KURATH a publié récemment l'ouvrage *A Word Geography of the Eastern United States* (University of Michigan Press, 1949, in-4°, X-87 p. et 163 cartes linguistiques), qui constitue un examen très approfondi des matériaux contenus dans son Atlas linguistique. Ce volume, imprimé dans les meilleures conditions techniques possibles, représente la première étude de la série *Studies in American English.*

On peut considérer comme un complément très utile de l'Atlas de Kurath l'ouvrage de HAROLD WENTWORTH, *American Dialect Dictionary* (New York, Thomas Y. Crowell Co., 1944, in-8°, XV-747 p.) contenant quinze mille mots environ (et soixante mille citations), qui ont été recueillis par l'auteur dans des dictionnaires, des glossaires, etc., ainsi que dans les périodiques *Dialect Notes* et *American Speech* (cf. le compte rendu de F. MOSSÉ, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIII, n° 127, 1946, pp. 87-88).

B. LANGUES CELTIQUES

« L'exemple du XIXe siècle gallois prouve qu'une langue locale, dès l'instant qu'elle est porteuse d'une idéologie vivace, peut se défendre victorieusement contre une grande langue de civilisation, politiquement et économiquement prépondérante » (M. L. SJOESTEDT-JONVAL) (1).

I. INTRODUCTION

On divise d'ordinaire les langues celtiques contemporaines en deux groupes :

A. Le GROUPE GAËLIQUE auquel appartiennent : 1º l'*irlandais* ; 2º le *gaélique d'Écosse* ; 3º le *manx* ;

B. Le GROUPE BRITTONIQUE auquel appartiennent : 4º le *gallois* ; 5º le *cornique* ; 6º le *breton.*

1. L'irlandais.

L'IRLANDAIS est parlé surtout en Irlande.

Ce pays est devenu libre dès 1921, quand il a reçu le *dominion status*; le seul lien constitutionnel qui lie les États du *Commonwealth* et la couronne. Par la constitution de 1937, l'Irlande est devenue une république associée au *Commonwealth* par le fait que les lettres de créances des diplomates irlandais étaient contresignées par le roi de Grande-Bretagne ; enfin, ce lien a été rompu en 1949. Le pays s'appelait l'État libre d'Irlande (*Saorstát Éireann*) de 1921 à 1937, Éire de 1937 à 1949, et République d'Irlande (*Poblacht nah Éireann*) depuis (Alf Sommerfelt).

D'après le recensement fait en 1936 dans l'ensemble du pays, le

(1) Mme Marie-Louise SJOESTEDT-JONVAL, *Les langues de culture en celtique*, dans *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, VIe année, 1938, p. 64.

Sur l'activité de M. L. SJOESTEDT (née en 1900, morte en 1940), cf. l'émouvante nécrologie écrite par J. VENDRYES, dans *Études celtiques*, t. IV, nº 2, pp. 428-433.

nombre des sujets parlant irlandais (ce qui ne veut pas dire le nombre des sujets de langue irlandaise) est de 666.601, soit 23 % de la population totale de l'Eire, contre 19,3 % en 1926 (*Ét. celt.*, t. IV, n° 7, 1941, p. 177) (1).

Le document le plus important sur l'état de la langue irlandaise est le *Report* de la *Coimisiún na Gaeltachta* (Commission sur les districts de langue irlandaise) avec huit grandes cartes excellentes (Dublin, 1927) (*apud* Alf Sommerfelt).

Il s'agit donc d'une langue, naguère encore simple parler paysan, qu'on élève brusquement à la dignité de langue nationale, de langue officielle, de langue de culture au sens complet du terme (M. L. Sjoestedt-Jonval) et dont le développement peut hautement intéresser la linguistique (2).

Cet état de choses explique pourquoi l'irlandais est, « pour la majorité des gens qui l'écrivent, pour une proportion toujours plus grande de ceux qui le parlent, une langue acquise, et acquise trop souvent tardivement et hâtivement. Dans ces conditions, il est inévitable que l'influence des idiomes, des constructions, sans parler du système phonique, de l'anglais, soit considérable » (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, p. 74).

2. Le gaélique.

Le GAÉLIQUE se maintient de nos jours en Écosse et dans les Hébrides.

« D'après le recensement de 1931, sur une population de 4.588.909 habitants, âgés de 3 ans et plus, 136.000, soit 3 % (approximativement) sont comptés comme capables de parler gaélique. Comparé au recensement de 1921, le nombre total des gens de langue gaélique est en dimi-

(1) Cf. aussi les informations données par W. H. REES, *Le bilinguisme des Pays celtiques, Regards sur le passé et l'avenir surtout en ce qui concerne l'enseignement* (thèse de doctorat, Rennes, Maurice Simon, 1939, in-8°, 252 p.), pp. 26-29 et *passim*, ainsi que celles de Victor TOURNEUR, *Esquisse d'une histoire des études celtiques* (Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1905, in-8°, XIV-246 p. ; *Bibliothèque de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Univ. de Liège*, fasc. XV), pp. 23-25.

On doit cependant tenir compte du grand nombre de personnes qui ont quitté le pays natal. De 1901 à 1911, leur nombre a été de 346.024 (*Revue celtique*, t. XLII, 1925, p. 212).

(2) « En effet, l'irlandais actuel (et singulièrement l'irlandais officiel) est caractérisé par la préférence systématique accordée à la traduction sur l'emprunt... Cette intolérance à l'emprunt, qui oblige à l'enrober sous la forme de la traduction (car la traduction n'est en fin de compte qu'un emprunt déguisé) est plus qu'une question de mode. C'est le symptôme d'un changement profond dans l'attitude du sujet vis-à-vis de sa langue, et dans la fonction sociale de la langue elle-même. Prédominance de l'attitude objective sur l'attitude subjective, sur le plan psychologique. Primauté de la langue considérée en tant « qu'insigne » sur la langue considérée en tant qu'instrument, sur le plan social » (M. L. SJOESTEDT-JONVAL, *Les langues*, pp. 75-76).

nution de 22.644, soit de 14,3 % — une diminution considérable » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, p. 90) (1).

« En Écosse, comme en Irlande, l'intérêt nouveau que les classes cultivées, ou du moins une partie d'entre elles, portent à la langue, se manifeste, dès le début du siècle dernier, par l'apparition de périodiques en langue gaélique, par la fondation de sociétés gaéliques, par le développement d'une prose littéraire, sans parler des travaux d'érudition et de folklore... Depuis 1918 le gaélique a sa place (modeste, à vrai dire) à l'école (2) dans les régions gaélisantes ; il est aujourd'hui enseigné dans plus de trois cents écoles. Les circonstances sembleraient donc plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été au développement d'une langue de culture gaélique si le déclin rapide de la langue ne risquait de rendre, à brève échéance, ces efforts vains » (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, p. 73).

Il n'y a qu'un seul moyen de sauver le gaélique : son introduction dans toutes les écoles sans le moindre délai. « Il nous faut, disait en 1937 le Colonel Gunn (dans le numéro d'octobre d'*An Gaidheal*, l'organe mensuel bilingue d'*An Commun Gaidhealach*), avoir le courage de dire au peuple de Gaeldom que le vrai ennemi du gaélique est le système de l'éducation anglaise qui règne en Écosse. A moins que nous ne puissions déraciner ce système anglais nous ne pourrons jamais sauver la langue gaélique » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, pp. 94-95).

On pourrait donc prévoir un grand développement des études dialectologiques, comme dans le domaine de plusieurs autres langues qui se sont, depuis plus d'un siècle, élevées au rang de langue de culture (3).

3. Le manx.

Le MANX n'est parlé que par un nombre très réduit d'individus dans la petite île de Man, qui, en 1871, comptait 13.790 habitants (V. Tourneur, *Esquisse*, p. 26).

Il y a environ quarante ans, une vague d'enthousiasme atteignit l'île de Man. On fonda alors des sociétés et un journal (*The Isle of Man Examiner*), afin de réhabiliter le manx comme expression nationale de la pensée de l'île (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, p. 109).

(1) Le gaélique est parlé au Canada par 31.013 individus (selon la statistique dressée en 1931 par John L. CAMPBELL) (cf. *Études celtiques*, n° 2, 1936, pp. 395-396 et *Rev. celt.*, t. LI, 1934, pp. 161-162 ; t. L, 1933, pp. 199-200). Cf. aussi V. TOURNEUR, *Esquisse*, p. 25.

(2) Cf. le chapitre *A l'heure actuelle dans l'enseignement*, dans l'ouvrage de W. H. REES, *Le bilinguisme*, pp. 91-97.

(3) Sur les Universités d'Écosse, cf. Sir James IRVINE, C. B. E., F. R. S., *The Scottish Universities* (Edinburgh, 1942, petit in-8°, 36 p. ; dans la collection *Scotland and its People*, n° 7).

Cependant, lors du recensement de 1931, le nombre total de personnes parlant manx et anglais n'était que « de 529, soit presque 11 pour mille de la même catégorie en 1901, et selon la distribution par âges, on remarque que les chiffres vont croissant avec les catégories âgées, et qu'on ne trouve aucune preuve d'apports importants à ces catégories au cours de la dernière décade » (Rees, p. 108 ; cf. aussi p. 954 de mon étude).

Maintenant le manx est mort. Quand Carl J. S. Marstrander a visité l'île, en 1929-1932, il n'a trouvé que quelques vieillards qui pouvaient encore parler la langue. Ils sont tous morts depuis (*apud* Sommerfelt) (1).

4. Le gallois.

Le GALLOIS est parlé aujourd'hui dans le Pays de Galles (angl. *Wales*), qui fut uni à l'Angleterre en 1535, par l'Acte d'Union, dont la troisième clause stipulait que « la jouissance de toute espèce de charge sur tous les États du Roi serait refusée aux personnes employant la langue galloise, sous peine de déchéance, à moins qu'elles n'adoptassent la langue anglaise » (Rees, *Le bilinguisme*, p. 114).

« Les souverains gallois (les Tudors), qui s'imaginaient agir au mieux des intérêts de leurs sujets par la suppression de la langue galloise, réussirent à causer le plus grand tort possible en dépouillant l'ensemble du Pays de Galles de ses guides naturels (« natural leaders »), et en réduisant ainsi le gallois qui avait été l'orgueil des « *Princes* » à être seulement le langage de ceux qui n'avaient pas assez de richesse ou d'ambition pour chercher fortune en Angleterre » (Rees, *Le bilinguisme*, pp. 110-115).

L'Acte d'Union ne précède que de quatre ans l'Ordonnance de François 1er, signée à Villers-Cotterets en 1539 (voir p. 282 de mon étude), qui fait du français la langue officielle de l'État et abandonne la langue d'oc au peuple, à la bourgeoisie et au clergé.

Parmi les nombreux érudits gallois, signalons les suivants (2) :

GIRALDUS CAMBRENSIS qui, dans sa *Descriptio Cambriae* (1194), remarque que la langue est plus pure dans le nord du Pays de Galles que dans le sud et que les habitants du Pays de Galles, de la Cornouaille et de la Bretagne armoricaine, bien que parlant leur propre langue, se comprenaient presque entre eux. « Il croit aussi avoir observé l'existence de rapports intimes entre le gallois, le grec et le latin, et il proclame la

(1) Il est utile de savoir que Marstrander a fait déposer à la Bibliothèque de l'Université d'Oslo une grande collection de matériaux sur le manx parlé par les derniers Manxois et sur les parlers bretons de Vannes et de Cornouailles (*apud* Sommerfelt).

(2) Cf. le chapitre sur *Les érudits gallois*, dans l'ouvrage de V. TOURNEUR, *Esquisse*, pp. 107-147.

parenté de ces langues bien longtemps avant le XIXe siècle » (Tourneur, *Esquisse*, p. 110).

William Salesbury (né vers 1520) qui composa d'abord (vers 1546) un recueil de proverbes gallois et plus tard (en 1547) un dictionnaire gallois anglais, qu'il dédia à Henri VIII. « Le but qu'il poursuivit était de permettre aux Gallois d'acquérir la connaissance de l'anglais » (Tourneur, p. 112). Ce dictionnaire nous rappelle les travaux lexicographiques rédigés au XVIIIe siècle en France pour apprendre aux gens du Midi une prononciation française correcte (cf. pp. 283-284).

A l'usage des Anglais résidant au Pays de Galles et qui en ignoraient la langue, W. Salesbury rédigea un traité de la prononciation galloise, qu'il édita en 1550 en gallois et en anglais (Tourneur, *Esquisse*, pp. 112-115) (1).

L'Évêque William Morgan qui traduisit en 1588 la Bible en gallois, selon un ordre donné par la reine Élisabeth et son Parlement en 1568.

Sur cette traduction, M. L. Sjoestedt-Jonval s'exprime en ces termes : « Non, à vrai dire, par patriotisme linguistique, mais par pieux souci d'évangéliser les pauvres ignorants qui ne savaient pas encore l'anglais. Peu importe, au reste. Une langue vit, non de ce qui se fait pour elle, mais de ce qui se fait par elle. Dès lors le sort du gallois était dans la balance, et dépendait du premier mouvement spirituel qui viendrait émouvoir le pays assez profondément pour y susciter une vie nouvelle. Si ce mouvement était parti des classes cultivées, anglicisées, son dynamisme aurait servi la cause de la langue anglaise, et le gallois aurait subi le sort du cornique, aujourd'hui éteint... Ce qui survint, ce fut, au XVIIIe siècle, le réveil méthodiste, qui atteignit surtout les classes de langue galloise, les *upper classes* restant largement anglicanes. Dès lors la Bible de Morgan devint nourriture spirituelle de tout un peuple, et le gallois de Morgan devint la langue commune de ce peuple : langue qui est quant au fond la langue littéraire du moyen âge modernisée et adaptée à l'expression de la pensée abstraite » (*Les langues*, p. 63) (2).

Le progrès du gallois au XIXe siècle ressort de la statistique suivante : « tandis que, sur 269 livres publiés par des Gallois ou sur le Pays de Galles entre 1546 et 1642, 184 sont en anglais, 44 en latin et seulement 41 (presque tous religieux) en gallois, deux siècles et demi plus tard la proportion est renversée, et, durant le dernier siècle, il paraît 8.425

(1) Pour l'influence des universités italiennes fréquentées aux XVIe et XVIIe siècles par des Gallois, cf. Tourneur, *Esquisse*, p. 118 et *passim*.

(2) Un ouvrage important pour la connaissance de l'état du gallois à la fin du XIXe siècle est : J. E. Southall, *Wales and Her Language* (Londres, 3e éd., 1893) ; cf., par le même, *The Welsh Language Census of 1901* (Newport, 1901, avec une carte de la langue galloise au Pays de Galles) (*apud* Alf Sommerfelt).

livres en gallois contre 3.188 en anglais... La langue parlée, hier menacée, regagne du terrain, et cela encore à la veille de la guerre... L'exemple du XIXe siècle gallois prouve qu'une langue locale, dès l'instant qu'elle est porteuse d'une idéologie vivace, peut se défendre victorieusement contre une grande langue de civilisation, politiquement et économiquement prépondérante » (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, pp. 63-64).

On constate dans la seconde moitié du XIXe siècle une grande activité littéraire et scientifique, déployée surtout après la création de centres de haute culture (en 1872 fut ouvert le Collège d'Aberystwyth, le premier de la future Université nationale).

Le « Rapport » de 1927 de la « Commission chargée... d'enquêter sur la position de la langue galloise » affirme : « Aujourd'hui le Pays de Galles a un système national d'éducation, une organisation religieuse hautement développée, une grande littérature, un théâtre national et une nouvelle conscience nationale se développant rapidement. Si actuellement la langue galloise... décline, elle décline au moment où les circonstances lui sont le plus favorables ».

Le nombre de personnes parlant le gallois dépasse un million, selon le recensement de 1931 (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, p. 65) (1).

M.-L. Sjoestedt-Jonval explique le déclin du gallois par les circonstances suivantes : « Au XIXe siècle, l'idéologie dominante, religieuse, exerçait une emprise si complète sur les masses qu'elle balançait aisément l'action de tous les autres facteurs ; il semble qu'il n'en aille plus de même aujourd'hui ; les chapelles non conformistes elles-mêmes doivent, dans des centres naguère gallois, se résigner à suivre le mouvement et à faire place à l'anglais, sous peine de voir la jeune génération déserter des services dont elle ne comprend plus la langue » (*Les langues*, p. 65).

5. Le cornique.

Le CORNIQUE était la langue de la presqu'île de Cornouaille. En tant que langue parlée, il a disparu tout à fait dans la première moitié du XIXe siècle.

On a fondé, en 1902, une Société celto-cornique, qui se propose de faire revivre la vieille langue cornique en tant que langue parlée, en publiant une grammaire et un dictionnaire de la langue et en imprimant tous les manuscrits corniques, etc. Ce mouvement n'a aucun caractère politique, car le Cornwall est à tous points de vue un comté anglais.

Sur la vitalité du mouvement, il faut rappeler qu'en 1936, pour la

(1) Cf. les tableaux 4 et 5 publiés par W. H. REES, *Le bilinguisme*, pp. 133 et 138.

première fois, toutes les cérémonies d'un service à la catédrale de Truro se déroulèrent dans la vieille langue cornique. L'Évêque de Truro y vit « un événement vraiment historique qui a réuni la nation pour prier dans la cathédrale *nationale* et dans sa langue *nationale* » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, pp. 195-196).

6. Le breton.

Le BRETON est l'idiome celtique le plus répandu, puisqu'il est parlé de nos jours par au moins un million d'individus (1). En 1878, le Breton PAUL SÉBILLOT a présenté à l'Exposition universelle, dans la section anthropologique du Trocadéro, une *carte linguistique de la Bretagne*, et a publié une notice sur les limites du breton et du français (dans le *Bulletin de la Soc. d'Anthropologie*, séance du 9 juin 1878) (cf. *Rev. celtique*, t. IV, 1879, p. 129). Le même savant évaluait en 1886 à 1.322.200 le nombre des Bretons bretonnants (*La langue bretonne, limites et statistiques*, dans *Rev. d'ethnographie*, t. V, 1886, pp. 1-29, *apud* Tourneur, *Esquisse*, p. 29) (2).

Le breton est surtout parlé dans les départements des Côtes du Nord, du Morbihan et du Finistère. La Capitale officielle de la Bretagne est la ville de Rennes, où jamais le breton ne fut parlé (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, p. 71).

« Les différents Gouvernements qui se sont succédé en France ont toujours ignoré l'existence du breton et l'ont traité comme s'il n'existait pas » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, p. 204). Dans les écoles primaires on ne peut enseigner que le français ; dans les écoles normales, l'enseignement

(1) « L'administration française, selon Rees (*Le bilinguisme*, p. 200), ne pose pas une question sur les feuilles de recensement à propos du nombre des citoyens qui parle, comme langue maternelle, une autre langue que le français ».

Le chiffre d'un million est le résultat d'une enquête menée en 1925 par la revue littéraire *Gwalarn*, l'œuvre de l'écrivain ROPARZ HEMON, qui paraît depuis 1925 (cf. REES, *Le bilinguisme*, p. 214). Cette enquête repose sur un questionnaire adressé à diverses personnalités de Basse-Bretagne, et prend pour base l'emploi de la langue dans l'Église, puisque là en principe on emploie la langue habituelle des paroisses. La revue *Gwalarn* reçut 425 réponses, principalement de gens appartenant aux professions libérales. Et, comme conclusion, elle « estime à un minimum d'un million le nombre de personnes qui utilisent le breton comme langue quotidienne » (REES, *Le bilinguisme*, p. 202).

(2) Sur l'extension du breton, cf. la carte publiée par Albert DAUZAT dans *Rev. de Philologie française*, 43e année, 1929, p. 56 (carte reproduite par Ch. BRUNEAU dans l'Atlas de France, planche nº 81, *Langues et patois*) ; l'article de R. PANIER, *Les limites actuelles de la langue bretonne, leur évolution depuis 1886* (dans *Le Franç. moderne*, t. X, 1942, pp. 97-115). Cf. aussi l'article de J. LOTH, *Les langues bretonne et française en Bretagne d'après un travail récent* (dans *Rev. celtique*, t. XLIII, 1926, pp. 417-427, et p. 5 de mon étude).

des langues régionales n'est pas prévu et dans les lycées et collèges, l'enseignement des idiomes régionaux est *interdit* par la circulaire d'août 1925 (W. H. Rees, p. 206).

En 1925, M. DE MONZIE, alors ministre de l'Instruction publique, déclarait que « pour l'unité linguistique de la France, il faut que la langue bretonne disparaisse », et, plus tard dans la même année que « celui-là seul est vraiment Français du cœur à l'âme et de la tête aux pieds qui sait parler et lire la langue française » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, p. 206) (1).

A partir de 1925, ROPARZ HEMON déploie une intense activité en vue de la création d'une langue littéraire unifiée, de forme classique, qui soit une sorte de moyenne entre le léonais, le trégorrois et le cornouaillais (le dialecte de Vannes, trop aberrant, a été laissé de côté) (M. L. Sjoestedt-Jonval, *Les langues*, pp. 72-73).

LÉON LE BERRE écrit dans son rapport au Congrès de 1936 de l'Association bretonne : « *Gwalarn* mène plus que jamais sa campagne pour un breton *littéraire unifié*, excluant le plus possible les mots et les expressions français qui se sont glissés dans le vocabulaire. Nombre de gens s'opiniâtrent à ne voir dans le breton qu'une langue populaire. D'autres bretonnants se cantonnent dans leur parler de clocher, ne voulant connaître davantage. *Gwalarn* ne croit pas qu'il soit nécessaire de se donner tant de mal pour la conservation d'un argot britto-français. Sa règle est, que le breton reprenne son bien là où il se trouve, principalement dans chaque dialecte » (W. H. Rees, *Le bilinguisme*, pp. 214-215).

M. L. Sjoestedt est d'avis qu'en Bretagne « la langue commune étant le français, la question d'un « breton commun » ne se pose que dans les milieux de philologues et d'écrivains, si bien que la forme que revêtira cette langue, si elle parvient à se constituer, dépendra des théories qui prévaudront dans ces milieux » (*Les langues*, p. 72).

Parmi les *érudits bretons*, je crois utile de rappeler les suivants (2) :

1° JACQUES LE BRIGANT (né en 1720, mort en 1804), avocat originaire de Pontrieux, qui a le mérite d'avoir donné (dans son ouvrage *Élémens de la langue des Celtes Gomérites*, Strasbourg, Lorenz et Schouler, 1779, petit in-8°, 56 p.) quelques textes bretons, accompagnés de traductions en français. Parmi les textes figure aussi la parabole de l'Enfant prodigue (cf. aussi p. 20, note 1 de mon étude) (3).

2° THÉOPHILE-MALO CORRET DE LA TOUR D'AUVERGNE (né en 1743, mort en 1800), le célèbre grenadier français, qui publia, à la fin de ses

(1) Pour plus de détails, cf. W. H. REES, *Le bilinguisme*, pp. 206-222.

(2) Pour plus de détails, cf. V. TOURNEUR, *Esquisse*, le chapitre *Les érudits bretons*, pp. 160-187.

(3) Cf. aussi V. TOURNEUR, *Esquisse*, pp. 177-178.

Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons, pour servir à l'histoire de ce peuple (Bayonne, 1792), un glossaire polyglotte qui rappelle le vocabulaire comparatif des langues d'Europe publié plus tard par le prince Louis-Lucien Bonaparte (1).

3° Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec (né en 1775, mort en 1838) qui publia en 1821 un *Dictionnaire celto-breton ou breton-français* (Angoulême, 1821), ainsi qu'une *Grammaire celto-bretonne*, contenant les principes de l'orthographe, de la prononciation et de la construction des phrases (Paris, 1807, 2e éd., 1828) (2).

M. L. Sjoestedt-Jonval affirme que « la publication, en 1821, du *Dictionnaire* de Le Gonidec, qui fixa l'orthographe du breton moderne, marque le début d'un mouvement pour la « défense et illustration » de la langue bretonne, dans le développement duquel se combinent plusieurs facteurs : exemples venus du Pays de Galles, où Le Gonidec, comme émigré, avait séjourné, et dont la littérature influença fortement son élève H. de la Villemarque, qui devait puiser dans la poésie bardique galloise l'inspiration du célèbre *Barzaz Breiz* ; développement des études philologiques et des études de folklore par toute l'Europe... » (*Les langues*, pp. 71-72).

Le nombre total des celtisants en Europe. — Paul Sébillot a affirmé en 1880 que le nombre total des celtisants en Europe peut être évalué en chiffre rond à trois millions et demi (*Les langues celtiques dans les îles Britanniques et en France*, dans *Rev. celtique*, t. IV, 1880, pp. 277-278).

Le nombre actuel des celtisants est assez difficile à établir, puisque le facteur politique empêche ou ne favorise guère un tel recensement.

Les chaires de celtique dans les Universités. — Victor Tourneur a dressé un tableau qui montre le grand développement de l'enseignement des langues et littératures celtiques au commencement de notre siècle. A cette époque plus de trente savants dans treize pays du monde entier se consacraient à cet enseignement. Depuis lors, le nombre des chaires de celtique a augmenté considérablement (3).

(1) *Vocabularium comparativum omnium linguarum europaearum, Fasciculus I, Pars prior* : *Nomina substantiva complectens* (Florentiae, Typis Societatis Typographicae, 1847, in-4°) qui contient des tableaux concernant 52 mots (par exemple : *Deus, spiritus, angelus*, etc.) avec leurs équivalents dans 52 langues européennes.

Sur l'activité de La Tour d'Auvergne, cf. aussi V. Tourneur, *Esquisse*, pp. 179-180.

(2) Cf. aussi V. Tourneur, *Esquisse*, pp. 180-182.

(3) Cf. Victor Tourneur, *Esquisse*, le chapitre *Historique de l'enseignement des langues celtiques*, pp. 218-221.

Une autre statistique a été publiée après la mort de D'Arbois de Jubainville, dans *Rev. celtique*, t. XXXI, 1910, pp. 252-253.

Les traductions de la parabole de l'Enfant prodigue. — Après la traduction en breton faite en 1779 par Le Brigant (voir p. 932 de mon étude), le prince Louis-Lucien Bonaparte a commencé la publication de plusieurs traductions en langues celtiques, dont la liste se trouve dans son *Deuxième catalogue des ouvrages de linguistique européenne* (1862, pp. 29-32 ; cf. aussi le premier *Catalogue*, Londres, Georges Barclay, 1858, pp. 18-19) (1).

Joseph Loth a réuni lui aussi plusieurs traductions bretonnes de la parabole de l'Enfant prodigue, et en a publié des spécimens dans la revue *Annales de Bretagne* (t. III, nº 4, 1888, pp. 630-642 ; t. IV, nº 1, 1889, pp. 103-108), afin de donner une idée des dialectes bretons du XIXe siècle.

Les versions réunies par Loth ont été complétées par E. Ernault, dans son article *Versions bretonnes de la parabole de l'Enfant prodigue* (*Rev. celtique*, t. IX, 1890, pp. 180-202). Ernault indique aussi les versions recueillies par ses prédécesseurs.

II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

On distingue dans l'histoire de la philologie celtique deux périodes : la première est celle des tâtonnements, dans laquelle triomphe l'érudition locale ; la seconde est celle de la philologie celtique comparée, qui commence en 1857 avec la parution de la *Grammatica celtica* de Zeuss (Tourneur, *Esquisse*, p. VIII).

L'activité des chercheurs appartenant à la première période mérite d'être rappelée une fois de plus, malgré leur conception exagérée de l'influence des Celtes sur le développement des langues européennes. Les celtomanes ont été parmi les premiers chercheurs qui ont donné des indications rudimentaires pour l'étude des patois, en fondant l'*Académie celtique* (voir p. 15 de mon étude), qui devint plus tard *La Société des antiquaires* (voir p. 16 de mon étude). Les correspondants de ces deux institutions scientifiques ont soupçonné l'importance des cartes linguistiques pour l'étude des sons du langage et ont rédigé de petites « monographies » linguistiques (voir p. 17 de mon étude). Coquebert de Montbret a entrepris, sous l'influence de ces institutions sans doute, son enquête linguistique au moyen de la parabole de l'Enfant prodigue (cf. p. 19 de mon étude). Le chercheur contemporain est obligé de réhabiliter, à ce

(1) Cf. aussi son ouvrage *Parabola de seminatore, ex Evangelio Matthaei, in LXXII Europaeas linguas ac dialectos versa, et Romanis characteribus expressa*, Londini, W. H. Billing, 1857, in-8º, 84 feuillets détachés.

Pour les manuscrits laissés par le prince Bonaparte concernant le celtique, cf. *Études celtiques*, nº 2, 1936, pp. 398-399.

point de vue du moins, l'activité linguistique des celtomanes du commencement du XIX[e] siècle (1).

LES FONDATEURS DE LA PHILOLOGIE CELTIQUE. — Victor Tourneur considère EDWARD LHWYD (né en 1660, mort en 1709), savant gallois, comme le premier fondateur de la philologie celtique comparée, car il eut, à une époque où l'on ne connaissait pas encore la manière dont les langues se forment et évoluent, l'intuition qu'il existe une étroite parenté entre toutes les langues dites celtiques, et il publia une collection de grammaires et un dictionnaire comparé de toutes ces langues (*Esquisse*, p. 207 ; cf. aussi p. 72 et *passim*). « Pendant le XVIII[e] siècle, ajoute Tourneur, il semble que les travaux de Lhwyd aient été ignorés aussi bien en Angleterre que dans les autres pays de l'Europe. Ce sont les études de grammaire comparée qui rappelèrent l'attention sur les langues celtiques (*Esquisse*, p. 207 ; cf. aussi Dottin, *La langue gauloise*, p. 11).

En juin 1818, RASMUS RASK a reconnu, dans une lettre à P. E. Müller, la parenté du celtique avec les langues indo-européennes (H. Pedersen, dans *Rask*, publié dans *Udvalgte Afhandlinger*, t. I, 1932, p. XXII, *apud* Sommerfelt ; cf. aussi Pedersen, *Linguistic Science in the nineteenth Century*, Cambridge, 1931, p. 57 et *passim*).

L'activité de JAMES COWLES PRICHARD (né en 1786, mort en 1848, qui démontra la parenté des langues celtiques avec les langues indo-européennes), d'ADOLPHE PICTET (né en 1799, mort en 1875), linguiste suisse, et du créateur de la grammaire comparée, FRANZ BOPP (né en 1791, mort en 1867) a facilité la tâche de Zeuss, le fondateur de la grammaire historique et comparée des langues celtiques (2).

JOHANN KASPAR ZEUSS. — Le Bavarois J. K. ZEUSS (né en 1806, mort en 1856) fut cependant le véritable fondateur des études celtiques.

(1) Les trois ouvrages suivants donnent un aperçu du développement de la philologie celtique : Albert GRENIER, *Les Gaulois* (Paris, Payot, 1945, in-8°, 422 p., avec 68 figures et 37 gravures hors-texte ; l'auteur donne, après chaque chapitre, une bibliographie détaillée), pp. 298-300 ; Georges DOTTIN, *La langue gauloise* (Paris, C. Klincksiek, 1920, in-8°, XVII-364 p., avec une préface de Camille JULLIAN), pp. 4-13 et *passim* ; Victor TOURNEUR, *Esquisse*, pp. 207-217 et *passim*.

(2) On pourrait mentionner aussi l'ouvrage *Celtica* (Stuttgart, A. Liesching et Comp., 1839-1840, en 3 vol.) de LORENZ DIEFENBACH, jugé par Tourneur « d'apparence fort érudite, mais trop souvent faux par suite d'un manque regrettable de connaissances phonétiques. Le premier volume contient une liste de trois cent quarante-sept noms plus ou moins celtiques, que Diefenbach s'efforce d'expliquer au moyen des dialectes celtiques modernes et de ce que l'on savait alors de grammaire comparée. Le deuxième volume des *Celtica* traite la question des Ligures et des Gaulois ; le troisième renferme l'histoire des Celtes d'Espagne et de la Grande-Bretagne » (*Esquisse*, pp. 205-206).

Après avoir publié plusieurs travaux (1), Zeuss fit des demandes infructueuses à plusieurs Universités (Wurzburg, Erlangen, Munich et Berlin) pour être chargé de l'enseignement de la philologie allemande. Entré alors (en 1839) comme professeur d'histoire au lycée de Spire, il commença à s'occuper des langues celtiques.

Il reconnut tout de suite qu'un examen approfondi des plus anciens monuments des langues celtiques s'impose à tout chercheur sérieux. Il utilisa ses économies pour entreprendre des voyages pendant les vacances afin d'étudier et de copier les documents nécessaires à son travail. Il visita les bibliothèques de Londres, d'Oxford, de Saint-Gall, de Milan, etc., avant de rédiger sa *Grammatica celtica*, qui parut en 1853 (seconde édition en 1871).

Ce travail acheva, écrit Gaidoz, de ruiner sa santé précaire (affection de poitrine). Et Gaidoz continue en ces termes : « Zeuss n'était pas correspondant de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On ne s'y doutait pas que la philologie celtique, — qui a pourtant pour la France un intérêt national, — avait été créée de toutes pièces par un modeste chercheur bavarois. Il ne faut pas trop s'étonner. Les Académies ne sont au courant du mouvement scientifique de l'étranger que dans les branches représentées par leurs propres membres. Il y a, dit-on, des étoiles dont la lumière met des années entières à nous parvenir : il en est de même de branches nouvelles de la science dont les premiers pionniers ne sont appréciés et souvent même connus dans un cercle un peu plus étendu qu'après un long intervalle. C'est ce qui explique comment, à ce point de vue, les Académies peuvent être en certains cas en retard sur le progrès de la science. Mais Zeuss travaillait pour la science, et comme tous ceux qui se sont donnés à elle par amour et avec désintéressement, le sentiment de l'œuvre accomplie était sa meilleure récompense. Si nous rappelons cet oubli, ce n'est pas que Zeuss en soit diminué aux yeux de personne, c'est par le regret que la France, le pays celtique par excellence, n'ait pas rendu un public hommage aux dernières années du fondateur de la philologie celtique » (*Les ancêtres*, dans *Revue celtique*, t. VI, 1885, p. 521) (2).

HENRI GAIDOZ. — Le Français HENRI GAIDOZ (né en 1842, mort en 1932) (3) doit être considéré comme le fondateur des études celtiques en France.

Il a, en outre, le grand mérite d'avoir fondé en 1870 (l'appel fut lancé

(1) Cf. W. Chr. GLÜCK, *Erinnerungen an Kaspar Zeuss*, Munich, 1857 ; V. TOURNEUR, *Esquisse*, pp. 209-211.

(2) La seconde personnalité dont s'occupe Gaidoz est CHRISTIAN-GUILLAUME GLUECK (né en 1810, mort en 1866) ; cf. pp. 521-523.

(3) Cf. la nécrologie écrite par J. VENDRYES, dans *Rev. celtique*, t. XLIX, 1932, pp. 335-337.

en 1869) la *Revue celtique*, puisque « le grand obstacle au progrès des études celtiques, c'est l'absence d'union entre les savants qui les cultivent ». Cette entreprise paraissait hardie, mais Gaidoz réussit grâce à sa ténacité, et créa une nouvelle discipline, le *celtisme*. « C'est un mérite, dit Vendryes, que nous ne saurions oublier ».

Gaidoz fut aussi un des fondateurs de la Société de Linguistique de Paris, qu'il administra de 1870 à 1877 et qu'il présida en 1881.

DIGNES CONTINUATEURS. — Parmi les continuateurs de la philologie celtique signalons seulement les noms des personnalités suivantes (1) :

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (né en 1827, mort en 1910 (2), JOSEPH LOTH (né en 1847 dans le Morbihan, mort en 1934) (3), et Georges DOTTIN (né en 1863, mort en 1928) (4).

GRANDS TRAVAUX. — Dans cet aperçu sommaire je me borne à signaler, par ordre chronologique, les travaux de base suivants : ERNST WINDISCH, *Irische Texte, mit Wörterbuch* (avec la collaboration de WH. STOKES ; Leipzig, 1880, XV-886 p.) ; RUDOLF THURNEYSEN, *Kelto-romanisches* (Halle, Max Niemeyer, 1884, in-8°, III-159 p.) (5) ; ERNST WINDISCH, *Keltische Sprachen* (dans le *Grundriss* de Gröber, t. I, 1888, pp. 283-312 ; 2e éd. 1904, pp. 371-407) ; ALFRED HOLDER, *Alt-celtischer Sprachschatz* (3 vol., Leipzig, 1896-1922) (6) ; WHITLEY STOKES et A. BEZZENBERGER, *Urkeltischer Sprachschatz* et *Wortschatz der keltischen Sprachenheit* (Göttingen, 1894, in-8°, VIII-337 p.) ; HOLGER PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* (t. I, 1909, in-8°, XIV-544 p. ; t.

(1) Cf. aussi les savants dont les travaux sont mentionnés plus bas sous le titre : *Grands travaux*.

(2) Cf. la nécrologie écrite par J. LOTH, *Revue celtique*, t. XXXI, 1910, pp. 1-4, avec un portrait ; t. XXXII, 1911, pp. 453-455, suivie de la *Bibliographie* de ses œuvres, par P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, pp. 456-474.

(3) Le breton était sa langue maternelle. Cf. la nécrologie écrite par J. VENDRYES, *Rev. celtique*, t. LI, 1934, I-VI, avec son portrait.

(4) Cf. la nécrologie écrite par J. LOTH, *Rev. celtique*, t. XLV, 1928, pp. 435-439. La *Bibliographie* des œuvres de G. Dottin a été publiée par Pierre LE ROUX, *Annales de Bretagne*, t. XXXVII, 1929, pp. 505-525.

(5) Cf. aussi *Festschrift für Rudolf Thurneysen zur Vollendung d. 70. Lebensjahres am 14. März 1927*, Berlin-Leipzig, 1927.

(6) Dans le prospectus de son ouvrage (Leipzig, Teubner, 1889), l'auteur affirme qu'« il y a dans la littérature consacrée à l'histoire du langage une lacune longtemps sentie ; c'est que nulle part on ne peut trouver réunies, après le choix que la critique exige, les sources d'où découle notre connaissance du vieux celtique ; et dans le vieux celtique nous comprenons, outre le gaulois, les divers éléments du langage qui sont les fondements communs des langues gaélique et cymrique » (*Rev. celtique*, t. X, 1889, p. 497 ; cf. aussi pp. 498-550). Holder a donc mis entre les mains des érudits, après seize ans de travail, un recueil alphabétique de tous les débris de la langue celtique ancienne.

II, 1913, in-8°, XV-842 p.) (1) et R. Thurneysen, *A Grammar of Old Irish, Revised and Enlarged Edition* (Dublin, 1946, d'après l'édition allemande parue en 1909 ; *apud* Sommerfelt).

Quelques revues. — Signalons en passant, par ordre chronologique, quelques revues :

1° En 1870 a commencé la publication de la *Revue celtique*, fondée et dirigée par H. Gaidoz (de 1870 à 1885). H. d'Arbois de Jubainville l'a dirigée de 1886 à 1910 ; Joseph Loth, de 1910 à 1933 et J. Vendryes a publié le tome LI (1934).

La continuation de cette revue est assurée par les *Études celtiques* (n° 1, 1936, en continuation), qui paraissent sous la direction de J. Vendryes.

2° et 3° La petite ville écossaise d'Inverness (qui possédait déjà depuis 1871 une Société gaélique ; cf. *Rev. celt.*, t. II, 1873, p. 147) a publié en 1871 la revue *Transactions of the Gaelic Society of Inverness* (t. I, 1871, en continuation) et de 1875 à 1888 la revue *Celtic Magazine*, consacrée à l'histoire, à la littérature, aux antiquités, aux traditions, à l'état économique et social des Gaëls d'Écosse (cf. *Rev. celt.*, t. III, 1876, p. 129).

4° En 1877 a commencé la parution des *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion* (fondée en 1751) (t. I, Londres, 1877, en continuation).

5° A Glasgow a paru, de 1881 à 1885, la revue *The Scottish Celtic Review*, dont le but était de vulgariser la grammaire celtique, de traduire en anglais les travaux les plus importants de philologie étrangère, de publier des textes et de compléter les dictionnaires gaéliques déjà existants.

6° En 1886 a commencé de paraître la revue *Annales de Bretagne* (t. I, 1886, en continuation), publiée par la Faculté des Lettres de Rennes.

7° A Boston a paru en 1886 un journal mensuel, *The Irish Echo*, dont le but était de conserver chez les Irlandais établis en Amérique la connaissance de l'irlandais moderne.

8° Les savants K. Meyer et L. Chr. Stern ont fondé en 1896 la revue *Zeitschrift für keltische Philologie* (t. I, 1896-t. XXIII, 1943).

9° Pour les textes irlandais, on a constitué une collection, celle de l'*Irish Texts Society* (Dublin, n° 1, 1899, en continuation).

(1) La bibliographie des travaux de ce savant a été publiée dans les *Mélanges Linguistiques... à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire* (Copenhague, 1937, pp. XI-XXVII ; dans *Acta Jutlandica... Aarhus Universitet*, IX, 1).

Cf. aussi son ouvrage traduit en anglais *Linguistic Science in the nineteenth Century, Methods and Results* (Cambridge, Mass., U. S. A., Univ. Press, 1931, XII-360 p. ; traduction faite par John Webster Spargo).

10° Les savants Witley Stokes et Kuno Meyer ont publié, de 1898 à 1907, l'*Archiv für celtische Lexicographie.*

11° De 1904 à 1916 a paru à Édimbourg la *Celtic Review.*

12° En 1904 les savants K. Meyer et J. Strachan ont fondé la revue *Ériu, the Journal of the School of Irish Learning* (Dublin, t. I, 1904, en continuation).

13° De 1914 à 1921, la Commission dialectale écossaise (*Scottish Dialects Committee*) (1) d'Aberdeen, ville d'Écosse, a publié une revue (un autre fascicule a été publié en 1923).

14° En 1921 a commencé la publication de la revue *Bulletin of the Board of Celtic Studies* (Londres, maintenant Cardiff ; t. I, 1921, en continuation).

15° En 1926 ont commencé de paraître *Scottish Gaelic Studies* (Londres, t. I, 1926, en continuation).

16° En 1949 a paru à Baltimore *The Journal of Celtic Studies* (t. I, 1949) (2).

Toutes ces revues ou publications ne s'occupent qu'occasionnellement des études dialectologiques celtiques. Elles contiennent plutôt des travaux d'ordre philologique ; une revue purement dialectologique serait d'une grande utilité.

III. QUELQUES MONOGRAPHIES LINGUISTIQUES

Les études linguistiques basées sur des matériaux réunis par des enquêtes sur place n'ont commencé qu'à la fin du siècle passé, et cela peut-être à cause de la situation politique des territoires de langue celtique (cf. le premier chapitre de mon exposé).

(1) Le cadre de mon exposé ne me permet pas de signaler les nombreuses associations dont le but est de cultiver la langue celtique du pays ou les études celtiques. Signalons-en toutefois quelques-unes, en indiquant, entre parenthèses, la date de leur fondation : *Gaelic Society* (Dublin, 1807), *Association bretonne* (Saint-Brieuc, 1843), *Celtic Society* (Dublin, 1847), *Society for the Preservation of the Irish Language* (Dublin, 1876), *Ligue gaélique* (1892), *Celtic Society* (à la Columbia University et à l'intérieur de la *Modern Language Association*, 1934) et *Deutsche Gesellschaft für keltische Studien* (Berlin, 1937 ; cf. *Ét. celtiques*, n° 4, 1937, pp. 357-359), etc.

(2) Il faut aussi ajouter les bibliographies très complètes et indispensables aux chercheurs : R. I. Best, *Bibliography of Irish Philology and of Printed Irish Literature* (Dublin, 1913) et *Bibliography of Irish Philology and Manuscript Literature, Publications 1913-1941* (Dublin, 1942).

Mon collègue Alf Sommerfelt a bien voulu m'indiquer les revues citées sous les nos 3, 4, 12, 14 et 16, ainsi que les deux bibliographies ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

Les monographies linguistiques considérées comme les plus remarquables seront présentées par langues et dans l'ordre chronologique (1).

1. L'irlandais.

Pour le domaine *irlandais*, nous signalons les monographies suivantes :

1° En 1898 R. Henebry a publié une étude des sons du dialecte de *Dêsi* (diocèse de Waterford et de Lismore). L'orthographe phonétique employée par cet auteur est considérée par G. Dottin comme « assez obscure, parce que l'auteur a attribué des valeurs fort différentes à des signes à peu près identiques » (*Rev. celtique*, t. XX, 1899, p. 308). L'étude de Henebry porte le titre suivant : *The Sounds of Munster Irish, being a Contribution to the Phonology of Dêsi-Irish, to serve as an Introduction to the Metrical System of Munster* (Dublin, 1898).

2° En 1894 et 1895 (pendant un séjour de huit mois) Franz Nikolaus Finck a réuni des matériaux en notation phonétique du dialecte parlé aux îles d'Aran (dans la baie de Galway) et a publié les deux volumes suivants : *Die Araner Mundart, Ein Beitrag zur Erforschung des Westirischen* (Marbourg, N. G. Elwert, 1899 : t. I, *Grammatik*, IX-224 p. ; t. II, *Wörterbuch*, 349 p.) (cf. G. Dottin, *Études de phonétique irlandaise*, dans *Rev. celtique*, t. XX, 1899, pp. 306-310).

Le savant Holger Pedersen a prêté à l'auteur un précieux concours lors de la rédaction de son ouvrage (cf. p. III).

3° Une « petite nomenclature botanique » a été publiée en 1900 par le Rev. Edmund Hogan, S. J., sous le titre *Luibhleabhrán* (Dublin, Gill and Son, 1900, in-12, XII-137 p.). Il s'agit d'un recueil des noms gaéliques de plantes usités en Irlande et en Écosse (cf. *Rev. celtique*, t. XXII, 1901, pp. 120-121).

4° Le premier essai sérieux de monographie sur un dialecte de l'Irlande septentrionale a été fait en 1906 par E. C. Quiggin, dans son étude *A Dialect of Donegal* (Cambridge, University Press Warehouse, 1906, in-8°, X-247 p.), consacrée à un parler de la région de Glenties, dans le nord-ouest de la province d'Ulster.

L'auteur insiste, au début de son ouvrage, sur la nécessité de faire le plus tôt possible des relevés du langage des personnes plus âgées : « en règle générale le langage des jeunes gens est sans valeur pour ceux qui cherchent à débrouiller les mystères du vieux et moyen irlandais, et malheureusement, quelques résultats que puisse obtenir la *Gaelic League*, elle ne peut conserver des sons qui s'évanouissent, les ombres

(1) Mon collègue Alf Sommerfelt a bien voulu m'indiquer le titre de la plupart de ces monographies, ce qui a bien facilité ma tâche ; qu'il veuille bien agréer mes vifs remerciements.

des sons qui subsistaient chez la génération précédente. Vraiment j'ai été impressionné, continue l'auteur, par les grandes différences qu'on peut remarquer entre les façons de parler employées par les personnes d'âge différent » (*Rev. celtique*, t. XXVII, 1907, pp. 89-90, où sont indiqués d'autres ouvrages dialectologiques concernant cette région).

Quiggin a publié, à la fin de son étude, neuf petits textes irlandais en notation phonétique, avec l'orthographe traditionnelle en regard.

5° Un grand essor a été donné aux enquêtes sur les parlers du domaine celtique par le savant norvégien ALF SOMMERFELT, qui a étudié sur place en 1915-1916, 1921 et 1923 des parlers irlandais, en 1917, 1918 et 1919 des parlers bretons et, enfin, en 1922, 1923 et 1925 des parlers du Pays de Galles. Cette remarquable activité fait de ce savant, le *fondateur de la dialectologie celtique moderne*. Sommerfelt pourrait fort bien prendre l'initiative de réaliser un Atlas linguistique de toutes les langues celtiques, en tenant compte de l'œuvre réalisée pour la Basse-Bretagne par P. Le Roux (1).

En 1922, Alf Sommerfelt a publié sa remarquable étude sur *The Dialect of Torr, Co. Donegal, 1 Phonology* (Christiania, J. Dybwad, 1922, in-8°, VIII-198 p. ; dans les *Videnskapsselskapets skrifter*, II, *Hist. filos. Kl.*, 1921, n° 2). Élève distingué des savants Carl J.-S. Marstrander et Olaf Broch, l'auteur est resté sur place plus de dix mois, en trois fois, pendant les années 1915, 1916 et 1921, en vivant la vie des paysans afin de mieux connaître leur dialecte. Les sujets qui lui ont servi comme témoins ont été au nombre de quatre ; leur parler a été examiné journellement. De plus, six informateurs secondaires et d'autres personnes de la région lui ont fourni fréquemment des données linguistiques. Cette façon de travailler nous rappelle la méthode pratiquée par l'abbé Rousselot pour sa monographie sur le parler de Cellefrouin (voir pp. 307-315) et celle de L. Gauchat lors de l'étude du parler de Charmey (voir pp. 187-196).

La région dont les parlers ont été étudiés est située au nord de la région explorée linguistiquement par Quiggin (cf. n° 4) ; elle représente le bloc le plus compact de l'irlandais.

L'ouvrage est divisé en deux parties ; l'« analyse » et la « synthèse ». Dans la première, l'auteur décrit les sons, en mettant en lumière le rapport des parlers avec l'ancien irlandais. Dans la seconde, il examine plusieurs problèmes d'une grande importance linguistique (l'aspect des initiales et des finales, le rôle de l'accent, la quantité, la nasalisation, etc.) en approfondissant ainsi des questions de phonétique qui ont

(1) Mon collègue Alf Sommerfelt a bien voulu me faire savoir qu'il a souvent insisté sur la nécessité de faire un atlas, en ajoutant : « Pendant la guerre, en 1941, j'ai eu une entrevue avec M. de Valera sur les recherches à faire dans le domaine de l'irlandais moderne et je lui ai adressé un memorandum dans lequel j'ai expliqué l'avantage de l'atlas » (dans une lettre du 7 mai 1950).

été traitées par M. Grammont. Les savants compétents ont reconnu que l'auteur est doué « d'une oreille fine et d'un sens subtil de l'investigation et d'une forte culture linguistique » (J. Vendryes) (1).

6° En 1927, Tomás ó Máille (né en 1884, mort en 1938) (2) a publié un manuel de phonétique et phonologie de l'irlandais, en basant ses observations sur les parlers de Munster et d'Ulster et en donnant des références sur le gaélique d'Écosse ; l'ouvrage est intitulé *Urlabhraidheacht agus Graiméar na Gaedhilge* (Dublin, 1927, in-8°, X-195 p.). L'auteur emploie l'alphabet de l'Association phonétique internationale (3).

7° En 1927, Alf Sommerfelt a publié, sous le titre *Munster Vowels and Consonants* (dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. XXXVII, 1927, Section C, pp. 175-244) (4), une étude contenant de pénétrantes observations (selon l'opinion des spécialistes) sur la prononciation de deux personnes originaires de deux régions de Munster.

8° Mlle Marie-Louise Sjoestedt a pu faire paraître, après plusieurs séjours prolongés (en 1925), une description phonologique et phonétique du parler de la paroisse de Dunquin, dans l'ouest de Kerry, paroisse qui comprend aussi l'île de Blasket, où le gaélique est très bien conservé et où, en 1925, toute la population parlait l'irlandais ; les vieillards ne savaient pas, selon l'auteur, s'exprimer en anglais. Le titre de l'étude est *Phonétique d'un parler irlandais de Kerry* (Paris, Leroux, 1931, in-8°, XI-190 p. ; dans la *Collection des documents linguistiques*, IV) (5).

Il s'agit d'une étude purement descriptive, qui ne se borne pas à l'étude d'un seul sujet ; elle ne contient aucun texte dialectal. La notation est celle appliquée par Quiggin, fondée sur l'alphabet de l'Association phonétique internationale (cf. les remarques d'Alf Sommerfelt, *Rev. celtique*, t. L, 1933, p. 167) (6).

(1) Cf. les comptes rendus suivants : A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIII, 1922, pp. 92-93 ; J. Vendryes, *Rev. celtique*, t. XLII, 1925, pp. 173-175.

(2) Cf. la nécrologie écrite par J. Vendryes, *Ét. celtiques*, n° 5, 1938, pp. 214-215.

(3) Cf. les comptes rendus de J. Fraser (*Rev. celtique*, t. L, 1933, pp. 170-171) et d'Alf Sommerfelt (*Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, t. III, 1933, pp. 306-308).

(4) Cf. la *Rev. celtique*, t. XLV, 1928, p. 428. — A. Sommerfelt a publié en 1929 une autre étude intitulée *South Armagh Irish* (dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, Oslo, t. II, 1929).

(5) Sur l'activité de M. L. Sjoestedt, cf. la brochure *In memoriam* (Paris, Droz, in-12, 79 p., avec trois portraits et un fac-similé).

(6) Citons le passage du compte rendu d'Alf Sommerfelt : « Les linguistes irlandais sentent vivement le besoin d'enquêtes d'ensemble..., mais les universitaires en général et encore davantage les dirigeants irlandais semblent ignorer complètement les grands résultats des méthodes nouvelles, appliquées par la linguistique continentale. Chose amusante, quand M. Meillet est allé faire des conférences à Dublin, il y a quelques années, et quand aux nombreuses questions qu'on lui posait à propos de l'organisation des études irlandaises, il répondait : « Faites l'Atlas »,

9° En 1932, THOMAS F. O' RAHILLY a fait paraître son ouvrage *Irish Dialects, Past and Present, with Chapters on Scottish and Manx* (Dublin, Browne and Nolan, 1932, IX-278 p.), qui représente une contribution très utile à la connaissance de la dialectologie historique ou comparée du gaélique (cf. le compte rendu de M. L. Sjoestedt, *Rev. celtique*, t. XLIX, 1932, pp. 265-270).

10° Comme suite à l'étude *Phonétique d'un parler irlandais* (cf. ci-dessus, n° 8), Mme MARIE-LOUISE SJOESTEDT-JONVAL a publié en 1938 la première morphologie moderne d'un dialecte irlandais, dont le titre est *Description d'un parler irlandais de Kerry* (Paris, Champion, in-8°, XI-222 p. ; dans la *Bibl. de l'École des H. Études*, fasc. 270).

Les matériaux publiés ont été recueillis, dit l'auteur, au cours de divers séjours faits de 1925 à 1929 dans la paroisse de Dunquin et dans l'île de Basket. Ils ont été contrôlés et complétés au cours d'une visite faite à cette même paroisse en septembre-octobre 1933.

La masse des faits morphologiques a été fournie par une personne de 65 ans environ, au cours d'un interrogatoire systématique entrepris en octobre 1929. L'auteur a aussi utilisé le questionnaire de l'Institut d'Ethnologie de Paris, qui a été rempli à la même époque (cf. p. IX). « Les phrases citées proviennent, dit-elle, soit de ces interrogatoires, soit de fragments de conversations ou d'une petite collection de proverbes, recueillis sur place, soit de contes populaires, notés par moi sous la dictée... Quelques exemples ont été empruntés à des textes recueillis dans la même paroisse par d'autres enquêteurs et publiés par eux » (pp. IX-X).

L'auteur publie aussi un long texte en notation phonétique (pp. 188-192). Cette étude sera, selon Sommerfelt, « l'une des sources principales de la connaissance de l'irlandais parlé. L'auteur a bien mérité de la dialectologie irlandaise » (*Ét. celtiques*, n° 6, 1938, p. 383 ; cf. aussi J. Vendryes, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XL, 1939, pp. 111-114).

11° En 1937 NILS M. HOLMER a fait une enquête linguistique sur des parlers qui ne vivent que dans la mémoire de quelques individus (cf. *List of Speakers*, pp. 10-11). Ce travail me rappelle l'enquête faite par M. Bartoli dans le domaine du dalmate (cf. pp. 650-654 de mon étude). L'ouvrage de Holmer est intitulé *On Some Relics of the Irish Dialect spoken in the Glens of Antrim (with an Attempt toward the Reconstruction*

tout le monde croyait qu'il disait : « Faites la classe » ! Les dirigeants irlandais ne soupçonnent évidemment pas l'existence d'atlas linguistiques. L'enquête de la commission de la *Gaeltacht* a montré qu'il serait encore possible de se faire une certaine idée de l'ancien état linguistique du pays. Mais très prochainement de nombreux îlots indispensables pour la connaissance de la distribution des parlers et des aires des différents types, auront disparu » (*Rev. celtique*, t. L, 1933, pp. 169-170). — Cf. aussi A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. Paris*, t. XXXII, 1931, pp. 135-136.

of Northeastern Irish) (Upsal, 1940, in-8°, 133 p. ; dans *Aarsskrift* de l'Université d'Upsal, 1940, 7).

12° TRAVAUX PLUS RÉCENTS. — Parmi les travaux les plus récents, signalons les suivants : BRIAN Ó CUÍV, *The Irish of West Muskerry* (Dublin, 1944) ; TOMÁS DE BHALDRAITHE, *The Irish of Cois Fhairrge, Co. Galway* (Dublin, 1946) et RISTEARD B. BREATNACH, *The Irish of Ring, Co. Waterford* (Dublin, 1947), que nous n'avons pas pu consulter.

13° LES LANGUES SECRÈTES DE L'IRLANDE. — R. A. STEWART MACALISTER a donné à la linguistique une étude très approfondie des langues secrètes de l'Irlande, notamment du *shelta* (l'argot des chaudronniers ambulants — Tziganes) et du *béarlagair* (l'argot particulier aux maçons). Pour la première de ces langues, il publie les textes qu'on a recueillis, ainsi qu'un vocabulaire complet. L'étude est intitulée *The Secret Languages of Ireland* (Cambridge, Univ. Press, 1937, in-8°, X-284 p.).

2. Le gaélique.

Pour le *gaélique* (1), signalons les travaux suivants :

1° En 1932, HENRY CYRIL DIECKHOFF, O. S. B., a publié l'ouvrage *A Pronouncing Dictionary of Scottish Gaelic* (Édimbourg, Johnston, 1932, in-8°, XXXIII-186 p.), dont les matériaux proviennent surtout du parler de Glengarry ; les témoins ont été des gens du pays (cf. le compte rendu de J. Fraser, *Rev. celtique*, t. LI, 1934, pp. 303-305).

2° En 1935, C. H. J. BORGSTRØM a publié, pour le gaélique d'Écosse, une monographie qui mérite « de servir de modèle aux travaux de ce

(1) La limite entre le gaélique d'Écosse et l'anglais a été déterminée vers 1844 par le savant allemand H. NABERT (cf. *Rev. celtique*, t. II, 1872, p. 179 et *Bibliographie ling. de la Suisse romande*, t. I, n°s 30 et 56). La même frontière a été établie par JAMES A. H. MURRAY, dans son travail *The Dialect of the Southern Countries of Scotland* (Londres, Asher, 1873, in-8°, VII-251 p.), dont le chapitre *Present Limits of the Celtic Language in Scotland* a été publié dans *Revue celtique* (t. II, 1874, pp. 178-187, avec une carte géographique).

Dans son introduction à cet article, H. Gaidoz indique comment on pourrait déterminer une frontière linguistique, lorsqu'il s'agit de deux langues d'origine différente qui se rencontrent. Gaidoz estime qu'une telle enquête doit être entreprise par des correspondants qui doivent répondre aux questions suivantes : 1° De quelle langue les habitants se servent le plus volontiers entre eux, en l'absence d'étrangers ; 2° Quelle langue on parle de préférence aux enfants ; 3° Par l'intermédiaire de quelle langue on enseigne la langue de l'État dans les écoles ; 4° Dans quelle langue on prêche à l'église... ; 5° A quelle heure se célèbrent les divers offices... ; 6° Depuis quelle époque la langue celtique a disparu du service religieux... » (*Rev. celtique*, t. II, 1874, p. 179).

Le problème des frontières linguistiques a donc agité les esprits pendant tout le XIXe siècle (cf. l'index de mon ouvrage).

genre » (M. L. Sjoestedt-Jonval). Elle est intitulée *The Dialect of Barra in the Outer Hebrides* (tirage à part, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, VIII, 1925, in-8°, 174 p.) (1).

3° En 1938, Nils M. Holmer a publié, dans son ouvrage *Studies in Argyllshire Gaelic* (*Skrifter* de l'Université d'Upsal, t. XXXI, n° 1, 1938, 231 p. ; *Humanistika Vetenskap-Samfund)* le résultat de l'enquête qu'il a faite en 1935 et 1936 pendant quelques mois dans la région de l'Argyll. Selon Sommerfelt, ce territoire étudié n'est pas délimité nettement ; on ne trouve pas de renseignements précis sur les sujets interrogés, et l'auteur semble ne pas avoir utilisé d'appareils de phonétique, bien que la langue soit d'un accès vraiment difficile. Le livre contient, outre la description des sons, un bref chapitre sur la morphologie et la syntaxe, et un ample vocabulaire qui remplit la moitié de l'ouvrage (2).

4° C. Hj. Borgstrøm a continué ses enquêtes dans le domaine gaélique, en publiant, dans *A Linguistic Survey of the Gaelic Dialects of Scotland* (vol. I et II) les deux travaux suivants : *The Dialects of the Outer Hebrides* (Oslo, 1940, 280 p.) et *The Dialects of Skye and Ross-shire* (Oslo, 1941, 168 p.).

5° En 1942, N. Holmer a publié son étude *The Irish Language in Rathlin Island, Co. Antrim* (Dublin, 1942 ; Publications de l'Académie irlandaise) dont l'idiome appartient au groupe des parlers de l'Écosse.

3. Le gallois.

Pour le *Pays de Galles*, nous signalons les travaux suivants :

1° La première description scientifique d'un parler gallois est due à Henry Sweet : *Spoken North Welsh* (parler de Gwynant, Carnarvonshire), où l'auteur présente la phonétique des parlers, une grammaire et des textes en transcription phonétique (dans *Transactions of the Philological Society* 1882-1884, Londres).

2° Thomas Darlington, inspecteur des écoles dans le district d'Aberyswyth, a étudié la façon dont on parle le gallois dans les comtés de Merioneth, de Montgomery et de Radnor, etc. (situés dans la partie méridionale du Pays de Galles, nommée *Mid-Wales*), dans son ouvrage *Some Dialectal Boundaries in Mid-Wales, Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion* 1900-1901 (London, 1902) (3).

(1) Cf. le compte rendu de M. L. Sjoestedt-Jonval (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVII, 1936, pp. 102-104).

(2) Cf. les comptes rendus d'Alf Sommerfelt (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 122-123) et de M. L. Sjoestedt-Jonval (*Ét. celtiques*, vol. IV, n° 7, 1940, pp. 140-141).

(3) Cf. la *Rev. celtique*, t. XXIII, 1902, pp. 360-361.

3° Le Rev. W. Meredith Morris, *Vicar of Clydach Vale*, a relevé, dans une partie du pays de Dyfed (l'antique Demetia), tous les termes qui diffèrent du gallois littéraire, en définissant exactement les mots enregistrés et en ajoutant des dessins pour rendre plus claires les définitions (Vendryes). Son glossaire est intitulé *A Glossary of the Demetian Dialect of North Pembrokeshire* (Tonypandy, Evans and Short, 1910, in-8°, 341 p.) (1).

4° En 1913, O. H. Fynes-Clinton a donné à la dialectologie galloise un ouvrage que Vendryes qualifie de remarquable : *The Welsh Vocabulary of the Bangor District* (Oxford, Univ. Press, 1913, in-8°, XXXI-619 p.). Après avoir appris le gallois, l'auteur a fait une enquête pendant huit ans à l'aide de quelques informateurs (cf. les noms, p. III), qui lui ont fourni le vocabulaire. Les mots sont donnés en notation phonétique, selon le système de l'Association internationale. « L'auteur ne s'est pas contenté d'enregistrer les mots et de les traduire ; il s'est préoccupé de montrer la valeur pratique de chacun d'eux en citant, s'il y a lieu, de petites phrases, des locutions où ils figurent » (J. Vendryes, *Rev. celtique*, t. XXXV, pp. 231-232).

5° En 1925, Alf Sommerfelt a publié une description remarquable du parler de Llanbrynmair et des isoglosses du Bassin de Dyfi : *Studies in Cyfeiliog Welsh, A Contribution to Welsh Dialectology, with one Map* (qui indique le territoire étudié) *and two plates* (qui représentent des tracés) (Oslo, J. Dybwad, 1925, in-8°, X-165 p. ; *Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo*, II, 1925, n° 3). Il s'agit d'une étude très approfondie faite dans une région de rencontre des lignes d'isoglosses. Selon Vendryes cette contribution ne marque pas seulement une date dans la linguistique descriptive, mais aussi un progrès. Vendryes juge en outre d'une grande portée les deux conclusions suivantes : 1° une isoglosse phonétique ne peut être tracée avec sûreté que s'il s'agit d'une opposition entre deux sons nets et typiques ; autrement aucune précision n'est possible ; 2° les grands développements phonétiques s'étendent sur le terrain à la façon de vagues (p. 433). L'étude offre un intérêt particulier pour les Français ; « elle fait apparaître sur bien des points de la morphologie combien l'évolution du gallois et celle du français ont obéi à des tendances parallèles » (p. 436) (2).

(1) Cf. le compte rendu de J. Vendryes, *Rev. celtique*, t. XXXIII, 1912, pp. 360-362.

(2) J. Vendryes dans le compte rendu publié dans *Rev. celtique*, t. XLII, 1925, pp. 432-436 ; cf. aussi A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVII, 1927, pp. 131-132.

A. Sommerfelt s'est occupé des rapports qui existent entre les dialectes et les groupes sociaux dans son ouvrage *Kulturprovinser og Sprogområder* (« Provinces de civilisation et aires linguistiques », dans la collection de l'*Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning*, série A, t. XV, pp. 300-358), en s'appuyant sur des cartes linguistiques de la Bretagne armoricaine, de la France et du Pays de Galles.

4. Le breton.

Pour le *breton* nous signalons les quelques travaux et articles qui intéressent directement la dialectologie. Les voici, toujours par ordre chronologique :

1° En 1871, H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE a publié son *Étude sur le breton de Vannes* (*Rev. celtique*, t. I, 1871, pp. 85 et suiv., et 211 et suiv.).

2° En 1877, ÉMILE ERNAULT a signalé, dans une brochure, l'importance capitale de l'étude des différents dialectes bretons et de leurs divisions. La brochure est intitulée *De l'urgence d'une exploration philologique en Bretagne, ou la langue bretonne devant la science* (Saint-Brieuc, 1877, in-18, 18 p.) (1).

3° LA MÉTHODE ORALE N'ÉTAIT PAS ENCORE APPRÉCIÉE PAR LA REVUE CELTIQUE EN 1887. — Nous trouvons dans la *Chronique de la Revue celtique*, à propos d'un voyage de Hugo Schuchardt dans le Pays de Galles en 1875 une remarque qui nous fait supposer que la méthode de l'enquête linguistique sur place n'était pas encore suffisamment appréciée : « Il y a deux manières d'étudier une langue. L'une est de pratiquer les textes, et l'autre est ce que nous pourrions appeler la méthode orale. La perfection serait d'associer les deux procédés. Chacun naturellement a sa prédilection. La méthode orale est celle que M. Schuchardt semble préférer » (t. VIII, 1887, p. 197).

4° En 1910, DOM MALGORN a publié une sorte de lexique en notation phonétique, qui contient des mots appartenant au parler de l'île d'Ouessant et donne d'utiles renseignements complémentaires sur la valeur exacte, l'emploi et l'extension de chaque mot. L'ouvrage a paru sous le titre *Le breton d'Ouessant* (dans *Annales de Bretagne*, t. XXV, n° 2, 1910, pp. 199-253, 387-437).

5° En 1917, ALF SOMMERFELT a commencé ses enquêtes sur place dans le domaine breton en étudiant le parler de Saint-Pol-de-Léon ; les résultats de ces recherches sont publiés dans son ouvrage *Le breton parlé à Saint-Pol-de-Léon* (Rennes, Imprimeries réunies, 1921-Paris, Champion, 1922, in-8°, 246 p.).

L'auteur est resté sur place en 1917 (pendant quatre mois), en 1918 (pendant l'automne) et en 1919 (au mois de septembre). Il a interrogé tout particulièrement trois sujets, dont l'un parlait principalement le breton. Il ne donne pas beaucoup de détails sur sa méthode d'enquête. L'ouvrage se termine par quelques textes dialectaux (2).

(1) Cf. le compte rendu de J. LOTH, dans *Rev. celtique*, t. III, 1878, pp. 491-494.

(2) Cf. les comptes rendus suivants : P. LE ROUX, *Rev. celtique*, t. XL, 1923, pp. 469-472 ; A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXII, 1920-1921, p. 238.

6° En 1948, F. FALC'HUN a entrepris, — sur la demande d'Albert Dauzat, — une grande enquête toponymique en Bretagne. Il expose sa méthode dans son article *Une enquête toponymique en Bretagne celtique ; le cadastre de la Basse-Bretagne* (dans *Onomastica*, IIe année, n°s 3-4, 1948, pp. 161-173) (1).

L'article de Falc'hun contient aussi une *Esquisse de l'histoire des dialectes bretons* (pp. 162-165 et une carte) (2).

IV. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA BASSE-BRETAGNE

La population de la Bretagne est d'origine celtique, très anciennement établie dans le pays, accrue par des colons venus au XIe siècle du centre du pays de *Cornwall* (*Cornouailles*) de l'autre côté de la Manche (Angleterre du Sud). Elle a conservé non seulement la langue, mais aussi les mœurs, les coutumes et les vêtements nationaux. La *Haute-Bretagne*, plus en contact avec la France, n'emploie plus la langue bretonne ; par contre, la *Basse-Bretagne*, qui s'étend depuis le Finistère jusqu'au bassin de Rennes, conserve encore le parler des aïeux.

Cette dernière région fut étudiée par un disciple de G. Dottin, PIERRE LE ROUX, qui donna la première vue d'ensemble sur les parlers bretons, d'une grande importance non seulement pour ses compatriotes, — lui-même est originaire du Trégorrois —, mais aussi pour les études de linguistique bretonne. Pierre Le Roux a publié, jusqu'à présent, *400 cartes* de son œuvre : *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (ALBB) 1er fascicule, Paris, 1924, dont l'*Avant-propos*, pp. 5-10, sera cité ci-après ; le 4e fascicule contient les cartes 301 à 400, Rennes (Plihon) et Paris (Droz), 1943, in-4° (le fascicule fut mis en vente en 1945).

Pour la méthode de travail, Le Roux s'est inspiré de celle de l'ALF, en la modifiant selon les conditions du pays.

QUESTIONNAIRE. — RECHERCHES PRÉLIMINAIRES. Pour l'établissement de son questionnaire, P. Le Roux travailla durant les années 1910-1911, en mettant à profit les diverses études dialectales bretonnes (parues dans *Revue celtique* et dans *Annales de Bretagne*). Il trouva dans les réponses reçues par J. Loth, à son questionnaire de 200 formes environ, des « indications utiles », « mais la valeur des transcriptions

(1) On est heureux de constater la reprise des enquêtes toponymiques commencées déjà vers 1909 par J. LOTH ; cf. son article *Recherches dialectales bretonnes, Noms propres de l'île aux Moines*, dans *Annales de Bretagne*, t. XIV, 1909, n° 1.

(2) Sur les relations entre la linguistique celtique et la linguistique romane, cf. l'article de J. VENDRYES, *Celtique et roman* (dans *Rev. de Ling. rom.*, t. 1, n°s 3-4, 1925, pp. 262-277).

est variable et jamais sûre ». Ce questionnaire fut envoyé dans les différents établissements secondaires de la *Basse-Bretagne*, et les réponses furent données par une soixantaine de jeunes Bretons (1). Celles-ci n'ont servi à P. Le Roux que comme *matériaux d'information* et d'orientation. Il tira un bon parti d'une enquête faite auprès de soldats bretons en garnison à Rennes. En interrogeant plus de cent cinquante de ces soldats, il fut à même de s'orienter sur le parler de plusieurs localités à explorer plus tard. Toutefois, au cours de l'enquête définitive, il n'a pas tenu compte des notes prises à Rennes.

La rédaction définitive. — Après ces recherches préliminaires, d'un réel profit, P. Le Roux établit son questionnaire, comprenant 1200 questions environ, choisies de façon à permettre de donner, à l'aide des matériaux recueillis, une idée générale de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire bretons. Le plus souvent, « les formes demandées faisaient partie de phrases extrêmement simples ». Ses ressources financières ne lui permirent que de très courts séjours dans chaque commune ; c'est pourquoi son questionnaire est moins ample qu'on ne l'aurait désiré, surtout pour le vocabulaire.

L'interrogatoire. — Les sujets furent interrogés en français, afin d'éviter « toute insistance susceptible d'influencer la réponse » (*Avant-propos*, p. 6). A cette occasion, l'enquêteur s'aperçut que certaines demandes n'étaient pas bien comprises par les sujets ; pour s'en convaincre, il revint un peu plus tard interroger de nouveau le sujet.

Enquêteur. — L'enquête fut faite par Le Roux de juillet 1911 à octobre 1913 et de 1919 à 1920. Pour enregistrer les réponses, il n'eut recours qu'à l'oreille, en reconnaissant toutefois que seuls les instruments de phonétique expérimentale permettent d'obtenir « des résultats précis

(1) J. Loth donne, sur son enquête, les informations suivantes : « J'avais songé à un répertoire phonétique de ce genre pendant mon séjour à Rennes et j'avais commencé à réunir les éléments. A titre de renseignements préliminaires et d'orientation, j'avais dressé un questionnaire d'environ 200 mots, que j'avais adressé à divers établissements d'enseignement secondaire. J'avais reçu une soixantaine de réponses écrites, dont l'orthographe était fort variable. Il va sans dire que je ne songeais pas à les publier telles quelles. Je comptais faire porter une enquête ultérieure sur les formes caractéristiques, en allant les vérifier et transcrire phonétiquement sur place. Mon questionnaire ne portait pas uniquement sur la phonétique du mot, je visais toutes les mutations de consonnes initiales en construction syntactique, c'est-à-dire la partie la plus originale des langues néo-celtiques. Dans ce but, je mettais en face du nom, l'article défini et indéfini, les pronoms, les particules verbales, les numéraux, certaines prépositions. J'avais aussi songé aux principaux cas de la construction proprement dite, mais sur ce point, si mes souvenirs sont exacts, mon questionnaire était à compléter » (*Revue celtique*, t. XLII, 1925, pp. 154-155).

et incontestables, car l'oreille ne peut pas distinguer assez bien la quantité et certaines articulations ». Il ne put, néanmoins, se servir de ces instruments pour son enquête, faute de temps et d'argent. D'ailleurs n'ayant comme moyen de locomotion que sa bicyclette, il n'aurait pu les transporter facilement.

Sur la nécessité pour l'enquêteur de connaître d'avance les parlers qu'il étudie, P. Le Roux fait la remarque suivante : « S'il a pu être utile à bien des points de vue à l'enquêteur de connaître le breton,... la tendance à confondre les sons que l'on entend avec des sons que l'on connaît n'est pas douteuse, et il est vraisemblable qu'il y en a des traces dans mes notations » (*Avant-propos*, p. 6). On ne peut nier que tout enquêteur ne fasse une comparaison entre « l'idée » qu'il a d'un son quelconque et le son prononcé par l'informateur ; c'est uniquement par cette *comparaison* qu'on arrive à déterminer la longueur, l'ouverture, etc. des sons entendus durant les enquêtes. L'oreille de l'enquêteur est une espèce de filtre à travers lequel passent tous les sons prononcés par les informateurs, sans que ceux-ci puissent échapper à son empreinte personnelle (voir le chapitre *La région des Landes*, pp. 324-325 de mon étude).

D'après Le Roux, on obtiendrait de meilleurs résultats si chaque parler était étudié par un *indigène*, doué d'une bonne oreille et capable de noter le plus exactement possible ; un deuxième enquêteur contrôlerait celui-ci. On devrait questionner plusieurs sujets d'âge différent et épier, sans qu'ils s'en doutent, les gens qui parlent patois. Les difficultés matérielles s'opposent à la réalisation de ces conditions, car « toutes les enquêtes ont dû être faites dans un délai assez court » ; « il faudrait pour chaque enquête des mois, là où on ne dispose que d'heures ».

Choix des localités. — Quoique le breton soit parlé dans plus de 600 communes, P. Le Roux n'en visita que 77. Il n'explora pas les points « de moindre importance », ni les grands centres, pour cette raison que « les parlers de ces centres sont extrêmement intéressants et méritent des études spéciales ». D'autre part, le breton y est moins fréquemment parlé que dans les communes rurales, et les sujets sont plus difficiles à dénicher. Il semble que l'enquête ne fut pas effectuée en zigzag ; néanmoins, étant donné la distance assez notable entre les points d'enquête, l'interprétation et la transcription des sons ne s'en ressentirent point.

L'auteur reconnaît, par ailleurs, que le nombre « des points d'enquête devrait varier suivant la question posée, et, pour le vocabulaire par exemple, le questionnaire devrait être différent suivant que l'on est dans la zone maritime ou à l'intérieur de la Bretagne » (*Avant-propos*, p. 5).

Dans ce premier travail d'ensemble, l'auteur visa simplement « à faire un réseau assez serré pour retenir le plus d'indications intéressantes possible, tout en cherchant à aboutir assez rapidement ».

Choix des informateurs. — Pour trouver plus facilement les sujets dans les zones à explorer, P. Le Roux adressa préalablement aux maîtres d'école une circulaire les priant de lui désigner des personnes capables de répondre à son questionnaire. Il exigeait que la personne fût *âgée de plus de trente ans*, née dans la commune, de parents nés dans la commune, et l'eût quittée aussi peu que possible ; qu'elle fût intelligente, eût une prononciation nette, *sût le français*, mais parlât constamment le breton avec les personnes de son entourage et, si possible, ne lût, ni n'écrivît le breton (*Avant-propos*, p. 6). Les éclaircissements fournis par les instituteurs lui furent très profitables.

Il rencontra, au cours de son enquête, de nombreuses difficultés, les sujets ne réunissant pas toutes les conditions requises, et bon nombre d'entre eux ne consentant pas « à subir un interrogatoire de huit à dix heures ».

P. Le Roux put constater, entre autres, que le parler d'un sujet était influencé par « les séjours un peu prolongés dans une localité de parler breton différent, ou même par le fait d'avoir un ascendant originaire d'une autre commune » (*Avant propos*, p. 6).

Il interrogea *un seul sujet par commune*.

Dans le chapitre *Nomenclature des localités, renseignement sur les sujets*, l'auteur nous fournit des informations précieuses sur *la durée* de l'enquête et la *qualité* des sujets. *Tout séjour* important d'un sujet dans une autre localité bretonne y est mentionné, ainsi que *la distance* entre les localités. En voici un exemple : le point 6 (Santec, St-Pol-de-Léon), exploré en 1911, sujet « un aubergiste, 50 ans, père de Plougoulm, 4 km. S. ; mère de Trézélidé, 12 km. S. O., venue à Santec il y a 62 ans » (*Avant-propos*, p. 9).

Transcription phonétique. — Rien à remarquer du point de vue de la méthode.

Publication des matériaux. — Faute de ressources financières, l'auteur se vit dans la nécessité de renoncer au principe : « une carte pour un seul fait », de sorte que, par exemple, les cent cartes du 1[er] fascicule de l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (ALBB) renferment « 134 séries de formes » (*Avant-propos*, p. 8, note 3) et les cent cartes du 4[e] fascicule, 152 formes différentes. Les 400 cartes parues jusqu'à présent reproduisent les réponses à 548 demandes, soit 46% du total de 1200 questions (*Annales de Bretagne*, t. LII, 1945, p. 147). A côté de 266 cartes simples, l'Atlas contient 123 cartes doubles, 9 cartes triples, une carte quadruple (la carte 383) et une quintuple (la carte 255 ; *apud, Annales de Bretagne*). Pour se rendre compte du grand nombre de difficultés qu'a dû surmonter P. Le Roux, il suffit de penser qu'il a fallu

presque vingt ans pour la publication des quatre premiers fascicules (le 1er parut en 1924 ; le 4e, en 1943).

Le premier fascicule contient aussi les cartes suivantes : 1° une carte physique de la Basse-Bretagne (dressée par R. Musset, prof. de géographie à la Faculté des Lettres de Rennes), avec les noms français des points d'enquête et leurs numéros cartographiques, présentant « la situation précise des points d'enquête » (c'est-à-dire le point géographique qu'ils occupent) ; 2° une carte qui donne le *nom breton* des communes explorées.

Dans le coin sud-ouest de chaque carte est imprimée, en majuscules, la forme française de la question et sa traduction en breton figure près de chaque numéro de la carte. L'échelle des cartes est de 1.800.000, assez appropriée à la Basse-Bretagne (voir planche n° LXV, p. 953 de mon étude). Le quatrième fascicule contient aussi une *carte mobile sur papier transparent*, indiquant les *limites des anciens diocèses*, les *cours d'eau* et le *nom des localités étudiées*, présentées dans l'Atlas par des numéros. A l'aide de cette carte, imprimée sur papier transparent, on peut vérifier facilement le rapport qui existe entre les différentes formes patoises et les limites des diocèses, les cours d'eau ou la configuration géographique du territoire étudié.

Le quatrième fascicule est accompagné d'un *index des mots français* et d'un *index des principaux mots bretons* contenus dans les fascicules parus, facilitant grandement la consultation de cette œuvre importante (cf. F. Falc'hun *Annales de Bretagne*, t. LII, 1945, pp. 147-148).

Les matériaux seront publiés, pour la plupart, sous forme cartographique. Les formes qui, au jugement de l'auteur, ne semblent pas « assez variées » pour nécessiter la rédaction d'une carte, mais qui sont néanmoins intéressantes, seront publiées « dans un volume complémentaire, qui contiendra aussi les tables et, d'une façon générale, tous les renseignements utiles » (*Avant-propos*, p. 6).

L'auteur ne prétend nullement présenter dans son Atlas, « le tableau complet et rigoureusement exact des 77 parlers bretons », car ceci réclamerait un temps infiniment plus long. Ce travail n'est qu'une sorte de « prospection » des parlers bretons, capable d'attirer l'attention sur tel ou tel fait et d'amener à l'étudier plus profondément (*Avant-propos*, pp. 6-7). Dès maintenant son œuvre est une source d'une telle valeur qu'elle oblige non seulement à reviser, et de beaucoup, les opinions sur les parlers bretons, mais pose des problèmes naguère insoupçonnés, en permettant souvent de leur donner de nouvelles solutions (F. Falc'hun, *Annales de Bretagne*, t. LII, 1945, pp. 148-155).

En concluant, je ne peux que répéter l'opinion de F. Falc'hun : « Il faut souhaiter que la publication de l'*Atlas* soit rapidement achevée, et que, selon les vœux mêmes de l'auteur, d'autres enquêtes soient

PLANCHE LXV.



La carte « jour ; journée » de l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (cf. p. 952 de mon étude).

menées sans retard pour élargir et préciser les résultats de cette première prospection. La langue bretonne est en péril. Avec elle, ou simplement avec quelques-uns des dialectes ou sous-dialectes qui en sont les aspects locaux, c'est une source inexplorée de l'histoire de Bretagne, et non des moindres, qui menace de disparaître à jamais » (*Annales de Bretagne*, t. LII, 1945, p. 154).

V. ENREGISTREMENTS PHONOGRAPHIQUES ET UNE ÉTUDE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

Enregistrements phonographiques. — 1° Les Archives phonographiques de Vienne ont enregistré, sous la direction de R. Trebitsch, de nombreux spécimens de parlers celtiques : quarante disques pour la Bretagne, quarante pour l'Irlande, une trentaine pour le Pays de Galles, vingt pour l'Écosse et une dizaine pour l'île de Man (cf. la *Rev. celtique*, t. XXXIV, 1913, p. 467) (1).

2° Des savants du Musée Manxois et de la Commission du Folklore irlandais ont entrepris en 1949 une série d'enregistrements dans l'île de Man, où moins de cinq cents personnes connaissent encore le patois. Les enregistrements ont été envoyés aux archives du gouvernement de l'île avec des photographies documentaires des personnes interrogées.

Une étude de phonétique expérimentale. — F. Falc'hun, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, a publié en 1938 un résumé très condensé de son mémoire *La sonorité des consonnes finales en breton*, présenté la même année devant l'Institut de phonétique de Paris. Le résumé est intitulé *Recherches sur la sonorité des groupes consonantiques en breton* (dans *Ét. celtiques*, n° 6, 1938, pp. 335-357 et deux planches d'enregistrements).

L'auteur a enregistré 900 mots ou groupes de mots, quelques-uns quatre ou cinq fois. Le total des enregistrements approche de 2.000, dont 240 seulement figurent au mémoire, mais tous ont été examinés et justifient les mêmes conclusions (p. 335).

Falc'hun s'est servi à lui-même de sujet d'expérience. « Originaire

(1) Cf., dans *Mitteilung der Phonogrammarchivs-Kommission*, les volumes suivants : n° 12, R. Trebitsch, *Phonographische Aufnahmen der irischen Sprache in Irland und einiger Musikinstrumente in Irland und Wales* (1908) ; n° 17, R. Trebitsch, *Phonographische Aufnahmen der bretonischen Sprache und zweier Musikinstrumente in der Bretagne* (1908) ; n° 18, R. Trebitsch, *Phonographische Aufnahmen der welschen Sprache in Wales, der Manxschen Sprache auf der Insel Man, der gälischen Sprache in Schottland und eines Musikinstrumentes in Schottland* (1909).

du Bourg-Blanc (canton de Plabennec), à 12 km au nord de Brest, il n'a commencé à apprendre le français qu'à l'école, vers l'âge de 8 ans ; il n'a guère quitté le Léon avant ses 18 ans, ni le Finistère, avant ses 23 ans ; durant les longs séjours qu'il fait encore au Bourg-Blanc, le breton est la langue usuelle de ses relations de famille, de voisinage et de parenté. Sa prononciation offre donc toutes garanties » (p. 335, note 1).

L'auteur termine le résumé par la conclusion suivante : « Les enregistrements cités et l'Atlas linguistique (de Basse-Bretagne) ont apporté des faits qui acheminent vers la solution. Leurs témoignages concordent, et attestent que le breton tend à éliminer en toute position les groupes de consonnes sonores. Cette tendance est plus ou moins active et se réalise diversement suivant les dialectes, mais elle est générale » (p. 357) (1).

Les études celtiques sont donc en train de faire de grands progrès dans le domaine de la dialectologie.

(1) M. le Chanoine Falc'hun est en train de publier les deux travaux suivants : *L'histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique* (qui comprendra 55 cartes et environ 250 p. de texte) et *Le système consonantique breton.*

C. LANGUES SLAVES

INTRODUCTION

Le domaine des langues slaves est très vaste. Il serait assez difficile dans les circonstances présentes de donner des informations très précises sur les travaux dialectologiques en cours de réalisation ou déjà réalisés durant les dernières dizaines d'années. La récente deuxième guerre mondiale n'a pas favorisé les recherches, bien au contraire. Le chercheur ne peut guère recevoir d'informations détaillées, pour des raisons sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister.

On peut toutefois rappeler qu'en 1929 (après le premier congrès de linguistique, réuni à La Haye du 10 au 15 avril 1928), le premier congrès des philologues slaves adopta, le 9 octobre 1929, une motion approuvant le projet de réaliser un Atlas linguistique du monde slave. Le savant LUCIEN TESNIÈRE fut chargé du secrétariat de cette grande entreprise scientifique. On avait constitué pour chaque pays slave (sauf pour l'URSS) un comité chargé de l'établissement du questionnaire, de la réalisation de l'enquête et de la publication des cartes (1).

Les secrétaires des différents comités reçurent, par les soins de L. Tesnière, et simplement à titre d'information, une copie de la plupart des questionnaires existant en 1929. Il fallait confronter ces derniers et établir un questionnaire commun pour l'ensemble du monde slave, puis des questionnaires spéciaux pour chaque langue ou groupe de langues.

THOMAS GARRIGUE MASARYK, alors président de la République Tchécoslovaque, fit un don de 500.000 couronnes en faveur de l'Atlas linguistique slovaque (L. Tesnière, *L'Atlas*, p. 85) (2).

En 1939, j'ai donné à mon collègue St. Romanski de l'Université de Sofia, membre du comité bulgare, une copie de mon questionnaire pour établir ainsi une relation plus étroite entre mon atlas et l'atlas bulgare en préparation.

(1) Voir la liste des comités dans le recueil de Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, p. 84. L'article publié par L. TESNIÈRE dans ce volume porte le titre *L'Atlas linguistique slave*, pp. 83-86.

(2) Cf. aussi l'article de Vaclav VÁŽNÝ, *Rapport sur l'atlas linguistique slovaque en préparation*, publié dans le volume de J. SCHRIJNEN (cité dans la note précédente), pp. 86-89.

Si les Atlas linguistiques proprement dits manquent dans le domaine des langues slaves, on doit toutefois reconnaître l'existence d'un grand nombre de monographies régionales qui, au point de vue strictement méthodologique, ne présentent pas d'ordinaire des innovations d'une importance capitale.

Afin de justifier la brièveté de ce chapitre, je dois ajouter encore, outre les circonstances indiquées ci-dessus, le fait qu'un exposé plus détaillé aurait augmenté, et de beaucoup, les dimensions de mon ouvrage (cf. aussi le chapitre *Bref aperçu*, pp. 735-736).

Je me borne donc à examiner : I. *L'Atlas linguistique du duel en slovène* ; II. *L'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique* ; III. *L'Atlas linguistique sorabe* ; IV. *Enquêtes dialectales en Tchécoslovaquie* (*bref aperçu*) ; V. *Enquêtes linguistiques en URSS* (*bref aperçu*) (1).

I. L'ATLAS LINGUISTIQUE DU DUEL SLOVÈNE

Le savant français Lucien Tesnière, aujourd'hui professeur à l'Université de Montpellier, a publié en 1925 (lorsqu'il était encore maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg) l'ouvrage suivant en deux volumes : *Les formes du duel en slovène* (Paris, H. Champion, 1925, in-8°, XX-454 p. ; 3e volume des *Travaux publiés par l'Institut d'études slaves* de Paris), ayant comme annexe l'*Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en slovène* (*in-folio*, format oblong, 39 p. sur deux colonnes où l'auteur explique la méthode d'exploration, 70 cartes linguistiques, dont la première, en couleurs, est consacrée à la division dialectale du slovène et la deuxième, numérotée 2 et 3, à la configuration physique du territoire exploré ; six pages, numérotées de I à VI et placées à la fin du volume, donnent sur deux colonnes des explications sur chacune des cartes).

Ce travail a été très bien accueilli, et A. Meillet estimait qu'il « devrait marquer une date pour l'étude des dialectes slaves » (*Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, p. 209) (2).

1. Territoire.

Le domaine exploré par L. Tesnière se trouve au Sud de l'Autriche (dans la Carinthie et la Basse-Styrie), à l'est de l'Italie du Nord (dans le

(1) Pour les débuts des études slaves, cf. HOLGER PEDERSEN, *Linguistic Science in the nineteenth Century, Methods and Results* (ouvrage traduit par John WEBSTER SPARO, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1931) le chapitre *Slavonic*, pp. 43-53.

(2) Je suis heureux d'exprimer à mon collègue L. Tesnière ma reconnaissance pour la bienveillance qu'il m'a témoignée en mettant à ma disposition un exemplaire de son ouvrage.

Val de Resia, le Comté de Gorica et de Gradisca, le dernier étant désigné par le nom de *Littoral*), en Istrie (annexée aujourd'hui en grande partie par la Yougoslavie) et dans les territoires suivants de la Yougoslavie : la Carniole (dont une bonne partie appartient aujourd'hui à l'Autriche), la région de Zagreb (située entre les fleuves Drave au Nord et Save au Sud), s'étendant jusqu'au littoral adriatique et aux îles de la partie septentrionale de la Mer Adriatique.

Ce territoire forme un tout au point de vue linguistique. L. Tesnière donne, à ce sujet, les informations suivantes : « Avant 1866, tous les pays de langue slovène se trouvaient réunis dans un seul et même État, l'empire d'Autriche. Depuis 1918, il en est tout autrement, et les traités de paix, qui se sont en général inspirés de l'idée de rapprocher les frontières politiques des frontières linguistiques et ethnographiques, ont abouti ici au résultat paradoxal de partager l'ensemble du domaine appartenant linguistiquement et ethnographiquement aux Slovènes en trois États : la Yougoslavie, État slave, l'Autriche, État germanique, et l'Italie, État latin. A la suite du plébiscite de 1920, où les facteurs géographique, économique et politique, le prestige de la tradition et la crainte de l'inconnu l'ont emporté sur les facteurs linguistique et ethnographique, l'Autriche a reçu la plus grande partie de la Carinthie slovène, avec environ 60.000 habitants de langue et de nationalité slaves. Quant à l'Italie, elle a annexé la Kanalska Dolina, une petite partie de la Haute-Carniole, tout le Littoral, ainsi qu'une bonne moitié de la Carniole-Intérieure, ce qui représente une population slovène d'environ 350.000 à 400.000 âmes » (*Atlas*, p. 33). Cette dernière partie a été reprise par la Yougoslavie après cette guerre.

Le problème étudié. — L'Atlas de Tesnière offre un bel exemple de questionnaire bien adapté au problème que l'on veut étudier.

Le problème qui devait être résolu concerne le *duel*, qui a une grande importance dans l'étude de l'indo-européen. En effet, l'indo-européen avait, dit Meillet, « dans le nom et dans le verbe, des formes particulières aux cas où il s'agit de *deux* : il les employait avec la même rigueur que celles du singulier et du pluriel. Au cours du développement, ce nombre a presque partout disparu, plus ou moins tôt ; nulle part, on ne peut en suivre exactement l'élimination. La langue ancienne où l'on peut le mieux suivre le phénomène est le grec ; car le duel y disparaît en attique durant la période classique... Il fallait examiner le procès de la disparition dans les langues vivantes ; or, le slovène le présente actuellement... » (*Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, p. 209).

2. Questionnaire.

Le questionnaire de J. Gilliéron, rédigé en vue de l'étude d'une langue analytique, ne pouvait pas être utilisé pour une enquête concernant

une langue synthétique ; « l'emploi d'un tel questionnaire, dit l'auteur, eût été un contresens » (*Atlas*, p. 9). Il fallait rédiger un questionnaire permettant d'étudier, sinon toutes les formes du substantif aux six cas de la déclinaison, du moins les plus caractéristiques ; car il est à peu près impossible de trouver des informateurs capables de donner à volonté des formes isolées pour les six cas de la déclinaison.

DES PHRASES A LA BASE DU QUESTIONNAIRE. — L'aspect de la morphologie du slovène a obligé l'auteur à rédiger un questionnaire composé de petites phrases ou de fragments de phrases constituant un tout sémantique. Grâce à ces phrases, les résultats obtenus ont été satisfaisants ; l'informateur, guidé par le contexte, fournissait sans difficulté le cas désiré sans qu'il fût besoin de longues explications (pp. 9-10). Les phrases étaient rédigées en langue littéraire que les informateurs devaient traduire dans leur patois natal.

LES INCONVÉNIENTS DES PHRASES. — L'un des inconvénients des phrases retient notre attention. La rédaction en langue littéraire portait préjudice à la pureté des réponses enregistrées. L'auteur a cependant pratiqué la méthode suivante : « On a tenté de remédier à cet inconvénient en faisant revenir à plusieurs reprises le même fait linguistique dans des questions différentes, de façon à pouvoir procéder à des recoupements lors du dépouillement. Et on a toujours utilisé avec une critique sévère les faits enregistrés, ne tenant pour absolument certains que ceux pour lesquels l'informateur avait modifié de lui-même les formes figurant au questionnaire » (p. 10).

Étant donné la grande importance de l'accent dans le slovène, l'auteur a même pu mettre sous les yeux de ses informateurs le texte de son questionnaire où l'accent n'était pas indiqué ; l'informateur, en lisant les phrases, devait les accentuer selon son habitude. De cette façon l'enquêteur évitait toute influence sur l'accentuation des réponses (cf. p. 10).

L. Tesnière fait à ce sujet une remarque dont j'ai pu constater maintes fois l'exactitude : plusieurs informateurs n'ayant que rarement l'habitude de lire commencèrent à déchiffrer le texte en lisant une par une les deux ou trois premières lettres de chaque mot, pour en deviner le reste. Les réponses ainsi obtenues ne doivent pas être considérées comme libres *de l'influence du texte écrit*.

DURÉE DE L'INTERROGATOIRE. — La rédaction du questionnaire a exigé six mois. L'enquête en elle-même (en dehors du choix des localités et des informateurs) n'a pas duré longtemps. « Il n'a jamais fallu, dit Tesnière, plus de quatre heures pour faire traduire les 425 questions et demander les renseignements complémentaires. L'auteur a pu ainsi, malgré le temps nécessaire à ses déplacements et à la recherche des

informateurs, relever en moyenne un dialecte par jour. Il s'installait avec le sujet à interroger dans un endroit aussi tranquille que possible, et il notait phonétiquement la traduction qui lui était faite, en numérotant les réponses une par une pour être sûr de n'omettre aucune question » (*Atlas*, p. 15, le chapitre l'*Enquête*).

Contes et historiettes. — Pour compléter sa récolte linguistique, l'auteur a enregistré un conte ou une historiette et parfois « une peinture des travaux des champs » ou des soins à donner à la vigne, afin de vérifier les formes grammaticales et lexicales notées au moyen des demandes de son questionnaire.

Nombre des questions. — Le questionnaire renfermait 425 questions, dont les 225 premières ont trait à l'ensemble de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe, tandis que les 200 dernières étaient consacrées plus spécialement à l'étude du duel.

L'auteur ne reproduit dans son Atlas que la partie de son questionnaire qui regarde les cartes linguistiques, en fournissant en regard la traduction française de chaque question (pp. 11-12).

3. Enquêteur.

L'enquête a été faite sur place par l'auteur lui-même.

Aventures d'un enquêteur. — On doit signaler aussi les aventures d'un enquêteur étranger dans un pays où les gens sont peu habitués aux explorations scientifiques qui se font dans les villages mêmes. A part le tressaillement de joie lorsque l'enquêteur trouve une forme nouvelle ou inconnue, il y a des notes tragiques et comiques dans une exploration. « C'est la note tragique, dit l'auteur, lorsqu'on est mis en rapport avec un informateur pris de vin et qui vous menace de sa hache, ou la note comique, lorsqu'un aubergiste perspicace vous prend pour un voleur de chevaux et fait appeler les gendarmes pour vous arrêter, ou tout simplement lorsque deux informateurs sont en désaccord sur le fait de langue qui leur est demandé et qu'une dispute s'élève entre eux. Dans ce dernier cas, le devoir d'un enquêteur consciencieux est de jeter de l'huile sur le feu, afin d'amener les deux antagonistes à exposer tout au long chacun leur point de vue. Il se trouve généralement qu'ils ont raison tous les deux, et que leur désaccord tient à une différence d'âge » (p. 16).

4. Localités.

L. Tesnière a accordé la plus grande attention au choix des localités (cf. le chapitre deux de l'Introduction de son *Atlas*, p. 13). Il a dû veiller

à ne choisir que des localités qui ne fussent pas trop exposées à l'action dissolvante de la langue des grands centres. Un bon nombre de points se trouvent situés le long des voies ferrées, dont le réseau est suffisamment dense dans ce territoire ; on trouve encore dans des lieux aisément accessibles des patois très purs, à condition toutefois de chercher un bon témoin. Cependant, l'auteur a dû souvent s'écarter de la voie ferrée, en effectuant soit à pied, soit plus rarement en voiture, des parcours variant entre 10 et 20 kilomètres pour atteindre des localités dont le parler présentait un grand intérêt linguistique (cf. p. 13, col. 2).

Le choix a été déterminé aussi par l'intention de l'auteur d'avoir un réseau de points suffisamment dense pour cette première exploration linguistique de grande envergure dans le domaine du slovène.

Nombre des points et densité du réseau. — L. Tesnière a exploré dans ce pays montagneux, où les patois diffèrent beaucoup d'une vallée à l'autre, 88 parlers (y compris deux localités kajkaviennes voisines), soit environ un parler pour 330 kilomètres carrés, ce qui fait, selon l'auteur, une densité un peu inférieure à celle des Atlas de la Corse (Gilliéron et Edmont) et de la Catalogne, mais en revanche à peu près deux fois et demie supérieure à celle de l'Atlas linguistique de la France (p. 13, col. 2).

La liste des localités (pp. 18-23, où l'auteur précise aussi l'occupation et l'âge de ses informateurs) indique un total de 279 points, mais parmi ces localités sont mentionnées aussi celles dont les matériaux linguistiques ont été puisés dans des ouvrages imprimés, auxquels l'auteur fait un renvoi par un chiffre qui correspond à la bibliographie du premier volume (pp. 427 et ss.).

Localités dont le parler n'a pas été étudié sur place. — Parmi les 88 localités, 46 seulement ont été étudiées sur place : les noms de ces dernières sont marqués d'un astérique dans la table des localités par numéro d'ordre.

Ce procédé a été appliqué pour toutes les localités situées en dehors des frontières de la Yougoslavie, c'est-à-dire pour les régions slovènes du Littoral, de la Carniole-Intérieure et de l'Istrie (annexées par l'Italie après la première guerre mondiale) et pour la région slovène de la Carinthie appartenant à l'Autriche. Presque tous les renseignements concernant ces parlers ont été recueillis à Ljubljana, de la bouche d'intellectuels originaires des régions en question, afin d'éviter des « incidents » qu'une enquête sur les parlers slovènes eût pu déterminer dans ces territoires (p. 14).

La voix de la raison dans une enquête. — L. Tesnière n'a pas pu étendre son champ d'exploration pour effectuer des sondages dans

les domaines kajkavien et čakavien (dialectes situés plus au sud du territoire exploré), car une telle enquête l'aurait amené trop loin de son centre d'excursion qui était la ville de Ljubljana. « Une enquête dialectologique est liée, surtout en pays étranger, à des conditions qui interdisent à l'enquêteur de s'éloigner par trop de son centre d'action. Aussi, quelque vif qu'ait été le désir de l'auteur d'étendre ses investigations au kajkavien et čakavien, il a dû écouter la voix de la raison et limiter, tout au moins pour le moment, le champ de ses recherches personnelles » (p. 17, col. 2).

Dans le même pays lors de mes enquêtes roumaines, j'ai été accompagné par un fonctionnaire de l'État qui n'était pas disposé à me laisser travailler dans la localité même (et m'interdisait même parfois de la visiter) mais qui a eu la bonté de faire venir dans le centre le plus voisin les informateurs sollicités.

5. Informateurs.

L. Tesnière considère avec raison que le choix de l'informateur est beaucoup plus important que celui des points d'enquête, et le dialectologue venant en pays slovène, où l'influence de la langue commune s'accentue d'un jour à l'autre, doit accorder plus d'attention à l'origine sociale des informateurs qu'à la situation géographique des localités dont il étudie le langage. « Mieux vaut un bon informateur, dit l'auteur, choisi dans un village où seuls quelques vieillards connaissent encore le parler local, qu'un mauvais informateur pris au hasard dans un village où presque tout le monde patoise » (p. 14).

Informateurs nés dans le pays. — L. Tesnière s'est imposé comme règle absolue de n'interroger que des informateurs nés dans les localités explorées ou dans leurs environs immédiats. Il a donc eu affaire presque sans exception soit à des paysans soit à des intellectuels, car, dit-il, la plupart des Slovènes appartiennent à ces deux catégories ; les nobles, les bourgeois des villes, les commerçants, les fonctionnaires, les ouvriers étaient soit des immigrés ou des descendants d'immigrés allemands, soit des Slovènes germanisés ne parlant plus que l'allemand. « Quant à la bourgeoisie proprement slovène, elle ne s'est vraiment constituée que vers la fin du XIXe siècle, et elle est encore très près de ses sources paysannes » (p. 14).

De nombreux intellectuels. — L'auteur tient à souligner que la moitié environ (50 personnes) de ses informateurs appartient au milieu des intellectuels des pays explorés, qui retournent d'ordinaire chaque année passer leurs vacances sous le toit familial ; ils sont par ce fait des bilingues, « puisqu'ils savent, outre la langue qu'ils ont apprise à

l'école, au lycée et à l'université, leur patois natal dont ils rafraîchissent la connaissance tous les ans » (p. 14).

Les *paysans* proprement dits, cultivateurs et ouvriers agricoles, ne sont qu'au nombre de 12 (p. 14, col. 2 ; l'auteur dresse des tableaux indiquant le nombre des sujets pour chaque catégorie). Viennent ensuite différents artisans et commerçants (au nombre de 22) qui exerçaient leur profession au milieu des paysans.

L'auteur a évité dans la mesure du possible de s'adresser à des ouvriers, à des soldats, à des employés des entreprises de transport et en général à des membres des corps de métiers qui réunissent un grand nombre de personnes de provenance diverse (il n'y a que quatre informateurs qui appartiennent à cette dernière catégorie ; cf. p. 14, col. 2).

Ce constant souci de donner des informations très précises sur sa méthode de travail et de ne recueillir que des matériaux de valeur, place L. Tesnière parmi les meilleurs dialectologues.

L'ÂGE. — On s'est adressé en général à des informateurs plutôt jeunes : 42 sur 88 étaient âgés de 20 à 30 ans ; 28, de 30 à 35 ans ; 13 seulement avaient dépassé la cinquantaine (il y en avait aussi 5 âgés de moins de 20 ans).

LES INFORMATEURS D'UN ÂGE PLUS AVANCÉ SONT DE MAUVAIS INFORMATEURS. — L'auteur a dû renoncer à son idée préconçue que les vieillards sont de bons témoins, et cela pour la raison suivante : « Les uns étaient plus ou moins sourds, ce qui entraînait des explications longues, oiseuses et bruyantes. A d'autres, il manquait presque toutes les dents, et leur patois, quelle que fût sa pureté, devenait pour l'oreille de l'enquêteur un mâchonnement inintelligible. En outre, il était très rare qu'ils eussent conservé la souplesse d'esprit nécessaire pour se plier aux exigences déconcertantes et aux fantaisies incompréhensibles d'un enquêteur qui avait toujours quelque nouvelle question saugrenue à poser. Enfin les gens d'un certain âge se fatiguaient plus vite que les jeunes d'un exercice intellectuel auquel ils n'étaient pas habitués, et qui se prolongeait plusieurs heures de suite. La qualité de leurs informations s'en ressentait, et l'on a pu discerner souvent chez eux la hâte, consciente ou non, de se débarrasser n'importe comment d'un pensum qu'ils s'étaient laissé infliger trop débonnairement » (p. 14, col. 2). J'ai pu faire très souvent les mêmes observations lors de mes enquêtes en Roumanie.

LE PARLER DES FEMMES SEMBLE PLUS CONSERVATEUR. — L'auteur a eu l'occasion de remarquer que les parlers locaux se conservent mieux chez les femmes que chez les hommes, « parce qu'elles n'ont point à subir l'action dissolvante du service militaire et qu'en raison de leurs

fonctions domestiques elles bavardent plutôt entre elles qu'avec des étrangers. Mais en revanche elles sont plus timides, elles se laissent davantage influencer par le questionnaire, et elles semblent être parfois gênées de s'exprimer en patois devant l'enquêteur, qui est un monsieur de la ville. L'auteur a cru devoir s'adresser de temps en temps à des femmes (dans 18 enquêtes sur 88). Il ne semble pas qu'elles aient fourni dans l'ensemble des renseignements supérieurs à ceux des informateurs masculins » (p. 14, col. 2).

L'INFLUENCE DE L'ÉCOLE. — L. Tesnière consacre un très intéressant chapitre à l'influence de l'école (pp. 15-16) dans cette région où on ne comptait en 1910 que 14% d'illettrés. Il s'agit d'une forte influence (due à des causes historiques) qui a fait reculer ou disparaître les traits les plus caractéristiques de nombre de parlers : « La forme la plus pure qu'on puisse obtenir de certains parlers n'est déjà plus, dit l'auteur, qu'un compromis entre ce que devaient être ces mêmes parlers à une date ancienne et la langue littéraire » (p. 15, col. 2).

Les Slovènes ayant obtenu, à partir de 1848, que leur langue fût introduite dans les écoles primaires, le maître d'école eut une influence décisive sur la formation linguistique des enfants. Et cette influence ne fit que s'accroître grâce à l'effort fait depuis cinquante ans par les « éveilleurs », et en particulier par le parti clérical, pour répandre parmi le peuple slovène l'instruction et le goût de la lecture (p. 16).

A ce sujet, l'auteur a fait maintes fois à Ljubljana la constatation suivante : « Tous les Slovènes qui ont fait leur éducation première dans des écoles de langue allemande ont conservé l'habitude de compter et de faire leurs quatre opérations en allemand. C'est le cas même pour ceux d'entre eux qui sont au nombre des plus ardents slovénophiles. Quand on les met dans l'obligation de faire une opération arithmétique, si l'on essaie de les faire calculer en slovène, ils n'arrivent pas à se tirer d'affaire » (p. 16). Et il conclut : « Cette observation montre combien profonde peut être parfois l'influence de l'école » (p. 16).

Malgré les deux influences, l'influence de la langue littéraire slovène et l'influence de l'allemand, L. Tesnière souligne un fait d'une grande importance pour ces zones d'interpénétration linguistique : « Il est remarquable de voir avec quelle sûreté les sujets patoisants des régions frontières savent faire ainsi le départ entre les éléments grammaticaux et les éléments lexicographiques, conservant à la grammaire une pureté absolue, tandis que le vocabulaire originel est tout entier remplacé par le vocabulaire d'emprunt. Cette opération, aussi rigoureuse qu'inconsciente, est un des faits les plus curieux que l'on observe dans les régions où s'affrontent deux langues. Elle s'effectue de façon tellement systématique qu'on ne saurait y voir l'effet d'un hasard. On emporte au contraire l'impression qu'elle répond à une tendance linguistique profonde ...

Il est permis d'espérer que la géographie linguistique, en étudiant dans le détail les régions frontières bilingues, et en permettant de se faire un jour une idée exacte de la façon dont s'opère le mélange des langues, facilitera la tâche de ceux qui entreprendront de jeter la lumière sur ces régions encore si obscures de la grammaire » (p. 16).

L'auteur offre au lecteur de très utiles informations sur les mouvements de la population de cette région (cf. p. 34), ainsi que sur les poussées germanique, italienne, stokavienne (qui vient surtout du Sud, après la conquête de la Bosnie par les Turcs, cf. pp. 36-38) et slovène (pp. 34-38).

6. Transcription phonétique et publication des matériaux.

Transcription phonétique. — L'auteur consacre à la transcription phonétique un bref chapitre (p. 15) qui indique les signes et leur valeur.

Publication des matériaux. — La plupart des matériaux ont été utilisés dans le premier travail de l'auteur. L'Atlas ne contient qu'un nombre réduit de cartes qui ne reproduisent pas seulement la récolte linguistique de l'auteur, mais aussi tout ce qu'il a pu puiser dans les travaux dialectologiques antérieurs, tant pour le slovène proprement dit que pour les parlers des domaines limitrophes. « S'il a une pleine confiance dans l'exactitude des faits qu'il a recueillis, c'est en grande partie parce qu'il a pu les reporter sur ces cartes pêle-mêle avec les données relevées dans les travaux de ses prédécesseurs, sans que cet amalgame ait jamais entraîné de contradiction grave » (p. 17, col. 2).

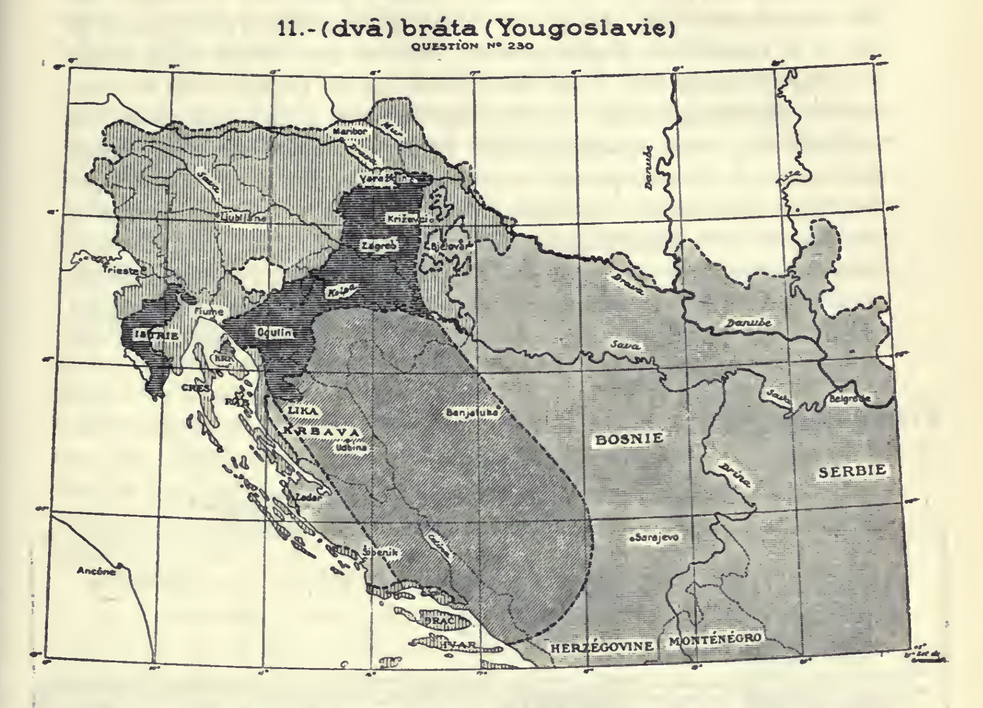
Les cartes sont à l'échelle du millionième : un centimètre y représente dix kilomètres (cf. le chapitre *Lecture des cartes*, p. 31).

Une fois les cartes établies, l'auteur a fait ressortir par des couleurs (et plus souvent par des grisés, pour des raisons d'ordre typographique) les différentes aires des phénomènes étudiés, ainsi que les isoglosses qui séparent ces aires. Les isoglosses ne doivent pas être considérées comme ayant un caractère absolu et tranché : « C'est ce que comprendront sans peine, dit l'auteur, ceux qui savent, pour avoir pratiqué la dialectologie, tout ce qu'il y a parfois de vague, de fuyant, de flottant et d'incertain dans les réalités linguistiques. En matière de géographie linguistique plus qu'en toute autre chose, la perfection n'existe pas » (p. 31, col. 2) (voir planche n° LXVI, p. 967 de mon étude).

Répartition dialectale, coupes stratigraphiques. — L. Tesnière consacre aux dialectes et aux isoglosses du territoire exploré un chapitre spécial dans l'introduction de son Atlas (cf. pp. 33-34).

Il y a cependant dans son Atlas trois cartes qui méritent une attention spéciale, car par leur intermédiaire l'auteur tente « la restitution intégrale

PLANCHE LXVI.



Une carte de l'*Atlas linguistique du duel en slovène*, dressée d'après la carte nº 10, qui contient les matériaux enregistrés sur place (cf. p. 966 de mon étude).

d'un phénomène à la fois sous sa forme historique et sous sa forme géographique » (p. 31, col. 2).

« La méthode idéale serait, affirme l'auteur, celle qui permettrait au linguiste d'étendre ses informations à la fois à travers le temps et à travers l'espace. Malheureusement, les cas où l'on peut songer à faire de la « paléodialectologie » avec quelque succès sont trop rares. Dès qu'il s'agit de scruter le langage du passé, on est obligé d'opérer sur des textes, et toutes les données qu'on peut recueillir sont suspectes d'être faussées par la tradition littéraire. En outre, les textes eux-mêmes sont en nombre restreint, et, même dans le cas le plus favorable, celui où l'on connaît les auteurs et les localités dont ils sont originaires, les faits qu'on peut utiliser ne sont pas de provenance assez variée pour qu'on puisse en tirer grand parti. On se heurte ici à l'éternelle infériorité d'information de l'histoire, dont les éléments, s'ils n'ont été recueillis à temps, sont irrémédiablement perdus, sur la géographie, qui laisse toujours à ceux qui l'étudient la possibilité d'un supplément d'enquête » (p. 31, col. 1-2).

Dans son *Atlas* Tesnière a publié trois cartes (les nos 11, 12 et 35) où il essaie d'appliquer la méthode indiquée plus haut. « L'image que l'on obtient alors, dit l'auteur, est à trois dimensions, et il devient difficile de la représenter graphiquement. Mais on peut tenter d'en donner une idée en établissant, à côté de la carte, qui est la projection horizontale du phénomène et en montre l'affleurement actuel, une projection verticale ou coupe stratigraphique. Pour l'établissement d'une coupe de ce genre, le plus simple est de représenter les différentes époques par des traits horizontaux superposés selon la ligne du temps, comme si les phénomènes linguistiques, au lieu de disparaître complètement en même temps que les époques où ils se sont déroulés, s'étaient enfoncés peu à peu dans le sous-sol linguistique, à la façon des terrains géologiques, qui finissent par disparaître sous l'apport de nouveaux sédiments. En

PLANCHE LXVII.

12.– (dvâ) bráta (coupe stratigraphique)
QUESTION N° 230

Une carte de l'*Atlas linguistique du duel en slovène*, où l'auteur présente une coupe stratigraphique (cf. pp. 968-969 de mon étude).

un mot, les schémas stratigraphiques sont aux cartes proprement dites ce que la géologie est à la géographie » (pp. 31-32 ; cf. aussi la légende des cartes 11, 12 et 35, dans les pp. I et III de la fin de l'Atlas, et p. 223 de l'*étude*) (voir planche n° LXVII, p. 968 de mon étude).

Les cartes rédigées donnent en effet une bonne idée du développement historique des dialectes slovènes, croates et serbes. L'exemple offert par l'Atlas linguistique slovène est digne d'être appliqué pour d'autres domaines linguistiques.

Afin d'illustrer l'importance linguistique du territoire exploré, signalons l'une des conclusions du remarquable ouvrage de Tesnière : Les parlers slovènes, grâce à la configuration montagneuse du terrain, ont mieux résisté au Nord à l'allemand, à l'Ouest à l'italien et vers l'Est à la poussée des parlers serbes. Leur orientation vers l'Est, déterminée aussi par le facteur géographique, a cependant contribué au rapprochement linguistique avec les autres parlers yougoslaves. « Le fait que les parlers slovènes, loin de constituer un groupe fermé, séparé des autres parlers yougoslaves par des cloisons étanches, sont accessibles en dernier lieu aux innovations venues des autres parties du domaine slave du Sud semble être, dit l'auteur, le principal enseignement qui se dégage de la dialectologie slovène au moyen des méthodes géographiques » (p. 39).

L. Tesnière a donc le grand mérite d'avoir jeté des bases très solides à la dialectologie géographique des langues slaves méridionales, en apportant en même temps de remarquables perfectionnements aux méthodes d'exploration des patois (1).

(1) Pour ce territoire, L. Tesnière donne, dans son premier volume (pp. 427-445), sous le titre *Table des sources*, une très ample bibliographie.

Nous nous bornons à signaler quelques travaux parus plus tard : Mieczysław Małecki, *Cakawizm z uwzględnieniem zjawisk podobnych, z mapa*, Cracovie, 1929, in-8°, 98 p., avec une carte linguistique, dans *Polska Akad. umiejętności, Prace komisji językowej*, n° 14 (le résumé en français dans le *Bull. de l'Acad. polonaise*, avril-juin, 1928, pp. 81-83). C'est une étude faite sur place sur la substitution des phonèmes sifflants aux phonèmes chuintants dans les parlers slaves d'Istrie et de la région dalmate (cf. A. Meillet, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXX, fasc. 3, n° 91, 1930, p. 210). — Id., *Przegląd słowianskich gwar Istrji, z 6 mapami* (dont la 1re en couleur), Cracovie, 1930 (dans la même collection, n° 17). C'est une exploration sur place des parlers d'Istrie et leur classification (cf. le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXXI, comptes rendus, 1931, pp. 203-204). — C. Battisti, *L'Istria alloglotta*, dans la revue *L'Italia dialettale*, t. IX, 1933. — Fran Ramovš, *Karta slovenskih narečij* (« carte des dialectes slovènes ») Ljubliana, 1935. — J. Ribarić, *Razmještaj južnoslovenskih dijalekta na poluotoku Istri* (« la division des dialectes dans la péninsule d'Istrie »), Belgrade, 1940.

Mon collègue Mirko Deanović de l'Université de Zagreb a bien voulu attirer mon attention sur les deux derniers travaux ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements.

Mérite une mention spéciale l'étude de Fran Ramovš : *Dialektološka karta slovenskega jezika* (« carte dialectologique du slovène ») (Ljubljana, 1931, in-4°, 72 p. et 8 cartes linguistiques en couleurs, dont 7 en texte et une hors texte ; avec un

II. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA POLOGNE SUBCARPATHIQUE

Les savants polonais M. Małecki et K. Nitsch ont le grand mérite d'avoir publié en 1934 l'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique : *Atlas językowy Polskiego Podkarpacia*, vol. I *Mapy* (un album contenant 500 cartes linguistiques, format oblong ; voir planche nº LXVIII, p. 978 de mon étude) ; vol. II *Wstep, objaśnienia, wykazy wyrazów* («Introduction, commentaire explicatif, index de mots » ; Krakôw, Nakladem Polskiej Akademij umiejętności, in-8º, 112 p.) (1).

La genèse de l'Atlas. — Les auteurs montrent qu'il est urgent de procéder à une enquête systématique sur les parlers polonais aussi bien en Pologne même qu'en dehors des frontières, notamment en Ruthénie et en Lithuanie.

résumé en français, pp. 65-72), que j'ai pu consulter grâce à la bienveillance de mon collègue L. Grootaers, qui a bien voulu mettre à ma disposition son propre exemplaire.

Nous retenons du résumé de l'auteur les conclusions suivantes : « L'auteur relève le fait bien connu qu'il n'y a point de dialectes nettement arrêtés et que même les contours des faits linguistiques dus à la même cause ne coïncident pas toujours, ou bien que les isoglosses se perdent en s'effritant et en débordant... Pour l'auteur il y a deux moments qui justifient et déterminent le mot de « dialecte », à savoir : le centre d'évolution d'un fait qui influence profondément la structure de la langue... et l'impression acoustique générale dépendant du coloris différent de l'articulation entière, de l'intonation, de la quantité, du rythme etc. Fondé sur ces faits, il étudie les dialectes slovènes et en détermine l'étendue. La carte présente le résultat d'une description détaillée des parlers particuliers. Pour sa description l'auteur a considéré plus de 1.000 faits linguistiques, il en a constaté l'étendue et il a précisé la parenté entre les dialectes en particulier... Dans le slovène, l'auteur distingue 36 dialectes qui contiennent encore 29 sous-dialectes... ainsi on peut compter 57 territoires dialectaux... Il n'y avait à l'origine que 7 types dialectaux » (p. 68) (cf. le compte rendu d'André Vaillant, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXXII, comptes rendus, 1932, pp. 152-153).

La revue de philologie *Južnoslovenski filolog* (t. I, 1913, en continuation) fondée par A. Belić, donne une ample bibliographie sur les langues slaves méridionales, selon la décision du Congrès de slavistes (Prague, 1929).

(1) La méthode appliquée pour la réalisation de l'Atlas est exposée dans le volume d'introduction, dont les principaux chapitres sont les suivants : 1º *Introduction* (traitant : la genèse de l'Atlas ; la région explorée et le choix des points ; le questionnaire ; les informateurs et la façon de poser les questions ; les erreurs possibles, pp. 5-27) ; 2º *Des explications concernant les cartes* (les localités et les informateurs ; les titres des cartes ; le questionnaire lors de l'enquête ; la lecture des cartes ; la liste des localités explorées ; la liste des abréviations et des signes, pp. 28-73) ; 3º *La liste des mots contenus dans l'Atlas* (distinguant ceux qui proviennent des points polonais de ceux qui proviennent des points tchèques, slovaques, etc. (pp. 74-110).

Ce volume sera cité sous l'abréviation *Introd.*

Il faut tenir compte, pour ce travail, de l'expérience acquise par les auteurs de l'ALF et de l'AIS. La pénurie de moyens financiers et l'absence de personnes préparées à ce genre de recherches ont entravé la réalisation de cet ouvrage d'une importance nationale.

Les conditions particulières du pays et l'état des parlers obligent les chercheurs polonais à faire faire l'enquête par un spécialiste contrairement au principe de J. Gilliéron (*Introd.*, p. 5).

L'Académie Polonaise des Sciences, promotrice de l'œuvre. — L'initiative de réaliser cet Atlas a été prise par les savants K. Nitsch et J. Rozvadovski. L'œuvre a été soutenue par la *Polska Akademia Umiejętności*, ainsi que par le Fonds de culture nationale, dirigé par l'ingénieur Stanisłas Michalski (*Introd.*, p. 5).

1. Territoire.

Le territoire exploré peut être reconnu sur la carte que nous reproduisons (cf. planche nº LXVIII, p. 978 de mon étude). Il s'étend de la frontière de la Tchécoslovaquie (en Silésie) jusqu'en Galicie, dans la région du cours supérieur de la rivière San, qui descend du versant nord des Beskides. Les villages étudiés sont assez nombreux dans la région des collines subcarpathiques du territoire polonais (*Introd.*, p. 7).

Les raisons qui ont déterminé le choix de la Pologne Subcarpathique. — Les auteurs exposent les raisons pour lesquelles ils ont choisi la Pologne subcarpathique. Ce territoire offre d'importantes particularités linguistiques : plusieurs patois appartenant à différentes langues slaves s'y rencontrent. Il constitue toutefois, malgré les différences d'ordre linguistique, une unité, fondée sur le système de vie propre aux montagnards des Carpathes du Nord. Enfin, le choix a été déterminé aussi par le fait que M. Małecki connaissait assez bien les parlers de cette région, ce qui assurait la réussite de l'entreprise (*Introd.*, p. 6).

2. Questionnaire.

En rédigeant le questionnaire, les auteurs ont tenu compte non seulement des travaux de leurs prédécesseurs, mais aussi des collections qui pouvaient leur offrir des informations utiles.

La première rédaction. — Le questionnaire comprenait, dans sa première rédaction, 700 demandes, dont plus de cent étaient d'ordre strictement morphologique (*Introd.*, p. 11).

Une nouvelle rédaction après une enquête sur place. — Après

avoir soumis le questionnaire à une épreuve (dans la localité nº 5), les auteurs ont porté à 900 le nombre des demandes, en ajoutant surtout des questions concernant l'ethnographie (pp. 11-12).

Le questionnaire atteint mille demandes. — Au cours des premiers mois de l'année 1930, le questionnaire subit — après l'enquête menée dans cinq localités — un nouveau changement ; le nombre des demandes fut porté à mille (p. 12).

Le questionnaire sous cette dernière forme fut employé pour l'étude des patois de 33 localités (p. 12) (1).

Les auteurs ne reproduisent dans l'Atlas que les réponses à 500 demandes. — Les auteurs ont renoncé à publier les réponses à certaines demandes de leur questionnaire soit parce que celles-ci étaient moins intéressantes, soit parce qu'elles n'étaient pas complètes.

Les matériaux qui n'ont pas été publiés sont déposés à la Bibliothèque de l'Académie polonaise des sciences (section du vocabulaire) et peuvent toujours être consultés par les spécialistes. Le contenu du questionnaire, reproduit dans le volume d'Introduction, facilite leur examen (cf. la note précédente) (*Introd.*, p. 12) (2).

(1) Voici les trente-sept chapitres du questionnaire avec, entre parenthèses, le nombre des demandes : les bâtiments agricoles (demandes 1 à 48) ; le village (49 à 64) ; le char (65 à 95) ; le joug (96 à 100) ; le traîneau (101 à 108) ; la charrue (109 à 116 a) ; le fléau (117 à 120) ; le moulin à bras (121 à 124) ; le travail du lin (125 à 131) ; la faux (132 à 140) ; les autres outils (141 à 147) ; la hutte du berger (148 à 155) ; les ustensiles (156 à 174) ; le lait et le fromage (175 à 181) ; les bergers et les houlettes (182 à 188) ; les vêtements (189 à 216) ; la toile, le linge et la literie (217 à 227) ; le corps (228 à 259) ; les maladies (260 à 274) ; les animaux (275 à 359) ; les plantes (360 à 431) ; le temps et spécialement le beau temps (432 à 463) ; le terrain (464 à 508a) ; la famille (509 à 528) ; les aliments (529 à 534) ; les surnoms (535 à 545) ; l'Église (546 à 556) ; les mesures (557 à 566) ; les noces (567 à 577) ; la paille et le grain (578 à 581) ; la place (582 à 583b) ; la division du temps (584 à 594) ; le tabac (595 à 597) ; la signification de trente-six mots (598 à 633) ; Varia (634 à 670) ; Varia (la forme de certains mots) (671 à 706) ; des formes grammaticales (707 à 942).

Un examen plus attentif du nombre des demandes peut donner une bonne idée des caractéristiques principales du questionnaire (pp. 54-69).

(2) Les auteurs donnent aussi des détails techniques concernant les cahiers qui servaient pour la notation des réponses. On a utilisé des cahiers séparés pour chaque localité, et on a noté sur chaque page les réponses à cinq demandes. On a toujours fait une copie sur des feuilles perforées. Ces copies pouvaient être découpées et réunies ; on avait alors la même réponse pour tout le territoire exploré, ce qui facilitait la rédaction des cartes.

L'enquêteur notait dans les cahiers les chiffres correspondant aux demandes du questionnaire. Cette opération se faisait soit durant l'interrogatoire, soit plutôt d'avance, afin d'éviter la dispersion de l'attention du témoin (*Introd.*, p. 12).

C'est la façon dont j'ai procédé moi-même dans mes enquêtes en Roumanie (cf. *Rev. Port. de Fil.*, vol. I, tome II, 1947, pp. 300-301).

Erreurs dans le questionnaire. — Avec une sincérité digne de leur haute compétence scientifique, les auteurs avouent les erreurs qui se sont glissées dans leur questionnaire. Ces erreurs sont les suivantes :

1º Pour certaines demandes, le manque de précision déterminé par une connaissance insuffisante de la culture matérielle des campagnes. Il a influencé incontestablement les réponses notées par l'enquêteur.

C'est le cas par exemple de la demande nº 126, concernant l'écang qui sert à broyer la tige du lin. Le questionnaire ne mentionnait pas le brisoir, et ce n'est que sur place que l'enquêteur a appris à discerner ces deux outils (*Introd.*, p. 13). La demande nº 39 concernait la cave, sans faire de distinction entre une vraie cave dans le sol et un simple trou dans le mur. Il aurait fallu prévoir dans le questionnaire deux questions complètement distinctes (p. 14).

2º Le manque de précision de certaines demandes concernant la morphologie. Les auteurs ne savaient pas dès le commencement s'il fallait chercher à obtenir les formes morphologiques du singulier ou du pluriel de certains mots par une conversation libre ou par une demande directe. La trop grande latitude laissée à l'enquêteur dans ce domaine explique qu'on trouve sur les cartes tantôt le singulier, tantôt le pluriel ou les deux formes morphologiques du même mot.

L'expérience a montré aux deux auteurs que si la demande est bien formulée, on peut obtenir de bonnes réponses même sur des problèmes de morphologie. Il faut bien préciser dans le questionnaire la forme morphologique voulue, ainsi que la phrase permettant de l'obtenir le plus facilement.

Le questionnaire, estiment les auteurs, doit être rédigé d'une manière très précise, pour que la mémoire de l'enquêteur ne soit pas mise à l'épreuve pendant une enquête de longue durée (*Introd.*, pp. 15-16).

Ces erreurs de rédaction ont pour la plupart été évitées dès les premiers enregistrements ; le nombre des réponses à des questions précises dépasse de beaucoup celui des autres (p. 14).

Le questionnaire n'est pas un moyen idéal pour l'étude des patois. — Les auteurs sont d'avis que le questionnaire ne représente pas un moyen idéal pour l'étude des patois, car il influence indiscutablement la manière de répondre des informateurs.

Les réponses erronées ne peuvent être rectifiées que par un contrôle des enregistrements faits dans les localités environnantes.

La perspicacité et l'expérience de l'enquêteur peuvent seules neutraliser les erreurs d'un questionnaire. L'enquêteur doit toujours avoir une longue expérience des enquêtes linguistiques faites sur place, pour pouvoir reconnaître immédiatement les réponses qui nc correspondent pas à la réalité linguistique ou à la culture matérielle du pays exploré (p. 25).

Malgré toutes les précautions prises à ce sujet il restera toujours quelque chose d'artificiel dans les réponses enregistrées, et cela surtout en ce qui concerne la partie phonétique du langage (p. 25).

Les auteurs n'ont employé ni un herbier ni un album. — Pour obtenir les réponses concernant les plantes ou les objets agricoles, les auteurs n'ont été munis ni d'un herbier, ni d'un album contenant des photographies d'objets, bien qu'ils les considèrent comme des auxiliaires très indiqués dans une enquête sur place. Ils ajoutent cependant que ces moyens d'interrogation ne suffisent pas à eux seuls, parce qu'ils pourraient induire l'enquêteur en erreur. Les auteurs affirment catégoriquement que l'image à elle seule ne permet pas d'obtenir infailliblement de bonnes réponses ; il faut ajouter des explications de vive voix (p. 24) (cf. mes remarques concernant les enquêtes en Roumanie, dans la *Rev. Port. de Fil.*, vol. II, tome II, 1947, pp. 282-283).

Durée de l'interrogatoire. — Pour les premiers points, la durée de l'enquête était de quatre jours environ. Plus tard, elle fut réduite à deux ou trois jours. L'enquêteur ne devait jamais être pressé.

La durée était souvent en fonction de la spontanéité avec laquelle le témoin donnait les réponses. Pour certaines demandes concernant des objets ou des problèmes de morphologie, il fallait beaucoup de patience aussi bien de la part du témoin que de la part de l'enquêteur. Ce furent surtout les demandes morphologiques qui causèrent le plus de difficultés. Lorsque l'enquêteur ne pouvait pas obtenir immédiatement la réponse voulue, il laissait la question pour la reprendre plus tard. Si la réponse semblait un peu forcée, il cherchait à saisir dans une conversation libre la forme plus exacte.

La terminologie de la culture matérielle était plus facile à noter, car l'enquêteur pouvait montrer les objets dont il voulait connaître les noms (p. 22).

3. Enquêteur.

L'enquête a été menée dans toutes les localités par Mieczysław Małecki, un des élèves les plus distingués du maître Nitsch. C'est donc un enquêteur spécialiste, dont quelques travaux ont été mentionnés dans mon étude (cf. p. 969 note) (1).

L'enquêteur avait l'occasion de se familiariser avec le parler local en choisissant un informateur, qu'il devait souvent chercher pendant plusieurs heures (p. 20).

(1) Nous signalons la mort en 1946 du regretté M. Małecki ; cf. Józef Trypućko, *La linguistique polonaise après la guerre, jusqu'à la fin de 1947, Essai de bibliographie,*

4. Localités.

Les auteurs publient des matériaux linguistiques provenant de 39 localités, dont *douze* sont situées en dehors des frontières de la Pologne, notamment en Tchécoslovaquie (p. 7).

Au point de vue linguistique, 54 points sont polonais, un point tchèque, deux points slovaques et deux points petits-russes (p. 7).

Les points a peu près équidistants. — Les auteurs sont d'avis de distribuer les points à peu près régulièrement. Cependant les points sont plus nombreux dans la partie montagneuse du territoire exploré, que dans la région des collines (cf. les points 32, 35, 24, 22, 31 et 34 sur la planche nº LXVIII ; p. 978 de mon étude). Les localités situées au nord de la chaîne montagneuse des Carpathes ne servent que comme points de repère pour l'étude des phénomènes linguistiques (p. 8).

On a tenu compte, pour la distribution des points, de ce qu'on savait des patois locaux. En outre, il fallait mieux déterminer, dans la région montagneuse du pays, la limite de certains phénomènes dialectaux par rapport aux langues slaves environnantes. Les auteurs ont souvent étudié le parler du village le plus proche appartenant au domaine de la langue tchèque ou du petit russe (cf. pp. 8-9).

Les points fixés d'avance ont dû être changés lors de l'enquête sur place. — Les auteurs ont accordé la plus grande attention au choix des localités ; ils ont toujours cherché à prendre comme points d'enquête les localités dont le parler est le plus archaïque.

Malgré toutes les précautions prises, il arrivait que l'enquêteur devait renoncer à travailler dans la localité fixée d'avance et en choisir une autre qui convenait mieux (p. 9).

Parfois l'enquêteur n'a pas pu changer de localité à cause des mauvaises conditions atmosphériques, et a dû se contenter de choisir une personne plus âgée dont le langage n'était pas encore influencé par celui des centres urbains (p. 10) (1).

Le réseau des points de l'enquête a toujours été en fonction de l'état des parlers locaux. — Les auteurs reconnaissent qu'il est assez difficile de fixer un réseau de points d'une juste densité. Le réseau des points doit toujours être en fonction de l'état de conservation des parlers locaux. Certaines erreurs du choix qui se sont manifestées

tirage à part, *Svio Polonica*, t. VIII-IX, 1946-1947 (14 p.), pp. 3-4, où l'auteur mentionne les nombreuses nécrologies publiées.

L'article de Trypućko signale aussi les travaux sur la langue et les *dialectes polonais* publiés après la seconde guerre mondiale (cf. pp. 8-11).

(1) Les auteurs citent des exemples pour tous les cas mentionnés plus haut.

après l'enquête peuvent être reconnues si l'on examine des voyelles nasales ; il aurait fallu avoir un réseau de points plus dense afin de mieux fixer le territoire de ce phénomène (p. 11).

Les points de doivent pas être distribués géométriquement. — L'examen des voyelles nasales amène les auteurs à soutenir qu'une distribution rigoureusement géométrique des points d'une enquête linguistique ne peut donner une image fidèle de l'état des patois ; il faut aussi tenir compte des connaissances acquises avant l'enquête (p. 11).

5. Informateurs.

Les réponses ont été données par des personnes choisies parmi les habitants originaires des localités dont le parler a été enregistré.

Małecki a évité de prendre comme informateurs des individus influencés par le langage des villes. Il s'est adressé de préférence aux *illettrés.* Les habitants de la localité devaient considérer l'informateur comme le meilleur connaisseur de la langue du pays, parlant un « vrai langage paysan » et sachant conter des « histoires populaires » (p. 18).

L'âge. — Les informateurs de l'Atlas étaient âgés de 45 à 65 ans (p. 18).

Les trois catégories d'informateurs. — Les auteurs classent les informateurs de l'Atlas en trois catégories :

1° La première comprend les personnes qui savent très bien le parler local lorsqu'on les met à l'aise. Dès qu'on leur pose des questions directes, ils deviennent perplexes et ne savent plus quoi répondre, car elles ne se rendent pas compte des particularités linguistiques demandées. Elles sont stupéfaites qu'on puisse leur demander « de telles bêtises » (pp. 18-19).

2° La deuxième catégorie comprend les personnes qui sont influencées par le langage urbain ou par les autres dialectes, tout en sachant bien distinguer les particularités de leur patois de celles des parlers voisins. Dans la conversation, leur façon de parler s'éloigne constamment du parler du pays. Lorsqu'on les questionne sur un sujet précis, leurs réponses sont dignes de confiance. Ces informateurs donnent d'ordinaire de bonnes réponses aux questions d'ordre grammatical et lexicologique (p. 19).

3° La troisième catégorie est constituée par les témoins idéaux, qui se rencontrent rarement dans le milieu rural. Ces informateurs devinent toute de suite de quoi il s'agit dans une question donnée et attirent même l'attention de l'enquêteur sur certains problèmes caractéristiques du parler local. Ils sont en outre capables de rendre en patois local les phrases énoncées en langue littéraire (p. 19).

Il est regrettable que les auteurs n'aient pas réparti dans ces trois

catégories principales les informateurs de leur Atlas ; cela aurait permis de mieux voir quelle confiance on peut accorder aux matériaux publiés.

Les informateurs devaient répondre selon l'ancien usage. — L'enquêteur a toujours conseillé aux témoins de répondre selon l'ancien usage du pays. Mais les informateurs plus jeunes ne suivaient pas volontiers ce conseil (p. 20).

Un seul informateur principal pour chaque localité. — Małecki a étudié le parler de chaque localité en enregistrant d'ordinaire les réponses *d'une seule personne*. Mais, à côté de cet informateur principal, il a dû faire appel, pour de nombreuses demandes, à des informateurs secondaires, tant pour vérifier les réponses enregistrées que pour obtenir des informations supplémentaires concernant certains objets.

Les auteurs reconnaissent que certaines particularités linguistiques doivent être attribués au fait que l'enquêteur n'a interrogé qu'une seule personne (p. 21).

Contrôle des réponses. — Małecki vérifiait d'ordinaire les réponses enregistrées en réunissant plusieurs personnes du même village, qui devaient confirmer les dires de l'informateur principal. Si l'on en croit les auteurs, les habitants aimaient beaucoup à contrôler les réponses de leurs compatriotes et les corrigeaient souvent (p. 21) (cf. mes remarques p. 140 de mon étude).

Informations sur les localités et sur les informateurs. — Le volume d'introduction donne des informations très utiles sur les localités explorées, ainsi que sur les informateurs interrogés.

Voici, à titre d'exemple, les renseignements donnés sur les informateurs du point nº 2 : L'informateur principal a été Jean Klamerus, âgé de 75 ans, un peu sourd et lent. Il a été interrogé en présence de sa belle-fille, femme énergique, intelligente, bonne informatrice au point de vue grammatical et surtout au point de vue phonétique et lexicologique ; c'est plutôt elle qui a donné les réponses. On a éclairci les doutes en interrogeant la veuve..., âgée de moins de 40 ans ; c'est une bonne informatrice, malgré sa tendance à parler la langue littéraire... Le second informateur pour le contrôle a été..., né en 1854 dans le village voisin..., mais habitant dès l'enfance dans la localité étudiée... (p. 28).

6. Transcription phonétique.

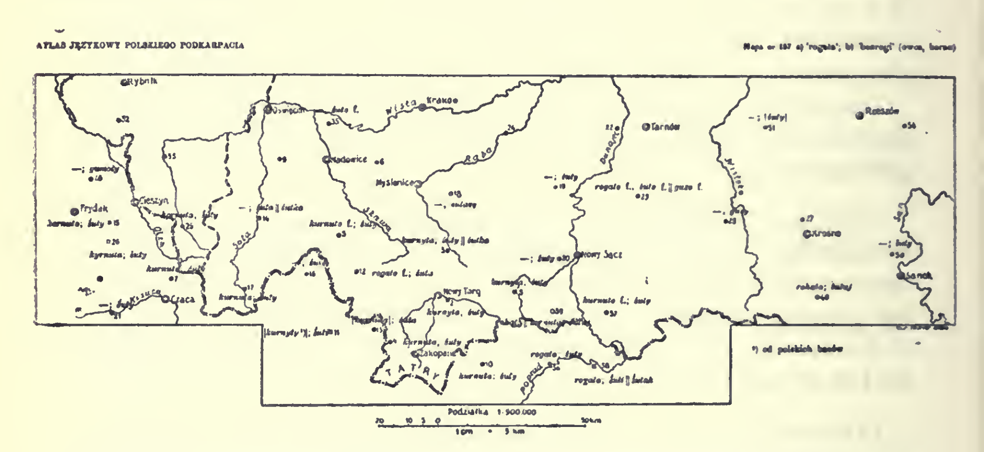
Małecki a employé le système de transcription phonétique usuel dans les études linguistiques polonaises. La reproduction d'une carte (cf. planche nº LXVIII, p. 978 de mon étude) peut donner une idée de la façon dont les matériaux sont notés.

7. Publication des matériaux.

Les matériaux ont été publiés dans les deux volumes cités au commencement de ce chapitre.

L'album (l'atlas proprement dit) contient les 500 cartes linguistiques et une feuille où les auteurs donnent les noms des localités explorées, une liste d'abréviations et des informations concernant la transcription phonétique.

Planche LXVIII.



Une carte de l'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique (cf. p. 970 de mon étude).

La méthode d'enquête des deux savants polonais diffère sur plusieurs points de celles qui sont généralement suivies en Occident ; mais cela ne nous empêche pas de considérer leur œuvre comme une remarquable contribution scientifique non seulement à la dialectologie polonaise, mais aussi à la dialectologie en général.

Bien que le territoire exploré ne représente qu'à peu près la vingtième partie de la Pologne d'avant la dernière guerre mondiale, les deux savants « dotent la slavistique d'un admirable recueil de matériaux » (1).

(1) A. Meillet et A. Vaillant, dans le compte rendu de cet ouvrage, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, 1935 (comptes rendus), p. 125.

Bogdan Sztembartt m'a aidé à comprendre le texte polonais de l'introduction; qu'il veuille bien recevoir mes remerciements.

J'ai pu consulter l'Atlas linguistique polonais grâce à la bienveillance qu'a bien voulu me témoigner la Direction de la Bibliothèque polonaise de Paris, à la suite d'une intervention de mon collègue Petre Sergescu. Que la Direction de la Bibliothèque veuille bien agréer mes vifs remerciements.

On pourrait signaler, en passant, les travaux suivants :

III. L'ATLAS LINGUISTIQUE SORABE

PAUL GERHARD WIRTH a publié en 1933 l'ouvrage *Beiträge zum sorbischen (wendischen) Sprachatlas* (thèse pour le doctorat, Berlin ; Gräfenhainichen, C. Schulze et Co., 1933, in-8°, XII-59 p., avec 13 photographies et dessins sur deux planches), dont le complément est l'atlas proprement dit, publié sous le même titre *Beiträge zum sorbischen (wendischen) Sprachatlas, von... Kartenband, Lief.* I (Leipzig, O. Harrassowitz, 1933, in-8°, 46 cartes et une préface signée par M. Vasmer ; dans la collection *Slavistische Abhandlungen, im Auftrage der Preuss. Akad. der Wissenschaften herausgegeben von Max Vasmer, n°* 1).

1° J. CZEKANOWSKI, « Études sur la différenciation morphologique des dialectes polonais » (*Z badan' nad zróżniczkowanien morfologiczem dialektów polskich*, Warszawa, 1927), où l'auteur présente, sur seize cartes jointes à l'étude, l'aire des phénomènes morphologiques particuliers au territoire linguistique polonais.

2° KAZIMIERZ NITSCH, *Wybór polskich tekstów gwarowych* (Lwów, 1929, in-8°, XIX-264 p. et une carte), qui donne un grand nombre de spécimens des parlers polonais (cf. A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, n° 92, 1931, p. 206). Pour les nombreuses cartes linguistiques publiées par Nitsch, dont la rédaction repose sur des matériaux recueillis dans 400 localités, cf. Adam FISCHER, *Recherches ethnographiques en Pologne*, dans le *Donum natalicium Schrijnen* (Nijmegen-Utrecht, 1929, p. 839).

3° KAZIMIERZ MOSZYN'SKI, *Kultura ludowa słowian* (vol. I, Kraków, 1929, in-8°, IX-710 p. et 29 planches et 21 cartes ethnographiques ; vol. II, 1re partie, Kraków, 1934, in-8°, VI-722 p. et 17 figures dans le texte : vol. II, 2e partie, Kraków, 1939, in-8°, VII-pp. 723-1642 et des dizaines de cartes, de dessins et de photographies ; vol. III, Kraków, 1939, in-8°, 1592 p.). Il s'agit d'un ouvrage d'une importance capitale pour l'ethnographie ; les termes publiés intéressent hautement la linguistique, ainsi que les cartes linguistiques rédigées par l'auteur.

4° Le chanoine STANISŁAW KOZIEROWSKI, « Atlas des noms géographiques des pays slaves occidentaux » (*Atlas nazw geograficznych słowian'szczyzny zachodniej* (Poznan, 1934, in-folio, 24 p. et 4 cartes ; 2e fascicule A, 1937, 4 cartes ; 2e fasc. B, 1935, une préface en polonais, en français et en anglais). Le chanoine Stanislas Dolega Kozierowski publie les noms de lieu tirés des travaux historiques, afin de montrer quels sont les noms slaves qui se retrouvent à l'ouest de la frontière ethnique polonaise.

5° JÓZEF TARNACKI, *Studia porównawcze nad geografia wyrazów* (*Polesie-Mazowsze*) (Warszawa, 1939, in-8°, 101 p. et 185 cartes ; dans la *Biblioteka prac filologicznych*, publiée sous la direction de W. Doroszewski, t. II ; résumé en français, pp. 99-101). Élève de Doroszewski, J. Tarnacki a voulu renouveler l'étude dialectologique de la Polésie russe de Pologne (à la frontière du blanc-russe et de l'ukrainien) par une enquête sur le vocabulaire de la vie matérielle. L'auteur affirme que « les populations accablées depuis des siècles du « complexe d'infériorité » — et c'est le cas des habitants de Polésie — empruntent facilement des mots à une langue comme le polonais et ces emprunts ne représentent pas toujours une tradition ancienne... » Les mots étudiés et représentés sur les cartes ont été répartis en 9 groupes suivant les choses qu'ils désignent : 1° architecture (construction des bâtiments) ; 2° vêtements ; 3° outils de travail ; 4° ustensiles et mobilier domestiques ;

Le deuxième fascicule a paru dans la même collection (n° 2, 1936 ; pp. 61-122 p. ; cartes n°s 47 à 91) (1).

Territoire. — L'idiome sorabe fait partie du groupe occidental des langues slaves. Il est d'ordinaire dénommé le sorabe de Lusace. La Lusace (en all. *Lauzits*) est un pays de l'Allemagne centrale, situé au nord de la Bohème. Elle est divisée en deux parties : la *Basse-Lusace*, ayant 6.900 kilomètres carrés et 344.000 habitants, dont le centre principal est la ville de Bautzen, et la *Haute-Lusace*, ayant 3.400 kilomètres carrés et 355.000 habitants, dont le centre principal est la ville de Kottbus.

Sur ce territoire, les habitants sont presque tous bilingues ; le sorabe n'est pas en mesure de concurrencer l'allemand, malgré les tentatives de renaissance littéraire au XIXe siècle, lorsque les Sorabes cherchèrent à obtenir leur indépendance.

On estime à deux cent mille environ le nombre des Sorabes, qui sont souvent appelés aussi des Serbes de Lusace.

Méthode. — L'auteur ne donne que de très sommaires informations sur son enquête. Dans l'avant-propos (pp. V-VIII), il offre au lecteur quelques indications bibliographiques, ainsi que le nom de nombreuses personnes qui lui ont facilité la tâche durant l'enquête. Le travail a été fait sous la direction de Max Vasmer.

Questionnaire. — Il n'y a aucune information concernant le questionnaire, quoique l'auteur ait dû l'utiliser, car il nous fait connaître le procédé appliqué à l'occasion de l'interrogatoire. A en juger d'après le nombre des cartes (91 en tout), son questionnaire a dû contenir au moins une centaine de demandes. Il faut cependant ajouter que seuls les

5° communication et transport ; 6° agriculture ; 7° nourriture ; 8° plantes ; 9° animaux » (p. 99 du résumé).

Les cartes, deux sur chaque page, ont la dimension de 11 sur 6,5 cm. Sur chaque carte l'auteur présente de 2 à 12 mots.

Mon confrère Émile Turdeanu, lecteur à la Sorbonne, a bien voulu contrôler cet ouvrage pour moi ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

Cf. le compte rendu publié par A. Vaillant, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XL, 1939, pp. 131-132.

Sur le développement des études linguistiques polonaises, cf. Witold Taszycki, *Die polnische Sprachwissenschaft 1915-1930*, dans *Zeitschrift f. slav. Philologie*, t. VIII, 1931, pp. 144-176, 464-490 ; t. IX, 1932, pp. 207-239 ; Z. Stieber, *Un atlas linguistique de la Pologne*, dans le *Bulletin de l'Acad. polonaise des Sciences et des Lettres* (Centre polonais de recherches Scientifiques de Paris, juillet, 1948, extrait) pp. 6-7 ; Ludwik Zabrocki, *Archives phonographiques d'études linguistiques, Fondation des Archives à l'Université de Poznan*, dans *Lingua Posnaniensis*, t. I, 1949, pp. 361-364.

(1) Cf. le compte rendu de Zdzisław Stieber, *Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. XVI, 1939, pp. 425-430.

deux premiers fascicules de l'Atlas ont été publiés ; il est donc assez difficile de prévoir les dimensions de l'ouvrage.

Interrogatoire. — L'auteur dit dans l'Introduction (pp. IX-X) qu'il n'a pas pu envoyer des questionnaires dans cette région, car dans plusieurs villages, il n'y a pas de personnes capables de lui répondre par écrit ; les instituteurs ou les curés sachant le sorabe sont trop peu nombreux pour qu'il ait pu solliciter leur concours (p. IX).

Il a été obligé d'aller personnellement sur place, d'un village à l'autre (p. IX).

Comme moyen d'interrogation, il a employé le parler local, mais les termes à traduire ont été énoncés en *allemand* (p. X).

Enquêteur. — L'auteur a fait lui-même l'exploration du domaine, sans bien savoir au commencement le parler du pays (p. IX).

Localités. — Les localités explorées sont soulignées sur la carte nº 6 de son Atlas. D'après mon calcul, elles sont au nombre de 361.

Informateurs. — Sur les témoins, P. Wirth nous donne un peu plus de détails (cf. p. X).

Il a travaillé avec des personnes du cru, en accordant la préférence aux femmes qui avaient dépassé la trentaine, car celles-ci conservent mieux non seulement le patois, mais aussi leur costume et ne se déplacent que rarement. Les hommes sont obligés par leurs occupations à séjourner en dehors de leur pays (p. X).

Son questionnaire regardant en premier lieu la terminologie de l'habitation et du ménage l'obligeait d'ailleurs à faire appel à la collaboration des femmes.

Transcription phonétique. — L'auteur a appliqué le système pratiqué par Max Vasmer et par lui-même dans la notation des textes sorabes (cf. p. XII).

Publication des matériaux. — Dans son premier volume, P. Wirth analyse chacune des cartes linguistiques de son Atlas, en leur consacrant un paragraphe spécial (pp. 1-35). La dernière partie de l'étude concerne les problèmes de phonétique, les frontières linguistiques et la confession (pp. 36-52).

L'*Atlas* contient 91 cartes, dont les six premières regardent l'état politique de la région au moment de l'enquête, les frontières dialectales, les anciennes voies de communication de la Lusace, les dominations en 1759, les frontières des paroisses et les localités explorées ; la septième est d'ordre phonétique et les autres sont des cartes lexicologiques. Les cartes nºˢ 10, 18, 24 et 41 ne sont pas consacrées à un seul mot comme c'est le cas pour les autres cartes, mais elles indiquent à la fois les aires de deux mots. La dernière carte du 1ᵉʳ fascicule (imprimée sur un papier

transparent, ce qui permet de la poser sur les cartes lexicologiques) représente une sorte de synthèse du domaine exploré (je n'ai pas pu consulter le 2e fascicule).

Malgré cette forme un peu schématique, le travail de Paul Gerhard Wirth constitue une remarquable contribution scientifique à l'étude d'un domaine du slave occidental où les parlers sont en voie de complète disparition sous la puissante action de l'allemand (1).

IV. ENQUÊTES DIALECTALES EN TCHÉCOSLOVAQUIE (bref aperçu)

La Tchécoslovaquie de la première guerre mondiale (1914-1918) comprenait trois langues appartenant toutes à la grande famille des langues slaves : le *tchèque* (parlé en Bohème et en Moravie), le *slovaque* (parlé en Slovaquie) et le *ruthène* ou *petit-russe* (*ukrainien*, parlé en Ruthénie). Les deux premières langues n'en formaient jadis qu'une seule. Aujourd'hui cependant, le tchèque et le slovaque sont deux langues presque complètement distinctes appartenant au groupe occidental de la famille des langues slaves. Le ruthène se rattache, au point de vue linguistique, au *russe*. La Ruthénie ou Russie subcarpathique, a été incorporée à l'URSS après la seconde guerre mondiale (en 1945).

Cet état de chose oblige, me semble-t-il, à faire, même dans un bref aperçu, les trois divisions suivantes : 1° le *tchèque* ; 2° le *slovaque* ; 3° le *ruthène*.

Dans les pages suivantes, je ne tiendrai compte que des travaux dialectologiques de grande envergure, ainsi que des projets d'enquêtes plus étendues, et cela pour les raisons indiquées plus haut (p. 957 de mon étude) (2).

(1) Sur ce travail, cf. aussi le compte rendu de Boris Unbegaun, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXV, 1934 (comptes rendus), pp. 156-157.

Des textes dialectaux sur la région de Muskau (Mužakov, situé à l'est du territoire exploré par Wirth) ont été publiés par L. V. Sčerba, sous le titre *Vostočno-lužichoe narečie* (Pétrograd, Kollins, 1915, in-8°, XII-194 et 54 p. contenant un recueil accompagné de traductions) (*apud* A. Meillet, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XIX, n° 64, 1915, p. 94-95). L'auteur a étudié sur place les parlers.

Sur le développement des études de ce domaine linguistique, cf. Paul Wirth, *Die sorbische (wendische) Philologie seit dem Weltkriege*, dans *Zeitschrift f. slav. Philologie*, t. XIII, 1936, pp. 149-171 (pour la dialectologie proprement dite, pp. 168-171).

(2) Sur le développement des études slaves, cf. l'important ouvrage de Mathias Murko, *Les études slaves en Tchécoslovaquie* (Paris, Champion, 1935, in-8°, 143 p. ; *Travaux publiés par l'Institut d'études slaves*, de Paris, XVI).

Cf. aussi les deux études suivantes : 1° M. Noha, *Die čechische Sprachwissenschaft 1914-1927* (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. V, 1928, pp. 200-215 ; t. VIII, 1931, pp. 176-205) ; 2° J. M. Korínek, *Die čechoslovakische Sprachwissenschaft 1928-1932* (dans la même revue, t. XII, 1935, pp. 391-414 ; t. XIII, 1936, pp. 384-418 ; t. XIV,

1. Le tchèque.

Les études sur le tchèque contemporain semblent être dominées par les idées du Cercle Linguistique de Prague, dont les *Travaux* ont commencé à paraître en 1928 (1). A présent cependant, la situation de ce centre semble être très délicate, « surtout dans ses rapports avec les études linguistiques des Soviets qui — sans aucun doute — y vont exercer directement ou indirectement une influence croissante, maintenant que les barrières de la guerre sont tombées. Cette infiltration se manifeste aussi déjà dans le programme des études slavistiques qui vient d'être publié » (Kopál, *L'état*, p. 228 ; les notes de ce passage ne sont pas reproduites). Et V. Kopál ajoute : « On doit en attendre un conflit dans le champ théorique de la discipline structuraliste, surtout avec l'infiltration croissante du matérialisme de Marx et de Lénine dans toutes les disciplines scientifiques. Ce n'est pas surprenant. Au contraire, c'est nécessaire, si la vie tchécoslovaque même dans la science doit s'inspirer des méthodes et des pratiques soviétiques reconnues dignes d'être imitées » (p. 229).

Dans le domaine de la dialectologie proprement dite, on peut reconnaître une grande activité, dont la preuve est donnée par un nombre impressionnant de travaux publiés de 1939 à 1947. V. Kopál a donné, dans la *Bibliographie linguistique des années 1939-1947* (2), la liste des travaux linguistiques concernant le tchèque, le slovaque et le ruthène.

Il semble qu'en 1947, le savant Vaclav Vážný ait envisagé une grande enquête linguistique en Bohème et en Moravie (3), mais je ne dispose pas d'informations plus récentes. On pourrait supposer qu'en ce domaine aussi, il fallait s'attendre à une influence peut-être décisive de la science dialectologique de l'URSS.

pp. 383-422 ; t. XV, 1938, pp. 406-423 ; t. XVI, 1939, pp. 168-189). La dernière étude donne de précieuses informations sur l'activité du Cercle Linguistique de Prague, ainsi qu'une analyse de ses travaux.

(1) Le Cercle de Prague a été imité par le *Cercle Linguistique de Copenhague* (fondé en 1933), par *Il Circolo Linguistico Fiorentino* (fondé en 1945) et par le *Cercle Linguistique de New York* (fondé en 1945) (*apud* V. Kopál, *L'état actuel des études linguistiques en Tchécoslovaquie*, dans *Lingua*, vol. II, 2, 1950, p. 227, note 4).

(2) Cette Bibliographie a été publiée par le Comité International permanent de Linguistes, avec une subvention de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, vol. I, Utrecht-Bruxelles, Spectrum, 1949, gr. in-8°, XXIV-237 p. La partie tchécoslovaque occupe les pages 171 à 184.

(3) Mon compatriote, Tr. Ionescu-Nişcov, lecteur de roumain à l'Université de Prague, a bien voulu me donner de précieuses informations sur les enquêtes dialectologiques en Tchécoslovaquie et en URSS. Qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

Les informations fournies par Tr. Ionescu-Nişcov seront mentionnées sous son nom, mis entre parenthèses.

Parmi les derniers travaux, signalons le travail d'AD. KELLNER, *Východolašska nareči* (I, Brno, 1946, in-8°, XVIII-256 p.), qui décrit d'une façon très détaillée des parlers *lach* de type polonais de la région de Teschen (1). L'auteur a fait son enquête sur place en 1937 et 1938, en appliquant une méthode de recherche très rigoureuse (cf. Marc Vey, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIII, 1947, pp. 99-100).

Enfin, MARC VEY a publié en 1946 une *Morphologie du tchèque parlé* (Paris, C. Klincksieck, 1946, in-8°, XII-184 p. ; dans la Collect. ling. de la Soc. de Ling. de Paris, t. L), qui se borne cependant au langage parlé par la societé cultivée, en mettant en lumière le rapport entre la langue écrite et la langue parlée (cf. B.-O. Unbegaun, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIII, 1947, pp. 100-103).

2. Le slovaque.

Le domaine du slovaque semble être plus favorisé au point de vue de la dialectologie. L'étude de cette langue a constitué depuis une vingtaine d'années un des principaux buts de la linguistique tchèque et slovaque. Le slovaque central offre, par son rayonnement au cours du moyen âge en Pannonie et dans la plaine de la Theiss, un intérêt tout particulier, notamment à cause de l'influence qu'il a exercée sur le hongrois et sur le roumain dans les phases les moins connues de leur histoire (2).

LA PREMIÈRE GRANDE ENQUÊTE PAR CORRESPONDANCE EN SLOVAQUIE. — La première grande enquête en Slovaquie a été entreprise de 1921 à 1931 par VACLAV VÁŽNÝ, qui a envoyé à des *correspondants* un questionnaire contenant plus de 268 demandes (chaque question se décompose en 6-10 parties, de sorte que la table des matières du questionnaire renferme plus de 1600 points) (3). Les réponses ont été données par 1100 correspondants, habitant plus de 800 localités de tout le domaine de la Slovaquie.

On a commencé en 1930 le dépouillement des réponses, avec l'aide des auditeurs slovaques de l'Université Comenius de Bratislava.

(1) Le même auteur a publié plusieurs autres travaux dialectologiques ; cf. *Bibliographie linguistique* 1937-1947, pp. 164-165, 175.

(2) Pandele Olteanu a donné, sur la linguistique slovaque d'aujourd'hui et sur son influence sur le roumain, des informations très utiles dans son article *Linguistica slovacă de astăzi şi importanţa ei pentru limba română*, dans la revue *Romănoslavica* (t. I, 1948, Prague, pp. 128-152, avec un résumé en français, pp. 152-55). Cet article sera cité sous le nom de l'auteur, suivi de la page de la revue.

(3) Cf. V. VÁŽNÝ, *Rapport sur l'Atlas linguistique slovaque en préparation*, dans le volume *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, par Jos. Schrijnen, Nimègue, 1933, pp. 86-89.

L'ENQUÊTE PAR CORRESPONDANCE N'ÉTAIT QU'UN SONDAGE. — V. Vážný a eu parfaitement raison de ne considérer cette enquête par correspondance que comme un sondage « en vue d'une enquête scientifique nouvelle, pour la découverte de la Slovaquie linguistique et ethnographique, selon le modèle classique de Jules Gilliéron en France... » (p. 87).

ON A ENVISAGÉ EN 1933 UNE ENQUÊTE POUR LA RÉALISATION DE L'ATLAS LINGUISTIQUE SLOVAQUE. — Le même savant estimait en 1933 que, pour une enquête sur place, il fallait, « avant tout, dresser le questionnaire, déterminer précisément les localités de l'enquête, trouver une personne convenable pour recueillir les matériaux et éventuellement procéder à l'enregistrement phonographique... » (p. 87).

LE QUESTIONNAIRE ET LES LOCALITÉS. — Dans l'article de Vážný nous trouvons quelques informations sur le questionnaire et sur le nombre des localités dont le parler devait être étudié.

L'auteur voulait rédiger le questionnaire en tenant compte des autres questionnaires (Gilliéron, Jaberg-Jud et Cohen) : « Notre questionnaire slovaque, dit Vážný, sera soumis à la Commission dialectologique tchèque ainsi qu'à toutes les Commissions des autres langues slaves pour rendre possible un progrès parallèle commun du travail linguistique dans tout le monde slave » (pp. 87-88).

On a envisagé des enquêtes dans 300 localités, soit 250 sur 3.473 en Slovaquie proprement dite et 50 environ sur 520 en Slovaquie Moravienne (p. 88).

L'enquête linguistique ne doit pas se borner aux villages, mais doit embrasser aussi les grandes agglomérations, « pour tâcher de déterminer l'influence de la langue des villages sur leur entourage ». On a projeté à cette époque de faire des enquêtes sur les îlots linguistiques russes, polonais, croates et tchèques et, si possible, sur le domaine magyar et allemand de Slovaquie (p. 88) (1).

CE PLAN N'A PAS ÉTÉ RÉALISÉ JUSQU'EN 1947. — Malgré le don de 500.000 couronnes tchécoslovaques fait par le vénéré président Thomas Garrigue Masarýk (cf. Vážný, *l. c.*, p. 89) qui paraissait assurer la réalisation de l'Atlas, le plan de Vážný, esquissé ci-dessus, n'a pas été réalisé jusqu'en 1947 (voir ci-dessous).

L'ACTIVITÉ LINGUISTIQUE EN SLOVAQUIE. — L'activité linguistique

(1) VÁŽNÝ indique, comme bibliographie sur l'enquête de sondage et sur les préparations pour l'enquête définitive, les articles publiés dans *Sborník Matice slovenskej*, t. VII, 1929, pp. 134-144 et t. VIII, 1930, pp. 159-169 (cf. p. 88 de son article).

en Slovaquie est dirigée par trois institutions scientifiques : 1° La Faculté des Lettres de l'Université J. A. Comenius de Bratislava ; 2° L'Académie slovaque des Arts et des Sciences ; 3° La *Matica Slovenska*. Le professeur de slavistique JAN STANISLAV (1) dirige toute l'activité scientifique (P. Olteanu, p. 129).

L'Académie slovaque se propose de publier des monographies sur les dialectes slovaques, de réaliser un grand Atlas linguistique slovaque, ainsi qu'un dictionnaire dialectal, historique et étymologique du slovaque (P. Olteanu, p. 139).

Le professeur de langue slovaque EUGEN PAULINY, de Bratislava, a publié de nombreux textes dialectaux et a donné une bibliographie critique complète des travaux sur les parlers slovaques (dans la revue *Carpatica*, t. I, 1940, pp. 401-420 ; *apud* P. Olteanu, p. 137). Il a en outre appliqué la méthode structurale à l'étude de quelques parlers de la région d'*Orava* supérieure (*Nárečie zátopovych na Hornej Orave*, Turčanský sv. Martin, 1948, 128 p. ; *apud* P. Olteanu, p. 138) (2).

LES ENQUÊTES DIALECTALES EN SLOVAQUIE DE 1939 À 1946. — Mon collègue EUGEN PAULINY (3) a bien voulu me donner, sur les enquêtes dialectales slovaques, les informations que voici :

Après le départ de Bratislava (en 1939) du professeur V. Vážný, les enquêtes par correspondance du Séminaire de slavistique ont continué jusqu'en 1941. Une fois l'enquête indirecte terminée, on a pris la décision de commencer les enquêtes sur place, c'est-à-dire d'appliquer la méthode directe, en vue de la rédaction d'un atlas des dialectes slovaques.

A cette fin, le professeur Vážný a rédigé et complété une liste d'« isoglosses », dont le nombre a été porté de 224 à 437 (cf. *Sborník Matrice slovenskej*, t. VII, 1939, p. 140-142).

Les dernières enquêtes ont commencé en 1942 et ont été poussées activement jusqu'à la fin de l'année 1943, quand elles ont été interrompues à cause des événements peu favorables de la seconde guerre mondiale.

(1) J. Stanislav a publié en 1932 une étude très approfondie sur les parlers de Liptov, en Slovaquie centrale (*Liptovské nárečia*, Turčanský sv. Martin, 1932, avec un supplément de 15 figures et 12 cartes linguistiques). C'est le pays d'origine de l'auteur.

(2) La première grammaire structurale et historique du slovaque a été publiée en 1946 par le dialectologue Dr J. ORLOVSKÝ (SZABÓ) et par le structuraliste Dr L. ARANY, *Gramatika jazyka slovenského* (Bratislava, 1946, 252 p. ; *apud* P. Olteanu, p. 130).

(3) Je dois ces informations à la bienveillance de mon compatriote Tr. Ionescu-Nişcov qui a présenté à V. Vážný ma demande de renseignements plus précis sur les enquêtes dialectales slovaques. Les informations ont été rédigées en slovaque, et mon compatriote a bien voulu les traduire en roumain. La carte que j'avais sollicitée, pour mieux voir le territoire étudié, n'a pas pu être rédigée, car les recherches, paraît-il, n'ont pas été faites d'une façon très systématique.

En ce moment (1947), le professeur E. Pauliny et le Dr Josef Štolc, directeur de l'Institut de Linguistique de l'Académie slovaque des Arts et des Sciences, préparent, au point de vue financier, le plan qui permettra de terminer les enquêtes directes, dont le commencement a été prévu pour l'été 1947. Les enquêtes sur place doivent être faites par des dialectologues de « l'école plus ancienne » et par les étudiants du Séminaire de slavistique de l'Université slovaque. On envisage de finir les enquêtes sur place en cinq ans (1).

Lors du transfert des Slovaques de Hongrie, en 1946, on a fait des enquêtes sur les parlers slovaques dans des conditions assez difficiles, à cause du temps très limité dont pouvaient disposer les enquêteurs, ainsi qu'à cause du manque de spécialistes. On a toutefois pu récolter des matériaux très précieux, dont la mise en œuvre est en cours. Ces enquêtes ont permis de connaître dans les grandes lignes la structure dialectale du langage des Slovaques habitant la Hongrie.

Les revues *Sborník Matice slovenskej*, *Linguistica Slovaca* et *Carpatica*, etc. ont publié un grand nombre de monographies linguistiques et des travaux dialectaux concernant diverses régions. Plusieurs autres travaux dialectaux ont paru séparément (2).

3. Le ruthène.

Parmi les travaux de géographie linguistique sur le ruthène (3), la contribution du Dr Ivan Pan'kevič sur « les dialectes ukrainiens des Carpathes et des régions voisines » occupe la première place (4). Elle porte le titre suivant : *Ukrajinśki hovory Pidkarpatśkoji Rusy i sumežnych oblastej, častina I : Zvučnja i morfologija* (Prague, 1939, Orbis, gr. in-8°, XXXIV-550 p., une carte géographique et 5 cartes linguistiques ; dans *Knihovna sboru pro výzkum Slovenska a Podkarpatské Rusi pri Slovanském ústavu v Praze*, 9 ; l'ouvrage est précédé d'un résumé en français, pp. XVII-XXXIII).

Ce premier volume (le seul paru à ma connaissance) n'étudie que la

(1) On peut facilement reconnaître des divergences de méthode entre cette enquête et celle préconisée par Vážný, dont les points principaux ont été mentionnés plus haut.

(2) Que mon collègue E. Pauliny veuille bien agréer mes vifs remerciements pour ces informations données pour moi à mon compatriote Tr. Ionescu-Nişcov.

(3) Le petit-russe ou ruthène est une langue tout à fait distincte du grand-russe. Prononciation et formes prises par les mots au cours du temps, morphologie, vocabulaire, tout est profondément différent. On peut parler même d'une complète autonomie (A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XIX, n° 62, 1914, p. 121).

(4) Pour les autres travaux du même auteur, cf. *Bibliographie linguistique, 1939 1947*, p. 184.

phonétique et la morphologie et présente des textes dialectaux de 109 localités.

L'auteur donne sur son travail les informations suivantes : « Le présent travail contient les résultats de mes recherches consacrées à l'étude des dialectes de la Russie subcarpathique et de ceux des territoires voisins, notamment en Slovaquie et dans la partie de Marmaroš qui appartient actuellement à la Roumanie, c'est-à-dire des environs de Šihot [roum. Sighet] et des vallées des rivières Vyšava [roum. Vişeu] et Ruskova... J'ai examiné, de façon plus ou moins large, la langue parlée dans 179 communes, et si nous ajoutons les données fournies par les notes de... prises sur 100 communes, nous obtenons un nombre de 300 communes sur le total de 520 communes ruthéniennes dont le dialecte est étudié dans le présent travail » (p. XVII)... « La dérivation et la syntaxe suivront plus tard, et en fin de compte je publierai aussi un dictionnaire dialectal... » (p. XVIII) (1).

La partie phonétique est accompagnée de la reproduction de 51 palatogrammes et schémas. L'auteur a en outre enregistré plusieurs phrases prononcées par deux informateurs. Les textes dialectaux ne sont pas toujours de la même importance (« puisque certains occupent jusqu'à 4 pages, d'autres quelques lignes seulement », M. Vey).

En annexe se trouvent une carte géographique au 750.000^e^ et cinq cartes sur papier transparent qui lui sont superposables — donnant le tracé des lignes d'isoglosses les plus caractéristiques : celles de divers traitements phonétiques (cartes I, II, III) et morphologiques (carte IV et V). Les diverses lignes d'isoglosses ne coïncident que très rarement (M. Vey, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, 1948, pp. 161-163).

Il est à souhaiter que l'« ancienne école linguistique » et surtout la dialectologie puissent continuer en Tchécoslovaquie leur activité, malgré « l'influence croissante du matérialisme de Marx et de Lénine dans toutes les disciplines scientifiques » (voir p. 983 de mon étude).

V. ENQUÊTES DIALECTALES EN URSS
(bref aperçu)

On distingue d'ordinaire dans le domaine russe les groupes suivants : le *petit-russe* (ukrainien), le *russe-blanc* (dont le centre principal est la ville de Minsk) et le *grand-russe*, devenu récemment la langue de presque

(1) Mon confrère et compatriote Émile Turdeanu, a bien voulu contrôler cet ouvrage pour moi à l'Institut d'études slaves de Paris ; je lui présente à cette occasion mes vifs remerciements.

tout le domaine (A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1934, 7e éd., p. 75).

A la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, les recherches dialectales se faisaient d'après les principes appliqués à cette date en Europe occidentale. Les savants rédigeaient de petites monographies dialectales, sans accorder trop d'importance à une méthode rigoureuse dans la récolte des matériaux. On voulait déterminer, en partant de certains phénomènes linguistiques, les limites des groupes du russe, en dressant parfois une carte rudimentaire pour les illustrer ; la partie géographique de la carte était souvent mieux exécutée que la partie linguistique (cf. par exemple la monographie d'un groupe de parlers du sud-ouest du domaine du grand russe publiée par OLAF BROK (BROCH), *Govory k zapadu ot Mosal'ska*, Pétrograd, 1916, in-8°, IV-128 p. et une carte géographique ; cf. aussi le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XX, fasc. 65, 1917, pp. 192-193) (1).

Pour la raison indiquée à la p. 957, je me bornerai à présenter dans ce chapitre des informations sommaires sur les principaux centres qu'on peut reconnaître, me semble-t-il, dans la dialectologie russe contemporaine.

Ces centres sont les suivants : 1° *Le Centre de Petrograd* (*Leningrad*) ; 2° *Le centre de Moscou* ; 3° *Le centre de Minsk* ; 4° *Le centre de Kiev* ; 5° *Le centre de Rostov* (2).

1. Le centre de Petrograd (Leningrad).

LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — En 1910 fut fondée à Saint-Pétersbourg (devenu Petrograd en 1914, puis Leningrad en 1924) une Société géographique pour dresser des cartes ethnographiques de la Russie. Dans sa séance du 15 octobre 1910 (présidée par S. OLDENBURG), on prit la décision de réaliser aussi des cartes linguistiques du

(1) On pourrait aussi mentionner le cas de l'ouvrage de N. DURNOVO, *Vvedenije v istoriju russkovo jazyka*, I (Brno, 1927, in-8°, XXXII-266 p. et 4 cartes), qui oblige A. Meillet à faire les remarques suivantes : « Fidèle à la vieille habitude des slavistes — l'enquête de M. Tesnière sur le duel en slovène n'a pas suffi à leur ouvrir les yeux — l'auteur envisage les dialectes plutôt que les faits dialectaux. Il est par là conduit à poser des « dialectes de transition ». Quand on examine les faits indiqués on aperçoit immédiatement que, sur le domaine russe comme partout, chaque particularité dialectale a ses limites propres. M. Durnovo a donné quatre cartes, où il marque surtout des limites dialectales ; s'il avait donné plutôt des cartes et des croquis situant les faits dialectaux — ce qu'il ne fait que partiellement — l'exposé aurait eu plus de réalité » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, pp. 213-214).

(2) Sur la contribution de la slavistique allemande, cf. H. F. SCHMID et R. TRAUTMANN, *Wesen und Aufgaben der deutschen Slavistik* (Leipzig, Hässel, 1927, in 8°, 92 p. ; sur la philologie, pp. 24 et suiv.).

domaine russe. La section de linguistique a été dirigée par A. Šachmatov (mort en 1920) (1).

En 1921, lors de la réunion des savants de l'URSS, on unifia le plan pour le travail de rédaction des cartes ethnographiques et linguistiques du pays (Zelenin, *l. c.*, pp. 419-429).

La partie ethnographique était cependant prédominante lors de la rédaction des cartes. Les questionnaires envoyés contenaient aussi des questions concernant les idiomes locaux ; ils ont été publiés dans plusieurs revues (Zelenin, *l. c.*, pp. 428-429).

Les cartes ethnographiques (et linguistiques) ne furent pas exécutées avec trop de précision.

En examinant par exemple la carte ethnographique de la Sibérie (publiée en 1927), A. MEILLET s'exprime en ces termes : « La commission de l'Académie de Leningrad pour l'étude des populations de l'Union soviétique n'a pas voulu attendre que les données du recensement de 1926 soient élaborées pour dresser une carte ethnographique de la Sibérie : le titre dit ethnographique ; mais, en fait, il s'agit presque partout d'une carte des langues. La carte au 4.200.000e qu'a établie la commission est fondée sur le recensement de 1897, complété et corrigé par des données partielles recueillies depuis. Une nouvelle édition sera faite quand on disposera de l'ensemble des données de 1926... » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, 1931, p. 43).

A. Meillet fait à cette occasion sur les cartes de ce genre une remarque qui mérite d'être rappelée : « Une carte ne peut d'ailleurs donner une idée complète de la répartition des populations et des langues, en partie parce que, sur certains domaines, il coexiste des populations diverses, en partie parce que bien des gens sont bilingues ou parce que la « race » et la langue ne concordent pas ; nombre de petites populations passent au russe. Il y a même des éléments, comme les éléments juifs ou tziganes, qui sont trop dispersés, trop sporadiques pour figurer utilement sur la carte » (p. 44).

A partir de 1923, ce centre a publié, sous la direction du savant L. V. Ščerba, la revue *Russkaja Reč* (t. I, Petersbourg, 1923) (2).

2. Le centre de Moscou.

Il y avait à Moscou aussi une Commission pour la rédaction de cartes ethnographiques et surtout dialectologiques (fondé en 1903).

En effet, les savants N. DURNOVO, N. SOKOLOV et D. UŠAKOV ont

(1) Cf. D. ZELENIN, *Die russische (ostslavische) volkskundliche Forschung in den Jahren 1914-1924*, dans *Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. I, 1925, pp. 189-190.

(2) Je ne suis pas parvenu à connaître l'état actuel des travaux de ce centre.

publié en 1915 une carte dialectologique du russe (*Opyt dialektologičeskoj karty russkago jazyka v Evropê s priloženiem očerka russkoj dialektologij*, Moscou, 1915, in-8°, VI-132 p. et une carte ; dans les publications de la Commission de dialectologie). Cette carte a été dressée sur la base de l'ancienne carte rédigée en 1871 par K. Mychal'čuk (Zelenin, *l. c.*, t. II, 1925 pp. 214-215).

A. Meillet, en analysant l'ouvrage de Durnovo, Sokolov et Ušakov, estime que les auteurs n'ont pas cherché à faire œuvre très personnelle, puisque avant une enquête du type de celle qu'ont faite en France Gilliéron et Edmont « il ne pourra pas être vraiment question d'une dialectologie russe » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XX, fasc. 64, pp. 91-93).

En 1917-1918, N. DURNOVO, élève du linguiste russe F. FORTUNATOV, a publié, dans les travaux de la Commission de Moscou, une étude sur les parlers méridionaux du grand-russe, dont les matériaux ont été réunis pendant vingt ans (cf. le compte rendu de S. Obnorskij, *Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. I, 1925, pp. 240-252).

L'INSTITUT DE LANGUE ET LITTÉRATURE. — Vers 1925 a été fondé à Moscou l'*Institut jazyka i literatury*, dont le but est, selon ses créateurs D. Ušakov, M. Peterson, M. V. Sergievskij et A. Seliščev, d'étudier le langage au point de vue social dans une série de mémoires. Le premier recueil, paru en 1927, comprend à la fois un exposé de doctrine et des résumés de recherches. En parlant de cette première publication de l'Institut, A. Meillet se contente d'affirmer qu'elle indique « une tendance » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, fasc. 2, pp. 16-17).

LA SECTION DE DIALECTOLOGIE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE MOSCOU. — La Section de Dialectologie de l'Académie des Sciences de Moscou a été dirigée, jusqu'à sa mort, par le savant L. V. ŠČERBA. On a créé ensuite à Léningrad une nouvelle section qui fut placée sous la direction de F. FILIN ; celle de Moscou est dirigée actuellement (1946) par R. I. AVANESOV. Plusieurs spécialistes travaillent dans le cadre de chaque section.

On a envisagé, pour l'année 1946, la publication d'un volume exposant l'expérience acquise (je ne sais pas si ce volume a été publié).

L'ATLAS LINGUISTIQUE DU RUSSE. — La section de Dialectologie de l'Académie se propose de réaliser un Atlas linguistique du russe, en utilisant un questionnaire de 188 questions : 101 demandes rédigées par F. Filin en vue de réaliser un dictionnaire concernant la lexicologie ; 20, pour la morphologie (rédigées par S. JEREMIN) ; 47, pour la phonétique (rédigées par V. ČERNYŠEV) et 20, pour la syntaxe, (rédigées par B. A. LARIN).

On a rédigé le questionnaire en tenant compte des particularités des régions soumises à l'enquête.

Le nombre des localités dont le parler doit être étudié est de 50.000. On a fixé les points en s'appuyant sur les facteurs économique et social.

La Section publie les périodiques suivants : *Materialy i issledovanija po russkoj dialektologij* et *Bjulletin dialektologičeskogo sektora* (1).

Un ouvrage de phonétique expérimentale. — Après un travail de toute une vie, le savant V. A. Bogorodickij a publié une étude de phonétique expérimentale sur la langue russe : *Fonetika russkovo jazyka v svete eksperimental'nyx dannyx* (Kazan, 1930, in 8°, VIII-357) (2).

3. Le centre de Minsk.

En 1922 a été créé à Minsk (capitale de la Russie blanche) un Institut de Culture du blanc-russe, dont l'activité dialectologique semble être remarquable (3).

La renaissance dans le domaine du blanc-russe date du premier Congrès de la Russie blanche, qui eut lieu à Minsk en 1917, afin de créer une langue indépendante dans le cadre de la famille des langues russes. Le programme de cette manifestation avait été établi par E. Karskij (4).

Parmi les savants qui se sont distingués dans les études dialectologiques de ce domaine, signalons les suivants : O. Rastorgujev, V. Vouk-Levanovič, P. Buzuk, N. Durnovo et O. Kurylo, etc.

V. Vouk-Levanovič a mis en lumière, par exemple, l'influence exercée en Russie par les études de Friedrich Schlegel, de Franz Bopp, de Jakob Grimm et de W. v. Humboldt, ainsi que la contribution apportée par les savants du pays, Filip Fjodorovič Fortunatov (né en 1848, mort en 1914) et A. Šachmatov (né en 1864, mort en 1920).

P. Rastorgujev mentionne, dans son étude sur la linguistique du blanc-

(1) Je dois ces informations à mon compatriote Tr. Ionescu-Nişcov ; il a aussi attiré mon attention sur la notice publiée sur le même sujet par le savant tchèque B. Havránek, *Slovansky prehled*, t. XXXII, nos 5-6, 1946 (Prague), p. 324.

Que M. Ionescu-Nişcov veuille bien agréer mes remerciements empressés.

(2) Cf. les comptes rendus suivants : A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI (92), 1931, pp. 204-205 ; A. Thomson, *Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. VII, 1930, pp. 467-478.

(3) Sur l'activité déployée dans le domaine du blanc-russe, cf. les deux articles suivants : E. Karskij, *Die weissrussische Philologie in den letzten zehn Jahren* (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. I, 1925, pp. 429-432) ; P. Rastorgujev, *Die weissrussische Sprachforschung in den Jahren 1917-1927* (dans la même revue, t. VII, 1930, pp. 209-228, 450-459).

E. Karskij traite des dialectes du blanc-russe et de l'ukrainien dans son ouvrage *Ruskaja dialektologija* (Pétersbourg, 1924, in-8°, 172 p.).

(4) E. Karskij a publié en 1917 une carte ethnographique du territoire du blanc-russe, ainsi que des spécimens de textes dialectaux (en 1918 et en 1924) (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. I, 1925, p. 430).

russe, dix monographies réalisées depuis une trentaine d'années (*l. c.*, pp. 221-227).

Parmi les travaux linguistiques, deux retiennent mon attention :

1º Une étude sur des parlers blancs-russes par P. A. Rastorgujev, intitulée *Seversko-belorusskij govor, Issledovanije v oblasti dialektologij i istorij belorusskix govorov* (Leningrad, 1927, in-8º, 224 p. et une carte). L'auteur a fait des enquêtes sur des parlers qu'il connaissait (cf. A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1938, p. 200).

2º L'enquête entreprise par P. Buzuk, dont les résultats sont publiés sous le titre *Sproba lingvističnaje geografij Belarusi* (Minsk, Institut Belaruskaje kultury, 1928, in-8º, 112 p. et 20 cartes, avec un résumé en allemand). Parmi les résultats de ce travail, A. Meillet mentionne les suivants : les limites de chacun des faits dialectaux considérés sont particulières à ce fait ; il y a des limites de faits dialectaux, non des limites de dialectes. Le savant français insiste à nouveau sur la nécessité d'entreprendre une enquête systématique à l'aide d'un questionnaire, dont le rendement est certain (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1928, pp. 219-220).

4. Le centre de Kiev.

Les études dialectologiques dans le domaine de l'ukrainien n'ont pas été favorisées par les autorités du XIXe siècle, puisque celles-ci cherchaient à créer une langue uniforme pour tous les Russes (1).

V. Hancov est d'avis que les matériaux dialectaux réunis jusqu'en 1925 ne peuvent pas servir à la détermination de toutes les frontières de l'ukrainien (t. II, 1925, pp. 216-217).

L'URSS a créé à Kiev un centre d'études dialectologiques qui a déployé, sous la direction d'A. Kryms'kyj et plus tard sous celle de V. Hancov, une intense activité surtout en vue du développement et de l'unification de l'ukrainien. La Commission dialectologique chargée de ces études a publié de nombreux dictionnaires, ainsi que des travaux linguistiques qui embrassent presque toute l'Ukraine (Rudnyćkyj, t. IV, 1938, p. 381).

(1) Le développement des études est analysé dans les deux études suivantes : Vsevolod Hancov, *Das Ukrainische in neueren Darstellungen russischer Mundarten* (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. II, 1925, pp. 213-235 ; t. III, 1926, pp. 202-217) ; Jar. Rudnyćkyj, *Die ukrainische Sprachwissenschaft in der Nachkriegeszeit (1918-1938)* (dans la même revue, t. XV, 1938, pp. 375-386 ; t. XVI, 1939, pp. 159-168, où l'auteur rappelle le sort tragique de plusieurs savants ukrainiens, qui furent arrêtés, déportés, etc., pp. 159-160 ; t. XVII, pp. 198-201).

V. Hancov a aussi publié une étude sur la division dialectale de l'ukrainien : *Dijalektologična klasyfikacija ukraïns'kych hovoriv* (Kiev, Ukrain. Akad. Nauk, 1925, in-8º, 67 p. ; et une carte).

Parmi les dialectologues qui ont déployé une plus grande activité figurent les savants suivants : A. Krymśkyj, V. Hancov, O. Kurylo et M. V. Sergjevskij, qui a étudié les parlers des Roumains habitant l'Ukraine.

La première publication du centre. — En 1928 a paru le premier ouvrage de collaboration de la Commission dialectologique de l'Académie des Sciences de Kiev, dont le titre est *Ukraińskyj dijalektologičnj zbirnik* (Kiev, Acad. des Sciences, 1928, in-8°, 180 p. ; *Praci dijalektologičnoj komisij*). Ce recueil contient trois études sur les parlers ukrainiens et se termine par une bibliographie de dialectologie ukrainienne, de 1914 à 1927, rédigée par V. Dem'jančug (pp. 171-180).

Sur ces monographies, A. Meillet émet le jugement suivant : « Quel que soit l'intérêt de ces monographies, aucune n'est poussée à fond, et elles offrent l'inconvénient d'être de forme assez différente, mal comparables entre elles. Je me permets d'attirer l'attention de l'Académie ukrainienne sur l'intérêt qu'offrirait un atlas de géographie linguistique réalisé par la méthode du questionnaire. Il y a urgence à faire cette enquête avant que l'enseignement de la langue littéraire par l'école ne vienne troubler les caractères propres de chaque parler » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1928, pp. 217-218).

Conditions peu favorables aux études dialectologiques objectives. — La nouvelle situation de l'Ukraine dans l'URSS ne semble pas favoriser les études dialectologiques objectives. Je me borne, à ce sujet, à mentionner l'opinion de J. Rudnyćkyj : «*Die ukrainische Sprache in der Sovjetukraine darf nunmehr nur von zwei Standpunkten erforscht werden : der japhetitischen Theorie von Marr und der Annäherung der ukrainischen Sprache an die « Sprache der Revolution und des Weltproletariats », d. h. an die russische Sprache* » (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, t. XVI, 1939, p. 160).

Ce fait explique pourquoi les études dialectologiques sur les parlers ukrainiens n'ont pu se développer d'une façon plus intensive que dans les territoires ukrainiens occidentaux (à Lemberg-Lwów, à Užhorod, à Cracovie, à Varsovie, à Prague et à Berlin) (Rudnyćkyj, *l. c.*, pp. 161-164).

Enregistrements phonographiques. — On a procédé à Berlin à des enregistrements sur disques de textes dialectaux ukrainiens (p. 164).

5. Le centre de Rostov.

Sur le centre dialectologique de Rostov, je ne puis donner que l'information suivante :

En 1938 a paru le questionnaire local pour l'Atlas linguistique, dont

le titre est *Dialektologiceškij voprosnik dlja sostavlenija atlasa russkovo jazyka* (Rostov sur le Don, 1938, petit in-12, cartonné, 64 p.).

Marcel Cohen donne, sur cet opuscule, les détails suivants : l'atlas linguistique russe est en préparation, ainsi que l'atlas de beaucoup d'autres langues de l'Union soviétique. Le travail, à Léningrad-Moscou, est spécialement confié à N. Filin, jeune linguiste attaché à l'Institut linguistique de l'Académie des Sciences. Le présent questionnaire a été établi sous la responsabilité du linguiste G. Serdiučenko, dans l'actif centre de Rostov. Il suppose qu'une partie au moins de l'enquête sera faite par des enquêteurs variés, qui ont ainsi en mains l'instrument approprié. Il y a 218 questions destinées à faire apparaître des détails phonétiques et morphologiques, et le plan de cinq lexiques particuliers (pêche, jardinage, etc.) (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XL, 1939, p. 10).

Il est à souhaiter vivement que toute cette activité dialectologique de l'URSS se fasse dans une plus étroite collaboration avec la dialectologie occidentale, qui peut offrir aux savants russes sa riche et fructueuse expérience, acquise pendant plus d'un siècle de recherches dans le domaine des parlers populaires.

D. LANGUES FINNO-OUGRIENNES

Introduction

Font partie du groupe finno-ougrien : le *finnois* et les langues les plus apparentées (le carélien, l'olonetsien (1), le vepse, le vote, l'*estonien*, le live), le *lapon*, le mordve, le tchérémisse, le votiaque, le zyriane (syriène), le vogoule, l'ostiake et le *hongrois* (cf. A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde*, Paris, 1924, pp. 153 et suiv.).

Nous nous bornerons ici à fournir quelques renseignements sur la méthode pratiquée par les savants finnois, estoniens et hongrois. Les informations seront données par pays : nous parlerons d'abord de la Finlande, puis de l'Estonie (qui a déjà un atlas linguistique) et enfin de la Hongrie, où un atlas linguistique est en voie de réalisation. Les études dialectologiques sur le *lapon* ont été examinées à la fin du chapitre *Norvège* (pp. 905-908 de mon étude).

1. FINLANDE

> « C'est au sort de la langue qu'est liée non seulement notre civilisation nationale, mais aussi notre existence en tant que peuple ; nous vivrons ou tomberons avec elle... Nous ne pouvons... faire de grands progrès dans la voie de la culture intellectuelle, si le finnois ne devient pas la langue de notre culture » (M.-A. Castrén, 1851).

I. INTRODUCTION

C'est en ces termes que s'exprimait, en 1851, Mathias Alexandre Castrén dans sa première leçon à la chaire de langue finnoise à l'Université de Helsinki (Helsingfors) (2). En effet, le facteur national est d'une

(1) Selon l'opinion actuelle, le carélien et l'olonetsien ne sont, au fond, que des dialectes finnois et non pas des « langues » balto-finnoises indépendantes (*apud* L. Hakulinen).

(2) E. N. Setälä, *Centenaire de la naissance de M.-A. Castrén*, dans le *Journal de la Société Finno-ougrienne*, t. XXX (Helsinki), 1913-1918, p. 42.

importance capitale dans le mouvement tendant à l'étude des patois de la Finlande et des langues appartenant à la grande famille finno-ougrienne.

La même idée a été exprimée par A. E. Ahlqvist (né en 1826, mort en 1889), connu dans la littérature finlandaise sous le pseudonyme littéraire d'A. Oksanen, qui, en parlant de l'activité de Castrén, explorateur des langues finno-ougriennes parlées au delà des monts Oural, disait : « Nous lui dresserons un monument, jurant d'aimer la patrie d'un amour viril, de cultiver avec piété notre langue maternelle, comme l'a fait Castrén » (*apud* E. N. Setälä) (1).

Le facteur nationaliste (et finalement humain), explique bien la passion avec laquelle les savants finnois se sont attelés au dur travail d'exploration de tous les patois de leur langue afin de créer une langue littéraire ayant à sa base tous les parlers du pays. Il s'avère une fois de plus qu'il faut de la passion pour réaliser de grandes entreprises scientifiques.

Pour mieux comprendre cette attitude, il est nécessaire d'ajouter que le suédois était la langue officielle de la Finlande jusqu'à la fin du siècle passé et que le finnois n'a pu obtenir qu'en 1902 la place qu'il méritait et être proclamé langue officielle du pays, et cela malgré l'opposition tenace des Suédois (J.-L. Perret, *Littérature*, p. 9). La Finlande n'est devenue indépendante qu'en 1917.

II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Le finnois (le *suomi*) est parlé en Finlande, dans le nord de la Suède, en Värmland, dans une enclave isolée de la Norvège, en Ingrie (dans la partie méridionale de l'Isthme carélien) et au sud de l'extrémité du Golfe de Finlande, jusqu'au nord-est de la république d'Estonie et par les immigrants finnois aux États-Unis. Il s'agit d'un total de plus de trois millions d'individus. Le *carélien,* dialecte du finnois, est parlé dans les anciens gouvernements russes d'Arkhangelsk, Olonets, Tver et Novgorod, et en Finlande sur les bords du Lac Ladoga, par plus de deux cent mille individus (cf. Meillet-Cohen).

Intérêt pour les patois. — L'intérêt pour les parlers populaires se manifeste déjà dans la première moitié du XIX[e] siècle, lors de la publication, par Elias Lönnrot, en 1835, du *Kalevala,* épopée nationale, qui suscita aussitôt une vive curiosité non seulement en Finlande mais aussi dans les pays étrangers. On commença immédiatement à réunir

(1) Sur l'activité littéraire d'A. E. Ahlqvist, cf. Jean-Louis Perret, *Littérature de Finlande,* Paris, Éd. du Sagittaire, 1936, pp. 81-82.

sur place des chansons populaires, qui ne représentaient que des variantes du *Kalevala* (Bakô p. 81) (1).

LES FONDATEURS. — 1° ELIAS LÖNNROT. — Pour le développement des recherches dialectologiques finlandaises, le rôle d'Elias Lönnrot (né en 1802, mort en 1884), fils d'un pauvre tailleur de village, qui obtint en 1831, après beaucoup de privations, le grade de docteur en médecine, fut vraiment décisif. A cette latitude du globe aussi, la base de la dialectologie est un profond amour pour le langage des aïeux ainsi qu'un esprit de sacrifice pour le progrès d'un peuple.

La connaissance du professeur R. von Becker de l'Université de Turku (Abo) et surtout la publication, en 1822, des chansons populaires finlandaises originales par le médecin Z. Topelius ont déterminé Lönnrot à recueillir lui aussi des contes et des chansons populaires, qui furent publiés en 1831 sous le titre *Kantele* (cf. J.-L. Perret, *Littérature*, pp. 65-67).

A la même date (1831), quelques jeunes gens, enthousiasmés par son œuvre, fondèrent la *Société de littérature finnoise*, dont le but était de faire du finnois une langue littéraire (le suédois était à cette époque la langue littéraire du pays) et d'encourager la littérature écrite en finnois. Cette Société détermina tout le mouvement non seulement littéraire mais aussi dialectologique de la Finlande. Ce fut également elle qui fit naître plus tard, vers la fin du XIX[e] siècle, la *Société Finno-ougrienne* (voir p. 1001).

Lönnrot fit ensuite plusieurs explorations dans les régions les plus archaïques du pays, et surtout en Carélie (russe).

Réunissant toutes les chansons dans une œuvre unique, il signa le 28 février 1835 la préface du manuscrit de son ouvrage devenu célèbre plus tard, le « *Kalevala* ou les vieilles chansons caréliennes des temps antiques du peuple finnois » contenant 22.800 vers et cinquante chants.

Cette date est célébrée chaque année. Dans le calendrier finlandais elle figure sous le nom du « jour du Kalevala » ; à cette occasion toutes les maisons sont pavoisées et les écoles ont congé (cf. Jean-Louis Perret, *Le Kalevala, épopée populaire finnoise, introduction et traduction*, Paris, La Renaissance du Livre, s. d., petit in-8°, 176 p.) (2).

(1) Elemér Bakó, dans son étude en hongrois *A finn népnyelvkutatás* « L'exploration du langage populaire finnois », publiée dans la revue *Magyar Népnyelv*, t. I (Debreczen), 1939, pp. 80-111, donne une description très détaillée du développement des travaux dialectologiques concernant le finnois. Nous citerons cette étude sous l'abréviation : *Bakó*.

Mon collègue Géza Bárczi de l'Université de Debrecen (Hongrie) a bien voulu mettre à ma disposition ce fascicule de la revue *Magyar Népnyelv* ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

(2) L'intérêt suscité par l'œuvre de Lönnrot fut tellement profond qu'on commença la réunion sur place des chansons populaires, publiées en 1888 dans l'ouvrage

L'activité de Lönnrot fut décisive pour la dialectologie du finnois proprement dit.

2° Mathias-Alexandre Castrén (né en 1813, mort en 1852) doit être considéré comme le fondateur de la dialectologie finno-ougrienne. En effet, sur le conseil de Rasmus Rask (qui visita la Finlande en 1818), de Franz Bopp et de Jacob Grimm, il se consacra à l'âge de 22 ans au domaine finnois. « La plupart des langues destinées à servir de fondement à la nouvelle construction à bâtir n'étaient connues par aucun travail d'information... Il fallait, tout d'abord, dit E. N. Setälä, aller recueillir les faits. Il fallait avant de songer à tirer quelques conclusions, se préparer en vue de voyages longs et pénibles pour réunir les matériaux » (cf. *Centenaire de la naissance de M.-A. Castrén*, dans *Journal de la Soc. Finno-ougrienne*, t. XXX, 1913-1918, p. 7).

Ce savant fait en 1839 un voyage en Laponie en vue de recueillir les croyances se rapportant au Kalevala ; en 1841 il y retourne en compagnie de Lönnrot.

En 1843, il prend l'héroïque décision d'explorer sur place les parlers samoyèdes et zyrianes (syriènes) de l'Europe septentrionale et de l'Asie du Nord, en travaillant plus de quatorze heures par jour. C'est à cette époque que se manifeste la terrible maladie (phtisie) qui l'oblige à regagner la Finlande, où il publie sa grammaire syriène.

Une fois rétabli, il entreprit en 1845, son grand voyage en Sibérie, qui devait durer quatre ans, pour étudier sur place le peuple samoyède. Rentré en 1849, il fut nommé en 1851 professeur à l'Université de Helsinki (cf. ses travaux mentionnés par Setälä, pp. 16 et ss.).

Par ses travaux, Castrén a donné les premiers renseignements sur des parlers presque inconnus (cf. Setälä, *l. c.*, p. 21) (entre autres les dialectes tatars) (1).

En appliquant la méthode de Bopp, Castrén put établir la parenté entre les langues finno-ougriennes et le samoyède, et ouvrit ainsi de remarquables perspectives à la linguistique générale.

Ces brèves informations expliquent, je le crois du moins, pourquoi les linguistes finlandais considèrent les travaux de ces deux précurseurs comme des ouvrages fondamentaux pour le développement des études concernant aussi bien le finnois proprement dit que la grande famille des langues finno-ougriennes.

« Les variantes du Kalevala » (*Kalevalan Toisinnot*), dont deux volumes seulement ont paru (selon l'affirmation de Bakó, p. 82). Cf. le chapitre *Poésie populaire* de mon étude, p. 1015.

(1) L'Académie des sciences de l'URSS a consacré un volume à la mémoire du fondateur de la science finno-ougriste qui parut sous le titre *Pam'ati M. A. Castrén-a k 75 let'iiu dňa smert'i* (Léningrad, 1927, *Akademiia nauk USSR* ; cf. le compte rendu d'Å. Sauvageot, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVIII, 1928, pp. 217-220).

LES RÉALISATEURS. — Parmi les réalisateurs, nous croyons utile de mentionner en premier lieu deux savants : 1° OTTO DONNER (né en 1835, mort en 1909), dont l'activité est étroitement liée à celle de la *Société Finno-ougrienne* (voir plus bas) ; 2° EMIL N. SETÄLÄ, dont l'activité se rattache non seulement à celle de la société citée plus haut, mais aussi à la grande enquête sur place pour la réalisation du *Grand dictionnaire de la langue populaire finnoise*, dont la méthode sera soumise à une analyse plus détaillée.

III. LA SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE

L'activité de cette Société concerne surtout les langues appartenant à la famille finno-ougrienne, qui furent explorées sur place grâce à son initiative et à son appui efficace.

L'IDÉE DE PUBLIER UNE REVUE FINNO-OUGRIENNE. — En 1872, O. Donner fit un voyage en Hongrie et publia ensuite son travail « Aperçu de l'histoire de la linguistique finno-ougrienne. (*Öfversigt af den Finsk-Ugriska Språkforskningens historia*). Il eut, à la même date, l'idée de publier une revue « qui se tiendrait au courant des travaux édités dans le domaine des recherches finno-ougriennes, en rendrait compte et renfermerait aussi des travaux originaux dans cette branche. Pour rendre la revue accessible aussi à des savants étrangers et créer un lien, surtout entre la Hongrie et nous (selon E. N. Setälä) on y imprimerait des articles en allemand, français, anglais ou latin, comme il est d'usage dans plusieurs revues étrangères » (E. N. Setälä, *Otto Donner, In memoriam*, dans *Journal de Soc. Finno-ougr.*, t. XXVII, 1911, pp. 20-21).

LES HONGROIS REFUSENT LA COLLABORATION A LA REVUE. — En 1875, Donner écrit à Lönnrot que son entreprise de créer une revue a échoué parce que les savants Paul Hunfalvy et Schiefner ne veulent pas y collaborer. « On dit, écrit Donner, que le temps n'est pas encore venu ; et pourtant on fait paraître avec ardeur de grandes publications en hongrois et en partie aussi en finnois... Mais ce qui est ajourné n'est pas oublié » (E. N. Setälä, *l. c.*, pp. 20-21).

LE PREMIER GERME DE LA SOCIÉTÉ. — « Le premier germe des idées qui ont servi de guide à la Société (finno-ougrienne) remonte au congrès tenu en 1881 par la *Société de littérature finnoise* à l'occasion de son cinquantième anniversaire. A ce congrès, où il y avait aussi des Esthoniens, dit E. N. Setälä, l'idée fut lancée de fonder au sein de cette société une *académie* qui se proposerait d'étudier des parlers apparentés aux Finnois ». La proposition ne fut pas acceptée. Donner fit dans ce sens

à la Société des sciences de Finlande, au début de 1882, la même proposition tendant à la création d'une section finno-ougrienne spéciale au sein de la société. La proposition fut rejetée d'emblée (affirme E. N. Setälä, *Otto Donner, In memoriam,* dans *Journal,* t. XXVII, 1911, p. 24).

Malgré ces insuccès temporaires, Otto Donner réussit avec une grande habileté à réunir des personnes de milieux et de partis différents, et à constituer, le 15 novembre 1883, la *Société Finno-ougrienne.*

But de la Société finno-ougrienne. — Son but était : de former en Finlande un centre pour les recherches scientifiques concernant la langue, l'ethnographie et l'histoire des tribus finno-ougriennes ; d'envoyer sur place pour recueillir les matériaux des personnes s'intéressant à la chose ; de sauver de l'oubli les particularités linguistiques des tribus finnoises qui, surtout en Russie, sont en voie de disparition ; enfin de susciter un plus grand intérêt chez le public pour l'histoire, le développement et l'état actuel de la civilisation des tribus finnoises (cf. *Journal de la Soc. Finno-ougr.*, t. I, 1886, p. 2) (1).

Les organes de la Société. — A partir de 1886, la Société a publié le *Journal de la Société Finno-ougrienne* (le dernier volume porte le numéro 53) et à partir de 1890, les *Mémoires de la Société Finno-ougrienne* (le dernier volume porte le numéro 98).

Les nombreux volumes publiés par les deux organes sont la meilleure preuve de l'activité de la Société.

Le premier volume du Journal publie (en annexe) *une carte en couleurs rédigée par O. Donner, indiquant les territoires occupés* (en Europe et en Asie du Nord) *par les peuples qui constituent la famille finno-ougrienne* (cf. aussi la carte publiée par A. Sauvageot dans le volume *Les langues du monde* d'A. Meillet et M. Cohen).

Dans le troisième volume du *Journal,* O. Donner a publié une bibliographie concernant les travaux finno-ougriens durant les années 1885-1886, et il a continué dans les volumes suivants cette bibliographie très utile.

La Société a en outre publié onze dictionnaires concernant différentes langues (dans la série *Lexica*), des « Travaux ethnographiques » (8 volumes) et *Hilfsmittel für das Studium der finnisch-ugrischen Sprachen* (6 volumes).

Une série importante est *Finnisch-ugrische Forschungen,* comptant jusqu'ici 30 volumes ; elle ne compte pas officiellement parmi les publications de la Société Finno-ougrienne, mais fait réellement partie des

(1) Cf. aussi l'article d'Émile N. Setälä, *Les tâches et le but de la Société Finno-ougrienne,* discours d'ouverture prononcé à la séance annuelle de la Soc. Finno-ougr., le 2 déc. 1910, publié dans *Journal...*, t. XXVIII, 5, 1912, pp. 17-24.

réalisations des membres de cette société. Elle est rédigée en ce moment par le professeur Y. H. Toivonen.

Boursiers de la Société. — La Société a fait le plus grand effort en envoyant à ses frais un bon nombre d'explorateurs dans diverses régions. C'est avec une certaine fierté que le Rapport de 1903 fait le bilan suivant : « En tout la Société a jusqu'à présent envoyé en mission, à ses propres frais, *vingt explorateurs*, sans tenir compte des *boursiers paysans*, qui, chacun dans sa province, ont fait des récoltes de poésies populaires pour la Société. Ainsi la Société a organisé des expéditions dans un but linguistique et ethnographique auprès des Vepses, des Lapons, des Mordouins, des Tchérémisses, des Votiaks, des Ostiaks, des Vogoules, ainsi qu'en Mongolie et en Chine, et des recherches archéologiques ont été entreprises dans les gouvernements de Perm et de Tobolsk, ainsi que dans différentes parties de la Sibérie et du Turkestan russe » (*Journal*, t. XXII, 3, 1904, p. 67).

Il me semble que c'est l'activité linguistique la plus étendue qui ait été déployée par une seule Société scientifique à la fin du siècle passé.

Nombre des boursiers. — Le *Journal de la Société Finno-ougrienne* de 1920 (t. XXXVII, 4, 1920, p. 38) indique le nombre de *cinquante-cinq* personnes qui ont accompli au nom de la Société des recherches sur place, et fourni de remarquables contributions linguistiques (1).

Presque tous les savants finnois ont fait leur apprentissage scientifique en réalisant des enquêtes sur place dans des régions très éloignées de leur pays et dans des conditions extrêmement difficiles.

Cet état de choses explique, à mon avis, pourquoi les savants finnois accordent de nos jours la plus grande attention à la « formation » d'un enquêteur, ainsi qu'à une préparation très minutieuse d'une exploration dialectologique (cf. la méthode appliquée par le Grand Dictionnaire de la langue populaire finnoise, pp. 1010-1012 de mon étude).

Parmi les chercheurs étrangers qui ont favorisé les explorations concernant les langues finno-ougriennes, nous devons mentionner le prince Louis-Lucien Bonaparte qui a traduit dans *onze langues ou dialectes finnois* l'Évangile selon S. Matthieu ; cette traduction fut revue par F. Wiedemann et éditée aux frais du Prince (cf. *Journal*, t. X, 1892, p. 275).

La supériorité d'un enquêteur indigène. — La Société a souvent accordé son appui aux jeunes chercheurs indigènes (et souvent à des instituteurs habitant les pays les plus éloignés). Sur cette collaboration,

(1) Cf. une liste nominale des boursiers de la Société publiée dans *Journal*, t. XXVII, 5, 1911, pp. 32-36, qui indique, sous quarante numéros, les noms de quarante-sept personnes.

le Rapport de l'année 1913 nous apporte des remarques qui méritent d'être reproduites : « Il est naturel en effet qu'un Mordve ou un Tchérémisse puisse obtenir et noter sur la vie de son peuple, surtout sur ses croyances et en général sur sa vie intellectuelle, des données plus détaillées que ce que l'on en peut recueillir en interrogeant et en regardant. Ces matériaux doivent naturellement être accueillis avec *une prudence plus grande encore que d'ordinaire, parce qu'ils peuvent se ressentir d'un manque de critique chez l'enquêteur* (1) ; mais, dans la mesure où ils se contentent d'être des explications objectives et des exposés de faits, ils peuvent fournir des renseignements dont un chercheur étranger, qui ne séjourne que peu de temps et qui est toujours plus ou moins suspect aux yeux du peuple, ne saurait avoir connaissance. Pour faire de ces enquêteurs indigènes des collaborateurs utiles, la Société a cherché à leur donner des conseils et des instructions, et même elle a fourni à quelques-uns l'occasion de recevoir en Finlande les leçons de maîtres compétents » (*Journal*, t. XXXVII, 4, 1930, p. 39 ; cf. aussi t. XXVIII, 5, 1912, p. 28) (2).

La création de la Société Finno-ougrienne doit être considérée comme une date historique, et le savant Otto Donner comme l'un des plus remarquables réalisateurs dans le domaine de la linguistique générale et de la dialectologie.

IV. LE GRAND DICTIONNAIRE DE LA LANGUE POPULAIRE FINNOISE

La méthode pour la réalisation du Grand Dictionnaire n'a pas été définitivement fixée dès le commencement des travaux.

On peut distinguer au fait, *deux méthodes* d'exploration distinctes :

1° La *première* essayant tout simplement de « vérifier » ou de mieux fixer la partie sémantique des vocables contenus dans le Dictionnaire de Lönnrot ;

2° La *seconde*, mieux organisée, faisant des sondages plus profonds et accordant l'attention nécessaire aux objets. C'est la méthode qu'on pratique de nos jours.

a) Première méthode et enquête.

Point de départ. — L'idée de réaliser un Dictionnaire *dialectal* fut lancée par Otto Donner en 1874, lorsqu'il présenta son projet à la

(1) Texte mis en italique par moi-même.

(2) Sur l'activité de la Société, outre l'article de E. N. Setälä (cité plus haut), cf. le compte rendu de 1905 à 1906 (*Journal*, t. XXIV, 5, 1907, pp. 25-26).

Société de littérature finnoise. En 1877, A. A. Borenius présenta lui aussi à la « Société de la langue maternelle » (*Kotikielen Seura*) un plan identique. Les deux projets n'eurent pas de suite (Bakó, p. 82).

En 1896, le savant Emil N. Setälä présenta également à la Société de littérature finnoise un projet qui envisageait la réalisation de *trois* travaux lexicologiques distincts :

1° Un *Dictionnaire des parlers populaires finnois* qui devait être en quelque sorte le *Thesaurus* de tout le lexique et de toutes les formes. C'est ce Dictionnaire dont les matériaux sont déjà réunis par l'institution « Les Archives dialectales » (*Sanakirjasäätiö*), sous la direction du professeur Lauri Hakulinen (privat-dozent à l'Université de Helsinki), qui constitue l'objet de notre examen.

2° Un *Dictionnaire de l'ancien finnois*, qui devait renfermer l'ancienne langue finnoise. En ce moment (1950), on rassemble encore les matériaux pour le Dictionnaire de l'ancien finnois littéraire, qui comprendra la période 1540-1880. Il ne possède pas encore un comité de rédaction proprement dit. Le travail a été dirigé par la Société de littérature finnoise et par l'Institut *Suomen suku* (« La race finnoise ») (L. Hakulinen).

3° Un *Dictionnaire étymologique du finnois*, qui est rédigé en ce moment (1950) par *Suomen suku*, sous la direction du professeur Y. H. Toivonen, membre de l'Académie de Finlande. Dans les grandes lignes, on en a déjà rassemblé les matériaux, et environ 40 pour-cent du manuscrit se trouve achevé. On commencera à imprimer le premier volume au cours de 1950 (L. Hakulinen).

4° Un *Dictionnaire du finnois littéraire moderne*, qui devait remplir, dirions-nous, le rôle du *Larousse* pour le français. Le rédacteur en chef de ce dictionnaire est, depuis 1939, le docteur Matti Sadeniemi. Plus de la moitié du manuscrit se trouve achevée. On commencera à l'imprimer au cours de 1950. Cet ouvrage comprendra six volumes, et il sera probablement achevé dans six ans (L. Hakulinen) (1).

(1) Mon confrère Lauri Hakulinen, enquêteur des patois de la Finlande du sud-est et directeur des « Archives dialectales » de Helsinki, a bien voulu me fournir plusieurs informations très précises sur les travaux concernant le Grand Dictionnaire, des indications bibliographiques, ainsi que deux extraits qui m'ont beaucoup facilité la rédaction de ce chapitre ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

Les informations fournies par L. Hakulinen seront suivies de son nom entre parenthèses.

On peut trouver des renseignements plus détaillés sur la méthode pratiquée pour ce Dictionnaire dans les articles suivants : Kustaa Vilkuna, *Vorarbeiten für das Wörterbuch der Finnischen Dialekte*, dans *Studia Fennica*, t. 1, 1934 (extrait de dix pages, avec une carte hors texte qui indique les vingt-trois secteurs du territoire à explorer) ; Lauri Hakulinen, *A finn nyelvjárási szótár elömunkálatairól* « Sur les travaux préliminaires du dictionnaire dialectal finnois », dans la revue

Une fois approuvée la proposition du savant E. N. Setälä, le chercheur E. A. Ekman (aujourd'hui Tunkelo, selon Bakô) publia l'ouvrage « Dictionnaire finnois pour recueillir les vocables » (*Suomen kielen keräilysanasto*, 1899), qui renfermait, sur plus de six cents pages, tous les mots connus du finnois.

Cet ouvrage devait servir de questionnaire aux boursiers de la Société qui devaient aller sur place et enregistrer les réponses obtenues des gens du pays, et demander si le terme mentionné dans le Dictionnaire existait ou non (ils notaient même les réponses négatives), sa prononciation, ainsi que sa signification.

Les réponses obtenues ont été notées sur des fiches, suivies assez souvent de formes morphologiques. Les mots vivants devaient être accompagnés de propositions destinées à éclaircir leur signification et leur emploi (Bakô, pp. 83-84).

Il s'agissait d'explorer d'après cette méthode cinq cents localités. Les *enquêteurs* étaient dans la plupart des cas des étudiants suivant les cours de finnois à l'Université, et plus tard même des instituteurs ou d'autres personnes qui voulaient prêter un concours volontaire à la réalisation de cet ouvrage.

L'exploration se faisait surtout durant les grandes vacances ou à l'occasion de la fête de Noël. Elle n'a cependant jamais pris un très grand développement, car la Société littéraire finnoise ne disposait pas des moyens financiers suffisants pour couvrir les frais de voyage des enquêteurs.

Cette première entreprise a apporté à la Société (jusqu'en 1914) un total de 660.000 fiches (Bakô, p. 84).

La première enquête ne satisfaisait pas les exigences scientifiques. — Ce système d'enquête ayant à sa base un *Dictionnaire alphabétique* ne pouvait pas satisfaire les exigences scientifiques.

Les défauts de cette méthode, reconnus par les dirigeants, étaient les suivants :

1° L'enquête était trop incomplète, car les enquêteurs ne notaient que les termes donnés par le Dictionnaire qui leur servait de guide. Les

Magyar Nyelv, t. XXX, 1934, pp. 257-367 ; István Papp, *A népnyelv ügye Finnországban* « La question du langage populaire en Finlande », dans *Budapesti Szemle*, 1937, pp. 347-363, ainsi que l'article d'Elemér Bakó cité à la p. 999, note 1.

Sur l'activité dialectologique en Finlande, cf. aussi l'article de Kai Donner, *Ueber sprachgeographische Untersuchungen und ihre Ausführung in Finnland* (publié dans le vol. de Jos. Schrijnen, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, pp. 63-67), qui n'est qu'un extrait du texte publié par l'auteur dans *Finnisch-ugrische Forschungen*, t. XXI, 1934, p. 1 ss.

anciens mots échappaient trop souvent, ainsi que des vocables couramment employés.

2° Les significations enregistrées étaient elles aussi incomplètes, car on ne notait que l'emploi le plus courant, tandis que d'importantes particularités sémantiques n'étaient même pas reconnues.

3° Plusieurs données ont été extorquées ou forgées, car les enquêteurs intervenaient auprès des informateurs pour obtenir des réponses concernant tous les mots contenus dans leur Dictionnaire, etc. (Bakó, pp. 83-84 ; Kustaa Vilkuna, p. 4 de l'extrait).

La direction devait donc procéder sans tarder à une modification radicale de cette méthode d'enquête.

Par ce changement nous nous trouvons en face d'une nouvelle méthode qui constitue à vrai dire la *seconde phase* dans la réalisation du Grand Dictionnaire finnois.

b) Seconde méthode et enquête : Les archives dialectales.

La seconde méthode date de 1914 : à l'occasion du cinquantenaire du professeur E. N. Setälä, le savant Artturi Kannisto proposa de créer une « Fondation du Dictionnaire patois du finnois » (*Suomen kansankielen sanakirjarahasto*) sous le patronage de la Société de littérature finnoise. Cette Fondation devint indépendante en 1916, et en 1924 furent créées « Les Archives dialectales » (*Sanakirjasäätiö*) (Bakó, p. 85).

Importante subvention de l'État finlandais. — Nous devons souligner tout particulièrement l'importante subvention allouée au Dictionnaire par l'État finlandais. En effet, selon les informations publiées par Elmér Bakó (pp. 87-88, d'après les données mises à sa disposition par Lauri Hakulinen), l'État a accordé, de 1925 à 1938, la somme de 7.370.000 marcs finlandais, et cela malgré sa situation économique plutôt précaire. Peu de pays, à ma connaissance, ont consacré aux enquêtes linguistiques une somme aussi importante.

A cette subvention il faut ajouter les importantes contributions offertes par les autorités des régions soumises aux explorations.

But des archives. — Les Archives se proposent :

1° De réunir des matériaux dialectaux concernant tous les parlers finnois en vue de la rédaction d'un Grand Dictionnaire dialectal du finnois ;

2° De préparer, de surveiller et d'instruire les correspondants et les enquêteurs ;

3° D'explorer toutes les langues apparentées au finnois (tâche qui a

été entreprise par l'Institut *Suomen suku* dont l'administration fut unie, en 1936, à celle des Archives (L. Hakulinen) ;

4° De tenir en éveil l'intérêt du public pour le Grand Dictionnaire, ainsi que pour tous les travaux linguistiques intéressant le passé du peuple finnois ;

5° De publier un dictionnaire des dialectes finnois qui contienne, autant que possible, des renseignements sur tous les mots de la langue populaire, sur leurs significations, avec des spécimens de phrases, ainsi que l'indication sur l'étendue géographique.

La direction du dictionnaire. — Les travaux du Dictionnaire ont été dirigés de 1927 à 1931 par Toivo Kaukoranta, de 1932 à 1945 par le professeur Martti Rapola (1) et depuis 1946 par le Dr Lauri Hakulinen, directeur des Archives (*apud* Lauri Hakulinen).

Tous les matériaux sont concentrés aux Archives (Helsinki, rue Hallituskatu, n° 1) (2).

La direction du Dictionnaire maintient constamment le contact avec les correspondants et avec les enquêteurs, en leur adressant des lettres ou en envoyant sur place l'un des membres de la direction afin de diriger, de surveiller et de conseiller les vaillants collaborateurs de cette œuvre d'importance nationale (Bakó, p. 95).

1. Le nouveau questionnaire.

Les changements survenus dans les travaux du Dictionnaire dialectal finnois ont été déterminés par le fait que la Société littéraire ne disposait

(1) Le professeur Martti Rapola donna souvent des travaux aux étudiants qui puisèrent les matériaux dans la récolte du Dictionnaire et rédigèrent des cartes linguistiques dont une copie revenait au Bureau du Dictionnaire (Bakó, p. 102).

(2) Quant au fonctionnement du Bureau, il est utile de donner les informations suivantes : il est exempt de tout impôt et de l'affranchissement de sa correspondance. Les correspondants peuvent eux aussi envoyer gratuitement leur correspondance. (Bakó, p. 97) (la franchise n'est accordée aujourd'hui qu'au courrier d'arrivée ; L. Hakulinen).

Elemér Bakó (pp. 109-111) signale, en outre, que le bureau du Dictionnaire, l'Institut de phonétique et la Commission de Toponymie se trouvent installés dans un même bâtiment, le Palais de la Société littéraire finnoise.

Toute cette activité embrassant des domaines ayant des traits communs se développe sous la direction de la « Fondation de la culture populaire » (*Talonpoikaiskulttuurisäätiö*) qui fut créée en 1938, et dont le but est de mettre en lumière la culture des ancêtres, de la défendre, d'augmenter l'intérêt pour elle et de la placer à la base du nouveau développement du peuple finnois.

La Fondation a trente-trois membres choisis parmi les personnalités qui connaissent le mieux les diverses branches de la culture populaire et qui ont contribué par leurs travaux à sa mise en valeur. Elle a comme organe la revue « Pays natal » (*Kotiseutu*), dont les premiers numéros datent de 1909.

pas des moyens financiers suffisants pour faire avancer l'œuvre rapidement. La première guerre mondiale et la baisse de la valeur du marc qui la suivit interrompirent, dit Lauri Hakulinen, pour dix années tous les travaux sur place. Ce ne fut qu'après la fondation de la *Sanakirjasäätiö* et l'allocation d'une subvention satisfaisante par l'État que les travaux reprirent avec plus d'ampleur.

LE NOUVEAU QUESTIONNAIRE. — Il fallait avant tout mettre à la disposition des enquêteurs et des correspondants un nouvel instrument mieux adapté au but visé. A cette fin, on procéda au remplacement du Dictionnaire *alphabétique* par des *questionnaires par matières*, où tout ordre alphabétique était supprimé.

On mit sur fiches une dizaine d'exemplaires du grand Dictionnaire finnois-suédois d'E. Lönnrot (*Finskt-svenskt Lexicon*, Helsinki, 1874-1880), en groupant les mots par similitude sémantique ; on obtint de la sorte *vingt-neuf volumes par matières* (Bakô, p. 32).

Ce dur travail a été dirigé par le professeur Y. H. Toivonen. Un volume, par exemple, concerne l'agriculture, un autre l'élevage du bétail, le troisième les travaux manuels et leur technique, etc.

Les enquêteurs prenaient avec eux un exemplaire du Dictionnaire de Lönnrot, dont les mots étaient groupés par matières. Les vocables ne se trouvaient plus selon un ordre alphabétique arbitraire, mais selon leurs rapports sémantiques, ce qui facilitait énormément la tâche de l'enquêteur ou du correspondant, en rendant presque nulle leur intervention.

Le Dictionnaire ne donnait cependant pas tous les mots du finnois. Afin de combler les lacunes, chaque enquêteur ou correspondant a en plus à sa disposition des matériaux supplémentaires, présentés dans un « Instrument auxiliaire d'enquête » (*Sanastonkerääjän apuneuvoja*). Il y a, par exemple, dans cet Instrument soixante-cinq questions concernant la flore, cent quatre-vingt-neuf regardant le feu, etc. (Bakó, p. 93).

LA REVUE DES ENQUÊTEURS ET DES CORRESPONDANTS. — Afin de stimuler les collaborateurs et d'attirer leur attention sur différents mots et problèmes, la direction du Dictionnaire a publié à partir de 1927 le périodique « Ramasseur de mots » (*Sanastaja*), qui est un organe exclusivement consacré aux enquêtes. Cette revue renferme annuellement plus de cinq cents pages de grand format.

Lauri Hakulinen décrit son contenu en ces termes : « Les questions concernent en partie des mots individuels, leur signification et leur zone d'expansion, en partie des groupes entiers de mots ou de choses. Parmi ces derniers on peut citer l'écobuage, l'agriculture ordinaire, la fenaison, la moisson, la culture et la préparation du lin et du chanvre, les plantes et les animaux, l'élevage du bétail, la chasse, la pêche, les

habitations et le ménage, l'éducation des enfants et les dénominations des parents. Puisque quelques questions sont assez étendues (le nombre des questions de détail peut s'élever à plus de cent), on les a réunies en groupes convenables, publiés dans plusieurs numéros. Un seul numéro (de la revue) ne contient pas ordinairement plus de cinquante questions du même domaine. Si les types d'habitations, leurs parties ou les objets en question diffèrent d'une province à l'autre, les questions sont suivies de dessins. De cette façon on a voulu constater le territoire exact de chaque type ».

Les questions concernant les mots individuels sont groupés, dit Hakulinen, en deux séries intitulées : « Trésor de mots » (*Sanalipas*) et « Mots intéressants » (*Mielenkiintoisia sanoja*). De la première série ont paru jusqu'ici (le 1 mai 1950) 1.507 numéros, de la seconde 1.222 numéros. Les mots ne sont pas dans l'ordre alphabétique ni sémantique.

Le dernier numéro que nous connaissions de la revue *Sanastaja* est celui du 1 mai 1950 (le cinquante-huitième).

Les enquêteurs demeurant longtemps dans une région devaient se pourvoir d'une *petite bibliothèque* qui pouvait leur offrir des renseignements ou du moins les notions les plus élémentaires sur plusieurs disciplines : l'anatomie, la physique, la zoologie, la botanique, l'agriculture, l'élevage, les travaux d'artisans, etc. Ils ont même parfois des livres plus spéciaux, regardant la peinture, les couleurs, la sculpture, la géologie, la minéralogie, l'astronomie, l'accouchement, etc. (Bakó, pp. 93-94).

Ils sont tenus de vouer *la plus grande attention aux objets* et à leur forme et fonction. A cette fin, on emploie des illustrations, des dessins ou des croquis (Bakó, p. 94 ; cf. le questionnaire en couleurs de Pellis, p. 604 de mon étude).

Après une longue expérience, on décida de séparer les réponses du questionnaire et de les écrire sur un papier à part en indiquant le nom, l'âge, l'occupation et l'adresse de l'informateur (Bakó, p. 93).

2. Enquêteurs.

Le Grand Dictionnaire du finnois est réalisé grâce à la collaboration d'un bon nombre d'*enquêteurs spécialisés* et de *correspondants*.

Choix des enquêteurs. — La direction du Dictionnaire accorde la plus grande attention au choix des enquêteurs, qui doivent travailler selon un programme établi dans les menus détails par Lauri Hakulinen.

Les Archives dialectales et l'Université de Helsinki ont organisé chaque année (de 1920 à 1930) des *cours sur la technique de l'enquête*, où les participants étaient initiés à la phonétique, à la linguistique générale et à l'ethnographie ; aujourd'hui (1950) ils ne sont plus nécessaires, l'enquête étant virtuellement terminée (L. Hakulinen).

Les cours sont accompagnés de travaux de séminaire auxquels prennent part aussi une ou deux personnes recrutées parmi les gens du peuple qui parlent couramment le patois et dont l'occupation est celle de laboureur, d'agriculteur ou de garde-forestier. Ces personnes (homme ou femme) font l'office de « professeur de patois » dans les exercices (Bakó, p. 89).

Pour être choisi comme enquêteur, il est absolument nécessaire d'avoir pris part à ces cours spéciaux ainsi qu'aux travaux de séminaire.

On donne aux étudiants les informations les plus détaillées sur les travaux réalisés au Dictionnaire et sur le but visé par cette œuvre d'importance nationale (1).

Cet enseignement est complété par des *excursions linguistiques et ethnographiques* organisées par le Musée national pendant les grandes vacances. On constitue un groupe de jeunes chercheurs qui vont sur place sous la direction d'un professeur spécialisé (par exemple : U. T. Sirelius, finnologue bien connu ; Albert Hämäläinen, professeur d'ethnographie ou F. Äimä, phonéticien renommé, etc. ; ces trois savants sont morts maintenant). Les participants recueillent d'ordinaire à cette occasion des matériaux pour leur thèse (Bakó, pp. 90-91).

Réunions des enquêteurs. — Les enquêteurs se réunissent au moins une fois par an pour discuter avec la direction du Dictionnaire les différents problèmes qui regardent les enquêtes.

On présenta dernièrement à ces réunions des films, des photographies et des disques exécutés sur place par les enquêteurs (Bakó, p. 95).

Chefs de groupe. — Étant donné le grand nombre des enquêteurs (voir p. 1012), la direction du Dictionnaire a institué la qualité de chef de groupe. Les chefs de groupe ont l'obligation de parcourir tout le territoire qui leur est assigné, en surveillant la façon dont se déroule l'enquête sur place et en complétant les lacunes des matériaux déjà recueillis (Bakó, p. 92).

Les honoraires des enquêteurs. — Les enquêteurs travaillant sur place plusieurs années de suite reçoivent des honoraires qui correspondent aux appointements d'un professeur de lycée au commencement de sa carrière, avec la seule différence qu'ils ne jouissent que de six semaines de vacances par an, tandis que les professeurs ont trois mois (Bakó, p. 92).

Durée du travail. — Chaque enquêteur travaille d'ordinaire pendant *trois* ou *quatre ans*, dans la même région, afin de connaître à fond non

(1) L'intérêt parmi la jeune génération est vraiment émouvant : les étudiants de l'Université de Turku par exemple ont publié de leur propre initiative plusieurs volumes concernant le langage populaire (Bakó, p. 96, cf. aussi note 7).

seulement le langage, mais aussi l'aspect de la culture matérielle et intellectuelle (les croyances, le folklore, etc.) dans toute sa complexité (Bakó, p. 91).

Nombre des enquêteurs. — Le nombre des enquêteurs ayant une préparation universitaire était de *trente* environ, celui des correspondants de sept cents et plus (voir plus bas) (Lauri Hakulinen).

3. Correspondants.

La direction du Grand Dictionnaire a organisé l'enquête en faisant appel à un grand nombre de correspondants, dont le passé est examiné avec beaucoup d'attention, afin que les matériaux qu'ils réunissent soient dignes de toute confiance.

La fiche individuelle. — Au bureau du Dictionnaire, chaque correspondant a une fiche individuelle qui contient les informations suivantes : le nom et le prénom ; le lieu de naissance ; l'âge ; le lieu actuel d'habitation ; le lieu qu'il explore ; l'occupation ; la date depuis laquelle il habite la localité soumise à l'enquête ; les localités habitées auparavant, et la durée de son séjour dans chacune d'elles ; quels patois ont parlé son père et sa mère ; quelle a été l'occupation de ses parents, ainsi que leur lieu de naissance ; quelle est son instruction personnelle et quelles sont les écoles qu'il a suivies ; la date de son mariage et le lieu d'origine de sa femme (Bakó, p. 99).

Toutes ces informations doivent être tenues à jour au fur et à mesure des changements.

L'occupation des correspondants. — La plupart des correspondants sont des agriculteurs, des forestiers, des laboureurs, quelquefois des pasteurs (curés) ou des instituteurs ou enfin des anciens enquêteurs (Bakó, p. 97).

L'âge. — La direction du Dictionnaire a préféré choisir les correspondants parmi les personnes âgées de trente à cinquante ans ; elle a évité les personnes plus jeunes ou plus âgées (Bakó, p. 97).

Les honoraires des correspondants. — Les correspondants sont rémunérés. En 1939 (selon Bakó, pp. 100-101), on a réparti quinze mille marcs finlandais entre des centaines de correspondants, dont chacun a reçu quelques centaines de marcs (L. Hakulinen).

A la même occasion, on leur a offert des livres, parmi lesquels se trouvait (en 1938) « Le bon Thomas » (*Hyvä Tuomas*). C'est un ouvrage écrit dans un style gracieux, parsemé de farces, où l'on enseigne des problèmes scientifiques. Il contient, en outre, des coutumes de Noël du peuple

finnois comparées à celles des autres peuples, des conseils sur la nourriture, etc. ; la seconde partie est consacrée aux travaux du Dictionnaire. Il est orné de nombreuses illustrations représentant des paysages, des travaux manuels réalisés par les paysans, des savants renommés du monde entier, etc. (Bakó, *l. c.*).

Lors de leur arrivée à Helsinki, les correspondants peuvent visiter le bureau du Dictionnaire pour mieux connaître son organisation et pour voir la façon dont sont utilisés les matériaux qu'ils ont fournis (Bakó, p. 100).

Nombre des correspondants. — Les matériaux pour le Grand Dictionnaire, comme nous l'avons dit, sont recueillis en partie par des boursiers ayant une instruction universitaire (au nombre de trente environ) et en partie par des correspondants volontaires. Le nombre de ceux-ci était en 1938, la dernière année de paix (affirme Hakulinen) de 731 (y compris les enquêteurs, ajoutons-nous) ; mais pendant la guerre, leur nombre a diminué, et il n'était plus en 1946 que de 296 seulement. Ces correspondants ont envoyé 131.353 fiches de mots (en 1938) et 29.702 en 1946. La carte publiée par Kustaa Vilkuna à la fin de son article *Vorarbeiten für das Wörterbuch* indique par des points les localités où il y a des correspondants volontaires (cf. mon étude, p. 1005, n.).

4. Localités.

Sur les localités explorées, Lauri Hakulinen a bien voulu me donner les informations suivantes : « Pour l'enquête d'un mot et d'autres matériaux se rapportant à la vieille culture populaire, le territoire de la Finlande fut divisé en vingt et une sections. Ces sections ont été limitées de façon à comprendre des dialectes pas trop différents au point de vue phonologique (1). Dans chaque section on choisit une paroisse, où l'on envoya un enquêteur instruit, dont la tâche était de recueillir un vocabulaire local le plus complet possible Pour chaque question fut réservée une période de trois à quatre ans, et le travail entier devait être complété en quinze ans. Ce but eût sans doute été atteint si la guerre n'avait pas interrompu le travail en 1939, quand trois sections encore restaient inachevées ».

« Après la guerre, l'enquête a été menée à fin dans deux points d'enquête, mais le troisième et dernier (la Finlande de l'extrême Nord) restera probablement inachevé pour longtemps, car il se passera des années avant que cette province complètement détruite soit reconstruite ».

(1) « Pour obtenir le vocabulaire complet de tous les dialectes, il aurait fallu créer au moins cent points d'enquête, mais les ressources économiques ne permettaient pas un travail aussi étendu ».

« Des régions situées entre les points d'enquête mentionnés, on a recueilli certains vocabulaires spéciaux, et, en outre, les correspondants volontaires ont contribué avec des matériaux abondants et de grande valeur » (Lauri Hakulinen, le 16 avril 1947).

Les matériaux réunis jusqu'a présent (1949). — Les informations aimablement fournies par mon collègue Lauri Hakulinen sont les suivantes : « Le nombre des fiches contenant les matériaux du dictionnaire de la langue populaire finnoise est en pleine croissance. En 1947, les correspondants volontaires ont envoyé 27.908 et en 1948, 29.056 fiches. Selon une évaluation faite en été 1949, les collections principales (c'est-à-dire les fiches rassemblées par des boursiers spécialement préparés à cette tâche) comprenaient environ 2.053.000 fiches. Selon toute apparence, les résultats obtenus par les correspondants volontaires seront meilleurs encore, mais on n'avait examiné, à la fin de 1948, qu'environ 400.000 de ces fiches-là (lettre du 19 octobre 1949).

5. Transcription phonétique.

Sur ce problème, nous pouvons donner les informations suivantes : « Les bases de la transcription phonétique ont été jetées déjà en 1902 par le professeur E. N. Setälä dans son article *Über Transskription der finnisch-ugrischen Sprachen*, publié dans *Finnisch-ugrische Forschungen* (t. 1, 1902, pp. 15-52) » (L. Hakulinen).

« Son système, dit L. Hakulinen, s'est montré fort pratique et n'a pas eu besoin de modifications essentielles plus tard ».

Divergences entre les notations des enquêteurs et des correspondants. — Avec une remarquable objectivité, Lauri Hakulinen fait à ce sujet la constatation suivante : « Les enquêteurs ordinaires, spécialement instruits, ont naturellement noté les sons dialectaux avec plus de précision que les correspondants volontaires, qui n'ont pas eu d'autre moyen que l'orthographe normale de la langue écrite. Mais leurs notations sont elles aussi assez satisfaisantes, car les dialectes finnois n'ont que très peu de sons qui n'ont pas de signe correspondant dans la langue écrite normale ».

Institut de phonétique. — Hugo Pipping (né en 1864, mort en 1944) (1) a le grand mérite d'avoir introduit en Finlande les recherches de phonétique expérimentale.

(1) Cf. son étude *Zur Phonetik der finnischen Sprache, Untersuchungen mit Hensen's Sprachzeichner* (236 p. et 4 tableaux), dans le tome XIV des *Mémoires de la Société Finno-ougrienne* (1899). — Sur son activité, cf. A. Långfors, *Hugo Pipping,*

Son œuvre a été continuée par Jean Poirot (né en 1873, mort en 1924) qui devint, en 1920, le directeur du Laboratoire de phonétique à la Sorbonne (1), à partir de 1921 jusqu'en 1934 par Frans Äimä (né en 1875, mort en 1936) (2), ensuite par d'autres savants finnois (Kai Donner, Lauri Kettunen) et à partir de 1936 par le Dr G. F. Ramstedt (Bakó, p. 106). Le directeur de l'Institut est en ce moment (1949) le professeur Antti Sovijärvi.

L'Institut a deux sections : la section du finnois et la section du suédois. Son activité, qui est tout à fait indépendante, se développe cependant en rapport étroit avec le Grand Dictionnaire dialectal.

Les savants Lauri Kettunen et le Dr Antti Sovijärvi ont fait en 1935 des enquêtes en Suède septentrionale et dans la partie occidentale et septentrionale de la Finlande, en réalisant des enregistrements à l'aide du kymographe, ainsi que des phonogrammes (Bakó, p. 107).

Pour des études phonétiques plus détaillées, on a fait venir à l'Institut de phonétique quelques personnes parlant bien leur patois et on a enregistré sur disques des conversations concernant leurs occupations ou leurs travaux (Lauri Hakulinen et Bakó, p. 103).

Grâce à la création (en 1936) de la Société nationale de films ethnographiques sous l'impulsion de professeur Martti Rapola (cf. Bakó, p. 103), on a pu réaliser des films d'instruction représentant certains procédés de travail (l'écobuage, la fenaison, la pêche au filet, etc., *apud* L. Hakulinen ; cf. aussi Bakó, pp. 103-105).

6. La poésie populaire.

La poésie populaire est l'objet d'une grande attention. Les enquêtes furent pratiquement terminées avant 1914. Les « Poèmes anciens du peuple finnois » (*Suomen Kansan Vanhat Runot*) ont été publiés, de 1908 à 1948, en 33 volumes contenant plus de 37.000 pages. C'est « le plus gros livre finnois » (L. Hakulinen). On a également publié, affirme L.

In memoriam, dans *Neuphilol. Mitteilungen*, t. XLV, 1944, pp. 145-146. — Sur l'organisation de recherches physiologiques par la Société Finno-ougrienne, cf. *Journal*, t. XVIII, 4, 1900, pp. 43-44 ; t. XXVIII, 5, 1912, pp. 18-19 (le phonographe employé par les boursiers).

(1) Sur sa vie et son activité, cf. A. v. Kraemer, *Jean Poirot, In memoriam*, dans *Neuphilol. Mitteilungen*, t. XXVI, 1925, pp. 1-13.

(2) Sur l'activité de l'Institut, cf. Antti Sovijärvi, *Unterricht und Forschung im Phonetischen Institut der Universität Helsinki*, dans *Archiv für vergleichende Phonetik*, t. II, 1938, pp. 118-122. — Le même auteur a publié dernièrement l'importante étude *Die gehaltenen, geflüsterten und gesungenen Vokale und Nasale der Finnischen Sprache, Physiologisch-physikalische Lautanalysen, mit 18 Tabellen im Text, nebst 18 Tafeln und 160 Abbildungen* (dans *Annales Acad. Scientiarum Fennicae*, série B, t. XLIV, 2, 1938, Helsinki).

Hakulinen, six volumes d'incantations qui contiennent 11.800 incantations de chasse, de pêche, d'agriculture et de bétail, et 12.735 variantes.

On a recueilli et publié un grand nombre de proverbes, de dictons et de devinettes. Après 1930, la direction de la *Sanakirjastäätiö* organisa à l'aide des étudiants des Universités des concours d'enquêtes de proverbes et de dictons populaires ; mais l'enquête proprement dite fut partout dans le pays réalisée par les gens du peuple. Ces concours accrurent les collections des Archives dialectales de presque un million et demi de variantes de proverbes (Lauri Hakulinen).

Sur la base des résultats obtenus, on publia six choix de dictons (en tout 950 pages environ), représentant les différentes provinces, et un choix intitulé *Suomen kansan sananparsikirja* (« Livre des dictons du peuple finnois », 1948, 464 p.), comprenant le pays entier (L. Hakulinen).

La direction de l'Association de la langue maternelle et l'Académie scientifique finnoise ont organisé le 28 février 1938, le jour du Kalevala, un concours de texte en langue populaire. A ce concours ont pris part, affirme Bakô (p. 101), plus de mille personnes qui ont envoyé de 360 régions des mots et des textes. Le manuscrit réuni contenait environ huit mille pages *in-folio*. Elémer Bakó souligne le fait que les concurrents n'ont pas envoyé à cette occasion des contes, mais presque uniquement des textes qui présentaient des faits réels, ainsi que des faits du passé de leur pays d'origine ou de leur vie personnelle, des travaux réalisés ou des événements passés (Bakó, p. 101).

Un choix des résultats de ce concours fut publié sous le titre *Suomen kansan murrekirja* (« Livre des dialectes du peuple finnois », en 2 vol. : 456 + 404 p., 1940 et 1945) (L. Hakulinen).

7. Cartes linguistiques et quelques publications.

Au bureau des Archives, le travail fut surtout concentré, jusqu'à présent, sur le ramassage des matériaux, ainsi que sur le classement le plus rationnel possible de l'immense récolte linguistique, condition *sine qua non* pour que les données obtenues soient utilisables. Il est probable, dit L. Hakulinen, que la publication se fera sous la forme d'un dictionnaire alphabétique, mais on n'a pas encore décidé (en 1947) dans quelle proportion les matériaux y seront représentés. A en juger par les articles d'essai, il comprendra 12.000 pages au minimum.

Elemèr Bakó (p. 102) donne l'information suivante : il y avait, en 1939, au bureau des Archives, 980 cartes en partie rédigées (par exemple, les noms des poissons, les termes employés pour appeler les animaux, etc.). Le nombre est en ce moment (1950) de 1.140 (L. Hakulinen).

Les résultats de cette immense enquête linguistique paraissent dans

les revues suivantes : *Finnisch-ugrische Forschungen, Studia Fennica* et *Virittäjä* (L'animateur), la célèbre revue des linguistes finlandais (1). Une partie importante des études sur la langue finnoise est contenue dans la série intitulée *Suomi*, publiée par la Société de littérature finnoise, et dont 104 volumes ont vu le jour au cours de la période 1841-1947 (L. Hakulinen).

Voici quelques ouvrages, signalés par Lauri HAKULINEN, parus au cours des dernières années : Lauri HAKULINEN, *Über die semasiologische Entwicklung einiger meteorologisch-affektivischen Wortfamilien in den ostseefinnischen Sprachen* (dans *Studia Fennica*, t. 1, 2, 1933, Helsinki) ; R. I. NIRVI, *Sanankieltoja ja niihin liittyviä kielenilmiöitä itämerensuomalaisissa kielissä* (« Des négations et des phénomènes linguistiques y relatifs dans les langues finnoises de la région baltique », Helsinki, 1944) ; Veikko RUOPPILA, *Kotieläinten nimitykset suomen murteissa* (« Les noms des animaux domestiques dans les dialectes finnois » ; Helsinki, 1943 ; la 2ᵉ partie contenant 150 p. parut en 1947) ; Kustaa VILKUNA, *Die Benennungen des Marienkäfers* (dans *Finnisch-ugrische Forschungen*, t. XXIV, 1937, Helsinki) ; Pertti VIRTARANTA, *Länsiyläsatakuntalaisten murteiden äännehistoria* (« L'histoire des sons des dialectes de la partie occidentale de la province de Satakunta », Helsinki, 1947) ; Martti RAPOLA, *Johdatus suomen murteisiin* (« Introduction aux patois finnois », dans *Suom. Kirj. Seura*, 1947, 112 p.) ; Pekka POHJANVALO, *Salmin murteen sanakirja* (« Dictionnaire du dialecte de Salmi », dans *Suom. Kirj. Seura*, 1947, 172 p. ; il s'agit d'un petit dictionnaire du patois de la paroisse natale de l'auteur, qui, en mécène privé, l'a édité à ses frais ; un volume complémentaire plus large paraîtra en 1950) ; Pertti VIRTARANTA, *Vanha kansa muistelee* (« Les vieux se souviennent », dans *Werner Södeström Oy.*, 1947, 352 p. ; textes en patois) ; Paavo SIRO, *Puhumista merkitsevät verbit itämerensuomalaisissa kielissä* (« Les verbes désignant l'action de parler dans les langues balto-finnoises » ; dans *Mém. de la Soc. Finno ougr.*, t. XCIII, 1949, 183 p.) ; Aimo TURUNEN, *Kalevalan sanakirja* (« Dictionnaire du Kalevala » ; dans *Suom. Kirj. Seura*, 1949, 358 p.) et R. E. NIRVI et Lauri HAKULINEN, *Suomen kansan sananparsikirja* (« Les dictons finnois » ; dans *Werner Södeström Oy.*, 1948, 464 p. ; il s'agit de dictons en patois, choisis aux Archives du *Sanakirjasäätiö* pour le grand public).

Les études et les enquêtes de *toponymie* sont aussi très avancées en Finlande. En 1915 déjà fut constituée la « Commission des Sociétés scientifiques pour les noms de lieu » (*Tieteellisten seurain paikannimitoimikunta*) sous la présidence du professeur Väinö Voionmaa, qui céda

(1) Le savant A. Sauvageot donne régulièrement, dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (la partie des comptes rendus) des informations très précieuses sur l'activité scientifique déployée dans le domaine des langues finno-ougriennes. — Cf. aussi son article *Où les études finno-ougriennes en sont-elles ?* (dans *Lingua*, t. II, 1, 1949, pp. 32-45), où l'auteur n'examine pas la méthode, mais le problème du groupement linguistique des langues finno-ougriennes.

plus tard cette tâche au Dr A. V. Koskimies. En 1939, la Société était dirigée par le professeur E. A. Tunkelo. Ce dernier savant a publié déjà en 1926 un « Plan pour les enquêtes des noms de lieu » (*Ohjelma paikannimitutkiimuksia varten*) dont le contenu (reproduit par Bakó, p. 108) témoigne d'une profonde compréhension du problème des toponymes. L'enquête s'est déroulée de la même manière que celle pour le Grand Dictionnaire finnois (cf. Bakó, pp. 107-109).

En 1939, parut comme thèse de doctorat l'étude sur les noms de lieu intitulée *Vuoksen paikannimistö* (« Les noms de lieu dans les environs de Vuoksi », 488 p.), par Viljo Nissilä. L'auteur est aujourd'hui (1950) le premier chargé de cours pour les recherches sur les noms de lieu, à l'Université de Helsinki (L. Hakulinen).

L'activité dont nous venons de parler place les savants finnois au même plan que ceux des pays occidentaux où la dialectologie compte déjà plus d'un siècle de labeur. La méthode appliquée rappelle souvent celle du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir pp. 234-253 de mon étude).

V. L'ATLAS DES DIALECTES FINNOIS

Grâce à la bienveillance du savant Lauri Kettunen (né en 1885), explorateur de la langue vote, de l'estonien, du live et du vepse, qui a bien voulu m'envoyer (en 1947) les deux volumes de son remarquable ouvrage, je suis en mesure de donner les informations méthodologiques suivantes (1) :

L'Atlas des dialectes finnois est composé de deux parties : 1° Le *volume d'Introduction* ou plutôt d'*interprétation des cartes* ; 2° L'*Atlas proprement dit.*

a) Le volume d'interprétation des cartes.

Ce volume porte le titre suivant : Lauri Kettunen, *Suomen Murteet* III (Dialectes finnois), *B. Selityksiä Murrekartastoon* (« Explications des cartes dialectales »), Helsinki, Suomalaisen Kirjallissuuden Seura, 1940, in-8°, XVI-378 p., dans les Publications de la Société de littérature finnoise, 188 (*Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Toimituksia*).

Dans l'introduction de ce volume, l'auteur dit qu'il a commencé les enquêtes en 1920, en parcourant à bicyclette tous les départements de la Finlande. En 1930 la première partie de l'ouvrage était déjà terminée.

(1) La compréhension du texte finnois m'a été facilitée par un fonctionnaire de la Légation de Finlande auprès du Saint-Siège qui a voulu garder l'anonymat.

Le professeur Lauri Kettunen n'a pas pu travailler à l'Atlas sans interruption. Il tient cependant à ajouter qu'il a réalisé cette œuvre sans aucune aide financière, sauf pour la réalisation des cartes linguistiques. L'enquête des dialectes finnois n'est pas à vrai dire son propre champ de travail (p. IV).

Les erreurs peuvent être contrôlées. — On ne peut pas éviter les erreurs lorsqu'on enregistre des réponses données à la fois par plusieurs personnes ou lorsqu'on emploie la langue littéraire. Le chercheur étudiant un patois dans son bureau de travail ne pourra jamais avoir la même intuition des faits linguistiques que l'enquêteur qui les a entendus sur place. Et l'enquêteur lui-même pourra d'autre part instinctivement trouver dans sa façon de parler des mots qui se prononcent en réalité autrement qu'il croit les prononcer. Lauri Kettunen rappelle ici le phénomène de l'autosuggestion observé souvent par de nombreux enquêteurs, et il affirme en avoir donné des exemples lors de l'examen des cartes de son Atlas.

Les erreurs ne sont cependant pas dangereuses et ne changent pas, d'ordinaire, l'aspect général des faits linguistiques. Les erreurs plus grossières peuvent être immédiatement remarquées, puisque la méthode pratiquée (c'est-à-dire la reproduction des matériaux sur des cartes, ajoutons-nous) fait elle-même ce contrôle (p. V).

Demandes répétées. — Lors de ses voyages, l'auteur a souvent répété aux informateurs la même demande (jusqu'à trois fois dans la même localité) en constatant avec satisfaction que dans quatre-vingt-dix pour cent des cas au moins les réponses restaient les mêmes (p. V).

Les menus détails de prononciation n'ont pas été reproduits sur les cartes ; ils sont cependant mentionnés dans le volume qui explique les cartes de l'Atlas (p. V).

Divergences linguistiques dans le parler des générations. — Lauri Kettunen souligne les divergences linguistiques entre le parler des différentes générations, surtout lorsque l'ancien language peut encore être trouvé, et ajoute qu'il n'estime pas avoir noté tout ce qu'il fallait noter ; les successeurs ont encore dans ce domaine beaucoup de travail (p. V).

Les sources littéraires et celles des Archives. — A cause de la guerre, l'auteur n'a pas pu explorer toutes les sources littéraires et celles des archives, comme il en avait l'intention.

Durant la guerre, l'auteur a complété l'enquête a l'aide de réfugiés. — Durant la guerre (1939-1940), l'auteur fut obligé de compléter son enquête en choisissant comme informateurs des personnes

réfugiées (1). Pour cette raison, il y a des lacunes, par exemple : le parler de l'île de Seiskari n'a pas été étudié, ainsi que la partie orientale de la Carélie. On pourrait, en outre, compléter l'enquête dans les régions finnoises de la Norvège (p. V).

L'AUTEUR A DÛ RENONCER AUX CARTES LEXICOLOGIQUES. — L'Atlas ne contient que des cartes qui présentent des phénomènes phonétiques (« la répartition des sons et de certains groupes de sons dans les dialectes finnois », L. Hakulinen) ; l'auteur a dû renoncer à la publication d'une vingtaine de cartes lexicologiques, comme il en avait l'intention, car l'Atlas serait devenu trop grand (p. V).

DURES CONDITIONS PENDANT L'IMPRESSION. — Cette œuvre remarquable fut publiée pendant la guerre, lorsque les cartographes se trouvaient sous les armes ; la femme d'un cartographe travaillait, dit l'auteur, à la place de son mari appelé sous les drapeaux (p. VI).

L'INTERPRÉTATION DES CARTES. — Après cette introduction, l'auteur analyse séparément chacune des cartes de son Atlas, en expliquant les phénomènes qui y sont traités et en ajoutant de nombreuses particularités linguistiques qui n'ont pas pu être reproduites sous forme cartographique (pp. 1-378).

b) L'Atlas proprement dit.

L'Atlas proprement dit porte le titre suivant : Lauri Kettunen, *Suomen Murteet III* (« Dialectes finnois ») *A. Murrekartasto* (« L'Atlas dialectal »), Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 1940, gr. in-8°, 213 feuilles contenant 213 cartes en deux couleurs, précédées de six pages non numérotées, dont la première est une brève introduction, tandis que les pages 3-5 contiennent les titres des cartes (les cartes 1 à 140 sont consacrées au consonantisme et celles de 141 à 213 au vocalisme). Les feuilles ne sont imprimées que d'un côté.

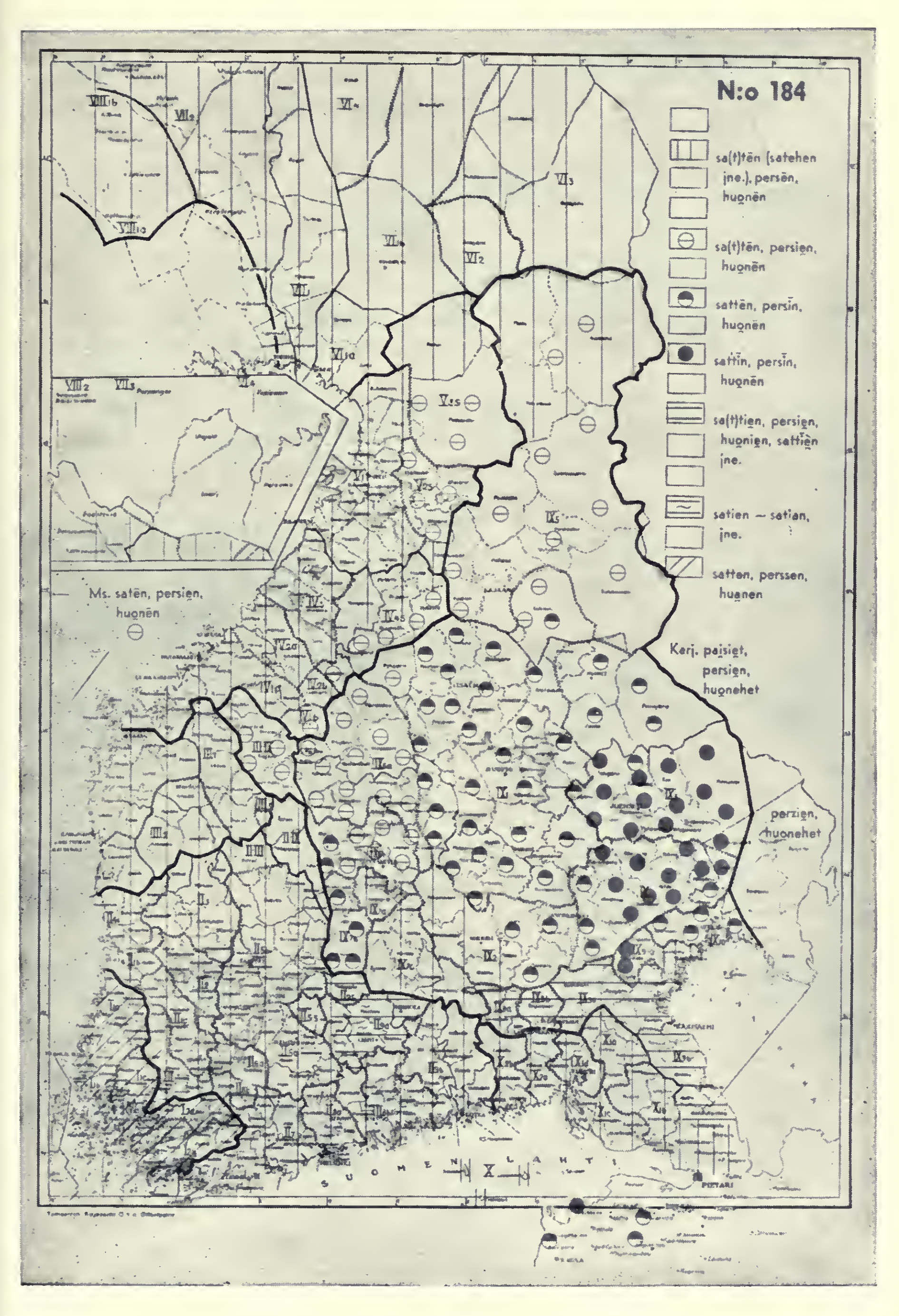
La brève introduction nous apporte les informations suivantes :

La typographie subit, durant l'impression de l'ouvrage, un bombardement, ce qui causa du retard et plusieurs autres difficultés.

Une bonne partie des cartes ne fut pas corrigée par l'auteur lui-même mais par Aarne Anttila, au nom de la Société littéraire finnoise.

(1) En effet, Lauri Hakulinen dit (dans sa lettre du 16 avril 1947) : « L'Atlas linguistique le plus étendu en Finlande est l'œuvre *Suomen Murrekartasto*, publié par le professeur Lauri Kettunen, et *pour la plupart* basée sur des matériaux recueillis par lui-même ».

Elemér Bako (pp. 102-103) ajoute que le questionnaire de l'Atlas a été rédigé par Lauri Kettunen.



Une carte de l'Atlas des dialectes finnois (l'original est en couleurs, cf. p. 1021 de mon étude).

Une carte imprimée sur un papier transparent contient non seulement les rivières (qui constituent des voies de communication de première importance), mais aussi les lacs, qui, en Finlande, sont plus importants encore.

En interprétant les faits linguistiques il faut tenir compte, dit l'auteur, des cartes indiquant les anciennes voies de communication, les grandes routes, la densité de la population, ainsi que les limites des paroisses. L. Kettunen ne considère son ouvrage que comme une première tentative pour présenter l'aspect phonétique des parlers finnois. Il estime, en outre, que les cartes de folklore que Kustaa Vilkuna est en train de rédiger apporteront une aide précieuse pour l'interprétation des données linguistiques.

Les professeurs Kustaa Vilkuna et Martti Havio rédigent ensemble l'*Atlas ethnologique*, qui contiendra des cartes de folklore et des cartes ethnographiques (L. Hakulinen).

L'ASPECT DES CARTES. — Les cartes sont en deux couleurs. Le fond de chaque carte (en noir), identique pour tout l'Atlas, indique les divisions administratives, les principales villes et localités, ainsi que d'autres détails concernant la Finlande.

Par la couleur rouge, l'auteur indique les faits phonétiques, en les présentant soit par des hachures soit par des cercles ou par d'autres signes ayant des formes géométriques. Il ne s'agit donc pas d'une reproduction pure et simple des matériaux enregistrés, comme c'est le cas dans plusieurs Atlas linguistiques du domaine roman ou non roman, mais d'une indication des territoires où les différents phénomènes ont été enregistrés par l'auteur. Cet atlas est donc plutôt une interprétation des données qu'une présentation des matériaux tels qu'ils furent notés par l'auteur lors de ses enquêtes sur place (voir planche nº LXIX, hors texte).

On ne peut qu'admirer sincèrement le dur travail accompli par le savant Lauri Kettunen qui mit ainsi à la disposition des chercheurs finnois un instrument de travail de première importance, malgré les grandes difficultés que son pays a dû traverser depuis une dizaine d'années.

Comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, la réalisation de cet Atlas offre un nouvel exemple de tenacité et d'amour pour le langage des aïeux. Nous souhaitons que l'œuvre de L. Kettunen fasse école dans les pays qui n'ont pas encore réalisé leur Atlas linguistique.

2. ESTONIE

« La condition préalable pour l'étude fructueuse d'une langue est d'en posséder des matériaux aussi abondants que possible et sous une forme qui réponde aux exigences contemporaines. La mission principale et immédiate de l'actuelle génération des linguistes estoniens est donc de fournir cette base matérielle aux recherches futures ». (Andrus SAARESTE, *Atlas, Préface*).

I. INTRODUCTION

Les Estoniens (ou *Estes*) sont établis au nombre de presque un million et demi sur la côte de la mer Baltique, en face de la côte finlandaise. Ils se retrouvent, en outre, en Lettonie et par petits groupes dans les gouvernements de Petrograd, Vitebsk et Pskov (A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde*, p. 155).

Le savant Casimir Būga affirme que « des populations finnoises occupaient encore une partie au moins de la Lituanie au début de l'ère chrétienne. Les Lituaniens ne seraient apparus dans le territoire actuel qu'au début du VIIe siècle. Au VIIIe siècle les Lettons et les Semgalles se seraient établis dans les environs de Vitebsk. Enfin, c'est vers le IXe siècle que les Cours auraient atteint la Baltique » (1).

L'Estonie s'est déclarée indépendante en 1918, mais en 1940 elle fut annexée arbitrairement par l'U. R. S. S.

L'estonien se divise en deux dialectes : 1° *le dialecte du Nord* (dans la région de *Tallin*, Reval) qui se trouve à la base de la langue littéraire estonienne ; 2° *le dialecte du Sud* (dans la région du *Tartu*, Dorpat), qui se distingue nettement de celui du Nord (2) par plusieurs particularités.

(1) *Apud* Raymond SCHMITTLEIN, *Études sur la nationalité des Aestii*, I, *Toponymie Lituanienne*, Bade, Éditions Art et Science, 1948, p. 81. — Les Semgalles constituaient, d'après Schmittlein (p. 180), une peuplade baltique mentionnée pour la première fois par Nestor. — L'étude de Schmittlein représente une contribution de première importance pour la toponymie de cette région. L'étude est illustrée par vingt-cinq cartes, la plupart en couleurs, qui intéressent directement les recherches linguistiques surtout en ce qui concerne le substrat et le remplacement des anciens toponymes par le peuple dominant.

(2) Cf. A. v. WEISS, *Estnische Dialektforschung*, dans *Zeitschrift f. Mundartforschung*, publiée par Walther Mitzka, t. XIII, 1937, p. 86. — Cet article donne un

Les premiers textes en estonien datent du XVI[e] siècle (A. v. Weiss, p. 87) (1). Il faut mentionner spécialement, pour sa pureté et sa correction exceptionnelles, celui qu'on a découvert en 1937 et qui appartient au dialecte estonien méridional (2).

Après la publication de la *Ehstnische Sprachlehre für die beiden Hauptdialekte* (1780) par A. W. HUPEL et de la revue *Beiträge zur genaueren Kenntnis der ehstnischen Sprache* (1813-1832) par J. H. ROSENPLÄNTER (deux ouvrages signalés par A. v. Weiss, p. 87), on doit mentionner l'importante activité du (3) pasteur JACQUES HURT qui recueillit les traductions populaires estoniennes, ainsi que celle de FRIEDRICH REINHOLD KREUTZWALD, collectionneur des contes et chants estoniens, retenus de mémoire (*Kalewipoeg, eine Estnische Sage*, 1857-1861) (4). Il s'agit d'une épopée créée par l'auteur selon la prosodie des chants populaires et dans laquelle il a utilisé un grand nombre de chants, ainsi que des motifs de contes populaires (A. Saareste).

A. v. Weiss (p. 87) considère l'ouvrage *Ehstnisch-deutsches Wörterbuch* (paru en 1869), de l'académicien de Saint-Pétersbourg, F. J. Wiedemann comme l'un des ouvrages marquants (*Markstein*) de la linguistique estonienne.

En 1907 fut créée la « Société de Littérature estonienne » (*Eesti Kirjanduse Selts*), qui fit beaucoup pour l'éveil national des Estoniens. Cette Société a contribué aussi à la réalisation de l'Atlas linguistique estonien (voir pp. 1030, 1033).

Le savant finnois Lauri Kettunen étudia les parlers estoniens de la région orientale du pays et publia les deux travaux suivants : *Lautgeschichtliche Untersuchungen über den Kodaferchen Dialekt* (dans *Mémoires*

bref aperçu sur le développement de la dialectologie estonienne, en insistant surtout sur les dernières enquêtes en vue des grands travaux dialectologiques de l'estonien. — Nous citerons cet article en indiquant après le nom de l'auteur la page de la revue mentionnée plus haut.

(1) Cf. cependant, Andrus SAARESTE, *Eesti keel XIII-XVI, sajandil* (« La langue estonienne du XIII[e] au XVI[e] siècle »), Tartu, 1937, in-8°, 18 p., dont les deux dernières sont occupées par le résumé (dans *Eesti keele arhiivi toimetised nr. 11*, « Publications des Archives de la langue estonienne »). — J'ai pu consulter cette publication, ainsi que l'Atlas de Saareste, grâce à la bienveillance de mon collègue L. Grootaers ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

(2) Cf. A. SAARESTE, *Agenda Parva (1622) keelest, avec un résumé : Sur la langue de « Agenda Parva » (1622)*, Tartu, 1939, in-8°, 20 p. (dans les « Publications des Archives de la langue estonienne », n° 14).

(3) Mise en lumière par Kaarle KROHN dans son *Histoire du traditionalisme en Estonie*, traduite par Otto FLORELL, *Journal de la Soc. Finno-ougrienne*, t. X, 1892, pp. 101-110, où l'auteur donne un aperçu sur les premiers travaux concernant l'estonien.

(4) Cf. O. DONNER, *Journal de la Soc. Finno-ougrienne*, t. XXII, 3, 1904, pp. 44-46 ; cf. aussi les pages suivantes qui donnent des informations sur les auteurs les plus anciens.

de la Soc. Finno-ougrienne, t. XXXIII, 1913, XIV-215 p., avec deux cartes) et *Lautgeschichtliche Darstellung über den Vokalismus des Kodaferschen Dialekts, Mit Berücksichtigung anderer Estnischer Mundarten* (ib., t. XXXIV, 1914, XIII-231 p., avec deux cartes hors texte, dont la première montre le territoire étudié).

L. Kettunen a, en outre, le mérite d'avoir enseigné la finnologie à l'Université de Tartu (Dorpat) de 1919 à 1924, contribuant ainsi à la formation d'une génération de chercheurs estoniens (Weiss, p. 87) et déterminant la création (toujours à Tartu) de l'Association Universitaire pour la Langue nationale (*Akadeemiline Emakeele Selts*, en 1920), « qui dès 1922 se mit, aidé par le gouvernement de la République et par des particuliers, à organiser sur une plus grande échelle le relevé des dialectes estoniens » (A. Saareste, *Atlas*, *Préface*).

La Société est devenue, sous la direction d'Andrus Saareste, le centre des enquêtes dialectologiques de l'Estonie.

On peut facilement reconnaître, dans le cas de l'Estonie aussi, que les études dialectologiques se sont développées lentement, comme ce fut le cas dans tous les pays, et qu'elles doivent leur essor à l'activité d'un nombre assez réduit de personnes, qui considéraient comme leur premier devoir de mettre en lumière les richesses de leur langue maternelle ou d'une langue apparentée.

II. L'ATLAS DES PARLERS ESTONIENS

(*Eesti murdeatlas* : EMA)

La réalisation de l'Atlas des parlers estoniens est due en tout premier lieu au savant estonien Andrus Saareste, ancien professeur à l'Université de Tartu (réfugié aujourd'hui à Upsal en Suède).

Point de départ. — Dans la Préface de son Atlas, A. Saareste indique le point de départ de l'ouvrage en ces termes : « L'idée de donner un aperçu des dialectes estoniens par la méthode géographique est venue à l'auteur de ces lignes dès l'époque de ses études universitaires à Helsinki, de 1913 à 1917, époque à laquelle il eut le loisir de faire plus ample connaissance avec l'Atlas Linguistique de la France de J. Gilliéron et E. Edmont qui paraissait alors et qui donna l'essor à d'autres atlas linguistiques, actuellement achevés ou en voie d'achèvement... Il fut encouragé dans son projet par feu A. Meillet à Paris en 1925 et tout particulièrement par son maître et ami L. Kettunen durant des années. Comme les dialectes estoniens étaient insuffisamment connus à cette époque, il ne fut pas tout de suite possible de préciser quelle serait la nature de cet atlas, quels en seraient le contenu, le plan d'enquête, le réseau des points sur

lesquels porterait l'enquête. Il fallut d'abord consacrer plusieurs années (1915-1921) à étudier les traits généraux par lesquels se différenciaient les dialectes. Le développement politique et économique de notre pays à cette époque ne laissait pas non plus de grands espoirs sur la réalisation de cette coûteuse entreprise » (1).

Étant donné que la réalisation d'un Atlas linguistique occasionne des frais considérables, qu'un petit pays aux ressources limitées ne peut pas supporter, et cela surtout lorsqu'il n'est pas indépendant (comme c'était le cas de l'Estonie, annexée par la Russie en 1721), il a fallu attendre la naissance d'un État estonien complètement libre

(1) Le passage reproduit dans cette citation se trouve dans l'*Echantillon* de l'Atlas des parlers estoniens (Tartu, 1938), où l'auteur publie en estonien (avec la traduction française en regard) la Préface de son Atlas, qui devait être remplacée par une Introduction plus détaillée. Les événements politiques (l'annexion de l'Estonie par l'URSS) ont interrompu la publication de cet ouvrage. — L'Échantillon contient les cartes 1, 2, 9, 20 et 23 du premier fascicule qui renferme en tout 28 cartes linguistiques (Tartu, 1038).

Mon collègue, Andrus Saareste, a bien voulu me donner (dans sa lettre du 11 octobre 1949) les informations supplémentaires suivantes :

« Sur mon Atlas, j'ai publié, dit Saareste, un article (*Vom Estnischen Dalektatlas*) dans *Archiv f. vergl. Phonetik* (t. VI, fasc. 2, 1942)... »

« Le *deuxième fascicule*, contenant les cartes de 29 à 66, est paru en 1940 à Tartu. Les deux fascicules publiés sont déjà épuisés. Le nombre des exemplaires, surtout du deuxième fascicule, parvenu dans les Bibliothèques ou chez les savants hors de l'Estonie, est fort restreint ».

« Le *nombre des données linguistiques* dans le deuxième fascicule s'est sensiblement accrû, et le côté technique s'est amélioré ».

« Le *nombre total des cartes* de mon manuscrit est à présent de 900, dont 700 sont en ma possession à Upsal, et le reste à Tartu (probablement aux Archives de la Langue estonienne) ».

« Le *nombre total des points d'enquête* atteint maintenant 900 pour tout le pays ; l'enquête dans 480 de ceux-ci a été effectuée par moi-même ».

« *Même après 1938, j'ai continué l'enquête,* excepté les années 1944 et 1945. Durant les années 1946-1949, j'ai réussi à organiser le recueil de matériaux même parmi les réfugiés estoniens à l'étranger (en Suède, au Danemark, en Allemagne, etc., et même en Argentine !), soit personnellement, soit par correspondance ».

« Le *nombre moyen de données sur chaque carte* n'est pourtant pas de 900 (c.-à-d. le nombre de points d'enquête), mais de 100 à 300 ».

« Mon questionnaire consiste en petites cartes schématiques » [l'exemplaire envoyé représente une carte en couleurs, où les régions qui doivent être étudiées tout particulièrement sont marquées par des cercles].

« Il est assez probable qu'*on va bientôt continuer la publication de mon Atlas* ici en Suède (en republiant, avec des suppléments, même les deux premiers fascicules).

« Des travaux de géographie linguistique de ma part : 1° *La langue de la Bible et la langue populaire* (parlers) (en estonien, avec un résumé en français, Tartu, 1940) ; 2° *La catégorie sémantique et la catégorie formelle dans les noms de baies en estonien* (en finnois, avec un résumé en français, dans la revue *Virittäjä*, Helsinki, 1947) ».

Que mon collègue Andrus Saareste veuille bien agréer mes vifs remerciements.

et la création à Tartu d'une Université estonienne pour que les travaux pussent commencer.

L'Association universitaire pour la langue nationale. — Cette Association a le grand mérite d'avoir appuyé dès 1922 (voir p. 1024) la réalisation de l'Atlas des parlers estoniens.

Le premier travail (qui peut être considéré comme le fruit de plusieurs années d'expérience) en vue de la réalisation de l'Atlas fut publié par Andrus Saareste sous le titre « Du sectionnement lexical des patois estoniens » (*Leksikaalseist vahekordadest eesti murretes* I, Tartu, 1924, in-8°, XXVII-304 p., avec soixante cartes et un résumé en français de douze pages) ; les matériaux pour cet ouvrage ont été enregistrés par l'auteur lui-même ou par d'autres personnes (les boursiers de l'Association Universitaire, voir p. 1028) (1).

Méthode. — L'auteur a adopté une méthode d'enquête qui rappelle de très près celle pratiquée en Finlande et non pas celle de Gilliéron (2).

Il s'agissait en effet de réaliser (comme c'est le cas pour la Finlande, voir p. 1005) trois travaux lexicologiques : 1° *L'Atlas des parlers estoniens* ; 2° *Un Dictionnaire dialectal de l'estonien* ; 3° *Un Dictionnaire des synonymes* (A. v. Weiss, pp. 90-91) ou plutôt un *dictionnaire idéologique* (A. Saareste).

1. Territoire.

Les cartes de l'Atas des dialectes estoniens ne contiennent pas seulement des matériaux concernant les parlers estoniens proprement dits de l'Estonie, mais aussi des informations linguistiques sur tout le domaine estonien, ainsi que les équivalents finnois, les plus importants.

L'Atlas linguistique estonien embrasse :

1° Les dialectes estoniens parlés sur le territoire de la République par les paysans, sans tenir compte des parlers des villes ou des bourgs, ni des idiomes employés par des collectivités sociales (des argots) ;

2° Les parlers d'anciennes colonies estoniennes hors d'Estonie, à savoir la langue des Estoniens de Lettonie et des Estoniens de Russie (placée au bas des cartes, au milieu) ;

3° Le dialecte ingrien d'origine finnoise en Ingrie estonienne (d'après J. Mägiste et S. Ankeria), situé dans le coin supérieur droit de la carte entre la rivière de Narva et la frontière de l'État ;

(1) Cf. aussi le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, p. 269.

(2) Cf. à ce sujet les remarques d'A. Sauvageot, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 168-169.

4° Les équivalents finnois les plus importants des phénomènes linguistiques présentés par les cartes, principalement du finnois littéraire (en marge sur le bord supérieur de la carte, à droite) ;

5° La langue vote d'après les notations de L. Kettunen, D. Tsvetkov, P. Ariste ou A. Saareste (en marge dans le coin supérieur droit) ;

6° La langue live de Courlande, principalement d'après L. Kettunen ou d'après les notations d'A. Saareste (dans le coin inférieur gauche des cartes) ;

7° Le dialecte disparu des Lives près de Salatsi en Lettonie du nord, d'après les Dictionnaires de Sjögren-Wiedemann (au bas des cartes, au milieu).

8° A. Saareste affirme, en outre, que dans la partie de l'Atlas qui suivra, on s'efforcera, dans la mesure du possible et selon les nécessités, de donner les équivalents dans les dialectes des minorités russe et suédoise, les seules constituant en Estonie des aires compactes (p. 3, col. 1 du texte français). Cette tâche est à présent abandonnée (A. Saareste).

Cet aspect des cartes indique clairement que l'auteur vise un but plus élevé : une vue d'ensemble sur tous les dialectes ayant des rapports avec les parlers estoniens.

2. Questionnaire.

Dans la première phase des enquêtes, le questionnaire ne contenait que cent cinquante questions ; plus tard, on y ajouta 650 questions, dont plusieurs étaient de nature syntaxique (A. Saareste, *Préface*, p. 1, col. 2).

A. v. Weiss affirme cependant (p. 89) que l'enquête a commencé à l'aide du Dictionnaire de Wiedemann, dont les mots devaient être notés en patois, accompagnés de phrases (c'est donc le même procédé que celui pratiqué en Finlande). Cette enquête ne se fit cependant pas pour l'Atlas, mais pour le Dictionnaire dialectal (A. Saareste).

Lorsqu'on reconnut certaines imperfections de ce système, on compléta le Dictionnaire de Wiedemann (depuis 1927) et on appliqua aussi la méthode d'enquête par groupes sémantiquement rapprochés (1).

Enregistrement des textes. — Les enquêteurs ont noté un grand nombre de textes dialectaux comprenant des contes, des anecdotes et des relations d'événements de la vie des informateurs et occupant 3.700 pages (selon A. v. Weiss, p. 89). A la même occasion, on a fait 223 enregistrements phonographiques, ainsi que des relevés de toponymes.

(1) A. v. Weiss mentionne aussi le nombre des fiches réalisées durant les différentes phases de l'enquête (cf. p. 89).

PROVENANCE DES MATÉRIAUX DE L'ATLAS. — Les matériaux de l'Atlas ont été recueillis, selon l'auteur (p. 2, col. 1, texte franç.), de la manière suivante :

1° La plus grande partie des matériaux a été rassemblée par Andrus Saareste, dont « le programme de travail a porté sur 300 *points* différents (les points très près les uns des autres, où les parlers sont approximativement identiques, ont été souvent comptés pour un seul point) » (*Préface*, p. 2, col. 1 du texte franç.).

2° *Des élèves de l'auteur* (presque tous boursiers de l'Association Universitaire pour la Langue Nationale qui les chargeait du relevé des dialectes) et *quelques-uns des collègues* de l'auteur ont recueilli de 1922 à 1937 les matériaux pour 200 points environ (1).

3° L'Atlas contient *surtout des matériaux puisés aux collections* (remontant au Dictionnaire de Wiedemann) ou aux textes dialectaux enregistrés soit à l'audition directe, soit à l'aide du phonographe (une partie de ces matériaux fut recueillie par l'auteur d'après son plan d'enquête).

4° Il contient également, dans une *moindre mesure, des matériaux obtenus par correspondance ou par l'intermédiaire des journaux* ; « mais la plupart du temps, affirme l'auteur, les données ont été ensuite contrôlées sur place. Une seule fois... les renseignements ont été si dignes de foi qu'on ne les a pas vérifiés sur place » (*Préface*, p. 2, col. 1).

5° Enfin, il présente des matériaux rassemblés avant 1915 par L. Kettunen, H. Ojansuu et O. Kallas, publiés ou conservés en manuscrits dans les archives.

L'origine très diverse des matériaux et la longue durée de l'enquête (plus de vingt ans) *forcèrent l'auteur à abandonner sur deux points essentiels la méthode de Gilliéron* :

a) Son Atlas cherche « surtout à donner une image de la l a n g u e des dialectes estoniens, mais non pas des emplois ressortissant à la p a r o l e » (*Préface*, p. 2, col. 1).

b) *Les matériaux ont été retouchés.* Reproduisons les déclarations

(1) « Ces matériaux, affirme Saareste, n'ont été utilisés par l'auteur sans être contrôlés sur place par lui que là où les enquêteurs étaient suffisamment experts dans leurs études et pourvus de la préparation nécessaire, par exemple pour les paroisses surtout occidentales de Hiiumaa... Ailleurs ces matériaux n'ont été utilisés qu'après un choix, d'après la créance qu'on pouvait leur accorder, plus souvent après un contrôle personnel de l'auteur, sinon dans le même village, au moins dans la même paroisse. La plupart du temps ce contrôle personnel a confirmé la véracité et souvent l'exactitude tout à fait remarquable des données recueillies par les jeunes linguistes estoniens (étudiants plus âgés des cours universitaires) » (*Préface*, p. 2, col. 1 du texte franç.).

Andrus Saareste se place donc parmi les savants qui ne reconnaissent pas de grandes divergences entre les notations de plusieurs enquêteurs.

de l'auteur, qui renferment aussi la justification de ce procédé rejeté par la plupart des auteurs d'atlas : « Comme toutes les données employées n'ont pas été recueillies par une personne, mais par plusieurs, et cela pendant plus de vingt ans, il s'ensuit inévitablement pour la même prononciation des différences de notation qui dépendent de la base phonétique même de l'explorateur, de l'audition au moment de l'enquête ou du système employé un certain temps pour la notation phonétique. Quelques divergences peuvent s'expliquer aussi par le manque d'expérience de l'enquêteur. En restant trop fidèle à la forme hétéroclite des données pour l'établissement des cartes, celui qui utiliserait l'atlas rencontrerait sans aucun doute de grandes difficultés et il se tromperait sur le caractère de ces matériaux. *Ici l'auteur a dû, malgré lui, entreprendre dans une certaine mesure des arrangements et des corrections de la transcription, et cela même pour les données recueillies par lui à des époques différentes* » (texte mis en italique par moi-même) (*Préface*, p. 2, col. 1-2, du texte franç.).

La profonde connaissance du domaine linguistique permit le travail de normalisation. — Voici comment l'auteur justifie son procédé : « Comme l'aire linguistique estonienne est limitée et que pour cette raison l'état linguistique de presque toutes les paroisses, souvent d'unités de peuplement plus petites est connu de l'auteur de ces lignes par l'audition personnelle, et comme de plus on a toujours su à quel groupe dialectal appartenait l'enquêteur, les compétences phonétiques de presque tous ses aides (ses élèves) n'étant pas étrangères à l'auteur, ce dernier a pu se permettre, conscient des risques d'erreur et avec toute la prudence possible, d'opérer ce travail de normalisation et de finition. L'emploi qu'on fera de l'ouvrage et la critique objective des matériaux décidera certainement dans l'avenir avec quel succès cette question a été résolue. *L'auteur est convaincu qu'en tous cas une transcription trop hétérogène des matériaux aurait été bien pire que l'unification de la notation et aurait pu amener plus d'erreurs et de malentendus* » (p. 2, col. 1-2) (texte mis en italique par moi-même).

Il est très facile de voir que l'auteur devait à cause de la méthode d'enquête appliquée, corriger plusieurs notations, pour donner aux matériaux « l'unité phonétique » qu'ils ne pouvaient guère avoir.

3. Enquêteurs.

Nous ne pouvons pas préciser le nombre des enquêteurs. Nous avons reproduit, dans le chapitre *Provenance des matériaux de l'Atlas* (p. 1028), les déclarations de l'auteur à ce sujet.

De ces indications il ressort qu'un assez grand nombre d'enquêteurs spécialistes ont fait des enquêtes sur place pour recueillir les matériaux.

A. v. Weiss est à ce sujet plus explicite. L'Association pour la langue nationale a subventionné durant 4 à 7 étés plus de cent explorateurs qui étaient des étudiants de l'Université de Tartu (Dorpat). L'enquête était menée chaque été par vingt enquêteurs, qui devaient auparavant suivre des cours et des travaux de Séminaire consacrés spécialement à la méthode d'enquête (p. 88).

A. Saareste a dû, pour cette raison, faire la correction et l'unification des notations (voir p. 1029).

L'auteur a peut-être l'intention de donner, dans le volume d'Introduction de l'Atlas, des informations plus amples quant à ce problème essentiel afin de permettre aux linguistes d'apprécier l'exactitude des matériaux (cf. le chapitre *Publication des matériaux*).

4. Localités.

Le nombre des localités explorées a été de cinq cents pour une superficie de 47.549 kilomètres carrés (*Préface*, p. 1, col. 2 du texte franç. ; cf. aussi p. 1025 note 1).

Le réseau des points a été plus ou moins homogène, dépendant cependant de la densité de la population. « Pour chaque carte la densité de répartition des points précis d'où proviennent les données est plus variée » (*Préface*, p. 3, col. 2 du texte franç.).

Il ressort de cette indication de l'auteur qu'il a dû faire déplacer les points lors de la rédaction des cartes, afin de pouvoir inscrire les réponses.

5. Informateurs.

Comme il s'agit du premier travail d'exploration de tous les parlers estoniens, A. Saareste a voulu obtenir un *état linguistique aussi archaïque que possible*. Ce fait explique bien le choix des informateurs.

Voici les déclarations de l'auteur : « Comme les matériaux ont été recueillis de 1915 à 1937 en moyenne, d'après des sujets dont l'âge allait de 50 à 95 ans (de 1915 à 1925 environ l'auteur a d'ordinaire travaillé avec des gens de 50 à 70 ans, mais les derniers temps il a porté une attention particulière sur des personnes de 70 à 95 ans, afin de saisir les traits d'un état linguistique plus ancien dont la disparition est rapide), *cet atlas donne par conséquent une image de la langue du paysan estonien qui n'est plus parlée actuellement* (*mais dont on se souvient*) *ou que parlent un petit nombre de vieillards : c'est donc un tableau des dialectes estoniens de* 1850 *à* 1920, *au maximum jusqu'à* 1930, *seulement dans des régions restées conservatrices jusqu'à aujourd'hui* (1). Sans aucun doute l'état

(1) Texte mis en italique par moi-même.

de la langue estonienne à cette époque est encore archaïque et les dialectes sont très fragmentés ; pour l'étude aussi bien diachronique que synchronique des langues finno-ougriennes en général, elle est bien plus importante que la langue des paysans d'aujourd'hui qui est déjà fortement influencée par la langue commune et littéraire » (*Préface*, p. 1, col. 2 du texte franç.).

C'est aux linguistes finno-ougriens que revient la tâche d'apprécier dans quelle mesure l'auteur a pu présenter « une image de la langue du paysan estonien qui n'est plus parlée actuellement (mais dont on se souvient) ».

6. Transcription phonétique.

L'auteur a suivi les principes de transcription de Paul Ariste (en renvoyant à la revue *Eesti Keele*, t. XVI, 1937, pp. 50-52, 111-112). A. v. Weiss affirme que les matériaux ont été notés d'après le système employé par E. N. Setälä pour les parlers finnois (p. 88) ; mais le dernier système a été complété et partiellement modifié par P. Ariste, affirme A. Saareste.

Les matériaux présentés sur les cartes sont accompagnés de signes conventionnels analogues à ceux que nous avons souvent signalés dans les pages de ce travail (les mots vieillis, les mots modernes, les variantes, les significations sensiblement différentes, le point d'interrogation devant les formes suspectes, les termes inconnus de l'informateur, l'absence de l'objet, etc.) (cf. la *Préface*, p. 2, col. 2 du texte franç.).

7. Publication des matériaux.

En publiant en 1938 le premier fascicule de l'Atlas contenant vingt-huit cartes linguistiques, A. Saareste dit que cet ouvrage comprendra dix fascicules en tout et un total d'environ trois cents cartes, qui constitueront deux volumes, auxquels viendra s'ajouter un volume de textes (comprenant environ 250 à 300 pages) (1).

Les cartes ne contiennent qu'un choix des phénomènes linguistiques. — En réduisant le nombre des cartes à trois cents, A. Saareste fut obligé de se contenter d'un choix des matériaux linguistiques enregistrés, et de ne reproduire que ceux qui présentaient les différences essentielles entre les dialectes estoniens (*Préface*, p. 1, col. 2 du texte franç.).

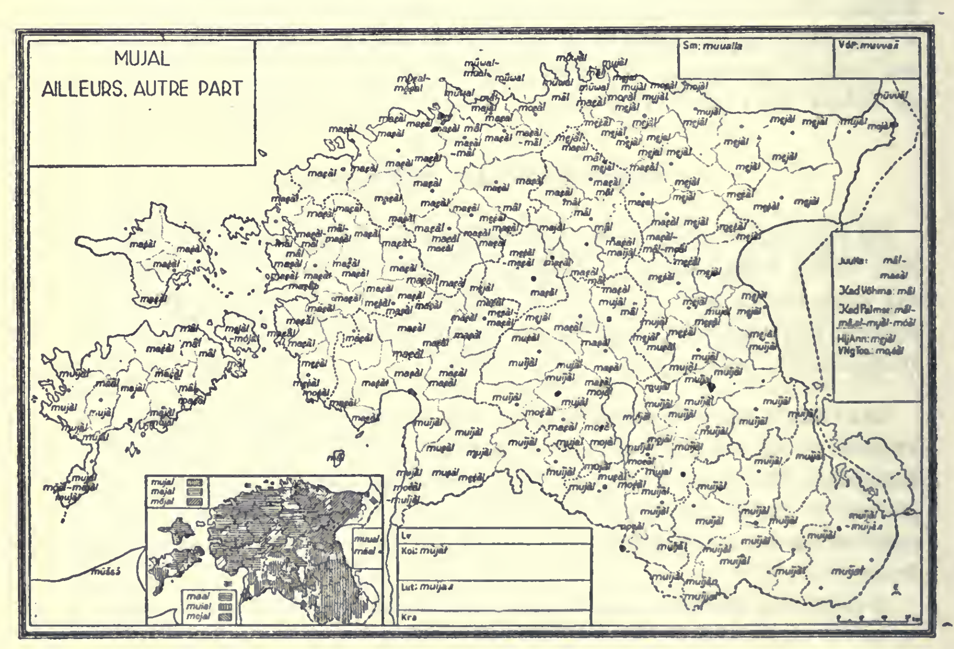
Il donne en outre, à ce sujet, les informations suivantes : « Il a paru

(1) Il est aujourd'hui assez difficile de prévoir dans quelle mesure l'auteur pourra réaliser son projet, se trouvant loin de son pays. Cf. cependant p. 1025, note 1.

opportun de ne pas exiger mécaniquement chaque question du questionnaire pour tous les points d'enquête déterminés (cela aurait reporté la publication de l'ouvrage dans un avenir bien lointain), mais de concentrer ces questions là où les différences s'étaient révélées plus grandes (dans les aires plus décisives), et de les clairsemer dans les régions où les divergences sont moindres (cf. par ex. la densité inégale du réseau sur les cartes 3, 4 et 6) » (*Préface*, p. 3, col. 2 du texte franç.).

Les variantes des réponses ne sont pas publiées. — Il me semble que le format réduit de la carte de base a déterminé une autre « intervention » de la part de Saareste dans la forme originelle des matériaux. Voici ce qu'il dit : « Là où pour les mêmes points enquêtés ou avec les mêmes sujets interrogés les questions posées ont obtenu des réponses diverses, ou si l'on a entendu quelque emploi particulier dans la conversation, *toutes les variantes ne figurent sur les cartes que si l'espace l'a permis* (*avec le signe* ~) (1) ; les formes purement occasionnelles ou étant encore peu en usage ont pourtant été laissées de côté » (*Préface*, p. 2, col. 1 du texte franç.) (voir planche n° LXX).

Planche LXX.



La carte *mujal* « ailleurs, autre part » de l'*Atlas des parlers estoniens*, n° 55 (cf. p. 1033 de mon étude).

(1) Texte mis en italique par moi-même.

ON A FAIT PARFOIS UN CHOIX PARMI LES VARIANTES. — A. Saareste continue en ces termes : « Mais quand la place s'est révélée insuffisante sur la carte, particulièrement dans le cas des formes assez longues, on a choisi parmi les variantes conditionnées par la phonétique syntaxique ou d'autres facteurs, celles qui sont dans l'usage les plus habituelles et les plus normales, comme elles se font entendre dans les phrases de nuance neutre, intellectuelle. Ainsi l'atlas ne comporte pas d'ordinaire des parties de phrases exceptionnellement inaccentuées (sauf quelques cas spéciaux), les prononciations négligées et rapides, ni les variantes accentuées d'une manière impérative ou affective. Tous les matériaux de l'atlas cherchent surtout à donner une image de la l a n g u e des dialectes estoniens, mais non pas des emplois ressortissant à la p a r o l e » (*Préface* p. 2, col. 1, du texte franç.).

Ce sont des points de vue qui éloignent, et de beaucoup, cet atlas de celui de J. Gilliéron et de ceux réalisés plus tard surtout, à cause de l'intervention de l'auteur qui a modifié l'aspect linguistique des matériaux originaux. On peut cependant confronter toujours les matériaux publiés dans l'Atlas avec les matériaux originaux ; ceux-ci se trouvent aux Archives de la langue estonienne à Tartu.

L'ORDRE DES CARTES DANS L'ATLAS. — Le questionnaire n'ayant pas été dès le commencement rédigé par matières (voir p. 1027), la publication des cartes n'a pas pu se faire selon des groupes sémantiques, comme c'est le cas des derniers Atlas linguistiques.

L'auteur justifie son procédé de la façon suivante : « Pour mettre aussi vite que possible à la disposition des chercheurs les matériaux de l'EMA et comme à partir de 1936, grâce à l'appui du Ministère estonien de l'Instruction Publique, la Société de Littérature Estonienne eut les possibilités matérielles d'éditer cet ouvrage, on a commencé à publier l'atlas partiellement, avant que toutes les cartes aient été complètement prêtes en manuscrit. Cette circonstance fait que les cartes sortiront dans l'ordre que permettra la mise au point des matériaux sur lesquels elles reposent. L'ordre des diverses cartes ne sera donc pas conditionné par la forme ou le contenu. L'index phonétique, morphologique, syntaxique, lexicologique et sémantique détaillé qui suivra les volumes de l'EMA facilitera, il faut l'espérer, l'usage rapide des cartes cherchées » (*Préface*, p. 3, col. 1, texte franç.).

UNE HEUREUSE INNOVATION : DE PETITES CARTES DE L'ESTONIE. — Certains phénomènes linguistiques sont présentés sur de petites cartes, placées sur le bord inférieur gauche des cartes contenant les matériaux linguistiques proprement dits, où l'*auteur donne un aperçu synthétique des phénomènes linguistiques les plus caractéristiques*, en attirant ainsi immédiatement l'attention du chercheur (voir planche n° LXX, p. 1032 de mon étude).

L'ASPECT DES CARTES. — Les cartes ayant un format de 39,5/26,5 cm (la carte proprement dite, sans ses bords) indiquent en couleur orange les frontières du pays, ainsi que les divisions administratives (provinces) et ecclésiastiques (paroisses). Les réponses sont écrites à la main et imprimées en noir, ce qui en rend la lecture très facile.

Le titre de chaque carte est traduit en français, ce qui facilite l'étude de son contenu (voir planche n° LXX, p. 1032 de mon étude).

LES TRAVAUX QUI COMPLÉTERONT L'ATLAS. — L'auteur a annoncé en 1937, comme complément de son Atlas, les travaux suivants : 1° Une *Introduction* détaillée qui devait remplacer la préface ; 2° Des *données plus précises sur l'emploi et la signification des phénomènes* présentés dans les cartes, éventuellement avec des dessins et des photographies ; 3° La *liste des endroits* où a porté l'enquête ; 4° La *liste des sujets interrogés*, avec des renseignements sur leur âge, leur caractère et l'époque de l'enquête ; 5° La *liste des enquêteurs* ; 6° L'*index détaillé des cartes* ; 7° Une *carte topographique de l'Estonie* en transparent ; 8° Un certain nombre de *cartes muettes* (*Préface*, p. 3, col. 2, texte franç.).

Malgré certains côtés discutables de la méthode suivie, — motivés cependant par des circonstances particulières —, l'Atlas linguistique estonien est un ouvrage très méritoire ; il témoigne qu'A. Saareste, ainsi que les autorités qui l'ont soutenu, ont compris l'importance des patois pour l'histoire de ce pays qui subit aujourd'hui un destin si douloureux.

L'EMA est le second Atlas qui embrasse tout le territoire d'une langue appartenant au groupe linguistique finno-ougrien (1).

(1) Au sujet de l'Atlas, cf. Lauri POSTI, *Ein Sprachatlas Estlands*, dans *Finnisch-ugrische Forschungen*, vol. XXVI, 1939-1940, *Anzeiger*, pp. 33-37.

A. Saareste a publié les études suivantes :

Eesti keeleala murdelisest liigenduset « De la division dialectale de la langue estonienne » (avec un résumé en français, Tartu, 1932) ; *Kümme aastat eesti murrete süstemaatset kogumist* « Dix ans de recueil systématique des parlers estoniens » (avec un résumé en français, Tartu, 1932) ; *Tulihänna nimetustest, Avec un résumé en français : des noms de Tulihänna en estonien* (Tartu, 1935, in-8°, 19 p., dans *Eesti Keele*, Publications des Archives de la langue estonienne, n° 1) (il s'agit des termes qui désignent « un esprit volant, portant une queue étincelante ») ; *Le recueil des matériaux dialectologiques en Estonie* (dans la revue *Nyelvtudományi Közlemények*, t. L, 1936, pp. 390-396).

Paul Ariste, de son côté, a publié, entre autres, les études suivantes :

Huulte võnkehäälik eesti keeles, With a Summary : The Labial Vibrant in Estonian (Tartu, 1935, in-8°, 16 p., avec des palatogrammes, dans *Eesti Keele*, n° 2) ; *Murdenäiteid Pühalepa kihelkonnast, Mit einem Referat : Dialektproben aus dem Kirchspiel Pühalepa* (Tartu, 1939, in-8°, 61 p. ; dans la même publication, n° 16) ; *Hiiu murrete häälikud, Sumary : The Sounds of the Hiiumaa Dialects* (Tartu, 1939 ; dans *Acta et Commentationes Univ. Tartuensis, B. Humaniora*, t. XLVII, 295 p.). (A. Saareste).

3. HONGRIE

Le hongrois est la plus répandue des langues finno-ougriennes. Il est parlé par neuf millions et demi d'individus en Hongrie, dans quelques régions de la Tchécoslovaquie, en Autriche (dans la région du *Burgenland*), en Transylvanie (Roumanie) et dans quelques villages de la Bukovine (Roumanie) et de la Moldavie (Roumanie) (cf. A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde*, p. 157).

I. PREMIÈRES TENTATIVES POUR RÉALISER UN ATLAS LINGUISTIQUE

Les premières tentatives pour réaliser un Atlas linguistique du hongrois datent du commencement de notre siècle (1).

Gyula Zolnai fut le premier qui exprima, en 1905 (dans *Magyar Nyelv*, t. I, 1905, p. 90, *apud* Bárczi, p. 3), la nécessité de réaliser un Atlas linguistique du hongrois. L'idée fut reprise en 1929 par Lajos Erdély (cf. Bárczi, p. 3) (2).

PREMIÈRE TENTATIVE : PREMIER INSTITUT POUR L'ATLAS. — En 1929 fut créé, auprès de l'Université de Debrecen, sous la direction du Dr Richard Huss, le premier Institut pour l'Atlas linguistique (*Nyelvatlasz Intézet*), dont les premières tâches furent : la réalisation d'un Atlas linguistique des parlers saxons de Transylvanie et la rédaction d'un Atlas linguistique des parlers saxons du Luxembourg ; la réalisation

(1) J'ai puisé mes informations concernant ce chapitre dans le travail du Dr Géza BÁRCZI, *A Magyar Nyelvatlasz előkészitése* (« Travaux préliminaires pour l'Atlas de la langue hongroise »), Budapest, étude publiée par la commission *A Magyar Nyelvatlasz-Bizottság*, 1944, in-8°, 26 p. (la première publication de *A Magyar Nyelvatlasz Munkalatai, I*). — Abréviation : *Bárczi*.

J'ai pu obtenir cette publication grâce à la bienveillance de mon collègue László Gáldi de l'Université de Budapest ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

A la demande de Gáldi, G. Bárczi a bien voulu m'envoyer (en février 1947) un bref aperçu de l'état des travaux au commencement de l'année 1947. — Ces informations seront mentionnées sous le nom de Bárczi, suivi par le mot « lettre », afin de les distinguer de celles contenues dans son article.

(2) Jenő NAGY donne, dans son article *Ungarische Mundartforschung an der Universität Debrecen* (dans *Zeitschrift f. Mundartforschung*, t. XVI, 1940, pp. 24-31) un bref aperçu sur le développement de la dialectologie hongroise (cf. pp. 24-26). Cf. aussi la continuation de cet article, publiée sous le titre *Ungarische Volkssprache* (pp. 158-185), où l'auteur publie, hors texte, une carte indiquant la division dialectale du hongrois.

de l'Atlas linguistique hongrois ne fit que subsidiairement partie de ses préoccupations (Bárczi, p. 3).

En effet, R. Huss avait déjà publié en 1927 ses *Studien zum luxemburgischen Sprachatlas* (Luxembourg, Linden et Hasen, 1927, in-8°, 68 p., avec deux cartes linguistiques dont l'une porte le titre *Die Urheimatfrage der Siebenbürger Sachsen*) (cf. p. 786 de mon étude) (1).

Cette étude peut être considérée comme une sorte de « préface » aux travaux postérieurs de l'Institut.

L'Atlas linguistique des parlers saxons, ainsi que celui du hongrois, devait être réalisé selon la méthode pratiquée par G. Wenker en Allemagne : « *Die ungarischen Sprachatlassätze sind nach dem Muster der Wenkerschen Sätze auf Grund der wichtigsten Werke der ungarischen Mundartenforschung... zusammengestellt worden* » (Papp, *Vorarbeiten*, pp. 70-71).

Les soixante-cinq phrases ainsi rédigées et envoyées aux correspondants ne convenaient cependant pas entièrement à la façon de s'exprimer des paysans hongrois et prêtaient facilement au malentendu (Bárczi, pp. 6-7).

Bárczi n'est pas en mesure de donner des détails sur le progrès réalisé par cette première enquête. Il affirme cependant, selon une partie des documents restés encore (en 1944) dans les archives de l'Institut, que le questionnaire (c'est-à-dire la liste des phrases) a été envoyé aux correspondants, qui étaient souvent soit des représentants de l'Église, soit des membres du corps enseignant (cf. pp. 4-6).

Malgré quelques traductions faites par des savants connus (Bálint Csüry et Lajós Erdélyi), Bárczi avait exprimé déjà en 1941 l'opinion qu'il n'est pas permis de procéder à la réalisation de l'Atlas linguistique hongrois d'après une méthode aussi défectueuse : « *ilyen hibás alapokra, mint ezek a gyüjtöivek, a magyar nyelvatlaszt épiteni nem szabad* » (p. 9).

L'activité de ce premier Institut pour l'Atlas linguistique du hongrois a complètement cessé en 1941, sans qu'il ait pu apporter des résultats très appréciables (Bárczi, p. 6).

Bárczi considère toutefois cette première tentative comme assez utile pour ses enseignements négatifs ; on ne doit pas faire appel à des personnes démunies de toute préparation dans le domaine des enquêtes et on ne doit pas faire une exploration linguistique à l'aide de phrases rédigées d'avance qui sont destinées à être traduites dans les différents parlers du pays (p. 6).

(1) Cf. à ce sujet les articles de István Papp : 1° *Magyar Nyelvatlasz*, dans la revue *Debreceni Szemle*, 1929, pp. 146-150, 235-249 ; 2° *Vorarbeiten zum Ungarischen Sprachatlas*, dans le volume de Jos. Schrijnen, *Essai de bibl. de géogr. ling. gén.*, pp. 170-73 ; 3° *Piano d'un Atlante Linguistico Ungherese*, dans le *Bollettino dell' Atlante ling. ital.*, IIe année, n° 1, 1935, pp. 1-16, qui donne la bibliographie des autres études concernant l'Atlas linguistique hongrois (pp. 15-16).

II. DEUXIÈME TENTATIVE : UN ATLAS LINGUISTIQUE RÉGIONAL

La deuxième tentative fut faite en 1937-1938 par le savant hongrois Bálint Csüry, qui avait comme but la rédaction d'un Atlas linguistique de la région de Somech (hongr. *Szamos*) et Bihor (hongr. *Bihar*) à l'aide d'un questionnaire, rédigé par lui, et contenant des demandes d'ordre phonétique et morphologique, ainsi que quelques termes géographiques. L'enquête fut faite d'ordinaire par une personne plus jeune, préparée à ce genre de recherches, sous la direction d'une personne plus âgée (Bárczi, p. 9).

Bálint Csüry n'a cependant pas pu continuer cette exploration (à cause de ses occupations), et Bárczi n'a même pas pu retrouver les matériaux ainsi recueillis (Bárczi, pp. 9-10).

Cet Atlas linguistique régional ne devait être qu'un essai en vue de la réalisation du grand Atlas hongrois (Bárczi, p. 10).

III. TROISIÈME TENTATIVE DANS LE CADRE DE LA DIALECTOLOGIE SLOVAQUE

Lors de la création de la Slovaquie (que le Reich avait placée sous son protectorat de 1939 à 1945), on avait accordé, dans le cadre de l'Atlas linguistique slovaque envisagé par Vaclav Vážný (1), une attention légitime aux parlers hongrois de ce pays, en créant à l'Université de Bratislava une section de Dialectologie hongroise (*Mad'arská Dialektologicka Stanica*), où le travail commença sous la direction d'Albert Arany (cf. p. 986 de mon étude).

L'enquête se faisait (en 1944), avec le concours des étudiants de l'Université et ne devait être qu'une exploration préliminaire en vue de l'enquête définitive. Elle n'embrasse qu'une petite partie du territoire habité par les Hongrois (Bárczi, p. 10).

Après cette tentative, on a jeté en 1941 les fondements d'une enquête linguistique mieux étudiée au point de vue méthodologique.

(1) Cf. son article *Rapport sur l'Atlas linguistique slovaque en préparation*, dans l'ouvrage de Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibl. de géogr. ling. générale*, pp. 86-89.

IV. L'ATLAS LINGUISTIQUE HONGROIS EN VOIE DE RÉALISATION

1. Travaux préliminaires.

Lors de la réunion des dialectologues hongrois à Budapest, en 1941, on décida que l'Atlas linguistique hongrois devait être réalisé par la collaboration la plus étroite possible des quatre plus importantes institutions de culture : l'Université de Budapest, l'Université de Debrecen, l'Université de Szeged et la Section linguistique de l'Institut scientifique de Transylvanie. Les dialectologues de chacune de ces Universités réaliseront l'enquête pour une partie du territoire qui leur a déjà été affectée.

L'Institut scientifique « Comte Pál Teleki » accorda à cette entreprise son utile protection.

La Commission de l'Atlas. — On constitua en même temps une Commission de l'Atlas, dont les membres sont les suivants : Géza Bárczi, Antal Klemm, Gyula Laziczius, Lajos Ligeti, Dezső Pais, Attila T. Szabó et Dénes Szabó. Comme conseillers figurent les savants suivants : László Gáldi, L. Kettunen, Lajós Tamás (Bárczi, pp. 10-11).

Quatre enquêteurs. — On doit donc prévoir, pour l'Atlas linguistique hongrois, au moins quatre enquêteurs qui devaient être choisis parmi les professeurs de l'enseignement secondaire qui se sont voués aux enquêtes dialectologiques. Bárczi reconnaît l'insuffisance de ce procédé, exigé cependant par la nécessité d'une collaboration étroite entre les quatre Institutions mentionnées plus haut (p. 11).

Une enquête préliminaire très approfondie. — Avant de commencer les enquêtes définitives, la commission de l'Atlas a décidé de faire des recherches préliminaires dans les différentes parties du domaine hongrois, afin d'acquérir une expérience qui puisse servir au moment des explorations définitives.

Ces enquêtes ont eu lieu pendant les étés des années 1942 et 1943 (Bárczi, *Lettre*).

2. Enseignements méthodologiques de l'enquête préliminaire.

L'article de Géza Bárczi (*A Magyar Nyelvatlasz előkészitése*) nous permet de connaître, dès à présent, quelques aspects de la méthode d'enquête des savants hongrois.

Questionnaire. — Le questionnaire se compose de plus de *neuf cents* vocables de base (*alapszava*), auxquels viennent s'ajouter de trois à quatre mille mots et formes secondaires. On a appliqué le système de groupement par similitude sémantique (Bárczi, pp. 18-19).

Dans l'enquête préliminaire, on n'a pas demandé, par exemple, les parties du chariot ou les termes concernant la construction d'une maison, etc.

Enquêteurs. — On eut beaucoup de peine à trouver quatre enquêteurs qualifiés.

1º Le *centre de Transylvanie* offrait une situation plus favorable, et cela surtout grâce à l'activité de Attila T. Szabó (Bárczi, p. 12).

En effet, Attila T. Szabó, en collaboration avec Mózes Gálffy et Gyula Márton (qui fut l'un de mes élèves lors de mon enseignement à l'Université de Cluj, Transylvanie), a publié, en 1944 déjà, vingt-cinq cartes linguistiques qui représentent le premier résultat d'une enquête sur place dans soixante localités (parmi lesquelles il y a aussi des villages hongrois-roumains ou même roumains) de la Transylvanie occidentale (la région située à l'ouest de Cluj).

L'enquête a été effectuée par Gâlffy et Márton qui ont appliqué dans une large mesure la méthode de l'Atlas linguistique roumain (cf. p. 14, note de l'étude *Huszonöt lap*). Les deux enquêteurs donnent des renseignements très intéressants, acquis lors de leur exploration (cf. pp. 13-30 de l'étude) ; c'est en réalité un vrai procès-verbal qui enregistre les faits les plus caractéristiques de la vie d'un enquêteur (1).

J'ai l'impression que les futurs enquêteurs de l'Atlas linguistique hongrois pourront bien faire leur profit de cette expérience.

Ce premier *Atlas linguistique régional du hongrois* porte le titre suivant : Szabó T. Attila, Gállfy Mózes et Márton Gyula, *Huszonöt lap « Kolozsvár és vidéke népnylevi térképé »-böl, Bevezetéssel és jegyzetekkel, közzéteszi...* (« Vingt-cinq feuilles des cartes dialectales de Kolozsvár [Cluj] et de la région environnante, publiées avec une introduction et des notes ») (Kolozsvár, 1944, édition du Erdély Múzeum-Egyesület, in-8º, 42 p. et 25 cartes linguistiques hors texte) (2).

Pour les enquêtes de cet Institut, le Ministère de l'Instruction publique a détaché de l'enseignement secondaire le professeur Dénes Szabó, qui sera donc l'un des quatre enquêteurs de l'Atlas hongrois (Bárczi, p. 12 ; cf. aussi p. 22).

2º Le *deuxième centre* (de Debrecen) a pu lui aussi faire détacher de

(1) Nous devons exprimer notre vif regret de ne pas pouvoir insister davantage sur leurs informations qui mériteraient un exposé plus détaillé.

(2) J'ai pu consulter cet ouvrage grâce à la bienveillance de mon collègue Attila T. Szábó de Cluj ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

l'enseignement secondaire, pour les travaux de l'Atlas, le professeur József Végh, qui devait être le deuxième enquêteur.

3° Au *troisième centre* (de Szeged) et au *quatrième* la situation n'était pas encore complètement définie en 1944, selon l'étude de Bârczi (p. 13 ; l'auteur ne mentionne pas les enquêteurs pour ces deux centres).

LOCALITÉS. — Pour la Transylvanie, la direction envisage l'exploration de toutes les localités habitées par les Hongrois (Bárczi, p. 12), tandis que pour le reste du territoire on se contenterait d'une enquête dans des points séparés par une distance de 15 à 20 kilomètres (Bárczi, p. 13).

Les villes et les grands centres ont été pris parmi les points dont le parler doit être étudié (Bárczi, p. 15).

Les localités doivent avoir une population purement hongroise ou une majorité de quatre-vingt-dix pour cent (Bárczi, p. 15).

ATLAS LINGUISTIQUES RÉGIONAUX. — La commission de l'Atlas, tout en faisant les travaux préparatoires pour un grand Atlas linguistique hongrois n'exclut pas la rédaction d'Atlas régionaux, dont le but sera de donner de plus amples informations sur des points qui n'ont pas pu être explorés lors de l'enquête générale (Bárczi, pp. 22-23).

ÉTAT DES TRAVAUX EN FÉVRIER 1947. — Géza Bárczi, dans sa lettre, donne à ce sujet les informations suivantes : Les travaux *préliminaires* pour l'Atlas linguistique hongrois ont commencé en 1942 et ont continué en 1943 (durant l'été) dans plusieurs régions du domaine.

Les enquêteurs ont rédigé des questionnaires différents, contenant de 30 à 150 mots. Intentionnellement on n'a pas cherché à unifier le questionnaire pour l'enquête préliminaire. On voulait acquérir le plus d'expérience possible, afin de reconnaître les difficultés, les défauts, d'accoutumer les enquêteurs à ce genre de travail et de les stimuler pour l'enquête générale.

Les résultats obtenus ont cependant été tellement intéressants que la Commission décida de les publier, en choisissant les parties les plus caractéristiques. La publication de la récolte pouvait en même temps faire connaître à la Commission les difficultés techniques qui devront être affrontées plus tard.

Le manuscrit fut rédigé déjà en 1944, mais les circonstances en ont empêché la publication, et on a dû recommencer pour la quatrième fois le travail de composition.

En février 1947, il ne manquait que les moyens financiers pour commencer l'enquête définitive (Bárczi, *Lettre*) (1).

(1) Nous regrettons vivement de ne pas pouvoir donner des informations plus récentes sur cette grande entreprise scientifique, malgré nos tentatives pour les obtenir.

Il est hors de doute qu'en réalisant cet atlas, les savants hongrois, profitant de l'expérience acquise récemment dans le domaine des enquêtes, pourront apporter à leur pays et à la dialectologie en général une œuvre de la plus haute importance scientifique (1).

(1) La revue *Magyar Népnyelv* (« Langue populaire hongroise »), fondée en 1939 par B. Csüry pour l'étude systématique des dialectes de la langue hongroise (elle est dirigée depuis 1941 par G. Bárczi et A. T. Szabó), est l'organe commun de l'Institut de Dialectologie de Debrecen et de la Section linguistique de l'Institut de recherches de Transylvanie (Cluj-Kolozsvár). Elle a publié de nombreuses études sur les parlers hongrois (cf. notamment t. I, 1939, t. III, 1941 et t. IV, 1942).

Cf. aussi l'article de L. TAMÁS, *Linguistique hongroise* (*1942-1946*), dans *Lingua*, vol. 1, 2, 1948, pp. 252-257.

Gyula Márton a publié une intéressante étude concernant les noms d'animaux dans la vallée de Borsa (département de Cluj), dont les matériaux ont été recueillis sur place par l'auteur personnellement. L'étude est intitulée : *A Kolozsmegyei Borsavölgy állatnevei* (Kolozsvár, Minerva, 1945, in-8°, 34 p. ; dans les publications de l'Institut *Erdély Magyar Tudományos Intézet*).

Pour les recherches de *toponymie* du domaine hongrois au XIXe siècle, cf. l'étude d'Attila T. Szabó, *A magyar helynévkutatás a XIX. században* (Kolozsvár, Minerva, 1944, in-8°, 86 p. ; dans les publications de l'Institut *Erdély Tudományos Intézet*).

J'ai pu consulter les deux derniers ouvrages grâce à la bienveillance de mon collègue Attila T. Szabó ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements.

E. LE GREC MODERNE

I. INTRODUCTION

Le grec moderne est aujourd'hui parlé par environ six millions et demi d'individus dans le royaume de Grèce ; de plus, il est employé dans l'Italie méridionale, en Asie Mineure (à Smyrne), par les colonies grecques d'Égypte, ainsi que dans presque tous les pays situés entre les Carpathes et la Grèce, par des colonies plus ou moins nombreuses, établies seulement dans les villes (1).

Le problème de la langue. — On peut distinguer en Grèce *cinq* « états de langue » (2) :

1° La *langue savante* (*καθαρεύουσα*) qui évite, en principe, tout ce que l'usage courant a introduit dans les formes, dans la syntaxe et dans le vocabulaire, n'admettant comme légitime que ce qui est à ses yeux « purement grec » et se trouve consacré par la tradition écrite ancienne, en opposition avec la langue vivante, jugée « vulgaire » (Mirambel, p. 26).

C'est la langue officielle, celle de l'État, de l'administration, de l'armée, de l'école et de l'Église. Les travaux des élèves de l'enseignement secondaire, des étudiants de l'Université, les publications des maîtres se font normalement en langue savante (Mirambel, pp. 28-29) (3).

(1) Cf. A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne* (Paris, Klincksiek, 1949, *Introduction*, pp. V-VI).

(2) Je me base ici sur l'étude d'André Mirambel, *Les « états de langue » dans la Grèce actuelle*, publiée dans les *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, Ve année, 1937 (Paris, Boivin et Cie), pp. 19-53, qui sera citée sous le nom de l'auteur, suivi de la page de la revue.

J.-M. de Planta a publié lui aussi un bref article intitulé *Le néo-grec, vu d'Occident, A propos de l'aspiration à la liberté dans l'utilisation d'une langue* (dans *Anthropos*, revue internationale d'Ethnologie et de Linguistique, t. XLI-XLIV, 1946-1949, fasc. 1-3, pp. 32-40), qui, vu son caractère, n'analyse pas le problème sous tous ses aspects.

(3) Pour cet « état de langue », Mirambel cite les travaux suivants :

Achille A. Tzartzanos, *Γραμματικὴ τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης* (*τῆς ἁπλῆς καθαρευούσης*) «Grammaire de la langue grecque moderne, langue puriste simple», 1930, à laquelle il faut ajouter l'ouvrage d'Emmanuel A. Triandaphyllidis, *Νεοελλη-*

2° La *langue mixte* (*μικτή* ou *μέση γλῶσσα*) qui est à peu près identique à la langue savante, mais avec quelques concessions aux éléments vivants (Mirambel, pp. 29-30).

C'est une langue écrite et parlée : écrite par ceux qui estiment suffisantes les concessions que la langue savante est contrainte de faire à la langue démotique (issue du grec ancien par une évolution naturelle), et parlée même par ceux qui s'efforcent d'employer la langue savante, mais sont amenés, sans le vouloir, à utiliser les éléments démotiques qui leur viennent à l'esprit et que leur purisme ne réussit pas à répudier (Mirambel, p. 30) (1).

3° La *langue couramment parlée* (*καθομιλουμένη*) est le résultat d'un compromis entre les éléments savants et les éléments vivants du grec. C'est au fond la langue démotique enrichie d'éléments savants et fermée aux innovations et aux néologismes (Mirambel, p. 30).

La langue couramment parlée est utilisée par les sujets d'une certaine culture qui veulent s'exprimer sans effort, tandis que la langue dite « mixte » représente le résultat du même conflit chez des sujets qui font effort pour le résoudre. Elle est utilisée par les classes moyennes, principalement des villes et de la société athénienne (Mirambel, p. 31).

« On est en droit de conclure, dit Mirambel, qu'il faut, en tout cas, un effort pour traduire en langue savante les faits de la vie matérielle, et qu'il faut un effort pour exprimer en langue démotique les faits de la vie spirituelle, tant est profonde l'influence de la forme dans laquelle toute culture, toute acquisition de notions sont reçues » (p. 31) (2).

4° La *langue démotique* (*δημοτική*) représente le grec ancien après une évolution séculaire. « L'importance du fait a été dès longtemps soulignée par Jean Psichari, dont les travaux sont dominés par cette

νικὴ Γραμματική, I, Ἱστορικὴ εἰσαγωγή, Athènes, 1938 « Grammaire du Grec moderne, t. I, Introduction historique » qui présente une bibliographie des questions essentielles de l'histoire du grec, surtout du grec postclassique. Cette Grammaire accorde, selon Mirambel, une place légitime aux parlers néo-helléniques dans le développement du grec, et indique leur rôle dans la formation de la langue commune, tant dans l'usage courant que dans l'usage littéraire. L'auteur soutient aussi la nécessité de poursuivre les enquêtes dialectologiques concernant le néo-hellénique, pour une connaissance plus approfondie de l'histoire moderne et de l'histoire médiévale du grec (dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIX, 1938, p. 55 ; cf. aussi le compte rendu d'H. Pernot, dans *Byzantion*, t. XIII, 1938, pp. 727-730).

(1) L'auteur renvoie aux travaux suivants : G. Hatzidakis, *Περὶ τῆς χρήσεως τῶν γραμματικῶν τύπων ἐν τῇ γραφομένῃ ἡμῶν γλώσσᾳ* (« Sur l'usage des formes grammaticales dans notre langue écrite »), dans l'*Annuaire de l'Université d'Athènes*, 1911 ; A. Megas, *Ἱστορία τοῦ Γλωσσικοῦ Ζητήματος* « Histoire de la Question de la Langue », 1927, p. 22, note.

(2) Mirambel cite (p. 22, note) l'ouvrage *Γραμματική, τύποι καὶ κανόνες τῆς κοινῶς ὁμιλουμένης νεοελληνικῆς* « Grammaire, formes et règles du grec moderne communément parlé » (rédigé par un groupe d'Athéniens).

idée que la langue démotique, tant méprisée des puristes, est l'héritière du grec ancien à travers une série de transformations que l'histoire explique, alors qu'au contraire c'est la langue savante qui offre un caractère artificiel et n'est que du « grec ancien mal lu » (Mirambel, p. 32).

La langue démotique est avant tout la langue maternelle de tout Hellène, langue dont nul ne peut s'affranchir, en dépit des efforts d'« épuration » par l'introduction d'éléments savants. Elle est, en outre, non seulement la langue du peuple (ouvriers des villes, paysans, pêcheurs), mais encore la langue de tous ceux qui s'expriment d'une manière naturelle et évitent le langage recherché. Depuis longtemps la poésie s'écrit en langue démotique et la prose à partir de la fin du XIX[e] siècle (Mirambel, p. 35).

« La langue savante, affirme Mirambel, n'abandonne guère ses positions, mais elle ne les étend pas ; l'État ne peut rien contre une langue qu'il ne reconnaît pas, et celle qu'il serait tenté d'imposer ne représente que l'expression de notions restreintes ; la langue démotique gagne, sans qu'il soit nécessaire aujourd'hui de la défendre ou de la revendiquer : un progrès notable s'est réalisé, pour elle, du jour où elle a commencé à être utilisée pour l'expression des notions abstraites et techniques » (Mirambel, pp. 35-36) (1).

5° La *langue ultra-démotique* (*μαλλιαρή*, littéralement « langue chevelue », c'est-à-dire des extrémistes en matière de vulgarisme ; (Mirambel, p. 21, note) ne diffère guère de la langue démotique. C'est la langue que l'on parle familièrement.

Les « malliaristes », partisans de cette langue (terme employé par dérision et injustement, selon Mirambel, p. 37), ont fait œuvre utile de

(1) L'auteur renvoie aux travaux suivants : A. Thumb et J. E. Kalitsunakis, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache*, 2[e] éd., 1928 (p. 22, note) ; H. Pernot et C. Polack, *Grammaire du grec moderne* (*langue écrite*) (1921) ; M. Oekonomos, *Νεοελληνική Γραμματική* (*τῆς κοινῆς δημοτικῆς*) « Grammaire grecque moderne (langue démotique) », 1933 (p. 22, note).

On doit ajouter la seconde édition de l'ouvrage d'Achille A. Tzartzanos, *Νεοελληνική σύνταξις* (*τῆς κοινῆς δημοτικῆς*) « Syntaxe néo-hellénique (en langue démotique) », 2[e] éd., t. I, Athènes, 1946, in-8°, 351 p., qui, à la différence de la première édition, où l'exposé était rédigé en *langue savante*, présente un texte *entièrement en langue démotique* et offre ainsi une preuve évidente du progrès réalisé par la langue démotique dans le domaine technique (A. Mirambel, dans le compte rendu, publié dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, n° 129, 1947-1948, pp. 65-66).

Pour la langue « démotique », il faut tenir compte des deux grammaires de Manolis (Emmanuel) Triandaphyllidis : *Νεοελληνική Γραμματική* (*τῆς δημοτικῆς*), (Athènes, 1941) et *Μικρή Νεοελληνική Γραμματική* (Athènes, 1949), qui n'est que l'abrégé du premier ouvrage (cf. les comptes rendus d'A. Mirambel, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIII, 1947, pp. 46-47, sur le premier ouvrage, et t. XLV, 1950, fasc. 2, p. 88, sur le second).

philologues et de grammairiens, en essayant d'établir une discrimination entre plusieurs formes, et de trouver une raison de préférer telle forme à telle autre. « Ce souci apparaît dans les traités mêmes : alors qu'une grammaire de la langue « démotique courante » indique pour un même type les variétés de formes, une grammaire de la langue « ultra-démotique » n'en indiquera qu'une, celle qui « doit » être employée, et proscrira les autres » (Mirambel, p. 37) (1).

L'OPINION DU SAVANT M. TRIANDAPHYLLIDIS. — Le savant M. Triandaphyllidis affirme que « le nombre des partisans du démoticisme s'est accru considérablement Les adeptes de la *katharévousa* croient que celle-ci, dans sa forme actuelle, est devenue un moyen très apte à exprimer la culture nationale et à conserver la continuité de la tradition et de l'histoire ; que la diglossie néo-grecque ne diffère pas de celle des autres peuples civilisés qui n'écrivent pas non plus exactement comme ils parlent ; que le démoticisme est vulgaire et catastrophique, puisqu'il est un élément de désagrégation sociale. N'éloigne-t-il pas les Grecs de la langue de l'Église et de l'Antiquité ? » (dans son article *La question linguistique en Grèce*, publié dans *Byzantion*, t. XIX, 1949, p. 284).

Et le même auteur ajoute : « On continue d'écrire la *katharévousa*, mais rarement sous la forme rigidement archaïsante de la fin du XIXe siècle. Même dans les textes scientifiques, on la trouve mélangée à des éléments démotiques, bien que, souvent, sans règle. On écrit de plus en plus le démotique, d'habitude dans la forme déjà mentionnée du démotique scolaire, plus conservateur. Mais lui aussi se présente souvent mélangé, à mesure que son usage s'étend à des personnes plus nombreuses et moins habituées à l'écrire » (*La question*, p. 286).

POURQUOI AVONS-NOUS SIGNALÉ LES « ÉTATS DE LANGUE » ? — Les « états de langue » en Grèce constituent, à mon sens, une preuve évidente de l'importance qu'on doit accorder au choix des informateurs. Un enquêteur peut obtenir des données linguistiques tout à fait différentes selon l'état de langue de son informateur.

Ce fait explique les grosses difficultés que doivent affronter tous ceux qui se proposent d'étudier les parlers du grec moderne, ainsi que

(1) Sur cet « état de langue », Mirambel mentionne l'œuvre de M. Philindas, *Γραμματικὴ τῆς ρωμαίϊκης γλώσσας* « Grammaire de la langue roméique » (1907), et ajoute : « le terme « roméique » est, d'une part, plus *complet* que les appellations « grec commun », « grec vulgaire », « grec courant », ainsi que l'a justement remarqué L. Roussel (*Grammaire descriptive du roméique littéraire*, 1922, Préface, p. IX), — car il n'exclut pas l'usage *littéraire* qui est fait de la langue démotique, ou *parlée*, par les écrivains actuellement, — d'autre part plus *précis* que l'expression « grec moderne » qui désigne l'*ensemble* du grec actuel, soit langue commune, états de langue et parlers néo-helléniques » (p. 22, note).

le nombre restreint des travaux consacrés exclusivement au grec « vulgaire ».

Il est permis de supposer que cette carence d'études dialectologiques est aussi due au « mépris » que les autorités ont pour les parlers vivants, car les puristes constituent souvent la classe dirigeante du pays.

Dans ces conditions, une enquête entreprise en Grèce par un étranger devient extrêmement difficile s'il ne connaît pas à fond les cinq « états de langue » qui s'influencent réciproquement.

II. QUELQUES MONOGRAPHIES QUI POSENT DES PROBLÈMES MÉTHODOLOGIQUES

1. Les premières études.

Il n'existe pas encore d'Atlas linguistique du grec moderne, ce qui s'explique sans doute, en tout premier lieu, par l'état linguistique de la Grèce (esquissé plus haut) (1).

Il y a cependant un grand nombre de monographies linguistiques, réalisées en grande partie par des chercheurs étrangers, qui posent des problèmes méthodologiques dignes d'être mis en lumière.

Nous nous bornons à signaler, parmi ces monographies, celles que nous avons pu consulter à la Bibliothèque de l'Université de Louvain (qui fut cependant incendiée durant la dernière guerre mondiale). En les présentant dans l'ordre chronologique, nous espérons faire mieux ressortir le développement de la dialectologie grecque, au moins dans ses parties les plus caractéristiques.

1° Gustave Deville. — En 1866, Gustave Deville publia sa thèse sous le titre *Étude du dialecte tzaconien* (Paris, Ad. Lainé, 1866, in-8°, 140 p. et une carte). L'auteur fut aidé dans son travail par le prêtre de campagne Ikonomos, qui avait publié dès 1846 un petit traité sur le laconien (cf. H. Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, pp. 11 et 40) et qui fit paraître en 1870 une Grammaire qui « est digne de tout respect, précisément parce que c'est l'œuvre modeste et désintéressée d'un prêtre de campagne » (Pernot, *Introduction*, p. 41).

Cette étude fut critiquée par Michael Deffner (*Zakonische Grammatik*, 1881) qui reproche à Deville de n'avoir pas bien noté certains sons et ajoute (entre parenthèses) que « les Français n'ont pas d'oreille pour les langues » (Pernot, *Introduction*, p. 40).

(1) Pour les études du grec moderne, il faut tenir compte de l'activité déployée par certains membres de l'*École française d'Athènes*, déjà fondée en 1846 (cf., pour plus de détails, Jean Psichari, *Les études de grec moderne en France au dix-neuvième siècle*, Paris, 1904, pp. 13-14, avec la bibliographie).

Hubert Pernot, en citant cette affirmation, ajoute : « L'oreille des Français, comme celle des autres peuples, peut être bonne ou mauvaise, suivant le soin qu'ils mettent à écouter, et l'erreur de Deville n'est qu'une paille... Je n'ai aucune raison de me faire le champion de Deville et ne relèverai ni les cas où il a mieux entendu que M. D., ni certaines critiques tout à fait injustifiées que lui adresse ce dernier (*l. c.*).

« On sait, affirme Pernot (*Introduction*, p. 39), que Deville s'est proposé de donner les formes tsakoniennes non pas phonétiquement, mais étymologiquement. Cette conception est surannée et j'imagine qu'on a dû la critiquer dès la soutenance ».

Voilà que l'un des premiers travaux de dialectologie soulève déjà le problème des divergences de notation entre deux enquêteurs étrangers.

2° Domenico Comparetti. — Domenico Comparetti (professeur à l'Université de Pise) publia, en 1866, les *Saggi dei dialetti greci dell'Italia meridionale, raccolti ed illustrati da...* (Pisa, Fratelli Nistri, 1866, in-8°, XXVII-103 p.) ; la plus grande partie des textes dialectaux que contient cet ouvrage fut recueillie par un élève de l'auteur (cf. p. XIV). La traduction des chansons fut également faite par l'élève, sous la dictée des sujets qui avaient fourni les textes (p. XIX).

Les morceaux sont reproduits au moyen de l'alphabet latin, accompagnés d'une transcription en caractères grecs et d'une traduction en italien. Comparetti donne une liste des textes recueillis par ses devanciers (pp. IX-XIII). Cette méthode ne diffère en rien de celle appliquée au commencement des enquêtes dialectales. L'auteur ajoute cependant un bon nombre de notes personnelles (pp. 85-103) expliquant plusieurs termes des textes. L'ouvrage est dédié « *al mio dotto amico G. I. Ascoli* ».

3° Giuseppe Morosi. — En 1870, Giuseppe Morosi publia ses *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto del... preceduto da una raccolta di canti, leggende, proverbi e indovinelli nei dialetti medesimi* (Lecce, Tip. Salentina, 1870, in-4°, VIII-214 p., texte sur deux colonnes, ouvrage dédié « *al mio maestro G. I. Ascoli* »).

Il s'agit cette fois d'un travail réalisé après une enquête sur place ; l'auteur a parcouru (en 1867) tous les pays grecs de cette région qui ne se trouvaient pas trop loin de Lecce, où il était professeur de lycée (p. V).

Après avoir réuni les matériaux, l'auteur les étudia au point de vue linguistique en prenant comme base surtout la Grammaire du grec vulgaire dans son développement historique de F. W. A. Mullach (Berlin, 1856), ainsi que d'autres travaux publiés sur le grec populaire (cf. p. VI, col. 2).

Les textes sont reproduits en caractères latins et accompagnés d'une traduction en italien (pp. 1-82). L'auteur n'indique que le nom du village où les textes ont été enregistrés, sans mentionner le nom des informateurs. Sur le contenu des textes, il présente une étude détaillée (pp. 85-94).

Sous le titre « Seconde étude » (première partie), l'auteur analyse la phonologie, la morphologie et le lexique des textes (pp. 97-185, texte sur deux col.), en terminant son intéressant travail par un chapitre sur les « Origines de ces colonies » grecques. Morosi soutient qu'elles datent de la seconde moitié du dixième siècle (p. 209, col. 2 ; cf. p. 510 de mon étude) (1).

4° MICHAEL DEFFNER. — Michael Deffner figure parmi les personnalités qui ont apporté une contribution importante aux recherches dialectologiques. Il publia *Archiv für mittel- und neugriechische Philologie* (*Band I, Heft* 1-2, Athènes, 1880, 304 p.), *Zakonische Grammatik* (Berlin, Weidmann, 1881, 176 p.) et le « Lexique du dialecte Tsakonien » (en grec, Athènes, 1881, in-8°, XXI-411 p. ; *apud* H. Pernot, *Intr. à l'étude du dialecte tsakonien*, p. 10).

H. Pernot, analysant les travaux de Deffner, trouve que la phonétique du parler tsakonien lui était peu familière : « Gêné par sa langue maternelle, M. D. a mal entendu et mal noté certains sons tsakoniens. La distinction des sourdes et des sonores est pour lui une occasion d'erreurs. Celles-ci foisonnent dans sa Grammaire... Après avoir opposé avec emphase des consonnes cérébrales à d'autres qui ne le sont pas, il confond les unes et les autres, ce qui est un recul regrettable par rapport à Deville et Ikonomos » (pp. 38-39).

Voici la conclusion de Pernot concernant le Lexique de Deffner : « On peut ajouter que la transcription du Lexique de M. D., là même où elle n'est pas tout à fait inexacte, reste des plus rudimentaires. Je n'ignore pas qu'il existait des difficultés matérielles, mais l'imprimerie de la Hestia est bonne ; elle a employé à cette occasion des caractères spéciaux. Il eût été aisé, sans augmentation de frais, de diminuer l'imprécision. L'intérêt de la question justifiait cet effort. Faute de l'avoir tenté et d'avoir apporté à sa tâche le sérieux nécessaire, M. D. a fait de la phonétique tsakonienne ce que les Grecs appellent une « mer » et ce que nous nommons un gâchis » (*Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, p. 41).

Il s'agit de nouveau de l'aptitude d'un étranger à noter des sons inconnus à sa langue maternelle.

5° ÉMILE LEGRAND. — L'activité d'Émile Legrand (né en 1841, mort en 1905) fut d'une importance capitale pour les études sur le néo-grec (2).

(1) Dans l'ordre chronologique, il faut mentionner l'étude d'Astorre PELLEGRINI, *Il dialetto greco-calabro di Bova, vol. I* (le seul paru) (Torino et Roma, Lœscher, 1880, in-8°, LI-270 p.) que nous n'avons pas pu consulter.

(2) Cf. H. PERNOT, *Notice sur la vie et les œuvres d'Émile Legrand, professeur de grec moderne à l'École nationale des Langues orientales vivantes* (Paris, E. Guilmoto, 1906, gr. in-8°, 41 p.) qui donne un aperçu très vivant sur la carrière de ce savant, en indiquant ses travaux dans l'ordre chronologique (pp. 23-41).

Legrand n'a pas fait d'enquêtes sur place, mais son activité a beaucoup contribué à éveiller l'intérêt des chercheurs pour le langage parlé. Jean Psichari caractérise son activité en ces termes : « Legrand s'adonna franchement au grec moderne, sans s'occuper autant qu'eux [les prédécesseurs] du grec ancien. Ses publications innombrables, si elles ne sont pas toutes de première main, sont toutes indispensables à nos travaux. Sa magnifique *Bibliographie hellénique* elle-même contient des textes grammaticaux de haute valeur. Il consacra sa belle existence de travailleur solitaire à élever, dans notre cité neuve, non pas un, mais plusieurs monuments qui dureront » (*Les études de grec moderne en France au dix-neuvième siècle,* Paris, Librairie gén. de Droit et de Jurisprudence, 1904, p. 20).

6° MONDRY BEAUDOUIN. — En 1884, Mondry Beaudouin, ancien membre de l'École française d'Athènes, publia une *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval* (Paris, E. Thorin, 1884, in-8°, 148 p.), qui constitue en grande partie le résultat de son séjour prolongé à Chypre, pendant lequel il visita « non tous les villages, mais tous les cantons de l'île », en restant en relations continuelles avec les paysans et en notant exactement leur prononciation et les flexions les plus usuelles. Grâce à ce travail sur place, Beaudouin a pu rectifier quelques observations inexactes et compléter par des détails plus précis les remarques d'ailleurs peu nombreuses d'autres voyageurs (p. 12).

Cette récolte fut complétée par l'examen des textes : « les ouvrages écrits au moyen âge, et les chants et récits populaires recueillis récemment dans la bouche même du peuple » (p. 12 ; cf. aussi pp. 13-15). L'auteur étudie la phonétique, la morphologie et la syntaxe de ce dialecte (pp. 27-103), en ajoutant, en appendice, des informations sur le parler de Karpathos (pp. 105-108).

Beaudouin voit un double intérêt philologique dans l'étude du grec moderne : « On peut y trouver le germe d'explication touchant la langue ancienne ; et il doit en sortir une comparaison entre les principes qui ont présidé à la formation des langues issues du latin et du grec » (p. 2).

7° JEAN PSICHARI. — Jean Psichari (né à Odessa en 1854, mort à Paris en 1929), élève des maîtres Arsène Darmesteter, Paul Meyer, Ferdinand de Saussure, P. Rousselot et Gaston Paris (1), fervent défenseur

(1) Cf., pour les autres maîtres de Psichari la dédicace de son ouvrage : *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques, 1884-1928,* tome 1, Paris, « Les Belles Lettres », 1930, in-8°, VIII-1337 p. — Ce volume de grandes proportions contient quelques articles qui intéressent directement la dialectologie : *Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur les langues communes* (pp. 189-237 ; il fut aussi publié dans *Revue des patois gallo-romans*, t. III, 1888, pp. 5-42) ; *Rapport d'une mission en Grèce et en Orient* (pp. 323-336 ; surtout les pages 333 à 335 qui donnent des détails sur son enquête linguistique à Pyrgui ;

de la langue démotique, fut nommé en 1885 titulaire de la chaire de philologie byzantine et néo-grecque qui venait d'être créée à l'École des Hautes Études, et en 1904 de celle de grec moderne à l'École des Langues orientales, comme successeur d'Émile Legrand. Il mena de front jusqu'à sa retraite (octobre 1928) les deux enseignements (A. M., *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 970). Parmi ses élèves, il faut mentionner H. Pernot, L. Roussel et A. Mirambel, dont il apprécia hautement l'activité (cf. *Quelques travaux*, pp. VI-VII).

Ses « Essais de grammaire historique néo-grecque » (première partie : Paris, E. Leroux, 1886, in-8°, XIII-299 p. ; la seconde partie : 1889, in-8°, XXI-336 p.) ont inauguré les recherches plus approfondies sur le néo-grec.

Au point de vue *méthodologique*, il est intéressant de lire la deuxième partie de son ouvrage *Étude de philologie néo-grecque, Recherches sur le développement historique du grec* (Paris, E. Bouillon, 1892, in-8°, CCXI p. ; *Bibl. de l'Éc. des Hautes Études*, fasc. 92), où l'auteur expose (pp. XXIX-XXXVIII) les observations qu'il a faites à l'occasion de son enquête dans le village de Pyrgui.

Dans la même étude, Psichari estime que *les enquêtes doivent être faites plutôt par des Grecs que par des étrangers* :

« Je sais, par plusieurs confidences, dit l'auteur, que les *ξένοι*, les *étrangers*, ne sont pas toujours bien servis dans leur entreprise par les indigènes. On s'amuse à leur raconter des histoires sans fondement. Les braves explorateurs consignent dans leurs papiers tout ce qu'ils ramassent ainsi. Ils oublient que les Grecs sont un peuple excessivement spirituel, souvent moqueur, et surtout que c'est une race très intérieure, qui se livre peu, sous son apparente exubérance, et garde tout en dedans. Il faut souvent entendre à travers leurs paroles et comprendre plus ce qu'ils taisent que ce qu'ils disent. L'investigation n'est donc pas moins difficile qu'elle ne l'est pour les patois... Aucun résultat sérieux ne sera jamais obtenu, tant que quelques jeunes n'auront pas pris la résolution de se mettre bravement à l'école, car il est inutile de songer à relever ces documents si l'on n'est pas solidement armé de la connaissance du grec ancien et du grec moderne. La plupart des textes populaires nous sont transmis dans un état piteux » (pp. XCI-XCII).

8° GEORGIOS N. HATZIDAKIS et ALBERT THUMB. — L'année 1892 apporte, outre les *Études* de J. Psichari (citées plus haut), deux contributions dignes d'être mentionnées.

C'est en premier lieu l'ouvrage de G. N. HATZIDAKIS (né en Crète en

l'étude fut aussi publiée dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1890), ainsi que *Les études de grec moderne en France au dix-neuvième siècle* (pp. 628-652). — Cf. le compte rendu d'André MIRAMBEL, dans *Byzantion*, t. VI, 1931, pp. 894-899.

1848, mort en 1941), *Einleitung in die neugriechische Grammatik* (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1892, in-8°, XVI-464 p.) qui constitua un ouvrage de base pour les chercheurs (1).

Toujours en 1892, ALBERT THUMB (né en 1865, mort en 1915) publia sa thèse *Die inlautenden Vokale im heutigen Dialekt von Amorgos* (Strasbourg, Karl J. Trübner, 1892, in-8°, 60 p.) qui représente le résultat d'une enquête faite sur place en juin 1890, où il avait comme informateurs principaux le papas Prasinos et sa femme (cf. pp. 4-5). J. Psichari insiste de nouveau, en examinant les premiers travaux de Thumb, sur la nécessité de bien connaître le parler du pays lorsqu'on entreprend une enquête linguistique : « Je ne fais point ces réserves, dit-il, pour diminuer le mérite de cet effort, mais parce que décidément je désespère de signaler jamais avec assez de netteté les difficultés infinies de cette entreprise » (*Études de philol. néo-grecque*, p. CXVII, cf. aussi p. CXII).

Signalons, parmi les autres travaux d'Albert Thumb, son *Handbuch der neugriechischen Volkssprache* (2e éd., Strasbourg, Karl J. Trübner, 1910, in-8°, XXXI-359 p.) qui renferme aussi de nombreux textes dialectaux (pp. 273-300). C'est un ouvrage qui étudie et décrit l'*état actuel des parlers de la Grèce moderne*, le roméique commun étant pour lui, sans plus, le plus important de ces parlers (L. Roussel), tandis que Louis Roussel, dans sa *Grammaire descriptive du roméique littéraire* (Paris, E. de Boccard, s. d., in-8°, XIV-357 p. ; *Bibl. des Écoles franç. d'Athènes et de Rome*, fasc. 122) présente le roméique littéraire tel qu'il est employé dans les œuvres écrites dans cette langue (cf. pp. X et XI).

9° GUSTAV MEYER. — En 1894, Gustav Meyer (né en 1850, mort en 1900) commença la publication de ses *Neugriechische Studien, I, Versuch einer Bibliographie der neugriechischen Mundartenforschung* (dans les *Sitzungsb. d. Philol.-Hist. Classe d. kais. Akad. d. Wissenschaften*, Wien, 1894, t. 130, *IV. Abhandlung*, 104 p.) (2) qui constituent le premier examen du développement des études concernant le néo-grec, et un instrument de travail de première importance.

10° PAUL KRETSCHMER. — En 1905, le savant Paul Kretschmer

(1) Jean Psichari juge ce travail en termes très durs : « Je me refuse absolument à faire figurer le dernier livre de Hatzidakis dans mon Index bibliographique, pour ces deux raisons qu'il est confus et qu'il est de mauvaise foi » (*Études de philologie néo-grecque*, p. CXV, et *passim*). — Sur la vie et l'œuvre de Hatzidakis, cf. F. DÖLGER, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XLI, 1941, pp. 573-576.

(2) La 2e partie des *Neugriechische Studien* traite *Die slavischen, albanischen und rumänischen Lehnworte im Neugriechischen* (dans la même publication, *V. Abhandlung*, 104 p.). En 1895, G. Meyer continua ses recherches en publiant la troisième étude de la même série, dont le sujet est *Die lateinischen Lehnworte im Neugriechischen* (la même publication, t. 132, *III. Abhandlung*, 1895, 84 p.) ; dans le quatrième, il examine *Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen* (*VI. Abhandlung*, 1895, 106 p.). — Cf. la nécrologie publiée dans *Romania*, t. XXIX, 1900, p. 626.

fait paraître son étude *Der heutige lesbische Dialekt verglichen mit den übrigen nordgriechischen Mundarten* (Wien, A. Hölder, 1905, in-4°, XI p. et 614 col., dans les publications de l'Acad. de Vienne, *Schriften der Balkankommission, Ling. Abt.*, III) qu'à notre regret, nous n'avons pas pu consulter à Louvain (1).

2. Le fondateur de la dialectologie grecque moderne : Hubert Pernot.

Je crois qu'on doit considérer Hubert Pernot comme le vrai fondateur de la dialectologie grecque moderne, à cause de la méthode rigoureuse qu'il a appliquée.

En effet, en publiant son premier grand travail, *Études de linguistique néo-hellénique, I. Phonétique des parlers de Chio* (Fontenay-sous-Bois, chez l'auteur, 1907, in-8°, 571 p., avec une carte géographique hors texte et 85 tracés réalisés par l'inscripteur de la parole et avec le palais artificiel), Hubert Pernot (né en 1870, mort en 1946) a donné à la dialectologie grecque une monographie modèle réalisée selon les méthodes les plus modernes (2).

Il a étudié les parlers de l'île de Chio (ayant 75.000 habitants environ) qui comprend une soixantaine de localités d'importance variable. Celles-ci ont été visitées en grande partie par Pernot, qui y a relevé, sinon toutes les évolutions phonétiques, du moins la plupart d'entre elles et les plus intéressantes (p. 552).

L'auteur parlait dès l'enfance un patois de la Franche-Comté, et il dit que cela lui a rendu à tous points de vue des services dont seuls ceux qui sont dans le même cas comprendront toute l'importance (pp. 5 et 8).

Il n'a pas négligé les textes recueillis par ses devanciers, mais il dirigea dès le commencement son attention vers les ressources de la *phonétique expérimentale*, en appliquant ainsi pour la première fois dans ce domaine

(1) L'étude de Karl Dieterich, *Sprache und Volksüberlieferung der südlichen Sporaden* (publié en 1908, dans la même collection) n'a pas été consultée, pour la même raison.

J'ai fait venir à la Bibliothèque de Louvain, grâce à la bienveillance de mon collègue É. Van Cauwenbergh, bibliothécaire en chef, un bon nombre d'études que j'estimais indispensables pour mon travail. — Que M. É. Van Cauwenbergh veuille bien agréer mes remerciements les plus sincères pour l'appui très précieux qu'il m'a toujours accordé.

(2) La qualité d'excellent enquêteur lui fut reconnue en 1892 par J. Psichari, qui le caractérisait en ces termes : « Il a l'oreille très exercée, de la pénétration critique, et il est muni des solides leçons de phonétique physiologique qu'il a prises chez Rousselot » (*Études de philol. néo-grecque*, p. CVII).

linguistique la méthode de l'abbé Rousselot (1). « L'excellence de cette méthode, dit Pernot, n'est plus à démontrer ; une exploration phonétique digne de ce nom ne saurait guère se passer d'elle » (p. 4). Il a eu recours au *phonographe* qui lui a été très précieux à plusieurs égards, et lui servait en outre à attirer le public, à faciliter les conversations et à créer immédiatement un milieu propice aux observations linguistiques, dans les villages où il ne pouvait prolonger son séjour (p. 5). Lors de la rédaction de ce travail, loin du champ linguistique exploré, les enregistrements au cylindre enregistreur et ceux au palais artificiel lui ont permis d'être encore en contact avec les diverses localités de Chio (pp. 4-5).

En dehors de ses recherches expérimentales, l'auteur s'est surtout attaché à converser avec les indigènes, en leur donnant l'impression qu'il était un des leurs (p. 5).

Quant aux *informateurs*, Pernot donne les détails suivants : « Mes interlocuteurs ont été de préférence des femmes. Toutes étaient illettrées. Il est impossible de poser des règles à suivre en pareille circonstance ; ce sont toujours les personnes les plus âgées qui parlent le plus pur dialecte ; à Pyrghi, j'ai choisi comme principal sujet une jeune fille d'environ seize ans, Tsatsi, et à Mesta j'ai obtenu d'excellents renseignements de Yanis, le notaire » (p. 8) (2).

Les matériaux de cette étude ont été réunis au cours d'une double mission scientifique entreprise en 1898 et 1899, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique (cf. p. 1).

Cette étude est spécialement consacrée à la phonétique, et analyse les voyelles, les consonnes, ainsi que tous les changements qu'elles subissent (assimilation, dissimilation, etc.).

Le deuxième et le troisième tomes, parus plus de quarante ans après, ont pour titre : *Morphologie des parlers de Chio* (Paris, Les Belles Lettres, 1946, in-8°, XVI-423 p.) et *Textes et Lexicologie des parlers de Chio* (Paris, ib., in-8°, 603 p.; tomes V et VI de la *Collection de l'Institut Néo-hellénique de l'Univ. de Paris*).

En 1934, Hubert Pernot publia son importante monographie linguistique sur le dialecte tsakonien : *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien* (Paris, Les Belles Lettres, 1934, in-8°, 550 p. avec 35 tracés et palatogrammes dans le texte et une carte géographique hors texte ; dans la même Collection, t. II).

(1) Nous rappelons le fait que H. Pernot fut le directeur des Archives de la Parole de l'Université de Paris (voir p. 153 de mon étude).

Les expériences de phonétique expérimentale, avec des sujets spécialement choisis (cf. p. 27, notes 2 et 3), ont été faites au Laboratoire de phonétique du Collège de France (p. 27).

(2) A. Meillet affirme, dans son compte rendu de cet ouvrage, qu'H. Pernot parlait le grec moderne comme sa langue maternelle (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XV, n° 56, 1908, pp. L-LII).

Signalons les particularités essentielles de la méthode ou des observations de l'auteur.

La valeur des textes. — Pernot considère que « les textes dialectaux ont toujours quelque chose d'artificiel. Ou on les écrit sous la dictée, et alors ni la langue ni la phonétique ne se présentent au naturel. Ou on les sténographie ; mais à moins d'opérer sur son propre dialecte et d'en pouvoir ainsi restituer la phonétique, ou d'avoir à faire à un dialecte étranger offrant très peu de particularités, ce qui concerne les sons devient rudimentaire. L'emploi du phonographe diminue beaucoup ces inconvénients, sans encore les faire disparaître complètement » (*Introduction*, pp. 20-21) (1).

Les textes recueillis a l'aide du phonographe. — Pernot est tout aussi catégorique lorsqu'il examine la valeur des textes enregistrés au phonographe ou écrits sous la dictée : « Ils sont de valeur très variable. En principe un conte ne présente qu'une image imparfaite de la langue du sujet. La diseuse répète un récit qu'elle a entendu et il lui arrive d'employer des tournures ou des formes qui ne sont pas siennes. Pour être moins fixe que la chanson, le conte garde donc, lui aussi, des tournures et des formes qui lui sont propres ; il reste en un sens une production littéraire ; c'est par endroits seulement qu'on y trouve la langue de la conversation courante. Notés sous la dictée, les éléments factices peuvent s'y introduire en foule, suivant ce que la diseuse sait de la langue commune ou même suivant sa psychologie du moment. Il arrive aussi que des sujets excellents au point de vue du dialecte n'aient aucun conte dans leur répertoire ; le choix des diseuses se trouve par conséquent limité » (*Textes*, p. 175),

J'ai pu faire les mêmes observations en Roumanie, lors de mes enquêtes sur place.

Le phonographe atténue ces inconvénients. — H. Pernot reconnaît que l'emploi du phonographe peut atténuer ces inconvénients, à condition cependant « que la personne qui veut bien s'y prêter possède des dispositions naturelles et qu'on l'ait habituée préalablement à un appareil toujours un peu intimidant » (*Textes*, p. 175).

Subterfuge pour rendre plus naturelle la prononciation de la diseuse. — Il est utile d'indiquer le subterfuge employé par Pernot lors de ses enregistrements : « Je mettais, dit-il, la machine

(1) Sur les *textes versifiés*, Pernot a la même opinion : « Il est superflu de souligner les défectuosités que présente tout texte versifié au point de vue linguistique, mais une étude de dialecte serait trop restreinte, si on éliminait la langue du vers, dans un pays comme la Grèce, où celui-ci joue encore un si grand rôle » (*Textes*, p. 1).

en mouvement, sans abaisser le saphir, ou avec un vieux cylindre : quand le sujet avait pris l'aplomb nécessaire, je lui disais qu'il y avait eu erreur et le priais de recommencer. Des gestes, des commentaires, le maintenaient aussi dans une atmosphère de naturel. Tout cela pourtant n'allait pas sans à-coups, surtout dans le cas où je n'avais à ma disposition qu'une diseuse occasionnelle. L'enregistrement devait alors se faire au petit bonheur ; de là, par endroits, des phrases ou des bribes de phrases indistinctes, que celle-ci expliquait ensuite tant bien que mal, en leur substituant parfois tout autre chose. J'ai aussi tenté de prendre des dialogues, mais sans succès » (*Textes*, pp. 175-176 ; cf. aussi *Introduction*, p. 45).

La réaction des sujets en face du phonographe. — Pernot indique toujours, en reproduisant les textes enregistrés, la réaction des sujets, ainsi que leurs déficiences. Il est utile de signaler quelques-unes de ses remarques :

« Il n'est nullement rare qu'une personne sachant très bien son dialecte et l'employant dans la vie journalière le modifie en présence d'étrangers ; c'est une question de psychologie individuelle » (*Textes*, p. 196) ;

« Il a fallu bien des essais avant d'obtenir d'Annou un récit qui se tînt... Nombreuses interruptions des personnes présentes. On entend dans la chambre la voix de quelqu'un qui aide Annou dans ses hésitations ; ceci n'influe pas sur son propre parler : on lui souffle... Au point de vue naturel, la phonétique est beaucoup préférable à celle du texte dicté » (*Textes*, pp. 221-222) ;

« La conteuse était lancée et a dit ce qui suit avec beaucoup de vivacité, en variant l'intonation, avec des notes plus hautes, en donnant parfois une très forte intensité et en allongeant beaucoup certaines finales » (*Textes*, p. 232, note 2), etc.

Les informateurs pour les enregistrements et pour les expériences au palais artificiel. — Les sujets pour les enregistrements ont été choisis parmi les gens qui voulaient bien se prêter à ce genre de recherches. Sur ces personnes, l'auteur donne toujours des informations qui permettent au linguiste d'apprécier à leur juste valeur les textes enregistrés.

Pernot a dû présenter dans ses *Textes* des spécimens assez dissemblables pour les raisons suivantes : « Le choix d'un diseur dépend souvent, surtout dans un temps limité, de circonstances auxquelles on doit se plier et de menus détails de la vie journalière. Éliminera-t-on par ailleurs les contes dont le dialecte est entaché de formes communes et même savantes ? Dans ce cas, où sera la ligne de démarcation ? Combien de personnes, dans une localité donnée, emploient un parler qu'on pourrait qualifier de vraiment pur ? La description d'un dialecte ne comportera-

t-elle pas aussi un exposé de ses transformations sous des influences extérieures ? Je n'ai donc pas hésité à insérer ici des textes de nature assez dissemblable. Ils complèteront, autant que faire se peut, les indications sommaires de la partie phonétique et morphologique, donneront un aperçu de la syntaxe... » (*Textes*, p. 176).

Pour la partie expérimentale de son étude sur le dialecte tsakonien, Pernot a choisi un informateur *unique*, dont les antécédents sont communiqués dans les menus détails (cf. *Introduction*, pp. 45-46).

Il a en outre confectionné à l'usage du même informateur (instituteur, qui a suivi aussi les cours de la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes) un palais artificiel assez mince pour qu'il pût faire toute une conversation sans être gêné et sans que l'auditeur s'aperçût qu'il avait un appareil dans la bouche (*Introduction*, p. 46).

« Les palais ainsi fabriqués à domicile, dit Pernot, ont l'inconvénient de ne pouvoir se prêter à des expériences très longues. Quand on les emploie beaucoup ils ne durent que quelques jours et doivent être remplacés, d'ailleurs d'après le même moulage. Il s'ensuit qu'ils n'ont pas toujours la même épaisseur, ce qui peut avoir une légère influence dans les cas délicats réexaminés après un assez long intervalle » (*Introduction*, p. 46).

L'étude sur le dialecte tsakonien a été faite d'après des renseignements fournis oralement par plus d'une dizaine de témoins (cf. p. 47). Parmi ceux-ci se trouvaient aussi *deux intellectuels* : le premier, le docteur Harmantas, connaissait bien son dialecte et n'avait aucune idée préconçue ; le second, le papas Kléanthis, fils d'Ikonomos, l'auteur de la grammaire du dialecte tsakonien (publiée à Athènes, en 1870 ; cf. p. 1047), avait pris l'habitude de réfléchir sur le dialecte.

Pernot est d'avis que ces personnes lui ont fourni des matériaux dignes de confiance : « On a tendance à croire que les seules données dialectales valables soient celles qui proviennent de gens du peuple. Sans doute celles-ci ont une grande importance, mais c'est avant tout une question d'espèce » (*Introduction*, p. 47). Quant au second témoin, il ajoute la constatation suivante : « Il avait parfaitement compris ce que je désirais ; sa phonétique était bonne et représentative d'une certaine classe » (*l. c.*).

TRANSCRIPTION. — La transcription des parlers grecs pose au chercheur un problème qui n'est pas facile à résoudre. Voici à ce sujet les propres termes de Pernot : « J'avais le choix entre plusieurs procédés. Ou bien utiliser l'alphabet grec habituel, en y ajoutant, comme on le fait parfois, divers signes diacritiques et en y introduisant au besoin quelques caractères latins ; mais ceci même ne pouvait suffire pour les nuances que j'ai cru nécessaire d'indiquer ; ou bien créer un véritable alphabet phonétique de type grec répondant à ces mêmes besoins, ce

qui n'était pas impossible en soi, mais aurait entraîné de grands frais, en ajoutant un alphabet nouveau à ceux qui existent déjà, sans grande chance de le voir se généraliser ; ou bien enfin me servir d'un des alphabets phonétiques connus en Occident et qui n'y arrêtent aucun linguiste : c'est ce que j'ai fait. Paul Passy a comparé les personnes rebelles à l'utilisation des alphabets phonétiques à des gens qui, devant transporter un tas de cailloux, voudraient bien transporter les cailloux, mais non pas la brouette La brouette que j'ai présentée au lecteur n'est ni lourde, ni difficile à manier, les formes communes souvent citées en regard en facilitent encore l'usage. Ce sont au contraire les notations approximatives qui nuisent à la compréhension et au jugement ; il n'y a qu'à ouvrir n'importe quel livre grec de dialectologie pour s'en rendre compte, et c'est là un défaut du Dictionnaire historique. En phonétique, un principe fondamental et absolu est : un caractère pour un son et un son pour un caractère » (*Textes*, pp. 2-3).

Les matériaux contenus dans ses ouvrages. — *Le troisième volume concernant les parlers de l'île de Chio* renferme des distiques, des chansons (accompagnées de renvois aux autres collections et de notes critiques), des contes, des récits, des dialogues et des granules lexicologiques (pp. 322-585) qui sont en réalité « une étude complète du vocabulaire des parlers de Chio qui servira à toute étude lexicologique dans le domaine du grec moderne » (André Mirambel, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, 1948, p. 69).

L'ouvrage concernant le *dialecte tsakonien* contient, outre la partie consacrée à la phonétique et à la morphologie, un bon nombre de pages sur le lexique (pp. 307-382), qui rectifient les « erreurs » de l'ouvrage de Deffner (cf. p.382). La quatrième partie est consacrée aux noms propres et contient les listes électorales de Tsakonie (pp. 383-495) qui indiquent les noms de famille et les diverses directions du mouvement d'émigration des Tsakoniens (1).

Parmi les nombreux problèmes discutés par l'auteur, signalons seulement ce qui concerne le *substrat* du dialecte tsakonien (pp. 102-103, cf. aussi pp. 138-140, et *passim*).

L'ouvrage *Textes et Lexicologie des parlers de Chio* d'Hubert Pernot porte la dédicace suivante : « A mes élèves de diverses nationalités qui ont aussi été mes meilleurs professeurs ». Cette dédicace ne caractérise pas seulement la personnalité de Pernot, mais constitue en même temps une invitation voilée à l'exploration des parlers grecs qui « vivent » dans des régions presque identiques depuis trente siècles environ.

(1) En passant en revue ces listes, j'ai retenu le fait suivant : il y a un grand nombre de familles qui portent le nom de « Valaque » (*βλάχος*, *βλαχοπαναγιώτης*, etc. ; cf. pp. 385, 410, 448, 450, 453, 457, 469-470, 474, 475, 476 et 482), tandis que celui de « Bulgare » (*βούλγαρης*) est très peu répandu (cf. pp. 410, 453).

3. Quelques monographies récentes.

Avant de signaler quelques monographies ou études, nous croyons utile de mentionner ici Rein van der Velde qui tenta d'appliquer la géographie linguistique au grec ancien dans son ouvrage *Thessalische Dialektgeographie* (Nijmegen-Utrecht, N. V. Dekker et Van de Vegt, 1924, in-8°, XII-182 p. et six cartes linguistiques en couleurs, hors texte). Nous croyons tout à fait justifiée l'opinion d'Antoine Meillet, qui caractérise la tentative en ces termes : « Sans doute l'auteur s'exagère un peu les profits que l'on peut attendre de ce procédé pour les études des langues anciennes, et particulièrement du grec. La représentation cartographique des faits offre de grands avantages, et il est bon d'en faire profiter, dans la mesure du possible, l'étude des langues anciennes ; le grec s'y prête mal en général, à cause de la configuration du pays et de l'insuffisance des données ; la Crète est probablement, avec la Thessalie, le seul domaine où le procédé puisse rendre de notables services... Mais ce n'est pas la forme de l'exposition qui est l'essentiel en géographie linguistique, c'est l'enquête portant d'une manière égale sur toutes les parties du domaine et sur toutes les questions posées qui aboutit à fournir des données immédiatement comparables entre elles ; il va sans dire que, pour une langue ancienne, ces deux avantages essentiels n'entrent pas en ligne de compte » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXV, n° 76, 1924, pp. 76-77).

1° Gerhard Rohlfs. — Le savant Gerhard Rohlfs a publié en 1924 l'ouvrage *Griechen und Romanen in Unteritalien, Ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität, Mit einer Karte und sechs Abbildungen* (Genève, Leo S. Olschki, gr. in-8°, VIII-117 p. ; dans la *Biblioteca dell' « Archivum Romanicum »*, IIe série, vol. 7) qui représente une remarquable contribution scientifique, dont les résultats sont basés sur des enquêtes faites sur place de 1921 à 1924 (p. V). L'auteur soutient, contrairement à Giuseppe Morosi (cf. p. 1049), l'origine ancienne des colonies (1).

En 1933, G. Rohlfs publia son *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität* (Halle, Saale, Max Niemeyer, 1930, petit in-8°, XLVII-393 p. et une carte géographique hors texte), dont les matériaux ont été réunis de 1922 à 1925 et en 1928 (p. III).

L'auteur a pratiqué pour cette enquête la même méthode que

(1) Cet ouvrage a été traduit en italien par Bruno Tomasini, sous le titre *Scavi linguistici nella Magna Grecia* (*con una cartina geografica*) (Roma, Collezione Meridionale Editrice, 1938, in-8°, XV-303 p. et une carte géographique). — Cf. aussi l'ouvrage de G. Rohlfs, *Griechischer Sprachgeist in Süditalien* (*Zur Geschichte der inneren Sprachform*) dans *Sitzungsb. d. Bayerischen Akad. der Wissenschaften, Philos.-hist. Abt.*, 1944-1946, *Heft* 5, München, 1947, 60 p.

pour celle de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse Méridionale (AIS, cf. p. 569 de mon étude).

Les deux travaux de Rohlfs rendent de très précieux services pour les études de dialectologie du grec moderne (1).

2° ANDRÉ MIRAMBEL. — André Mirambel, élève de Jean Psichari, a étudié sur place pendant trois voyages (en août 1926, avril 1927 et décembre 1927-janvier 1928) les parlers de la région qui porte aujourd'hui le nom de Magne (une des trois presqu'îles prolongeant au Sud le Péloponnèse, celle qui continue le Taygète et se termine par le cap Ténare, p. 4) ; les résultats de son travail sont publiés dans son *Étude descriptive du parler maniote méridional* (Paris, E. de Boccard, 1929, in-8°, XII-266 p. et une carte géographique hors texte).

MÉTHODE. — Pour réunir les matériaux, l'auteur a pratiqué la méthode suivante : « Pour étudier le parler courant, je me suis mêlé le plus possible aux indigènes, écoutant leurs conversations ou les interrogeant. Certains faits, comme la prononciation des palatales, étaient discernables à la première audition : je me bornais à les noter au passage. D'autres étaient évidents, et demandaient à être contrôlés : en ce cas, ou je priais le sujet de répéter sa phrase, ou je lui posais une question dont la réponse était susceptible de m'apporter une solution ; c'est la méthode à laquelle je recourais, par exemple, pour savoir comment se comportait dans la phrase tel fait observé en finale. Pour compléter la documentation, je m'inquiétais de savoir si le sujet était natif du village et s'il n'avait pas séjourné ailleurs. Enfin, j'employais devant les habitants d'un village une forme entendue dans un autre : l'étonnement ou une remarque de mes auditeurs m'indiquait que la forme ne leur était pas familière ; en répétant l'expérience dans d'autres villages, je pouvais me rendre compte de l'extension de la forme » (p. IV).

LES TRACÉS. — A cause de l'impossibilité de se procurer des em-

(1) Nous regrettons de n'avoir pas pu revoir les deux travaux suivants : R. M. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor, a Study of the Dialects of Silli, Cappadocia and Pharasa* (Cambridge, 1916), et Carsten HOEG, *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque, I. Étude linguistique précédée d'une notice ethnographique* (Paris, Champion et Copenhague, Pio-Paul Branner, 1925, in-8°, XX-312 p.) ; II. *Textes (contes et chansons), vocabulaire technique, index verborum* (Paris, 1926, 212 p.). Les Saracatsans sont considérés comme des nomades grecs (cf. A. M., *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, pp. 91-92 ; t. XXVII, 1926, p. 61), tandis que selon Th. Capidan, ce sont des Macédo-roumains grécisés (*Dacoromania*, t. IV, 1926, pp. 924-959 ; cf. aussi Tache PAPAHAGI, dans la revue *Grai şi Suflet*, t. III, 1927-1928, pp. 259-273).

Cf. aussi l'importante contribution apportée par Oronzo PARLANGELI dans son étude *Fenomeni di simbiosi linguistica nel dialetto neogreco del Salento* (Milano, 1948, dans « *ACME* » *Annali della Facoltà di Filosofia e Lettere dell' Univ. Statale di Milano*, vol. I, fasc. 3, pp. 335-355).

preintes de palais d'indigènes, Mirambel a réalisé les vingt tracés publiés sur quatre planches (pp. 135, 141 et 143) en se servant de l'empreinte de son propre palais. Voici le procédé qu'il a appliqué : « Je prononçais à plusieurs reprises les sons dont je voulais garder l'empreinte devant les sujets qui possédaient ces sons dans leur parler, et lorsqu'ils me déclaraient reconnaître, dans le son qu'ils m'entendaient prononcer, celui qui leur était familier, je fixais aussitôt le tracé obtenu » (p. 134, note 6).

Un aperçu sur la région étudiée. — Cette étude, consacrée avant tout à la phonétique, à la morphologie et à la syntaxe du parler maniote méridional, est précédée d'un aperçu très utile sur la géographie, l'histoire et l'ethnographie de la région explorée, qui rend de grands services au lecteur désireux de connaître le milieu ethnique et social d'où proviennent les matériaux linguistiques (pp. 1-46) (1).

3° Constantin Danguitsis. — Constantin Danguitsis, élève d'H. Pernot, a publié en 1943 son *Étude descriptive du dialecte de Démirdési* (*Brousse, Asie Mineure*) (Paris, G.-P. Maisonneuve, 1943, in-8°, 285 p. et une carte géographique).

Ce dialecte est la langue maternelle de l'auteur. Danguitsis a réalisé son étude après une enquête parmi ses concitoyens déplacés en Grèce en 1922 (p. 248) lors de l'échange de population survenu entre la Turquie et la Grèce. « Dans ce sens l'étude du dialecte de Démirdési est, dit l'auteur, une œuvre de sauvetage. Dispersés dans toute la Grèce, les Démirdésiotes s'assimilent inconsciemment aux divers milieux grecs qu'ils fréquentent depuis vingt ans. Le dialecte se meurt. Les jeunes qui ont subi l'influence de l'école n'osent plus s'en servir parce qu'ils le considèrent comme grossier et arriéré. Les enfants ne le comprennent même plus et tournent en dérision les leurs qui par fidélité ou habitude s'en servent encore. Seuls quelques vieillards ne se résolvent pas à abandonner leur langue. Mais les vieux s'en vont l'un après l'autre. Il était donc urgent d'étudier notre dialecte. Quelques années encore et il aurait été trop tard » (p. 248).

Méthode. — L'auteur a noté son parler maternel en suivant de près, pendant quelques années, les conversations de ses compatriotes, en les laissant parler de leurs affaires et de leurs soucis ou en s'efforçant de les orienter vers un sujet intéressant plus directement son étude. Les informateurs, hommes et femmes, étaient d'âge différent.

(1) L'ouvrage est complété par les *Études de quelques textes maniotes* (Paris, Leroux, 1929, in-8°, X-112 p. ; *Collection des Documents Linguistiques*, t. II) (cf. le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, 1931, pp. 91-93). — Cf. aussi l'étude d'André Mirambel, *Le traitement du groupe* nasale + occlusive *dans les parlers néogrecs et le problème de la classification*, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIV, 1933, pp. 145-164 et une carte illustrant les isoglosses.

Malgré sa jeunesse, l'auteur fut admis à leur table et reçut la faveur de participer à leur conversation (pp. 11-12) contrairement à la coutume orientale qui est de ne pas admettre les jeunes gens aux conversations des personnes plus âgées.

Grâce à ce procédé, Danguitsis a pu noter non seulement une foule de mots (cf. le vocabulaire, pp. 140-166), mais aussi un bon nombre de textes dialectaux (pp. 173-246) qui sont très précieux, car ce dialecte n'existe que sous forme orale : « Nous n'avons pu trouver de documents écrits (testaments, contrats, livres d'oraison, lettres, etc.), dit l'auteur. L'évacuation de la bourgade ayant été faite brusquement, tout a été perdu. D'ailleurs ces sortes de documents étaient en turc ou en grec savant » (p. 24).

Nous signalons tout particulièrement l'attention accordée dans son enquête aux *gestes*, car les Démirdésiotes, comme tous les Orientaux, gesticulent beaucoup (p. 167). En effet, Danguitsis enregistre : les gestes qui accompagnent (pp. 167-168) ou n'accompagnent pas la parole (on ne veut ou on ne peut pas parler) (pp. 168-169) ; les gestes qui accompagnent l'expression verbale en la renforçant (pp. 169-170) ; les gestes qui expriment l'état psychique de l'individu ; les gestes auxiliaires de la parole, et les gestes tenant lieu de code secret (pp. 170-171).

Au commencement de son étude, Danguitsis brosse un tableau succinct du passé et de l'état de la localité de Démirdési avant le déplacement de sa population ; continue par un examen des particularités phonétiques et morphologiques, pour conclure (après les chapitres mentionnés plus haut), en disant que « l'Atlas linguistique de la Grèce est encore à faire ; il ne pourra être entrepris que lorsqu'un grand nombre de monographies auront fixé l'ensemble des phénomènes dialectaux » (pp. 248-249).

4° N.-P. Andriotis. — N.-P. Andriotis dans son étude *Τὸ Γλωσσικὸ Ἰδίωμα τῶν Φαρασῶν* (« L'idiome linguistique de Pharassa ») (Athènes, 1948, 105, p., que nous connaissons seulement par le compte rendu d'A. Mirambel, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, n° 129, 1947-1948, pp. 73-75) reprend plus à fond l'un des parlers micrasiatiques, celui de Pharassa.

Le travail « tout en demeurant descriptif, concilie les points de vue « synchronique » et « diachronique » par les aperçus historiques qu'il contient, et apporte une plus grande précision à la connaissance des faits, car il utilise un matériel beaucoup plus riche, grâce aux enquêtes récentes et à l'enregistrement d'un très grand nombre de chansons ou de contes populaires » (Mirambel, p. 74).

Il s'agit du premier ouvrage linguistique publié par les Archives de Folklore de l'Asie Mineure (voir p. 1064).

5° Gerard Hendrik Blanken. — La thèse de G. H. Blanken, *Introduction à une étude du dialecte grec de Cargèse* (Corse), *Préliminaires*,

Phonétique (Leiden, A. W. Sijthoff, 1947, in-8°, 99 p., et une carte de la Corse et du Sud du Péloponnèse à la page 12).

Les résultats obtenus par Blanken pendant ses trois séjours en Corse (août 1932, août 1933, juillet-août 1934) ne sont pas encore publiés en entier : la Phonétique n'est que le début d'un Précis de grammaire qui contiendra en outre la morphologie du dialecte, et quelques remarques sur la frontière des mots et sur la syntaxe ; suivront des observations lexicologiques et une dizaine de Textes et Documents (p. 5). L'Introduction historique (pp. 13-14) n'est qu'un extrait d'une étude sur l'histoire de la colonie, que l'auteur prépare, et qui formera le second tome de son ouvrage (p. 5).

La colonie grecque de Cargèse, qui descend de Maniotes émigrés vers la fin du XVII[e] siècle (p. 15), est particulièrement intéressante au point de vue linguistique.

En effet, *trois langues* se rencontrent dans ce village : le grec, la langue des aïeux ; l'italien sous son aspect corse, et le français qu'on emploie avec les étrangers. L'ancien dialecte grec n'est parlé que par quelques dizaines d'habitants de Cargèse (p. 25).

Cet état linguistique offre la possibilité de reconnaître sur le vif l'enchevêtrement de ces langues ayant chacune, aujourd'hui, des particularités linguistiques spécifiques. L'étude de Blanken est, à ce point de vue, pleine d'enseignements qui méritent l'attention des linguistes (cf. le chapitre *Situation actuelle et caractère général du dialecte*, pp. 25-45). Voici les conclusions de l'auteur :

« 1° On admet trop facilement l'isolement d'une île linguistique ; surtout si elle est très petite, l'arrivée, de temps en temps, d'une seule personne parlant la même langue, peut influencer sensiblement la situation linguistique.

2° Il ne faut pas supposer qu'un isolement complet ou relatif entraîne inévitablement la déchéance d'un dialecte : si les parlants ont la volonté sérieuse de garder le parler ancestral, celui-ci peut se conserver très bien dans une colonie de quelques centaines d'individus.

3° L'influence mutuelle qu'exercent les langues de sujets bilingues ou trilingues *peut* rester restreinte » (p. 45).

MÉTHODE. — L'auteur a pu compléter ses études néo-helléniques, il y a vingt ans, grâce à l'appui des curateurs du « Vollenhovenfonds ». Il n'a donc commencé son enquête qu'après quelques années de travail préparatoire

L'enquête fut faite parmi les membres des familles grecques qui parlaient encore le langage des aïeux (cf. pp. 45-46).

Blanken examine, dans le chapitre *Aperçu des publications sur le*

dialecte grec de Cargèse et des travaux concernant le corse (pp. 48-54), la contribution linguistique apportée par ses devanciers (1).

Les quelques monographies présentées plus haut témoignent d'une activité linguistique méritoire ainsi que d'une méthode de recherche digne du savant fondateur de la dialectologie grecque moderne.

III. LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE, LES ARCHIVES DE MUSIQUE POPULAIRE ET DE FOLKLORE D'ASIE MINEURE ET LE PROBLÈME DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DU GREC MODERNE

1° Afin de réaliser le *Dictionnaire historique du grec moderne, commun et dialectal*, on créa à Athènes (vers 1910), sous la direction de G. Hatzidakis, *Les Archives du grec moderne*, où furent réunis les matériaux linguistiques déjà connus, ainsi que de nouveaux matériaux, par l'intermédiaire de correspondants qui envoyaient des réponses de tous les territoires où l'on parle le grec. De nombreux travaux sur l'histoire des mots et sur les études préparatoires du Dictionnaire ont été publiés en appendice à la revue *'Αθηνᾶ* à partir du tome XXVI (1914) (P. Kretschmer) (2).
Le Dictionnaire se publie sous les auspices de l'Académie d'Athènes, et on en possède jusqu'à présent trois gros volumes, contenant les lettres A et B (jusqu'à *βλέπω*).
Il est regrettable, affirme le jeune savant grec Stam. K. Karatzas (dans une aimable lettre du 8 août 1947, pour laquelle nous lui sommes bien reconnaissant), que cette œuvre, si importante pour la langue grecque, ne soit pas suffisamment appuyée au point de vue financier pour qu'elle puisse avoir une meilleure organisation scientifique et une équipe de collaborateurs plus nombreuse (cf. aussi W. Pée, *Rapport*, pp.58-59).

2° En 1930, sur la proposition d'Hubert Pernot, un groupe de savants grecs fonda les *Archives de musique populaire et de folklore d'Asie Mineure* « destinées à recueillir, avant qu'elles ne se fondent dans l'hellénisme de l'Europe, les données folkloriques et linguistiques de l'hellénisme

(1) Retenons l'affirmation de Blanken concernant l'Atlas linguistique et ethnographique de la Corse de G. Bottiglioni (voir pp. 537-557) : « Cargèse y figure, de sorte qu'on peut en tirer toute une collection de phrases usuelles en corse cargésien ; à cet égard l'*Atlante* est une source de premier ordre à côté de ce que j'ai pu observer moi-même, mais si excellent qu'il soit, l'*Atlante* non plus ne remplace pas le lexique corse qui nous manque » (p. 54 ; cf. aussi p. 53). — Cf., sur le travail de Blanken, le compte rendu d'A. Mirambel, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, 1948, pp. 69-71.

(2) Cf. P. Kretschmer, *Introducción a la Lingüística griega y latina*, traduction en espagnol par S. Fernandez Ramirez et M. Fernandez-Galiano (Madrid, Instituto Nebrija, 1946) pp. 84-85, avec l'historique du Dictionnaire et la bibliographie.

micrasiatique, brusquement déraciné, par les échanges de population et les événements de 1924, des régions où, depuis des siècles, il se trouvait fixé » (A. Mirambel, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLIV, fasc. 2, nº 129, 1947-1948, p. 72).

A. Mirambel signale (*l. c.*) le travail de Mme M. Merlier, *Τὸ 'Αρχεῖο τῆς Μικρασιατικῆς Λαογραφίας, πῶς ἱδρύθηκε, πῶς ἐργάστηκε* (Athènes, Ikaros, 1948, in-8º, 57 p. ; dans la Collection de l'Institut Français d'Athènes, Archives de musique populaire et de folklore d'Asie Mineure, vol. IV, Cappadoce, 1) qui représente la préface de toute une série de travaux et indique la méthode d'investigation suivie à travers mille difficultés, encore accrues par la guerre de 1940 à 1944.

3º Quant au problème de la réalisation d'un *Atlas linguistique du grec moderne*, nous devons signaler avant tout le fait que le savant A. Triandaphyllidis a envoyé deux fois à des personnes diverses (surtout des instituteurs) des questionnaires imprimés (le premier contenant 37 demandes et le second 113) ; quelques résultats de ces enquêtes se trouvent parsemés dans ses études (selon la même bienveillante communication de Karatzas).

A la suite d'un discours prononcé en 1933 par A. Meillet à l'Académie d'Athènes, on avait chargé le professeur Georges P. Anagnostopoulos (né en 1884, mort en 1936 ; cf. la nécrologie dans *Byzantion*, t. XII, 1937, pp. 722-724) d'élaborer le projet de l'Atlas linguistique. Il a rédigé un questionnaire de sondage contenant quarante et une questions (*apud* Karatzas), mais, après sa mort, le projet paraît avoir été abandonné.

Il faut peut-être répéter que la réalisation de l'Atlas linguistique du grec moderne n'intéresse pas seulement la Grèce, mais tout le monde méditerranéen qui a subi durant des siècles l'influence du monde hellénique (1).

(1) Nous devons signaler aussi l'importante contribution apportée à la dialectologie grecque par les deux revues suivantes : *Byzantinische Zeitschrift* (Leipzig, depuis 1892) et surtout *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher* (Berlin-Athènes, depuis 1920), dont la bibliographie rend de grands services aux chercheurs.

Cf. aussi, A. Mirambel, *Bulletin philologique et linguistique, année 1932*, dans *Byzantion*, t. VIII, 1933, pp. 627-646 (la *Dialectologie*, pp. 644-646).— Sur le folklore, cf. S. P. Kyriakidis, *Le folklore en Grèce* (traduit sur le manuscrit grec par R. Goosens), *Byzantion*, t. VI, 1931, pp. 737-770.

F. L'ALBANAIS

SUR L'ATLAS LINGUISTIQUE DE L'ALBANAIS

Le regretté savant italien Matteo Bartoli a le mérite d'avoir soulevé le problème de la réalisation d'un Atlas linguistique de l'albanais et d'avoir donné tous ses précieux conseils et son efficace appui aux savants chargés des études préliminaires (1).

En 1943, on avait déjà confié la tâche d'enquêteur au professeur EFREM ÇABEY, élève distingué de Paul Kretschmer (d'après une bienveillante communication de G. Vidossi). Il devait être (et sera peut-être) l'auteur de cet Atlas.

L'Académie d'Italie a appuyé de toutes les manières les études préliminaires, en donnant au professeur E. Çabey la possibilité de rédiger le questionnaire en tenant compte en premier lieu de celui de l'Atlas linguistique italien. Le regretté Ugo Pellis, un des auteurs, et en même temps enquêteur, de l'Atlas linguistique italien (voir p. 600 de mon étude) lui a offert de précieux renseignements concernant la rédaction. Çabey a travaillé longuement dans le Laboratoire de l'Atlas linguistique italien, en lisant son questionnaire avec Pellis.

L'albanais intéresse non seulement l'italien mais aussi (et peut-être dans la même mesure) le roumain. Pour cette raison, je suis heureux d'avoir pu offrir mon expérience à mon confrère Çabey et de l'avoir déterminé à introduire dans son questionnaire un bon nombre de demandes existant dans mon questionnaire roumain. Si un jour cet atlas est réalisé, le linguiste aura des cartes linguistiques concernant le même mot ou le même concept en albanais, en roumain et en italien, et disposera ainsi d'une ébauche d'Atlas linguistique pour une partie de l'Europe Méridionale.

Avant de quitter Rome pour sa patrie (en 1943), Efrem Çabey avait déjà rédigé et publié son questionnaire, dont je puis présenter le contenu grâce à l'exemplaire qui est entre mes mains.

(1) Cf. son article d'information *L'Atlante linguistico albanese*, publié dans l'ouvrage de Jos. SCHRIJNEN, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, Nimègue, 1933, pp. 28-30 (Publications de la Commission d'Enquête linguistique, II). Les informations données dans cet article ne concordent plus avec l'état de choses que j'ai pu constater lors de mon séjour à Rome en 1943, et cela surtout en ce qui concerne les enquêteurs et le questionnaire.

Questionnaire. — Le questionnaire porte le titre suivant : *Reale Accademia d'Italia, Atllas gjuhësor Shqiptar, Atlante linguistico albanese*, I-V, Grottaferrata, « S. Nilo », 1943, in-8°. Il s'agit en tout de cinq cahiers, qui contiennent 2578 demandes. Les feuilles sont imprimées seulement d'un côté et vont deux par deux, la seconde servant de copie. Sur chaque feuille on a prévu la place nécessaire pour écrire les réponses.

Les demandes sont imprimées en albanais et en italien. Le lexique de ce questionnaire, ainsi que les notes ajoutées par Çabey sont très importants pour ce pays, dont les habitants sont chrétiens et musulmans. Il y a aussi de nombreux cas où l'auteur a indiqué, sous la même demande, plusieurs synonymes qui pouvaient l'aider durant son enquête.

Les principaux chapitres du questionnaire sont les suivants : *Le corps humain, défauts et maladies* (demandes 1 à 259) ; *la naissance, l'enfance, l'âge, les jeux enfantins, l'école, le mariage, la mort* (260 à 482) ; *le village, la maison, sa construction, la cuisine et les ustensiles, les meubles* (483 à 669) ; *la vie à la maison, les vêtements, l'hygiène, les mets et les boissons, les repas et les réunions, la musique et la danse, fumer et dormir* (670 à 947) ; *les qualités morales, la vie religieuse et sociale, les armes, l'organisation administrative, les expressions pour saluer* (948 à 1092) ; *la configuration du terrain, les phénomènes atmosphériques, les corps célestes, les métaux* (1093 à 1258) ; *les arts et les métiers* (1259 à 1432) ; *l'agriculture, les outils ruraux, le chariot* (1433 à 1546) ; *les plantes sauvages et les plantes cultivées, la forêt, les arbres, les broussailles, les fleurs, les fruits, les légumes* (1547 à 1784) ; *les animaux domestiques* (1785 à 2079) ; *les animaux sauvages* (2080 à 2201) ; *la chasse et la pêche* (2202 à 2236) ; *la division du temps, les noms des jours et des mois, les noms des fêtes, adverbes de temps et de lieu, les noms de nombres et les couleurs* (2237 à 2401) ; *une partie grammaticale, une autre concernant les comparaisons, quelques problèmes de folklore* (2402 à 2578).

Plusieurs de ces demandes ne devaient cependant pas être faites partout (elles sont indiquées dans le questionnaire par des signes spéciaux).

L'auteur comptait commencer son enquête parmi les Albanais habitant l'Italie méridionale.

En me rappelant les nombreuses heures très agréables passées avec mon confrère Çabey à lire son questionnaire avant l'impression, et qui m'ont fait revivre les jours de mes enquêtes dans la péninsule Balkanique, je souhaite une fois de plus qu'il puisse trouver la compréhension nécessaire parmi ses compatriotes afin de réaliser cette œuvre qui sera un honneur pour son pays.

G. LE DOMAINE BERBÈRE

I. TERRITOIRE ET LANGUE

Le berbère occupe de larges fragments d'un vaste territoire en Afrique du Nord, entre l'Océan Atlantique et l'Oasis de Siwa (en Égypte, à la frontière de la Libye), entre la Méditerranée et les populations noires, par delà le Sahara, Mauritanie comprise (à l'ouest), la boucle du Niger (au centre) et l'Air (à l'est).

Il est parlé par près de six millions d'individus, dont la presque totalité se trouve au Maroc (environ trois millions) et en Algérie (environ deux millions), surtout dans les parties montagneuses et dans la zone désertique.

Les populations employant le berbère ne sont uniformes ni par leur race, ni par leur genre de vie. « Les berbérophones sont, en principe, des Blancs, mais du fait des relations avec les populations nègres voisines, il existe, surtout dans le sud, des métis plus ou moins nombreux et plus ou moins teintés » (A. Basset).

Le berbère n'est pas uniforme ; il s'éparpille en innombrables parlers, langues locales utilisées par des populations qui vivent repliées sur elles-mêmes : « point d'unité plus ou moins artificiellement constituée, point de langue uniformément répandue sur l'ensemble d'un vaste territoire par les nécessités de grands groupements sociaux, point de littérature écrite, point d'école où il soit enseigné » (A. Basset) (1).

André Basset, un des explorateurs les plus infatigables des parlers berbères, n'emploie pas indifféremment, dans ses études, les termes *parler* et *dialecte*. Pour lui, le terme *parler* est employé « d'une façon un peu idéale », et désigne « la langue commune au plus petit groupe linguistique qui pourra fort bien n'être qu'un fragment de village. Le *dialecte*, s'il s'en trouvait, serait un ensemble de parlers ; mais il n'y a pas proprement de dialecte en berbère, il n'y a que des faits dialectaux » (*La langue berbère*, pp. VIII-IX).

(1) Cf. André Basset, *La langue berbère, Morphologie, Le verbe, Étude de thèmes*, Paris, E. Leroux, 1929, in-8°, LII-268 p., dans *1830-1930, Collection du Centenaire de l'Algérie*. — Le même ouvrage fut publié sous le titre *Le verbe berbère, Étude de thèmes, thèse principale pour le doctorat ès lettres présentée devant la Faculté des Lettres de Paris*, Paris, E. Leroux, 1929, in-8°, LII-268 p.

Premières informations linguistiques. — Les informations linguistiques sur le berbère ne datent vraiment que du XII[e] siècle. Il s'agit de quelques phrases, incluses dans un manuscrit retrouvé par Évariste Levi-Provençal à la bibliothèque de l'Escurial, qui témoignent de la langue parlée dans la région de Tinmel, au sud de Marrakech, dans le grand Atlas marocain (A. Basset) (1).

Les inscriptions libyques, à peine lues et toujours incomprises, ne fournissent toujours pas le témoignage qu'elles sont effectivement, comme on a tout lieu de le penser, des documents linguistiques de l'ancien berbère (*La langue berbère*, p. IX).

A partir du XVI[e] siècle, il y a quelques manuscrits en caractères arabes, les uns entièrement berbères, les autres mi-berbères et mi-arabes. Il s'agit, à peu de chose près, d'œuvres religieuses pour la plus grande gloire de l'Islam, et surtout destinées à en faire connaître les prescriptions à des populations ne connaissant pas l'arabe (A. Basset).

II. PRÉCURSEURS ET FONDATEURS DE LA DIALECTOLOGIE BERBÈRE

L'enquête linguistique ne commença qu'à partir du XVIII[e] siècle et par tous les bouts, du Maroc à la frontière égyptienne (A. Basset).

Henri Barth, explorateur allemand de l'Afrique centrale, donna, au cours du XIX[e] siècle, une centaine de pages de vocabulaire et de phrases de la langue des Touaregs des bords du Niger. A. Basset en considère les notations comme exécrables, mais toujours intéressantes faute d'avoir été renouvelées.

La conquête de l'Algérie (à partir de 1830), la soumission de la Kabylie et surtout la création d'un enseignement supérieur à Alger (en 1880) ont déterminé un grand développement des études dialectologiques (A. Basset).

René Basset (né en 1855, mort en 1924) (2) fut dans ce domaine un précurseur en quelque sorte de la géographie linguistique. En effet, dès 1880, avant que J. Gilliéron et E. Edmont n'eussent entrepris leur Atlas, son but fut de réunir par lui-même des matériaux en nombre

(1) Les informations de ce chapitre suivies du nom d'André Basset entre parenthèses m'ont été obligeamment communiquées par l'auteur dans une longue lettre (du 9 septembre 1949) contenant de précieux renseignements sur sa méthode de travail ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

(2) Cf. la bibliographie de ses travaux dans les *Mélanges René Basset*, t. II, Paris, 1925, E. Leroux, pp. 463-503 (1-41), dans les Publications de l'*Institut des Hautes Études Marocaines*, t. XI. Cf. aussi M. Cohen, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI (comptes rendus), 1931, pp. 229-233.

limité, mais de points très divers, parfois au fur et à mesure qu'ils devenaient accessibles. *Il se fit notamment traduire en plusieurs parlers, suivant une formule bien connue, les mêmes textes,* contes et simples fables à la portée des informateurs. Sans parler des lacunes indépendantes de sa volonté — toute la Berbérie n'était pas encore accessible — il lui a manqué le souci d'une multiplication suffisante des points (une vingtaine seulement), d'une rigoureuse superposition des questionnaires et surtout l'idée de reporter ses données sur cartes. Mais eût-il pensé à faire ce report sur cartes, qu'il eût pu dresser dès ce moment là, avec les matériaux encore bien grossiers de ses enquêtes personnelles, une ébauche non négligeable d'atlas (A. Basset).

Plusieurs de ses disciples et des disciples de ses disciples ont approfondi les enquêtes dans le domaine berbère en apportant de précieuses contributions (1).

(1) Signalons, par ordre chronologique, quelques-unes de ces contributions parmi les plus récentes : Edmond Doutté et E. F. Gautier, *Enquête sur la dispersion de la langue berbère en Algérie* (faite par ordre de M. le Gouverneur Général), Alger, 1913, in-4°, 163 p., et une carte qui indique par des teintes différentes les berbérophones purs, les bilingues et ceux qui auraient récemment abandonné le berbère pour l'arabe ; ce dernier renseignement est sujet à caution, la notion de bilinguisme est ici ambiguë : le berbère doit y être considéré comme la langue du foyer, l'arabe, pour les hommes, comme celle de certaines relations extérieures ; la limite est restée sur un point très en deçà de la réalité ; se reporter de préférence aux cartes d'André Basset (voir plus loin) ; E. Destaing, *Étude sur le dialecte berbère des Beni Snous* (Publ. Fac. Lettres Alger, t. XXXIV et XXXV), 2 vol. 1907 et 1911, 377 et 332 p. ; E. Destaing, *Dictionnaire français-berbère* (*dialecte des Beni Snous*) (Publ. Fac. Lettres Alger, t. XLIX), 1914, 374 p. ; E. Biarnay, *Étude sur les dialectes berbères du Rif* (Publ. Fac. Lettres Alger, t. LIV), 1917, 606 p. ; E. Laoust, *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa* (Maroc), *Grammaire et textes* (Alger, Thèse, 1918, in-8°, XVI-446 p.) ; E. Laoust, *Mots et choses berbères,* Paris, 1920, 531 p. ; E. Destaing, *Étude sur le dialecte berbère des Ait Seghrouchen* (*Moyen Atlas Marocain*) (Publ. Fac. Lettres Alger, t. LVI, 1920, in-8°, LXXXVIII-412 p.), cf. A. Basset, *Edmond Destaing* (*1872-1940*) dans la *Rev. Africaine,* n° 386-387, 1941, pp. 117-122 ; E. Destaing, *Étude sur la Tachelhit du Sous,* I, *Vocabulaire français-berbère* (Bibl. École Langues Orient. Vivantes, t. VII), Paris, 1920, 300 p. ; V. Loubignac, *Étude sur le dialecte berbère des Zaïan et Ait Sgougou* (Publ. de l'Institut des Hautes Études Marocaines, t. XIV), 2 vol., 1924-1925, 596 p. ; A. Basset, *Études de géographie linguistique en Kabylie* (sur quelques termes berbères concernant le corps humain), Paris, E. Leroux, 1929, in-8°, 101 p. avec 21 cartes linguistiques dont la 21me indique les 219 points d'enquête ; A. Renisio, *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Sraïr, Grammaire, textes et lexique* (Publ. de l'Inst. des Hautes Études Maroc., t. XII), Paris, E. Leroux, 1932, in-8°, XII-465 p. et une carte hors texte ; E. Laoust, *Siwa,* I. *Son parler.* Paris, E. Leroux, 1932, in-8°, XVIII-317 p. ; H. Mercier, *Vocabulaire et textes berbères dans le dialecte des Ait Izdeg,* Rabat, 1937, 512 p. ; E. Destaing, *Textes berbères en parler des Chleuhs du Sous* (*Maroc*) (Bibl. École Langues Orient. Viv., t. VI), Paris, 1940, 420 p. ; A. Roux, *Récits, contes et légendes berbères en Tachelhait,* Rabat, 1942, 123 p. ; A. Roux, *Récits, contes et légendes dans le parler berbère des Beni Mtir,* Rabat, 1942,

Le Père Charles de Foucauld (né en 1858, mort assassiné en 1916) a réalisé une œuvre de tout premier plan, en particulier son admirable dictionnaire, mais strictement limitée aux Touaregs de l'Ahaggar (Hoggar) (A. Basset) (1).

L'essentiel de la production dialectologique a été publié dans les Publications de la Faculté des Lettres d'Alger et dans celles de l'Institut des Hautes Études Marocaines (A. Basset).

III. LA MÉTHODE PRATIQUÉE PAR ANDRÉ BASSET

Je crois utile d'examiner d'une façon plus détaillée la méthode d'enquête pratiquée par André Basset, étant donné qu'il travaille dans ce domaine depuis près de vingt-cinq ans et que son système d'exploration peut bien servir de modèle pour des régions se trouvant dans des conditions identiques ou presque (2).

1. Territoire.

De 1925 à 1941, pendant plus de quinze ans, l'auteur a fait chaque année ou presque, des enquêtes sur place, allant jusqu'à consacrer à cela près de quatre mois en une année ; il a repris le travail en 1947 dans l'Algérie du Nord, et, en 1949, au Maroc.

De 1926 à 1931, A. Basset a exploré la partie nord de l'*Algérie* : la *Kabylie* (de 1926 à 1928 ; cf. le travail cité p. 1071, note) ; la région du

101 p. ; F. Nicolas, *Folklore twareg, Poésies et chansons de l'Azawarh* (Bull. Inst. Fr. Afrique noire, t. VI, 1944, 463 p.), etc. auxquels il y a lieu de joindre pour les ouvrages non français : F. Beguinot, *Il berbero nefusi di Fassâto*, Roma, 1931, 314 p. et Fr. Esteban Ibañez, *Diccionario Español -Rifeno*, Madrid, 1944, 440 p., *Diccionario Rifeno-Español*, Madrid, 1949, LXXIII-336 p. (abondante bibliographie toute récente).

(1) Cf. A. Basset, *L'œuvre linguistique du Père Ch. de Foucauld* (dans *Le Maroc catholique*, t. XX, 1942, pp. 34-36) et *Le Père de Foucauld et les études touarègues* (dans *Cahiers Charles de Foucauld*, vol. III-IV, 1947, 14 p.).

(2) L'auteur a donné des informations sur ses travaux dans les publications suivantes : Jos. Schrijnen, *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, p. 30, où l'auteur annonce la publication de la première partie de son *Atlas linguistique des parlers berbères*, dont l'enquête a porté sur plus de 500 points, ce qui fait environ une notation pour deux mille individus ; *Notes sur l'état actuel de mes travaux de géographie linguistique berbère*, dans *Boll. dell' Atlante ling. ital.*, t. II, nº 1, 1936, pp. 35-36, où il annonce la réunion des matériaux d'un *Atlas linguistique des parlers berbères du Sahara et du Soudan* ; Willem Pée dans son *Rapport* publié dans les *Actes du sixième Congrès international de Linguistes, Paris, 19 au 24 juillet 1948*, pp. 74-75.

Chélif, immédiatement à l'ouest d'Alger (en 1930) et le pays Chaouia, au sud-est de la Kabylie, en 1931.

De 1932, à 1939, il a consacré son activité à l'exploration du *Sahara, lato sensu*, en étudiant : 1° les Zenaga de la Mauritanie (1932) ; 2° les sédentaires, de la frontière marocaine à la frontière de la Tripolitaine : région de Figuig (1932, 1933, 1939), Touat (1933), Tidikelt (1935, 1936), Gourara (1937), Mzab (1937), Ouargla et Ngousa (1936), région de Touggourt (1936), Sud tunisien (1932, 1936, 1938), Ghadamès (1936) ; 3° l'ensemble des Touaregs (de 1933 à 1936).

En 1940, 1941 et surtout en 1949, il a repris au *Maroc* les enquêtes déjà entamées en 1926, en commençant par le sud et les derniers groupements berbérophones marocains.

Enfin, en 1947, A. Basset a recommencé, avec un nouveau questionnaire, l'exploration de l'*Algérie du Nord*, dans la région du Chélif.

Impossibilité d'envisager un seul Atlas pour ce vaste territoire. — Sur l'impossibilité d'envisager un seul atlas pour ce vaste territoire, l'auteur s'exprime (dans la lettre précitée) en ces termes : « Indépendamment des circonstances qui m'ont amené à échelonner mes enquêtes sur un espace de temps assez long et à publier déjà quelques résultats partiels, je me suis aperçu très rapidement qu'il m'était impossible d'envisager un *atlas unique* pour l'ensemble de mes berbérophones. Les dimensions du domaine, de l'Atlantique à la frontière égyptienne, de la Méditerranée à la falaise de Hombori, au Sud du Niger, sont si vastes qu'une carte unique eût été d'échelle trop réduite pour le nombre de points que j'envisageais ».

« D'autre part, la répartition de cette population est de *densité* très variable : en *Kabylie*, elle est comparable à celle de nos pays d'Europe ; au *Sahara* trois mille individus se promènent dans un territoire grand comme la France, heureux quand il n'y a pas, comme dans le *Tanezrouft* (région au sud-ouest de l'Ahaggar), 800 km. du Nord au Sud, sans âme qui vive absolument. J'aurais trouvé le moyen d'avoir des blancs considérables dans une carte qui par ailleurs ne m'aurait pas permis de loger matériellement toutes mes notations, même réduites à de simples signes symboliques ».

Les difficultés rencontrées par l'auteur montrent bien les problèmes techniques que comporte la rédaction des cartes d'un Atlas linguistique qui couvre des territoires de peuplement très inégal.

2. Questionnaire.

L'auteur a employé *trois questionnaires* ou plutôt « vocabulaires uniques ».

1° *L'enquête en Kabylie* a été faite « avec un vocabulaire unique et très limité » (corps humain et animaux domestiques). « Il s'agissait, dit l'auteur, de régions aisément accessibles d'Alger et où je pensais, par conséquent, pouvoir toujours aisément revenir quand je voudrais étendre l'enquête. Le choix du *vocabulaire* avait cet avantage d'être immédiatement accessible à n'importe quel informateur, ne connût-il en tout et pour tout que son parler maternel ». Ce vocabulaire avait en outre l'avantage de rendre possible « une *enquête directe* sans intervention d'une autre langue, française ou arabe, de comprendre des termes plus ou moins usuels, ce qui permettait d'apprécier le *degré de richesse lexicographique de l'informateur*, de comporter une proportion assez importante de termes qui ne fussent pas de grande circulation, se révélant par conséquent comme éminemment propices pour la *détection des variations dialectales*, enfin d'exprimer, constamment, ou à peu près, des choses qui se retrouvaient identiques partout, sans que des conditions de localisation ou de genre de vie viennent y apporter la moindre perturbation » (A. Basset).

Le *nombre* des demandes a été de « quelque deux cents notations, très brèves et fréquemment identiques d'un individu à l'autre » (A. Basset).

2° Au *Sahara* (où les distances devenaient plus grandes et les possibilités de retour moins assurées), l'auteur, tout en conservant son premier *vocabulaire court* (corps humain et animaux domestiques), lui a adjoint un autre *vocabulaire plus long*. « Ce dernier compte, dit l'auteur, jusqu'à *deux cents verbes* que j'ai fait conjuguer dans leurs parties essentielles, et jusqu'à *sept cent cinquante noms* que j'avais groupés par sujet d'intérêt : animaux sauvages, plantes, habillement, armement, harnachement, habitation et mobilier, maladies, nourriture, individu et parenté, temps, astres, points cardinaux, terrain, etc. Mais les circonstances auxquelles j'ai dû souvent me plier ne m'ont pas permis d'aller toujours jusqu'au bout de mon questionnaire, et de plus l'énorme extension géographique du domaine ainsi envisagé à des latitudes très différentes, en des états de civilisation fort opposés, — nomades, pasteurs et guerriers d'une part, comme les Touaregs, — sédentaires, arboriculteurs d'autre part comme les « ksouriens » (habitants de villages) du nord du Sahara, m'ont obligé à de profonds assouplissements, la partie culture, par exemple, étant quasi inexistante chez les Touaregs proprement dits, inversement, l'armement ancien par lance, bouclier, épée et poignard de bras n'existant pas en dehors de leur secteur... C'est une véritable quadrature du cercle que de reporter sur carte, pour le Sahara du Nord au Sud, Soudan compris, la nomenclature des saisons, le régime de ces saisons n'ayant plus les rapports suffisants entre l'île de Djerba, en Tunisie, par exemple, et Zinder aux confins de la Nigéria » (A. Basset).

3° En *Algérie du Nord*, au printemps de 1947, l'auteur a repris l'en-

quête dans la région du Chélif, avec un *nouveau vocabulaire court*, contenant des termes concernant : le soleil, la lune, les étoiles, les saisons, l'année, les mois, etc.

On peut facilement conclure, après ces précieuses informations, qu'il est assez difficile de rédiger, pour des régions non explorées ou peu connues, un questionnaire qui ne nécessite pas d'adaptations aux circonstances inattendues, et que l'enquête est toujours sujette à l'imprévu qui modifie sensiblement les conditions de l'exploration.

3. Enquêteur.

L'auteur a fait personnellement toutes les enquêtes.

Il fallait cependant un interprète. — Dans la région du Sahara, l'auteur a dû faire appel à un interprète, en raison du vocabulaire long. « Plus grave est le fait, dit Basset, qu'en raison du vocabulaire long, dans l'ignorance du français de la presque totalité des informateurs, et dans mon ignorance des langues secondes des informateurs, selon le cas arabe, songhay et haoussa, je n'ai pu me passer d'interprète, et je n'ai pas été sans avoir des mécomptes de ce côté. Il en résultera nécessairement un certain déchet ou plutôt une *certaine portion de non superposition réelle de mes notations*. Ici encore la *fréquence des points jouera son rôle avertisseur*, car les aires sont toujours suffisamment vastes pour en embrasser plusieurs, et si la réponse exacte doit donner une concordance à l'intérieur de ces aires, il est à prévoir que deux réponses erronées ne se superposent pas ».

4. Localités et groupements nomades.

L'auteur a actuellement demandé son premier vocabulaire court (corps humain et animaux domestiques) à 1226 informateurs représentant 1120 points différents ; son vocabulaire long (Sahara spécialement) à 90 informateurs avec, en outre, des éléments de ce vocabulaire long en 77 autres points et son deuxième vocabulaire court (soleil, etc.) à 61 informateurs. En outre, la reprise, village par village, en Kabylie (voir p. 1076), pour quelques mots, a porté jusqu'ici sur 281 points correspondants à 77 points du premier vocabulaire court.

L'auteur n'a pas eu nécessairement à se rendre dans les localités mêmes : il a largement profité en certaines régions des facilités que lui offrait la coutume bien vivante des marchés hebdomadaires.

A ce sujet, il donne les informations suivantes : « La limitation du vocabulaire... (il s'agit du vocabulaire court) me permettait, en choisissant le jour du marché hebdomadaire pour me rendre au centre de la

division administrative appelée commune mixte, d'en entendre plusieurs dans la même journée, partant, chose capitale à mes yeux, de multiplier les points tout en allant vite. Mes informateurs, arrivés de leurs villages, à quelques kilomètres de là, le matin même ou la veille au plus tôt, y retournant toujours le soir même, offraient des garanties suffisantes d'ambiance, la multiplication des points permettant au demeurant de déceler immédiatement la moindre malfaçon à cet égard par la brusque apparition de quelque anomalie ».

Contre-enquête. — L'auteur se rendant bien compte de la partie faible de ce système, a fait des contre-enquêtes. « Par mesure de prudence, dit Basset, ayant fait mon enquête en Kabylie en 1926, j'ai commencé une contre-enquête en 1928, mais les résultats ont été tellement confirmatifs qu'arrivé à la moitié, je n'ai pas jugé utile de poursuivre. Cette *contre-enquête* a eu pour autre avantage qu'ayant pris la première fois un informateur par *douar* (subdivision de la commune mixte), c'est-à-dire par quatre ou cinq villages et par trois mille individus environ, ayant eu le plus souvent la seconde fois un informateur d'un autre village, je me suis trouvé ainsi augmenter sensiblement le nombre des points prospectés dans le territoire en question ».

« De plus, dans cette même partie de la *Grande Kabylie* où l'habitat n'est pas dispersé et où les gens vivent en gros villages, ayant retenu dix des mots précédents qui laissaient apparaître des limites linguistiques à l'intérieur de la zone considérée, j'ai recommencé une enquête, village par village, sans négliger le cas échéant les écarts. Je pouvais encore une fois mener cette enquête dans des conditions de très grande rapidité, *non plus en me contentant du jour de marché hebdomadaire* qui ne réunit pas nécessairement au chef-lieu des représentants de tous les villages, mais en suivant la tournée d'un conseil de révision. J'avais même dans ce dernier cas l'avantage immense de disposer comme informateurs des chefs de village eux-mêmes, informateurs de tout premier choix en raison de leur niveau social et de leur attachement au sol de par leurs fonctions mêmes. Malheureusement je ne pouvais, dans ces conditions, travailler en un point donné qu'à certains jours déterminés de l'année et je n'ai pas été suffisamment maître de mon temps pour pouvoir aller jusqu'au bout de mon enquête. Néanmoins les secteurs ainsi prospectés ont donné des résultats concluants pour l'étude des aires et des limites linguistiques » (A. Basset).

Nombre de points. — Les 1120 points du vocabulaire de base (corps humain et animaux domestiques) se répartissent comme suit :

1° 531 pour le *nord de l'Algérie* (région du Chélif, Kabylie, pays Chaouia), soit vraisemblablement, une agglomération pour quatre ou

cinq, et, avec 599 informateurs, un informateur pour moins de quatre mille individus.

2° 133, avec 166 informateurs, pour les *sédentaires sahariens*, soit toutes les agglomérations aussi minimes soient-elles, à part de rares lacunes au Gourara, avec, ici, une densité particulièrement forte puisque ces 166 informateurs ne doivent pas représenter 100.000 individus.

3° 93 pour les *Touaregs*, soit, si on les évalue à quelque 500.000, un informateur pour quelque 5.000 individus.

4° 363 pour le tiers environ du *Maroc berbérophone*, soit un informateur pour moins de 3.000 individus de la zone considérée.

Densité des points touaregs. — Sur la répartition des points sur les cartes, A. Basset donne les informations suivantes : « Pour les Touaregs, la répartition des points sur la carte, assez espacés au nord, plus denses au sud, ne paraît pas à première vue très harmonieuse ; néanmoins la proportion doit rester partout très sensiblement égale, les groupements du nord, vraiment sahariens, étant moins nombreux et plus pauvres en individus ; ceux du sud, vivant au milieu de pâturages déjà abondants, hors de la zone proprement désertique, étant infiniment plus nombreux et de peuplement plus dense ».

5. Informateurs.

Les informations données plus haut nous dispensent d'insister sur le problème du choix des informateurs. Nous voulons toutefois ajouter encore l'information suivante donnée par l'auteur pour le Sahara : « Pour cette partie saharienne de mon enquête, l'ambiance d'information reste très analogue à celle que j'ai déjà décrite pour la Kabylie, en ce sens que *si les gens n'ont jamais été interrogés dans leurs campements ou leurs villages mêmes*, ils l'ont été dans des conditions de déplacement et de médiocre éloignement suffisamment rassurants ; au demeurant, ici encore, en raison toujours de la forte densité des points, l'anomalie garde sa valeur de critère d'erreur » (A. Basset).

6. Publication des matériaux.

La première publication de Basset concernant ses résultats a été ses *Études de géographie linguistique en Kabylie* (cf. p. 1071, n.), où il a dû, en raison de la densité considérable des points, *substituer sur les cartes des signes symboliques* au report des notations elles-mêmes.

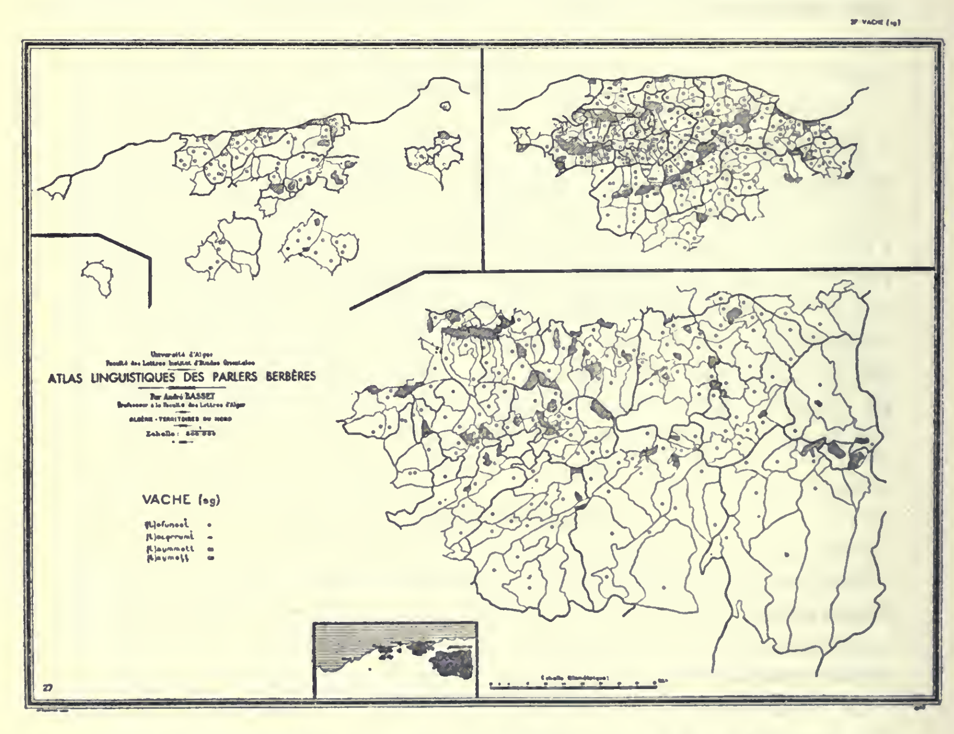
Ce procédé comporte des *inconvénients* et des *avantages*.

Les inconvénients du système des signes symboliques. — L'au-

teur expose les inconvénients de ce système en ces termes : « Cela peut m'amener quelquefois à quelques schématisations, sans conséquences, cela va sans dire, du moment que je m'y résous, mais dont, néanmoins, je rends toujours compte dans un commentaire. Partant, je ne puis jamais envisager de publier de cartes sans commentaire, ce qui me ralentit beaucoup mon travail de publication. J'estime d'ailleurs que, même avec report des notations elles-mêmes, *le commentaire est indispensable*, car il y a toujours une ambiance de l'enquête (spontanéité ou hésitation dans la réponse, reprise de l'informateur qui se corrige, influences possibles des réponses les unes sur les autres d'après leur ordre de succession, créations mécaniques de pluriels ou de féminins, etc.) qui a son intérêt et dont on peut ainsi tenir compte avec toute la souplesse et le nuancement désirables ».

Les avantages du système des signes symboliques. — Les avantages du système des signes symboliques sont les suivants : « Cela rend

Planche LXXI.



La carte n° 27, *vache (sg.)* de l'*Atlas linguistique des parlers berbères* (fasc. II ; l'original est en couleurs, cf. p. 1079 de mon étude).

les cartes immédiatement parlantes : les aires, les limites ressortent immédiatement ; de plus, un judicieux agencement de ces signes symboliques permet de souligner les rapports de ces aires : variations d'un même terme, réapparition en des aires diverses d'un même phénomène phonétique ou morphologique. J'ai pu ainsi, dans ma carte de la *paume de la main*, faire immédiatement ressortir que, en Kabylie, quel que fût le terme, toutes les notations orientales étaient d'un genre, toutes les notations occidentales de l'autre » (A. Basset).

IV. L'ATLAS LINGUISTIQUE DES PARLERS BERBÈRES

La partie publiée. — L'auteur a publié jusqu'à présent *deux* fascicules sous le titre : *Atlas linguistiques des parlers berbères,* Algérie, *Territoire du Nord, Noms d'animaux domestiques* :

Fascicule I : *Équidés* (cheval, mulet, âne, chacun : jeune et adulte, mâle et femelle, singulier et pluriel, soit 24 + 1 cartes et 90 pages de notes *in-folio*), dans les Publications de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, t. II, Alger, 1936.

Fascicule II : *Bovins,* soit 20 + une cartes (la 21me, sur une heureuse suggestion de Karl Jaberg, donnant, sur papier transparent, les numéros des points d'enquête dont les autres cartes ont dû être allégées) et 80 pages de notes, *in-folio,* Alger (dans les mêmes publications) 1939 (voir planches no LXXI, p. 1078 et no LXXII, p. 1080 de mon étude).

Le IIIe fascicule (sur les *Ovins*) est en préparation.

Le volume entier concernant les noms d'animaux domestiques aura, selon l'auteur, environ cent cartes, groupées en cinq ou six fascicules.

Le corps humain fournira, lui aussi, un volume de cartes identiques.

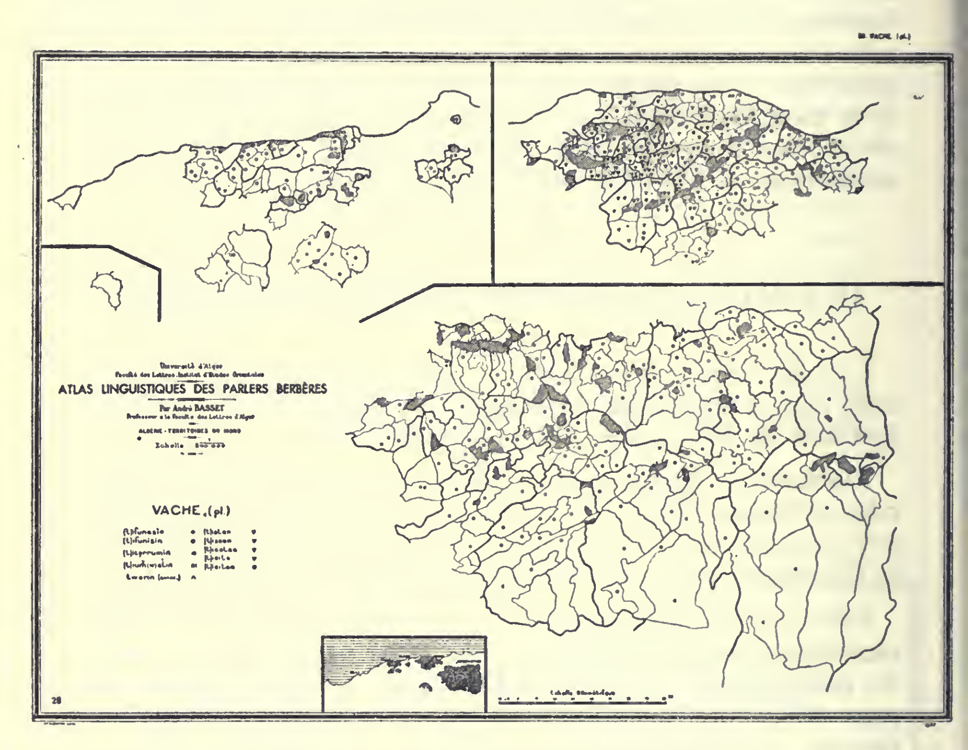
Autres Atlas prévus. — A. Basset prévoit encore, pour ce domaine, les Atlas suivants :

1o Un *Atlas linguistique de la Kabylie,* au cas où il pourrait compléter, village par village, son enquête pour les quelques mots repris spécialement.

2o *Deux séries d'Atlas pour le Sahara lato sensu* : « l'une à plus grande échelle, pour le vocabulaire court ; une autre de format beaucoup plus réduit pour le vocabulaire long » (1).

(1) L'auteur donne, dans sa lettre, un détail qui mérite d'être mentionné : « J'avais commencé à préparer un premier fascicule de cette deuxième série, concernant le soleil, la lune, l'étoile, les saisons, etc., mais tout est à reprendre, les déménageurs, en mon absence, ayant trouvé mes cartes fort pratiques pour emballer la verrerie dans mon déménagement d'Alger à Paris... »

Planche LXXII.



La carte nº 28, *vache* (*pl.*) de l'*Atlas linguistique des parlers berbères* (fasc. II ; l'original est en couleurs, cf. p. 1079 de mon étude).

3º *Un Atlas linguistique du Maroc*, où l'auteur ne pense pas dépasser le cycle du corps humain et des animaux domestiques.

J'ai consacré intentionnellement un exposé plus détaillé aux enquêtes de ce domaine linguistique afin de mettre en lumière les problèmes différents que soulève une exploration d'un territoire qui a peu de traits communs avec la *Romania*, ainsi que les énormes difficultés que l'enquêteur doit surmonter pour réaliser un Atlas linguistique.

A. Basset a apporté à la dialectologie et à la linguistique générale une contribution scientifique de primordiale importance, puisque cet Atlas intéresse non seulement le berbère proprement dit, mais aussi les autres langues africaines et les études dialectales des pays méditérranéens.

Il est à souhaiter que l'auteur puisse continuer sans relâche ses enquêtes, ainsi que la publication des matériaux déjà réunis (1).

(1) Parmi les nombreuses études de Basset donnant des résultats de ses explorations, signalons, par ordre chronologique les suivantes : *Parlers touaregs du Soudan et du Niger* (dans *Bull. du Comité d'Études hist. et scient. de l'Afrique Occidentale Franç.*, t. XVIII, n°s 2-3, 1935, 17 p. contenant 12 cartes linguistiques) ; *Présentation des premières cartes d'un Atlas linguistique — en cours de réalisation — des parlers du Sahara et du Soudan* (dans les *Actes du quatrième Congrès de Ling., Copenhague*, 1936, pp. 177-182 et trois cartes) ; *Aires phonétiques, homogènes et non homogènes* (dans *Proceedings of the third International Congress of Phonetics Sciences, Ghent*, 1938, pp. 258-261) ; *Six notes de linguistique berbère* (dans *Annales de l'Inst. d'Études Orientales*, t. V, 1939-1941, pp. 16-40) ; *Les Berbères* (dans *La vie intellectuelle et la Revue des Jeunes*, 15 avril 1940, 6 p.) ; *La langue berbère dans les Territoires du Sud* (dans *Revue Africaine*, n°s 386-387, 1941, pp. 62-71 et 4 cartes) ; *Sur le pluriel nominal berbère* (la même revue, n°s 392-393, 1942, pp. 255-260) ; *Études de géographie linguistique dans le Sud Marocain* (dans la revue *Hespéris*, 1942, pp. 1-7 et 12 cartes) ; *Sur la voyelle initiale en berbère* (dans *Rev. Africaine*, n°s 402-403, 1945, pp. 84-88) ; *A propos du parler berbère de Ghadamès* (dans les *Trav. de l'Inst. de Recherches Sahariennes*, t. III, 1945, 6 p.) ; *Sur la proposition indépendante et la proposition relative en berbère* (dans les *Comptes rendus du groupe linguistique d'études chamito-sémitiques = GLECS*, t. IV, 1945-1948, pp. 30-32 ; cf. aussi pp. 33-36, 79-80, 90-92) ; *Écritures libyque et touarègue* (dans *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, nouv. éd., Paris, 1948, pp. 135-143) ; *La langue berbère au Sahara* (dans *Cahiers Charles de Foucauld*, vol. X, 1948, 15 p. et 4 cartes ling. dans le texte) ; *Sur la toponymie berbère* (dans *Onomastica*, II, 2, 1948, pp. 123-126) ; *Le berbère à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes* (dans le vol. *Cent-cinquantenaire de l'École...*, Paris, 1948, pp. 249-264) et A. BASSET et André PICARD, *Éléments de grammaire berbère* (*Kabylie-Irjen*) (Alger, Éd. « La Typo-Litho », 1948, in-8°, 328 p.), qui offre incontestablement l'analyse la plus neuve que l'on ait de la grammaire berbère.

H. LE DOMAINE BANTOU

Les langues bantoues occupent presque toute l'Afrique méridionale et centrale ; le nombre des individus qui les parlent s'élève à plus de quarante-cinq millions (d'après le Père G. van Bulck, S. J.).

Grâce surtout à l'activité déployée à Londres au sein de l'*International African Institute*, aux directives données depuis plusieurs années par l'Institut Royal Colonial Belge et aux centres d'études du Musée de Tervuren (Belgique) et de l'Université de Louvain (et récemment également à l'Universités de Gand et à Anvers), les linguistes disposent maintenant d'une ample documentation sur les nombreux groupes linguistiques de ce vaste territoire du continent africain.

I. CLASSIFICATION PROVISOIRE DES LANGUES BANTOUES

En 1948, le R. P. G. van Bulck, S. J., professeur à la *Pontificia Università Gregoriana* de Rome et membre de la Commission d'Ethnologie de l'Institut Colonial Belge, a publié un remarquable ouvrage intitulé *Les recherches linguistiques au Congo Belge, Résultats acquis, Nouvelles enquêtes à entreprendre* (Bruxelles, Georges van Campenhout, 1948, in-8°, 767 p., avec une carte en couleurs indiquant les recherches linguistiques dans le Congo Belge ; dans les *Mémoires* de l'Institut Royal Col. Belge, t. XVI).

Dans la première partie de ce travail, l'auteur fait l'historique critique des travaux (pp. 11-138) réalisé dans ce domaine linguistique depuis le XVII[e] siècle jusqu'aujourd'hui, en le complétant par un aperçu des *Résultats acquis* (pp. 139-143).

L'auteur est parmi les personnes les plus compétentes pour faire ce travail d'ensemble, étant donné son séjour de neuf ans en Afrique méridionale. En effet, il a fait son premier voyage de janvier 1932 jusqu'en août 1933, en visitant l'Afrique occidentale française et la Guinée, ainsi que le Cameroun et l'Uganda (cf. p. 122). Son second voyage commencé en avril 1939, a dû se prolonger à cause de la guerre, jusqu'en 1947, et ce fait lui a permis de réunir une documentation ethnographique et linguistique d'une extraordinaire richesse, qui permet en même temps de grouper certains dialectes (les dialectes KiKoongo, cf. p. 132).

La troisième partie de son travail est en effet consaçrée à une classification provisoire des langues et des dialectes (pp. 143-648).

Dans la dernière partie (pp. 652-660), l'auteur indique quelles sont les nouvelles enquêtes à faire sur les langues parlées existantes et les langues littéraires (écrites) en formation.

Les annexes très amples (pp. 663-756) facilitent beaucoup la consultation de cet ouvrage fondamental de la linguistique bantoue.

De proportions plus réduites, mais non moins intéressant est son *Manuel de Linguistique bantoue* (Bruxelles, 1949, in-8°, 323 p., avec une carte sur les langues bantoues), dont la dernière phrase mérite d'être citée : « En combinant entre eux les résultats de l'Ethnologie, de l'Anthropologie et de la Linguistique, nous commençons à entrevoir quelques pages de cette histoire complexe qui si longtemps était restée un mystère » (p. 240).

Si le Père G. VAN BULCK a bien tracé dans ses ouvrages le cadre du domaine linguistique du bantou, le Père L.-B. DE BOECK (C. I. C. M.), disciple du professeur L. Grootaers de l'Université de Louvain, a le mérite d'avoir tenté pour la première fois d'appliquer aux langues bantoues la *méthode de la géographie linguistique.*

II. APPLICATION DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE AUX LANGUES BANTOUES

Pour pouvoir mettre en relief les deux directions de l'activité du Père L.-B. DE BOECK, nous croyons utile de faire les deux divisions suivantes : a) *L'esquisse d'un Atlas linguistique des langues bantoues* ; b) *Les enquêtes sur place et la méthode appliquée.*

1. Esquisse d'un Atlas linguistique des langues bantoues.

Ce titre nous appartient, car nous estimons qu'il convient mieux à la tentative du Père De Boeck que son propre titre, qui est le suivant : *Premières applications de la géographie linguistique aux langues bantoues* (par L.-B. De Boeck, missionnaire au Congo Belge, Bruxelles, Georges van Campenhout, 1942, in-8°, 220 p. et une carte de fond indiquant 225 parlers du bantou ; dans les *Mémoires* de l'Institut Royal Colonial Belge, t. X, fasc. 5) (1).

(1) Sur ce travail, le Père G. VAN BULCK, S. J. (dans *Les recherches linguistiques au Congo Belge*, pp. 131-132) s'exprime en ces termes : « Comme source de documentation, il se borna aux données fragmentaires fournies par H. H. Johnston dans sa « Comparative Study of Bantu and Semi-Bantu Languages ». Il les examine successivement au point de vue de sept phénomènes phonétiques et d'un phénomène morphologique : l'assimilation des consonnes devant î et devant û, l'occlusivité des consonnes devant les autres voyelles, la fermeture des voyelles (*e*, *o*, devenant *i*, *u*), la nasalisation des consonnes à l'intérieur et à l'initiale du mot, enfin la préfixation de morphèmes à des mots jadis sans préfixes. Enquête faite, il constate que ces

L'auteur reconnaît, dès le commencement, qu'il est impossible d'appliquer en Afrique les mêmes principes d'enquêtes que ceux qu'on pratique d'ordinaire en Europe. En Afrique, il n'y a pas de « langues de culture ». « Il n'existe en Afrique, dit le Père De Boeck, que des centaines de parlers qui (bien qu'on ne puisse leur donner le nom de dialectes, vu qu'ils ne s'opposent pas à une « langue de culture ») se trouvent cependant dans les mêmes conditions linguistiques que les dialectes parlés en Europe... Chaque grammaire et chaque dictionnaire ne pouvaient que décrire des idiomes qui se trouvent dans les mêmes conditions linguistiques que les dialectes d'Europe. On peut donc dire, sous certaines réserves : en linguistique africaine, les dictionnaires et les grammaires sont autant d'études dialectologiques » (p. 6).

POINT DE DÉPART. — L'auteur ne pouvait pas examiner tous les travaux, dont la valeur linguistique est souvent très discutable ; il a choisi l'un des ouvrages les mieux documentés, celui de Sir Harry Johnston, *A comparative Study of the Bantu and Semi-Bantu Languages* (Oxford, 1919-1922, en 2 volumes de 815 et 544 pages). Johnston a voyagé 25 ans dans le domaine bantou, en contrôlant aussi les transcriptions (p. 9). En général, dit l'auteur, « il ne semble pas que la documentation apportée par Johnston soit plus mauvaise que celle qu'on obtient par des enquêtes par correspondance. Au contraire, le fait que Johnston a contrôlé sur place beaucoup de mots nous invite à rapprocher son travail d'une enquête personnelle » (pp. 9-10).

En bon dialectologue, formé à une excellente école linguistique, le Père De Boeck fait toutes les critiques nécessaires au travail qu'il prend comme base pour la rédaction des premières cartes linguistiques du domaine bantou (cf. pp. 10-11), et conclut qu'il « y a une garantie qui empêche non pas le risque de ne pas arriver à un résultat, mais de parvenir à des résultats illusoires et faux. Cette garantie réside dans la méthode même qu'on emploie en géographie linguistique... ; les cartes obtenues affirment elles-mêmes le degré de sécurité que présente la documentation » (p. 12).

Les dialectologues qui ont l'habitude de travailler avec des cartes linguistiques (et il y en a plusieurs qui ne savent pas encore les « lire ») sont bien convaincus de cette grande vérité.

L'auteur offre au lecteur la première carte qui constitue un exemple de sa tentative d'appliquer la géographie linguistique aux données de

phénomènes se sont répandus dans le domaine bantou en suivant quatre grandes routes... Le caractère fragmentaire et souvent contestable du matériel examiné ne permettait pas d'aboutir à des conclusions plus détaillées. On peut se demander si cette méthode ne porterait pas de fruits plus appréciables, si on l'appliquait, non pas à la recherche des mots communs à tous les groupes bantous, mais bien à la fixation des aires d'extension des groupes régionaux, par l'examen des vocables différentiels, typiques pour cette région déterminée ».

Johnston (cf. p. 13), en affirmant que « dans certaines conditions, les résultats qu'on obtient en mettant sur carte la documentation de Johnston sont aussi sûrs que peut l'exiger une démonstration strictement scientifique. Le travail peut seulement courir le risque qu'une grande quantité de ces cartes soient tellement troubles qu'elles n'admettent pas de conclusions » (pp. 14-15).

La rédaction des cartes. — Johnston donne, dans son premier volume, pour 186 substantifs, 17 noms de nombre, 15 adjectifs qualificatifs, 13 prépositions, les pronoms personnels, les pronoms possessifs, etc. et une vingtaine de verbes la traduction en 274 parlers, dont 226 sont des parlers bantous (cf. pp. 7-8).

L'auteur a dû avant tout arranger tous ces mots de façon à avoir pour chaque mot la version indigène dans tous les parlers.

La seconde opération fut de fixer sur la carte les données ainsi obtenues. En utilisant la carte dressée par Johnston (publiée à la fin du second volume), où les parlers étaient numérotés, le Père De Boeck a pu obtenir (en contournant les chiffres de Johnston) les limites des parlers, et chaque maille lui a servi pour marquer l'emplacement d'un parler (pour plus de détails, cf. p. 15).

La carte est limitée au Nord, pour des raisons pratiques, à peu près par le quatrième degré de latitude nord (p. 15).

Les cartes ainsi rédigées ne sont que des cartes « schématiques ». « Pour plus de clarté, dit l'auteur, nous avons schématisé les isoglosses que nous avons obtenues sur nos cartes ; de même, les enclaves des langues non-bantoues n'ont pas en réalité une forme aussi rectangulaire » (p. 16).

En ce qui concerne la *transcription* des noms des parlers, l'auteur a dû adopter celle pratiquée par Johnston (cf. p. 16).

Nombre des cartes. — Le Père De Boeck a publié dans cet ouvrage 76 cartes, dont la première est une carte d'ensemble du domaine bantou, tandis que la onzième concerne les quatre grandes routes et que la vingtième donne des détails sur la deuxième route ; les autres sont toutes des cartes linguistiques dans le texte (voir planche nº LXXIII, p. 1087 de mon étude)(1).

(1) Cf. aussi son étude *La géographie linguistique et les langues bantoues* (dans *Zaïre, Revue congolaise*, t. IV, nº 5, 1950, pp. 501-513 et une carte hors texte), où l'auteur signale les résultats d'un sondage, fait par le R. P. Rombauts dans une région des plus inconnues et des plus intéressantes, au point de vue linguistique, du Congo belge, à savoir au Lac Léopold II (p. 502 ; cf. pp. 506-513) et conclut avec raison en ces termes : « Ainsi nous pouvons dire que les conclusions que nous avions formulées en 1940 en nous basant sur la documentation de Johnston, ne sont que renforcées, pour cette région-ci, par tout ce que nous a apporté une documentation nouvelle qui, notons-le bien, a été recueillie pour contrôler les données de Johnston dans cette région » (p. 513).

Le R. P. Paul Carbon a eu l'obligeance d'attirer mon attention sur cet article; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

La figure 59 présente le traitement de la voyelle *u dans le mot *-*kunî* « bois à brûler ».

Il y a quelques parlers attestant le mot *-*kunî* sans nasale. Ces parlers sont situés pour la plupart autour du

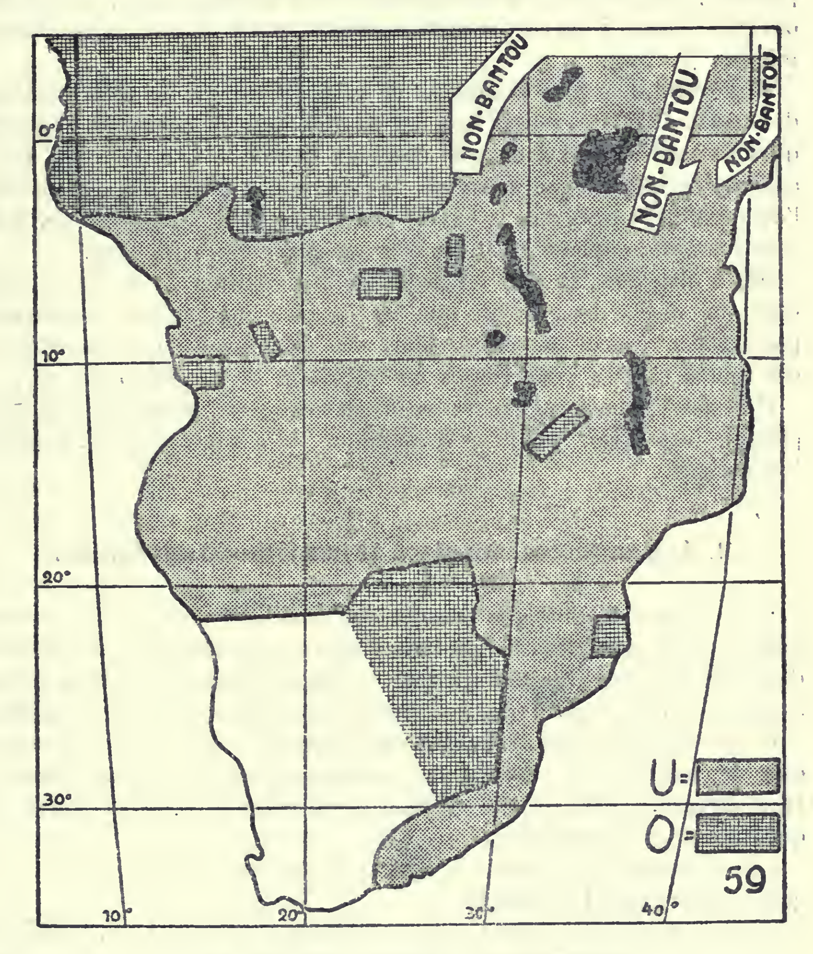


FIG. 59. — *-*kunî* (*-*kuî*), bois à brûler.

lac Victoria, où ils forment une aire homogène; une autre aire se trouve dans l'Ouest du domaine bantou, au-dessous de l'équateur et à l'Ouest du vingtième méridien. A part

Une carte de l'ouvrage du Père DE BOEK, *Premières applications de la géographie linguistique*, p. 149 (cf. p. 1086 de mon étude).

Quelques conclusions. — Bien que nous n'ayons pas l'intention de discuter les conclusions de cet ouvrage (nous ne sommes nullement compétent dans ce domaine), nous croyons toutefois utile de reproduire quelques passages des conclusions de l'auteur : « La documentation de Johnston s'est révélée suffisante, dans certaines conditions, pour servir de base à des études de géographie linguistique. Le traitement des phonèmes étudiés était depuis longtemps connu des africanistes ; cependant, nous croyons que le jeu des aires géographiques, présentant ces traitements, jette une lumière nouvelle sur l'évolution de ces phénomènes » (p. 199).

« Le résultat le plus marquant de cette étude est la détermination des « quatre grandes routes » par où les différents changements linguistiques se sont répandus dans le domaine bantou... L'application de la géographie linguistique a permis de déterminer d'une manière précise l'étendue et l'emplacement exacts des routes, ainsi que plusieurs faits ressortissant uniquement au facteur géographique » (p. 199).

Et, à mon avis, la plus remarquable contribution de ce travail très méritoire réside dans le fait que les données linguistiques concordent parfaitement avec les observations des ethnologues qui considèrent ces routes comme « des routes de migration de peuples » (p. 207).

Il ne faut jamais étudier les patois en négligeant les facteurs géographique, historique, social et économique de n'importe quel domaine linguistique.

2. Les enquêtes sur place et la méthode appliquée.

Une enquête linguistique dans ce domaine comporte de nombreuses difficultés, dont la plupart sont inconnues du dialectologue qui travaille dans des domaines linguistiques où le langage présente un tout autre aspect et où les individus qui le parlent ont une tout autre mentalité.

Ce qui rend plus difficile la tâche de l'enquêteur est avant tout le fait que son enquête est souvent la *première* exploration de ces parlers. Il ne dispose pas d'éléments suffisants pour connaître à fond le langage qu'il se propose d'étudier.

« La situation linguistique de l'Afrique centrale constitue encore une grande inconnue » (De Boeck).

Sur sa méthode de travail et sur ses résultats, le Père L.-B. de Boeck nous offre de précieuses informations dans son article *La géographie linguistique au Congo Belge* (dans *Leuvense Bijdragen*, t. XXXIX, 1949, n°s 1-2, pp. 1-9, avec une carte linguistique dans le texte). Nous jugeons utile de les présenter.

Questionnaire. — L'auteur s'est proposé comme première tâche

la rédaction d'un questionnaire. Celui-ci consiste en une liste de mots (l'auteur a évité les phrases) d'usage courant (par exemple : *homme, femme, pluie,* etc.) dont les équivalents patois pouvaient être obtenus sans difficulté.

Nombre des mots. — Pour cette exploration, l'auteur s'est contenté d'un questionnaire qui ne contient que 60 mots. La première rédaction comportant 250 mots se trouva être trop fatigante pour les informateurs (p. 2).

Localités. — Les villages ont dans ces régions un tout autre aspect que chez nous. Le village des « gens de terre » (opposé au village des « gens d'eau », c'est-à-dire des habitants des régions marécageuses) se compose d'une « série ininterrompue de huttes, de sorte qu'un voyageur de passage ne peut distinguer les hameaux » (p. 5 ; cf. aussi p. 4).

« Le fait qu'un hameau était à une grande distance de son voisin était toujours une raison suffisante pour en faire un point d'enquête » (p. 5).

Informateurs. — Dans la plupart des cas, on n'a interrogé qu'*une seule personne* ; les autres étaient priées, dit l'auteur, de ne pas intervenir. « Ceci était nécessaire, ajoute-t-il, pour empêcher que les assistants ne tentent d'introduire dans la conversation des mots de « lingala », la langue de communication de la région. Cela nous permettait d'ailleurs de saisir plus aisément les nuances phonétiques » (p. 3).

L'auteur a choisi les informateurs parmi les hommes adultes (en notant toujours leur âge), originaires du village même (p. 3) (1).

Une carte lexicale. — L'auteur reproduit dans cet article une carte lexicale (des soixante cartes du même genre qu'il a en préparation, p. 9) concernant les termes bantous pour désigner le « sourcil », en faisant en même temps un bref commentaire linguistique (pp. 6-9).

Les dialectologues ne peuvent que se réjouir de cette remarquable activité du Père L.-B. de Boeck qui applique, dans un domaine si éloigné de la *Romania,* les mêmes principes d'enquête que ceux issus de l'expérien-

(1) Le Père De Boeck mentionne quelques particularités sémantiques concernant les parties du corps, dont quelques-unes me rappellent des cas presque identiques rencontrés dans mes enquêtes. Elles sont dues à une mentalité différente, caractéristique des gens qui travaillent la terre ; ceux-ci ont des termes plus concrets et plus nombreux pour tout ce qui touche de près leur vie, afin de pouvoir éviter tout malentendu. Pour certaines choses, les gens de la campagne sont des observateurs plus minutieux que les gens des villes, dont le langage reflète souvent celui des livres (cf. pp. 3-4) (cf. aussi p. 82 de mon étude).

ce acquise, après de longs tâtonnements, dans l'exploration des parlers romans et non romans de l'Europe (1).

(1) Cf. aussi son travail *Taalkunde en de talenkwestie in Belgisch-Kongo*, avec une préface de L. GROOTAERS, dans les *Mémoires* de l'Institut Colonial Belge, t. XVII, fasc. 1, 1949, in-8°, 94 p.

La revue *Aequatoria* a publié, grâce à l'activité du Rev. P. G. HULSTAERT, M. S. C., plusieurs questionnaires et monographies concernant les langues bantoues (cf. t. IV, 1941 ; V, 1942, etc.).

Cf. aussi l'étude du Rev. P. G. HULSTAERT, *La négation dans les langues congolaises* (Bruxelles, 1950 ; dans les *Mémoires* de l'Institut Royal Colonial Belge, Collection in-8°, t. XIX, fasc. 4, 71 p.), dont les matériaux ont en grande partie été réunis sur place (cf. pp. 4 et 65).

Parmi les nombreuses enquêtes sur place qui se font à présent dans le continent africain, signalons les deux suivantes :

1° L'Institut international *Africa* a élaboré un plan très détaillé, dont le but est de faire des enquêtes linguistiques dans la zone située aux confins des langues bantoues et des langues soudanaises. La direction des recherches est confiée aux savants anglais A. N. TUCHER et Malcom GUTHRIE (de la *School of Oriental and African Studies* de Londres). Prennent part aux enquêtes plusieurs savants. L'expédition d'une durée de deux ans (1949-1950) est subventionnée par la Grande-Bretagne, la France et la Belgique.

2° Le Père P. Schebesta a recueilli pendant six mois (1949-1950) chez les Pygmées de nouveaux matériaux d'une grande importance linguistique ; il s'agit de données concernant dix-huit dialectes de la région de l'Ituri du Congo belge; cf. ses travaux publiés dans la Collection in-4° (Section des Sciences morales et politiques) des Publications de l'*Institut Royal Colonial Belge* (t. I et II, en deux volumes).

I. LE DOMAINE ARABE

Pour ce domaine, nous nous bornons à signaler quelques travaux de deux chercheurs : GOTTHELF BERGSTRÄSSER et J. CANTINEAU, tous les deux auteurs d'atlas linguistiques.

I. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE SYRIE ET DE PALESTINE

Le Dr GOTTHELF BERGSTRÄSSER (né en 1886, mort en 1933), sémitiste distingué, a été le premier à rédiger un atlas linguistique de Syrie et de Palestine ; son ouvrage porte le titre *Sprachatlas von Syrien und Palästina* (dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins, Band* XXXVIII, *Heft* 3, 1915, pp. 169-222, avec 43 cartes linguistiques hors texte, dont la 1re est d'ordre géographique, tandis que les quatre dernières concernent la division linguistique du territoire exploré ; elles sont numérotées de XX à LXII).

L'auteur reconnaît lui-même que le titre d'Atlas linguistique ne convient pas exactement au travail qu'il présente, mais qu'il l'a gardé toutefois pour la raison suivante : « *ich habe den Titel trotzdem gewählt in der Erwägung, dass verglichen etwa mit dem Atlas Linguistique de France die Zahl der Aufnahmepunkt relativ, der Bevölkerungszahl nach, kaum wesentlich geringer ist, und dass das natürliche Minus an Menge des verarbeiteten sprachlichen Stoffes vielleicht durch intensivere Verarbeitung etwas ausgeglichen wird* » (p. 172).

Pour avoir vraiment un Atlas linguistique de cette région, il aurait fallu explorer, dit l'auteur, un nombre deux fois plus grand de points, et travailler au moins deux ans dans le pays (pp. 172-173).

QUESTIONNAIRE. — Bergsträsser n'a pas employé pour ses enquêtes un questionnaire proprement dit : il a remanié le texte du conte populaire *Le paysan, le bœuf et l'âne,* publié par J. Oestrup (1) dans ses *Contes de Damas,* en éliminant les constructions trop « classiques » et

(1) L'auteur ne donne pas l'indication complète de cet ouvrage, dont le titre exact est : J. OESTRUP, Dr ès lettres, privat-dozent de l'Université de Copenhague, *Contes de Damas, recueillis et traduits avec une introduction et une esquisse de grammaire,* Leyde, E. J. Brill, 1897, in-8°, VIII-161 p. Le conte se trouve pp. 97-101.

en le réduisant (p. 173). Pour rendre ce texte plus approprié au parler du pays, il l'a fait traduire plusieurs fois par une personne originaire de Damas.

Ce texte (publié aux pages 174-176, en arabe et en traduction allemande) lui a servi comme moyen de connaître les parlers de la région explorée, ainsi que pour la rédaction de son étude et de son Atlas (1). Dans ce texte, l'auteur a indiqué quatre-vingt-onze problèmes de linguistique qui sont discutés dans son travail ou présentés sur les cartes de son Atlas.

Enquêteur. — L'auteur a fait lui-même l'exploration du territoire, en 1914, au cours de trois voyages qui ont duré en tout quarante-cinq jours (cf. p. 171).

Localités. — Sur le territoire de la Syrie et de la Palestine (situé entre le 31° et le 36° de longitude et entre le 34° et le 37° de latitude), Bergsträsser a exploré soixante-huit localités, dont plusieurs régions dominées par des Bédouins nomades (cf. la liste pp. 176-178), qui ont été désignées par un terme général.

Informateurs. — L'auteur a fait traduire le texte par des gens du pays, dont le nom n'est pas indiqué (sur les difficultés rencontrées, cf. p. 172).

Publications des matériaux. — Les matériaux enregistrés sont analysés dans les 101 paragraphes de son étude qui comprend la phonétique, la morphologie et lexique (pp. 183-218). Cette partie de son ouvrage est précédée d'un examen critique des matériaux puisés dans les travaux de ses devanciers (pp. 178-183) et suivie d'un bref chapitre de conclusions, où l'auteur cherche à établir l'aspect et les divisions linguistiques du territoire exploré (pp. 218-222).

Les cartes de son Atlas ne contiennent pas les matériaux ; elles indiquent seulement les aires des phénomènes les plus caractéristiques qui sont analysés dans le travail (l'auteur indique sur chaque carte le paragraphe de son exposé, dont la carte n'est qu'un complément).

Malgré les proportions assez limitées de cet Atlas, je crois qu'on doit considérer Bergsträsser comme l'un des premiers (sinon le premier)

(1) L'auteur fait une critique justifiée de la méthode suivie par ses prédécesseurs qui ont employé des listes de mots (verbes, adjectifs, etc.) ; il estime qu'il vaut mieux faire les enquêtes à l'aide d'un texte, quoique cette méthode ne permette guère de comparer les parlers. Il reconnaît en même temps l'influence de la structure morphologique du texte sur les réponses enregistrées (cf. p. 170).

qui aient rédigé, pour le Moyen Orient, un ouvrage presque identique à ceux réalisés dans le domaine roman (1).

II. L'ATLAS LINGUISTIQUE DES PARLERS ARABES DU ḤŌRÂN

1. Travaux préliminaires.

Cet Atlas linguistique est le résultat de plusieurs recherches entreprises par J. CANTINEAU à partir de 1928 en sa qualité de membre de l'Institut Français de Damas.

Pour mieux faire comprendre sa contribution linguistique sur les parlers du Haurân, il est nécessaire d'indiquer quelques-uns de ses précédents travaux, où apparaît bien le développement de sa méthode de travail.

1° LE DIALECTE ARABE DU ḤAURÂN. — Dans son étude *Enquête préliminaire sur le dialecte arabe du Ḥaurân* (dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIV, n° 102, 1933, pp. 173-185) il constate que les parlers ruraux de Syrie sont menacés de disparition. « Après une enquête approfondie sur le parler arabe paysan de Palmyre..., dit l'auteur, il m'a paru utile d'en entreprendre une autre, moins détaillée, moins poussée en profondeur, mais s'étendant à une surface beaucoup plus vaste, sur les parlers paysans du Ḥaurân. Cette étude aura de plus l'intérêt d'être un nouveau pas vers l'Atlas linguistique de Syrie-Palestine, dont il faudra quelque jour entreprendre la réalisation, au moins par tranches régionales » (p. 173).

Le Ḥaurân est une plaine fertile, limitée au Nord par la plaine de Damas, à l'Ouest par le massif de l'Hermon et le lac de Tibériade, à l'Est par des monts volcaniques et au Sud par la vallée de Yarmuk. Sa superficie est de 3.743 kilomètres carrés ; il comprend 121 villages et bourgs et a une population de 83.772 habitants (une densité d'un peu plus de 30 habitants par kilomètre carré, cf. p. 174).

(1) Parmi les autres travaux du même auteur, nous signalons les deux suivants :

a) *Zum arabischen Dialekt von Damaskus, I. Phonetik, Prosatexte* (Hanovre, 1924) apprécié favorablement par M. Cohen (cf. *Bull. de la Soc. Ling. Paris*, t. XXVI, 1925, pp. 246-249), qui note cependant que « Bergsträsser a appris l'arabe de Damas, en peu de mois, avec un petit nombre d'informateurs, chrétiens presque tous » (p. 246).

b) *Phonogramme im neuaramäischen Dialekt von Malula, Satzdruck und Satzmelodie* (München, 1933, petit in-8°, 126 p., dans *Sitzungsberichte der Bayrischen Akad. der Wissenschaften, Phil.-hist. Abteilung*, 1931-1932, *Heft* 7).

L'auteur a enregistré ces textes en 1914 et en 1930 (cf. p. 1) ; ses informateurs étaient des Araméens de Malula (cf., pour plus de détails, pp. 2-3).

Dans cette région l'auteur a fait un premier sondage en 1933 (cf. pp. 177 et 178).

2° Le parler de Palmyre. — Au printemps de 1932, l'auteur a pris la ferme décision d'étudier à fond le parler de Palmyre, localité située dans une oasis de la partie septentrionale du désert syrien, en questionnant systématiquement quelques ouvriers qu'il connaissait depuis longtemps (p. VI).

Le résultat de ce long travail est publié dans deux travaux : 1° *Le dialecte arabe de Palmyre, tome I, Grammaire* (Beyrouth, 1934, gr. in-8°, X-287 p., avec une carte géographique hors texte, dans les *Mémoires de l'Institut Français de Damas*) ; 2° tome II, *Vocabulaire et textes* (Beyrouth, 1934, gr. in-8°, VII-149 p., avec plusieurs croquis dans le texte qui servent à préciser la forme de certains objets ; dans les mêmes *Mémoires*).

Nous retenons du chapitre sur *La langue* (t. I, pp. 25-29) les intéressantes remarques suivantes : l'auteur n'a pas noté, pendant des séjours nombreux et prolongés (qui l'ont mis en rapport avec plusieurs centaines d'individus appartenant à tous les clans) « de différences vraiment sérieuses dans le parler des différentes personnes » (sauf quelques divergences individuelles) (p. 25). Le palmyréen est cependant entouré par deux *langues de prestige*, qui ne sont ni le français, ni le turc, mais les diverses *langues nomades* et la *langue des villes* : « Les nomades, pour qui les sédentaires de Palmyre sont des inférieurs, un peu méprisables, ont joui à Palmyre et jouissent encore d'un immense prestige » (p. 26). Le prestige de la langue des villes est dû au fait que « les villes sont le centre de l'administration, l'origine de la science et du bon ton ; il en vient des fonctionnaires, des professeurs, des gens riches, bien habillés et polis. Leur langue est admirée en elle-même, comme faisant partie de leur manière d'être, et aussi à cause de ses rapports avec la langue classique » (p. 28).

Le second volume nous offre de précieuses indications sur la *méthode* de travail de l'auteur : « J'ai discuté d'abord avec mes informateurs, dit J. Cantineau, chaque sujet sur lequel je désirais un texte, puis quand j'ai eu obtenu la plupart des renseignements que je désirais, l'un des informateurs (en général ʿAbwẹ̄d aṭ Ṭâha, bien habitué à ce genre de travail) (1) m'en a fait un résumé que j'ai écrit sous sa dictée en transcription

(1) Cet informateur doit être considéré, selon les principes méthodologiques appliqués dans le domaine des langues romanes, comme le vrai « professeur de patois », car c'était lui qui devait « synthétiser » la prononciation de plusieurs individus en « facilitant » énormément la tâche de l'enquêteur. J'ai rencontré moi aussi de bons informateurs que j'aurais bien voulu emmener partout avec moi, à cause de leur prononciation très claire et bien nuancée, où tous les phonèmes se dégageaient d'une manière très nette.

phonétique (l'écriture arabe n'a été employée que pour faire préciser certains points), en ne l'interrompant que le plus rarement possible, et seulement pour faire répéter un mot mal entendu. Puis, cela fait, le texte a été relu à haute voix, et j'ai demandé des explications, aussitôt enregistrées, sur tous les mots, tournures ou faits peu clairs. J'ai demandé aussi le pluriel des noms et la flexion des verbes. Cela s'est passé presque toujours devant plusieurs personnes de façon à amener des discussions intéressantes. L'enquête a été faite en arabe de Palmyre, aucun des interlocuteurs ne sachant assez de français pour être interrogé en cette dernière langue, et la plupart n'en sachant que quelques mots. C'est en gros la méthode décrite par *Landberg, Ḥaḍramaut,* p. VI » (pp. III-IV) (1).

(1) Le comte Carlo de Landberg décrit sa méthode en ces termes (dans ses *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale, Premier volume, Hadramoût,* Leide, E. J. Brill, 1901, p. XI-XII) : « Je ne donne que rarement le nom de celui ou de ceux qui m'ont fourni les textes. Ceux-ci ont presque toujours été recueillis en présence de plusieurs personnes. Ma manière de travailler est celle-ci : j'écris d'abord au crayon, presque aussi vite qu'on parle, ayant en cela acquis une certaine routine ; si je ne puis suivre, je fais répéter le mot ou la phrase, et il arrive alors souvent qu'on y substitue un autre mot et que l'accent ou la prononciation sont changés (cf. les remarques identiques faites par L. Gauchat, p. 266 de mon étude); ensuite, je copie la dictée à l'encre, en notant minutieusement tous les incidents ; le texte est alors traduit devant mon auditoire, et de cette façon, il est revisé une troisième fois. Comme je me le fais commenter aussitôt, il reçoit par là une quatrième révision. En Europe, je ne fais que rédiger tout cela, en donnant au commentaire le développement qu'il pourra exiger. De cette manière, une erreur devrait bien être exclue, s'il ne fallait pas compter avec l'imperfection de mon jugement et de mon oreille. Mes collaborateurs appartiennent à la classe des pauvres, des analphabètes et des illettrés... Les esclaves sont excellents comme collaborateurs. Ils sont bons, obéissants, ayant une certaine dose de patience, et j'ai toujours eu à me louer d'eux. Les gens instruits — instruction minimale, à vrai dire — ne me servent point, car on ne saurait toujours distinguer ce qui est savoir acquis dans les livres ou par le commerce des lettrés ou avec des habitants d'autres pays plus civilisés et ce qui est savoir acquis dans le milieu primitif d'où ils sortent. Les bédouins sont les plus intéressants. Mais ils sont difficiles à comprendre au commencement, vu la rapidité et souvent aussi l'emphaticité de leur prononciation, pour ne pas parler des mots et des idiotismes inconnus dont leur langue est hérissée. Lorsque mon daṯînois Faḍl el-Meysarî, qui m'accompagne depuis quatre ans, même en Europe, vint pour la première fois chez moi à Aden, je ne le comprenais pas du tout. J'avais pourtant passé vingt-quatre ans avec les Arabes ». — Cf. d'autres indications méthodologiques précieuses dans son travail *Proverbes et dictons de la province de Syrie, section de Saydâ,* Leide, E. J. Brill - Paris, Maisonneuve, 1883, pp. VIII, XXI, XXXVI (qui contient une remarque linguistique très importante), XXXVIII-XXXIX et XLV. Ses observations peuvent servir comme mémento pour tous ceux qui font des enquêtes dans ces régions.

Je dois ajouter, pour les non arabisants, que ce travail du comte C. Landberg comprend deux gros volumes, dont le premier est de 774 pages et le second (en trois parties) de 1892 p.

Les remarques judicieuses du comte C. Landberg sont très intéressantes non seulement pour les enquêteurs, mais aussi pour les linguistes qui interprètent les matériaux.

Le *vocabulaire* et les *textes* enregistrés par J. Cantineau sont groupés par matières, comme c'est le cas pour les derniers atlas linguistiques. Voici, à titre d'exemple, le nom de quelques chapitres : I. *Parties du corps* ; II. *Les fonctions naturelles* ; III. *Opérations des sens* ; IV. *Qualités et défauts du corps*, etc.

Les derniers chapitres traitent plutôt des problèmes de folklore et fournissent des données concernant cette localité.

Les soixante chapitres du vocabulaire rappellent immédiatement au lecteur le contenu des grands questionnaires linguistiques contemporains et constituent, à mon avis, une belle préface à l'Atlas linguistique du Haurân.

Après avoir publié cette étude, l'auteur a fait une intéressante remarque que j'estime utile de rappeler : « une monographie dialectale est un travail décevant quand elle n'est pas basée sur une connaissance géographiquement étendue des différents parlers de la région. Or, ce que nous savons des parlers syro-palestiniens, de leur classement, des problèmes qu'ils posent, est fort insuffisant et ne permet actuellement que des monographies descriptives, sans essai sérieux d'explication. De là découle la nécessité d'étendre autant que possible nos connaissances, en procédant à l'exploration méthodique de grandes tranches régionales » (*Les parlers arabes du Ḥōrân*, p. V) (1).

2. L'Atlas des parlers arabes du Ḥōrân.

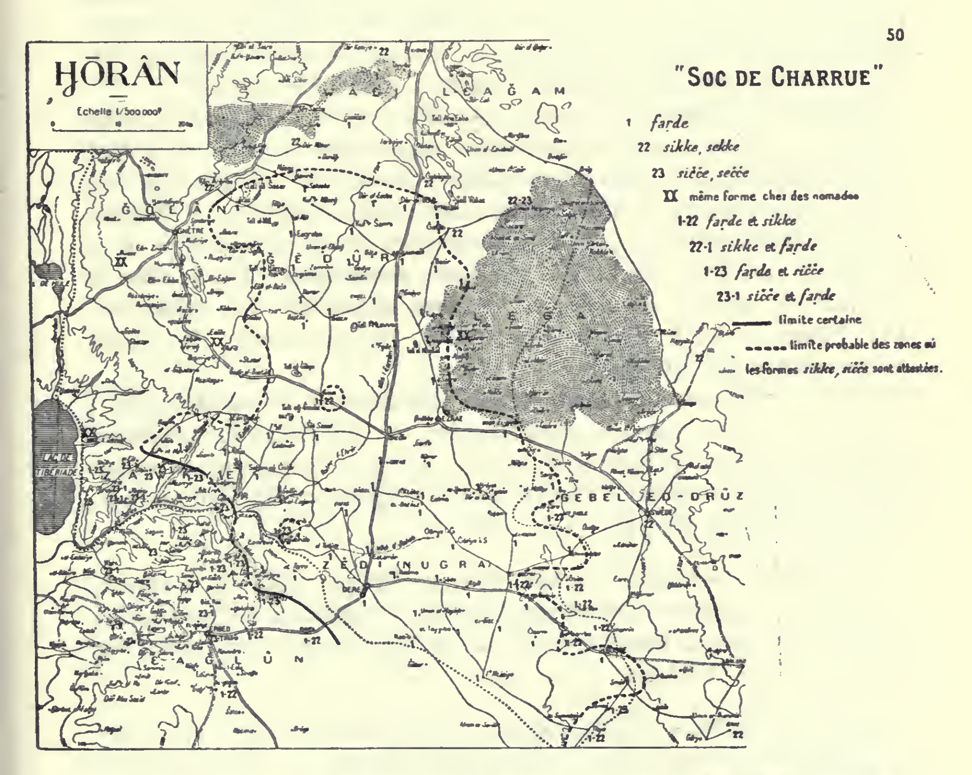
L'Atlas de J. Cantineau (professeur à la Faculté des Lettres d'Alger) ne représente qu'une annexe à son ouvrage *Les parlers arabes du Ḥōrân, Notions générales, Grammaire* (Paris, C. Klincksieck, 1946, in-8°, X-435 p., dans la Collect. Ling. de la Soc. de Ling. de Paris, t. LII) ; il est intitulé : *Les parlers arabes du Ḥōrân*, par... *Atlas* (Paris, C. Klincksieck, 1940, format oblong, contenant 60 cartes, dans la même collection, t. XLIX).

L'auteur affirme, à ce sujet, que son « livre aurait été incompréhensible s'il n'avait pas été accompagné d'un certain nombre de cartes qu'on trouvera dans l'Atlas joint à ce volume. Les premières de ces cartes servent à matérialiser les faits exposés dans les « Notions généra-

(1) Parmi les autres travaux de l'auteur qui précèdent l'Atlas, je ne signale que les *Études sur quelques parlers nomades arabes d'Orient* (premier article, dans *Annales de l'Institut d'Études Orientales*, t. II, 1936, pp. 1-118 ; second article, dans le tome III, 1937, pp. 119-237 et une carte géographique sur *les principales tribus nomades nord-arabiques* hors texte ; les pages 117 à 118 contiennent des corrections au premier article). Cf. aussi t. IV, 1938, pp. 157-184, sur *Le parler de Drûz*, et *Remarques sur les parlers de sédentaires syro-libano-palestiniens*, dans *Bull. de la Soc. de Ling. Paris*, t. XL, 1939, pp. 80-88 et une carte.

les ». Les autres sont des cartes linguistiques ; pour la rédaction de ces dernières, je n'ai pas voulu céder à la tendance qui consiste à ne donner que des faits bruts, sans essai d'interprétation : les faits n'ont d'intérêt que par les idées qu'on en peut tirer, et nul n'est mieux placé que celui qui a réuni les faits pour dégager les idées qui en découlent. Aussi après avoir, sur chaque carte, auprès de chaque point d'enquête, indiqué les faits au moyen de différents chiffres (imprimés en couleur rouge, ajoutons-nous), je n'ai pas hésité à dessiner les lignes limites d'aires linguistiques isoglosses, quitte à donner à ces lignes l'aspect d'un pointillé quand il peut y avoir quelque doute sur leur tracé. Je n'ai pas hésité non plus à donner, pour éclairer et justifier mes conclusions, deux cartes sur lesquelles se superposent un certain nombre de lignes limites de façon à faire apparaître des zones de transition, et une carte de synthèse qui résume l'ensemble » (*Les parlers*, pp. 76-77).

PLANCHE LXXIV.



La carte nº 50, *soc de charrue*, de l'*Atlas des parlers arabes du Ḥōrân* (l'original est en couleurs ; cf. p. 1098 de mon étude).

Le fond de chaque carte linguistique (imprimé en noir) indique les localités et les voies de communication de la région explorée. Il s'agit d'une vraie carte géographique sur laquelle sont indiqués en rouge, les faits linguistiques. Ces faits sont marqués par des chiffres, dont la signification est expliquée par le titre de la carte et par les indications supplémentaires imprimées toujours en rouge (voir planche nº LXXIV, p. 1097 de mon étude)

Par ce qui précède, on voit que cet Atlas ne représente, comme l'a bien remarqué l'auteur lui-même, qu'une interprétation des données linguistiques sur les parlers du Ḥōrân.

La méthode d'enquête. — A sa méthode de travail, l'auteur consacre le chapitre *les enquêtes* (pp. 66-77), où nous puisons les informations suivantes :

Questionnaire. — Dès 1933 (lors de sa deuxième tournée dans la région), l'auteur avait senti « le besoin d'avoir un questionnaire unique, de façon à poser partout les mêmes questions » (p. 67). Il ne pouvait cependant le rédiger qu'après avoir mieux exploré la région. Il fit toutefois un questionnaire provisoire (dont le contenu est indiqué pp. 67-69) qui lui servit durant quatre tournées d'enquête (p. 72).

L'expérience acquise lui permit de rédiger un nouveau questionnaire (définitif) « mieux adapté à la situation linguistique du pays, et destiné à être rempli dans le plus grand nombre possible de villages » (p. 72). Les principaux chapitres de ce questionnaire sont les suivants : I. *Notions générales* (la famille etc.) ; II. *Agriculture* (surtout la terminologie de la charrue et du joug, etc.) ; III. *Animaux domestiques* ; IV. *Maison et mobilier* ; V. *Parties du corps et fonctions naturelles* ; VI. *Vêtements* ; VII. *Famille* ; VIII. *Verbes divers* ; IX. *Termes divers* ; X. *Points de grammaire* (cf. pp. 73-74).

L'auteur n'indique pas le nombre des demandes de son questionnaire ; il ajoute cependant que « ce questionnaire une fois rédigé fut polycopié et relié sous forme de carnets d'enquête, comme le précédent, et utilisé dans le Haurân au cours d'une cinquième enquête et dernière tournée, en octobre 1936 » (p. 74).

Enquêteur. — L'auteur a fait lui-même l'exploration de la région, en se faisant cependant accompagner soit par l'inspecteur de l'instruction publique, soit par un instituteur ou par les deux à la fois, qui étaient des Arabes (cf. pp. VIII-IX, 70 et 74).

Interrogatoire. — L'interrogatoire s'est toujours fait en arabe (cf. p. 70) et toujours « en public, presque jamais avec un seul informateur, en général avec cinq ou six, souvent avec un plus grand nombre, car toutes les personnes présentes ont tendance à intervenir, soit pour

approuver les réponses faites, soit pour les contredire, soit pour en suggérer d'autres. Cette manière d'opérer augmente beaucoup l'intérêt de l'enquête et en garantit dans une large mesure les résultats » (p. 70).

Ces affirmations de l'auteur ne concordent cependant pas toujours avec les remarques des enquêteurs du domaine roman (voir l'index de mon travail), surtout lorsqu'il s'agit de reconnaître les parlers « en marche » et non d'augmenter le nombre des mots d'un vocabulaire.

Cependant, ce procédé doit nécessairement être employé dans un domaine où l'enquêteur ne connaît pas à fond dès le commencement les parlers du pays.

D'une façon générale, l'inspecteur de l'instruction publique a présenté Cantineau aux autorités du pays, en expliquant en quelques mots le but de son enquête. Après cette « introduction », l'inspecteur a commencé l'interrogatoire, et J. Cantineau s'exprime en ces termes : « j'ai ensuite continué, en recourant à son assistance pour les questions les plus délicates. Cette forme d'enquête m'a donné entière satisfaction et elle me paraît être la meilleure » (p. 70).

Localités. — L'auteur a fait en 1933 une première reconnaissance (très sommaire) de la région. Durant les années suivantes (de 1933 à 1936) il a visité 162 villages, soit : 24 villages en 1933 ; 43 en 1934 ; 3 en 1935 (il s'agit d'enquêtes très approfondies, cf. p. 71) et 92 villages en 1936, lorsqu'il a parcouru « de nouveau toute la région » (cf. p. VI).

Les points d'enquête sont indiqués sur la carte nº 5 de l'Atlas, où l'on reconnaît facilement quelles sont les localités visitées deux fois (elles portent des indications spéciales : 1-4, 2-3, etc., c'est-à-dire première et quatrième tournée, etc.).

Informateurs. — Sur ses informateurs, l'auteur ne donne pas les renseignements qu'on trouve d'ordinaire dans les Atlas linguistiques des pays romans.

Publication des matériaux. — Les matériaux, comme nous l'avons dit plus haut, sont analysés au point de vue linguistique dans le premier volume, dont les principaux chapitres sont les suivants : *Notions générales* (le pays ; l'histoire ; le peuplement ; organisation et vie économique ; les enquêtes) ; *Phonétique et phonologie* (consonantisme ; vocalisme ; syllabe et accent) ; *Morphologie* (le pronom personnel ; le verbe ; le nom ; les particules) ; *Syntaxe* ; *Conclusions.*

Parmi les cartes de l'*Atlas*, nous ne signalons que celles qui commencent l'ouvrage et qui peuvent intéresser aussi les non arabisants : *Toponymie* (carte nº 1) ; *Peuplement* (nº 2) ; *Grandes familles* (nº 3) ; *Religions* (nº 4) et *Points d'enquêtes* (nº 5).

Enregistrements sur disques. — Outre ses enquêtes orales, l'auteur a fait (en 1935) des enregistrements sur disques et des mesures au cylindre de Marey. L'appareil enregistreur appartenait au Laboratoire de Phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres d'Alger, où sont conservés maintenant les disques enregistrés, qui reproduisent quelques courts récits ou exposés en dialectes ḥōrânais, ainsi que des paradigmes grammaticaux et des listes de mots.

En 1936 l'auteur a amené avec lui dans le Haurân, outre le même appareil d'enregistrement que l'année précédente, un petit groupe électrogène appartenant au Laboratoire de Phonétique et un cylindre Marey à mouvement d'horlogerie prêté par le Laboratoire de Physique générale de la Faculté des Sciences d'Alger. Grâce à ces appareils, il a pu enregistrer quelques autres disques et faire certaines mesures de durée et de hauteur musicale de voyelles, dont les résultats sont mentionnés dans sa précieuse étude (p. 75).

En ne me fondant que sur la méthode pratiquée par J. Cantineau, je puis affirmer que ces travaux représentent une importante contribution qui honore non seulement l'auteur mais aussi les nombreuses autorités cf. p. VII-VIII) qui lui ont accordé un précieux appui pour mener â bien ses explorations (1).

(1) Pour les travaux de J. Cantineau sur les parlers arabes d'Algérie, cf. les indications sommaires données par Willem Pée, dans les *Actes du sixième Congrès internat. de Linguistes, Paris, 19 au 24 juillet 1948* (Paris, C. Klincksieck, 1948), p. 75.

J. LE CHINOIS

> « La vraie physionomie des parlers chinois est pour ainsi dire entièrement inconnue » (Le Père GROOTAERS).

I. INTRODUCTION

Le choinois occupe le plus grand territoire de l'Asie et représente, par le nombre des individus qui le parlent (plus de quatre cents millions d'individus), la première langue du monde entier.

D'après Georges Cressey (*China's Geographic Foundations*, trad. franç., *apud* W. A. Grootaers), la Chine compterait environ un million de villages ayant chacun une population approximative de deux cents individus, 1443 villes de moindre importance et 579 ayant plus de vingt-cinq mille habitants.

Dans ces conditions l'étude des patois chinois présente de grosses difficultés, déterminées par l'étendue du territoire ainsi que par les us et les coutumes d'un pays d'ancienne culture, qui obligent les explorateurs à pratiquer une méthode de recherche presque totalement différente de celle appliquée en Europe ou même dans les autres continents (1).

(1) Voici quelques travaux consultés pour la rédaction de ce chapitre qui seront cités dans les pages suivantes sous une forme abrégée : Willem A. GROOTAERS, C. I. C. M., *La géographie linguistique en Chine, Nécessité d'une nouvelle méthode pour l'étude linguistique du chinois : Première partie, La méthode de la géographie linguistique ; Seconde partie, Une frontière dialectale dans le Nord-Est du Chansi*, Peking, Henri Vetch, grand in-8°, s. d. ; dans *Monumenta Serica, Journal of Oriental Studies of the Catholic University of Peking*, t. VIII, 1943, pp. 103-166, avec quatre cartes linguistiques dans le texte, deux figures (sur la numérotation) et une carte de fond, hors texte ; t. X, 1945, pp. 389-426, avec les cartes linguistiques 6, 7 et 8 indiquant des isoglosses de la région de Chansi. — Franz GIET, S. V. D., *Phonetics of North-China Dialects, A Study of their Diffusion*, dans *Monumenta Serica*, t. XI, 1946, pp. 233-267, avec quatre tableaux et onze cartes linguistiques, dont la première est d'ordre géographique. — Willem A. GROOTAERS, *Problems of a Linguistic Atlas of China* (*presented by the Bureau of Linguistic Geography Catholic University Peiping, China*), réimprimé dans *Leuvense Bijdragen*, t. XXXVIII, 1948, pp. 57-72, avec une carte de base hors texte. — ID., *La méthode géographique en linguistique et en folklore*, dans *Bulletin de l'Université l'Aurore*, 1948, pp. 221-233, avec quatre cartes, dont les deux premières contiennent des faits linguistiques, alors que la dernière indique les localités explorées (voir planche n° LXXVI, p. 1118 de mon étude).

II. LA LINGUISTIQUE EN CHINE

Le bref aperçu historique donné par le Père Grootaers (*La méthode géographique*, pp. 223-227) explique mieux l'absence d'un intérêt poussé pour l'étude des patois. Voici les parties les plus saillantes de son exposé :

La linguistique chinoise du premier siècle avant l'ère chrétienne est caractérisée par un intérêt borné à la correction des textes classiques, à l'étude des variantes et à la détermination de la prononciation des mots rares. Il y a cependant, même à cette époque, un savant chinois, YANG HSIUNG (né en 58 av. J.-Chr., mort en 18 ap. J.-Chr.), qui donne, pour la première fois, des mots populaires courants pour les diverses parties de l'empire, et de pareils répertoires seront publiés dans les siècles suivants.

Les moines bouddhistes de l'Inde et des pays de l'Asie Centrale (qui dès le III[e] siècle sont à la tête des grands bureaux de traduction fixés à la capitale Ch'ang-an) introduiront l'analyse de la syllabe (dont ils ne distinguent que la partie initiale, médiale et finale) ; ils rendent toutefois les Chinois conscients du système tonique de leur langue. « Cependant ces moines, dit le Père Grootaers, faisaient usage d'un langage sacré, le sanscrit, dont l'écriture était syllabique, et dans le chinois écrit lui-même, une seule syllabe correspondait probablement alors à chaque signe idéographique » (p. 224).

« Jusqu'à une époque toute récente, on vit avancer de pair ces deux méthodes d'investigation du langage : la critique philologique des textes et l'analyse phonétique des syllabes. Une immense littérature vit le jour traitant de ces deux sujets. D'ailleurs, tant qu'on n'aura pas étudié à fond les dialectes, ce sont les dissections phonétiques des caractères, fournies par les anciens dictionnaires de rimes, qui sont les seuls témoins des états antérieurs du langage en Chine. Ces sources ont une valeur circonscrite au seul domaine du langage écrit normalisé. Chez les savants chinois contemporains, ce genre d'études est encore loin d'avoir été enrichi et complété par l'usage de méthodes plus récentes » (p. 224).

III. LE PLUS REMARQUABLE COMPARATISTE : BERNHARD KARLGREN

A partir de 1915, BERNHARD KARLGREN a introduit pour l'étude du chinois les méthodes de la philologie indo-européenne, en se consacrant

cependant exclusivement à l'histoire des sons et aux lois phonétiques (*La méthode*, p. 224).

En effet, le savant B. Karlgren a commencé en 1915-1916 la publication de ses *Études sur la phonologie chinoise* (Upsal, Appelberg, fasc. 1 et 2, in-8°, 469 p. ; dans *Archives d'études orientales*, vol. XV, publiées par Lundell). L'auteur se propose de présenter la phonétique historique du chinois, en examinant plus de trois mille caractères. « Quant au chinois moderne, affirme A. Meillet, les difficultés sont plus graves encore. Car on n'a que très peu de descriptions satisfaisantes des parlers chinois actuels. Les matériaux auxquels a dû recourir M. Karlgren sont en partie assez suspects... Sa description phonétique, pour laquelle il a même recouru quelquefois à l'emploi d'appareils, est précise » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XIX-XX, 1914-1916, n° 64, p. 111) (1).

La critique du Père Grootaers. — « Jusqu'à ces toutes dernières années, B. Karlgren n'a donné, remarque le Père Grootaers (*La géogr. ling.*, 1re *partie*, pp. 109-110), aucun détail précis sur sa méthode d'enquête dialectale, sur les sujets interrogés, en un mot, ne possédant pas ce que la géographie linguistique appelle « *Aufnahmeprotokolle* », il nous était impossible de juger équitablement de la valeur du matériel dialectal des *Études sur la phonologie chinoise* » (p. 109).

Les indications données en 1940 par B. Karlgren (et reproduites par le Père Grootaers, pp. 109-110) autorisent Grootaers à exprimer son doute « que l'auteur des *Études sur la phonologie chinoise* se soit tenu fidèlement à son principe de poser d'abord une question indirecte pour les mots qu'il supposait exister dans un dialecte donné. Plusieurs indi-

(1) Le dernier fascicule de l'ouvrage parut dans la même revue (le même volume, fascicule 4). Sur ce fascicule A. Meillet s'exprime en ces termes : « Avec ce fascicule, M. B. Karlgren donne la fin de son ouvrage monumental qui, grâce à l'emploi des données des anciens textes combinées avec une étude, en grande partie personnelle et neuve, des parlers actuels, pose le fondement de la grammaire comparée des dialectes chinois » (t. XXVII, 1927, p. 205).

Parmi les nombreux travaux de l'éminent sinologue, signalons les suivants : *A Mandarin Phonetic reader in the Pekinese Dialect with an introducting Essay on the Prononciation* (Upsal, 1917, in-8°, 188 p. ; dans *Archives d'études orientales*, n° 15) ; *Sound and Symbol in Chinese* (Oxford, University Press, 1923, in-8°, 112 p.) ; *Analytic Dictionary of Chinese and Sino-japanese* (Paris, Geuthner, 1923, in-8°, 463 p.) ; *Philology and Ancient China* (Oslo, H. Aschehoug, 1926, in-8°, 167 p. ; dans les publications de l'*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, Ser. A., Forelesningar*, t. VIII) ; *Word families in Chinese* (Stockholm, 1934, in-8°, 119 p. ; dans *Bull. of the Museum of Far Eastern Antiquities*, n° 5 ; cf. les remarques d'Henri Maspero, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, 1935, pp. 175-183) ; *Grammata Serica* (Stockholm, Museum of Far Eastern Antiquities, 1940, in-4°, 471 p.) etc.

Sur l'activité d'Henri Maspero (né en 1883, mort en 1945), cf. la nécrologie écrite par P. Demiéville (dans *Journal asiatique*, t. CCXXXIV, 1943-1945, pp. 245-263), et la bibliographie de ses travaux (pp. 263-280).

ces dans son dictionnaire dialectal (pages 703-899 de sa *Phonologie*) permettent au contraire d'affirmer qu'il s'est borné dans bien des cas à faire lire simplement les caractères de sa liste » (p. 110).

Et le Père Grootaers conclut avec raison : « Une fois précisées les conditions de l'enquête qui forme la base de la reconstruction de M. Karlgren, on n'est pas surpris de la régularité du développement des dialectes chinois et de la manière magnifique dont s'appliquent « les lois phonétiques ». Le contraire serait étonnant puisque cette harmonieuse régularité était à la base même de l'enquête » (pp. 110 et 112 ; la page 111 donne des exemples)... Tout n'est pas à rejeter dans ces travaux ; la partie proprement philologique subsistera sans aucun doute dans ses grandes lignes ; le progrès des sciences du langage exige cependant l'introduction de la méthode de la géographie linguistique dans l'étude des parlers modernes, et par contre-coup le renouvellement des études historiques grâce aux conclusions de la nouvelle méthode » (p. 112).

On voit bien par ce qui précède comment la méthode d'exploration sur place du langage est en mesure de déterminer avec précision la véracité des matériaux qui se trouvent à la base des travaux ayant « une valeur incontestable » (le Père mentionne deux douzaines d'exemples de mots qui existent *réellement* dans le langage étudié jadis par Karlgren, cf. p. 111) (1).

IV. LES PRÉCURSEURS

Le renouvellement de la méthode de recherche est venu surtout de France. Parmi les précurseurs, on pourrait mentionner les personnalités suivantes :

1° Lieou Fou (connu en France sous la forme Fu Liu), élève de Paul Passy, revenu en Chine en 1925, après avoir pris « un contact superficiel avec la dialectologie française » (2).

Ce savant se proposait d'explorer « à l'aide de méthodes appropriées les *sons* de chaque dialecte et de publier un dictionnaire phonétique dialectal ; si l'opportunité se présente, disait-il, ainsi que l'aide de nombreux collaborateurs, j'espère aussi rédiger un atlas dialectal... d'après la méthode suivie par l'Atlas linguistique de France. Si nous ne changeons pas de direction pour nous attacher à l'étude des dialectes, si nous

(1) Cf. aussi, sur l'ouvrage du Père Grootaers, le compte rendu publié par James R. Ware, dans *Language*, vol. XXV, n° 1, 1949, pp. 80-83, ainsi que le compte rendu de P. Demiéville concernant un bon nombre de travaux du même auteur, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XLV, n° 131, 1949, pp. 273-277.

(2) Cf. son ouvrage, *Étude expérimentale sur les tons du chinois* (Paris, Les Belles Lettres et Pékin, Université nationale, 1925, in-8°, VIII-123 p., deux planches hors texte, et un recueil de 28 planches).

nous bornons à pratiquer des sondages au petit bonheur dans l'amoncellement de la littérature ancienne, je suis convaincu que la phonétique historique du chinois n'arrivera jamais à des résultats pleinement satisfaisants, quel que soit l'effort déployé ; il faut donc nous attacher avec ardeur à l'étude des dialectes » (*apud* Grootaers, *La géogr. ling.*, 1re *partie*, pp. 120-121).

En effet, Lieou Fou fit personnellement, en 1934, une enquête sur place dans le Nord-Ouest de la Chine, le long du chemin de fer Pékin-Paotow, en parcourant plus de trente « préfectures » (ou *hien*) (1).

Sa méthode d'exploration. — Sur la méthode appliquée par Lieou Fou lors de cette enquête, le Père Grootaers reproduit le témoignage de Tcheou Tien-fou (assistant de Lieou Fou et actuellement, en 1945, son successeur à la tête du Laboratoire de phonétique expérimentale de la *National University of Peking*, *apud* Grootaers), membre de l'expédition : « Lieou caressait le projet d'un Atlas linguistique de la Chine ; mais il voulait d'abord avoir une idée claire de la structure dialectale de toute la Chine ; le projet d'un Atlas linguistique n'a jamais reçu un début d'exécution. Les membres de l'*Academia Sinica*, comme M. Tchao Yuen-jen et d'autres partageaient le même espoir ; mais leurs occupations étaient trop nombreuses et la méthode à suivre n'était pas au point : on n'en vint jamais à l'exécution du projet... Les matériaux réunis durant l'enquête de 1934 sont bruts et fragmentaires ; trois localités au plus par *hien* (2) furent explorées ; les sujets étaient pour la plupart des élèves de l'enseignement moyen : le questionnaire était un peu plus réduit que celui publié par M. Tchao Yuen-jen. Dans chaque catégorie phonétique historique, on choisissait quelques caractères représentatifs qui étaient alors lus par le sujet ; pour les tons musicaux, après s'être assuré des classes toniques représentées, on les enregistrait au kymographe ».

« Cette méthode est, dit toujours Tcheou Tien-fou, assez grossière : 1° le manque de temps ne permettait qu'un examen superficiel des expressions... ; 2° on ne pouvait se fier aux sujets choisis ; un sujet habitant la ville durant ses études subit nécessairement l'influence de parlers étrangers à son propre patois. De plus la lecture d'un caractère ne correspond pas toujours à la prononciation du mot dans le langage parlé. Ainsi durant l'enquête, un sujet originaire de T'ien-tchen... parlait savoureusement le patois de sa ville ; une fois mis à la lecture des caractères, il prononça tout à la manière du « langage national »... sans doute sous l'influence de l'alphabet (... employé dans les écoles) ».

(1) Tombé malade, il dut rentrer à Pékin, où il mourut le 14 juillet 1934 (W. A. Grootaers, *La géogr. ling.*, 1re *partie*, p. 121).

(2) La partie en chinois du texte du Père Grootaers n'est pas reproduite dans toutes mes citations ; elle est remplacée par trois points.

Ces remarques très judicieuses de Tcheou Tien-fou témoignent d'un esprit linguistique bien affiné qui constitue une bonne garantie pour le développement futur des enquêtes linguistiques en Chine (1).

2° Le professeur Lo Ch'ang-P'ei publia dès 1934 sa « *Brève histoire des études dialectales en Chine* » (dans les « Miscellanées orientales », 1934 ; cf. Franz Giet, S. V. D., *Phonetics of North-China Dialects*, p. 233 et W. A. Grootaers, *Problems*, p. 59 ; cf. aussi *La géogr. ling.*, 1re *partie*, p. 120, note 27), et en 1940 une étude sur le dialecte de *Kiangsou*.

3° Tch'en K'i-siang (Kihsiang Tsen) esquissa en 1936 un programme d'enquête dialectale selon les principes de l'école linguistique moderne de Paris, où il a subi une forte influence des doctrines de la géographie linguistique (Grootaers) (2).

La méthode de Tch'en K'i-siang. — D'après les informations données par le Père Grootaers, la méthode préconisée par ce savant chinois est la suivante : une enquête dialectale doit être une *étude synchronique des parlers* d'un territoire, déterminant les centres d'expansion des parlers, les frontières phonétiques et syntactiques, les influences exercées sur le langage par les occupations, les communications et les différences d'ordre social ; la géographie linguistique est de première importance pour l'étude des aires lexicologiques et morphologiques.

Pour son *questionnaire*, il prévoit environ cinq cents phrases qui sont, selon lui, de la plus grande importance dans une enquête linguistique ; on doit accorder en même temps un intérêt spécial au langage affectif. Le *vocabulaire* est classé d'après les activités humaines et les catégories des objets.

En opposition avec ses prédécesseurs, il n'accorde aucune place aux caractères du langage écrit.

L'*enquête* doit se faire sur *place*, avec *un sujet unique*. « Il faut veiller à *ce que l'enquête soit moralement une* pour avoir *une réelle synchronie*, et pour *présenter des matériaux immédiatement comparables* » (*apud* Grootaers, *La géographie ling.*, p. 123).

Son questionnaire est édité, dit le Père Grootaers, par le département de philologie de l'Université *Sun Yat-sen* de Canton ; « il est destiné à

(1) Le Père Grootaers mentionne d'autres savants chinois qui ont commencé, presque à la même époque, des enquêtes sur place : Lin Yu-t' ang (1923), et Chao Yuen-jen (1930 et 1935) qui fit quelques enquêtes phonétiques, très bien exécutées sur une trentaine de parlers du Centre de la Chine, ainsi que sur le langage d'une ville de l'intérieur (*Problems of a Linguistic Atlas of China*, pp. 58-59).

(2) Le Père Grootaers (dans *La géogr. ling.*, 1re *partie*, pp. 122-123) considère que le souci de Tch'en K'i-siang de mettre en avant les facteurs sociaux du langage reflète une influence de l'école française, et qu'il néglige complètement les rapports entre le langage et la culture matérielle bien qu'il connaisse l'enquête de Jaberg et Jud, etc.

être rempli de façon que chaque page, reproduite à l'aide de papier au carbone, soit en double, un exemplaire étant destiné au département de philologie, l'autre à l'enquêteur. L'auteur ne nous apprend pas le nombre de questionnaires remplis ».

Le Père Grootaers écrit, en 1945, que « l'incident sino-japonais survenant un an après la publication de cette étude, (il ignore) les résultats obtenus à ce jour » (p. 123).

4° Le Père PAUL SERRUYS a été *le premier à publier des textes folkloriques* en transcription phonétique, avec traduction et commentaire (voir : Paul Serruys, *Les cérémonies du mariage*, dans *Folklore Studies*, t. III, n° 1, 1944, pp. 73-154 ; n° 2, pp. 77-129 ; *Children's Riddles and Ditties*, t. IV, 1945, pp. 213-290 ; *Fifteen Popular Tales*, t. V, 1946, pp. 191-278). Tous ces textes ont été notés sur place dans la province du Chansi (située à 400 km au nord-ouest de Pékin).

Durant l'été de 1948, le Père Serruys a été envoyé par l'Université catholique de Pékin pour recueillir des contes populaires dans la province de Suiyüan (située au nord de celle du Chansi) (*apud* W. Grootaers).

5° Le Père WILLEM A. GROOTAERS (fils du savant L. Grootaers) a entrepris lui aussi dès 1941 des explorations sur place dans le nord-est du Chansi, dont les résultats sont publiés dans la seconde partie de son étude *La géographie linguistique en Chine* (voir la bibliographie).

Ses premiers sondages linguistiques en Chine lui ont été facilités par son ami, le Père Paul Serruys, C.I.C.M., qui, à son arrivée, quittait cette région après un séjour de trois ans passés à rassembler des matériaux pour un *glossaire dialectal* (annoncé par Arthur F. Wright, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies*, t. IX, 1947, p. 363).

LA MÉTHODE PRATIQUÉE DANS SES PREMIERS SONDAGES. — « Les premiers sondages linguistiques furent exécutés, dit le Père Grootaers, à l'aide d'un questionnaire d'essai qui contenait : les noms des membres de la famille, les animaux domestiques (mâle, femelle, petit, mâle châtré), quelques vêtements et ustensiles de ménage ; j'y ajoutai bientôt les mots pour lesquels j'avais remarqué des différences phonétiques ou lexicales ; *en tout* 130 *mots*. Le questionnaire fut employé dans *une quarantaine* de localités sur un total de 80 villages » (*La géogr. ling.*, 1re *partie*, pp. 124-125).

LES INFORMATEURS. — L'auteur n'a choisi ses informateurs que parmi ceux dont la famille était autochtone.

Quant à l'âge, il a interrogé des enfants de 12 à 16 ans et des adultes dont l'âge était de 45 ans.

Pour chaque point exploré, il a interrogé *deux personnes* : un adulte et un enfant.

Comme il s'agissait d'une enquête limitée, le Père Grootaers n'a pas jugé utile de donner la liste détaillée de ses informateurs (*La géogr. ling.*, 2e *partie*, p. 394).

Publication des matériaux. — Les matériaux linguistiques ne sont pas publiés sous leur forme brute, mais l'auteur les soumet à une analyse très approfondie, en examinant, au point de vue historique, l'ancienne frontière de Hong-Tcheou (pp. 403-407), les voies de communication (pp. 407-411), quelques facteurs secondaires qui ont pu agir sur le développement linguistique de la région explorée (pp. 411-413), ainsi que l'origine de la population (pp. 413-421).

Le Père Grootaers brosse une *Synthèse des résultats* (pp. 422-424) qui est pleine de renseignements très importants sur la situation linguistique de cette région de la partie nord de la province de Chansi : « Dans cet isolement relatif, chaque plaine conserve jalousement des éléments culturels de l'époque des premiers établissements chinois, elle développe des caractéristiques propres, le long d'une ligne individuelle d'évolution. Lorsqu'un centre connaît la prospérité économique ou la prépondérance politique, il s'évade de ses limites naturelles et il se crée des fiefs culturels dans les plaines voisines, où son avance se heurte parfois à la poussée d'un centre rival » (p. 424).

V. LA PLUS VASTE ENQUÊTE LINGUISTIQUE

Le Père Franz Giet a entrepris de mai 1945 à avril 1946 (durant son séjour à Pékin ; cf. p. 234) la plus vaste enquête linguistique qui ait jamais été faite en Chine, en explorant surtout cinq grandes provinces du Nord : en premier lieu Hopei, ensuite Chantung, Tchahar, Chansi, Honan (cf. p. 243 et la carte géographique annexée à son étude).

Les premiers résultats de son exploration sont publiés dans son étude *Phonetics of North-China Dialects* (voir bibliographie).

La grande valeur dialectologique de cette étude réside dans l'exactitude des relevés qui ont été réalisés uniquement à l'aide de *questions indirectes*.

Questionnaire. — L'auteur a employé au commencement un questionnaire de deux cents demandes, qui fut ensuite remplacé par un *questionnaire illustré* (cf. le questionnnaire Pellis, p. 604 de mon étude), composé spécialement dans le but d'obtenir des réponses privées de toute influence de la part de l'enquêteur.

L'enquête durait environ une heure avec chaque informateur.

L'auteur n'a pas eu d'appareils de phonétique à sa disposition pour les enregistrements (cf. p. 242).

Nous regrettons de ne pas connaître la réaction de ses informateurs devant son questionnaire illustré.

Localités. — Le Père Giet a exploré quelques centaines de localités, en notant leur position, le district et la province. Cette étude, vu son but purement phonétique, ne donne pas de détails sur les points (cf. p. 235). Les informations concernant les sujets sont presque identiques à celles requises dans les enquêtes contemporaines de l'Europe (cf. p. 235).

Informateurs. — L'auteur a interrogé en tout 524 personnes, qui se répartissent de la façon suivante : 292 élèves d'école secondaire ; 117 ouvriers (agriculteurs et serviteurs, etc.) ; 85 étudiants et 30 élèves d'école élémentaire

Parmi les 322 élèves se trouvaient 29 jeunes filles.

L'auteur a essayé de poser les mêmes questions à un étudiant et à un ouvrier, sans constater cependant de divergences. Le Père Giet tient toutefois à souligner que les deux informateurs n'étaient jamais interrogés en même temps (cf. p. 242).

Le lecteur trouve à la page 243 de son étude la distribution des informateurs par provinces (pour les provinces les plus éloignées de Pékin, le nombre des informateurs est plus réduit).

Publication des matériaux. — L'auteur publie les matériaux sous la forme de cartes à une échelle très réduite (1 : 4.625.000) vu l'étendue du territoire exploré, ainsi que sur des tableaux.

Dans le premier tableau (*Chart* 1), il présente les formes enregistrées pour ce qu'on a appelé les « quatre tons » du chinois, dont les frontières sont mieux indiquées sur les quatre premières cartes (*Maps* 1 à 4) (1).

Le deuxième tableau fait voir comment certains mots appartenant au quatrième ton traditionnel du chinois se partagent en deux groupes ayant chacun une prononciation spécifique. La carte 5 montre les frontières constatées par les explorations de l'auteur.

Le troisième tableau donne une vue synoptique des faits traités par la septième carte (il s'agit de sons initiaux).

Le dernier tableau (*Chart* 4) et les cartes 8, 9 et 10 indiquent toujours l'aire des sons initiaux et des finales ; l'explication correspondante se trouve dans le texte même de l'étude.

Cette étude représente la première enquête de larges proportions faite en Chine selon la méthode la plus moderne de la dialectologie. Elle met en lumière la phonétique des patois des provinces qui se trouvent

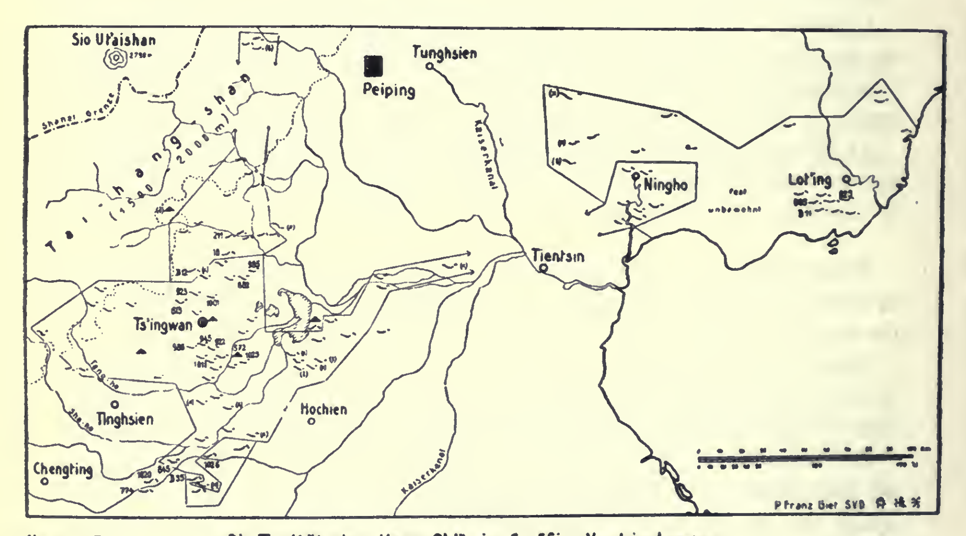
(1) Sur chaque carte l'auteur indique le nombre des informateurs interrogés, en les groupant par province, et en faisant le total.

autour de Pékin, dont le dialecte a été proclamé langue nationale, en ajoutant des références aux patois de la Chine méridionale.

Dans son dernier ouvrage *Zur Tonität Nordchinesischer Mundarten* (Wien-Mödling, Missionsdruckerei St. Gabriel, 1950, gr. in-8°, 184 p. et 53 tableaux indiquant des tons et 16 cartes dans le texte et hors texte ; dans *Studia Instituti Anthropos*, vol. 2), le Père Franz Giet donne les *premières cartes* montrant des tons chinois dans le Nord-Est de la Chine et indique le lien qui existe entre les isotones et certaines anciennes frontières historiques et géographiques.

L'auteur présente aussi des indications très précieuses sur sa méthode de travail (cf. pp. 84-101).

PLANCHE LXXV.



Karte 15 Die Tonität des Yang Ch'ü in Suffix-Verbindungen

Erklärung der Symbole:
(?) Die Differenzierung der beiden Toneme war unsicher oder wenig klar
(X) Die Differenzierung der beiden Toneme war klar, aber in der Kategorisierung bestand Unsicherheit oder Tendenz zum Yin Ch'ü
▲ Der doppelte Ch'ü war eindeutig erkannt, eine Erhebung aber unmöglich geworden

Carte indiquant des tons chinois.

La planche n° LXXV (voir ci-dessus) peut donner une idée sur la façon dont l'auteur reproduit sur des cartes les tons du chinois, considérés comme un des éléments les plus stables du langage : « *Man erkennt aus dieser Tatsache, die wir übrigens auch bei deutschen Intonationen immer wieder feststellen, dass die Tonhöhenbewegungen einer Sprache gegenüber ihrem Lautbestand eine bedeutend grössere Stabilität aufweisen* » (p. 180).

L'auteur vante avec raison en ces termes la capacité de l'oreille à saisir les phonèmes : « *Das menschliche Ohr ist und bleibt — auch bei höchster Verfeinerung der hilfsbereiten Technik — für den Mundartenforscher, vor allem im Felde, das unentbehrlichste, allzeit empfangsbereite Registrier-, Kontroll- und Analysierungsgerät* » (p. 184 ; cf. aussi l'abbé Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*, t. I, 1896-1901, p. 35).

VI. LE BUREAU DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PÉKIN

C'est un fait bien connu que le développement des études dialectologiques, surtout celui des enquêtes sur place, dépend de la création d'un centre pouvant non seulement former les jeunes chercheurs, mais aussi donner des directives et réaliser une unité dans la méthode d'exploration, afin que les matériaux réunis soient strictement comparables. Le Père Willem A. Grootaers a le mérite d'avoir créé ce centre auprès de l'Université catholique de Pékin (en 1947).

Ce centre se propose, selon le projet de son fondateur :

1° De former de jeunes Chinois à la méthode d'exploration sur place des patois selon les principes appliqués en Europe, tout en tenant compte de la situation particulière de la Chine.

2° De faire des enquêtes limitées dans la Chine du Nord, afin de mieux connaître les conditions locales en vue d'établir un questionnaire qui puisse donner une image plus fidèle de nombreux patois chinois.

3° De publier aussi rapidement que possible des études de détail pour faire connaître la méthode d'enquête sur place, ainsi que les résultats qu'on peut atteindre, en vue de déterminer dans d'autres Universités chinoises de pareils travaux.

4° D'élargir le cadre de la pure exploration linguistique en étudiant aussi la culture matérielle du pays, la religion populaire et l'histoire locale, dont la connaissance est indispensable en Chine où presque rien n'est connu à l'heure actuelle (*Problems of a Ling. Atlas*, p. 72) (1).

LES TÂCHES DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE EN CHINE. — L'existence d'un grand nombre de pays qui ne sont pas encore explorés au point de vue linguistique nous amène à insister sur les commencements des enquêtes en Chine, en vue de pouvoir offrir un exemple digne d'être suivi.

(1) La connaissance de la culture matérielle et de toutes les conditions (physique, économique, etc.) d'un pays s'avère indispensable de nos jours même pour les enquêtes de notre continent.

Le Père Grootaers esquisse de la façon suivante les premières tâches de la géographie linguistique en Chine :

Il faut déterminer, pour des régions de plus en plus étendues, l'aire de chaque fait linguistique, afin d'étudier d'une manière *synchronique* les dialectes chinois, qui ne sont connus que par la prononciation locale du langage littéraire.

On doit reconstituer de façon *diachronique* l'histoire des formes, afin de reconnaître les faits linguistiques qui se sont succédé dans le temps. « Une fois trouvée la limite des aires individuelles, on étudiera les faisceaux de lignes, les frontières dialectales. On pourra alors déterminer les unités linguistiques plus larges. Cette seconde tâche conduira la linguistique sur les confins de son domaine, là où elle devra recourir aux résultats des études géographiques, historiques, sociales, etc... Par cette synthèse, on pourra circonscrire les groupes culturels qui divisent la Chine, examiner leurs influences mutuelles et déterminer enfin les groupes les plus anciens » (*La géogr. ling.*, 2e *partie*, pp. 424-425).

Le Père Grootaers estime que « l'exécution d'un tel programme devra être confiée à des linguistes chinois. Eux seuls pourront, avec plein succès, aborder les enquêtes locales (voir 1re *partie*, p. 128) et approfondir l'immense domaine des sources anciennes, surtout l'épigraphie locale » (p. 425).

« Si la Chine moderne a fourni, conclut l'auteur, des phonéticiens et des historiens de premier rang, il faut cependant regretter qu'elle n'ait pas encore produit des spécialistes en linguistique générale. Pour entreprendre avec succès les enquêtes linguistiques modernes, il faut des esprits rompus aux études de phonologie, de grammaire générale, de linguistique structurelle. La formation de tels esprits est la tâche la plus urgente de la géographie linguistique en Chine » (p. 425) (1).

VII. LA MÉTHODE D'ENQUÊTE PRÉCONISÉE PAR LE PÈRE GROOTAERS

Après avoir analysé d'une manière sommaire la méthode de la géographie linguistique (cf. *La géogr. ling.*, 1re *partie*, pp. 112-119) et passé en revue les précurseurs chinois (pp. 119-125), le Père Grootaers esquisse la méthode à suivre pour les enquêtes sur place en Chine (pp. 125-144). Voici les parties les plus saillantes de son exposé :

ON NE PEUT PAS PRATIQUER UNE ENQUÊTE PAR CORRESPONDANCE. — L'enquête par correspondance ne peut guère être appliquée en Chine

(1) Cf. aussi, dans la première partie de la même étude, le chapitre *Ce qui peut se faire immédiatement*, destiné surtout aux missionnaires (pp. 144-146).

à cause du très grand nombre d'illettrés et plus encore à cause du mépris dans lequel est tenu le patois par quiconque sait écrire, ne fût-ce que son nom (p. 126).

L'ENQUÊTE DIRECTE, LA SEULE PRATICABLE. — Vu l'étendue de la Chine (voir le commencement de ce chapitre), on ne peut songer qu'à des enquêtes régionales, dont les bases doivent être déterminées par une discussion serrée de toute l'organisation de l'enquête linguistique. Par son travail, le Père Grootaers ne se propose que de donner « une incitation à des études approfondies de tous les facteurs de l'organisation de multiples enquêtes de géographie linguistique en Chine sur une base et d'après une méthode communes » (p. 127).

1. Questionnaire.

Les points les plus caractéristiques d'un questionnaire chinois doivent être, d'après l'auteur, les suivants (1) :

1° *Le questionnaire chinois doit rester avant tout « en contact étroit avec la réalité* : réalité linguistique et réalité des objets ; sa rédaction, ses essais préliminaires, son emploi définitif, tout doit s'attacher étroitement aux faits en toute objectivité » (p. 131).

2° *Les questions doivent être groupées par groupes d'associations naturelles* : le corps humain, la famille, les animaux domestiques, la maison, les travaux des champs, les plantes, les oiseaux, la nourriture, les moyens de transport, les relations sociales, les usages religieux, etc. En procédant de la sorte, le sujet sera mieux en mesure de saisir la signification des demandes, et ses réponses seront plus spontanées.

3° *Les questions d'ordre morphologique et syntaxique* ne doivent pas manquer ; mais, « vu les conditions particulières de la Chine, ajoute l'auteur, je réserverais ces questions à des monographies consacrées à l'étude approfondie d'un seul parler. Il est en effet extrêmement difficile d'obtenir des réponses spontanées à des questions pour lesquelles le sujet doit fournir une phrase ou une construction bien déterminée... On peut cependant, au cours de l'interrogatoire, remarquer quelques caractéristiques frappantes, mais ce ne seront là qu'indications » (pp. 130-131).

4° *Le vocabulaire* doit constituer « la partie principale du questionnaire ; il ne faut pas se borner aux mots qu'on soupçonne présenter des variantes intéressantes ; un relevé du vocabulaire principal en relation avec la

(1) Ma présentation diffère de celle de l'auteur, tout en reproduisant aussi fidèlement que possible ses opinions. Elle est déterminée par le système employé dans tout ce travail.

culture matérielle, voilà ce qui doit primer dans un questionnaire linguistique » (p. 131).

Et l'auteur ajoute : « il faut donc être précis et aussi concret que possible : ne jamais demander « le manche d'un outil », mais « le manche de cette houe » et « le manche de ce râteau », le terme pouvant n'être pas le même » (p. 131).

5° *Il faut indiquer d'une manière précise la façon de poser une question.* — « Puisqu'en Chine, dit l'auteur, les enquêteurs seront nombreux, je préconiserais un questionnaire où, en regard de chaque question, serait indiquée la manière de la poser : faire tel geste, employer telle circonlocution, tracer tel croquis. Cette innovation assurerait une plus grande unité dans les enquêtes et rendrait les matériaux plus sûrement comparables » (p. 139).

Dans les cartes de l'Atlas linguistique roumain I, j'ai toujours donné des informations précises sur la façon dont j'ai obtenu les réponses, car j'estime, comme je l'ai dit souvent dans ce travail, qu'il y a un rapport très étroit entre la façon de poser une question et les réponses obtenues.

6° *Les questions indirectes s'imposent en Chine.* — A ce sujet, le Père Grootaers s'exprime en ces termes : « La seule forme possible pour les questions sera celle de la question indirecte : non seulement il faut éviter l'influence de la langue écrite (c'est pourquoi en Chine le choix d'un illettré s'impose), mais aussi l'influence de la question. La diversité dialectale de la Chine rendra bien nécessaire l'emploi par l'enquêteur d'une langue plus ou moins teintée de dialecte ; ceci présente bien le grand inconvénient d'influencer plus les réponses qu'une langue étrangère, mais il ne faut pas songer à autre chose dans les conditions actuelles. Les gestes, les croquis assureront d'ailleurs la plus grande spontanéité des réponses » (p. 130).

2. Enquêteurs.

Vu que l'enquête doit se faire par plusieurs enquêteurs, le Père Grootaers considère comme « indispensable que chacun d'entre eux s'efforce de mener l'enquête d'après le modèle sur lequel on est convenu en commun. Les matériaux doivent être directement comparables pour fournir une base solide à l'étude du langage... L'enquêteur donnera non seulement des détails sur la manière dont chaque partie de l'enquête a été poursuivie, mais encore sur *sa propre formation linguistique* (mis en italique par moi-même) ; tous ces facteurs exercent une grande influence sur les résultats de l'enquête » (p. 128).

L'ENQUÊTEUR INDIGÈNE S'IMPOSE EN CHINE. — « L'enquêteur originaire du pays même, dit l'auteur, (en Chine je dirais : originaire de la

même province) a de nombreux avantages sur l'étranger » ; en face d'un enquêteur étranger, les sujets tâcheront de deviner ses désirs et de ne lui répondre que ce qu'ils pensent devoir lui faire plaisir (p. 128).

« *L'enquêteur idéal dans la Chine moderne* (mis en italique par moi-même) serait donc, dit l'auteur, un étudiant d'une des grandes Universités chinoises, qui, formé durant plusieurs années à l'intérêt pour le dialecte vivant et aux méthodes modernes de la géographie linguistique, retournerait dans son pays d'origine pour y faire une enquête : quelque restreint que soit le territoire exploré, les résultats d'une pareille entreprise bouleverseraient toutes les conceptions reçues sur la division dialectale de la Chine, sur la phonétique, la sémantique, la grammaire chinoise, enfin sur l'histoire de la langue » (p. 128 ; cf. aussi les intéressantes remarques aux pages 137-138).

Difficultés, même pour l'enquêteur indigène. — Parmi les difficultés que l'enquêteur doit affronter, l'auteur mentionne « la suspicion vite à l'éveil des populations rurales. Voit-il un inconnu poser des questions qui sont « parfaitement inutiles » et dont le but lui échappe, le paysan se doute de prime abord qu'il s'agit d'une nouvelle taxe, d'un inspecteur du gouvernement, que sais-je, en tous cas d'une incursion désagréable. Les bouches vont se fermer, les réponses se faire vagues et polies » (pp. 128-129).

L'auteur ajoute, en note (p. 129, note 37), que ce phénomène n'est pas seulement particulier à la Chine, mais que, en Belgique, « durant l'automne de 1938, un étudiant de l'Université de Louvain, au cours d'une enquête linguistique dans un village belge, fut entouré par les habitants, et écroué par la gendarmerie ; il fallut vingt-quatre heures de démarches officielles pour dissiper le malentendu ! »

3. Localités.

L'auteur estime nécessaire de fixer *avant* le départ de l'enquêteur les localités à explorer ; il faut éviter « que l'enquêteur, devant prendre une décision sur place, ne se laisse influencer par des idées arrêtées qui auront alors leur répercussion sur toute la manière de mener l'enquête » (p. 134).

On doit, en outre, ne pas négliger les centres commerciaux et politiques. Dans les grandes villes, où il est difficile de trouver un sujet autochtone « qui parle un dialecte peu influencé par la langue commune, il vaut mieux, dit le Père Grootaers, se borner aux faubourgs : à ce dernier relevé, il sera intéressant de comparer les réponses fournies par un citadin » (p. 132).

Quant au système d'*enquête en zigzag*, l'auteur lui accorde une atten-

tion méritée, en ajoutant : « L'oreille s'accoutume aux sons enregistrés en un endroit : si on passe ensuite à un point suivant peu éloigné, les légères divergences de la prononciation échappent, l'enquêteur interprète inconsciemment d'après les sons perçus précédemment. Si on passe au contraire sans transition à un parler assez divergent, l'ouïe reste attentive à toutes les nuances phonétiques » (p. 133).

Vu l'étendue du territoire à explorer, il est impossible de déterminer d'avance le *nombre des points* (p. 132).

4. Informateurs.

Le Père Grootaers considère comme le *meilleur sujet* le paysan indépendant, n'ayant pas d'instruction livresque, mais intelligent et plein d'expérience de la vie rurale, ayant donc dépassé la quarantaine (p. 134).

Il faut éviter de questionner les femmes. — Il faut, dit le Père Grootaers, éviter de questionner les femmes dans une enquête, et cela « aura le désavantage de ne pouvoir inclure dans le questionnaire les termes se rapportant aux occupations essentiellement féminines (au Chansi nord surtout la couture, le soin des enfants) » (p. 134).

Le motif de cette décision est le suivant : « La plupart des villages chinois sont formés par les descendants d'une seule famille, qui portent donc tous le même nom de famille... la [même] famille peut ainsi constituer jusqu'à 80 % et plus des habitants du village. D'autre part les coutumes interdisent le mariage entre personnes qui portent le même nom de famille. La grande majorité des mères de famille d'un village seront donc originaires des villages environnants, les jeunes filles sont en grande majorité mariées dans les localités voisines, plus ou moins éloignées. De plus, les enfants en bas âge et les fillettes durant toutes leurs années d'adolescence, ont pour seule compagnie la mère, les tantes paternelles et la grand-mère paternelle. Enfin pour toutes ces femmes, les relations au dehors sont formées principalement par les longs commérages sur le pas de la porte avec les femmes du voisinage. Cet ensemble de faits donne, dit l'auteur, à la langue de la population féminine des petits villages un caractère mixte et instable qui se remarque immédiatement quand on s'est d'abord familiarisé avec le dialecte parlé par les hommes » (pp. 134-135).

Le Père Grootaers conclut : « Si l'enquête doit tenir compte des coutumes matrimoniales et de leur influence sur les changements linguistiques, le sujet principal de l'enquête ne pourra jamais être une femme » (p. 135).

5. Transcription phonétique.

Quant à la transcription phonétique, le Père Grootaers est un partisan convaincu de la *transcription impressionniste,* tout en reconnaissant à la *transcription schématique* un seul avantage : « le matériel est présenté sous une forme plus claire qui permet une vue d'ensemble ; *mais elle ne reproduit pas la réalité dans toute la richesse des nuances ; c'est une interprétation et elle s'expose donc à devenir une falsification* » (p. 136 ; mis en italique par moi-même).

Grâce à la transcription impressionniste, « l'évolution linguistique peut être saisie en pleine activité alors que la normalisation de la transcription ne parviendrait pas à faire le départ entre les variations dues aux erreurs de l'enquêteur, et celles qui existent dans le langage et qui sont causées par l'état instable du parler. Pour juger sainement de la valeur de la transcription impressionniste, il faut naturellement considérer les mots dans leur répartition géographique ; les formes voisines éclairent les formes douteuses, et on peut suivre la chute d'un son grâce aux hésitations et aux fluctuations de la prononciation des sujets des localités voisines » (pp. 136-137).

Quant au *système de transcription,* l'influence de Lieou Fou a été décisive pour l'adoption dès le début de l'*alphabet phonétique de Paul Passy,* qui est à la base de celui de l'Association de Phonétique Internationale (p. 137 ; cf. aussi la note 43).

Cet alphabet phonétique sera adapté aux circonstances locales (p. 137).

6. La carte fondamentale pour les enquêtes chinoises.

Le Père Grootaers a donné non seulement une bonne méthode d'exploration, mais encore une carte fondamentale pour toutes les enquêtes en Chine.

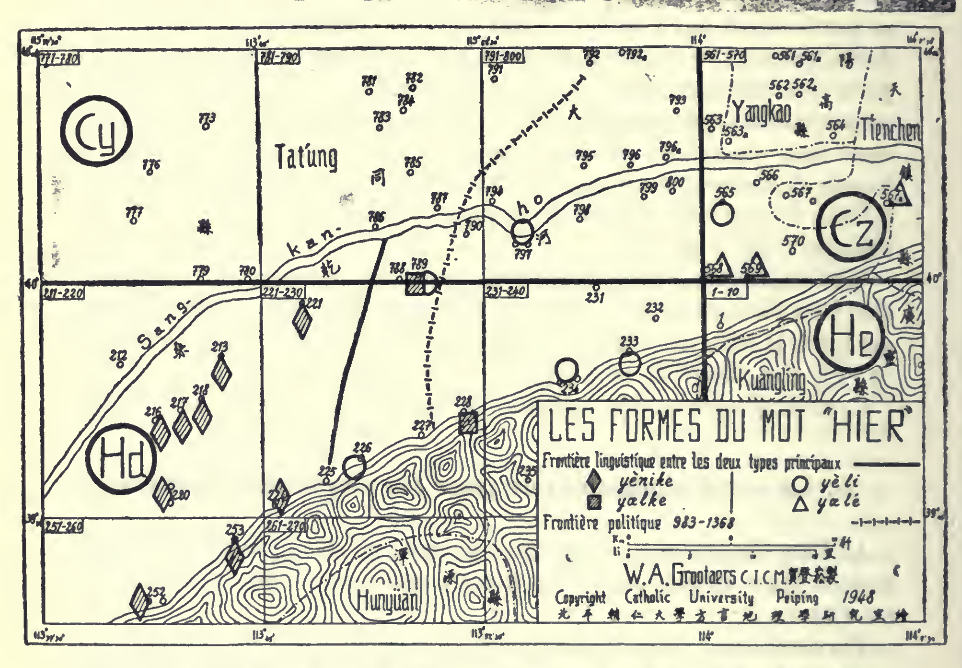
En s'inspirant du procédé appliqué par G. G. Kloeke et L. Grootaers (qui ont dressé une carte unique pour tout le domaine néerlandais, voir p. 798), le Père Grootaers a estimé indispensable une carte de base, car « dans ce territoire immense, des études régionales verront le jour qui, faute de norme convenue à l'avance, rendront plus tard la juxtaposition des cartes presque impossible. Il est naturellement chimérique, dit l'auteur, de projeter pour la Chine entière un réseau suffisamment serré de localités dont la numérotation puisse servir de base à tous les travaux futurs. Il ne s'agit donc pas ici de fixer dans le détail les localités chinoises à explorer ni de leur attribuer une numérotation *ne varietur* » (p. 140).

Il faut cependant tenir compte de deux principes : 1° baser le réseau des localités sur les méridiens ; 2° numéroter les points de façon uniforme et commode (p. 141).

Le territoire de la Chine est divisé d'après les méridiens en vingt-cinq cases (qui peuvent être désignées par les lettres de l'alphabet, majuscules et minuscules). Dans chacune des cases on peut employer huit cents numéros.

La planche nº LXXVI (voir ci-dessous) reproduit une carte linguistique dressée par le Père Grootaers d'après des matériaux recueillis sur place (cf. son étude *La méthode géographique en Linguistique et en Folklore*, pp. 227-229).

Planche LXXVI.



La carte « hier » publiée par le Père Grootaers dans son étude *La méthode géographique en linguistique et en folklore* (cf. pp. 227-229, et de mon étude, p. 1101, note).

« Le total de 800 numéros par case d'un degré carré donne, dit l'auteur, une somme totale de 500.000 points pour tout le territoire couvert par notre réseau. Ce qui est amplement suffisant pour les études régionales à prévoir. Dans les provinces fort peuplées, cette division suffira pour numéroter un village sur quatre ou plus, ce qui forme un réseau extrêmement serré » (p. 143 ; pour plus de détails, cf. pp. 141-144 ; cf. aussi *Problems of a Linguistic Atlas of China*, pp. 65-68).

Le Père Grootaers estime qu'il faudra attendre au moins cinquante ans avant qu'une enquête unique ou des enquêtes combinées puissent

couvrir le territoire de langue chinoise ; les savants modernes chinois donnent le meilleur de leurs forces à l'étude historique du langage, et il faudra attendre qu'ils se rendent compte de l'importance d'une enquête linguistique (1).

Grâce à l'activité très méritoire des Pères Grootaers et Giet, les enquêtes sur place concernant le chinois ont pris la meilleure direction.

(1) Dans ses informations envoyées pour le *Rapport* de Willem Pée à l'occasion du *Sixième Congrès international de Linguistes*, mises à ma disposition dernièrement par Mlle Christine Mohrmann ; qu'elle veuille bien agréer mes vifs remerciements. Cf. aussi le *Rapport* de Pée, pp. 76-77.

Le Père Willem A. Grootaers a donné, dans une communication faite le 18 février 1950 à la Société de Linguistique de Paris, des informations très importantes sur ses enquêtes sur place entreprises en 1948, et a présenté une carte en couleur indiquant quelques résultats obtenus dans la région du Chahar.

Il fut accompagné par Li Shih-yü (comme en 1947) et par Wang Fu-shih. Les interrogatoires linguistiques se firent en deux temps : d'abord, en parcourant les villages, on nota une quinzaine de mots appartenant tout spécialement au langage des enfants; ensuite, on choisit des sujets adultes pour des interrogatoires plus prolongés.

L'auteur a présenté la liste des vocables examinés dans 65 localités (sur un total de 115 points couverts par l'enquête folklorique) et les 195 demandes du questionnaire plus développé, employé dans l'enquête plus approfondie.

Le texte de sa communication sera publié dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* pour l'année 1950.

Un des membres de l'équipe, Wang Fu-shih, vient de terminer une monographie consacrée aux résultats dialectaux de cette enquête ; elle contient 31 cartes et 200 pages de texte et sera la première monographie de géographie dialectale publiée par un Chinois d'après les méthodes modernes (*apud* W. A. Grootaers).

K. LES LANGUES DE L'INDE

LA PLUS VASTE ENQUÊTE

« *Iam vale, lector humanissime, et laboribus nostris fruere, ex quibus si quid fructus capis, totum illud opt. maximoque Deo acceptum referatur, cuius unius gloriam hic spectamus, cuique laus et honos debetur in sempiternum* » (Sir GRIERSON, *Introd.*, p. 200).

1. Introduction.

La grande enquête, sans pareille au monde pour l'extension et la difficulté, entreprise par le savant anglais Sir GEORGE ABRAHAM GRIERSON (né en 1851, mort en 1946) pour le recensement des langues de l'Inde doit retenir notre attention dans cet ouvrage consacré aux méthodes d'enquêtes linguistiques, puisqu'il s'agit de recherches consacrées à un domaine qui compte parmi les plus vastes du monde et qui comprend un formidable nombre de parlers employés par plus de trois cent millions d'individus.

Le procédé adopté par l'illustre indianiste pourrait servir encore comme une sorte de modèle pour des enquêtes identiques dans d'autres domaines linguistiques moins explorés jusqu'à présent.

Dans les pages qui suivent, je n'examinerai que la *méthode* employée par Sir Grierson pour le classement et le dénombrement des 179 langues et 544 dialectes de l'Inde.

POINT DE DÉPART. — Dès la fin du siècle passé, les savants ont envisagé de réaliser une enquête détaillée sur les langues de l'Inde (1). Lors du Congrès international des Orientalistes tenu à Vienne en 1886, les savants, après avoir entendu une communication faite par Grierson lui-même, exprimèrent le vœu que le Gouvernement de l'Inde entreprît une enquête détaillée sur les langues du pays. La proposition fut présentée par les professeurs G. Bühler et A. Weber (2).

(1) G. A. GRIERSON a tracé, dans son ouvrage *Linguistic Survey of India* (vol. 1, *Part* 1, *Introductory*, Calcutta, 1927, pp. 1-17) l'historique des études indiennes.

(2) Cf. *Berichte des VII. Internationalen Orientalisten-Congress, 1886* (Wien, A. Hölder, 1889), pp. 78 et 61.

Grierson a fait ses études de sanscrit (à partir de 1868) avec le professeur Robert Atkinson, dont il reconnaît l'influence sur ses recherches futures (cf. le volume *Introductory*, p. 198).

Il devint en 1873 membre de l'*Indian Civil Service*, et fut chargé de 1898 à 1902 de l'enquête linguistique dans l'Inde.

2. Méthode d'enquête.

La méthode d'enquête de G. A. Grierson ne diffère pas beaucoup de celles que j'ai examinées dans mon ouvrage. Je suivrai donc dans mon exposé le plan que j'ai adopté pour présenter les autres enquêtes dialectales, bien qu'il s'agisse plutôt d'une enquête par correspondance que d'une enquête faite sur place par des spécialistes.

a) Territoire.

L'étendue du territoire soumis à l'enquête peut être reconnue sur la carte publiée par Grierson (cf. planche nº LXXVII, p. 1123 de mon étude). Ce territoire est habité, selon le recensement de 1921, par 315.525.781 individus parlant 179 langues qui se subdivisent en 544 dialectes (cf. *Introductory*, pp. 419 et 417).

b) Questionnaire.

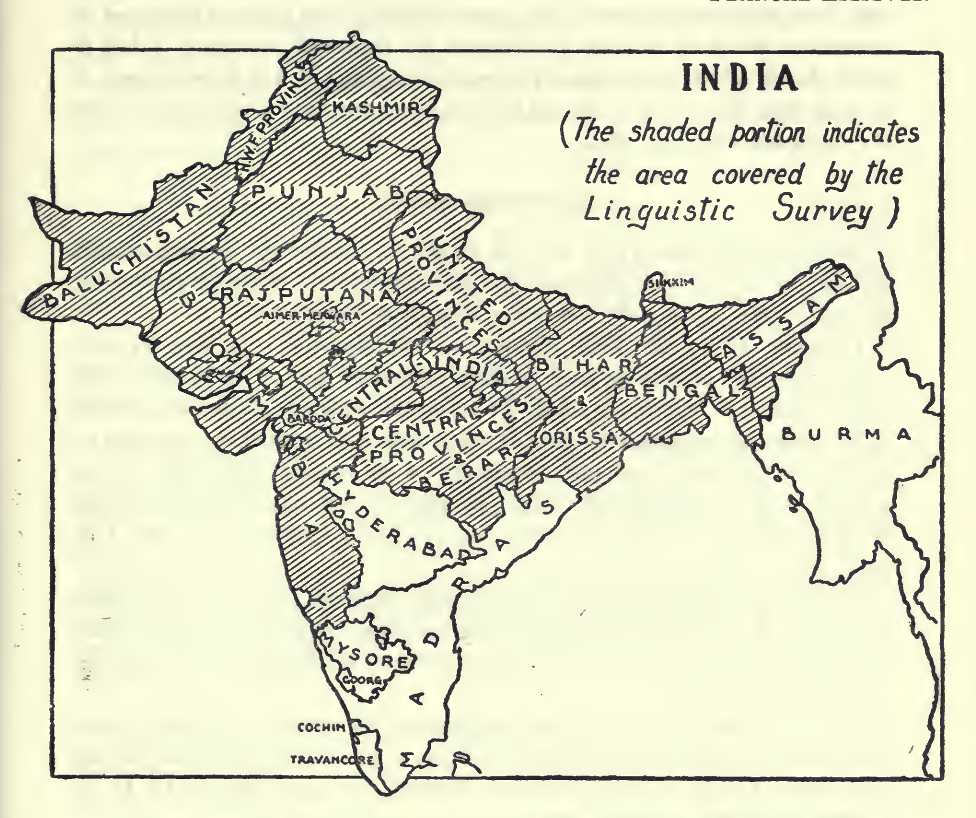
Pour étudier un territoire aussi vaste et difficilement accessible dans certains endroits, il fallait préparer une série de questionnaires susceptibles d'apporter des matériaux sûrs pour le classement des langues et, dans leur cadre, celui des dialectes.

Après de longues discussions, on décida de prendre comme base de l'enquête les trois spécimens suivants :

1º La parabole de l'Enfant prodigue. — Le texte de la parabole de l'Enfant prodigue qui a servi de base aux enquêtes dialectales entreprises en Europe au commencement du XIXe siècle (cf. pp. 19-21 de mon étude) a été remanié et adapté aux conditions spécifiques de l'Inde (cf. p. 18 du volume *Introductory*). Ce spécimen a paru suffisant pour donner une idée assez précise de l'aspect linguistique des nombreux parlers locaux et permettre de les classer dans le cadre des langues indiennes contemporaines.

2º Un texte local. — Le texte de la Parabole devait être complété dans toutes les localités explorées par un autre spécimen, raconté librement et noté selon l'orthographe locale et en caractères romans (mot par mot) ; il devait être accompagné d'une traduction libre en anglais (*Introductory*, p. 20).

Planche LXXVII.



Carte montrant le territoire soumis à l'enquête linguistique entreprise par G.A. Grierson (reproduction d'après la carte publiée dans le volume *Introductory*, p. 28 ; cf. p. 1122 de mon étude).

3° Réponses a une liste de 241 mots. — G. A. Grierson a rédigé un questionnaire contenant 241 demandes, portant particulièrement sur les noms de nombre, de famille, de parties du corps, etc., les pronoms, quelques verbes essentiels et quelques phrases (1).

Compilation des listes. — La compilation des listes n'a pas été facile à faire. L'auteur donne à ce sujet les informations suivantes : « *The preparation of these lists was no easy mechanical process, — the sort of thing that could be done by an intelligent clerk. I pass over the difficulties encountered in compiling the local lists into general lists, one for each province. Those who have had experience in putting together hundreds*

(1) Cf. *Standard Liste of Words and Sentences*, publié dans le volume *Introductory*, pp. 381-384.

of returns from different sources will know its laborious character, and those who have not can imagine it. But great difficulty was often experienced in preparing the local returns that formed the materials on which I had to work. Each officer knew about the main language of his district, and, if he had been there some time, had probably a working acquaintance with it » (*Introductory*, p. 18).

c) Correspondants.

Sir G. A. Grierson a fait appel à un grand nombre de correspondants qui lui ont fourni des réponses consciencieusement rédigées provenant de toutes les parties du territoire soumis à l'enquête.

L'auteur reconnaît leur importante collaboration en ces termes : « *To record my thanks to each of those who have helped me in this work would require a volume in itself. To the many members of my own service, to the generous missionaries, and to others who have spared no time and no trouble in providing me with specimens or in solving difficulties, I owe a heavy debt of gratitude. In each case their names have been recorded at the heads of the specimens contributed by them* » (*Introductory*, pp. 198-199) (1).

Parmi ses collaborateurs les plus assidus figurent avant tout ses deux assistants, E. H. HALL et le professeur norvégien STEN KONOW, qui l'ont aidé aussi bien dans le travail du groupement des réponses que dans les enquêtes sur place.

Il y a en outre parmi les correspondants, des spécialistes bien connus par leurs travaux dans le domaine indien. C'est le cas, par exemple, des chercheurs GEORG MONGENSTIERNE (*Introd.*, pp. 247, 385) et D. L. R. LORIMER (*Introd.*, p. 328), etc.

L'auteur expose, dans le volume d'Introduction, les nombreuses difficultés qui durent être surmontées pendant cette enquête (cf., par exemple, les chapitres *Local Language-nomenclature*, p. 19 ; *Collection of specimens*, pp. 19-20 ; *Editing of the specimens*, pp. 20-21).

Pour un territoire aussi vaste que celui de l'Inde, il fallait, faute d'un grand nombre de spécialistes, appliquer pour le premier sondage et le premier classement des langues la méthode de l'enquête par correspondance, qui est la plus commode et la plus rapide pour connaître l'aspect linguistique des parlers d'une langue quelconque.

d) Localités.

Une fois fixé le plan de l'enquête, il fallut choisir les localités dont le langage devait être enregistré, en veillant à établir un réseau de

(1) Cf. aussi le chapitre *Compilation of the Lists*, dans le volume *Introductory*, pp. 18-19 et 20.

points suffisamment dense, pouvant offrir une documentation solide pour la détermination des langues et des parlers de l'Inde, estimés, avant cette enquête, à 231 langues et 774 dialectes.

Après l'enquête, le nombre des langues a été réduit à 179 et celui des dialectes à 544 ; tous ceux-ci constituent la matière des volumes du *Linguistic Survey of India* (cf. *Introductory*, p. 18).

Durée de l'enquête. — L'enquête a commencé à la fin du siècle passé, à partir de 1894. Grierson donne les informations suivantes : « *As each provincial list of languages was completed, the circulars calling for specimens were issued. The latter began to arrive in* 1897, *and most of them were received by the end of* 1900, *though a few belated specimens continued to come at irregular intervals during the succeeding years. The editing and collating of specimens began in* 1898 » (*Introductory*, p. 20).

On n'a pas publié toutes les réponses. — Sir Grierson n'a pas pu publier toutes les réponses envoyées par ses vaillants correspondants. Il a dû faire un triage, et ne choisir que celles qui pouvaient offrir un grand intérêt linguistique : « *As each dialect was examined, a specimen or specimens of it were selected for publication and made ready for the press. From the specimens a sketch of the grammatical and other peculiarities was prepared, and reference was made to any point worth noting about the speakers* » (*Introductory*, p. 21).

Nombre des localités. — A en juger d'après l'*Appendix* I (*Introductory*, pp. 389-410) le nombre des localités choisies comme centres d'enquête est de 872.

L'auteur donne pour chaque centre le nombre d'individus qui emploient les langues ou les dialectes catalogués.

Les noms des localités. — Le nom des localités explorées n'a pas toujours pu être indiqué avec beaucoup de précision, étant donné les conditions particulières de l'Inde, où souvent le nom n'est que le résultat d'une convention : « *There occur in the Survey hundreds of names of towns or villages, the correct spelling of which either is uncertain, or has been conventionalized. Regarding the latter, there need be no hesitation... But the question of how to deal with the names of those less known places, the spelling of which is uncertain, is not so easy to answer. The difficulty lies chiefly in regard to diacritical marks* » (*Introductory*, p. 196).

e) Informateurs.

Les correspondants ont enregistré les réponses aux questionnaires d'après les informations données par les gens du pays.

Sir Grierson reconnaît cependant qu'il a souvent été impossible

d'indiquer avec beaucoup de précision les noms des informateurs : « *When the name of a person is mentioned, and is known only as written in Indian character, I have transliterated it like any other vernacular word. But, if he is alive at the present day and writes his name himself in English style, I follow the spelling used by him, on the principle that every person has the right to decide how his own name should be spelt. Thus, if a gentleman calls himself 'Bonnerjee', I write his name so, although he himself might, when using Indian characters, write it 'Vandyōpādhyāya', or, if he signs himself 'Jeejeebhoy', I do not call him 'Jījībhāī'* » (*Introductory*, p. 196).

On voit par ce qui précède que des conditions particulières à l'Inde rendent très difficile la tâche d'un enquêteur qui se propose d'appliquer, en ce qui concerne les localités et les informateurs, les principes adoptés dans les enquêtes du même genre faites en Europe (cf. les données offertes par les enquêtes sur place quant aux localités et aux informateurs).

f) Transcription phonétique.

Sir Grierson a dû renoncer à une transcription très rigoureuse de la part des correspondants, comme c'est d'ailleurs le cas dans toutes les enquêtes par correspondance : « *When the Survey was begun that science* (la phonétique) *was in its childhood. It was hardly known in India, and, even in Europe, it had not yet succeeded in producing an alphabetic system capable of representing all possible sounds which had been universally adopted by general consent. At the present day, the state of affairs is very different, and the alphabet of the International Phonetic Association is now familiar to every serious student of language. An ideal inquiry into the various modern languages spoken in India would require that every vernacular word quoted should be written in that script, and with its help we should then be able to tell exactly how each word in each dialect is pronounced. But its correct employment is within the power only of trained phoneticians, and, even if at the time the specimens of this Survey were being prepared it had been in use in India, its employment would have been dangerous... In this Survey, most of the materials have either been received from government officials, who, — however familiar with the practical use of the dialects on which they reported they may have been, — did not pretend to be skilled phoneticians, or else have been collected from books by many authors which gave no real particulars regarding the sounds recorded in them. In such cases all that we can hope for is an approximate representation, which may or may not be accurate, of the various sounds, and here the use of phonetic script would give the reader a false sense of security that might easily lead him astray. As it is obvious that one system must be used throughout, the specimens in this Survey have all been recorded in an alphabet based on*

the well-known official system employed in India for the transliteration of Indian words » (*Introductory*, pp. 194-195).

Sans mésestimer aucunement l'importante contribution de Grierson nous croyons utile de faire les constatations suivantes :

1° Les enquêtes linguistiques qui durent trop longtemps risquent d'être dépassées, au point de vue méthodologique, par le progrès constant des études linguistiques ;

2° Le choix d'une méthode d'enquête linguistique est souvent imposé par les conditions spéciales particulières à un pays quelconque (cf. aussi pp. 246-247 de mon étude) ;

3° Les jeunes savants indiens ont, grâce à la remarquable contribution de Grierson, un bon point de départ ; ils peuvent, dès à présent, consacrer leur activité à la mise en valeur des nombreuses langues de l'Inde, constituées par des centaines de dialectes, et offrir à la linguistique générale des données de première importance. Ils doivent cependant tenir compte du travail fourni sous ce rapport depuis presque un siècle dans le domaine des langues de l'Europe.

3. Publication des matériaux.

Les matériaux réunis ont tous été publiés à Calcutta (*in quarto*, sauf le volume contenant l'Index ; cf. n° 21) par le *Government of India* dans 12 volumes en 21 tomes (sous le titre général *Linguistic Survey of India*) et rédigés presque tous par Sir George Abraham Grierson.

Voici les titres de ces volumes :

1° *Vol. I, Part I, Introductory* (1927, XVIII-517 p. et onze cartes géographiques et linguistiques). C'est le volume le plus important au point de vue méthodologique, puisqu'il contient un historique de la connaissance linguistique de l'Inde, un exposé de l'organisation du *Linguistic Survey*, et une description de toutes les langues de l'Inde, classées par familles. A la fin de ce volume, on trouve une statistique qui indique le nombre d'individus parlant chaque langue et chaque groupe de langues, ainsi qu'un index alphabétique donnant tous les noms des parlers mentionnés dans le *Survey*, avec leur définition et le renvoi aux volumes où ils sont décrits. Après deux suppléments (contenant des addenda aux volumes déjà parus), l'auteur publie la liste des phonogrammes, dont 815 sont déjà catalogués (voir p. 1129 de mon étude).

2° *Vol. I, Part II, Comparative Vocabulary* (1928, VIII-337 + 2 p.) qui contient surtout 216 mots et formes traduits en 849 parlers de l'Inde et de l'Extrême-Orient (les informations proviennent de 849 localités).

3° *Vol. I, Part III, Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*, que je n'ai pas pu consulter.

4° *Vol. II, Mōn-Khmēr and Siamese-Chinese Families (including Khassi and Tai)* (1904, II-213-233 p. et deux cartes hors texte).

5° *Vol. III : Tibeto-Burman Family, Part I, General Introduction, Specimens of the Tibetan Dialects, the Himalayan Dialects, and the North Assam Group* (1909, XXII-621-641 p. et deux cartes indiquant la position des dialectes).

6° *Vol. III, Part II, Specimens of the Bodo, Nāgā, and Kachin Groups* (1903, II-518-528 p. et trois cartes hors texte).

7° *Vol. III, Part III, Specimens of the Kuki-Chin and Burma Groups* (1904, VIII-393-403 p.).

8° *Vol. IV, Muṇḍā and Dravidian Languages* (1906, XIV-645-681 p. et deux cartes ; le volume a été rédigé par Sten Konow).

9° *Vol. V, Indo-Aryan Family, Eastern Group, Part I, Specimens of the Bengali and Assamese Languages* (1903, IV-435-446 p. et cinq cartes indiquant les dialectes et les sous-dialectes).

10° *Vol. V, Indo-Aryan Family, Eastern Group Part II, Specimens of the Bihārī and Oṛyā Languages* (1903, X-439-449 p. et quatre cartes).

11° *Vol. VI, Indo-Aryan Family, Mediate Group, Specimens of the Eastern Hindī Language* (1904, II-257-277 p. et une carte).

12° *Vol. VII, Indo-Aryan Family, Southern Group, Specimens of the Marāṭhī Language* (1905, X-391-409 p. et une carte ; le volume a été rédigé par Sten Konow).

13° *Vol. VIII, Part I, Indo-Aryan Family, North-Western Group, Specimens of Sindhī and Lahndā* (1919, X-575-584 p. et deux cartes).

14° *Vol. VIII, Part II, Specimens of the Dardic or Piśācha Languages (including Kashmīrī)* (1919, X-562-567 p. et deux cartes).

15° *Vol. IX : Indo-Aryan Family, Central Group, Part I, Specimens of Western Hindī and Pañjābī* (1916, XIV-805-823 p. et deux cartes).

16° *Vol. IX, Part II, Specimens of the Rājasthānī and Gujarātī* (1908, X-459-477 p. et deux cartes).

17° *Vol. IX, Part III, The Bhīl Languages, Including Khāndēśī, Banjāri...* (1907, VIII-315-325 p. et une carte).

18° *Vol. IX, Part IV, Specimens of the Pahāṛī Languages andGujurī* (1916, X-963-981 p. et deux cartes).

19° *Vol. X, Specimens of Languages of the Eranian Family* (1921, XII-531-549 p. et trois cartes).

20° *Vol. XI, Gipsy Languages* (1922, VIII-177-213 p. le volume a été rédigé par Sten Konow). Le terme de *gipsy* ne désigne pas ici les Tziganes proprement dits (habitant hors de l'Inde), mais des tribus

nomades (cf. le compte rendu de Jules Bloch, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV, 1925, p. 32).

21° *Index of Language-Names* (1920, in-8°, 218 p.).

L'ANALYSE LINGUISTIQUE DES DONNÉES. — Le plan de tous ces volumes est en général uniforme. J. Bloch, l'indianiste français bien connu, le décrit en ces termes : « Pour chaque groupe de parlers, puis pour chaque parler, il y a d'abord une introduction générale, portant principalement sur l'aire et la situation géographique du dialecte, sur ses rapports linguistiques avec les dialectes circonvoisins, sur l'histoire littéraire du dialecte, souvent encore sur l'histoire et les attaches des populations qui les parlent. Puis viennent les dénombrements minutieux et localisés ; la bibliographie ; souvent un appendice sur le système graphique local ; enfin une description grammaticale, résumée par un tableau. Ensuite seulement viennent les textes ou « spécimens » et les vocabulaires. A l'occasion M. G. sait varier le système... » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXII, 1920-1921, p. 201).

UNE GRANDE COLLECTION DE PHONOGRAMMES. — Les nombreux enregistrements de langues et de dialectes de l'Inde réalisés sur place constituent une des plus vastes collections de phonogrammes, dont un exemplaire fut offert par le Gouvernement de l'Inde, avec la libéralité qu'on lui connaît, aux Institutions suivantes : *India Office Library, British Museum, Royal Asiatic Society, School of Oriental Studies, Bodleian Library*, aux Bibliothèques des Universités de *Cambridge*, de *Dublin* et d'*Edimbourg*, ainsi qu'à l'*Institut de France* (cf. le volume *Introductory, Appendix II, List of Gramophone Records available at the time of writing this Volume*, pp. 421-424).

Cette grandiose enquête ne constitue pas seulement « un *corpus* incomparable de la linguistique indienne », mais elle « donne un moyen pratique d'accès à un nombre formidable de parlers, et en particulier à toutes les grandes langues parlées dans l'Inde » (J. Bloch).

Le *Linguistic Survey* « contient, prête pour les recherches futures, une masse déjà classée de renseignements neufs et vérifiés. Aussi a-t-il déjà été l'occasion de nombreux travaux ; et il est à prévoir qu'il fournira longtemps la base des recherches linguistiques sur le domaine indien » (J. Bloch, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXII, 1920-1921, p. 201).

Grâce à la persévérance et à la perspicacité du savant anglais G. A. Grierson, le vœu exprimé en 1886 par le Congrès international des Orientalistes a été réalisé dans une œuvre qui représente la plus vaste enquête par correspondance entreprise jusqu'à présent dans le monde entier.

L. LE CORÉEN

Le coréen occupe une place importante parmi les langues de l'Extrême-Orient. Il se distingue nettement du chinois, dont il a cependant emprunté de nombreux mots de culture. Il a un alphabet, basé sur une variante de l'estranghélo syriaque. Sa position linguistique, selon certains savants (cf. C. Tagliavini, dans l'*Enciclopedia ital.*), n'est pas encore bien définie.

Grâce au résumé qu'a bien voulu me faire le P. Grootaers, je suis en mesure d'analyser sommairement les travaux du savant japonais Ogura Shimpei.

Ce bref chapitre n'a d'autre but que celui de montrer le grand rayonnement des méthodes modernes d'enquête sur place.

ENQUÊTES SUR PLACE EN CORÉE

Ogura Shimpei (mort en 1944), sorti en 1906 du département de linguistique de l'Université de Tokyo, fut attaché en 1911 au gouvernement général de Corée.

Ayant appris rapidement le coréen, il se mit, dès 1914, à rassembler des matériaux linguistiques dans la presqu'île. Il enseigna en même temps à l'Université de Keijô (Séoul) ; à partir de 1933, il professa également à l'Université de Tokyo, et prit sa retraite en 1943.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il corrigea les épreuves de son grand ouvrage « Études sur les dialectes coréens » (*Chosen go hôgen no kenkyû*), dont les *deux* volumes parurent en juin et en septembre 1944.

Premier volume. — Le premier volume (X-514-31 p.) contient les matériaux ; l'auteur a visité 253 *points* répartis également sur tout le territoire de la Corée, ainsi que 5 *points* dans l'île de Quelpaert (*Sainshu To*) et 1 *point* dans celle de *Utsuryo To* ; il a enregistré les formes dialectales de 876 mots et expressions, groupés en 28 chapitres.

Sous chaque mot (rendu par le caractère sino-japonais), il donne les formes coréennes en transcription du système de l'Association internationale de phonétique, avec la mention des localités d'origine.

Les variations lexicales sont assez nombreuses : on trouve, par exemple, vingt-trois noms pour la « puce » ; vingt-sept pour l'« escargot » ; trente-six pour le « ver de terre », etc.

Aucune description n'est donnée des objets cités. Ainsi, malgré les

trente-sept noms de la balançoire, nous ignorons quel est le type courant en Corée.

Ce premier volume énumère de plus, en 425 paragraphes, des adverbes, des prépositions, des conjonctions et différentes particules employées dans les parlers coréens, en indiquant leur répartition géographique et en précisant leur sens par un exemple.

SECOND VOLUME. — Le second volume, intitulé « Études » (X-665 p.), est divisé en *trois* chapitres.

Le *premier* contient, en guise d'introduction, l'histoire (d'ailleurs assez pauvre) des études dialectales en Corée, puis l'auteur décrit ses enquêtes et nous donne la liste complète des études de détail (42 en tout), qu'il a publiées entre 1913 et 1943 dans des revues japonaises (1).

Pour conclure, l'auteur publie une liste des équivalences phonétiques de l'écriture coréenne et le répertoire des localités visitées durant l'enquête.

LES INFORMATEURS. — Notons que les sujets furent invariablement une dizaine d'élèves des deux sexes, choisis dans les classes supérieures de l'école primaire locale. L'auteur mentionne soigneusement et toujours les formes dialectales fournies par l'instituteur des localités soumises à l'enquête.

Le *deuxième* chapitre reproduit les études citées plus haut, en y ajoutant cinq courts articles concernant quelques voyelles coréennes.

Dans le *troisième* chapitre, l'auteur décrit, en une soixantaine de pages, les huit groupes dialectaux principaux de la Corée, en reproduisant surtout les données contenues dans son article publié en anglais (cf. note 1).

Il publie, en outre, *dix cartes linguistiques* se rapportant aux études des chapitres II et III.

Faute de connaissance suffisante du japonais, le Père Grootaers s'abstient de porter un jugement sur l'esprit qui anime l'auteur. « Tout au plus ai-je pu me rendre compte que les anciennes frontières territoriales ont été évoquées par des schémas très simples pour expliquer certaines isoglosses ».

Et le Père Grootaers conclut son résumé en ces termes : « L'auteur a une connaissance étendue des publications se rapportant à son domaine ; mais après avoir feuilleté l'ouvrage tout entier, je n'ai trouvé aucune citation de dialectologues étrangers. Il est cependant peu probable que le savant japonais Ogura ait été l'inventeur de sa méthode. Il a sans doute subi l'influence de son professeur de linguistique à Tokyo avant 1906, qui m'est d'ailleurs inconnu » (2).

(1) La seule étude en anglais est intitulée *The Outline of the Korean Dialects* (publiée dans les *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, nº 12, 1940).

(2) Que mon collègue, le Père Grootaers, veuille bien agréer mes vifs remerciements pour sa précieuse collaboration.

CONCLUSIONS

Je crois utile de diviser ce chapitre final en trois parties :

I. Les *enseignements méthodologiques* qu'on peut tirer de l'examen des enquêtes par *correspondance* et des enquêtes *faites sur place* ;

II. Quelques *contributions des enquêtes dialectales à la linguistique générale* ;

III. La nécessité de créer un *Centre international de dialectologie* qui puisse coordonner et faire progresser les études.

I. ENSEIGNEMENTS MÉTHODOLOGIQUES

A. ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE

Les enquêtes par correspondance ont été pratiquées depuis longtemps (voir l'Introduction et le Tableau nº 1) en vue d'obtenir des renseignements concernant les langues et leur parenté. Elles sont toujours *commodes*, *rapides* et *peu coûteuses*, lorsque les correspondants consentent à sacrifier le temps nécessaire pour donner de bonnes réponses.

Trois facteurs déterminent la valeur scientifique de ces enquêtes :

1º Les questionnaires. — Les questionnaires doivent être soigneusement rédigés et pourvus de nombreux dessins ou photographies, comme c'est le cas, par exemple, des questionnaires pour les domaines danois (p. 840) (1), suédois (p. 861) et finnois (p. 1009). Pour le domaine roman, le système du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (pp. 242-244) (imité et développé par Mgr Griera, pp. 348-349) peut servir de modèle.

En ce qui concerne les *traductions de textes littéraires en patois*, je renvoie aux objections citées de Paul Meyer (pp. 479, 486) et de Hubert Pernot (p. 1055).

Les textes littéraires peuvent être utilement remplacés par des spécimens de folklore local, ou, à la rigueur, par des poésies populaires ; il faut cependant tenir compte du fait que celles-ci renferment, elles aussi,

(1) Sauf indication contraire, je renvoie, dans ce chapitre, aux pages correspondantes de mon étude.

des tournures et des formes particulières, qui n'appartiennent pas à la langue ordinaire.

2º Les correspondants. — Si l'on veut éviter des variations au cours de l'enquête et obtenir des matériaux homogènes, il faut donner aux correspondants, dès le commencement, des instructions précises (cf. p. 830).

Pour améliorer la qualité des réponses, on pourrait organiser pour les intellectuels qui s'intéressent aux patois des cours spéciaux où on leur enseignerait les éléments de la phonétique et de la dialectologie. Les instituteurs allemands reçoivent déjà dans les Écoles normales une bonne instruction sur le folklore (cf. p. 760), et en Italie, on a tenté d'introduire le patois à l'école pour que les élèves apprennent mieux la langue nationale (p. 494).

L'enseignement des dialectes ne doit pas être considéré comme une action contre les langues littéraires qui sont protégées par l'État, mais comme un moyen très efficace de rendre plus évidente l'importance scientifique et documentaire des parlers populaires, qui constituent un trésor d'une valeur indiscutable.

Les futurs intellectuels d'un pays quelconque qui auront reçu une instruction préliminaire seront mieux préparés à rendre à la dialectologie des services scientifiques.

3º La transcription phonétique. — La transcription phonétique est la partie la plus délicate dans une enquête par correspondance, car il est assez difficile d'enseigner à des correspondants sans connaissances phonétiques un système de notation des sons qui diffère de la graphie ordinaire. Et pourtant, cet enseignement est indispensable si l'on veut que les réponses gardent un reflet du phonétisme local.

C'est pour remédier à ce défaut que le promoteur du *Glossaire des patois de la Suisse romande,* Louis Gauchat, a rédigé ses *Tableaux phonétiques*. Cet ouvrage très précis sur la valeur des phonèmes des patois locaux est toujours consulté lors de la rédaction du Glossaire (p. 256).

Le procédé de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet, qui permet d'obtenir des données phonétiques dignes de toute confiance, doit être employé par tous ceux qui font une enquête par correspondance à grande échelle. Faute d'un instrument de travail comme les *Tableaux phonétiques,* les auteurs de dictionnaires patois doivent se contenter de faire une œuvre de glaneur de mots dialectaux, comme les lexicographes des siècles passés.

Avantages et inconvénients de cette sorte d'enquête. — Les enquêtes par correspondance ont surtout pour objet de recueillir les matériaux pour des dictionnaires dialectaux. Lorsqu'il n'est pas possible de confier la récolte à des spécialistes, elles restent souvent le seul moyen

d'arracher à l'oubli complet un bon nombre de termes locaux. Celles qui furent organisées en Finlande doivent servir d'exemple pour les pays qui peuvent subventionner de telles entreprises scientifiques (cf. p. 1007).

Une enquête par correspondance sera toujours moins exacte que des relevés faits sur place par des spécialistes. C'est pourquoi plusieurs chercheurs se méfient des matériaux recueillis par des correspondants (cf. pp. 206, 215, 246, 686, etc.).

La notation phonétique et les réponses concernant la morphologie et la syntaxe sont toujours sujettes à caution ; en outre, le chercheur a de la peine à déterminer exactement le lieu où les termes et les formes sont employés, car l'affirmation des correspondants est souvent suspecte (cf. pp. 246-247, 686, etc.).

Les enquêtes par correspondance ont été surtout pratiquées en Allemagne, et ont puissamment contribué dans ce pays à orienter la géographie linguistique vers la géographie historique et culturelle (Jaberg, p. 746 ; cf. aussi p. 367).

B. ENQUÊTES SUR PLACE

La méthode des enquêtes sur place doit être la plus rigoureuse possible, pour que les matériaux linguistiques enregistrés méritent l'entière confiance du chercheur et puissent être considérés comme des documents authentiques sur l'état actuel des patois. Cette rigueur doit être observée aussi bien pour les monographies que pour les atlas. Dans ces conclusions, je ne ferai aucune distinction entre les études locales plus approfondies et les atlas linguistiques, et je distribuerai la matière comme partout dans mon étude.

1. Territoire.

L'enquêteur doit connaître à fond le passé de son territoire d'enquête, ainsi que les coutumes principales de la population.

S'il a affaire à un domaine linguistique peu connu, il doit se familiariser avec lui avant de pouvoir entreprendre des enquêtes plus approfondies. C'est ainsi qu'en Afrique, par exemple, on n'a recueilli, pour commencer, que les termes les plus courants, à l'aide d'un questionnaire strictement lexicologique.

Une monographie ou un atlas linguistique doivent donner les renseignements historiques dont les chercheurs ont besoin pour examiner les matériaux.

Il est souhaitable que cette partie contienne aussi une série de cartes montrant l'aspect physique du pays, son histoire, les voies de communication, les centres économiques (les foires et les marchés) et culturels, ainsi que les limites des diocèses.

Il n'est pas facile de dresser de telles cartes pour un vaste territoire, mais elles rendent des services immenses lorsqu'on étudie les faits linguistiques présentés.

L'auteur d'une monographie ou d'un atlas ne doit pas oublier qu'il s'adresse à des chercheurs qui ne disposent pas toujours de toutes les données complémentaires lorsqu'ils interprètent les matériaux et cherchent à mettre en lumière les rapports entre différents domaines linguistiques.

En étudiant le *milieu*, l'enquêteur se familiarisera lui-même avec le passé et l'état présent du territoire qu'il a choisi comme champ de recherches. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'avant mes enquêtes en Roumanie, j'ai dû lire une série d'ouvrages historiques et géographiques sur les différentes régions ; ce travail préliminaire m'a facilité considérablement le choix des localités (cf. aussi le procédé des chercheurs finnois, p. 1010).

2. Questionnaire.

Le questionnaire est d'une importance capitale dans une enquête linguistique, car il faut bien savoir d'avance ce qu'on veut étudier.

Conversation dirigée. — A la fin du siècle passé, on a souvent recueilli les matériaux au cours d'une conversation en tête-à-tête (1887, l'abbé Rousselot, p. 42) ou d'une conversation libre portant sur une série de mots choisis d'après les phonèmes qu'ils contiennent (1895, Weigand, pp. 698-699). La même méthode est suivie en 1913 par P. Barnils (p. 353), en 1916 par P. Rokseth (p. 361) et à partir de 1920 par A. Duraffour (qui lui donne le nom de « méthode de la conversation dirigée », cf. pp. 203-204) et par ses élèves (cf. pp. 175, note ; 211, note et 213).

Lorsqu'un chercheur peut avoir à sa disposition plus d'une dizaine d'années, comme ce fut le cas du savant Duraffour lors de l'étude du parler de Vaux-en-Bugey (cf. p. 207), il est hors de doute qu'une telle méthode peut donner de bons résultats (pour d'autres cas, cf. mes remarques, pp. 204-205, 213).

Il faut cependant ajouter qu'une enquête ayant à sa base un questionnaire ne diffère pas beaucoup de la « conversation dirigée », car le questionnaire n'est en réalité qu'un guide pour la conversation. Les demandes sont groupées par similitude de sens. On commence par exemple par les termes concernant le corps humain et on continue par ceux touchant la famille, la parenté, etc.

Le questionnaire est indispensable. — Un grand nombre de chercheurs ont soutenu qu'il est nécessaire d'employer un questionnaire dans toute enquête un peu étendue. Voici quelques-uns de ces savants : Ch. Bruneau (1913, p. 84), R. Menéndez Pidal (1916, pp. 354-355), L. Gauchat

(1925, p. 256), A. Meillet (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1928, pp. 79-81), G. Bottiglioni (1935, p. 541), E. Gamillscheg (1936, p. 692), T. Navarro (1948, p. 432), etc.

Les savants qui nient la valeur d'un questionnaire sont ceux qui n'ont entrepris que très peu d'enquêtes sur place et qui n'emploient guère que des dictionnaires comme source de documentation (cf. cependant les affirmations de Małecki et Nitsch, p. 973). Plusieurs croient encore que les phrases sont exclues des questionnaires, alors que dans les plus récents, elles occupent une place importante.

Le questionnaire de l'ALF a servi de modèle. — Le questionnaire de l'Atlas linguistique de la France a servi de modèle aux auteurs d'un bon nombre d'enquêtes linguistiques plus étendues : il a été adopté par B. Schädel (1910, p. 344), Ch. Bruneau (1913, p. 84), F. Krüger et K. Salow (1912-1913, p. 344), O. Bloch (1917, p. 94), A. Griera (1923, p. 365), J. Haust (1927, p. 66), etc.

Le questionnaire de l'AIS. — Le questionnaire de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale a servi de modèle aux auteurs de l'Atlas linguistique espagnol (p. 429, note), de l'Atlas linguistique roumain (p. 712), de l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique (p. 767) et de l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre (p. 914).

Le futur chercheur pourrait aussi s'inspirer des questionnaires de l'Atlas linguistique italien (pp. 602-605), de l'Atlas linguistique roumain (pp. 712-713) et de l'Atlas linguistique et ethnographique italien de la Corse (pp. 540-545).

Quelques types de questionnaires. — Dans le domaine des recherches linguistiques, il y a plusieurs types de questionnaires :

1° *Questionnaire-vocabulaire.* — A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, on a commencé, afin de reconnaître les familles linguistiques, à explorer les langues inconnues en enregistrant un bon nombre de vocables (pp. 26-27). Les questionnaires linguistiques I et II publiés en 1928 (sous le titre général « Instructions pour les voyageurs ») par l'Institut d'Ethnologie de Paris (p. 1188) et republiés dans une nouvelle édition par le Comité International Permanent de Linguistes semblent avoir le même but (p. 27, note). Le second de ces questionnaires, rédigé par le savant Marcel Cohen, ne tient pas suffisamment compte des questionnaires employés dans le domaine des langues romanes, mais il doit servir surtout à l'exploration des langues moins connues. Il contient cependant un bon nombre de phrases.

Dans la même catégorie, on pourrait citer le Questionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, publié en 1900. La nouvelle édition contient

497 questions et date de 1938 (Hanoï, 1938, 76 pages, dont 18 blanches ; cf. M. Cohen, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XL, 1939, pp. 8-9).

2° *Questionnaire alphabétique.* — Le questionnaire contenant les mots groupés par ordre alphabétique a été employé à la fin du XIX[e] siècle, en 1899 en Finlande, lors des premières enquêtes linguistiques (p. 1006) ; un système à peu près identique se retrouve dans les enquêtes par correspondance de Wallonie (p. 61) et dans celles entreprises par le savant L. Grootaers (p. 796).

3° *Questionnaire phonétique.* — Presque à la même époque, on a employé un autre type de questionnaire, qui devait permettre de reconnaître dans quelle mesure les patois obéissent aux lois phonétiques en cours d'élaboration. On peut citer comme exemples de ces questionnaires phonétiques ceux de Ch. Guerlin de Guer (1899, p. 81) et de G. Weigand (1895, pp. 698-700), ainsi que le *typordlista* des enquêtes suédoises (p. 861 ; cf. aussi la liste de six phénomènes linguistiques utilisée par Ch. de Tourtoulon et O. Bringuir, p. 296).

D'autres questionnaires phonétiques ont un tout autre caractère. Nous en citerons deux : *a*) le questionnaire employé par les auteurs des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, pour se rendre compte des éléments fondamentaux de la phonétique des parlers locaux (cf. pp. 256-257) ; *b*) le questionnaire utilisé par G. Millardet lors de ses enquêtes en Sicile, en Corse et en Sardaigne (cf. pp. 512-516 ; l'étude publiée ne renferme qu'une partie des résultats, ceux qui concernent les consonnes cérébrales).

Les questionnaires phonétiques sont plus nombreux dans le domaine des recherches de phonétique expérimentale et leur contenu dépend du problème qu'on se propose d'étudier.

4° *Questionnaire purement lexicologique.* — Le questionnaire purement lexicologique a été employé en 1886 déjà par H. Fischer, lors de ses études sur les patois souabes, comme une sorte de complément au questionnaire de Wenker, qui ne contenait que des phrases (p. 746). Un procédé semblable est employé aujourd'hui par W. Mitzka (pp. 750-752).

Le questionnaire purement lexicologique est presque de rigueur dans les domaines linguistiques peu connus, comme par exemple celui du berbère, car il a l'avantage « d'être immédiatement accessible à n'importe quel informateur, ne connût-il en tout et pour tout que son parler maternel » (p. 1074).

5° *Un texte littéraire.* — G. Bergsträsser a employé, pour ses enquêtes en Syrie et en Palestine, le texte du conte populaire *Le paysan, le bœuf et l'âne*, préalablement réduit et débarrassé des formes trop « classiques » (pp. 1091-1092).

6º *Questionnaire morphologique.* — Le problème qu'A.-L. Terracher se proposait d'étudier dans la région du Nord-Ouest de l'Angoumois l'a obligé à rédiger un questionnaire presque purement morphologique, qui peut être reconstruit d'après les cartes de son Atlas (pp. 101-105). L. Tesnière s'est vu dans la même nécessité en étudiant les formes du duel dans le slovène (pp. 959-960).

Les quelques indications qui précèdent montrent que n'importe quel problème est susceptible d'être étudié sur place au moyen d'un questionnaire bien fait.

QUESTIONNAIRE PAR MATIÈRES. — Lorsqu'il s'agit d'une enquête qui veut embrasser tous les patois d'une langue quelconque, il faut rédiger un questionnaire par matières et abandonner l'ordre alphabétique des mots.

Le groupement par matières a été adopté dès 1914 dans les enquêtes pour le Dictionnaire de la langue populaire finnoise (p. 1009).

Nombre des questions. — L'étendue du questionnaire varie considérablement d'une enquête à l'autre. Le plus important, en effet, n'est pas le nombre des questions, mais la façon dont celles-ci sont rédigées. J. Gilliéron a choisi, pour ses recherches dans le Valais roman, 200 mots environ, qu'il considère comme un minimum au-dessous duquel il eût été imprudent de rester (p. 183). Le questionnaire le plus long est celui d'Ugo Pellis : il renferme 7.500 questions (p. 602).

Mon expérience m'incite à conseiller l'emploi, dans une enquête plus étendue, d'un questionnaire contenant moins de deux mille questions ; celles-ci peuvent être facilement enregistrées en trois jours, lorsqu'on a la chance de trouver un bon informateur. Il faut aussi tenir compte du fait qu'après l'enquête proprement dite, il faut un bon nombre d'années pour publier les matériaux recueillis.

Contenu du questionnaire. — Le contenu du questionnaire dépend du problème que l'on se propose d'étudier. Dans une enquête qui embrasse tout le domaine d'une langue, il faut choisir une série de faits linguistiques parmi ceux qu'on estime les plus caractéristiques.

L'auteur d'un nouveau questionnaire doit tenir compte des questionnaires déjà existants. En introduisant des séries de questions identiques dans les divers questionnaires d'un même domaine linguistique, on facilitera les études dialectologiques qui dépassent les frontières politiques (p. 712). Ce n'est qu'en procédant de la sorte qu'on peut espérer voir un jour un Atlas linguistique des pays romans, un autre des pays germaniques, etc., et finalement un Atlas linguistique de l'Europe.

Les demandes doivent être groupées par *sphères sémantiques*, afin de rendre plus facile la tâche des informateurs. Il est recommandable de placer les questions de morphologie et de syntaxe entre les groupements

sémantiques plus faciles, car elles sont toujours les plus difficiles dans n'importe quelle enquête linguistique, sauf si les témoins sont des intellectuels.

Avant de rédiger définitivement le questionnaire, il faut faire des enquêtes préliminaires en plusieurs endroits du territoire à explorer. Il est nécessaire d'indiquer la manière dont chaque question doit être posée (par gestes, d'une façon indirecte, etc.). L'expérience de plusieurs enquêteurs a montré qu'avec des demandes bien formulées, on peut obtenir de bonnes réponses même sur des points de morphologie (cf. p. 973).

Je n'ai fait, avec mon questionnaire, qu'une dizaine d'enquêtes préliminaires ; il aurait fallu en faire le double et dans plusieurs régions du pays, afin que toutes les demandes ambiguës fussent éliminées. Pour rendre plus « souples » certaines questions, j'ai dû les remanier au cours de l'enquête ; toutes les modifications ont été inscrites dans le questionnaire, avec l'indication précise de la localité où elles sont intervenues. J'indique les remaniements dans le premier chapitre des notes de chaque carte, pour que le chercheur puisse en tenir compte lors de l'examen des réponses, lesquelles sont conditionnées par la manière dont elles ont été provoquées (pp. 714-715 ; cf. aussi p. 1114).

Les phrases. — Les questionnaires contemporains contiennent tous un bon nombre de phrases, visant à élucider l'aspect morphologique et syntaxique des patois. Ces phrases doivent être rédigées en tenant compte de la façon dont les paysans s'expriment d'ordinaire. Bien des enquêteurs ont signalé des phrases mal choisies quant à la pureté dialectale (pp. 188, 258-259, 508, 543, 566-567, 665, 960, etc.). C'est pour éviter ce danger que J. Gilliéron n'a introduit dans son questionnaire que des mots isolés « au grand profit de la concordance formelle entre le français et le patois » (p. 118).

Deux questionnaires pour des enquêtes sur place ne contiennent pas de mots isolés : celui de Bottiglioni, composé de 1.950 phrases (pp. 542-544), et celui d'E. Blancquaert (141 phrases) pour les enquêtes dans le domaine néerlandais (p. 807 ; cf. aussi pp. 811, 814-815, 819).

Un questionnaire ne contenant que des phrases me semble exercer une influence trop grande sur les réponses des témoins. Il faut tâcher d'éviter cet inconvénient. On peut, par exemple, poser des questions directes ou indirectes, rappeler approximativement le terme voulu, montrer l'objet dont le nom doit être enregistré, faire des gestes, etc. (cf. pp. 714-715). En outre, on peut se servir d'albums en couleurs, de dessins, d'herbiers (cf. pp. 118, 461, 604, 642, 715, 1010) ; enfin on peut noter un exposé fait librement par les témoins (cf. p. 729).

Les phrases présentent un autre grand inconvénient : elles ne peuvent pas être reproduites en entier sur les cartes dès que le territoire d'enquête est un peu étendu. L'auteur est obligé de choisir, et il le fera souvent selon

ses opinions scientifiques personnelles. E. Blanquaert a résolu ce problème en publiant séparément la traduction des phrases de son questionnaire ; les cartes de son Atlas ne sont qu'un choix parmi les matériaux contenus dans les textes (pp. 809-810).

Uniformité des questions. — Pour que les matériaux recueillis dans les enquêtes soient comparables, il faut que les questions soient posées partout de la même manière. C'est un fait connu qu'une fois la question changée, la réponse change aussi (pp. 604-605). On pourrait en faire la preuve en posant plusieurs fois la même question, chaque fois sous une forme différente (cf. pp. 259, 567).

Emploi de plusieurs questionnaires. — Dans quelques enquêtes, on emploie plusieurs questionnaires avec un nombre différent de demandes. Un questionnaire réduit à quelques centaines de questions est surtout destiné aux sondages ; dans les enquêtes normales, le nombre des demandes est d'environ deux mille, tandis que le questionnaire renfermant plusieurs milliers de questions est réservé aux relevés approfondis (cf. pp. 565-566, 602-603, 920).

Étant donné que les matériaux ainsi recueillis ne peuvent être que très difficilement présentés sur les cartes d'un atlas, je crois qu'il serait plus utile de les remplacer par des monographies linguistiques (cf. p. 605).

Il faut mettre le questionnaire a l'épreuve. — Quelques connaissances personnelles que puisse avoir le rédacteur d'un questionnaire linguistique, il est indispensable qu'il fasse un bon nombre d'enquêtes préliminaires, afin de constater dans quelle mesure son instrument de travail permet d'obtenir des résultats appréciables. Tout l'effort supplémentaire fourni à cette occasion sera récompensé par une économie de temps lors des enquêtes définitives. Les demandes mal rédigées fatiguent les témoins et peuvent souvent décourager même l'enquêteur le plus habile (pp. 564-565).

Le questionnaire d'un atlas ne cherche pas à être complet. — Les personnes habituées à puiser surtout dans les dictionnaires les informations nécessaires à leurs travaux ont souvent critiqué les questionnaires des atlas parce qu'ils sont incomplets. Il faut donc répéter une vérité banale : les questionnaires des atlas ne cherchent jamais à être complets ; ils ne présentent qu'un choix de faits linguistiques (cf. pp. 67, 137-138, 256, 366-367, etc.).

3. Interrogatoire et enregistrement des réponses.

Une fois le questionnaire soigneusement rédigé, l'interrogatoire proprement dit n'est pas difficile, car il s'agit plutôt d'une conversation avec le témoin sur un canevas fixé d'avance.

Il est utile, à mon avis, que la première partie du questionnaire contienne un bon nombre de questions concernant l'aspect géographique, ethnique, historique, économique, religieux, culturel, administratif et linguistique de la localité choisie comme point d'enquête. Cette partie offre à l'enquêteur une bonne documentation et stimule en même temps l'informateur, en lui montrant qu'il s'agit d'une étude touchant de près l'histoire de son pays (cf. pp. 720-722). On peut en outre interroger l'informateur sur lui-même ; cela lui prouvera l'importance que l'enquêteur accorde à sa personne et aux réponses qu'il donnera pendant l'enquête. Si l'on procède de la sorte les témoins se rendent compte, dès le commencement du travail, qu'il s'agit d'une chose très utile et très importante, puisqu'un « Monsieur » de la ville s'est décidé à passer pour elle quelques jours dans leur pays.

La langue dans un interrogatoire. — Il est hors de doute que la langue dont se sert l'enquêteur lors de l'interrogatoire influence les réponses. E. Edmont a employé le français pour l'ALF (p. 118) et l'italien pour l'Atlas de la Corse (p. 531) ; P. Le Roux, le français pour l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne (p. 949) ; A. Griera, le catalan (p. 367) ; G. Bottiglioni, pour son Atlas de la Corse, l'italien littéraire (p. 545) ; M. Bartoli, pour enregistrer le parler du dernier Dalmate, l'allemand et le serbo-croate (p. 651) ; W. Pée a souvent lu en français les phrases que ses informateurs devaient traduire en flamand local (p. 822) ; Ugo Pellis a dû apprendre le sarde, pour pouvoir faire l'interrogatoire dans cette langue lors de ses enquêtes en Sardaigne (p. 662) ; P. Scheuermeier s'est servi de l'italien, du français (dans certaines vallées du Piémont) et de l'allemand (dans la partie romanche des Grisons et dans le territoire ladin) (p. 567), etc.

Il est important que les chercheurs soient avertis de la langue employée par l'enquêteur, étant donné que son influence sur les réponses ne peut être évitée.

Quelques procédés lors de l'interrogatoire. — Le but visé ou la composition même du questionnaire ont obligé les enquêteurs à procéder de différentes manières lors de l'interrogatoire : Mgr P. Gardette affirme avoir obtenu de bons résultats concernant les formes verbales en faisant traduire en patois la parabole de l'Enfant prodigue (p. 215) ; E. Blancquaert s'est adressé à ses informateurs en son propre patois, en répétant les mots ou les phrases à traduire chaque fois que la répétition pouvait éviter tout malentendu (lorsqu'il y avait plusieurs informateurs, ceux-ci devaient tomber d'accord sur l'exactitude de la traduction, p. 807) ; L. Tesnière a fait lire les phrases par l'informateur, pour qu'il les accentue selon son habitude (p. 960) ; J. Cantineau a enregistré les particularités

des parlers arabes d'après un « résumé » fait par un de ses informateurs (p. 1095 et note).

Les matériaux obtenus par ces procédés sont tous plus ou moins « normalisés ». Les enquêteurs doivent être loués de nous avoir avertis de leur méthode. Il nous est ainsi possible d'apprécier les matériaux à leur juste valeur.

La première réponse est d'ordinaire la plus exacte. — L'expérience de plusieurs enquêteurs a démontré que la première réponse à une question bien formulée est la plus exacte (cf. p. 266 ; cf. aussi p. 119).

Quand le témoin n'a manifestement pas bien compris la question, ou si celle-ci est erronée, il faut la poser une seconde fois ou la rectifier. Toute répétition ou correction doit être mentionnée, ainsi que toutes les hésitations, les rectifications et les opinions des témoins sur les demandes ; ce sont là des indications précieuses pour le chercheur qui veut examiner à fond les matériaux (pp. 567-568, 716). C'est à tort que certains enquêteurs jugent ces renseignements inutiles (cf. pp. 553-554).

Les objets. — Les enquêteurs de l'AIS ne se sont pas bornés à enregistrer les termes désignant les objets ; ils ont dessiné ou photographié les objets eux-mêmes. Les matériaux ethnographiques ainsi obtenus ont été publiés dans un volume spécial de l'ouvrage (cf. pp. 563, 584-586). C'est là un exemple qui mérite d'être suivi.

4. Enquêteur.

Le problème de l'enquêteur dans une enquête linguistique est depuis plus d'une cinquantaine d'années l'objet de longues discussions entre les chercheurs. Je ne veux signaler ici que les idées les plus débattues.

L'enquêteur doit connaitre a fond le territoire a étudier. — Une enquête qui veut donner une vue d'ensemble sur les particularités linguistiques d'un domaine réclame de la part de l'enquêteur une connaissance approfondie de la vie des personnes dont il veut étudier le langage (cf. p. 717).

Plusieurs enquêteurs ont étudié avant l'enquête les mœurs et les coutumes, ainsi que le langage du pays (cf., par exemple, pp. 662, 717), afin de mener à bien leur entreprise et de jouir de la confiance des témoins. On affirme, à ce sujet, que l'enquêteur étranger est inférieur à l'enquêteur indigène (cf. pp. 547-548, 536-537 et l'index de mon étude).

Enquêteur spécialiste. — J. Gilliéron s'est déclaré contre les spécialistes dans les enquêtes sur place (p. 122), car le « linguiste qui interroge ou s'interroge fait inconsciemment œuvre critique » (p. 536). Pour

cette raison, l'auteur de l'ALF a choisi comme enquêteur E. Edmont, dont les notations phonétiques furent souvent vérifiées (cf. surtout les remarques de K. Jaberg, pp. 122-123, 374). Cependant, Edmont n'était pas absolument dépourvu de connaissances linguistiques au moment d'entreprendre l'enquête pour l'ALF ; il avait acquis une certaine expérience en recueillant les matériaux pour son travail sur le lexique de Saint-Pol (cf. pp. 75-80).

Aujourd'hui, une enquête linguistique est trop compliquée et pose trop de problèmes à l'enquêteur pour que l'on puisse confier cette lourde tâche à des personnes sans préparation spéciale. G. Bottiglioni a donc raison lorsqu'il considère le principe de Gilliéron comme définitivement dépassé (p. 545).

Cependant, l'enquêteur spécialiste doit se garder d'influencer les témoins, d'accorder à certaines parties du questionnaire plus d'attention qu'aux autres et de normaliser, selon ses opinions personnelles, la prononciation des sujets (cf. p. 547). Il faut que les directeurs des atlas linguistiques insistent davantage sur ce point et mettent leurs enquêteurs en garde contre le danger auquel s'exposent ceux qui veulent corriger les réponses des informateurs (cf. p. 718).

Enquêteur indigène. — Le problème de l'enquêteur indigène est l'un des plus débattus.

On estime d'ordinaire l'enquêteur indigène supérieur à l'enquêteur étranger pour les raisons suivantes : 1° il connaît mieux la vie et les mœurs de ses compatriotes (pp. 536, 547, 1003-1004) ; 2° il peut inspirer plus de confiance aux informateurs (pp. 536, 666) ; 3° lors de la notation, il rapporte tous les phonèmes entendus à sa langue maternelle et non pas à une autre langue dont les ystème phonétique est complètement différent (p. 596) ; 4° il entend mieux les phonèmes qu'il connaît, tandis que l'étranger est d'une grande dureté d'ouïe pour les sons inconnus (pp. 190, 146-147).

On attribue cependant à l'enquêteur indigène les défauts suivants : 1° il est porté à substituer à la réalité des impressions acoustiques le type idéal de prononciation, qui n'a qu'une réalité potentielle (pp. 122-123) ; 2° il est tenté de normaliser la notation phonétique, tandis que l'enquêteur étranger saisit mieux les finesses de la prononciation (p. 546) ; 3° il peut plus facilement confondre les phonèmes qu'il entend avec les phonèmes qu'il connaît mieux (pp. 42, 950) ; 4° lorsqu'il est en même temps un spécialiste, il est exposé au danger de l'autosuggestion, c'est-à-dire qu'il entend ce qu'il croit ou ce qu'il veut entendre (p. 570).

Pour le domaine chinois par exemple, le Père Grootaers estime que l'enquêteur indigène s'impose. Vu l'étendue de ce domaine linguistique, il juge utile que l'enquêteur soit originaire de la province même où il fait son enquête (pp. 1114-1115).

On doit encore ajouter que plusieurs enquêteurs ont dû — en entreprenant une enquête dans leur pays d'origine — approfondir leurs connaissances du parler maternel et parfois le réapprendre complètement (cf. pp. 74, 141, 357).

On doit reconnaître que l'enquêteur indigène présente réellement les qualités et les défauts qui lui sont attribués. Il faut cependant examiner, avant de conclure, le problème de l'enquêteur étranger.

ENQUÊTEUR ÉTRANGER. — Un bon nombre d'enquêtes dialectologiques sont faites par des personnes qui ne sont pas originaires du pays.

On affirme d'ordinaire qu'un enquêteur étranger est supérieur à l'enquêteur indigène pour les raisons suivantes : 1° il enregistre avec plus d'exactitude la prononciation des individus, car il n'est pas tenté de normaliser (pp. 593-594, 174-175 note) ; 2° il n'est pas sujet, lorsqu'il note et interprète le son, à l'autosuggestion involontaire (p. 324) ; 3° lorsqu'un enquêteur étranger entreprend une enquête pour un atlas, il recueille parfois plus de matériaux lexicologiques que les auteurs des travaux les plus approfondis (pp. 585-592) ; 4° il saisit des particularités qui peuvent être difficilement reconnues par un indigène (pp. 148-149, 594).

L'enquêteur étranger présente cependant les défauts suivants : 1° il est influencé lors de la notation par la structure phonique de sa langue maternelle (pp. 262-264, 1049) ; 2° il prend comme terme de comparaison son propre parler lorsqu'il établit la notation phonétique (pp. 325, 545-546) ; 3° il n'est pas en mesure de « déchiffrer » rapidement, dans les réponses, les éléments qui constituent un tout (p. 618) ; 4° les informateurs sont plus méfiants en face d'un enquêteur étranger, et on peut suspecter leur bonne foi (pp. 536, 1051).

Les deux sortes d'enquêteurs présentent donc des avantages et des inconvénients. Il faut retenir ceci : *a*) la valeur de la documentation dépend des connaissances préliminaires de l'enquêteur sur le territoire à explorer, ainsi que de la bonne foi des témoins ; *b*) la notation phonétique est toujours influencée par le parler personnel de l'enquêteur, car il n'a à sa disposition — comme l'a dit Gauchat — ni diapason, ni échelle graduée (p. 195), et il n'est pas une machine, qui enregistre avec plus ou moins de fidélité la prononciation des individus (pp. 546-547, 876 note, 265).

Je crois que si l'on multiplie les informations sur les réactions des témoins lors de l'interrogatoire (p. 716), le chercheur pourra toujours se rendre compte de la valeur documentaire des matériaux. Le danger de l'autosuggestion peut être évité grâce à une notation impressionniste (p. 570). L'indication des antécédents de l'enquêteur et des imperfections de ses notations phonétiques peuvent compléter la documentation requise par un chercheur pour l'examen approfondi des données offertes par les enquêtes sur place.

Pour les savants qui sont tentés de dénier toute valeur à la contribution d'un enquêteur étranger, je dois ajouter que même un enquêteur indigène se sent un peu étranger dès qu'il se trouve dans des régions plus éloignées de son pays natal (pp. 141, 662), et que la linguistique ne peut pas attendre jusqu'à ce que les « indigènes » s'avisent de fournir eux-mêmes les matériaux pour l'étude de leur parler (p. 596). Malgré certaines imperfections inhérentes à toute enquête linguistique (car ce n'est pas chose aisée de noter toutes les finesses de la prononciation individuelle), une enquête linguistique menée soigneusement apporte une contribution très appréciable à l'étude du langage humain et sauve de l'oubli une bonne partie du patrimoine spirituel de chaque peuple.

Plusieurs domaines linguistiques ne sont connus que grâce au labeur d'enquêteurs étrangers qui ont dû beaucoup apprendre avant de commencer leurs enquêtes sur place.

Un ou plusieurs enquêteurs. — Le problème du nombre des enquêteurs dans une enquête dialectale s'étendant sur un vaste territoire est encore aujourd'hui l'objet de discussions qui me paraissent oiseuses après la publication des *Tableaux phonétiques des patois de la Suisse romande* (pp. 253-271), car cette étude remarquable a prouvé d'une manière irréfutable qu'il existe de grandes divergences entre les notations de deux enquêteurs spécialistes qui enregistrent en même temps, sans se mettre d'accord, les réponses données par le même informateur (pp. 261-265).

Plusieurs chercheurs sont d'avis qu'il faut dans tous les cas confier l'enquête à un seul enquêteur, afin de sauvegarder la stricte comparabilité des matériaux. C'est ainsi que Gilliéron a chargé Edmont de toutes les enquêtes pour l'ALF et ALFC, que Pellis a enregistré jusqu'à sa mort le parler de 727 localités (p. 608), que Griera a recueilli tous les matériaux pour l'Atlas catalan (p. 368), etc. M. Bartoli (p. 606) et G. Weigand (p. 701) ont soutenu le principe de l'enquêteur unique dans une vaste enquête, tandis que G. Bottiglioni le considère comme un « fantôme qu'on ne peut pas atteindre » (p. 548).

K. Jaberg semble être de l'avis des deux premiers lorsqu'il dit qu'un « atlas national composé d'atlas régionaux perdrait en cohérence ce qu'il gagnerait en authenticité et en précision dans le détail. La faculté d'audition et la base d'articulation étant sujettes à des variations individuelles et régionales, on n'éliminerait jamais le danger de notations discordantes, quelque soigneusement qu'on choisisse et qu'on prépare les enquêteurs... » (p. 571). L'enquête pour l'AIS a cependant été faite par trois enquêteurs (pp. 569-570), parce que les savants suisses n'ont pas voulu publier un « torse », c'est-à-dire un atlas linguistique de la Suisse méridionale et de l'Italie septentrionale (jusqu'à une ligne qui va de Livourne à *Pesaro*), selon le plan initial de l'ouvrage ; ils ont dû recourir, pour l'enquête dans

le reste de l'Italie et en Sardaigne, à la collaboration de savants G. Rohlfs et M. L. Wagner (cf. p. 564).

Plusieurs savants ont abandonné le principe de l'enquêteur unique, peut-être en partie parce que les patois sont en voie de disparition et qu'il faut procéder le plus vite possible à la récolte des matériaux. Pour parvenir à cette fin, l'augmentation du nombre des enquêteurs était un moyen excellent, malgré le risque que comporte au point de vue de la notation une enquête plus vaste faite par plusieurs personnes.

Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier ont entrepris simultanément leurs enquêtes pour établir la limite entre le provençal et le français (p. 297). Abandonnée par Gilliéron, cette manière de procéder a été reprise par les auteurs de l'AIS, pour les raisons indiquées plus haut. Les enquêtes pour l'Atlas des parlers estoniens, commencées en 1915 déjà, ont été également faites par plusieurs enquêteurs ; les matériaux recueillis ont cependant été contrôlés par A. Saareste au cours d'enquêtes complémentaires (pp. 1028-1030 ; cf. aussi p. 1025, note).

L'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre est l'œuvre de huit enquêteurs qui ont travaillé sous la direction du savant H. Kurath (p. 921). De même, l'Atlas linguistique du Lyonnais, en voie de publication, est le résultat de la collaboration de six enquêteurs qui ont enregistré le parler de quatre-vingts localités (pp. 223-224).

Le savant italien G. Bottiglioni est d'avis qu'un nouvel atlas linguistique de l'Italie (le troisième) doit être entrepris par un « collège d'enquêteurs » (pp. 548, 606). Pour le « Nouvel Atlas linguistique de la France par régions », qu'il est en train de réaliser, A. Dauzat a aussi eu recours à un grand nombre d'enquêteurs (pp. 141-143).

Il y a des divergences entre les notations phonétiques de plusieurs enquêteurs. — A partir de l'abbé Rousselot, tous les chercheurs ont reconnu qu'il existe d'importantes divergences entre les notations phonétiques de plusieurs enquêteurs. Elles ont été constatées non seulement dans les enquêtes du domaine roman (cf. pp. 261-265, 159, 478 et les remarques faites en 1934 par Ugo Pellis, p. 666), mais aussi dans les autres domaines linguistiques (cf., par exemple, pp. 812, 820, 824, 920, 921, etc.), et même dans les enquêtes folkloriques (pp. 777-778).

Les remèdes appliqués par les partisans des enquêtes faites par plusieurs enquêteurs. — L'Atlas estonien est un tableau des dialectes tels qu'ils ont été de 1850 à 1920 environ (au plus tard jusqu'à 1930). Les traces des faits linguistiques qu'il présente ne se retrouvent aujourd'hui que dans les régions les plus conservatrices (p. 1030). A. Saareste a fait un choix parmi les matériaux, afin de donner une image de la l a n g u e des dialectes estoniens, et non pas des emplois ressortissants à la p a r o l e (p. 1033).

A. Dauzat espère pouvoir remédier par l'unité de direction et de méthode aux inconvénients résultant immanquablement d'une enquête faite par plusieurs personnes (pp. 146-147).

Mgr P. Gardette affirme, tout en reconnaissant l'importance d'une exploration faite par un seul enquêteur, qu'il n'y aura pas de divergences entre les notations des six enquêteurs de son Atlas, parce qu'ils sont ses élèves et travaillent ensemble un jour par semaine pendant toute l'année universitaire (p. 223).

Tout en appréciant le point de vue de ces collègues, je suis tout à fait du même avis que L. Gauchat qui a écrit en 1925, à propos des *Tableaux phonétiques*, qu'« il eût été facile de réduire sensiblement le nombre (des) divergences, en choisissant une transcription moins délicate et en délibérant ensemble sur la nature des sons, à mesure qu'ils se présentaient. Mais cette unité aurait été toute conventionnelle et artificielle... » (p. 268).

Il me semble, en outre, qu'on est en train d'oublier le rôle d'un atlas linguistique : on veut qu'il soit plutôt un « grenier » lexicologique. Un atlas ne doit présenter qu'un choix de faits linguistiques, enregistrés avec la plus grande précision possible, afin de donner une vue d'ensemble. Il peut être comparé à une carte géographique qui présente avec la plus grande exactitude la structure physique d'un pays. Lorsqu'on veut avoir plus de détails, on doit dresser une autre carte, à une échelle complètement différente. Un atlas linguistique, rédigé d'après des enquêtes faites sur place sur un vaste territoire, ne peut donner au chercheur tous les renseignements qu'il désire, mais il lui permet de situer les faits linguistiques de détail dans l'ensemble du domaine.

En ce qui concerne la méthode, il y a une différence fondamentale entre un atlas et un dictionnaire. L'atlas ne doit enregistrer que ce qui est vivant dans le langage des témoins au moment de l'enquête. Le linguiste doit tenir compte, lors de l'analyse de ces matériaux, des informations que les dictionnaires peuvent lui apporter pour éclairer une phase plus ancienne du développement des patois. Il procède dans ce cas à un examen qui rappelle souvent celui qu'entreprend un géologue qui cherche dans les couches du sol des témoignages du passé.

Pour qu'un atlas soit un instrument de travail digne de toute confiance, il ne doit pas donner au chercheur l'impression d'une photographie retouchée. Je crois que c'est la tendance de certains linguistes à remanier les faits, qui a déterminé J. Gilliéron à demander catégoriquement qu'un atlas ne soit pas l'œuvre d'un spécialiste, afin que les matériaux gardent un caractère d'instantanéité qui les distingue de ceux utilisés précédemment (p. 535).

Et je répète, pour conclure, l'importante opinion de Gauchat, exprimée en 1925 : « ... La science, devenue toute biologique après être restée trop longtemps systématique, n'a aucun intérêt à de pareils nivellements

ou aplanissements des difficultés. Elle a tout avantage à ce que les problèmes se posent avec une parfaite netteté et dans toute leur complexité. Représenter les phénomènes de la nature tels qu'ils s'offrent à un esprit sincère et libre de conventions, est aujourd'hui la seule tâche digne d'une science biologique » (pp. 268-269).

FAUT-IL RENONCER A LA RÉDACTION D'ATLAS LINGUISTIQUES RÉGIONAUX ? — Je ne suis aucunement d'avis qu'on renonce à la rédaction d'atlas linguistiques régionaux ; mais j'estime indispensable que ceux-ci soient rédigés selon une méthode aussi rigoureuse que celle des atlas généraux. Je crois en outre qu'il faut réduire les questionnaires des atlas linguistiques généraux, afin que l'enquête puisse être faite le plus vite possible et augmenter en revanche le nombre des atlas régionaux, en tenant compte cependant de l'expérience chèrement acquise par les précurseurs (cf. aussi p. 591).

PRÉPARATION DES ENQUÊTEURS. — Ma propre expérience m'incite à conseiller une bonne préparation des enquêteurs avant qu'ils commencent leurs enquêtes sur place. Ces études préparatoires peuvent leur épargner de nombreuses erreurs et rendre plus fructueux leur pénible labeur, que peuvent seuls comprendre vraiment ceux qui le connaissent par expérience (cf. la page émouvante où Jaberg décrit la manière dont se déroule une enquête sur place en Italie, pp. 575-576).

La manière de préparer les enquêteurs du domaine finnois peut être donnée en exemple, puisque les savants qui l'ont conçue ont fait eux-mêmes des explorations dans des conditions assez difficiles (pp. 1009-1012 ; cf. aussi le *Vade-mecum* des enquêteurs de l'Atlas de Folklore suisse, p. 776).

BONNE RÉUSSITE DANS UNE ENQUÊTE SUR PLACE. — Il me semble qu'il est utile d'indiquer comment on peut obtenir de bons résultats dans une enquête linguistique. Il faut bien connaître avant tout le système de notation phonétique et l'appliquer auparavant dans plusieurs endroits du domaine linguistique. Durant ces enquêtes préliminaires, on peut se familiariser avec la vie du pays dans son ensemble et reconnaître les parties faibles du questionnaire, ainsi que la façon dont réagissent les témoins. On doit savoir non seulement les mots qui figurent dans le questionnaire, mais aussi les termes apparentés, afin de pouvoir donner aux témoins, s'il le faut, des informations complémentaires. Il est indispensable de renoncer à sa façon de vivre et de s'adapter le plus possible à celle du milieu, pour essayer de conquérir le « cœur » des informateurs dont on veut étudier le langage. Les gens simples reconnaissent avec une rapidité étonnante les sentiments d'affection manifestés par une personne étrangère, et ils les récompensent par un attachement et par une sincérité qui

font les moments les plus agréables de la vie d'un enquêteur (cf. *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 106).

Enfin, il ne faut jamais considérer l'enquête comme un fardeau embarrassant ; on doit, au contraire, « aimer » profondément cette noble mission qui ajoutera à notre connaissance de l'évolution incessante du langage humain. Le résultat sera toujours en rapport direct avec les sacrifices personnels consentis (cf. *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 328).

5. Localités.

L'aspect des cartes linguistiques d'un atlas dépend fortement des localités choisies comme points d'enquête. J'ai la conviction qu'on obtiendrait des résultats tout à fait différents si l'on n'entreprenait des enquêtes que dans des localités qui ont une forte majorité de nouveaux habitants ou qui sont situées au carrefour des voies de communications les plus importantes.

Les points de vue adoptés pour le choix des localités. — On peut constater que les linguistes ont adopté, pour choisir les localités, les points de vue suivants :

1° *Point de vue géométrique.* — J. Gilliéron a eu comme principe de faire traduire le questionnaire dans un certain nombre de lieux à distance à peu près égale les uns des autres, en évitant cependant les localités qui pouvaient se recommander à l'attention du linguiste par des particularités ou des singularités ou se prévaloir d'un titre quelconque (p. 123). Cette conception de Gilliéron, si souvent critiquée, me paraît tout à fait en concordance avec le but même de son Atlas : « Il nous importait..., dit le maître, de mettre en lumière la façon dont les parlers populaires se comportent vis-à-vis de cette phalange de mots importés, dans quelle mesure ils les assimilent à leurs fonds anciens, à quel degré ils sont en communion avec le langage de Paris et accessibles à toute innovation. Ce sont des témoignages de leur état vital » (p. 117).

Gilliéron ne se proposait donc pas de voir dans quelle mesure les patois conservent encore des traces d'un ancien état linguistique, mais, tout au contraire, d'examiner dans quelle mesure ils ont assimilé « la phalange de mots » qui leur vient de Paris, ou, comme il le dit expressément lui-même, de reconnaître leur degré de communion avec le langage du centre culturel de la France.

Il s'agit là d'un point de vue entièrement *biologique*, qui exclut par conséquent toute tendance vers la réalisation d'un « grenier » lexicologique. Ce fait me semble avoir échappé aux chercheurs qui désirent trouver dans les cartes de l'Atlas linguistique de la France de nombreux

mots du terroir, qui reposent tranquillement quelque part, surtout dans les régions moins exposées au flot de la culture moderne.

Lorsqu'on veut rédiger des cartes linguistiques *purement biologiques*, le point de vue de Gilliéron me semble tout à fait justifié.

2° *Point de vue historique.* — Dans le reste de la *Romania*, aucun centre de culture n'a eu une influence comparable à celle de Paris. Pour cette raison, le point de vue biologique de Gilliéron a été abandonné par ses élèves, qui voulaient recueillir les derniers vestiges précieux des patois d'un domaine linguistique.

En effet, Mgr A. Griera est le premier qui adopte, pour le choix des localités du domaine catalan, le point de vue historique, tout en se laissant guider aussi par des considérations d'ordre culturel, social et économique (pp. 368-369).

Les auteurs de l'AIS, K. Jaberg et J. Jud, ont eux aussi accordé la préférence aux localités qui conservent mieux le patois le plus archaïque, mais ils ont introduit, outre des innovations en ce qui concerne l'examen du langage des villes, la méthode des relevés doubles pour approfondir les connaissances sur les centres d'irradiation linguistique (pp. 572-573).

3° *Point de vue plutôt culturel et social.* — M. Bartoli a adopté pour l'enquête de Pellis en Italie un principe assez différent et même rigide. Il a réparti les localités choisies en quatre groupes : les grands centres, les centres moyens, les petits centres et les points anormaux (c'est-à-dire tous ceux qui ne rentraient pas dans les trois autres catégories) (p. 607).

4° *Point de vue ethnique et linguistique.* — Le savant italien G. Bottiglioni est d'avis qu'il ne faut pas choisir les localités d'après des critères mécaniques, géométriques et géographiques, mais surtout selon des critères ethniques et linguistiques. Il est cependant intéressant de constater que Bottiglioni, tout en appliquant son principe de choix, aboutit à établir pour la Corse un réseau de points qui ne diffère pas beaucoup de celui de l'Atlas linguistique Gilliéron-Edmont (p. 549).

On peut mettre dans la même catégorie le procédé appliqué en Estonie par A. Saareste, qui a tenu compte de la densité de la population (p. 1030), ainsi que celui de Małecki et Nitsch, qui ont fixé les points de sondage selon l'état de conservation des parlers locaux (p. 976).

5° *Point de vue tenant compte de l'état des patois au moment de l'enquête.* — Lors de ses enquêtes dans la région des Ardennes, Ch. Bruneau a fait le choix selon l'opinion des gens du pays, étonné de la finesse d'oreille avec laquelle ils saisissaient des nuances de prononciation très délicates (p. 87).

J'ai procédé de même lors de mes enquêtes en Roumanie, tout en

tenant compte des facteurs géographique, ethnique, historique, économique et social (p. 720).

Les gens du pays m'ont toujours indiqué avec une précision étonnante quelques-uns des traits les plus caractéristiques des parlers locaux, ainsi que les régions où le patois commence à présenter des particularités inconnues chez eux. Leurs informations étaient souvent plus exactes que celles données par les intellectuels du pays.

Le futur chercheur peut choisir librement n'importe lequel de ces points de vue ; son choix doit être déterminé par le but qu'il veut atteindre par ses enquêtes. S'il m'est permis de donner un conseil, je dirais qu'il faut réfléchir longuement avant l'enquête proprement dite sur le problème du choix, car le nombre des points de sondage détermine la durée des recherches.

Qui doit fixer les points ? — Bottiglioni est d'avis que le choix des points ne doit pas être fait par l'enquêteur, mais seulement par l'organisateur de l'œuvre (p. 549). Mais on constate que dans les autres enquêtes, on a souvent dû modifier sur place la liste des localités fixée préalablement (p. 975). Les auteurs de l'AIS ont laissé une assez grande liberté à Scheuermeier, tandis que Rohlfs et Wagner ont fait eux-mêmes le choix pour l'Italie méridionale et la Sardaigne (p. 574). M. Bartoli de son côté estime normal le principe de ne pas fixer d'avance tous les points ; Pellis a choisi lui-même un bon nombre de localités pour l'Atlas linguistique italien (p. 607).

Il ne faut pas, à mon avis, que les directeurs d'atlas obligent un enquêteur à respecter des décisions prises loin de la réalité linguistique ; ils doivent lui laisser la faculté de modifier sur place — selon certains principes fixés d'avance — la liste des localités établie dans leur cabinet de travail, car personne n'est mieux en mesure que l'enquêteur de déterminer si tel point doit être étudié ou non (p. 549).

Le parler des grands centres. — Il est très difficile d'étudier le parler (ou plutôt les parlers) des grands centres (cf. p. 526). J. Gilliéron a renoncé à le faire pour son Atlas (p. 123) ; Mgr Griera s'est contenté de choisir comme témoin du parler de Barcelone le philologue Pompeu Fabra (p. 371) ; Mgr Gardette a renoncé à étudier le parler de Montbrison, parce que le français domine partout dans cette localité (p. 216) ; E. Blancquaert et ses collaborateurs ont remarqué, lors des enquêtes dans des villes, que les citadins ignorent un certain nombre de mots bien connus de villageois (pp. 814, 817). Moi-même en Roumanie, j'ai dû me contenter d'enregistrer le parler de personnes habitant les faubourgs des villes (par exemple pour Bucarest et Iashi).

Les auteurs de l'AIS ont cru pouvoir résoudre ce problème difficile en faisant des enquêtes doubles à Turin, Milan, Venise, Bologne et Flo-

rence (p. 573). L'enquête entreprise par G. Bottiglioni à Pise semble ne pas satisfaire, selon le contrôle de Giacomelli, en ce qui concerne la pureté dialectale des phrases (p. 554 et note).

Il me semble, comme je l'ai dit ailleurs (cf. p. 526), que pour étudier le parler des villes, il faut faire des enquêtes distinctes pour chacune des classes sociales les plus importantes.

Les contrées bilingues. — Il faut accorder dans les grandes enquêtes linguistiques une attention particulière au langage des contrées bilingues, car il peut souvent apporter des informations très précieuses pour l'étude des patois de la plus grande partie du pays.

Faute de moyens financiers, les auteurs de l'AIS n'ont pas pu étendre les enquêtes aux parlers allemands, albanais et slaves de l'Italie ; G. Rohlfs seul a pu étudier, dans l'Italie méridionale, deux localités grecques et une commune albanaise (p. 574). Ugo Pellis a cependant fait des enquêtes dans les contrées italiennes bilingues (p. 608) et les auteurs des deux Atlas linguistiques roumains ont procédé de la même manière (p. 722).

Enquête en zigzag. — E. Edmont a dû faire de nombreux déplacements, c'est-à-dire suivre un itinéraire en zigzag, afin d'échapper à l'influence des sons rencontrés dans un patois étudié la veille (p. 124). L. Gauchat reconnaît, dans les notations de J. Jeanjaquet et E. Tappolet, pour les *Tableaux phonétiques*, l'influence des habitudes contractées au cours d'enquêtes précédentes dans d'autres régions de la Suisse romande (p. 264). G. Bottiglioni, lui, soutient qu'il a pu se libérer du « préjugé » de l'enquête en zigzag, car le danger de l'autosuggestion peut être évité, déclare-t-il, par une sûre connaissance de la région, par un bon choix des informateurs, par une recherche minutieuse et par la confrontation de deux ou plusieurs témoins (p. 552).

Quant à moi, je puis affirmer qu'en appliquant la méthode des enquêtes en zigzag, j'ai pu échapper à l'influence d'un parler précédemment enregistré, lorsque mes oreilles étaient encore « pleines » de son système phonétique (p. 145 ; cf. aussi pp. 705-706).

La même localité visitée plusieurs fois. — E. Blancquaert avait l'habitude, au début de ses enquêtes, de retourner deux ou trois fois dans la même localité, en travaillant trois ou quatre heures, avant d'en finir avec la traduction de toutes les phrases de son questionnaire (p. 808). Mgr Gardette et ses collaborateurs ont procédé de la même manière lors des enquêtes dans la région lyonnaise ; cependant, ils reconnaissent « bien vite que, lorsqu'il s'agit d'un vaste domaine, (la) méthode qui s'interdit les repentirs est la seule utilisable » (p. 224).

Il sera très difficile pour le linguiste de reconnaître sur les cartes de

l'atlas quelles sont les réponses enregistrées à une date ultérieure et si elles ont été données par le témoin de la première enquête ou par un autre.

Localités dont le parler ne peut pas être étudié sur place. — Il arrive parfois qu'un enquêteur étranger ne peut étudier sur place le parler de certains points parce qu'on l'empêche de s'éloigner par trop de son centre d'action (pp. 962-963 ; cf. aussi p. 551).

Ainsi, je n'ai pu me rendre dans certaines localités des pays limitrophes de la Roumanie ; les autorités m'ayant interdit catégoriquement de pénétrer sur leur territoire, j'ai dû me contenter d'enregistrer le parler d'après le témoignage de deux personnes que les mêmes autorités ont fait venir dans les petits centres voisins.

Distance entre les localités. — La distance entre les localités varie beaucoup d'une enquête à l'autre ; elle dépend des particularités du pays et du réseau souvent très ancien des voies de communication (cf. le début de ce chapitre).

Dans l'Atlas linguistique italien les distances varient entre 15 et 30 kilomètres (p. 607) ; dans l'Atlas dialectal de la Flandre du Sud-Est de Blancquaert et Vangassen, la distance entre les points étudiés est de 5 kilomètres (p. 812).

Densité des points. — On remarque une tendance à augmenter le nombre des points de sondage, afin d'obtenir une documentation linguistique présentant moins de lacunes.

Voici la densité de quelques atlas romans : un point correspond dans l'Atlas linguistique de la France à 830 km² (p. 369) ; dans l'Atlas linguistique catalan à 600 km² (p. 369) ; dans l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, à 765 km² (p. 575) ; dans les deux Atlas linguistiques roumains, à 773 km² (pp. 722-723), etc.

L'Atlas linguistique italien semble avoir (parmi les atlas romans), à en juger d'après les enquêtes faites jusqu'à présent, la densité la plus forte (p. 608).

Informations sur les localités dont le parler est enregistré. — Tous les atlas ainsi que les monographies doivent contenir des informations très détaillées sur les localités dont le parler a été enregistré. A ce sujet, les chercheurs peuvent prendre surtout exemple sur les informations données par Jaberg et Jud (p. 574), G. Bottiglioni (p. 549), H. Kurath (pp. 921-922), et sur celles que je me propose de donner pour l'Atlas linguistique roumain I (pp. 720-722).

Lieu de l'interrogatoire. — Les enquêteurs ne sont pas du même avis quant au lieu où l'on peut faire l'enregistrement des réponses. Voici, à ce sujet, quelques opinions : l'abbé Rousselot (p. 310) et Ch. Bruneau (p.

89) considèrent la famille du témoin comme le lieu le plus propice ; G. Bottiglioni a souvent commencé les enquêtes dans sa chambre d'hôtel, pour les finir dans la maison des témoins, ou sur la place publique, au café ou à l'ombre des châtaigniers, etc. (p. 552) ; P. Scheuermeier préfère un endroit plus tranquille (la famille de l'informateur) à un lieu public où l'on est toujours distrait et détourné de son travail (p. 569).

J'ai obtenu de très bons résultats en travaillant plutôt en tête-à-tête avec mes témoins, de préférence chez eux, lorsque cela était possible. Souvent, ils n'aimaient pas que des tiers, même des membres de la famille, fussent présents lors de l'interrogatoire. Les gens de la campagne se sentent intimidés par la présence d'une autre personne, qui veut parfois montrer une connaissance plus étendue du langage du pays (cf. pp. 89, 140).

J. Cantineau a toujours fait son interrogatoire en public et presque jamais avec un seul informateur ; il affirme que cette manière d'opérer augmente beaucoup l'intérêt de l'enquête (pp. 1098-1099). Il est difficile, il faut l'avouer, d'appliquer dans une enquête — où l'intérêt linguistique réclame la connaissance des réactions du témoin en face des questions — la méthode pratiquée par cet auteur dans ses explorations de l'arabe.

Une enquête moderne doit se dérouler toujours dans un lieu tranquille, où l'enquêteur est en mesure de noter ce qu'il entend et non pas ce qu'il croit entendre.

Durée des enquêtes. — Gilliéron attachait une grande importance au principe de l'*instantanéité*, du *synchronisme* des relevés (pp. 124, 535). C'est pourquoi E. Edmont a terminé en quatre ans (1897-1901) les enquêtes dans les 639 localités de l'ALF (p. 124). Mais plusieurs auteurs d'atlas linguistique n'ont pas suivi cet exemple.

Ainsi, O. Bloch a fait son enquête dans 26 localités des Vosges de 1904 à 1913 (p. 94) ; l'abbé Meunier a mis de 1894 à 1911 pour enregistrer les parlers de 313 communes nivernaises (pp. 97, 99) ; les enquêtes de Mgr A. Griera en Catalogne (101 points) ont duré de 1912 à 1922 (p. 371) ; P. Le Roux a visité les 77 localités bretonnes de 1911 à 1920 (pp. 949-950) ; A. Saareste a réuni les matériaux de son Atlas estonien (500 points) de 1915 à 1937 (p. 1030), etc.

Le principe du synchronisme a surtout été respecté par Scheuermeier, qui a fait de 1919 à 1925 les 311 relevés du domaine italien (p. 568), par G. Bottiglioni, qui a enregistré de 1928 à 1932 les parlers de 55 localités italiennes (pp. 549-550), et par moi-même qui ai fait les 308 relevés pour l'Atlas roumain de 1930 à 1937 (pp. 722-723).

Or, une carte linguistique dressée à l'aide de matériaux recueillis à des dates différentes n'offre pas au linguiste le caractère de synchronisme, qui est d'une grande importance lorsqu'on étudie à fond les données linguistiques et surtout la biologie des patois.

On sait bien que la durée des enquêtes est souvent déterminée par des motifs d'ordre financier, mais il est recommandable de prendre, avant l'enquête, toutes les précautions nécessaires pour respecter le plus possible le caractère d'instantanéité des relevés.

6. Informateurs.

Les informateurs jouent dans une enquête le rôle le plus important, car c'est de leur qualité que tout dépend (p. 576). En 1887 déjà, l'abbé Rousselot insiste sur ce point (p. 43). En 1905, L. Gauchat recommande, lui aussi, la plus grande circonspection à tous ceux qui se contentent de l'examen rapide d'un parler (p. 192) ; il juge le choix des témoins beaucoup plus délicat qu'on ne l'imagine d'ordinaire (p. 191). Il reprend le problème en 1925, en montrant dans quelle mesure les informateurs peuvent influencer la notation de deux enquêteurs (cf. pp. 265-267).

En Grèce, le choix des informateurs peut exercer une influence décisive sur la valeur des matériaux, étant donné les divers états de la langue dans ce pays (pp. 1046-1047).

En examinant la méthode des travaux, j'ai toujours mis en évidence la qualité des témoins, afin de faciliter le jugement sur la valeur des matériaux (cf., par exemple, pp. 125-130, sur les informateurs de l'ALF).

J'ai la ferme conviction que, si l'on ne choisit les témoins d'après un plan bien conçu, on s'expose à présenter des cartes linguistiques qui ne reflètent pas le parler de la majorité des individus employant encore le patois dans leur entourage. Il faut donc appliquer dans cette partie de l'enquête une méthode très rigoureuse, pour donner aux matériaux la comparabilité nécessaire et aux cartes une valeur documentaire incontestable.

Quelques aspects du choix. — Il faut montrer quelques aspects du choix dans les enquêtes les plus importantes.

E. Edmont ne semble pas avoir suivi un plan très précis pour le choix de ses informateurs, lesquels diffèrent beaucoup par le métier, par l'âge et par le degré d'instruction (pp. 125-130).

Ch. Bruneau a fait le choix d'après les conseils des gens du pays, qui savent apprécier « en fins connaisseurs, ceux qui parlent bien le patois » ; il considère les personnes intelligentes comme particulièrement dangereuses pour les phénomènes de syntaxe et de morphologie (pp. 88-89), et presque tous les enquêteurs sont de cet avis (voir plus bas).

Les auteurs de l'AIS ont laissé aux enquêteurs la plus complète liberté, puisque eux seuls pouvaient se rendre compte de la qualité des témoins (p. 576).

Mgr A. Griera a accordé une préférence marquée aux témoins intelli-

gents, peut-être à cause de l'étendue de son questionnaire, lequel contient près de trois mille questions (p. 371).

E. Blancquaert s'est décidé à ne faire traduire les phrases du questionnaire que par des personnes âgées de 20 à 40 ans, sans pouvoir suivre rigoureusement ce principe (p. 809) ; il y a souvent parmi ses informateurs des instituteurs (pp. 809, 826) et même des enfants allant à l'école, car ces derniers, affirme l'auteur, sont encore ancrés dans leur patois (pp. 815, 817-818).

G. Bottiglioni de son côté déclare n'avoir appliqué aucune norme durant ses enquêtes en Corse, et remarque en même temps que les connaissances de l'informateur étant forcément relatives, ses réponses n'auront pas toujours la même valeur (p. 550).

Quant à moi, j'ai cru devoir adopter des critères très stricts, pouvant même sembler pédantesques, mais que j'estime indispensables pour assurer la véracité et l'exactitude des réponses (pp. 723-725).

P. G. Wirth, lors de ses enquêtes dans le domaine sorabe, a accordé la préférence aux femmes qui avaient dépassé la trentaine, car celles-ci conservent mieux le patois (p. 981).

A. Saareste a interrogé dans ses enquêtes estoniennes des personnes âgées, pour obtenir des matériaux aussi archaïques que possible (p. 1030).

H. Kurath a accordé une grande attention au choix des témoins, et s'est décidé à interroger trois informateurs : le premier appartenant au bas peuple, le deuxième plus instruit et d'un âge moyen, et le troisième choisi parmi les intellectuels (p. 922). Il examine ainsi le langage par classes sociales.

H. Baumgartner et R. Hotzenköcherle ont interrogé dans chaque localité choisie un homme pour les travaux masculins et une femme pour les occupations féminines (p. 770).

E. Röhr a également attaché une grande importance, dans ses enquêtes folkloriques, à l'âge et au sexe de ses correspondants, afin de permettre une interprétation exacte des matériaux (p. 761).

Pour les enregistrements et les expériences au palais artificiel, on doit souvent se contenter des gens qui veulent se prêter à ce genre de recherches (p. 1056).

Ces quelques considérations concernant le choix montrent clairement l'importance de ce problème dans une enquête, ainsi que la manière dont plusieurs enquêteurs ont cru le résoudre.

Bons informateurs. — Il est assez difficile d'indiquer quelles sont les qualités d'un bon informateur. Seul un enquêteur très conscient de sa mission peut décider sur place dans quelle mesure une personne du pays satisfait aux conditions requises.

P. Scheuermeier a fait l'expérience, dans ses enquêtes pour l'AIS, qu'en général de rudes montagnards, habitués à un travail dur et con-

tinu, résistent mieux aux fatigues d'un interrogatoire que les gens de la plaine fertile, les intellectuels ou les personnes habituées à une vie facile (p. 577).

Quant à moi, j'ai obtenu de très bons résultats en interrogeant des gens simples, qui n'ont pas l'habitude de lire chaque jour les journaux et de se rendre sans cesse dans les villes voisines.

Si l'on veut connaître le patois authentique et non pas un flot de termes nouveaux, il faut chercher une personne pour qui le parler des aïeux constitue encore le seul moyen de communiquer non seulement avec sa propre famille, mais aussi avec les gens du même pays.

Il sera peut-être plus facile de reconnaître les qualités d'un bon témoin, si l'on indique quels sont, d'après les remarques des enquêteurs, les mauvais informateurs.

MAUVAIS INFORMATEURS. — Les mauvais informateurs peuvent être répartis en huit catégories :

1° *Personnes trop âgées.* — Les personnes trop âgées n'ont pas assez de patience ni de spontanéité, et leur mémoire ne réagit pas sur-le-champ (p. 725). Elles ne fournissent pas, comme on le dit d'ordinaire, le langage à son étape la plus avancée et présentent des défauts physiques : ouïe dure, perte de dents, etc. (p. 192 ; cf. aussi p. 964).

2° *Personnes trop jeunes.* — Les personnes trop jeunes offrent souvent un patois mitigé, contaminé par des formes appartenant à la langue commune du pays (p. 192). Elles ont une tendance accentuée vers l'innovation et sont fortement influencées par l'école (voir cependant p. 1160, le chapitre *Les enfants*).

3° *Illettrés.* — Les illettrés sont parfois difficiles à interroger, et n'ont pas l'habitude de traduire des constructions syntaxiques trop compliquées (pp. 191, 566-567). Cependant, plusieurs enquêteurs les ont recherchés (voir p. 1160).

4° *Personnes instruites.* — Lorsqu'on interroge des personnes instruites, on ne peut pas toujours distinguer le fonds primitif du savoir acquis dans les livres et par les relations avec les lettrés ou avec les habitants d'autres pays plus civilisés (p. 1095, note). Les sujets intelligents créent sans scrupules des formes analogiques et calquent des tournures propres à la langue littéraire (pp. 88-89). Ils peuvent en outre avoir des opinions préconçues sur le phonétisme du patois (p. 192).

5° *Amateurs de patois ou intellectuels.* — P. Scheuermeier considère les amateurs de patois ou les intellectuels comme des sujets très discutables, car ils fournissent un patois arrangé, défiguré par leur incompétence en la matière et par l'habitude d'une transcription insuffisante ; ils tâchent de faire revivre un langage qui est peut-être déjà mort ou

modifié depuis longtemps (p. 577). Ces dilettantes se piquent de leur savoir, et décorent leurs entretiens de quelques formules patoises toutes banales, et se mettent à inventer lorsqu'on veut approfondir (p. 191).

Cependant, il faut ajouter tout de suite qu'une partie des enquêteurs affirment avoir obtenu de bons résultats en faisant traduire les phrases de leur questionnaire par des intellectuels (surtout des instituteurs), car, disent-ils, ceux-ci comprennent bien plus vite l'importance et le but d'une enquête linguistique ; ils sont presque toujours les amis du peuple et connaissent mieux que personne les gens du pays et leur façon de s'exprimer (pp. 809, 826 ; cf. aussi pp. 554 et 1057).

6° *Personnes qui ont fait un séjour hors de leur pays.* — Les témoins qui ont séjourné longtemps hors de leur pays peuvent avoir dans leur prononciation des phonèmes qui n'appartiennent pas au langage de la localité, et user de tournures apprises ailleurs (p. 724 ; cf. aussi p. 951).

7° *Personnes dont les parents ne sont pas originaires du pays.* — L'ascendance du témoin est d'une grande importance, car si la mère de l'informateur, par exemple, n'est pas née dans la localité où l'on fait l'enquête, on est en danger d'entendre un patois mélangé ; la population d'aujourd'hui, remarque Gauchat, est moins stable qu'autrefois, et on a souvent de la peine à se procurer des sujets dont les parents offrent des deux côtés toutes les garanties de pureté dialectale (p. 192).

8° *Petites gens.* — On ne doit pas s'adresser aux petites gens d'un pays, c'est-à-dire aux personnes très modestes et trop obscures, qui se contentent d'adopter le plus vite possible un langage qui ne puisse pas les compromettre ou simplement les singulariser. Quelques-uns de mes témoins appartiennent à cette catégorie, car mon choix, malgré toutes les précautions prises, n'est pas tout à fait exempt de défauts (cf. p. 729). J. Marouzeau caractérise très bien le langage des petites gens : « Le vocabulaire de ces gens est comme un terrain neutre, à mi-chemin entre le parler vivant de ceux qui créent les formes nouvelles et la langue morte de ceux qui conservent les formes anciennes... Les usagers de cette langue banale ne font pas leurs phrases, ils les reçoivent toutes faites, les adoptent comme des moules où viennent se couler les mots de leur pauvre vocabulaire ; ou plutôt ils n'emploient pas à proprement parler des mots, ils ne connaissent que des liaisons et des groupes presque inanalysables, donc immuables » (*Deux aspects de la langue vulgaire : langue expressive et langue banale*, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVIII, 1927, p. 66).

Voilà quelques observations dont l'enquêteur fera bien de tenir compte s'il veut présenter des matériaux linguistiques vraiment dignes de confiance.

J'ajouterai encore quelques informations complémentaires :

Les illettrés. — Plusieurs dialectologues ont préféré choisir comme témoins des gens sans aucune instruction, bien que cela complique l'enquête.

Ch. de Tourtoulon réclamait en 1890 qu'on s'adresse aux illettrés pour avoir d'eux des renseignements exacts sur les idiomes locaux. Pour saisir l'allure et la physionomie des parlers populaires vivants, « une cuisinière vaut, dit-il, dix élèves de l'École des Chartes », et pour relever à première vue certaines particularités de la faune ou de la flore locales, « un paysan vaut dix citadins, fussent-ils membres de l'Institut » (p. 292).

B. Schädel n'a travaillé qu'avec des illettrés pendant les enquêtes qu'il a faites à partir de 1906 pour déterminer la frontière entre le gascon et le catalan (p. 343). G. Millardet, dans la région des Landes, s'est aussi adressé surtout à ces personnes (p. 324), et j'ai procédé de même en Roumanie (p. 724). T. Navarro leur a également accordé la préférence au cours de ses enquêtes pour l'Atlas de Porto-Rico (p. 432).

Enfants. — Les enfants ne figurent qu'incidemment parmi les témoins des enquêtes dialectales (cf. pp. 129, 551, 704). F. Krüger affirme qu'ils lui ont donné, lors de ses enquêtes dans le domaine catalan vers la frontière languedocienne, des formes hybrides à cause de l'influence du français sur les patois locaux (p. 344 ; cf. aussi p. 281).

Cependant, E. Blancquaert a noté des réponses données par des enfants en âge de scolarité, et cela surtout en Flandre zélandaise. Les influences de l'école qui se manifestaient furent combattues autant que possible par la collaboration à l'enquête d'une personne âgée, qui aidait à contrôler encore une fois les textes (p. 815). Il faut rappeler que ce savant ne tient pas à enregistrer le premier énoncé ; il a souvent noté les traductions après un accord intervenu entre toutes les personnes présentes à l'interrogatoire (p. 807).

Femmes. — Plusieurs enquêteurs ont choisi des femmes comme témoins, puisqu'elles conservent mieux le parler du pays et n'ont point à subir l'action dissolvante du service militaire, et qu'en raison de leurs fonctions domestiques elles bavardent plutôt entre elles qu'avec des étrangers (cf. pp. 99, 194, 579, 725, 826, 964-965, etc.).

Cependant, dans certaines parties du domaine français, on constate que les femmes ont une tendance accentuée vers toute nouveauté linguistique (cf. pp. 180, 194, 281). Et on constate en même temps que les jeunes filles flamandes deviennent, après avoir suivi une école française, d'actives propagatrices du français (pp. 826-827).

Dans le domaine chinois, il faut exclure les femmes comme témoins d'une enquête linguistique, car elles sont presque exclusivement originaires d'un pays voisin (p. 1116).

ÂGE. — Quant à l'âge des informateurs, on constate dans presque toutes les enquêtes (cf. cependant pp. 53, 725, 951) le manque total d'un principe directeur : le parler d'une localité est noté d'après le témoignage d'une personne plus jeune, tandis que pour un point voisin, l'informateur est une personne plus âgée. J'ai souvent dressé, dans mon exposé, des statistiques concernant l'âge des témoins (cf. pp. 129, 372, 551-552, 579) ; elles prouvent l'absence de tout principe chez un bon nombre d'enquêteurs.

Cependant, L. Gauchat a affirmé en 1905 déjà que la période d'épanouissement des lois phonétiques est l'âge de 30 à 60 ans, l'âge où l'on parle avec énergie, où l'on a quelque chose à dire (p. 194). La même idée a été précisée en 1925 par W. v. Wartburg : « Pour offrir vraiment un instantané des parlers d'un pays, il faudrait donc s'adresser à une seule génération, par exemple celle entre quarante et soixante ans » (p. 372).

L'idée d'étudier séparément le langage de chaque génération a été formulée en 1910 par G. Millardet. Il voulait questionner dans chaque localité un même nombre de sujets représentant chacun une génération différente, et faire concorder ces générations de commune à commune (p. 325). K. Jaberg et J. Jud reconnaissent, eux aussi, après l'achèvement des enquêtes, qu'il aurait fallu interroger dans les communes quelque peu étendues des personnes d'âges différents et appartenant à différentes classes sociales (pp. 579-580 ; cf. aussi p. 1019).

Bennike et Kristensen se sont adressés à la fin du siècle passé aux personnes plus âgées qui n'étaient pas encore trop influencées par la langue commune (p. 849) ; A. Saareste a surtout interrogé les personnes âgées de 50 à 95 ou de 50 à 70 ans, puisqu'il voulait noter une phase linguistique aussi archaïque que possible (p. 1030).

DENTITION. — Lorsqu'on examine l'âge des témoins, on peut facilement reconnaître que les dents des témoins n'ont pas très souvent retenu l'attention des enquêteurs. Pourtant, on sait très bien qu'une mauvaise dentition influence beaucoup la prononciation. J'ai dû maintes fois renoncer aux services de très bons informateurs à tous les points de vue, à cause du mauvais état de leurs dents (p. 725).

AUTRES DÉFAUTS. — Mon expérience m'incite à conseiller d'éviter les balbutieurs, les nasillards, les bégayeurs, les personnes ayant des mâchoires un peu déplacées ou des lèvres trop épaisses ou trop minces, ainsi que celles qui sont trop dures d'oreille. Lorsqu'il travaille avec des personnes portant de grosses moustaches, l'enquêteur doit aussi regarder le mouvement des lèvres, qui permet de reconnaître facilement des phonèmes que l'ouïe ne saisit pas. Il fera bien, en outre, de placer le témoin devant lui, afin que les sons prononcés par celui-ci viennent frapper en même temps ses deux oreilles (cf., à ce sujet, l'étude du Père Gemelli, *Il mecca-*

nismo dell'influenza dei movimenti della testa sulla localizzazione dei suoni, citée dans la bibliographie, p. 614, note).

Tout ce que je viens de dire concernant le choix des témoins peut paraître prétentieux et même pédantesque, mais je suis obligé de répéter ce que j'ai dit ailleurs (p. 725) : aucune précaution ne doit être jugée superflue, lorsqu'elle assure la véracité et l'exactitude des réponses recueillies sur place par un spécialiste.

Nombre des informateurs. — Le nombre des informateurs qui doivent être interrogés dans une enquête a constitué depuis longtemps un sujet de discussion.

Avec sa pénétrante intuition des faits du langage, l'abbé Rousselot a distingué dans le parler de l'individu trois éléments : 1° l'*élément réfléchi*, dont chacun a la pleine conscience et qui se présente à l'appel de la réflexion ; 2° l'*élément instinctif*, constitué de l'ensemble des formes qui sont en train de se produire ou en voie de disparaître ; il s'efface à la réflexion et échappe à la conscience ; 3° l'*élément idéal*, qui est constitué de tout ce qui, dans notre esprit, réalise le type idéal du beau langage (cf. pp. 310-311).

Il estime, d'après son expérience, que l'élément réfléchi d'un patois ne varie guère dans un même village, et que, par conséquent, le témoignage d'un seul individu vaut pour tous (p. 311).

Il me semble que c'est là l'un des principes de base des grandes enquêtes linguistiques, où les enquêteurs se sont contentés dans la plupart des cas d'interroger un seul témoin par localité.

Un seul informateur. — Les grands travaux qui reposent en général sur le témoignage d'une *seule personne par point d'enquête* sont les suivants : l'Atlas linguistique de la France (p. 125) ; le Petit Atlas linguistique d'une région des Landes (p. 325) ; les études de Ch. Bruneau dans la région des Ardennes (p. 89) ; l'Atlas linguistique des Vosges méridionales (O. Bloch a parfois interrogé de deux à six sujets secondaires, p. 96) ; l'Atlas linguistique de la Catalogne (p. 372) ; les études de l'abbé Meunier dans la région nivernaise (p. 99) ; l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne (p. 951) ; l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale (p. 579) ; l'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique (p. 977) ; l'Atlas linguistique et ethnographique italien de la Corse (pour la majorité des points, p. 551) ; l'Atlas linguistique roumain I (p. 726), l'Atlas linguistique italien (p. 609) ; l'Atlas linguistique de la Lozère (p. 335) et même l'Atlas de Folklore suisse (pp. 779-780).

Le principe du sujet unique oblige l'enquêteur à choisir son informateur avec la plus grande circonspection, mais il facilite énormément la comparaison des matériaux, car le linguiste n'est pas contraint, lorsqu'il

examine une carte, de se demander à chaque instant lequel des témoins a donné les réponses (cf. p. 726).

Plusieurs informateurs. — Il y a cependant un nombre plus réduit de grandes enquêtes dont les matériaux ont été fournis par deux ou plusieurs informateurs par localité. Ainsi, par exemple, les Atlas régionaux du domaine néerlandais conçus par le savant E. Blancquaert (cf. pp. 808-809), l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre (p. 922), les études de Mgr P. Gardette dans la région du Forez (pp. 216-217), l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique (p. 770).

Les monographies linguistiques sont, comme il est normal, rédigées d'après des matériaux obtenus par l'interrogation de plusieurs personnes, puisqu'elles doivent apporter des données plus détaillées. Ces études me font l'impression de cartes géographiques à une échelle très réduite.

Informations sur les témoins. — Les monographies et les atlas doivent donner les informations les plus détaillées sur les témoins, pour que le chercheur soit toujours en mesure de se rendre compte de la valeur des matériaux et de l'influence qu'a pu exercer sur ceux-ci l'instruction ou la vie en général de la personne qui les a fournis.

Je crois avoir montré dans cet ouvrage, par plusieurs exemples, que l'on peut parfaitement apprécier la valeur des informateurs d'après les renseignements donnés par les enquêteurs.

Il est inutile d'indiquer de nouveau les particularités des témoins qui doivent être mentionnées. Je me borne à rappeler les informations détaillées publiées par les auteurs de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale (p. 579), celles présentées par Bottiglioni dans son Atlas de la Corse (p. 552) et, enfin, celles que je me propose de donner pour l'Atlas linguistique roumain I (p. 726).

7. Transcription phonétique.

Plusieurs systèmes de notation phonétique. — En 1853, B. Biondelli a créé un système de signes conventionnels, empruntés aux langues germaniques, scandinaves et slaves, pour représenter par écrit les nombreux phonèmes des patois italiens (p. 481). Vingt ans plus tard, en 1873, G. I. Ascoli a publié lui aussi, dans l'Avant-propos de la revue *Archivio glottologico italiano*, un système de transcription (p. 488), qui a été utilement complété en 1910-1913 par P. G. Goidanich (p. 489) et, tout dernièrement (en 1924-1925), par Clemente Merlo (p. 491).

Pour le français, l'abbé Rousselot a imaginé en 1887 un système de notation qu'il explique en détail dans la *Revue des patois gallo-romans* (t. I, 1887, pp. 3-7) et qui, avec un bon nombre de signes supplémentaires, est à la base des notations phonétiques actuelles. Quelques particularités

de ce système se retrouvent dans ceux qui sont employés pour les autres langues romanes (cf., par exemple, celui de l'Atlas linguistique roumain).

A la base de ce système se trouve l'alphabet gréco-latin, plus ou moins enrichi et modifié.

Mais le dialectologue qui opère dans le domaine des langues romanes doit constater, non sans regret, de grandes divergences entre les divers systèmes de notation de ce domaine. Plusieurs dialectologues et linguistes n'ont pas voulu renoncer à leurs habitudes pour créer un système unique, ou du moins tenter un rapprochement.

Le système élaboré par l'Association de phonétique (lequel est souvent mentionné dans mon étude) a surtout pour principe de créer des signes entièrement nouveaux, alors que les systèmes précédents reposent plutôt sur l'alphabet latin avec des signes diacritiques.

Malgré la tentative faite à Copenhague en 1925, les dialectologues et les linguistes continuent à suivre des usages distincts en matière de notation phonétique. Cet état de choses est peut-être dû au fait que chacun se contente encore de « cultiver son propre jardin », et que les études de détail interromaniques ne sont que des contributions tout à fait exceptionnelles.

Lorsque ces études seront plus développées, on sentira peut-être la nécessité d'un système de notation unique pour les langues romanes d'abord, puis pour tous les domaines. Le chemin à parcourir est encore assez long, mais cela n'empêche pas de faire dès à présent des tentatives de rapprochement entre les divers systèmes.

Une vue d'ensemble très utile sur la plupart des systèmes de notation (sauf pour les langues sémitiques) est donnée par l'ouvrage *Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten, von Fachgelehrten zusammengestellt unter Schriftleitung von M. Heepe* (Berlin, Reichsdruckerei, 1928, in-8°, VII-116 p.), qui mériterait d'être republié (cf. le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, pp. 54-56).

ÉDUCATION DE L'OREILLE. — L'abbé Rousselot a montré d'une façon magistrale l'importance de l'éducation de l'oreille : « Savoir écouter et comparer, c'est tout l'art du phonéticien. En général, on cherche à savoir non *comment* on dit, mais *ce* qu'on dit. Dès que le sens apparaît nettement à l'esprit, on néglige le son. D'où il suit qu'à moins d'en avoir fait une étude spéciale, nul ne sait comment il parle, ni (si ce n'est dans des cas très particuliers) comment les autres parlent. Chacun se fait des sons, formes élémentaires du langage, une idée fixe, et c'est d'après cette idée que l'on se règle dans leur emploi... Les appréciations de l'oreille se lient si intimement aux sensations de l'organe phonateur que l'on croit entendre ce que l'on croit prononcer, alors même que l'on prononce mal... Il en est de même quand on écoute : on n'analyse pas ; on se contente de l'im-

pression générale, et, si l'on a à rendre compte du son entendu, on y supplée en prenant dans sa mémoire les sons que l'on aurait voulu produire » (*Principes de phonétique expérimentale,* t. I, Paris, H. Welter, 1897-1901, pp. 35-36).

L'auteur signale aussi l'imperfection auditive des indigènes et la finesse d'ouïe des étrangers (pp. 36-40), le rôle de la distance dans l'impression que les sons produisent sur l'oreille (pp. 41-42) et l'importance du secours des yeux pour reconnaître les sons articulés par un témoin (pp. 43-44) (cf. p. 1161 de mon étude).

La conclusion mérite d'être rappelée une fois de plus : « Les appréciations fondées sur les sensations purement acoustiques ont toujours quelque chose de relatif qui dépend de la qualité de l'oreille et des habitudes de celui qui les utilise. Il serait bien étonnant si les linguistes, qui s'entendent à peu près sur la transcription des sons, se trouvaient d'accord sur leur valeur réelle. Je suis bien sûr qu'à moins d'une entente préalable, deux savants mettront deux valeurs différentes, bien rapprochées, si l'on veut, mais, je maintiens le mot, différentes, sur un même signe reconnu et adopté par eux. Nous avons chacun, en dehors des différences naturelles et acquises, des habitudes de langage qui s'imposent à notre appréciation. L'échelle des sons n'est pas la même pour tous, et nous manquons de la note fixe qui servirait de base à nos appréciations. Ici encore, la recherche des procédés d'expérimentation, qui nous permettent d'atteindre la réalité en dehors de nous, s'impose au phonéticien désireux de dire ce qui est et non ce qu'il sent, de substituer la réalité objective à l'impression personnelle, d'agrandir sa puissance visuelle et auditive, et d'étendre le champ de ses études au delà des limites étroites assignées à nos sens » (pp. 44-45).

Toutes ces remarques sont basées sur un bon nombre d'expériences que Rousselot a faites avec des élèves originaires de divers pays, qui ont suivi ses cours, et on ne peut pas les oublier lorsqu'on se propose d'entreprendre de nouvelles enquêtes dialectales.

TOUTE NOTATION PHONÉTIQUE N'EST QU'UN FAIBLE REFLET DU LANGAGE VIVANT. — Plusieurs enquêteurs ont signalé le fait que toute notation phonétique n'est qu'un faible reflet du langage vivant. Il est utile de mentionner, à ce sujet, quelques opinions :

1° G. Weigand a constaté, lors de ses enquêtes dans le domaine roumain, qu'il est impossible de noter toutes les voyelles perçues par l'oreille, car il faudrait un nombre dix fois plus grand de signes. Or, à mesure que le nombre des signes augmente, des erreurs peuvent se glisser plus facilement dans la notation, puisqu'il n'est pas possible d'établir une distinction tranchée entre les différents sons (p. 705).

2° Ch. Bruneau estime, dans ses études sur la région des Ardennes, qu'il n'est pas recommandable de noter des nuances phonétiques très

délicates et qu'il faut s'en tenir à une transcription phonétique approximative, car vouloir « exprimer dans la graphie des nuances très délicates, c'est vouloir peser au gramme près avec une bascule » (p. 90).

3° L. Gauchat reconnaît, dans l'introduction des *Tableaux phonétiques*, que la transcription la plus minutieuse n'est qu'un faible reflet du langage vivant, dont on néglige la mélodie, son élément le plus caractéristique (p. 271 ; cf. aussi p. 264).

4° G. Bottiglioni affirme, dans l'introduction de son Atlas de la Corse, qu'une transcription exacte devient impossible pour un ouvrage comme le sien, composé exclusivement de phrases (p. 555).

5° P. Scheuermeier, de son côté, dit avec raison qu'une reproduction exacte de toutes les nuances phonétiques, de même que des irrégularités et des inconséquences, représente un idéal qu'aucun dialectologue probe ne pourra prétendre avoir atteint, car tous les systèmes de transcription sont loin de pouvoir rendre toutes les finesses qu'une oreille exercée peut discerner (p. 580).

En conclusion, il faut s'en tenir, dans une enquête qui s'étend sur un vaste territoire, à un système de notation qui ne soit pas trop compliqué, et il faut éviter de créer sur place et à la hâte des signes nouveaux, avant de s'être bien assuré de l'existence réelle d'un phonème quelconque (pp. 727-278).

Notation normalisante et notation impressionniste. — Il y a deux procédés d'enregistrement des phonèmes entendus : la notation *normalisante* et la notation *impressionniste*.

Notation normalisante ou *schématisante*. — Selon le savant G. Bottiglioni, la notation phonétique ne doit pas reproduire la manière dont a parlé tel individu à tel moment, mais la façon dont on s'exprime habituellement dans un endroit. Il faut donc déterminer au moment de l'enquête la prononciation moyenne (sous son double aspect : individuel et social) d'une localité (p. 540).

L'auteur a appliqué ce principe lors de ses enquêtes pour l'Atlas de la Corse, dans le dessein de résoudre « l'étrange équivoque où se débat aujourd'hui la géographie linguistique » (p. 540).

En analysant en détail cette méthode (pp. 539-554), j'ai exposé les raisons qui m'obligent à la déconseiller : un enquêteur qui veut déterminer la prononciation moyenne d'une localité d'après le témoignage d'une seule personne s'arroge le droit de décider lui-même quelle est la « meilleure » forme patoise, et son jugement est influencé par ses idées personnelles (p. 553).

G. Piccitto est du même avis que Bottiglioni, lorsqu'il affirme qu'il n'existe et ne peut exister qu'une seule méthode de notation, la méthode

normalisante ou schématisante ; y renoncer, selon lui, signifie renoncer à examiner les sons avec intelligence (p. 595 ; cf. aussi pp. 874-876).

Notation impressionniste. — Les opinions suivantes me semblent établir suffisamment la supériorité de la notation impressionniste :

1° En 1902, dans sa *Notice servant à l'intelligence des cartes*, J. Gilliéron a demandé qu'on brise « avec l'errement... consistant à soumettre, plus ou moins sciemment, à des retouches le cliché de la perception première » (p. 131). Edmont a noté les phonèmes sans se soucier d'unifier la graphie des formes théoriquement identiques. Dans le cas d'une notation normalisante, l'enquêteur doit décider sur-le-champ si le phonème prononcé par le témoin représente ou non « la prononciation moyenne » du pays. Le principe d'une notation impressionniste a déterminé Gilliéron à déclarer que les cartes de l'Atlas linguistique de la France ne représentent que des instantanés, qu'elles ne reflètent que ce qui s'est passé chez tel sujet tel jour, le jour où Edmont a opéré, et que les réponses du même informateur n'auraient pas été nécessairement identiques la veille ou le lendemain de l'enquête (p. 535).

2° L. Gauchat constate en 1905 que jamais les formes recueillies au même endroit ne sont tout à fait identiques, et que ces contradictions apparaissent plus clairement chez le même enquêteur si celui-ci a noté, selon la seule bonne méthode, chaque forme d'après l'impression acoustique immédiate, sans procéder à aucune retouche et sans avoir recours à une préparation phonétique quelconque (étude de relevés antérieurs du parler de la même localité ou des environs) (p. 190). Il précise son point de vue en 1925, lors de la publication des *Tableaux phonétiques* ; il soutient dans cet ouvrage que la science devenue biologique « n'a aucun intérêt à de pareils nivellements ou aplanissements des difficultés. Elle a tout avantage à ce que les problèmes se posent avec une parfaite netteté et dans leur complexité. Représenter les phénomènes de la nature tels qu'ils s'offrent à un esprit sincère et libre de conventions est aujourd'hui la seule tâche digne d'une science bien comprise » (p. 269).

3° K. Jaberg et J. Jud ont donné aux enquêteurs de l'AIS la consigne de suivre la méthode impressionniste, la seule qui puisse être appliquée dans des enquêtes s'étendant sur un territoire plus vaste (p. 580 ; cf. aussi pp. 593-594). C'est pour cette raison qu'ils affirment que leur Atlas ne prétend pas refléter l'état général des patois (p. 584).

4° Ugo Pellis, a lui aussi, noté les réponses d'une manière impressionniste, comme j'ai eu souvent l'occasion de m'en convaincre.

5° On a suivi la même méthode pour enregistrer les matériaux de l'Atlas linguistique roumain (p. 728), ce qui a rendu nécessaires les longues notes qui accompagnent les cartes publiées jusqu'à présent (cf. p. 716).

6° Le Père Grootaers est, lui aussi, un partisan convaincu de la notation impressionniste, tout en reconnaissant à la transcription schématisante un seul avantage : « le matériel est présenté sous une forme plus claire qui permet une vue d'ensemble ; mais elle ne reproduit pas la réalité dans toute la richesse des nuances ; c'est une interprétation et elle s'expose donc à devenir une falsification » (p. 1117).

La notation impressionniste présente un double avantage : le chercheur peut voir d'une part les hésitations et même les erreurs de l'enquêteur, et de l'autre, les réactions des témoins pendant l'interrogatoire (cf. p. 567), deux éléments de la plus grande importance pour un examen plus approfondi des matériaux. Je crois fermement que la linguistique moderne ne peut tirer grand profit d'une « photographie » dialectale retouchée, où les petits coups de pinceau du « photographe » ont pu effacer des traits précieux de la réalité.

Informations sur la notation. — Tous les grands travaux donnent des informations très utiles sur le système de notation employé lors des enquêtes. Il faut cependant exprimer ici aussi le vœu qu'on adopte si possible les signes utilisés par les prédécesseurs. Cette concordance, qui faciliterait beaucoup la consultation des ouvrages appartenant à des domaines linguistiques non apparentés, est indispensable pour le progrès des études dialectologiques.

Appareils de phonétique et d'enregistrement. — Les appareils de phonétique et d'enregistrement sont de précieux auxiliaires des enquêtes. Cependant, L. Gauchat les considère comme « les canons de position qui assurent les conquêtes des laboratoires des capitales romanes, mais qui ne sauraient être qu'embarrassants pour les troupes mobiles de la dialectologie provinciale » (p. 195). En effet, pour les recherches avec des appareils, il faut beaucoup de temps et des témoins disposés à se prêter aux expériences (cf. pp. 729, 507).

On peut toutefois signaler en passant que l'inscripteur de la parole a été utilisé par G. Millardet (pp. 325-326), Ch. Bruneau (p. 91) et l'abbé Meunier (p. 99). A. Mirambel a réalisé des tracés en se servant, faute d'un informateur, de l'empreinte de son propre palais (p. 1061). Le palais artificiel a été employé par G. Millardet (p. 325), Ch. Bruneau (p. 91), l'abbé Meunier (p. 99), H. Pernot (p. 1057) et par T. Navarro (p. 433). Le phonographe a servi aux recherches de Ch. Bruneau (p. 91), H. Pernot (qui indique quelle a été la réaction des témoins, pp. 1055-1056) et des enquêteurs roumains (p. 729).

Les enregistrements les plus importants ont été d'ordinaire mentionnés sommairement à la fin de chaque division de mon étude, mais je n'ai pu étendre mon exposé outre mesure. Il serait utile, pour ce domaine aussi, de faire nn examen plus détaillé des méthodes suivies jusqu'à présent.

Les textes. — H. Pernot estime avec raison que les textes dialectaux ont toujours quelque chose d'artificiel. Lorsqu'on les écrit sous la dictée, ni la langue ni la phonétique ne se présentent au naturel (p. 1055). Dans mes enquêtes, j'ai dû prier l'informateur de parler lentement, pour pouvoir noter tout ce qu'il disait (p. 213) ; les partisans de la méthode de la conversation dirigée ont dû procéder de la même manière (cf. p. 175, note).

Les enquêteurs sont du même avis que Pernot, qui remarque que le choix d'un diseur dépend souvent, surtout si l'on ne dispose que d'un temps limité, de circonstances auxquelles on doit se plier et même de menus détails de la vie quotidienne (p. 1056).

Les enregistrements plus récents, faits à l'aide d'un magnétophone, semblent donner de meilleurs résultats (cf. p. 803).

8. Publication des matériaux.

La publication des matériaux sur des cartes soulève de nombreux problèmes, aussi bien techniques que scientifiques. Dans un cas comme dans l'autre, le facteur matériel joue un rôle décisif, puisque la publication de cartes linguistiques est au moins aussi difficile et coûteuse que celle de cartes géographiques et militaires. Tandis que pour les dernières on trouve toujours les moyens nécessaires, les premières, faisant partie du domaine de l'esprit, sont considérées, il faut l'avouer, comme des parents pauvres. L'effort d'un bon nombre de savants de tous pays pour publier des atlas linguistiques est d'autant plus méritoire qu'ils n'ont souvent bénéficié que d'un très modeste appui de la part de l'État ; il constitue un fait remarquable à notre époque d'utilitarisme.

Problèmes techniques. — Parmi les nombreux problèmes techniques, signalons les suivants :

1° *Le format des cartes.* — Il faut choisir un format qui offre suffisamment de place pour inscrire les réponses. Le papier doit être d'une bonne qualité pour qu'il résiste au maniement, et d'un format qui se trouve dans le commerce, car une confection spéciale cause des frais qui ne peuvent souvent être couverts par les maigres subsides dont dispose une telle entreprise scientifique. Nous nous sommes adressés pour l'Atlas linguistique roumain aux fabriques de papier du pays, qui ont mis à notre disposition à moitié prix toute la quantité de papier nécessaire à l'impression de tous les volumes.

Les auteurs de l'AIS ont dû réduire le format de la carte de l'Italie, pour le rendre plus maniable (p. 581). Pour les pays moins étendus, ce problème ne se pose pas, mais il devient presque insoluble dans le cas

de la Chine (cf. p. 1117) ou du domaine berbère, lequel s'étend de l'Atlantique à la frontière égyptienne (cf. p. 1073).

2° *Carte d'ensemble pour quelques domaines linguistiques.* — G. Wenker a été le premier qui ait dû envisager une carte d'ensemble pour le domaine germanique, afin de pouvoir reproduire les résultats de sa vaste enquête par correspondance. Son exemple a été suivi plus tard par G. G. Kloeke et L. Grootaers, qui ont fait graver une carte commune des pays de langue néerlandaise et des provinces allemandes limitrophes, avec un numérotage basé sur les données géographiques. Cette carte a été remaniée par W. Pée et P. J. Meertens, qui ont prévu 4.186 localités au lieu de 3.782 fixées par Kloeke et Grootaers (pp. 798-799).

Une carte d'ensemble fondée sur le même principe a été conçue par le Père Grootaers pour le domaine chinois (p. 1117).

Il n'existe malheureusement pas de carte analogue du domaine roman.

3° *Numérotage des localités dans le domaine roman.* — Dans l'ALF, J. Gilliéron a numéroté les localités de façon continue (p. 123, note) et le même système a été appliqué par Mgr Griera (cf. p. 369).

Dans l'AIS, on compte 990 numéros (p. 568), tandis que le nombre des localités n'est que de 407. Les numéros restants ont été réservés aux enquêtes ultérieures. Le même procédé est employé par l'Atlas linguistique roumain. On supplée de cette façon à l'absence d'une carte d'ensemble pour ces deux domaines linguistiques.

Dans l'Atlas linguistique allemand on a dû renoncer au numérotage, vu le grand nombre de localités (plus de 40.000) ; les localités sont représentées par des points, mais, pour aider le chercheur, chaque carte indique un nombre suffisamment grand de villes (p. 749).

4° *Composition du texte.* — Les atlas linguistiques les plus importants contiennent des matériaux bruts (sans aucune retouche), sauf l'Atlas linguistique allemand, qui présente les matériaux à l'aide de symboles, à cause du grand nombre des réponses envoyées par les correspondants.

J. Gilliéron a dû faire fondre des caractères spéciaux pour son système de notation, et la reproduction en typographie n'a pas été une chose facile (cf. p. 132). Le même procédé semble avoir été appliqué par Mgr Griera pour la publication de son Atlas catalan. Le savant G. Bottiglioni n'a fait écrire à la main que les deux premiers volumes ; les huit autres ont été exécutés en caractères typographiques (p. 557).

Les matériaux des Atlas régionaux du domaine néerlandais conçus par E. Blancquaert ont été reproduits soit à l'aide d'une machine à écrire spécialement construite (p. 813), soit en caractères typographiques (à partir du troisième atlas, p. 814).

Les auteurs de l'AIS se sont décidés, pour pouvoir présenter toutes les finesses de la prononciation notées phonétiquement, à faire écrire

à la main toutes les réponses et à ne les multiplier qu'après en typographie. J'ai procédé de la même manière en publiant l'Atlas linguistique roumain, étant donné qu'on peut rendre de la sorte toutes les hésitations de l'enquêteur, ainsi que les corrections des témoins.

Je dois me borner à ces indications concernant la partie technique de la publication d'un atlas. Mais je me permets de conseiller aux futurs auteurs de consulter les atlas déjà parus avant de préparer la publication du leur, afin de s'épargner des pertes de temps et des frais.

Problèmes scientifiques. — Les problèmes scientifiques soulevés par la publication d'un atlas linguistique sont plus nombreux. Je ne veux signaler que les suivants :

1° *L'ordre des mots.* — Suivant l'exemple des dictionnaires, J. Gilliéron a publié par ordre alphabétique les matériaux recueillis par Edmont en France et en Corse (p. 531) ; Mgr Griera a procédé de la même manière (p. 364).

Les auteurs de l'AIS ont publié les matériaux par séries de cartes sémantiquement rapprochées (famille, corps humain, faune, flore, etc.), arrachant ainsi le mot à l'isolement du vocabulaire et le replaçant dans sa véritable ambiance ; le linguiste peut découvrir de la sorte « les grandes vagues qui unifient certaines tranches du lexique régional » (pp. 589-592).

Cet exemple a été suivi par les auteurs des Atlas linguistiques roumains (cf. pp. 709-711).

A. Saareste n'a pas pu procéder de la même manière, car le questionnaire de l'Atlas estonien n'a pas été rédigé dès le commencement par matières, et l'auteur a voulu mettre aussi vite que possible à la disposition des chercheurs les matériaux linguistiques (p. 1033).

2° *Une carte pour un seul fait linguistique.* — Bennike et Kristensen ont décidé, en publiant leur Atlas des parlers danois, de consacrer une carte à chaque fait linguistique, tout en séparant les phénomènes phonétiques des phénomènes morphologiques. Ils reconnaissent cependant qu'ils n'ont pas toujours pu se conformer strictement à ce principe, pour des raisons d'économie (p. 848).

Gilliéron lui-même a dû faire figurer dans l'Atlas linguistique de la Corse deux mots, en général liés par le sens, pour diminuer ainsi le nombre des cartes sans diminuer la matière ; ainsi l'ordre alphabétique, établi artificiellement, a été rompu (p. 531).

Faute de ressources financières, P. Le Roux s'est vu obligé lui aussi de renoncer au principe « une carte pour un seul fait » ; les 400 cartes de l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne reproduisent les réponses à 548 demandes (p. 951 ; cf. aussi p. 810).

3° *Cartes schématiques.* — La publication de cartes linguistiques étant trop coûteuse, Ch. Bruneau (pp. 91-92) et O. Bloch (p. 97) ont dû présenter

des cartes schématiques, en sacrifiant de nombreuses formes et plusieurs détails d'ordre lexical.

4° *Cartes symboliques.* — En raison du nombre considérable des points explorés dans le domaine berbère, le savant A. Basset a dû se servir de signes symboliques pour présenter les matériaux sur les cartes ; il montre dans son ouvrage les inconvénients et les avantages de ce procédé (pp. 1077-1079), qui a été employé aussi par Wrede (p. 749).

5° *Séparation des mots.* — La séparation des mots a été pour J. Gilliéron, lors de la publication, « une véritable obsession », car il fallait décider si l'on doit, oui ou non, attribuer aux mots, d'une façon rationnelle et systématique, les sons que leurs frottements syntaxiques engendrent (p. 132 ; cf. aussi p. 582).

6° *Reproduction des phrases.* — Le savant E. Blancquaert a dû constater, en publiant son atlas, qu'il est souvent presque impossible de détacher un élément de phrase pour le reproduire sur les cartes (p. 810).

7° *Matériaux retouchés.* — L'auteur de l'Atlas des parlers estoniens a dû faire aux données linguistiques, vu l'origine très diverse des matériaux et la longue durée de l'enquête (1915-1937), une retouche qu'il explique en détail (pp. 1028-1029 ; cf. aussi pp. 1031-1032).

8° *Cartes synthétiques.* — Beaucoup d'ouvrages dialectologiques contiennent des cartes synthétiques. Je me borne à mentionner ici les cartes sémantiques dressées par A. Garbini dans son étude sur « Les noms de personnes et les termes de la faune populaire » en Italie (pp. 498-500), et les petites cartes de l'Estonie, où A. Saareste donne un aperçu synthétique des phénomènes linguistiques les plus caractéristiques (p. 1033).

9° *Cartes en couleurs.* — J. Gilliéron a indiqué par différentes couleurs les principaux phénomènes reproduits sur les cartes du Petit Atlas phonétique du Valais roman (p. 186), en coloriant lui-même tous les exemplaires, afin d'épargner à sa bourse des frais qu'elle n'aurait pu supporter (p. 186).

V. Bennike et M. Kristensen ont publié en couleurs, à la fin du siècle passé, presque toutes les cartes de leur Atlas danois (dans lequel ils déclarent, avant Gilliéron, qu'ils ne présentent sur les cartes que ce qui existait dans l'esprit des patoisants *au moment de l'enquête*) (p. 847).

G. G. Kloeke a également publié en couleurs son Atlas linguistique des Pays-Bas du Nord et du Sud, en notant qu'il a dû écarter les données peu sûres fournies par certains correspondants, que la rédaction de chaque carte pose un problème et que les cartes en couleurs ne peuvent pas satisfaire aux exigences de la science moderne (pp. 831-832).

J'ai présenté, moi aussi, un bon nombre de faits linguistiques sur plus de quatre cents cartes en couleurs qui constituent le « Petit Atlas lin-

guistique roumain ». Cet ouvrage n'est qu'un complément de l'Atlas qui contient les matériaux bruts ; son but est d'attirer l'attention sur les plus importantes données linguistiques publiées sur les cartes (p. 731).

10° *Faut-il renoncer à publier les matériaux sur des cartes ?* — Plusieurs chercheurs suggèrent, afin de réduire les frais qu'occasionne l'impression d'un atlas linguistique, de ne pas publier les matériaux sur des cartes, mais dans des volumes commodes (cf. p. 147, note), ce qui signifie, à mon avis, revenir au système pratiqué à la fin du siècle passé.

Ugo Pellis a déjà publié des spécimens de cette espèce de cartes, qu'il appelle « cartes similaires » (cf. p. 664).

Emil Petrovici a fait paraître les réponses à 515 demandes de son questionnaire sous forme non cartographiée, selon le système proposé par S. Puşcariu (p. 711 ; cf. aussi les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, pp. 254-255).

Je crois fermement qu'il ne faut pas renoncer à la publication du plus grand nombre possible de cartes linguistiques, même lorsqu'il s'agit de mots uniformes, répandus sur tout le territoire d'un pays (cf. p. 137). Ce n'est qu'en examinant les données linguistiques sur une carte que l'on peut avoir une vue d'ensemble sur les nombreux problèmes soulevés par les patois.

D'ailleurs, le rôle important que joue une carte a été reconnu par les folkloristes. E. Röhr déclare par exemple, en publiant son Atlas du folklore allemand, que le but principal de son travail a toujours été l'établissement de cartes, car celles-ci seules font « apparaître l'interdépendance des particularités folkloriques, laquelle échappe aux méthodes historiques et philologiques » : « la carte constitue une méthode plus parfaite que toute statistique sous forme de liste » (p. 761).

11° *Faut-il accompagner les cartes d'une interprétation ?* — Ici encore, les chercheurs ne sont pas du même avis : les uns jugent l'interprétation nécessaire, les autres préfèrent y renoncer.

a) *Les partisans de l'interprétation.* — Les premiers atlas linguistiques ont été accompagnés d'une interprétation plus ou moins détaillée des faits présentés sur les cartes (cf. le *Petit Atlas phonétique du Valais roman*, p. 186 ; l'*Atlas phonétique des parlers danois*, p. 849, etc.). Les atlas régionaux de la collection *Deutsche Dialektgeographie* sont en général précédés d'une interprétation des données linguistiques (cf. le IVe *Tableau chronologique* de mon étude, pp. 1194-1197), de même que les matériaux publiés dans les monographies linguistiques.

A. Basset estime que le commentaire des cartes est indispensable, car il y a toujours une ambiance de l'enquête qui a son intérêt et dont on peut ainsi tenir compte avec toute la souplesse et le nuancement désirables (p. 1078). L'interprétation, ajoute-t-il, ralentit considérablement la publication (*l. c.*).

L. Kettunen a publié en 1940 un volume consacré exclusivement à l'interprétation de son atlas des dialectes finnois (pp. 1018-1020), tandis que T. Navarro considère son Atlas, paru en 1948, comme un complément de son étude *El español en Puerto Rico* (pp. 430-433).

b) *Les savants qui ont renoncé à l'interprétation.* — J. Gilliéron a renoncé à donner une interprétation des cartes de l'Atlas linguistique de la France; il les a accompagnées de l'opuscule *Notice servant à l'intelligence des cartes* (p. 116) et Mgr Griera a fait de même pour son Atlas linguistique de la Catalogne (p. 364).

K. Jaberg et J. Jud ont publié une véritable étude pour exposer la méthode suivie au cours des enquêtes et donner des précisions sur les matériaux contenus dans l'AIS (p. 560). G. Bottiglioni a fait de même pour son Atlas linguistique et ethnographique de la Corse (pp. 537-538).

G. G. Kloeke n'a donné que deux brèves introductions où il indique l'origine des matériaux (réunis par correspondance) et leur valeur, ainsi que les difficultés rencontrées lors de la publication (pp. 829-833). Il ajoute cependant avec raison qu'il a dû renoncer à l'interprétation de chaque carte, car la linguistique a besoin, dit-il, avant tout de documentation, et la synthèse ne peut se baser que sur un grand nombre de cartes linguistiques (p. 832).

Quant à moi, j'ai remis à une date ultérieure la publication du volume d'introduction de l'Atlas linguistique roumain, jugeant nécessaire de revoir d'abord en détail tous les matériaux réunis durant sept années d'enquête. Les quelque cent mille fiches publiées jusqu'à présent (sur plus de six cent mille) ne me donnent pas encore une documentation suffisante pour la rédaction de cet ouvrage.

Dans le premier volume du *Micul Atlas linguistic român I* (1938, pp. 6-26), j'ai exposé non seulement la manière dont les cartes en couleurs ont été rédigées, mais aussi quelques-unes des règles que j'ai observées en choisissant les points ; en outre, j'ai donné des indications servant à l'interprétation des cartes (p. 710).

12° *Chaque carte linguistique doit offrir toutes les indications principales nécessaires à son interprétation.* — Il est souhaitable que chaque carte linguistique offre aux chercheurs tous les renseignements nécessaires pour un examen aussi approfondi que possible. Pour ma part, après avoir examiné la façon dont mes prédécesseurs ont publié leurs cartes, j'ai cru bon, pour faciliter l'interprétation, de diviser les informations complémentaires en trois chapitres : *a*) le *premier* est consacré spécialement à la manière dont la question a été posée, car j'estime que toute réponse sur place dépend du dialogue qui s'engage entre l'enquêteur et son informateur (cf. p. 542) ; *b*) le *deuxième* contient un bon nombre de réflexions faites par le témoin au cours de la conversation, ainsi que des synonymes ou d'autres termes fournis par la même personne ou par des informateurs

secondaires ; le *troisième* renferme souvent d'autres informations sur la signification de certains termes, des statistiques sur le rayonnement des mots, ainsi que des avertissements sur la pureté dialectale de la question ou sur les remaniements qu'elle a subis pendant l'enquête, etc. (cf. p. 731).

Ces informations sont plus faciles à fournir lorsque l'enquêteur publie lui-même les matériaux recueillis (cf. p. 709). Dans le cas contraire, il serait utile que les directeurs des atlas aient plus souvent recours à la collaboration des enquêteurs, qui sont à même de donner des renseignements très précieux. Il ne faut pas oublier que Gilliéron n'a pas considéré Edmont comme un simple enquêteur, mais comme le second auteur de l'Atlas linguistique de la France (cf. p. 134). Il me semble donc qu'il faudrait offrir à un enquêteur spécialiste la possibilité de donner sur les matériaux recueillis des indications plus détaillées qui faciliteraient leur analyse, car un savant qui reste plutôt dans son cabinet de travail n'aura jamais la même intuition des faits linguistiques qu'une personne qui a fait une enquête sur place (cf. aussi la remarque de Kettunen, p. 1019).

L'importance capitale d'une bonne enquête a été affirmée par A. Meillet en ces termes : « Chaque progrès dans la précision des observations a chance d'amener un progrès des théories » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1928, p. 81).

II. QUELQUES CONTRIBUTIONS DES ENQUÊTES DIALECTALES A LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Lorsqu'on examine les méthodes d'enquêtes linguistiques les plus importantes, on soulève de nombreux problèmes qui touchent directement ou indirectement à la linguistique générale. Mais je ne peux les traiter ici sans dépasser le cadre de cet ouvrage. Je me bornerai donc à mentionner sommairement quelques résultats qui me semblent acquis.

Le territoire qu'occupe une langue peut faciliter ou entraver son évolution. La configuration du sol ne joue pas partout le même rôle pour les changements linguistiques. Il semble que les relations économiques et sociales ont une part importante dans l'osmose des phénomènes phonétiques, de même que les voies de communication et les moyens modernes de locomotion.

Depuis plus d'un siècle, les dialectologues se sont efforcés de déterminer les frontières linguistiques, en s'appuyant parfois sur les résultats obtenus dans d'autres disciplines, notamment le folklore. Il ne semble pas, cependant, qu'une différence de langue entrave la propagation des traditions et des coutumes populaires.

La situation économique, sociale ou politique d'une agglomération humaine peut parfois la protéger contre les influences qui rayonnent des

grands centres de culture. Mais cet isolement n'est pas de longue durée : à notre époque de communications faciles, le langage se plie bientôt aux exigences de la vie quotidienne.

L'individu lui-même peut être un témoin plus ou moins fidèle de l'aspect plus ancien d'un patois quelconque. Mais il y a plusieurs facteurs qui l'obligent de renoncer aux anciens modes d'expression de la pensée. Le langage d'un vieillard n'est pas nécessairement archaïque, et celui d'un jeune homme ne représente pas toujours la dernière étape de l'évolution. L'aspect du parler est souvent lié à l'ascendance de l'individu et au milieu où il est obligé de passer sa vie. Il y a des gens qui acceptent de bon gré les innovations, tandis que d'autres réagissent vigoureusement contre tout changement.

Les femmes ne jouent pas partout le rôle conservateur qu'on est disposé à leur attribuer. Il paraît que les femmes du domaine gallo-roman accueillent plus facilement que les autres les innovations linguistiques.

Les notations phonétiques d'un enquêteur trahissent toujours quelque chose de son passé et de ses aptitudes personnelles. Il ne semble pas qu'on puisse atteindre à l'objectivité absolue dans ce domaine. L'inconséquence de la notation est souvent due à l'instabilité naturelle de la prononciation des témoins.

Souvent, la notation phonétique ne reflète pas parfaitement la réalité parce qu'on établit le système sans l'éprouver sur place et qu'on cherche ensuite à y faire entrer de force les phonèmes perçus lors de l'enquête.

Une fois les matériaux publiés, il faut les examiner sans aucune idée préconçue, et non pas chercher de prime abord à échafauder des théories générales.

Les faits du langage appartenant avant tout au domaine de l'esprit ne se laissent pas surprendre dans leur marche « mystérieuse ».

La dialectologie nous enseigne qu'il faut au moins la même patience pour examiner les faits du langage que pour enregistrer aussi exactement que possible la prononciation de témoins qui parlent encore un vrai patois et non pas une langue n'ayant qu'une simple teinte patoise.

III. UN CENTRE INTERNATIONAL DE DIALECTOLOGIE

Les études dialectologiques prennent de jour en jour plus d'ampleur, sans qu'il soit toujours possible de maintenir un contact étroit entre les chercheurs des différents domaines linguistiques et sans que les méthodes d'enquêtes soient mieux coordonnées.

Le moment me semble venu d'envisager, comme je l'ai dit dans l'Avant-propos, la création d'un Centre international de dialectologie, jugée indispensable par plusieurs linguistes de différents pays.

Cela ne veut pas dire qu'il faille oublier les efforts très appréciables du Comité International Permanent de Linguistes (créé en 1925), dont la Commission d'Enquête linguistique a publié en 1931 un *Questionnaire linguistique général* (rédigé par M. Cohen) et un *Essai de bibliographie de géographie linguistique* (rédigé par Jos. Schrijnen), ainsi que deux autres volumes concernant des enquêtes linguistiques locales (cf. Chr. Mohrmann, *L'organisation et l'activité du Comité International Permanent de Linguistes*. Utrecht-Bruxelles, Spectrum, 1949, pp. 27-34) et l'important volume *Bibliographie linguistique des années* 1939-1947, vol. I (Utrecht-Bruxelles, Spectrum, 1949, in-8°, XXIV-237 p.) et vol. II (Utrecht-Bruxelles, Spectrum, 1950, in-8°, XXI-pp 239-589).

Le Centre que je me permets de suggérer devrait avoir plusieurs sections ayant leur siège dans les régions où l'activité dialectologique est la plus développée, et assurer de la sorte la plus étroite collaboration possible entre tous les dialectologues.

Il pourrait servir de bureau de documentation pour la Commission d'enquête linguistique du Comité International Permanent de Linguistes, qu'il déchargerait ainsi d'une partie de son travail.

Un organe périodique devrait lui permettre de discuter les nombreux problèmes que pose la dialectologie moderne, et d'offrir aux linguistes les résultats intéressant la linguistique générale.

I. TABLEAU CHRONOLOGIQUE

des principales traductions en patois d'un texte littéraire et des principales enquêtes par correspondance.

1584 : LÉONARD SALVIATI, La neuvième nouvelle du Décaméron, en 12 dialectes de l'Italie (pp. 477-478 de mon étude).

1670 : Le philosophe LEIBNIZ demande au turcologue PODESTA des spécimens linguistiques des parlers saxons de Transylvanie (p. 783).

1726 : L'archevêque Erik BENZELIUS engage ses prêtres (et, antérieurement, ses étudiants d'Upsal) à noter les provincialismes (p. 852, note).

1751 : Les botanistes font appel à des correspondants pour recueillir les noms des plantes (p. 107).

1784 : Le Père Lorenzo HERVAS Y PANDURO publie son ouvrage *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità* (p. XXIX).

1787 : Le Père Lorenzo HERVAS Y PANDURO publie son ouvrage *Vocabulario poliglotto con prolegomeni sopra più di CL lingue* (p. XXIX).

1787 : Le Père Lorenzo HERVAS Y PANDURO publie son *Saggio pratico delle lingue con prolegomeni e una raccolta di Orazioni dominicali in più di trecento lingue e dialetti* (p. XXIX).

1779 : Jacques LE BRIGANT traduit en Breton la parabole de l'Enfant prodigue (pp. 20 note, 932 et 934).

1790 : Enquête par correspondance de l'abbé GRÉGOIRE en vue de présenter à la Convention un projet d'anéantissement des patois (p. 6).

1791 : Gaspar Melchior DE JOVELLANOS donne (sous l'influence du moine Sarmiento) des instructions à des correspondants (pp. 391-394).

1806 : Enquête par correspondance de la Direction de la statistique du Ministère français de l'Intérieur en vue de déterminer les localités où l'on parle une autre langue que le français (p. 24).

1806 : Franz Joseph STALDER, *Probe eines schweizerischen Idiotikons* (p. 763).

1807 : Enquête du Ministère français de l'Intérieur ayant comme texte la parabole de l'Enfant prodigue (pp. 19-23).

1809 : Jean-Jacques, dit CHAMPOLLION-FIGEAC, publie des spécimens de la parabole de l'Enfant prodigue en plusieurs patois (pp. 162-163).

1812 : Franz Joseph STALDER, *Versuch eines schweizerischen Idiotikons* (p. 763).

1819 : Franz Joseph STALDER, *Die Landessprachen der Schweiz oder schweizerische Dialektologie* (pp. 163-164, 764).

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

1830 : Giovenale VEGEZZI-RUSCALLA recueille des spécimens dialectaux italiens de la parabole de l'Enfant prodigue, lesquels furent utilisés par B. Biondelli (p. 479).

1832 : L'abbé Vissentu PORRU entreprend une enquête par correspondance pour son dictionnaire du sarde (p. 656).

1838 : Johann Karl SCHULLER commence une enquête par correspondance sur les parlers saxons de Transylvanie, en demandant tout particulièrement des noms de lieu (p. 784).

1851 : Le chanoine G. SPANO fait une enquête par correspondance pour son dictionnaire sarde (p. 656).

1853 : Bernardino BIONDELLI publie son *Saggio sui dialetti gallo-italici*, dont les textes dialectaux ont été recueillis personnellement ou par correspondance (p. 480). L'auteur a réuni 95 variantes de la parabole de l'Enfant prodigue (pp. 480-483).

1856 : Le prince Louis-Lucien BONAPARTE commence la série des traductions de textes religieux en plusieurs langues et dialectes (p. 394 ; cf. aussi l'index de mon étude).

1859 : Traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en 69 patois wallons différents, par la Société liégeoise de littérature wallonne (p. 59).

1862 : Friedrich STAUB et Ludwig TOBLER commencent en Suisse une vaste enquête par correspondance pour la rédaction de l'*Idiotikon* (p. 764).

1864 : Attilio ZUCCAGNI-ORLANDINI publie, dans *Raccolta di dialetti italiani*, 34 textes (dialogue entre un seigneur et son serviteur) recueillis par correspondance (pp. 485-486).

1866 : L. FAVRAT publie l'ouvrage *Glossaire du patois de la Suisse romande, par le doyen Bridel avec un appendice comprenant une série de traductions de la parabole de l'Enfant prodigue* (p. 162).

1873 : L'*English Dialect Society* donne à ses membres des instructions pour recueillir sur des fiches imprimées les mots patois (pp. 909-910).

1874 : L'Académie Stanislas entreprend une enquête par correspondance dans l'ancienne Lorraine, le Barrois et le pays Messin (p. 51).

1874 : Joh. WINKLER réunit une collection de traductions régionales de la parabole de l'Enfant prodigue, appartenant au domaine néerlandais (p. 793).

1875 : Giovanni PAPANTI publie l'ouvrage *I parlari italiani in Certaldo*, qui contient 704 versions de la neuvième nouvelle du Décaméron (texte utilisé déjà par Salviati en 1584) (p. 478).

1876 : Gustav WENKER envoie aux membres du corps enseignant 1266 exemplaires de son questionnaire contenant 38 courtes phrases, rédigées en langue littéraire, qu'ils doivent traduire en patois allemands (p. 741).

1880 : Jules GILLIÉRON a dû se servir, pour la petite ville de Saint-Maurice, de la traduction de l'Enfant prodigue, bien que cette traduction

ne mérite guère « de confiance comme base d'un travail phonétique » (p. 186).

1881 : Gustav WENKER se met à recueillir des matériaux par correspondance dans l'Allemagne du Centre et du Nord (p. 742).

1885 : Bodgan PETRICEICU-HASDEU entreprend dans le domaine roumain une enquête par correspondance (pp. 677-679).

1886 : N. HAILLANT donne à des correspondants des instructions pour la récolte des noms de plantes (p. 108).

1886 : Hermann FISCHER applique, pour l'étude des patois souabes, la méthode de Wenker, en remplaçant cependant les phrases du questionnaire par 190 mots. Il envoie aux curés de la région le questionnaire ainsi remanié (p. 746).

1888 : John MEIER entreprend dans 325 localités du Luxembourg la traduction des phrases du questionnaire Wenker (p. 785).

1888 : Joseph LOTH réunit plusieurs traductions bretonnes de la parabole de l'Enfant prodigue (p. 934).

1889 : A. J. ELLIS publie des matériaux obtenus à l'aide d'un questionnaire d'environ 1000 mots et sept phrases que les correspondants devaient traduire en patois local (p. 910).

1890 : E. ERNAULT complète les versions réunies par Loth dans le domaine breton (p. 934).

1892 : Jan TE WINKEL lance un nouveau questionnaire qui lui fournit 209 réponses pour 194 localités des Pays-Bas (p. 793).

1894 : Georg Abraham GRIERSON commence l'enquête la plus vaste pour le recensement des langues de l'Inde (p. 1125).

1895 : Édouard BOURCIEZ entreprend, sous le patronage des recteurs des Académies de Bordeaux et de Toulouse, une grande enquête par correspondance pour la connaissance des idiomes de la région gasconne, en prenant comme texte la parabole de l'Enfant prodigue. Le recueil fut présenté, en 1895, à l'Exposition de Bordeaux (pp. 302-303).

1900 : La direction du *Glossaire des patois de la Suisse romande* commence d'envoyer aux correspondants les 227 questionnaires (p. 242).

1901 : Mossen Antoni M^a. ALCOVER de Majorque commence à réunir des matériaux dialectaux du domaine catalan avec la collaboration de 1.600 correspondants (p. 351).

1903 : A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX publient un *Recueil de traductions* (de la parabole de l'Enfant prodigue) *en patois savoyards* (p. 163, note).

1906 : Le *Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne* donne aux correspondants des instructions concernant la méthode qu'il convient de suivre (p. 60).

1906 : F. MELCHER organise, dans le domaine romanche, une vaste enquête par correspondance (p. 628).

1908 : Clemente MERLO rédige les questionnaires de l'enquête par correspondance pour la rédaction du *Vocabolario della Svizzera italiana* (p. 522).

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

1910 : Theodor GARTNER publie les traductions en patois romanches des textes suivants : 1) La nouvelle du Décaméron que Papanti a employée pour les parlers italiens ; 2) La parabole de l'Enfant prodigue ; 3) Le loup et les sept chevreaux et Le vieux chien (de la collection des frères Grimm) (p. 623).

1913 : Mgr A. GRIERA commence l'envoi des 157 questionnaires pour le Trésor de la langue catalane (p. 348).

1913 : J. van GINNEKEN publie son remarquable travail « Manuel de la langue néerlandaise », dont les matériaux ont été recueillis par correspondance (p. 794).

1921 : On entreprend en Slovaquie la première grande enquête par correspondance, qui n'est qu'un sondage (pp. 984-985).

1921 : Ludovic GROOTAERS inaugure à Louvain le premier centre de géographie linguistique flamande et commence l'envoi des 48 questionnaires (p. 796).

1922 : Le Musée de la langue roumaine de Cluj (Roumanie) commence son enquête par correspondance (pp. 682-684).

1926 : Nunzio MACCARRONE entreprend dans 517 localités une enquête par correspondance pour son étude *Le denominazioni del « tacchino » e della « tacchina » nelle lingue romanze* (pp. 504-505).

1927 : Poul ANDERSEN donne aux enquêteurs des indications méthodologiques en vue de la préparation d'un grand dictionnaire des dialectes insulaires danois (p. 839).

1928 : Le Bureau de la Commission des dialectes de l'Académie royale néerlandaise des Sciences commence son enquête par correspondance (p. 829).

1929 : La Société suisse des Traditions populaires entreprend une enquête *folklorique* par correspondance (p. 773).

1934 : Le médecin António DE ALMEIDA entreprend une enquête par correspondance en Angola (p. 453).

1934 : Les Archives de Lund (Suède) ont reçu, à un questionnaire sur la distribution locale des mots, des réponses de 324 lieux différents (p. 866).

1934 : La revue norvégienne *Ord og sed* publie des questionnaires permettant aux correspondants dispersés dans tous le pays de donner des réponses (p. 893).

1936 : On entreprend en Allemagne une enquête par correspondance en vue de rédiger l'Atlas du folklore allemand (pp. 753-763).

1938 : Au Portugal, le géographe Orlando RIBEIRO entreprend une enquête par correspondance (pp. 453-454).

1939 : Le savant allemand Walther MITZKA rédige un questionnaire contenant 180 mots et 12 phrases, et l'envoie à des correspondants (p. 751).

1942 : Le professeur Manuel de Paiva BOLÉO entreprend au Portugal une enquête par correspondance (pp. 454-457).

1946 : Le professeur Juan RÉGULO PÉREZ entreprend dans les îles Canaries une enquête par correspondance (pp. 417-418).

II. TABLEAU CHRONOLOGIQUE

indiquant la date du commencement des principales enquêtes sur place, et celle de la création des centres et collections de dialectologie les plus importants.

1730 (1745, 1754) : Le moine Martín SARMINETO enregistre soigneusement en Galice (Espagne) les noms d'objets, de poissons, etc. ; il recommande une enquête par correspondance et envisage des lois phonétiques pour déterminer l'origine des mots (pp. 390-391).

1809 : J.-J. CHAMPOLLION-FIGEAC recueille sur place quelques matériaux linguistiques lorsque le Ministère de l'Intérieur de l'Empire, par sa lettre du 13 novembre 1807, demande des renseignements sur les patois de la région de l'Isère (p. 163).

1812 et 1813 : Rasmus RASK achève, après un voyage en Suède, en Norvège et en Islande, son ouvrage sur les « Origines de la langue islandaise » (1818) (p. 836, note).

1821 : J. A. SCHMELLER publie son travail *Die Mundarten Bayerns* dont les matériaux ont été recueillis au cours d'enquêtes systématiques en Bavière (p. 738).

1831 : Fondation, en Finlande, de la Société de littérature finnoise, qui a favorisé le développement de la dialectologie dans ce pays (p. 999).

1841 : Après avoir suivi à Berlin (de 1839 à 1841) les cours de Fr. Bopp, Friedrich MARIENBURG entreprend une enquête sur les parlers saxons aussi bien de la Transylvanie que de la région rhénane (p. 784).

1841 à 1848 : Ivar AASEN parcourt toute la Norvège en recueillant des matériaux dialectaux pour ses nouveaux travaux (p. 885).

1843 : Mathias-Alexandre CASTRÉN entreprend l'exploration des parlers samoyèdes et zyrianes (syriènes) de l'Europe septentrionale et de l'Asie du Nord (p. 1000).

1853 : Bernardino BIONDELLI emploie, pour la description des patois, des textes dialectaux qu'il a réunis personnellement sur place ; il estime qu'il faut recueillir les matériaux directement de la bouche du peuple, et non étudier les patois dans des documents écrits (p. 480).

1853 : K. WEINHOLD publie le premier ouvrage concernant le dialecte silésien ; il juge les patois plus dignes d'étude que plusieurs œuvres des poètes du moyen âge (p. 739).

1856 : Fondation, en Suède, de la Société archéologique *Nerike*, qui a favorisé le développement des études dialectologiques (p. 853).

1857 : Ion MAIORESCU entreprend une enquête sur place en Istrie, afin de connaître les parlers istro-roumains (p. 675).

1867 : Giuseppe MOROSI fait une enquête sur place en parcourant tous les pays grecs de la *Terra d'Otranto* (p. 1048).

1872 : Franz HAEFELIN entreprend une enquête dialectale dans le canton de Neuchâtel (pp. 168-169).

1873 : Ch. DE TOURTOULON et Octavien BRINGUIER entreprennent, à la demande de la Société pour l'étude des langues romanes, la première grande enquête sur place en France (pp. 295-300).

1874 : Jules CORNU recueille sur place des matériaux dialectaux pour son étude *Phonologie du bagnard* (pp. 169-170).

1875 : Ch. DE TOURTOULON et O. BRINGUIER affirment que l'enquête sur place est le seul moyen rapide et sûr pour étudier les patois de la France (p. 296).

1878 : Fondation, à l'Université d'Upsal, des « Archives des traditions populaires suédoises » (p. 855).

1878 : Paul SÉBILLOT présente à l'Exposition universelle (Paris) une carte linguistique de la Bretagne (p. 931).

1878-1881 : Theodor GARTNER emploie une liste de presque 500 mots lors de ses enquêtes dans le domaine romanche, en vue de connaître le développement phonétique, morphologique et lexicologique des parlers vivants locaux (p. 623).

1879 : L'abbé ROUSSELOT commence l'étude sur place du sous-dialecte marchois (p. 308).

1880 : Jules GILLIÉRON fait dans 40 localités une enquête sur place dont il publie les matériaux dans son *Petit Atlas phonétique du Valais roman* (pp. 183-184).

1881 : F. STAUB et L. TOBLER publient le 1er fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (p. 764).

1881 : Fondation, en Norvège, de la première Société pour l'étude des patois (p. 889).

1883 : J. GILLIÉRON commence à l'École pratique des Hautes Études son enseignement de dialectologie gallo-romane (pp. 37-38).

1883 : Fondation, en Finlande, de la Société Finno-ougrienne, qui a déterminé tout le mouvement dialectologique du pays (p. 1002).

1884 : Mondry BEAUDOUIN publie son étude sur le dialecte chypriote dont les matériaux ont été en grande partie recueillis sur place (p. 1050).

1886 : Nicolas HAILLANT entreprend des enquêtes sur place afin de compléter les matériaux de son étude sur la *Flore populaire des Vosges* (p. 108).

1886 : Alfred ODIN publie l'étude *Phonologie des patois du canton de Vaud* dont les matériaux ont été recueillis de « la bouche même de ceux qui parlent encore le patois » (p. 170).

1887 : Charles JORET publie son étude sur la *Flore populaire de la Normandie* dont les matériaux, recueillis par correspondance, ont été vérifiés par des enquêtes sur place (p. 109).

1888 : Gustav WEIGAND publie son étude *Die Sprache der Olympo-Walachen* dont les matériaux ont été recueillis sur place (p. 676).

1890 : Le 1[er] Congrès de la philologie romane (Montpellier) exprime le vœu que le Ministère de l'Instruction publique favorise l'étude sur place des patois de France (p. 295).

1891 : Le D[r] J. ZIMMERLI entreprend une enquête en vue de délimiter en Suisse la limite du français et de l'allemand (p. 158).

1892-1894 : P. E. GUARNERIO publie les matériaux recueillis sur place en Sardaigne dans son étude *I dialetti odierni di Sassari...* (p. 657).

1894-1911 : L'abbé Jean-Marie MEUNIER étudie sur place les parlers de la région nivernaise (p. 97).

1895 : Gustav WEIGAND commence ses enquêtes sur place dans le domaine daco-roumain (p. 703).

1897-1901 : Edmond EDMONT fait les enquêtes pour l'Atlas linguistique de la France (pp. 75, 115, 124).

1897 : Matteo BARTOLI commence ses enquêtes dans le domaine dalmate (p. 652).

1898 : Valdemar BENNIKE et Marius KRISTENSEN publient le 1[er] fascicule de l'Atlas phonétique des parlers danois (p. 845).

1898 : Karl HAAG publie son étude sur *Die Mundarten des obern Neckar- und Donaulandes* et affirme la haute valeur scientifique de la méthode directe (p. 746).

1898-1903 : Louis GAUCHAT entreprend des enquêtes pour son étude *L'unité phonétique dans le patois d'une commune* (p. 189).

1899 : Ch. GUERLIN de GUER publie son étude *Essai de dialectologie normande*, dont les matériaux ont été recueillis en partie sur place et en partie à l'aide d'un questionnaire envoyé à quelques personnes (p. 81).

1899-1903 : Louis GAUCHAT, Jules JEANJAQUET et Ernest TAPPOLET entreprennent une enquête sur place dans près de 400 localités de la Suisse romane (p. 256).

1899-1904 : Robert VON PLANTA se consacre à des enquêtes systématiques pour recueillir le lexique des patois vivants des Grisons (p. 626).

1899-1905 : Iosif POPOVICI, élève de l'abbé Rousselot, fait en Istrie des enquêtes sur place dont les matériaux ont été publiés dans son étude *Dialectele române din Istria* (p. 675, note).

1900 : Ferdinand WREDE inaugure la série de publications dialectologiques intitulée *Deutsche Dialektgeographie* (t. I, 1908) (p. 747).

1900-1901 : W. THALBITZER commence ses explorations des parlers esquimaux du Groenland (p. 844).

1901-1931 : Ernest MURET entreprend en Suisse romande des enquêtes toponymiques et onomastiques (p. 248).

1901 : Gustav KISCH entreprend dans le Luxembourg une enquête sur place (p. 786).

1902 : Karl VON ETTMAYER publie le résultat de ses enquêtes dans 66 communes de la région lombardo-ladine (p. 637).

1902 : Jos. SCHRIJNEN commence son enquête dans le territoire du Limbourg belge et hollandais en vue de déterminer les limites d'une série de faits qui séparent le néerlandais de l'allemand proprement dit, et publie en 1920 le résultat de son enquête (p. 801).

1903-1905 : On entreprend, à l'aide d'un questionnaire phonétique, une enquête dans 89 localités du domaine romanche (p. 626).

1903-1907 : G. MILLARDET fait ses enquêtes dans la région landaise (p. 322 ; cf. aussi p. 512).

1904-1905, 1908-1909 et 1913 : Oscar BLOCH entreprend ses enquêtes dans la région des Vosges (p. 94).

1904-1907 : Jules JEANJAQUET et Ernest TAPPOLET entreprennent des enquêtes simultanées dont les résultats ont été publiés dans les *Tableaux phonétiques* (p. 259).

1904 : Max Leopold WAGNER commence ses enquêtes sur place en Sardaigne (pp. 658-660).

1905 : On fonde à Copenhague le Centre des traditions populaires (p. 838).

1906, 1908 et 1909 : Franz FANKHAUSER entreprend une enquête très approfondie sur le parler de la localité Val d'Illiez (Valais) (p. 172).

1906 : Bernhard SCHÄDEL commence des enquêtes sur place (dans 32 localités) en vue d'établir la frontière entre le gascon et le catalan (p. 342).

1906 : I.-A. CANDREA, O. DENSUSIANU et Th. D. SPERANTIA recueillent sur place personnellement, et à l'aide de collaborateurs, des textes dialectaux appartenant à tous les dialectes de la langue roumaine (pp. 686-688).

1907 : Fondation de l'Institut d'études catalanes (pp. 344-345).

1907 : Fondation de la Société de Littérature estonienne qui a contribué aussi à la réalisation de l'Atlas linguistique des parlers estoniens (p. 1023).

1907 : Hubert PERNOT publie son grand travail *Études de linguistique néo-helleniques, I, Phonétique des parlers de Chio* (p. 1053).

1908-1914 : On commence des enquêtes sur place pour le *Vocabolario della Svizzera italiana* (p. 522).

1909 : B. A. TERRACINI commence ses enquêtes dans 32 localités pour son étude *Il parlare d'Usseglio* (p. 196).

1910 : Fritz KRÜGER et Karl SALOW entreprennent des enquêtes sur place dans 161 localités en vue de déterminer la frontière entre le catalan et le languedocien (pp. 343-344).

1910 : Albert BACHMANN inaugure la collection *Beiträge zum schweizerdeutschen Grammatik* (p. 764).

1910 : Fondation à Copenhague de la Commission de toponymie (p. 841).

1910 : La Société géographique de Saint-Pétersbourg (Leningrad) décide de réaliser aussi des cartes linguistiques du domaine russe (pp. 989-990).

1911-1912 : Ferdinand BRUNOT et Charles BRUNEAU entreprennent la première expédition phonographique (pp. 91, 152).

1911-1913 et 1919-1920 : Pierre LE ROUX entreprend des enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne (p. 949).

1912-1922 : Mgr A. GRIERA commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique de la Catalogne (p. 371).

1913 : Charles BRUNEAU publie son *Étude phonétique des patois d'Ardenne* (p. 83).

1913 : O. DENSUSIANU étudie sur place le parler de la région de *Haţeg* et publie en 1915 une monographie considérée comme un modèle pour la dialectologie roumaine (p. 689).

1913 : Les Archives suisses de Zurich commencent les enregistrements phonographiques (p. 272).

1914 : Publication des matériaux recueillis par E. Edmont en Corse (p. 531).

1914 : Le Centre de dialectologie d'Upsal commence son activité (pp. 859, 863).

1914 : On commence la seconde enquête sur place dans le domaine finnois (p. 1007).

1914 : Ogura SHIMPEI commence à recueillir en Corée des matériaux linguistiques (p. 1131).

1915-1916, 1921, 1923, 1925 : Alf SOMMERFELT entreprend des enquêtes dans le domaine des langues celtiques (p. 941).

1915-1937 : On commence la récolte des matériaux pour l'Atlas linguistique des parlers estoniens (p. 1030).

1915 : Gotthelf BERGSTRÄSSER publie son Atlas linguistique de Syrie et de Palestine (p. 1091).

1916 : On fonde en Suède les Archives dialectales de Lund (p. 865).

1917 : On crée à Göteborg l'Institut de recherches toponymiques et dialectologiques (p. 866).

1919 : Fondation à Cluj (Roumanie) du Musée de la Langue roumaine, qui devient le promoteur des Atlas linguistiques roumains (p. 680).

1919 : E. GAMILLSCHEG publie le résultat de ses enquêtes dans 24 localités de la région de l'Olténie (p. 691).

1919-1925 : Paul SCHEUERMEIER entreprend ses enquêtes (311 relevés) pour l'AIS (p. 568).

1920 : Gino BOTTIGLIONI publie son étude *Saggio di fonetica sarda* dont les matériaux ont été recueillis sur place (p. 658).

1920 : On crée à Marbourg un centre pour l'Atlas et pour toutes les recherches dialectales allemandes (pp. 748-749).

1920 : Lauri KETTUNEN commence ses enquêtes sur place en Finlande (p. 1018).

1921 : Ludovic GROOTAERS fonde à Louvain le premier centre de géographie linguistique flamande (p. 796).

1921-1938 : Gerhard ROHLFS entreprend des enquêtes sur place dans 364 localités de la Calabre (pp. 510, 1059).

1922, 1925 : G. MILLARDET commence ses enquêtes phonétiques en Sicile, en Corse et en Sardaigne (p. 512).

1922-1928 : Gerhard ROHLFS entreprend pour l'AIS l'enquête de 81 points de l'Italie méridionale (p. 568).

1922 : On crée à Copenhague les Archives pour l'étude des patois danois (p. 838).

1923 : On réclame pour l'étude des parlers anglais l'application de la méthode des atlas linguistiques (p. 912).

1923 : On commence en Chine des enquêtes sur place (p. 1106, note).

1924 : Jean HAUST commence dans le domaine wallon des enquêtes sur place afin de se procurer, pour ses cours, une documentation sûre et méthodique (pp. 65, 66-67).

1924 : Otto PENZIG entreprend pour son étude *Flora popolare italiana* des enquêtes sur place tout en dépouillant des documents et en sollicitant la collaboration d'amis et de collègues (p. 501).

1924-1925 : G. TOPPINO commence la publication de son étude sur le dialecte de Castellinaldo (Cuneo) dont les matériaux ont été recueillis dans 39 localités (p. 493).

1924 : Andrea SCHORTA entreprend des enquêtes toponymiques dans le domaine romanche (p. 635).

1924 : On crée à Oslo l'Institut pour l'étude comparative des civilisations (p. 904).

1925-1930 : Tomás NAVARRO commence, avec ses collaborateurs, les enquêtes sur place en vue de la rédaction de l'Atlas linguistique espagnol (p. 429, note 1).

1925-1927 : Max Leopold WAGNER entreprend des enquêtes dans 20 localités de la Sardaigne pour l'AIS (p. 568).

1925-1943 : Ugo PELLIS commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique italien (il a enregistré le parler de 727 localités) (p. 608).

1925 : Carlo TAGLIAVINI entreprend une enquête dans la région du Comèlico et enregistre des matériaux dans 20 localités (p. 646).

1925 : Richard HUSS enregistre dans le Luxembourg la traduction des 40 phrases du questionnaire de Wenker (p. 785).

1925 : Lucien TESNIÈRE publie son *Atlas linguistique du duel en slovène* (p. 958).

1925 : On fonde à Louvain l'Institut de toponymie flamande (p. 799).

1925-1941 : André BASSET fait des enquêtes sur place dans le domaine berbère (p. 1072).

1926 : On crée à Paris l'*Institut d'Ethnologie* (Musée de l'homme, Palais de Chaillot), ayant pour but de coordonner, d'organiser et de développer les études ethnologiques et de former des travailleurs (cf. *Rev. celtique*, t. XLV, 1928, p. 376). L'Institut a publié jusqu'à la fin de 1949 (sous

la direction du savant Paul Rivet) cinquante-trois volumes dont plusieurs représentent d'importantes monographies linguistiques concernant les parlers des populations coloniales.

1926 : Edgard BLANCQUAERT publie le premier Atlas linguistique régional du domaine néerlandais (p. 806).

1927 : On crée à Bruxelles la Commission de Toponymie et de Dialectologie (p. 63).

1927-1928 : Tomás NAVARRO fait des enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique de Porto-Rico (p. 430).

1928-1932 : Gino BOTTIGLIONI fait des enquêtes sur place (dans 55 localités) pour son Atlas linguistique et ethnographique de la Corse (p. 550).

1928, 1929 et 1930 : Hubert PERNOT entreprend des missions phonographiques en Roumanie, en Tchécoslovaquie et en Grèce (p. 153).

1929 : Oskar FINK publie le résultat de ses enquêtes dans 23 localités de la *Sierra de Gata* (p. 411).

1929 : On crée à l'Université de Debrecen (Hongrie) le premier Institut pour l'Atlas linguistique hongrois (p. 1035).

1930 : Les chercheurs italiens A. CAMILLI, B. MIGLIORINI et C. VIGNOLI enregistrent dans 31 localités de la vallée de l'Aniene la traduction en patois de la nouvelle du Décaméron (p. 478).

1930-1937 : Sever POP et Emil PETROVICI font des enquêtes sur place pour les Atlas linguistiques roumains (p. 723).

1930 : Mieczysław MAŁECKI commence ses enquêtes pour l'Atlas de la Pologne subcarpathique (p. 972).

1931 : Les 9 enquêteurs de l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre commencent leurs enquêtes sur place (p. 921).

1932-1934 : Rudolf HALLIG entreprend des enquêtes sur place pour son Atlas linguistique de la Lozère (p. 335).

1932 : Alevin KUHN entreprend une enquête sur place dans 23 localités appartenant aux vallées de quelques affluents de l'Aragón et de la région supérieure du Gállego (p. 413).

1932 : On crée à Lisbonne le Centre d'Études philologiques (p. 451).

1932 : Fondation, à Aarhus, d'un Centre pour l'étude des patois du Jutland (p. 841).

1933-1935 : W.-D. ELCOCK entreprend des enquêtes sur place dans 80 localités situées sur les versants aragonais et béarnais des Pyrénées (pp. 414-415).

1933 : Karl NIELSEN BOCK publie son étude *Niederdeutsch auf dänischen Substrat* dont les matériaux ont été recueillis dans 111 localités (p. 843).

1933 : Paul Gerhard WIRTH publie le 1er fascicule de son ouvrage *Beiträge zum sorbischen (wendischen) Sprachatlas* (p. 979).

1934 : Oscar KELLER commence la publication de ses études tessinoises dont les matériaux ont été recueillis sur place (p. 520). L'auteur ne

se borne pas à l'emploi d'un questionnaire ; il utilise aussi les matériaux qu'il a obtenus en faisant traduire un texte littéraire ou en demandant à ses informateurs de parler librement sur des sujets touchant au folklore local (pp. 520-521).

1935 : Konrad LOBECK entreprend des enquêtes sur place pour déterminer la limite du français et du franco-provençal (40 localités) (pp. 158-159).

1935 : Gerhard ROHLFS publie son étude *Le gascon* contenant le résultat de ses enquêtes dans 79 localités (p. 329).

1937-1939 : Mgr Pierre GARDETTE entreprend des enquêtes définitives dans la région du Forez (p. 215).

1937 : Renato Agostino STAMPA publie son étude sur les termes prélatins de la région des Alpes dont les matériaux ont été recueillis sur place dans 61 localités (p. 641).

1937-1942 : Les enquêteurs de l'Atlas de folklore suisse font leurs enquêtes sur place (p. 777).

1939 : Albert DAUZAT prend l'initiative de réaliser un Nouvel Atlas linguistique de la France par régions (p. 136).

1939 : La Phonothèque Nationale de Paris entreprend des enregistrements dans la région Alpes-Provence (p. 154).

1939 : On crée à Madrid le Centre supérieur d'Investigation scientifique (p. 402).

1940: Konrad LOBECK commence les enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique (p. 769).

1940 : J. CANTINEAU publie l'Atlas des parlers arabes du Ḥōrân (p. 1096).

1943 : Alonso ZAMORA VICENTE publie sa monographie sur la langue de Mérida et de ses environs, après avoir étudié sur place le parler de 15 localités (p. 416).

1945-1946 : Le Père Franz GIET entreprend en Chine la plus vaste enquête sur place (p. 1108).

1947 : On crée auprès de l'Université catholique de Pékin un Bureau de géographie linguistique (p. 1111).

1949 : On fonde à Louvain un Centre international d'Onomastique (p. 800).

1950 : Rudolf HOTZENKÖCHERLE inaugure la collection *Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung* (p. 765).

III. TABLEAU CHRONOLOGIQUE

indiquant les principales monographies ou études linguistiques publiées jusqu'en 1918.

1809 : J.-J. Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France* (pp. 162-163).

1811 : L'abbé Vissentu Porru, *Saggio di grammatica sul dialetto sardo-meridionale* (p. 656).

1840 : J. F. Schnakenburg, *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France* (pp. 29-31).

1841 : Pierquin de Gembloux, *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois* (2e éd., 1858) (pp. 31-32).

1841 : Ivar Aasen, « Le dialecte de Søndmøre » (p. 885).

1845 : N. St. des Étangs, *Liste des noms populaires des plantes de l'Aube* (p. 107).

1853 : Bernardino Biondelli, *Saggio sui dialetti gallo-italici* (pp. 480-483).

1854 : Carl Säve, *De starka verberna i dalskan och gotländskan* (p. 853).

1855 : V. Angius, *Cenni sulla lingua dei Sardi scritta e parlata* (p. 657).

1866 : Gustave Deville, *Étude du dialecte tzaconien* (p. 1047).

1866 : Domenico Comparetti, *Saggi dei dialetti greci dell'Italia meridionale* (p. 1048).

1867 : Rufino José Cuervo, *Apuntaciones criticas sobre el lenguaje bogotano* (p. 399).

1868 : Ion Maiorescu, *Itinerar în Istria şi vocabular istro-român* (p. 675).

1870 : Giuseppe Morosi, *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto* (p. 1048).

1872 : Franz Haefelin, *Die Mundarten des Cantons Neuenburg* (Neuchâtel) (ouvrage paru en 1873) (pp. 168-169).

1873 : G. I. Ascoli, *Saggi ladini* (pp. 621-622).

1874 : G. I. Ascoli, *Schizzi franco-provenzali* (pp. 176-177).

1876 : Camille Chabaneau, *Grammaire limousine* (pp. 289-290).

1876 : Jost Winteler, *Die Kerenzer Mundart* (p. 740).

1877 : Jules Cornu, *Phonologie du bagnard* (pp. 169-170).

1878 : Const. Nigra, *Fonetica del dialetto di Val-Soana* (*Canavese*) (pp. 177-178).

1880 : J. L. Gilliéron, *Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)* (pp. 178-182).

1882-1884 : Henry Sweet, *Spoken North Welsh* (p. 945).

1883 : T. Gartner, *Rätoromanische Grammatik* (p. 623).

1884 : C. SALVIONI, *Fonetica del dialetto della città di Milano* (pp. 526-527).
1884 : Mondry BEAUDOUIN, *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval* (p. 1050).
1886 : Alfred ODIN, *Phonologie des patois du canton de Vaud* (pp. 170-171).
1886 : P. K. THORSEN, *Bidrag til nørrejysk Lydlaere* (p. 837).
1887 : P. K. THORSEN, *Sprogarten på Sejerø* (p. 837).
1888 : Teofil FRÂNCU et George CANDREA, *Românii din Munții Apuseni (Moții)* (p. 676).
1888 : Gustav WEIGAND, *Die Sprache der Olympo-Walachen* (p. 676).
1890 : Louis GAUCHAT, *Le patois de Dompierre (Broyard)* (p. 191).
1891 : L'abbé ROUSSELOT, *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin* (pp. 307-315).
1892 : F.-A. DEVAUX, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional* (p. 227).
1892-1894 : P. E. GUARNERIO, *I dialetti odierni di Sassari, della Gallura e della Corsica* (p. 657).
1892 : Gustav WEIGAND, *Wlacho-Meglenen* (p. 676).
1892 : Albert THUMB, *Die inlautenden Vokale im heutigen Dialekt von Amorgos* (p. 1052).
1894 : Amund BREDESEN LARSEN, *Lydlaeren i den solørske dialekt* (p. 891).
1896-1902 : E. G. PARODI, *Studi liguri* (pp. 527-528).
1896 : Ph. COLINET, *Het Dialect van Aalst* (p. 795).
1897 : Gaspard PULT, *Le parler de Sent* (p. 625).
1898 : Karl HAAG, *Die Mundarten des oberen Neckar- und Donaulandes* (p. 746).
1898 : R. HENEBRY, *The Sounds of Munster Irish...* (p. 940).
1899 : L. DE LAVALLAZ, *Essai sur le patois de Hérémence* (p. 171).
1899 : Franz Nikolaus FINCK, *Die Araner Mundart* (p. 940).
1900 : José LEITE DE VASCONCELOS, *Estudos de filologia mirandesa* (p. 447 et note).
1900 : J. HUONDER, *Der Vokalismus der Mundart von Disentis* (p. 625).
1901 : G. CAMPUS, *Fonetica del dialetto logudorese* (p. 658).
1902 : Karl v. ETTMAYER, *Lombardisch-Ladinisches aus Südtirol* (p. 637).
1905 : Louis GAUCHAT, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune* (pp. 187-196).
1905 : Iosif POPOVICI, *Die Dialekte der Munteni und Pădureni im Hunyader Komitat* (p. 693).
1905 : Paul KRETSCHMER, *Der heutige lesbische Dialekt...* (pp. 1052-1053).
1906 : M. BARTOLI, *Das Dalmatische* (pp. 650-654).
1906 : E. C. QUIGGIN, *A Dialect of Donegal* (pp. 940-941).
1907 : I.-A. CANDREA, *Graiul din Țara Oașului* (p. 689).
1907 : Hubert PERNOT, *Études de linguistique néo-hellénique*, I, *Phonétique des parlers de Chio* (pp. 1053-1054).

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

1908 : B. Schädel, *La frontière entre le gascon et le catalan* (pp. 342-343).
1908 : L. Grootaers, *Het Dialect van Tongeren* (p. 795).
1909 : Carlo Battisti, *Die Nonsberger Mundart* (pp. 638-639).
1910 : G. Millardet, *Étude de dialectologie landaise* (pp. 322-327).
1910 : Albert Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache* (p. 1052).
1910-1911 : Franz Fankhauser, *Das Patois von Val d'Illiez* (*Unterwallis*) (pp. 172-173).
1910-1913 : B. A. Terracini, *Il parlare d'Usseglio* (pp. 196-199).
1910-1913 : G. Malagoli, *Studi sui dialetti reggiani, Fonologia del dialetto di Novellara* (pp. 529-530).
1911 : Carlo Battisti, *Zur Sulzberger Mundart* (p. 639).
1912 : K. Salow, *Sprachgeographische Untersuchungen über den östlichen Teil des Katalanisch-languedokischen Grenzgebietes* (pp. 343-344).
1913 : F. Krüger, *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon* (pp. 343-344).
1913 : Pere Barnils Giol, *Die Mundart von Alacant* (p. 353).
1913-1914 : Carlo Battisti, *Die Mundart von Valvestino* (p. 639).
1914 : A. Griera, *La frontera catalano-aragonesa* (pp. 353-356).
1914 : F. Krüger, *Studien zur Lautgeschichte westspanischer Mundarten* (pp. 396-397).
1915 : O. Densusianu, *Graiul din Țara Hațegului* (pp. 689-691).
1918 : J. Gilliéron, *Généalogie des mots désignant l'abeille...* (p. 120).

IV. TABLEAU CHRONOLOGIQUE

indiquant la date de publication des atlas linguistiques et folkloriques régionaux et généraux.

1880 : J. GILLIÉRON, *Petit Atlas phonétique du Valais roman* (*Sud du Rhône*) (pp. 183-187).

1881 : G. WENKER, *Sprachatlas von Nord- und Mitteldeutschland* (6 cartes) (p. 744).

1895 : H. FISCHER, *Geographie der schwäbischen Mundart, Mit einem Atlas* (28 cartes) (p. 746).

1898-1901 : Jan Te WINKEL, *De Noordnederlandsche Tongvallen, Atlas van Taalkarten met Tekst* (pp. 793-794).

1898-1912 : Valdemar BENNIKE et Marius KRISTENSEN, *Kort over de danske folkemål med forklaringer* (pp. 845-851).

1900 : L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET, *Spécimen de l'Atlas phonétique de la Suisse romande* (2 cartes) (p. 256 et note).

1902-1910 : J. GILLIÉRON et E. EDMONT, *Atlas linguistique de la France* (pp. 113-136).

1903 : Ch. GUERLIN DE GUER, *Atlas dialectologique de Normandie* (pp. 81-82).

1909 : G. WEIGAND, *Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes* (pp. 697-708).

1910 : G. MILLARDET, *Petit Atlas linguistique d'une région des Landes* (pp. 322-327).

1912 : K. SALOW et F. KRÜGER, *Linguistische Karten des Languedokischen-Katalanischen Grenzgebietes* (pp. 343-344).

1914-1915 : J. GILLIÉRON et E. EDMONT, *L'Atlas linguistique de la France : Corse* (pp. 530-537).

1914 : A.-L. TERRACHER, *Études de géographie linguistique, Les aires morphologiques... Atlas* (pp. 100-106).

1915 : Gotthelf BERGSTRÄSSER, *Sprachatlas von Syrien und Palästina* (pp. 1091-1093).

1917 : O. BLOCH, *Atlas linguistique des Vosges méridionales* (pp. 93-97).

1923-1939 : A. GRIERA, *Atlas lingüístic de Catalunya* (pp. 364-376).

1924-1943 : Pierre LE ROUX, *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (pp. 948-954).

1925 : L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET, *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* (pp. 253-271).

1925 : L. TESNIÈRE, *Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en slovène* (pp. 958-969).

1926 : L'abbé Jean-Marie MEUNIER, *Atlas linguistique et tableaux des pronoms personnels du Nivernais* (pp. 97-100).

1926 : F. WREDE, *Deutscher Sprachatlas* (1er fascicule) (pp. 748-750).

1926 : E. BLANCQUAERT, *Dialect-Atlas van Klein-Brabant* (pp. 806-810).

1928-1940 : K. JABERG et J. JUD, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (pp. 560-597).

1928 : W. PESSLER, *Plattdeutscher Wortatlas für Nordwestdeutschland* (p. 751).

1930 : Walter WENZEL, *Wortatlas des Kreises Wetzlar und der umliegenden Gebiete* (Marbourg, N. G. Elwert, 1930, in-8°, 144 p. et un *Atlas* contenant 104 cartes ; dans la collection *Deutsche Dialektgeographie, Heft* XXVIII) (cf. p. 747).

1930 : E. BLANCQUAERT et H. VANGASSEN, *Dialect-Atlas van Zuid-Oost-Vlaanderen* (pp. 810-813).

1932 : W. PESSLER, *Deutsche Wortgeographie* (p. 751).

1933-1942 : G. BOTTIGLIONI, *Atlante linguistico-etnografico italiano della Corsica* (pp. 537-557).

1933 : P. G. WIRTH, *Beiträge zum sorbischen (wendischen) Sprachatlas* (pp. 979-982).

1933 : J. J. HOF, *Friesche Dialektgeographie* (p. 802, note 2).

1934 : M. MAŁECKI et K. NITSCH, *Atlas językowy Polskiego Podkarpacia* (pp. 970-978).

1935 : E. BLANCQUAERT, *Dialect-Atlas van Noord-Oost-Vlaanderen en Zeeuwsch-Vlaanderen* (pp. 813-815).

1935 : F.-A. DEVAUX, *Atlas linguistique des Terres Froides* (publié par A. Duraffour et l'abbé P. Gardette) (p. 231-234).

1935 : Karl BISCHOFF, *Studien zur Dialektgeographie des Elbe-Saale-Gebietes in den Kreisen Calbe und Zerbst* (Marbourg, N. G. Elwert, 1935, in-8°, VIII-207 p. et 8 planches dans le texte et un *Atlas* contenant 34 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° XXXVI) (cf. p. 747).

1936 : Walter LEINWEBER, *Wortgeographie der Kreise Frankenberg, Kirchhain, Marburg* (Marbourg, N. G. Elwert, 1936, in-8°, 95 p. et 67 cartes hors texte ; l'auteur fait leur examen dans son étude ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° X) (cf. p. 747).

1936-1938 : H. HARMJANZ et E. RÖHR, *Atlas der deutschen Volkskunde* (pp. 753-763).

1936-1939 : A. BASSET, *Atlas linguistique des parlers berbères, Algérie, Territoire du Nord, Noms d'animaux domestiques* (p. 1079 ; cf. aussi 1072-1081).

1937 : Hans JANSSEN, *Die Gliederung der Mundarten Ostfrieslands und der angrenzenden Gebiete* (Marbourg, N. G. Elwert, 1937, in-8°, VIII-80 p. et 19 cartes hors texte ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° XXV) (cf. p. 747).

1937 : Win. ROUKEBS, *Wort- und Sachgeographie in Niederländisch-Limburg*

und in den benachbarten Gebieten, mit besonderer Berucksichtigung des Volkskundlichen (pp. 801 et note 3, 802).

1938-1942 : S. Pop, *Atlasul linguistic român I* (pp. 709-732).

1938-1942 : S. Pop, *Micul Atlas linguistic român I* (pp. 709-732).

1938 : Fritz Noack, *Die Mundart der Landschaft um Fulda* (Marbourg, N. G. Elwert, 1938, in-8°, 52 p. et 20 cartes hors texte ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxvii) (cf. p. 747).

1938 : Heinrich Bender, *Die Gliederung der Mundarten um Marburg a. d. Lahn* (Marbourg, N. G. Elwert, 1938, in-8°, 85 p. et 44 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxix) (cf. p. 747).

1938 : Herbert Stritzel, *Die Gliederung der Mundarten um Lauenburg in Pommern* (Marbourg, N. G. Elwert, 1938, in-8°, 75 p. et 24 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxxiii) (cf. p. 747).

1938 : H. Vangassen, *Dialect-Atlas van Vlaamsch-Brabant* (pp. 815-818).

1938-1940 : Andrus Saareste, *Atlas des parlers estoniens* (pp. 1024-1034).

1939 : E. Blancquaert et P. J. Meertens, *Dialect-Atlas van de Zeeuwsche Eilanden* (pp. 818-821).

1939-1940 : Horst Becker, *Sächsische Mundartenkunde, Entstehung, Geschichte und Lautstand der Mundarten Sachsens und Nordböhmens* (p. 785, note 2).

1939 : Rudolf Warnecke, *Haus und Hof in der niederdeutschen Sprache zwischen Weser und Hunte* (Marbourg, N. G. Elwert, 1939, in-8°, xiii-78 p. et 16 photographies et un *Atlas* contenant 105 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxxv) (cf. p. 747).

1939-1943 : Hans Kurath, *Linguistic Atlas of New England* (pp. 914-923).

1939-1948 : G. G. Kloeke, *Taalatlas van Noord- en Zuid-Nederland* (pp. 827-833).

1940 : E. Petrovici, *Atlasul linguistic român II* (pp. 710-711).

1940 : E. Petrovici, *Micul Atlas linguistic român II* (pp. 710-711).

1940 : Lauri Kettunen, *Suomen Murteet III* (pp. 1018-1021).

1940 : J. Cantineau, *Les parlers arabes du Ḥōrân... Atlas* (pp. 1096-1099).

1941 : Werner Schulte, *Gliederung der Mundarten im südöstlichen Sauerland* (Marbourg, N. G. Elwert, 1941, in-8°, 85 p. et 14 cartes hors texte ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxxviii) (cf. p. 747).

1941 : Karl Hofmann, *Mundartgliederung Niederhessens südlich von Kassel* (Marbourg, N. G. Elwert, 1941, in-8°, viii-71 p. et 25 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xxxix) (cf. p. 747).

1941 : Albert Eckert, *Die Mundarten der deutschen Mutterkolonien Bessarabiens und ihre Stammheimat* (Marbourg, N. G. Elwert, 1941, in-8°, x-96 p. et 18 cartes hors texte ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xl) (cf. p. 757).

1942 : Otto Stoeckicht, *Sprache, Landschaft und Geschichte des Elsass* (Marbourg, N. G. Elwert, 1942, in-8°, ix-252 p. et 9 cartes ; dans *Deutsche Dialektgeographie*, n° xlii) (cf. p. 747).

1942 : Père De Boeck, *Premières applications de la géographie linguistique aux langues bantoues* (pp. 1084-1088).

1944 : Attila T. Szabó, Mózes Gállfy et Gyula Márton, *Huszonöt lap « Kolozsvár és vidéke népnyelvi térképé »-ből* (p. 1039).

1946 : W. Pée, *Dialect-Atlas van West-Vlaanderen en Fransch-Vlaanderen* (pp. 821-827).

1947 : Natan Lindqvist, *Sydväst-Sverige i språkgeografisk belysning*, vol. 2, *Kartor* (pp. 872-874).

1948 : Tómas Navarro, *El español en Puerto Rico* (pp. 430-433).

1948 : Mlle Helene Palgen, *Studien zur Lautgeographie Luxemburgs* (p. 788).

V. TABLEAU

des atlas linguistiques et folkloriques en voie de publication.

1° J. Haust, *Atlas linguistique de la Wallonie* (pp. 64-70).
2° Mgr P. Gardette, *Atlas linguistique du Lyonnais* (pp. 222-226).
3° R. Hallig, *Atlas linguistique de la Lozère* (pp. 332-336).
4° Tómas Navarro, *Atlas linguistique espagnol* (pp. 427-429).
5° P. Geiger et R. Weiss, *Atlas de folklore suisse* (pp. 771-782).

VI. TABLEAU

des atlas linguistiques en voie de rédaction.

1° M. Bartoli (†), Ugo Pellis (†) et G. Vidossi, *Atlante linguistico italiano* (pp. 598-610).
2° H. Baumgartner (†) et R. Hotzenköcherle, *Der Sprachatlas der deutschen Schweiz* (pp. 765-771).
3° A. Dauzat, *Nouvel Atlas linguistique de la France par régions* (pp. 136-151).
4° *Luxemburger Sprach- und Volkskundeatlas* (pp. 790-791).
5° *Atlas of the South Atlantic States* (p. 920).
6° *Magyar Nyelvatlasz* « Atlas linguistique hongrois » (pp. 1038-1041).
7° *Atlas linguistique du russe* (pp. 991-995).
8° *Atlas linguistique de la Grande-Bretagne* (pp. 912-913).
9° W. Pée et L. van Beeck, *Atlas dialectal de la province d'Anvers* (p. 827, note).
10° E. Blancquaert, *Atlas dialectal du Limbourg belge et du Sud du Limbourg hollandais* (p. 827, note).
11° A. Weijnen, *Atlas dialectal du Brabant septentrional* (p. 827, note).
12° *Atlas géographique dialectal du suédois* (pp. 871-872).
13° A. Basset, *Deux séries d'Atlas pour le Sahara lato sensu* (p. 1079).

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

VII. TABLEAU

des atlas linguistiques, folkloriques et toponymiques projetés.

1° *Atlas linguistique du Portugal et des Iles* (pp. 451-452, 457).
2° *Atlas linguistique slovaque* (pp. 957, 985, 986).
3° *Atlas linguistique des patois hollandais et frisons* (p. 795).
4° *Atlas linguistique du grec moderne* (p. 1065).
5° *Atlas folklorique du Luxembourg* (p. 791).
6° *Atlas toponymique du Luxembourg* (p. 791).
7° *Atlas linguistique de l'albanais* (pp. 1067-1068).
8° *Linguistic Atlas of United States and Canada* (pp. 914, 917).
9° *Atlas linguistique et ethnographique de la Sicile* (p. 595).
10° *Atlas linguistique de la Kabylie* (p. 1079).
11° *Atlas linguistique du Maroc* (p. 1080).
12° *Atlas étymologique des termes méditerranéens*, projeté par le savant yougoslave Mirko Deanović (cf. son article *Per un atlante e un dizionario etimologico delle voci mediterranee*, dans *Vox Romanica*, t. III, 1938, pp. 315-320).
13° *Atlas linguistique du Luxembourg* (tentative, 1927), (p. 786).
14° *Atlas linguistique des parlers saxons du Luxembourg* (tentative, 1929) (p. 1035).
15° *Atlas linguistique du Chili* (projet) (p. 403).
16° *Atlas linguistique du Banat* (Roumanie, tentative, 1924) (pp. 695-696).
17° *Atlas linguistique des langues scandinaves* (1re tentative, 1937) (p. 869).
18° *Atlas linguistique de toutes les langues celtiques* (vœu) (p. 941 et n.).
19° *Atlas linguistique du monde slave* (projet) (p. 957).
20° *Atlas toponymique de la Suède* (p. 867 et n.).

LISTE DES PLANCHES

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

TABLE DES NOMS DE PERSONNES [1]

(1) Mme Berthe De Reymaeker, employée à la Bibliothèque de l'Université catholique de Louvain, a bien voulu prêter son concours à la rédaction de cette table ; qu'elle veuille agréer mes remerciements empressés.

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

D

H

I

L

M

N

O

P

S

TABLE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES LES PLUS IMPORTANTS

B

C

M

N

S

T

TABLE ANALYTIQUE

A

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

B

C

D

E

F

G

H

I

J

M

N

O

P

Q

R

Tome I, pages LV-733 ; Tome II, pages 735-1334.

S

T

U

V

W

Y

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

Z

TOME I, pages LV-733 ; TOME II, pages 735-1334.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DIALECTOLOGIE ROMANE

SECONDE PARTIE

DIALECTOLOGIE NON ROMANE

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX. (*Imprimé en Belgique*)

